





LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE

B. P. H. B.

IX...12.a

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE.

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES DE PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS,

AVEC

DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

NOUVELLE EDITION,

REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

Par Mr. DACIER, *de l'Academie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, Secretaire perpetuel de l'Academie Françoise, Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME SECOND.

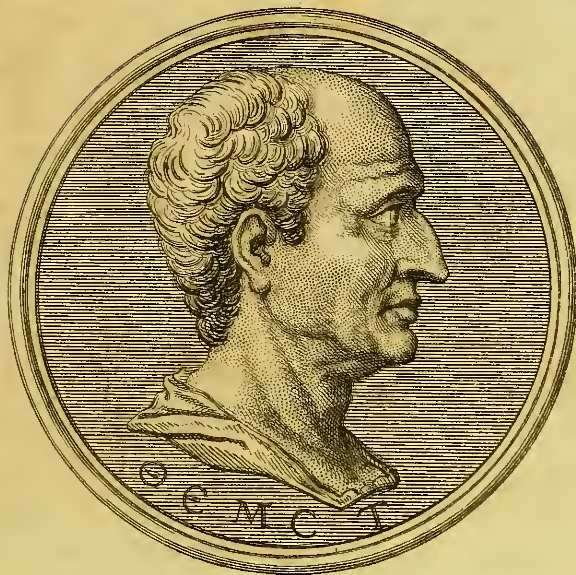


A PARIS,
Chez PAULUS-DU-MESNIL, Grand'Salle du Palais, au Pilier des Consultations, au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries

http://www.archive.org/details/lesviesdeshommes002plut



THEMISTOCLE.

A naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa reputation, car il étoit fils de Neocles, un des moins considérables Citoyens d'Athénes, du bourg de Phrear, de la Tribu Léontide. On prétend même

La grande naissance sert à la réputation.

La naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation.] Car l'éclat de la naissance est un flambeau qui éclaire toute la vie d'un homme, & qui tire ses moindres actions de l'obscurité où elles seroient ensevelies, s'il étoit de bas lieu.

Du bourg de Phrear, de la Tribu Léontide.] Ce bourg étoit sur le

que du côté de ſa mere il étoit étranger; & l'on ſe fonde ſur ce paſſage : *Je ſuis Abrotonon, femme Thraciene, mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Themiſtocle pour le ſalut des Grecs.* Il eſt vrai que Phanias écrit que la mere de Themiſtocle étoit de Carie, & non pas de Thrace, & il la nomme *Euterpe*, & non pas *Abrotonon.* Et Neanthes,

rivage de la mer près du Pirée, & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette ſingularité : ceux qui avoient été exilez pour quelque meurtre involontaire, & qui, avant que d'être rappellez, étoient accuſez d'en avoir commis volontairement un nouveau, devoient aller ſe juſtifier devant des Juges aſſis près de ce puits; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique, & que cependant il n'étoit juſte ni de laiſſer un nouveau crime impuni, ni de le punir ſans entendre le coupable, on trouva ce milieu de faire venir les accuſez, & on leur permettoit de parler à leurs juges ſans ſortir du vaiſſeau; ainſi ils ſe repreſentoient, & ſans violer leur ban, ils ſatisfaiſoient à la pieté & à la Juſtice. Il eſt parlé de ce Tribunal du puits dans l'Oraiſon de Demoſthene contre Ariſtocrate. Il eſt appellé δικαστήριον ἐν φρεαττοῖ.

On prétend même que du côté de ſa mere il étoit étranger.] Le Grec dit *nothus*, *baſtard*, & il faut expliquer ce terme, qui ne ſignifie pas ſeulement celui qui étoit né hors de legitime mariage, mais celui qui avoit un pere & une mere étrangers, quoique mariez dans toutes les formes. Caryſtius dans le III. livre de ſes Commentaires avoit écrit qu'un Orateur, nommé Ariſtophon, avoit fait une Loi ſous l'Archonte Euclide, *Que tout citoyen né d'une mere étrangere ſeroit bâtard*, & par conſequent qu'il ne pourroit hériter des biens du pere. Le Poëte Callias joüa enſuite cet Ariſtophon dans une de ſes pièces, où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtiſane Chloris.

Je ſuis Abrotonon, femme Thraciene.] Ce ſont deux vers du Poëte Amphicrates dans ſon ouvrage des hommes illuſtres. Mais au lieu de Θρῆσσα, le vers demande qu'on liſe Θρῇσσα, comme M. Salvini l'a fort bien vû. Dans un manuſcrit on lit ces vers de cette maniere, ἀβρότονον Θρῆσσα γυνὴ μὲν γένος, &c.

Et Neanthes.] C'eſt Neanthes de Cyſique, Orateur & Hiſtorien, diſciple de Mileſius, qui l'avoit été d'Iſocrate. Il avoit fait l'hiſtoire des Grecs, un traité des initiations, où il expliquoit les uſages de la ſuperſtition payenne,

pour le confirmer, ajoûte le nom de la ville où elle étoit née, car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnaſſe; c'eſt pourquoi tous les habitans illegitimes, c'eſt-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'aſſembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices à Cynoſarges, qui eſt un lieu de Paleſtre hors des portes de la ville, conſacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtez, & qu'il avoit une mere mortelle, Themiſtocle perſuada à quelques jeunes gens des plus grandes Maiſons de deſcendre à Cynoſarges & de s'exercer avec lui; & par-là il ſemble avoir adroitement effacé la difference qui étoit entre les véritables Citoyens & les Citoyens bâtards, ou métifs. Cependant il eſt certain qu'il étoit de la Maiſon des Lycomediens; car la Chapelle de cette Fa-

Les Athéniens bâtards ou métifs, ne pouvoient s'exercer avec les véritables Athéniens.

Orgueilleuſe adreſſe de Themiſtocle.

On cite auſſi de lui un traité *des Livres*, & un autre *des hommes illuſtres*.

Tous les habitans illegitimes, c'eſt-à-dire qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'aſſembler, &c.] C'étoit une coûtume très-belle & très-louable pour empêcher que ces citoyens, nez d'une mere étrangere, ne corrompiſſent par des mœurs barbares & vicieuſes les véritables Athéniens. C'eſt par la même raiſon que Dieu avoit défendu à ſon peuple de recevoir des bâtards dans ſes aſſemblées ſolemnelles: *Non ingredietur Nothus in Eccleſiam Dei uſque ad decimam generationem. Deuteron.* 23. Il y a dans Iſée une Loi toute ſemblable, qui défend aux bâtards de l'un & de l'autre ſexe de ſe trouver aux ſacrifices & aux cérémonies religieuſes de leurs familles.

A Cynoſarges.] C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels conſacrez à Hercule, à Hebe, à Alcmene & à Jolaus.

De la maiſon des Lycomediens.] On appelloit ainſi une certaine famille d'Athénes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des

mille dans le bourg de Phlye, ayant été brûlée par les Barbares, Themistocle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

Enfance de Themistocle.

On convient que dès son enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un sens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choses & à la Politique; car à ses jours de congé & à ses heures de divertissement on ne le voyoit jamais perdre son temps à jouer, ou à ne rien faire comme les autres enfans; mais on le trouvoit toûjours méditant & composant en lui-même quelques graves discours pour accuser ou pour défendre quelqu'un de ses camarades; aussi son Maître d'école lui disoit souvent: *Mon fils, tu ne seras jamais rien de petit; il faut nécessairement que tu sois ou un grand bien, ou un grand mal.* En effet toutes les sciences qui ne tendent qu'à former les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaisir honnête, ou pour la bonne grace seulement, il les apprenoit avec lenteur, & sans

sacrifices qu'on faisoit à Cerés & aux grandes Déesses, & pour laquelle le Poëte Musée avoit composé l'hymne, qu'on y chantoit. Pausanias en parle en deux ou trois endroits de ses ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

Car la Chapelle de cette famille.] C'est-à-dire, l'enceinte sacrée où cette famille faisoit ses initiations, & célébroit ses mystéres. C'est cette même Chapelle que Pausanias appelle Κλίσιον Λυκομιδῶν.

Dans le bourg de Phlye.] C'étoit un bourg de la Tribu Cecropide, ainsi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

Il les apprenoit avec lenteur, & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination.] Ce n'est pas que Themistocle méprisât ces sciences qui sont si nécessaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui les regardant comme leur derniere fin, s'y arrêtent, & en font

faire paroître qu'il y eût aucune inclination; au lieu que si l'on disoit quelque chose qui pût nourrir & augmenter la prudence, & rendre propre au maniement des affaires d'Etat, il l'écoutoit avec une attention & avec une application au-delà de son âge, & se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel, & ne desesperant pas de le mettre en pratique. De-là vint que long-tems après étant raillé dans une assemblée par des gens qui paroissoient mieux instruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité, & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile, il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines: *Je ne sçai*, dit-il, *ni accorder la lyre, ni toucher le psalterion; mais qu'on me donne une ville, quelque petite & quelque inconnue qu'elle puisse être, je sçaurai la rendre grande, & lui acquerir un grand nom.*

Jugement de Plutarque sur une réponse que Themistocle fit à une raillerie.

Stesimbrotus veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore, & qu'il ait étudié la Physique

toute leur occupation, ce que ne sçauroit jamais faire un homme qui se destine à l'Etat, & qui veut être utile à sa patrie. D'ailleurs Themistocle étoit trop boüillant pour s'accommoder de l'étude de ces sciences, qui est toûjours trop lente; ces sortes de naturels impetueux ne peuvent être instruits que par l'action.

Et se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel.] C'est-à-dire qu'il se rendoit ces maximes propres pour s'en servir, ne doutant point que son heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occasions de les mettre en pratique. C'est pourquoi, pour éclaircir le texte, j'ai crû devoir ajoûter, *& ne désespérant pas de les mettre un jour en pratique.*

Stesimbrotus] natif de l'isle de Thasos. Il avoit vû Pericles, & avoit fait un livre qui avoit pour titre de *Themistocle, Thucydide & Pericles.*

ſous Meliſſus ; mais il n'a pas pris garde d'aſſez près au tems. Car lorſque Pericles, beaucoup plus jeune que Themiſtocle, aſſiegeoit Samos, Meliſſus la défendoit, & Anaxagore vivoit avec Pericles. Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Themiſtocle s'attacha à Mneſiphilus le Phrearien. Ce Mneſiphilus n'étoit ni un Ora-

Ce Mneſiphilus n'eſt connu que par cet endroit de Plutarque.

Mais il n'a pas pris garde d'aſſez près au temps, car lorſque Pericles, beaucoup plus jeune que Themiſtocle.] L'objection que Plutarque fait à Steſimbrotus, peut être miſe dans un plus grand jour, en diſant qu'Anaxagore nâquit la premiere année de l'Olympiade LXX. que Themiſtocle gagna la bataille de Salamine la premiere année de l'Olympiade LXXV. & que Meliſſus défendit Samos contre Pericles la derniere année de l'Olympiade LXXXIV. qui eſt à peu près le tems qu'il commença à fleurir. Il ne ſe peut donc que Themiſtocle ait étudié ni ſous Anaxagore, qui n'avoit que 20. ans lorſque ce Général gagna la bataille de Salamine, ni ſous Meliſſus, qui ne commença à fleurir que trente-ſix ans après le gain de cette même bataille: cela eſt ſi clair qu'on n'a pas beſoin d'autres preuves.

Meliſſus la défendoit.) Ce Meliſſus étoit de Samos, & il avoit été diſciple de Parmenide. Il ſoûtenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toûjours un, toûjours ſemblable à lui-même, & toûjours rempli: il diſoit qu'il n'y avoit point de mouvement, mais qu'il ſembloit y en avoir, & il enſeignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoiſſance ſûre. Ces ſpeculations abſtraites ne faiſoient pas toute ſon occupation; il s'attacha extrémement à la politique, & y réüſſit ſi bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Pericles aſſiégea & prit Samos la derniere année de l'Olympiade LXXXIV.

Il vaut donc mieux ſuivre ceux qui diſent que Themiſtocle s'attacha à Mneſiphilus.) Je ne me ſouviens point d'avoir rien lû ailleurs touchant ce Mneſiphilus, & c'eſt une choſe aſſez ſurprenante, qu'un homme, qui avoit été ſi habile dans l'art qui enſeigne à gouverner les Etats, & qui avoit eu pour diſciple Themiſtocle déja avancé dans le gouvernement de la Republique, ſoit entiérement inconnu. Il n'en eſt parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle Phrearien, c'eſt-à-dire, Athénien du bourg de Phrear.

teur, ni un de ces Philoſophes qu'on appelloit *Phyſiciens* ; mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe, & qui n'étoit autre choſe que la ſcience qui enſeigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuſe & agiſſante, & il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon, & qui avoit paſſé de main en main juſqu'à lui. Ceux qui vinrent

La ſcience qui enſeignoit à gouverner les Etats, étoit ſeule honorée du nom de ſageſſe.

Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de ſageſſe.] Car les premiers ſages étoient proprement de grands Politiques, qui s'attachoient à donner des regles & des préceptes pour le gouvernement des Etats. Thales fut le premier qui pouſſa ſes ſpeculations au-delà des choſes d'uſage, & qui renonçant à la Politique, s'attacha à la Phyſique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquirent cette reputation de ſageſſe que par leur grande habileté dans la ſcience qui traitte du gouvernement des Etats.

Et il s'y attachoit comme à une ſecte établie par Solon.) Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon tome premier : *Pour ce qui eſt de la Philoſophie, à l'exemple des Sages de ce tems-là, il cultiva particulierement cette partie de la Morale qui traitte de la Politique ; car pour la Phyſique il y étoit très-ſimple & très-groſſier.* Solon avoit donc trouvé cette ſecte déja établie par les Sages de ſon tems ; mais comme il fut le premier Legiſlateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de reputation, Mneſiphilus l'en regardoit juſtement comme le Fondateur & le Chef.

Et qui avoit paſſé de main en main juſqu'à lui.) Pendant l'eſpace de cent ou de ſix-vingts ans.

Ceux qui vinrent enſuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la diſpute.) C'eſt ce que Plutarque entend par δικανικαῖς τέχναις & non pas *l'art de la Plaidoirie* ; car les Sophiſtes n'étoient pas des Orateurs, des Advocats, dont la profeſſion n'a rien que de noble & d'honnête ; mais c'étoient des déclamateurs & des diſputeurs, gens moitié Rheteurs & moitié Philoſophes, qui s'exerçoient ſur-tout dans le genre démonſtratif, qui, comme dit Ciceron, eſt le domaine des Sophiſtes, plus propre à la pompe, qu'au combat, tout conſacré aux gymnaſes & à la paleſtre, & banni du barreau à cauſe du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophiſtarum pompæ quàm pugnæ ap-*

Origine des Sophistes.

ensuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute, & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues ; c'est pourquoi, au lieu de *Sages*, ils furent appellez *Sophistes*. Il est vrai que Themistocle se mêloit déja du gouvernement de la Republique, lorsqu'il frequenta Mnesiphilus.

Jeunesse de Themistocle impetueuse & inégale.

Dans les premiers boüillons de sa jeunesse, il fut inégal & peu arrêté, comme ne suivant que l'impetuosité de son naturel, qui n'étoit reglé ni par

tiùs gymnasiis & palestræ dicatum, spretum & pulsum foro. Orator ad M. Brutum. Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent aprés Mnesiphilus, commencerent à corrompre cette secte de Sages instituée & suivie par Solon. En effet Protagoras, qui florissoit vers l'Olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de *Sophiste*. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : *Il institua*, dit-il, *les disputes publiques, mêla le sophisme à la Philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée, il disputa contre des mots, & établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue presentement comme Timon le dit en ces termes* : *Protagoras, cet homme mêlé, qui sçait très-bien l'art de la dispute.* Quand Timon appelle Protagoras *homme mêlé*, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié Philosophe. *Ce fut le prémier*, continue Diogene, *qui changea la maniere de Socrate*, &c. Cette race de Sophistes ne venoit que de naître, quand Platon vint au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joüez dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraye Philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres, qui l'ont toûjours deshonorée, & qui l'ont presque entiérement proscrite? malheureusement elle n'a pû en venir à bout.

Et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues.) Non seulement aux paroles toutes nües, mais aux paroles toutes pleines de mensonge & d'erreur. On peut voir le Dialogue de Platon, qui a pour titre *le Sophiste*, où il en fait voir admirablement le ridicule & la fausseté.

Qui n'étoit reglé ni par la raison ni par l'éducation.) Car il avoit toûjours été ennemi de toute sorte d'étude, & comme dit Thucydide : *Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, ni pendant sa jeunesse, ni depuis qu'il fut dans le gouvernement.*

la

la raiſon ni par l'éducation, & qui produiſoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extrémité à l'autre, & le pouſſoit le plus ſouvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais, comme il l'avoüa lui-même dans la ſuite, en diſant *que les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, lorſqu'ils ſont domptez & dreſſez par un Ecuyer habile.*

Le conte qu'on ajoûte à cela, qu'il fut dèshérité par ſon pere, & que ſa mere vaincue par la douleur de voir la vie honteuſe de ſon fils, ſe fit mourir volontairement, me paroît très-faux. Il eſt même démenti par des Auteurs mieux informez, qui écrivent que ſon pere voulant le détourner des affaires de la République, lui montra de vieilles galeres jettées & abandonnées ſur le rivage, pour lui faire entendre que le peuple en uſe de même avec ſes conducteurs, quand il n'en tire plus aucun ſervice. Quoi qu'il en ſoit, il paroît que Themiſtocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il

Ingratitude du peuple pour ceux qui l'ont ſervi.

Et le pouſſoit le plus ſouvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais.) Car ces natures fortes pouſſent dès le commencement pluſieurs choſes étranges & mauvaiſes, comme les terres les plus vigoureuſes pouſſent des broſſailles & quantité de plantes ſauvages, ſans jamais ſe repoſer. Mais enfin l'age & l'expérience, comme autant de façons, viennent aider & favoriſer la raiſon & la vertu. Themiſtocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais, qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attella à un char quatre courtiſanes nues, & ſe fit traîner tout au travers du Céramique au milieu du peuple qui étoit aſſemblé, & cela dans un temps où les Athéniens ne connoiſſoient encore ni la débauche de vin, ni celle des courtiſannes.

fut d'abord possedé d'un si violent désir de gloire, que dès le commencement, pour satisfaire son ambition, & pour tenir le premier rang, il heurta audacieusement les premiers & les plus puissans de la ville, & s'attira leur inimitié; il se broüilla surtout avec Aristide, qui lui étoit opposé en tout.

Teos vil'e de l'Asie mineure, dans une presqu'Isle, vis-à-vis de Chio.

Portrait d'Aristide.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier, venoit de plus loin, & d'une cause puérile & légere; car ils avoient tous deux aimé le beau Stesileus, qui étoit de Teos, comme l'écrit Ariston le Philosophe. De cette jalousie nâquit la dissension qui dura toûjours entre eux sur le gouvernement de la République. Il y a pourtant lieu de croire que la difference de leur vie & de leurs mœurs augmentoit encore cette opposition & cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux & d'une vertu & d'une probité consommée; il ne cherchoit dans son ministére ni la faveur du peuple, ni sa propre gloire, mais il alloit toûjours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sur & de plus juste; au lieu que The-

Car ils avoient tous deux aimé le beau Stesileus qui étoit de Theos.] Ce ne peut être ce Stesileus dont il est parlé dans Thucidide, & qui fut tué à la bataille de Marathon. Car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement considérable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide & que Themistocle: c'est peut-être celui dont il est parlé dans le Laches de Platon.

Ariston le Philosophe.) Ariston de Ceos, Philosophe Peripateticien qui avoit écrit une histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les avantures semblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matiere à l'imitation de son maître Aristote, qui avoit fait aussi une histoire amoureuse. Clearchus sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

mistocle étoit remuant & inquiet, poussoit le peuple à beaucoup d'entreprises, & introduisoit de grandes nouveautez; c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire, & de s'opposer à lui pour empêcher son agrandissement; car Themistocle étoit si enflammé du désir de gloire, si passionné pour les grands exploits, & si plein d'ambition, qu'étant encore jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée contre les barbares, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade, qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif, il passoit les nuits entiéres sans fermer l'œil, il ne se trouvoit plus aux festins publics comme à son ordinaire; & lorsque ses amis, étonnez de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir.* Aussi pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des Barbares à cette journée de Marathon, ne fut la fin de la guerre, Themistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le

Caractére de Themistocle.

Son ambition.

Ce que les victoires de Miltiade faisoient sur lui.

Sa prévoyance.

Pour empêcher son agrandissement,] qu'il regardoit comme très-dangereux pour la République.

Qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée.] La seconde année de l'Olympiade LXXII.

Il ne se trouva plus aux festins publics.] Dans le texte au lieu de πότους, *festins publics*, quelques manuscrits ont τόπους, *lieux publics*; j'aime mieux la leçon reçûë.

Themistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement, & comme le signal de plus grands combats.] Car il ne doutoit pas que Darius ne comprît enfin que le seul moyen de venir à bout des

commencement & comme le signal de plus grands combats, ausquels il se disposoit toûjours lui-même pour le salut de la Grece, & y préparoit de bonne heure ses citoyens, prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet, la premiere chose qu'il fit d'abord, fut que les Athéniens ayant accoûtumé de distribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent, qui étoient dans un lieu de l'Attique appellé Laurium, il eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions, & d'employer cet argent à bâtir des vaisseaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux; ce fut par-là qu'il vint à bout de les persuader, non pas en les

Laurium, montagne de l'Attique, près du Promontoire de Sunium.

Egine, Isle près du Port de Pirée.

Utilité des forces maritimes pour les Athéniens.

Grecs, c'étoit de les attaquer vigoureusement par mer, qui étoit leur endroit foible.

Prévoyant de loin ce qui devoit arriver.) Personne n'a jamais prévû plus sûrement que Themistocle ce qui devoit arriver, aussi Thucidide lui donne cet éloge: ἐπὶ πλεῖστον τοῦ γενησομένου ἄριστος εἰκαστής.

Il eut seul le courage de proposer au peuple d'abolir ces distributions.] Il falloit en effet bien du courage pour oser faire cette proposition. Le peuple ne sacrifie pas volontiers ses interêts particuliers à l'utilité publique, & n'aime pas à acheter le bien de l'Etat par ses pertes particulieres. Ce seul exemple fait voir qu'une des plus grandes ressources d'un Etat, c'est l'emploi utile de ses finances.

Aux Eginetes, alors redoutables à toute la Grece, & les Maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaisseaux.] Il paroît pourtant par l'histoire ancienne qu'avant l'expedition de Xerxes, les Eginetes n'avoient que très-peu de vaisseaux, encore n'étoit-ce que de très-petits vaisseaux, qui n'avoient que cinquante rameurs.

Et ce fut par-là qu'il vint à bout de les persuader, non pas en les

menaçant de Darius & des Perſes, car ils étoient déja bien loin, & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinſſent ; mais en reveillant leur animoſité & leur ancienne jalouſie contre Egine, pour les porter à faire ces préparatifs. Car de cet argent on bâtit cent galéres qui combattirent contre Xerxes ; & dès ce moment-là en tournant & conduiſant peu à peu ſa République du côté de la Marine, & en lui faiſant voir que par terre elle ne pouvoit pas même reſiſter à ſes égaux, au lieu que par ſes forces maritimes elle ſeroit en état, non ſeulement de repouſſer les Barbares, mais de s'aſſujettir la Grece entiere,

Comment Themiſtocle perſuada aux Athéniens de bâtir des vaiſſeaux.

menaçant de Darius & des Perſes.] Thucydide aſſûre pourtant qu'il ſe ſervit de ces deux raiſons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Eginetes, & du retour du Roi de Perſe, qu'on craignoit. ἀδυναίους Θεμιστοκλῆς ἔπεισεν Αἰγινήταις πολεμοῦντας καὶ ἅμα τοῦ βαρβάρου προσδοκίμου ὄντος. Et Platon dans le troiſiéme liv. des Loix, marque expreſſement que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athénes des grands préparatifs que Darius faiſoit contre eux ; que Darius étant mort, ils ſçurent que ſon fils Xerxes avoit hérité de ſon reſſentiment, & qu'il ſe préparoit à venir exécuter les grands deſſeins de ſon pere, ce qui les jettoit dans une terrible conſternation. Quelle apparence donc que Themiſtocle ne ſe ſervît pas de cette frayeur pour les porter à s'appliquer à la Marine, afin d'être en état de réſiſter à un Prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaiſſeaux? Plutarque a mieux aimé ſuivre Herodote, qui dit ſeulement que Themiſtocle obligea les Athéniens à bâtir deux cent galéres pour faire la guerre aux Eginetes, liv. VII. ſect. 144.

Et en conduiſant peu à peu ſa République du côté de la marine.] Juſqu'à Themiſtocle les Athéniens ne s'étoient preſque pas appliquez à la Marine, ils n'avoient que des vaiſſeaux de charge ; ceux qu'ils bâtirent même par le conſeil de Themiſtocle, n'étoient pas tous couverts, mais en peu de tems ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué ſur la vie de Theſée, pag. 35. tom. 1.

de bonnes troupes de terre, comme dit Platon; il en fit des matelots & des troupes de mer, & s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Atheniens la pique & le bouclier pour les reduire au banc & à la rame; son avis même passa malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit, comme le rapporte Stesichore.

Réproche qu'on faisoit à Themistocle.

Que si par ce conseil il corrompit la simplicité

De bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des troupes de mer.] Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crument dans le IV. liv. des Loix, pag. 706. *de bons soldats de terre pesamment armez, & qui attendoient l'ennemi de pied ferme, Themistocle en avoit fait des matelots accoûtumez à la moindre allarme de s'enfuïr dans leurs vaisseaux, & d'en descendre de même sans croire faire rien de honteux, n'osant pas s'exposer à la mort en soûtenant le choc de l'ennemi.*

Malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit.] Cette opposition de Miltiade n'étoit pas mal fondée; car outre les inconveniens qu'il prévoyoit, & qu'il ne manquoit pas de representer tels qu'ils sont dans Platon, il remontroit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que des petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle des Perses, qui avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Que si par ce conseil il corrompit la simplicité & la pureté de la République, c'est une question de Philosophie trop profonde pour l'histoire.] Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Themistocle, qu'en rendant les Athéniens hommes de mer, il avoit corrompu la République; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette question, moins, à mon avis par respect pour l'Histoire, que pour épargner son Heros à qui la décision n'auroit peut-être pas été trop favorable. Aristote dans le VII. liv. de ses Politiques a fait un Chapitre où il examine si le voisinage de la mer & les forces maritimes sont utiles aux villes bien policées, & sur les secours, les commoditez & l'abondance, que les Citoyens en tirent, il conclud qu'elles sont très-utiles, pourvû qu'on évite la corruption des mœurs qui est

& la pureté de la République, c'est une question de Philosophie trop profonde pour l'histoire; mais que pour cette fois la Grece ait dû

Grande question sur cet établissement de Themistocle.

le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette décision ne donne pas entiérement gain de cause à Themistocle, mais peut-être que l'extrémité, où la ville d'Athénes étoit reduite quand il donna ce conseil, fait un cas particulier qu'on ne doit pas juger par les voyes ordinaires; la néceſſité autoriſe ce qui seroit peut-être blâmable dans la prosperité. C'étoit à Themistocle, dira-t'on, à sauver sa ville, & c'étoit à ceux qui gouvernerent après lui, à prévenir les inconveniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'est à quoi Platon répond dans son IV. liv. des Loix, où il traite le même sujet qu'Aristote. Il fait parler dans ce Dialogue un Athénien, un Candiot & un Lacédémonien. Le Candiot pour loüer cette action de Themistocle, dit que tous les peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme l'unique cause du salut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que le Lacédémonien & lui étoient persuadez que la bataille de Marathon avoit commencé le salut de la Grece, & que celle de Platées l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artemise avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde sur-tout à la nature du pays & aux loix qui y sont établies. Car de se tirer d'un danger present, ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable; ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'Etat, c'est de voir si les moyens qu'il choisit, rendront ses peuples auſſi bons qu'ils puissent être pendant qu'ils subsisteront. Et il pose en fait que dès le temps de Thesée, les Athéniens auroient été plus heureux de continuer de payer à Minos le tribut de sept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir pensé à équiper des vaisseaux & à s'appliquer à la Marine. En voilà assez pour ceux qui voudront approfondir la matiére, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raison, Athénes aura eu la même fortune que Rome. L'Asie vaincuë aura toûjours ruiné ses vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a sauvé une ville on peut travailler à la rendre sage, mais il n'est plus tems, quand on l'a perduë.

ſon ſalut à la mer, & que ſes vaiſſeaux ayent remis ſur pied la ville d'Athenes, qui étoit entiérement abbattue, c'eſt ce qui paroît par mille preuves, & ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxes, qui d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique ſon armée de terre fût encore entiére, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laiſſa Mardonius, ce fut à mon avis,

Qui étoit entiérement abbattue.] C'étoit dequoi Miltiade ne tomboit pas d'accord, il prétendoit qu'elle pouvoit ſe ſoûtenir par ſes troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux Barbares ſes murailles & ſes Dieux. Auſſi Themiſtocle a-t'il été blâmé d'avoir abandonné ſa ville, comme cela paroît par cet endroit de Ciceron, qui écrivant à Atticus & parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, Epiſt. XI. liv. VII. *Urbem tu relinquas? ergo idem ſi Galli venirent. Non eſt, inquit, in parietibus reſpublica: at in aris & focis. Fecit idem Themiſtocles, fluctum enim totius Barbariæ ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non fecit annum fere poſt quinquageſimum. Cum præter mœnia nil teneret. Noſtri olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt. Quoi abandonner la ville? vous l'abandonneriez donc de même ſi les Gaulois revenoient. La ville, dit-il, ne conſiſte point dans ſes murailles. Non, mais elle conſiſte dans ſes autels & dans ſes foyers. Themiſtocle, ajoûte-t'il, fit la même choſe, car une ville ſeule ne pouvoit pas ſoûtenir cette inondation de barbares. Mais Pericles ne ſuivit pas cet exemple environ 50. ans après, lorſqu'il ne lui reſtoit plus que les murailles. Et nos ancêtres, après avoir perdu Rome, ne s'abandonnerent pas à ce déſeſpoir, & conſerverent encore le Capitole.* Mais quoiqu'en diſent ces grands politiques, on trouvera toûjours qu'il vaut mieux conſerver la ville en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

Et ſur-tout par le déſeſpoir de Xerxes qui d'abord après la défaite de ſes vaiſſeaux prit la fuite.] Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même choſe dans ſon premier livre; mais cette preuve me paroît foible; on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce Roi barbare. Si la défaite de ſes vaiſſeaux lui fit prendre la fuite, la défaite de ſon armée de terre ne l'auroit pas plus raſſûré.

bien

bien plus dans le deſſein d'arrêter les Grecs, que dans l'eſperance de les vaincre.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute ſa vie à amaſſer de l'argent par un eſprit de liberalité & de magnificence; car comme il aimoit à faire de pompeux ſacrifices, & à recevoir ſplendidement les étrangers, il avoit beſoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenſes exceſſives. Mais les autres l'accuſent d'une meſquinerie & d'une avarice ſordide, juſqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les preſens qu'on lui faiſoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides qui avoit des haras, & en ayant été refuſé, il le menaça *que bien-tôt il feroit de ſa maiſon un ſecond cheval de Troye*, lui donnant à entendre par cette énigme qu'il lui ſuſciteroit des procez & des querelles avec ſes parens & ſes amis. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la ſienne; car étant

Dans quelle vûë Themiſtocle travailloit à amaſſer de l'argent.

Il étoit accuſé d'avarice.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute ſa vie à amaſſer de l'argent par un eſprit de liberalité & de magnificence.] Ces Auteurs vouloient cacher ſous ces ſpecieux prétextes le vice de Themiſtocle qui étoit l'avarice & un amour ſans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le VIII. liv. d'Herodote. Mais d'un autre côté, comment accorder cette prétenduë avarice avec les largeſſes qu'il faiſoit lorſqu'il s'agiſſoit de l'interêt de la République? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Themiſtocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amaſſe de l'argent pour avoir dans l'occaſion les fonds néceſſaires au ſuccez de ſes grands deſſeins.

Que bien-tôt il feroit de ſa maiſon un ſecond cheval de Troye.] C'eſt-à-dire, qu'il rempliroit ſa maiſon d'ennemis qui cauſeroient enfin ſa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui ſaccagerent Troye.

Hermione, ville maritime du Peloponese, dans le sinus Argolicus.

Maisons des joueurs d'instrumens fort frequentées à Athénes.

encore jeune & peu connu, il pria un joueur de lyre nommé Epicles, natif d'Hermione, qui étoit fort estimé des Athéniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage qu'il fit pour assister aux Jeux Olympiques, il se picqua d'égaler ou de surpasser même Cimon dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses pavillons, & dans la richesse du reste de son train & de son équipage, ce qui ne plut pas auxGrecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande Maison; mais que Themistocle qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un presomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état & de sa fortune.

Cimon, fils de Miltiade, Général des Athéniens.

Themistocle accusé d'insolence & de présomption.

Il fait les frais d'une Tragedie, & remporte le prix.

Il fit les frais d'une Tragedie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; cette sorte de combat étant déja alors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste, & il fut si char-

Il pria un joüeur de lyre, nommé Epicles.] Ces joüeurs de lyre étoient fort estimez, non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à joüer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'Etat, comme cela paroît par mille exemples de l'Histoire ancienne.

Mais que Themistocle, qui n'étoit pas encore connu.) Nous voyons ici le jugement que les Athéniens faisoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naissance, ni à leur fortune.

Cette sorte de combat étant dès-lors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste.] Alors il n'y avoit que peu de temps que la Tragedie commencoit à se perfectionner, & les Athéniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les jeux que les Magistrats & les plus ri-

mé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une placque d'airain avec cette inscription : *Themistocle du bourg de Phrear fournissoit les frais du chœur; Phrynichus étoit auteur de la Tragedie, & Adimantus Archonte*; cependant il étoit fort agréable au peuple, tant parce qu'il nommoit tous les citoïens chacun par leur nom sans le secours de personne, que parce que dans tous leurs differends il étoit leur Arbitre sans aucune partialité; aussi répondit-il au Poëte Simonide de Chio, qui lui de-

Pourquoi il étoit agréable au peuple.

ches Citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir, que de le regaler des plus belles Tragedies avec le plus de magnificence. Cela causoit une très-grande émulation entre eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non seulement par la richesse des habits, & par la magnificence des décorations & de toute la scene, mais aussi par la beauté des Tragedies, & par le mérite du Poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la poëtique d'Aristote.

Phrynichus étoit Auteur de la Tragedie.] Phrynichus Poëte tragique, disciple de Thespis, & contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit des femmes sur le théatre. Ses principales piéces furent Actæon, Alceste & les Danaïdes.

Et Adimantus Archonte.) La derniere année de l'Olympiade LXXV. Themistocle remporta donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

Aussi répondit-il.] Il y a ici au texte une faute évidente, ὥσπερ πυ, ce qui ne peut avoir aucun sens, ni s'ajouster avec l'infinitif εἰπεῖν qui suit. Il faut corriger comme M. Salvini ὥςέ πυ, & mettre une virgule avant ὥςε.

Au Poëte Simonide de Chio.] C'est une faute de copiste. Plutarque avoit écrit *au Poëte Simonide de Ceos*, car Simonide étoit de Ceos, Isle de la mer Egée; c'est pourquoi Horace a appellé ses lamentations *Cea munera neniæ.* Outre ces lamentations qui étoient un Poëme, où il déploroit les malheurs arrivez à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait aussi des Elegies & des Odes. Il fut fort aimé de Pausanias, Roi de Lacédémone, & d'Hieron, Roi de Sicile, & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces

mandoit quelque chose d'injuste pendant qu'il étoit Archonte : *Comme tu ne serois pas bon Poëte, si tu faisois des vers contre les regles de la Poësie, je ne serois pas non plus bon Magistrat, si je t'accordois quelque grace contre les Loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui soûtenoit *qu'il avoit perdu le sens de déchirer, comme il faisoit par ses vers, les Corinthiens qui habitoient une si grande & si puissante ville, & de se faire peindre, lui qui étoit si laid.*

Belle réponse de Themistocle au Poëte Simonide.

Reproche qu'il faisoit à ce même Poëte.

Sa puissance étant fort augmentée, & son crédit auprès du peuple fort accru, il opprima Aristide par sa faction, & le fit bannir du ban de l'Ostracisme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant assemblez pour déliberer quel Général ils devoient élire, & tous les plus considérables étonnez du péril, re-

Il fait bannir Aristide.

Rois, car il l'a appellé *Divin*, épithete qui nous fait encore aujourd'hui juger de son mérite. Il mourut la premiere année de l'Olympiade LXXVIII. âgé de près de quatre-vingt dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingts quand il décrivit la bataille de Salamine.

Pendant qu'il étoit Archonte.] La troisiéme année de l'Olympiade LXXI. deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Themistocle fût alors fort jeune ; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, & que ce Themistocle Archonte est un autre que celui dont il écrit la vie. Car comment accorder l'année de cet Archontat avec l'âge de Themistocle ? Il seroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Themistocle jusqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ses infames débauches. Herodote écrit en propres termes que Themistocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxes partit pour la Grece. Comment étoit il donc premier Archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

nonçant à cet honneur, Epicydes, fils d'Euphemides, Orateur d'une éloquence fort vehemente, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, se presenta pour demander cette Charge, & il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des suffrages. Themistocle donc, de peur que la conduite de cette guerre venant à tomber en de si indignes mains n'entraînât la ruine entiere des affaires, prit le parti de racheter à beaux deniers comptans l'ambition de cette ame venale.

Belle action de Themistocle.

On louë aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambassadeurs que le Roi de Perse envoyoit pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un Décret du peuple il

Ce qu'il fit à l'Interprete des Ambassadeurs du Roi de Perse.

Demander l'eau & la terre, formule des Rois de Perse.

Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendroit par la voye des suffrages.) Car chacun craignant le péril, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent tous ravis de faire tomber sur Epicydes une charge si pesante & si difficile.

N'entraînât la ruine entière des affaires de l'Etat.] Et par son peu de courage, & encore plus par son avarice, car il étoit à craindre que cette ame venale ne se laissât corrompre par l'or des Perses.

On louë aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interpréte, qui avoit accompagné les Ambassadeurs.) Herodote assûre que Xerxes n'envoya point d'Ambassadeurs demander la terre & l'eau aux Athéniens, parce qu'il se souvenoit que ceux que son pere Darius y avoit envoyez dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçûs. Les Athéniens les avoient jettez dans des puits, en leur disant, *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à vôtre maître.* Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers Ambassadeurs, de ceux de Darius, mais c'est toûjours la même difficulté dont j'ai déja parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeunesse de Themistocle?

Pour demander l'eau & la terre aux Athéniens.) C'étoit la formule ordinaire des Rois de Perse, quand ils vouloient que des

le fit prendre & condamner à mort, sur ce qu'il avoit eu l'audace de faire servir la Langue Grecque à expliquer les ordres d'un Barbare.

Severité de Themistocle envers Arthmius.

On ne vante pas moins la séverité dont il usa envers Arthmius de la ville de Zele, qui sur son rapport fut noté d'infamie avec ses enfans & toute sa postérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus loüable de toutes ses actions, c'est d'avoir assoupi les guerres intestines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur persuadant de suspendre leurs inimitiez à cause de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chileus d'Arcadie le servit très-utilement.

La plus grande des actions de Themistocle.

Dès le moment qu'il eût été élû Général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter sur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville, & aller sur leurs vaisseaux le plus loin

Il veut obliger les Athéniens à monter sur mer.

peuples se rendissent à eux & devinssent leurs sujets; ils leur envoyoient demander la terre & l'eau, c'est-à-dire, une entiere sujettion désignée par le renoncement à ces deux choses si nécessaires à la vie.

Arthmius de Zele.] Zele étoit une ville de l'Asie mineure, entre la Cappadoce & le Pont Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Troade, car celle-ci s'appelloit Zelée & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Asiatique établi à Athénes. Et cela paroît manifestement par un passage d'Æschine, dans son Oraison contre Ctesiphon. Cet Orateur dit aux Athéniens, *peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele qui s'étoit venu établir à Athénes, & avec lequel les Athéniens avoient contracté publiquement le droit d'hospitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes, mais on se contenta de le bannir à son de trompe, non-seulement de la ville, mais de toutes les terres de la domination des Athéniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.*

qu'il ſe pourroit de la Grece, au-devant de la flotte des Barbares; mais le peuple s'étant opposé à cet avis, il mena une groſſe armée à Artemiſe avec les Lacédémoniens pour couvrir la Theſſalie, qui ne paroiſſoit pas encore avoir embraſſé le parti des Medes. Mais après qu'ils furent revenus de là ſans rien faire, & que les Theſſaliens s'étant enfin déclarez pour le Roi de Perſe, l'exemple de leur déſertion eut été ſuivi de tout le pays juſqu'à la Beotie, les Athéniens commencerent alors à goûter l'avis de Themiſtocle qui leur conſeilloit de combattre par mer; ils l'envoyent donc avec des vaiſſeaux à Artemiſe pour garder le Détroit. Là tous les autres Grecs, d'un commun accord, voulurent ceder aux Lacédémoniens, & déférer l'honneur du Commandement à leur Chef Eurybiade; mais les Athéniens refuſoient d'obéïr, & prétendoient que le Commandement leur étoit dû, parce qu'ils fourniſſoient eux-ſeuls plus de vaiſſeaux que

Le peuple s'oppoſe à cet avis.

Ce qui les força à s'y rendre.

Les Athéniens prétendent commander la flotte des Alliez.

Il mena une groſſe armée à Artemiſe.) Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemiſe, il embarqua ſur l'Euripe une armée de terre compoſée de dix mille hommes, deſcendit au port de l'Achaïe, & avec la cavalerie des Theſſaliens, qui le joignit, il campa entre le Mont-Olympe & le Mont-Oſſa; mais ayant appris que Xerxes étoit entré dans la Theſſalie par la Macedoine ſuperieure, il ramena ſon armée, ainſi les Theſſaliens abandonnez, ſe livrerent aux Barbares. Voilà comme le raconte Herodote. Dans la ſuite Plutarque marque parfaitement la ſituation d'Artemiſe.

Parce qu'ils fourniſſoient eux-ſeuls plus de vaiſſeaux que tous les autres Grecs enſemble.) Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Herodote au commencement du VIII. liv. car il dit que les Athéniens fourniſſoient 127. vaiſ-

Grande action de Themistocle.

tous les autres Grecs ensemble. Themistocle voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension, ceda lui-même toute l'autorité à Eurybiade, & appaisa les Athéniens, en leur promettant que s'ils se portoient en vaillans hommes à cette guerre, tous les autres Grecs leur cederoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéïr. En quoi il semble avoir été la principale cause, & du salut des Grecs en général, & de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier d'avoir sçu vaincre par leur courage leurs ennemis, & par leur déférence leurs Alliez.

La flotte des Barbares étant venu jetter l'ancre aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête

seaux, & que tous les autres Grecs ensemble en fournissoient 151. mais de ces 151. il y en avoit 20. qui appartenoient aux Athéniens & qu'ils avoient prêtez aux Chalcidiens, ainsi les Athéniens en fournissoient 147. & les autres 131.

Themistocle donc voyant le danger où l'on s'exposoit par cette dissension.] Herodote assûre qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece, car tous les Confederez avoient protesté qu'ils se retireroient, si l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

Tous les autres Grecs leur céderoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéïr.] Themistocle promettoit cela trop legerement; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cedassent dans la suite cette prééminence, il fallut que les Athéniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgüeil de Pausanias.

En quoi il semble avoir été la principale cause.] Voilà deux grands avantages que Themistocle tira de sa déférence, en cédant si à propos le commandement aux Lacédémoniens. Un politique gagne souvent plus en cédant qu'en se roidissant.

Aux Aphetes.] C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnesie à l'entrée du Sinus

un

un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cent autres qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer, voulut sans perdre de tems regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Peloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Themistocle par un homme, nommé Pelagon, qu'ils lui envoyerent avec une grosse somme d'argent, Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote; mais un Athénien, appellé Architeles, qui étoit Capitaine du vaisseau sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses mate- *Vaißeau de Thesée.*

Thermaicus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut de là que partirent les Argonautes.

Qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer.] Ces deux cent vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Copharée & de Geræste, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la flotte des Grecs qui étoit à Artemise, auroit été enveloppée.

Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrit Herodote.] Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Themistocle, car ce n'est pas ainsi qu'Herodote l'écrit, au contraire, il dit formellement que de trente talens, trente mille écus, que les Eubéens envoyerent à Themistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au Capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

Capitaine du vaisseau sacré.) On appelloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoyoient tous les ans à Delos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thesée avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans que les Athéniens payoient de tribut à Minos. Platon dans le commencement du Phedon.

lots, s'opposoit à ses desseins & vouloit qu'on s'en retournât sans differer ; c'est pourquoi Themistocle excita contre lui ses citoyens, déja assez irritez, de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enleverent son souper, & pendant qu'Architeles étonné de cette insolence, & fort indigné de cet affront, se préparoit à en porter ses plaintes, Themistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un pannier, au fonds duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il soupât ce soir-là à son aise, & que le lendemain il eût à contenter ses matelots, qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phanias de Lesbos.

Stratageme de Themistocle pour retenir un Capitaine de vaisseau qui vouloit se retirer.

Mille écus.

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit contre les vaisseaux des Barbares ne contribuerent pas beaucoup à la décision de cette guerre ; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit par leur propre expérience au milieu des plus grands dangers, que ni le grand nombre des vaisseaux, ni les pompeuses & magnifiques décorations de leurs proües, ni les cris insolens, ni les chants de victoire des Barbares,

Bataille d'Artemise, on y combattit pendant trois jours.

L'utilité dont elle fut pour les Grecs.

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit.] Il y eut trois combats pendant trois jours consecutifs ; Clinias pere d'Alcibiade fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cens hommes.

n'ont rien de formidable pour des hommes qui ſçavent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme, & qu'il leur fit voir que mépriſant toute cette vaine monſtre, il faut aller droit à l'ennemi, le ſaiſir corps à corps, & ne lâcher jamais priſe. Auſſi Pindare, connoiſſant bien cet avantage, ſemble n'avoir pas mal dit en parlant de cette bataille d'Artemiſe, *les fils des Athéniens ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.* En effet le commencement de la victoire, c'eſt la hardieſſe & l'intrepidité.

Ce paſſage de Pindare eſt d'un ouvrage qui a été perdu.

Le lieu appellé Artemiſe eſt la côte Septentrionale de l'Iſle d'Eubée, au-deſſus de la ville d'Hiſtiée, vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon qui étoit ſous l'obéïſſance de Philoctete; elle a un petit Temple conſacré à Diane, ſous le nom

Ont jetté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.] Car cette bataille d'Arthemiſe fut en effet le commencement, & comme le prélude de la victoire que les Grecs remporterent enſuite ſur les Perſes à la bataille de Salamine.

Au-deſſus de la ville d'Hiſtiée.] C'étoit une ville maritime de l'Eubée ſous le mont Telethrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit ſituée ſur un rocher. Elle fut enſuite nommée *Oreus* ville de Montagne.

Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon.) Plutarque dit ici vis-à-vis, comme Virgile a dit *contra*, en parlant de Carthage; *Carthago Italiam contra*, car entre la côte d'Artemiſe & la ville d'Olyſon, il y a tout le Sinus Pelaſgicus, & toute la Magneſie, juſqu'à la côte de la mer de Macedoine.

Qui étoit ſous l'obéïſſance de Philoctete.] Il a égard à ce paſſage d'Homere, qui dans le ſecond livre de l'Illiade, dit, *Philoctete qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de Methone, de Thaumacie, de Meliboée & de l'Eſcarpée Olyzon.*

de Diane orientale. Ce Temple eſt environné d'un bois enfermé de colomnes de marbre blanc, qui étant frotté avec la main rend non-ſeulement l'odeur de ſaffran, mais en prend encore la couleur. Sur une de ces colomnes on lit cette inſcription en Vers Elegiaques : *Les Athéniens, après avoir vaincu dans un combat naval ſur cette mer, les innombrables nations de la terre d'Aſie, ont conſacré à la chaſte Diane ces trophées, monument éternel de l'entiere défaite des Medes.* Et l'on montre encore ſur la côte un endroit, qui, dans un eſpace d'une aſſez grande circonference près du rivage, rend de ſon fond une pouſſiere cendreuſe & noire, comme ſi elle étoit brûlée. On croit que c'eſt là que les debris des vaiſſeaux & les morts furent brûlez.

Thermopyles, paſſage des montagnes pour entrer de la Theſſalie en Grece.

Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé aux Thermopyles étant arrivées à Artemiſe, & les Grecs

Ce Temple eſt environné d'un bois.] Dans le lieu appellé *Drymus*, à cauſe de ce bois. Strabon liv. IX.

Les nouvelles de ce qui s'étoit paſſé aux Thermopyles étant arrivées à Artemiſe.) Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxes força les paſſages des montagnes qui étoient gardez par les Lacédémoniens, les Theſpiens & les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemiſe, & la nouvelle en fut portée à Themiſtocle par un Athénien nommé Abronyque. Plutarque paſſe trop legerement ſur cette action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Themiſtocle, ne laiſſe pas d'augmenter l'éclat de ſa vie, en rendant Xerxes plus formidable aux Grecs.

Aux Thermopyles.] On appelloit ainſi un paſſage fort étroit ſur une montagne entre le Mont Oeta au couchant & la mer au levant, vis-à-vis du Sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes que les peuples de la

ayant appris que Leonidas avoit été tué, & que Xerxes étoit maître des passages par terre, se retirerent au-dedans de la Grece. Dans cette retraite les Athéniens, dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat, choisirent l'arriere-garde. Themistocle passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir, prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage, & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode, & où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau, & y grava en grosses lettres ces paroles, qu'il adressoit aux Ioniens; *Peuples d'Ionie, rangez-vous de nôtre côté, reprenez le parti de vos peres, qui n'exposent leur vie que pour le maintien de vôtre liberté, ou, si cela vous est impossible, au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez, & jettez le desordre dans leur armée.* Par là il esperoit, ou attirer les Ioniens, ou les rendre suspects aux Barbares.

Au dedans de la Grece, par l'Euripe, pour couvrir le Peloponese & l'Attique.

Stratageme de Themistocle.

Cependant Xerxes étoit entré par le haut de la

Phocide avoient faites pour empêcher les Thessaliens de faire des courses dans leur pays.

Peuples d'Ionie tournez-vous de nôtre côté.] Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Themistocle écrivit sur ces pierres, Herodote le rapporte plus au long, liv. VIII.

Reprenez le parti de vos peres.] Car ces Ioniens étoient une colonie d'Athénes.

Par là il esperoit ou attirer les Ioniens.] C'est ce qu'Herodote donne comme une conjecture qu'il fait.

Par le haut de la Doride dans la Phocide.] Les peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxes.

Doride dans la Phocide, brûlant & ſaccageant les villes des Phociens, les Grecs ne ſe mirent nullement en devoir de les ſecourir, quoique les Athéniens les euſſent priez d'aller par terre juſques dans la Beotie pour couvrir l'Attique contre l'invaſion des Barbares, comme la flotte Athénienne les avoit garantis du même danger, en allant au détroit d'Artemiſe pour fermer l'entrée de l'Euripe à la flotte des ennemis; mais perſonne ne leur prétoit l'oreille; tous les yeux étoient tournez vers le Peloponeſe, & l'on ne penſoit qu'à aſſembler toutes les forces de la Grece au-dedans de l'Iſthme, qu'on prétendoit fermer d'une groſſe muraille depuis une mer juſqu'à l'autre. Les Athéniens furent fort irritez d'une ſi lâche déſertion, & fort abattus & découragez de ſe voir abandonnez de cette maniere; car de combattre ſeuls contre tant de milliers d'hommes, c'étoit à quoi il ne falloit pas ſeulement penſer. En cet état il n'y avoit qu'un ſeul parti à prendre, d'abandonner leur ville & de s'embarquer; mais c'eſt à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre, comme ne ſe ſouciant plus de vaincre, & ne voyant aucun moyen de ſe ſauver après avoir abandonné les Temples de leurs Dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Les Grecs, les Peuples de l'Achaie & de tout le Peloponeſe.

Depuis la mer de Corinthe juſqu'à celle d'Athénes.

Brûlant & ſaccageant les villes des Phociens.] Ils brûlerent toutes les villes qui étoient ſur le fleuve Cephiſe.

Tous les yeux étoient tournez vers le Peloponeſe.] C'eſt-à-dire, que tous les peuples du Peloponeſe ne ſongeoient qu'à ſauver leur pays en abandonnant tout le reſte, Herodot. VIII. 40.

Themiſtocle voyant donc que par toutes les raiſons humaines il ne pourroit faire conſentir le peuple à ſon deſſein, eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorſque le nœud eſt trop embarraſſé, & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occaſion que lui fournit le dragon de Minerve, qui ſembloit avoir diſparu ces jours-là, & avoir quitté le lieu ſaint, & il ſe ſervit adroitement des oblations qu'on lui faiſoit chaque jour, & qu'on trouva toutes entieres. Les Prêtres, embouchez par Themiſtocle, alloient diſant parmi le peuple, que la Déeſſe avoit quitté la ville, & qu'elle leur montroit elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté il les gagnoit par le

Adreſſe de Themiſtocle.

Eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorſque le nœud eſt trop embarraſſé.] Car lorſqu'aucune puiſſance humaine ne peut dénoüer ce nœud, il faut neceſſairement avoir recours à une machine, c'eſt-à-dire, à quelque Divinité, c'eſt pourquoi Horace a dit dans ſon art poëtique, *nec Deus interſit, niſi dignus vindice nodus inciderit. Gardez-vous bien d'employer pour le dénoüement le ſecours d'un Dieu, ſi le nœud ne merite qu'un Dieu vienne le dénoüer.* Amiot a fort mal traduit cet endroit qu'il n'a nullement entendu.

Le dragon de Minerve.] Le dragon étoit le gardien de la citadelle, & étoit nourri dans le Temple de Minerve.

Et ſe ſervit adroitement des oblations qu'on lui faiſoit chaque jour.) Herodote dit qu'on ne les faiſoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine detrempée avec du miel.

Et qu'on trouva toutes entieres.) Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient conſumées.

Les Prêtres embouchez par Themiſtocle.] Herodote dit que c'étoit la Prêtreſſe de Minerve, & cela eſt plus vraiſemblable. Il n'y avoit que la Prêtreſſe qui pût avertir de ce qui ſe paſſoit dans le Temple. Mais ſur le rapport de la Prêtreſſe Themiſtocle ſe ſervit ſans doute du miniſtere des autres Prêtres pour faire conſentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

moyen de l'Oracle de la Pythie qui leur commandoit de ſe ſauver dans des murailles de bois ; car il leur ſoûtenoit que ces murailles de bois ne ſignifioient autre choſe que des vaiſſeaux ; & que par cette même raiſon le Dieu avoit appellé dans cet Oracle *Salamine divine*, & non pas *malheureuſe*,

Qui leur commandoit de ſe ſauver dans des murailles de bois.] Cet oracle eſt rapporté tout du long par Herodote, liv. VII. ſect. 141. la Pythie leur dit, *le puiſſant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois, qui ſera imprenable, & qui vous ſauvera vous & vos enfans.*

Car il leur ſoûtenoit que ces murailles de bois ne ſignifioient autre choſe que des vaiſſeaux.] On diſputa très-long-tems ſur le véritable ſens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les differentes explications qu'on lui donna, nous n'en ſçavons qu'une, outre celle de Themiſtocle, & qui n'étoit pas ſans quelque apparence de raiſon, c'eſt celle des vieilles gens, qui ſoûtenoient que par cette muraille de bois, qui ſeule devoit être imprenable, le Dieu entendoit l[a] citadelle d'Athénes, & ils fondoient ce ſentiment ſur ce qu'ils ſe ſouvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une paliſſade, qui étoit la muraille de bois, dont à leur avis l'oracle vouloit parler.

Et que par cette raiſon, le Dieu avoit appellé dans cet Oracle, Salamine, divine & non pas malheureuſe.] Si Herodote ne nous avoit conſervé ce point d'Hiſtoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu, & c'eſt à mon avis un grand défaut dans un Hiſtorien, qui doit écrire de maniere que tout ce qu'il dit, ſoit dans ſon jour, & s'explique de ſoi-même, ſans qu'on ait beſoin d'aucun ſecours étranger. Voici le ſens de l'Enigme. La Pythie avoit fini l'Oracle par ces deux Vers :

Ὦ θείη Σαλαμὶς, ἀπολεῖς δὲ σὺ τέκνα γυναικῶν
Ἤ που σκιδναμένης Δημήτερος, ἢ συνιούσης.

Divine Salamine tu perdras auſſi les enfans des femmes, ſoit que Ceres ſe diſperſe, ſoit qu'elle ſe raſſemble. Ces deux Vers confondoient ceux qui ſoûtenoient, comme Themiſtocle, que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaiſſeaux, car on les prenoit pour une menace qu'ils ſeroient battus ſur mer à Salamine. Themiſtocle fut le ſeul qui apperçut l'abſurdité de cette explication, & qui fit voir que ſi Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, jamais

comme

comme une Isle qui donneroit son nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. Son avis ayant donc été reçu, il dressa ce decret, *qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauvegarde de Minerve, Patrone des Athéniens; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes, monteroient sur les vaisseaux, & que chacun pourvoiroit comme il pourroit au salut & à la sûreté de sa femme, de ses enfans & de ses esclaves.*

Ce décret ayant été approuvé, la plûpart firent passer leurs peres & leurs meres qui étoient âgez, avec leurs femmes & leurs enfans dans la ville de Trezene, où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité; car

Trezene, ville de l'Argolide dans le Peloponese, à l'entrée du Golphe Saronique.

il n'auroit dit, *divine Salamine*, mais qu'il auroit dit, au contraire, *malheureuse Salamine*; que cette menace regardoit les ennemis, & que par conséquent ces enfans des femmes étoient les Perses, que l'Oracle appelloit de ce nom, *enfans des femmes*, pour marquer leur lâcheté.

Son avis ayant donc été reçu.) L'avis de Themistocle l'emporta si hautement sur l'avis contraire que les Athéniens ne se contenterent pas de lapider Cyrsilus qui étoit l'Auteur de ce dernier avis, leur animosité passa jusques aux femmes qui lapiderent de même la femme de ce malheureux Orateur. Car les Atheniens ne cherchoient pas un Orateur, ou un général qui les plongeât dans une servitude heureuse & tranquille, mais ils dédaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conserver la vie avec la gloire & la liberté. C'est une circonstance que Demosthene employe très-heureusement dans son oraison pour la couronne.

Qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauvegarde de Minerve.) C'étoit pour faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis, & qu'ils étoient persuadez que Minerve étoit assez puissante pour la défendre contre eux sans le secours des hommes. Mais si Minerve pouvoit sauver leur ville, ne pouvoit-elle pas les sauver aussi? Ils lui confient leur ville, & ne veulent pas lui confier leurs personnes. Plaisante imagination!

Générosité des Trezeniens pour les Athéniens qui s'étoient refugiez chez eux.

L'obole valoit vingt deniers.

ils firent ordonner qu'ils seroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout, & établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres. L'Auteur de ce decret s'appelloit Nicagoras.

Huit dragmes, quatre livres.

Les Atheniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le Senat de l'Areopage fournit huit dragmes à chaque soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte; mais Clidemus assûre que cet argent fut trouvé par un stratageme de Themistocle, car il dit que les Athéniens étant descendus au Pirée, l'Egide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statuë de la Déesse, & que Themistocle faisant semblant de la chercher, foüilla par tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abondamment dequoi faire toutes les provisions necessaires.

L'Egide, c'étoit le bouclier, & selon d'autres, la cuirasse.

Embarquement des Athéniens pour passer à Salamine.

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion & aux

Et établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres.) Jamais les Grecs n'oublioient l'éducation des enfans.

Les Athéniens n'ayant point alors de deniers publics.) Car ils avoient employé tout l'argent qu'ils tiroient des mines de Laurium, à bâtir les vaisseaux.

Clidemus assûre.) Clidemus Historien Grec qui avoit fait une Histoire Attique, & un traité *des retours inesperez.*

autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ceshommes qui renvoyoient ailleurs leurs peres & leurs meres, & qui, ſans être ébranlez par leurs gemiſſemens, ni par les tendres embraſſemens de leurs enfans & de leurs femmes, paſſoient avec tant de reſolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compaſſion, c'étoit un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laiſſer là à cauſe de leur extréme vieilleſſe; mais parmi tant de ſujets de triſteſſe & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domeſtiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres on remarqua le chien de Xantippe, pere de Pericles, lequel ne pouvant ſupporter de ſe voir abandonné de ſon maître, ſe jetta à la mer & nagea toûjours près de ſon vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il aborda preſque ſans force à Salamine, & mourut incontinent ſur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynoſſema, *la ſepulture du Chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

Fidélité du chien de Xantippe pour ſon maître.

Voilà une des grandes actions de Themiſto-

Un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laiſſer à cauſe de leur extréme vieilleſſe.) Outre les vieillards, qu'on ne put emmener à cauſe de leur vieilleſſe, il y en eut pluſieurs autres qui voulurent demeurer par religion, & ce fut la plûpart de ceux qui par les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, avoient entendu la citadelle.

cle; comme aussi ce qu'il fit au sujet d'Aristide; lorsque s'apperçevant que les Athéniens étoient fort fâchez de son absence, & soupiroient après son retour dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jetter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entiérement les affaires de la République, car par les brigues de Themistocle, il avoit été banni du ban de l'Ostracisme quelque tems avant la guerre, il fit ce decret *qu'il étoit permis à tous ceux qui n'étoient bannis qu'à tems, de revenir & de faire & dire avec les autres Citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le salut de la Grece.*

Decret de Themistocle pour faire revenir Aristide de son exil.

Eurybiade qui avoit été élu Général de la flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force & se retirer vers l'Isthme où étoit assemblée l'armée de terre des Peloponesiens; mais Themistocle s'y opposa, & l'on rapporte quelques réponses qu'il fit en cette occasion, & qui sont dignes de remarque; Eurybiade lui ayant dit, *on châtie ceux qui se levent sans*

Eurybiade taxé de peu de courage.

Car dans ces jeux

Eurybiade qui avoit été élû Général de la flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage.) Il fut élû Général à cause de la dignité de Sparte, quoiqu'il ne fut pas du sang Royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage, c'est ce qui ne parut point; au contraire les Spartiates, peu flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la sagesse & de la prudence, ils le donnerent à Themistocle.

Car Eurybiade lui ayant dit.) Selon Herodote ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Themistocle, mais Adimante Général des Corinthiens. D'ailleurs la brieveté de Plutarque rend cette

ordre dans les combats publics ; il est vrai, répondit Themistocle, *mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere.* Sur cela Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper, Themistocle lui dit, *frappe, pourvû que tu écoutes.* Alors Eurybiade admirant sa douceur & sa patience, lui ordonna de parler. Themistocle le ramenoit déja à son avis, lorsqu'un des Capitaines dit tout haut, *il sied mal à un homme qui n'a plus de ville, de conseiller à ceux qui en ont encore une, de la quitter & de l'abandonner.* Themistocle se tournant de son côté, & lui adressant la parole, lui dit, *miserable que tu es, nous avons abandonné nos maisons & nos murailles, ne croyant pas que pour conserver des choses inanimées, nous dûssions nous*

il falloit que chacun se levât selon son rang, & selon l'ordre des Juges.

Eurybiade leve le bâton sur Themistocle.

Qui n'a plus de ville, car Xerxes étoit alors maître d'Athénes.

réponse obscure ; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Themistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit prise de se retirer, l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des Chefs de l'armée. Dans cette assemblée, Adimante qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme, dit à Themistocle, *On châtie ceux qui se levent sans ordre dans les combats publics*, pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son Général, il méritoit d'être châtié. Themistocle lui répondit dans la même figure, *Oui, mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard, & qui demeurent derriere*, pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste, toute la flotte seroit partie de Salamine, & que par là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems par cette réponse il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque croyant que c'étoit avec Eurybiade, que Themistocle avoit eu cette conversation, a dit plus haut *que c'étoit un homme de peu de courage.* On voit aussi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Themistocle.

rendre esclaves; mais il nous reste encore une ville beaucoup plus grande que toutes les villes de Grece; ce sont ces deux cent vaisseaux qui sont ici pour vous sauver, si vous voulez profiter du secours qu'ils vous offrent. Que si vous vous retirez & que vous nous abandonniez pour la seconde fois, il y a ici quelques Grecs qui entendront bien-tôt dire que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre, & qu'ils possedent des terres plus grandes & meilleures que celles qu'ils viennent de quitter. Ces paroles de Themistocle donnerent du soupçon à Eurybiade, & lui firent craindre que les Atheniens ne voulussent abandonner leur parti. Et comme un Eretrien faisoit ses efforts pour parler contre Themistocle, Themistocle lui dit, *il vous appartient bien aussi de parler de guerre, à vous qui ressemblez aux Freslons, car vous avez bien une épée, mais vous n'avez point de cœur.*

De la ville d'Eretrie dans l'Eubée.

Quelques Auteurs écrivent que pendant que Themistocle tenoit ces discours sur le tillac du vaisseau, on vit une chouette voler à la droite, & se poser sur le haut du mât, & que cela acheva de déterminer les Grecs à suivre son opinion, & à se préparer à combattre par mer; mais la flotte des ennemis n'eut pas plûtôt paru sur les côtes de l'Attique vers le port de Phalere, & couvert

Une chouette, c'étoit l'oiseau de Minerve, & par conséquent, il étoit de bon augure pour les Athéniens.

Que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre.) Car avec leurs vaisseaux, les Athéniens étoient en état d'aller conquerir des places. D'ailleurs il les menaçoit par là qu'il iroit en Italie habiter la ville de Siris, qui leur étoit promise par les Oracles. Herodote VIII. 62.

Sur le tillac du vaisseau.) Selon Herodote tout cela se passa à terre.

tous les rivages des environs, & le Roi en personne ne se fut pas plûtôt approché de la mer avec son armée de terre, que les Grecs effrayez de voir ensemble toutes ces forces si formidables, oublierent les beaux discours de Themistocle, & que les Peloponesiens recommencerent à tourner les yeux vers l'Isthme, se mettant dans une colere furieuse contre ceux qui leur parloient de tout autre dessein; ils resolurent donc de partir la nuit même, & l'ordre fut donné à tous les vaisseaux. Themistocle bien fâché que les Grecs, en se dissipant & en se retirant chacun dans leurs villes, se privassent de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits, s'avisa de joüer ce stratageme par le moyen de Sicinus, qui avoit été pris à la guerre. Ce Sicinus étoit Perse de naissance, mais fort attaché à Themistocle, & le Précepteur de ses enfans. Il l'envoya donc secretement au Roi de Perse, avec ordre de lui dire *que Themistocle Gé-*

Stratageme de Themistocle qui sauva la Grece.

Ce Sicinus étoit Perse de naissance, mais fort attaché à Themistocle, & le précepteur de ses enfans.) Je ne sçai d'où Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perse, comment Themistocle auroit-t'il confié ses enfans à un barbare? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher, comme il reprocha à Pericles d'avoir fait élever Alcibiade par un esclave de Thrace. Plutarque n'auroit-t'il point été trompé par une fausse leçon de ce passage d'Herodote. πέμπει ἐς τὸ στρατόπεδον τὸ Μήδων ἄνδρα πλοίῳ. *Misit ad classem Medorum virum.* N'auroit-il point lû τῶν Μήδων, & rapporté le τὸ Μήδων à ἄνδρα, ce qui l'auroit porté à traduire. *Il envoya à la flotte un homme des Medes*, au lieu de traduire comme Herodote l'a écrit, *il envoya à la flotte des Medes un homme.* Cela est d'autant plus vrai-semblable qu'Eschyle, qui étoit à cette bataille, dit en parlant de Sicinus, *Un Grec étant venu de l'armée des Athéniens, dit à Xerxes, &c.* V. 355.

néral des Athéniens, extrémement porté pour le bien de ses affaires, lui envoyoit le premier cet avis, que les Grecs avoient résolu de prendre la fuite, qu'il lui conseilloit de ne pas les laisser échaper, mais de les charger pendant qu'ils étoient dans la confusion & le désordre, & de ruiner leurs forces de mer, avant qu'ils eussent joint leur armée de terre.

Xerxes trompé par l'adresse de Themistocle.

Xerxes prenant cet avis pour une marque sûre de l'affection de Themistocle, le reçut avec beaucoup de joye, & sur l'heure même envoya ordre à tous ses Capitaines qu'ils embarquassent à loisir leurs troupes dans tous les vaisseaux, mais que sans perdre un moment, ils en dépêchassent deux cent pour se saisir de tous les passages du détroit, & pour environner les Isles, afin qu'aucun ennemi ne pût échaper. Cet ordre executé, Aristide, fils de Lysimachus, fut le premier qui s'en apperçût, il alla à la tente de Themistocle, quoiqu'il ne fût pas de ses amis, & qu'il eût été banni par ses brigues. Themistocle étant sorti au-devant de lui, Aristide lui déclara qu'ils étoient investis. Themistocle qui connoissoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce personnage, fut ravi de sa franchise, & lui découvrant le secret de Sicinus, il le pria de lui aider à retenir les Grecs, & de se servir de la confiance particuliere qu'ils avoient

Les Isles, comme Salamine, Phyttalée, Ceos, Egine.

Themistocle decouvre son secret à Aristide.

Aristide fils de Lysimachus, fut le premier qui s'en apperçût.) Car il étoit actuellement à Egine où le peuple l'avoit exilé par la brigue de Themistocle. Plutarque en parle comme s'il avoit été sur la flotte des Athéniens.

en

en lui, pour les porter à combattre dans le détroit. Ariſtide après avoir extrémement loüé Themiſtocle, alla trouver tous les Généraux & Capitaines, & les exhortoit à combattre; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fuſſent enveloppez; mais un vaiſſeau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius, s'étant venu rendre à eux dans ce même moment, leur confirma cette nouvelle, de ſorte que le dépit ſe joignant à la néceſſité, les fit reſoudre au combat.

Le matin dès la pointe du jour, Xerxes pour voir ſa flotte & l'ordre de bataille qu'elle garderoit, ſe plaça ſur une hauteur, comme l'écrit Phanodemus, au-deſſus du Temple d'Hercule, à l'endroit où le canal qui ſépare l'Iſle de Salamine de l'Attique, a le moins de largeur, ou, ſelon Aceſtodorus près des confins de Megare, ſur les cô-

Xerxes ſe place ſur une hauteur pour voir la bataille.

Mais un vaiſſeau Tenien, commandé par un Capitaine nommé Panetius.) Il y a dans le texte *un vaiſſeau Tenedien*, mais c'eſt une faute comme Palmerius l'a remarqué, il faut lire *un vaiſſeau Tenien.* La plûpart des Iſles avoient été forcées d'embraſſer le parti des Perſes. Ce Panetius fils de Soſimene, repaſſa du côté des Grecs avec le vaiſſeau qu'il commandoit, & les Grecs eurent tant de reconnoiſſance pour ce ſervice, que ſur le trepied qu'ils conſacrent dans le Temple de Delphes, ils écrivirent le nom des Teniens parmi les noms de ceux qui avoient remporté la victoire ſur le barbare.

Comme l'écrit Phanodemus.] Ancien Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire Attique, & c'eſt peut-être la même que Denys d'Halicarnaſſe cite ſous le titre de Ἀθηναϊκῆς ἀρχαιολογίας, *des antiquitez de l'Attique.*

Ou ſelon Aceſtodorus.] Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Aceſtorides qui avoit fait un traité *des choſes fabuleuſes des villes.*

Près des confins de Megare ſur les côteaux appellez Cerata.) *Sur*

teaux appellez *Cerata*, les *Cornes*. Il s'assit là sur un siege d'or, ayant à ses côtez plusieurs Secretaires qui avoient ordre d'écrire tout ce qui se passeroit dans le combat.

Il a à ses côtez plusieurs secretaires pour écrire ce qui se passera.

Pendant que Themistocle faisoit aux Dieux des sacrifices dans le vaisseau Amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargez d'ornemens d'or. On disoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, sœur du Roi, & d'un Prince appelé Autarchus. Au moment que le devin Euphrantides les apperçut, il remarqua qu'une flamme pure & claire sortoit du milieu des victimes, & qu'on éternua à la droite; frappé de cet augure il prit Themistocle par la main, & lui ordonna d'im-

Cette particularité est très-fabuleuse.

Ou Artaüctus.

Flamme qui paroît tout d'un coup, étoit un heureux presage.

Eternuemens à la droite, heureux.

la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux montagnes, qui séparent de l'Attique le territoire de Megare, on les appelle Cerata, les Cornes, Strabon. liv. IX. Herodote dit qu'il étoit assis au pied de la montagne Ægalée vis-à-vis de Salamine.

Il s'assit là sur un siege d'or.] Il n'étoit pas d'or, mais d'argent, il fut consacré dans le Temple de Minerve avec le sabre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platées. Demosthene qui l'avoit vû mille fois, l'appelle δίφρον ἀργυρόποδα, *Sellam pedibus argenteis.* Siege à pieds d'argent.

Et qu'une flamme pure & claire sortoit.] Ce qui étoit toûjours d'un heureux présage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore visa circum caput flamma promiserat.*

Et qu'on éternua à la droite.) Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette superstition est fort ancienne, car il y en a un exemple bien remarquable dans le XVII. liv. de l'Odyssée d'Homere, & sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche; cette distinction vint dans la suite, les éternuemens à la droite furent pris seuls pour des signes heureux, car la superstition va toûjours en croissant, & cette superstition passa toute entiere des Grecs aux Ro-

moler ces jeunes hommes, & de les ſacrifier au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes, l'aſſûrant que le ſalut & la victoire des Grecs dépendoient de ce ſacrifice.

Omeſtes, *c'eſt-à-dire, cruel.*

Themiſtocle fut fort étonné d'une prédiction ſi étrange; mais le peuple qui toûjours dans les grands dangers & dans les affaires déſeſpérées attend bien plus ſa délivrance par des voyes ex-

Caractére du Peuple.

mains, c'eſt pourquoi Catulle dit,

Amor, ſiniſter ante,
Dextram ſternuit approbationem.

Au Dieu Bacchus, ſurnommé Omeſtes.] Je ne trouve nulle part aucun veſtige que Bacchus ait été adoré à Athenes ſous ce nom, encore moins que les Atheniens lui ayent immolé des hommes. Bacchus étoit même un Dieu trop benin & trop bien-faiſant pour recevoir de ces ſacrifices. Les Grecs racontent de lui, qu'un jour quelques jeunes gens qui lui faiſoient un ſacrifice dans la Beotie près du fleuve de l'Aſope, firent une ſi grande débauche, que dans la chaleur du vin ils tuérent le ſacrificateur. D'abord le pays fut abandonné à une peſte très-cruelle. On eut recours à l'Oracle de Delphes, qui ordonna qu'on ſacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon; mais Bacchus abhorrant cette victime, mit une chevre à la place du jeune homme, qu'on devoit immoler, & en mémoire de cela, on bâtit à ce Dieu un Temple dans le même endroit ſous le nom de *Bacchus Aigobolos*, c'eſt-à-dire, de *Bacchus qui envoye une chevre.* La plus grande cruauté qu'il ait ſoufferte dans ſes fêtes, ſi je m'en ſouviens bien, eſt celle qui ſe pratiquoit dans une ville d'Arcadie, où à une fête de Bacchus, qu'on appelloit *la fête des Paraſols*, on fouettoit les femmes, comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coûtume ne venoit peut-être pas trop mal dans les ſacrifices d'un Dieu qui n'eſt pas ennemi de l'amour, & qu'on appelloit l'Ecuyer de Venus. Mais comme les Inſulaires ont toûjours été plus cruels que les peuples de la terre ferme, on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des iſles. Evelpis Caryſtius rapporte qu'à Chio & à Tenedos on immoloit à Bacchus, ſurnommé *Omadius*, un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faiſoit la même choſe à Lesbos.

Attend bien plus ſa délivrance par des voyes extraordinaires.] Plutarque caractériſe bien ici le peuple. Tout ce qui eſt extraor-

traordinaires, & hors de toute apparence de raison, que par celles qui ſont ordinaires & raiſonnables, ſe mit à invoquer le Dieu tout d'une voix, & menant ces priſonniers au pied de l'Autel, le forcerent d'achever le ſacrifice, comme le devin l'avoit ordonné. Cette particularité eſt rapportée par Phanias de Leſbos, grand Philoſophe & fort verſé dans l'Hiſtoire ancienne.

Nombre des vaiſſeaux des Barbares.

Pour ce qui eſt du nombre des vaiſſeaux des Barbares, le Poëte Eſchyle dans ſa Tragedie des Perſes, en parle en ces termes, comme d'une choſe conſtante, & dont il étoit très-bien informé: *Xerxes, je le ſçai fort bien, avoit une flotte de mille vaiſſeaux, & outre ces mille, il en avoit encore deux cent ſept d'une legereté merveilleuſe, cela eſt ainſi.* Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armez.

Paſſage d'Eſchyle.

Nombre des vaiſſeaux des Athéniens.

Si Themiſtocle fut habile à choiſir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable; car pour charger les ennemis il attendit l'heure qu'il ſe leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit éleve les vagues; ce vent n'incommodoit en aucune

Habileté de Themiſtocle pour choiſir le lieu & l'heure du combat.

dinaire & hors de toute apparence de raiſon, le ſoûmet, le captive, & lui redonne l'eſperance qu'il a perduë: au lieu que ce qui eſt ordinaire & raiſonnable, n'attire point ſa confiance, & le laiſſe dans ſon abattement.

Xerxes, je le ſçai fort bien.] Eſchyle pouvoit parler ainſi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce paſſage eſt de ſa Tragedie des Perſes. v. 341.

maniere les vaiſſeaux des Grecs qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaiſſeaux des Perſes qui avoient la proüe haute, les ponts fort élevez & qui étoient fort peſants; car il les faiſoit tourner, & les obligeoit de preſenter le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement, & qui avoient toûjours les yeux ſur Themiſtocle, comme ſur celui qui ſçavoit le mieux ce qu'il falloit faire, & qui d'ailleurs étoit aux priſes avec l'Amiral de Xerxes nommé Ariamene, homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juſte de tous les freres du Roi, & qui montoit un fort gros vaiſſeau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de deſſus de hautes murailles. Aminias de Decelée & Soſicles de Pediée qui virent le danger où étoit Themiſtocle, allerent impetueuſement heurter ce vaiſſeau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme, & Ariamene étant ſauté dans leur galere, ils ſoûtinrent long-tems ſon attaque, & enfin à coups de javelines, ils le renverſerent dans la mer. Artemiſe reconnut ſon corps flottant

Vaiſſeaux des Perſes.

Herodote le nomme, Ariabignes.

Pediée petite ville de l'Attique

Aminias de Decelée.) Decelée bourg de l'Attique, de la Tribu Hippotoontide. Selon Herodote cet Aminias étoit de Pallene, bourg de la Tribu Antiochide.

Artemiſe reconnut ſon corps.) Artemiſe, fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnaſſe, elle avoit mené à Xerxes cinq beaux vaiſſeaux. Herodote fait un grand éloge de ſon courage & de ſa prudence, & aſſûre qu'elle donna au Roi de meilleurs conſeils qu'aucun de ſes Alliez. Il ne faut pas confondre cette Princeſſe avec Artemiſe, femme de Mauſole, Roi de Carie qui vivoit plus de quatre-vingts dix ans après cette bataille.

parmi un grand nombre d'autres, & l'ayant recueilli, elle le porta à Xerxes.

Prodiges arrivez pendant le combat

Thriasie, entre Eleusine & Athénes.

Pendant que la bataille étoit en ces termes, on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine, & que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le Dieu Jacchus, & qui célébroient sa fête, & que de dessous les pieds de cette multitude il s'éleva un nuage de poussiere qui alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armez, qui de l'Isle d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte, & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit imploré le secours avant le combat.

Jacchus, c'est le même que Bacchus.

Amiot n'a point du tout entendu cet endroit.

Les Athéniens implorant le secours des Morts qui avoient été recommandables par leur pieté.

Le premier qui prit un vaisseau ennemi, ce fut un Capitaine Athenien nommé Lycomede, qui s'en étant rendu maître, coupa la proüe,

Et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer, on entendoit un grand bruit.) Herodote rapporte cette même vision, mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxes ravageoit l'Attique, & elle fut rapportée par un banni d'Athénes qui étoit en grande consideration auprès de Xerxes, & qu'on nommoit Dicée, fils de Theocides.

Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides, dont on avoit imploré le secours avant le combat.) Car on avoit envoyé un vaisseau à Egine pour faire des prieres à Eacus & à ses descendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & Roi d'Egine, il avoit été toute sa vie très-juste & très-pieux, & l'on prétendoit que ses prieres avoient été souvent d'un très-grand secours à la Grece. Après sa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des Juges des Enfers.

& la consacra avec ses enseignes à Apollon surnommé *Porte-laurier*. Les autres à la faveur du détroit, faisant un front égal au front des Barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entreheurtoient & s'embarrassoient par leur grand nombre, les presserent si opiniâtrement, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remporterent, comme dit Simonide, cette belle & signalée victoire qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les nations Barbares ayent jamais faite sur mer, tant pour la valeur & le courage des soldats, que pour la prudence & la force de sens de Themistocle.

Apollon, Porte-laurier.

Après le combat, Xerxes dont le courage combattoit encore contre son malheur, voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées, afin d'y faire passer son armée de terre, & de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Themistocle pour sonder le sentiment d'Aristide, fit semblant de vouloir passer dans l'Hellespont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, en rompant le pont de batteaux que

La consacra avec ses Enseignes.) C'est-à-dire, avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la proüe des vaisseaux, & qui en étoient comme les enseignes; c'est ce que les Grecs appelloient *Parasemes*.

Voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées.) Selon Herodote il ne cherchoit qu'à couvrir par là son véritable dessein qui étoit de gagner l'Hellespont.

En rompant le pont de batteaux que Xerxes y avoit fait.) Xerxes avoit fait un pont de batteaux

Xerxes y avoit fait. Cette propoſition déplût fort à Ariſtide qui lui dit, *juſqu'ici nous avons combattu contre un Roi plongé dans les délices; mais ſi nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous reduiſions au dernier deſeſpoir un Prince qui a encore une ſi formidable armée, il ne ſe tiendra plus ſous ſes pavillons dorez pour être tranquille ſpectateur de nos combats; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & ſe trouvant lui-même par tout, il rétablira ce qui eſt déja perdu, & ſuivra de meilleurs conſeils pour ſauver ſon état & ſa vie. Ainſi Themiſtocle*, ajouta-t'il, *bien loin de rompre le pont qu'il a déja, je ſerois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit poſſible pour le chaſſer de l'Europe plus promptement. Puiſque cela eſt*, reprit Themiſtocle, *il eſt donc tems que nous travaillions tous enſemble à imaginer des ruſes & des machines pour lui faire quitter la Grece le plûtôt qu'il ſe pourra.*

Prudence d'Ariſtide, ou ſelon d'autres, d'Eurybiade.

Faire deux ponts, s'il eſt poſſible à un ennemi qui fuit.

Cet avis ayant été généralement reçu, il choiſit un Eunuque du Palais, qui fut trouvé par-

ſur l'Helleſpont pour y faire paſſer ſon armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui de là fut appellé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques Geographes, ce Zeugma de Xerxes avec une ville de même nom qui eſt ſur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxes avoit fait ſur l'Helleſpont.

Cette propoſition déplût fort à Ariſtide, qui lui dit.) Ce ne fut pas Ariſtide, mais Eurybiade qui fit cette réponſe, au moins Herodote le raconte ainſi; & cela eſt plus vrai-ſemblable; Themiſtocle n'avoit que faire de parler à Ariſtide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade qui étoit le Général.

Il choiſit un Eunuque du Palais.) Cela eſt plus vrai-ſemblable que ce que dit Herodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déja parlé. Au reſte, Herodote ſemble empoiſonner cette ac-

mi les prisonniers, & qui se nommoit Arnace; Il l'envoya à Xerxes pour lui dire *que les Grecs, après avoir gagné cette bataille navalle, avoient résolu d'aller dans l'Hellespont à l'endroit appellé Zeugma, couper le pont de batteaux qui lui restoit pour sa retraitte, & que le soin que Themistocle prenoit de la conservation du Roi, l'obligeoit à lui donner cet avis, afin que sans perdre un moment, il se retirât dans ses mers pour passer en Asie, pendant que de son côté il amuseroit les Alliez, & retarderoit leur poursuite.*

Le Barbare effrayé de cette nouvelle, abandonna tout & se retira avec une précipitation extreme. Or, que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante, car dans la bataille que les Grecs *L'année suivante.*

tion, lorsqu'il dit que Themistocle la fit dans la vûë de se ménager un asyle & une protection chez les Perses, s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Atheniens.

Or que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion, Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante.] Le sens de ce passage, qui est assez obscur dans le texte, & encore plus dans les traductions, est fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne: Puis qu'à la bataille de Platées, les Grecs, qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie de l'armée de Xerxes, se virent pourtant sur le point de tout perdre, comment auroient-ils pu resister à toutes les forces de ce Prince, s'ils lui avoient donné le tems de les réünir, c'est-à-dire, s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine, & si encore après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe, & tout cela fut executé par la prudence de Themistocle & d'Aristide. Ainsi le danger, où Mardonius mit les Grecs, fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands Hommes avoient fait paroître à Salamine, & du grand service qu'ils avoient rendu à leur nation.

Platées, ville de Beotie, sur le fleuve Asopus.

donnerent contre lui près de la ville de Platées; quoi qu'ils n'eussent sur les bras que la moindre partie de l'armée de Xerxes, ils furent pourtant sur le point de tout perdre.

Herodote écrit que de toutes les villes de Grece, celle qui se signala le plus dans cette bataille navalle, fut Egine, & que Themistocle remporta le prix, du consentement de tous les Grecs que la vérité força à lui rendre ce témoignage, malgré l'envie qu'ils lui portoient; car après qu'ils se furent retirez dans l'Isthme, & tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris sur l'Autel, ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion, on vit que chacun s'adjugea le premier honneur, & qu'ils donnerent le second à Themistocle; les Lacedémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs, décernerent à leur Général Euribiade le prix de la valeur, & à Themistocle celui de la sagesse, les honorant l'un & l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent aussi présent

Billets pris sur l'autel pour donner les suffrages.

Tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris sur l'Autel.) Chaque Capitaine prenoit sur l'Autel de Neptune un billet, où il écrivoit simplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, & le nom de celui qui méritoit le second. Cette coûtume, qui obligeoit à prendre sur l'Autel des billets pour écrire les suffrages, étoit admirable pour avertir les Juges que c'étoit en presence de Dieu qu'ils jugeoient, & que par conséquent ils ne devoient rien accorder à la faveur, mais donner tout à la justice. Amiot avoit entierement corrompu ce passage par sa traduction, *& ayant juré sur l'Autel du sacrifice qu'ils donneroient leur voix à qui mieux sembleroit le mériter.* Il n'est point question de serment en aucune maniere.

à Themiſtocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à ſon départ ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidérables pour l'accompagner juſqu'aux montagnes.

Honneurs que les Lacedémoniens firent à Themiſtocle.

Juſqu'aux montagnes de Tegée.

On raconte encore qu'aux jeux Olympiques, qui furent celébrez après cette bataille de Salamine, ſi-tôt que Themiſtocle parut dans la Stade, toute l'aſſemblée ne ſe ſoucia plus de regarder les combattants, & eut pendant tout le jour les yeux attachez ſur ſa perſonne, en le montrant aux Eſtrangers avec des battemens de mains, & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire, dont il fut ſi ravi, qu'il avoüa à ſes amis, que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit ſoûtenus pour la Grece. Auſſi étoit-il naturellement plein d'ambition & extrémement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui; car on dit que dès qu'il eut été élû Amiral d'Athenes, il n'expedia plus aucune affaire, ni publique, ni particuliere, & qu'à meſure qu'elles arrivoient, il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que lorſqu'on le verroit depêcher un ſi grand nombre d'affaires, & parler à tant de ſortes de gens, on eût une plus grande idée de ſa grandeur & de ſa puiſſance.

Trois ans après.

Ridicule ambition de Themiſtocle.

Ils envoyerent trois cens jeunes hommes des plus conſidérables.] Ils envoyerent les Chevaliers. Herodote nous apprend que Themiſtocle étoit le ſeul de tous les hommes, à qui juſqu'à ſon tems les Lacédémoniens euſſent fait cet honneur.

Une autrefois qu'il se promenoit sur le rivage de la mer, & qu'il s'amusoit à regarder les corps morts, que le flot y avoit jettez, comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs colliers & leurs bracelets d'or, il continua son chemin, & se tournant vers un de ses amis qui le suivoit, *prens cela pour toi*, lui dit-il, *car tu n'es pas Themistocle.*

Voyant qu'un certain Antiphates, qui avoit été fort beau garçon, & qui dans ses plus belles années l'avoit traitté avec trop de fierté & de mépris, étoit devenu un de ses plus assidus Courtisans, depuis qu'il fut parvenu à la premiere dignité de la République, *Mon ami*, lui dit-il, *nous sommes devenus sages en même tems, mais tous deux trop tard.*

Bons mots de Themistocle.

Il disoit ordinairement *que les Atheniens ne l'estimoient & ne l'honoroient point; mais que quand ils étoient menacez de quelque guerre, ils se servoient de lui, comme on se sert d'un arbre pendant un grand orage; on se met à couvert sous son ombre, & le beau tems n'est pas plûtôt revenu, que l'on coupe ses branches & ses rameaux.* Un homme de l'Isle de Seriphe lui reprochant un jour *que sa gloire ne venoit pas de lui, mais de sa patrie. Tu dis vrai*, lui répondit Themistocle; *mais comme je ne serois pas plus illustre si j'étois de Seriphe, tu ne le serois pas non plus quand tu serois d'Athenes.*

Un autre Capitaine qui pensoit avoir rendu quelque grand service à la République, s'en glorifioit auprès de Themistocle, jusqu'à oser com-

parer ses actions avec les exploits de ce grand homme; Themistocle lui conta cette fable : *Un jour Dame Feste, & son voisin Lendemain eurent querelle ensemble; Lendemain se plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir, & qu'il étoit toûjours accablé de travail & de peine, au lieu que Dame Feste ne faisoit jamais rien, & débauchoit tout le monde, qui dès qu'elle paroissoit ne pensoit qu'à se divertir & à joüir de ce qu'il avoit amassé. Feste lui répondit, cela est vrai; mais tout ce que j'ai à te dire, c'est que si je n'avois été, tu ne serois pas; tout de même,* ajoûta-t'il, *si je n'avois été, où en seriez-vous à cette heure?* *Fable inventée par Themistocle.*

En parlant de son fils qui gouvernoit sa mere, & qui par le moyen de sa mere le gouvernoit aussi lui-même, il disoit en raillant, *qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs, car les Atheniens commandent aux Grecs, je commande aux Atheniens, sa mere me commande, & il commande à sa mere.*

Comme il vouloit être singulier en tout, un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres, il ordonna au crieur d'ajoûter qu'*elle avoit bon voisin.*

Sa fille étant recherchée en mariage par deux Citoyens, il préfera l'honnête homme pauvre au malhonnête homme qui étoit riche, & dit *qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme.* Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.

Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.) Plutarque n'a pas employé ici un bon mot, que Ciceron nous a conservé dans le II. liv. *de fin. bon. & mal.* Comme Simonide se

Themistocle rebâtit Athenes, qui avoit été presque entierement ruinée par les Barbares.

Après qu'il eut executé toutes ces grandes choses, il ne pensa qu'à fortifier Athenes, & qu'à l'environner de murailles, après avoir gagné les Ephores par de l'argent, pour les empêcher de s'y opposer, comme l'écrit Theopompe, ou selon d'autres, après les avoir trompez & amusez de cette maniere; il alla à Sparte comme Ambassadeur; les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville, & produisirent pour accusateur le Gouverneur d'Egine, qui y avoit été envoyé exprès. Themistocle nia le fait, & les somma d'envoyer sur les lieux, ne cherchant qu'à gagner du tems pour achever ses murailles, & qu'à faire ensorte que les Atheniens pussent retenir pour ôtages de sa personne, ceux qui lui seroient envoyez. Cela réüssit, & les Lacédémoniens ayant été informez de la vérité, ne lui firent aucun mauvais traitement, mais prirent le parti de dissimuler le ressentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joüé, & le renvoyerent.

Comment Themistocle trompa & amusa les Spartiates, pour avoir le tems de rebâtir Athenes.

vantoit à Themistocle de lui enseigner l'art de la mémoire, *Eh mon Dieu*, lui dit ce grand homme, *enseigne-moi plûtôt l'art de l'oubli, car je me souviens même de ce que je ne veux pas, & je ne saurois oublier ce que je veux.*

Ou selon d'autres après les avoir trompez & amusez de cette maniere.] Cette particularité est contée au long par Thucydide. liv. 1.

Les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville.] Ils fondoient ces plaintes sur la crainte qu'ils témoignoient, que ces murailles ne servissent un jour de rempart aux Barbares s'ils revenoient, mais dans le fond ils ne craignoient que la trop grande puissance des Atheniens.

Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée, ayant remarqué la commodité de ses ports, & voulant accoûtumer sa ville à la mer, en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athenes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs Citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaisseaux pour cultiver la terre, publierent cette Fable, que Minerve plaidant un jour contre Neptune, pour sçavoir qui d'elle ou de lui seroit declaré Patron de l'Attique, gagna sa cause en montrant l'olivier à ses Juges. Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Aristophane le lui reproche, mais il attacha la ville au Pirée,

Il bâtit & fortifie le Pirée, en y faisant un mur qui le joignoit à la ville

Origine & dessein de la Fable de la dispute de Neptune & de Minerve.

Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée.] Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit Archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette datte cause de grandes difficultez.

Ayant remarqué la commodité de ses ports.) Car il y avoit trois ports faits par la nature seule.

Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poëte comique Aristophane le lui reproche.) Le passage que Plutarque a en vûë, est dans la Comedie des Chevaliers. Act. II. sec. III.

Καὶ πρὸς τούτοις ἀριστῶσι τὸν Πειραιᾶ προσέμαξεν,

Et en faisant faire bonne chere à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le sens du Poëte, qui semble loüer Themistocle, lorsqu'il fait véritablement une satire contre lui, en l'opposant à Cleon. Dans le texte de Plutarque, au lieu de προσέμιξεν, il faut rétablir le terme dont Aristophane s'est servi, προσέμαξεν.

Mais il attacha la ville au Pirée.] C'est-à-dire, qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence; mais il mit la ville en état d'être secouruë par le Pirée, & le Pirée en état d'être secouru par la ville, en conservant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y regner.

& la terre à la mer, ce qui releva le parti du peuple contre les nobles, & le rendit plus fier & plus audacieux, en faisant passer l'autorité entre les mains des Matelots, des Comites & des Pilotes. Aussi le Tribunal, qu'on avoit bâti dans le lieu appellé *Pnyx*, & qui avoit la vûë sur la mer, fut changé ensuite par les trente Tyrans, qui le tournerent vers la terre ferme, persuadez que la domination de la mer produisoit & maintenoit la Democratie, au lieu que l'Agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'Oligarchie, avec le gouvernement des Nobles.

La mer favorable à la Democratie, & l'Agriculture à l'Oligarchie.

Themistocle pensa encore quelque chose de plus grand pour augmenter ses forces de mer; car après la fuite de Xerxes, la flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pegases pour y passer l'hyver, a

Ce qui releva le parti du peuple contre les Nobles.] Car dans une République la mer est toûjours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

Dans le lieu appellé Pnyx.) Ce lieu étoit près de la citadelle sur un lieu élevé, il en est parlé dans la vie de Thesée.

Fut changé ensuite par les trente Tyrans qui le tournerent vers la terre ferme.] Comme si en changeant les vûës du lieu public, on changeoit les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y assemble. Il est certain qu'un rien suffit souvent pour reveiller dans l'esprit du peuple des idées capables de produire des effets très-surprenans, & il y en a un exemple bien sensible dans la vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Aristophane que ce changement de vûë n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le peuple qui étoit fort doux & fort paisible chez lui, n'étoit pas plûtôt monté sur cette roche du Pnyx qu'il devenoit intraitable, & c'est pourquoi sans doute on cessa enfin d'y tenir les assemblées. Les trente Tyrans furent établis à Athenes par Lysandre, la premiere année de l'Olympiade XCIV. 402. ans avant la naissance de N. S.

La flotte des Grecs s'étant reti-

l'hyver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale, qu'*il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être très-avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne falloit pas le divulguer.* Les Athéniens ordonnerent qu'il le communiquât à Aristide, & si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans differer. Themistocle lui déclara donc, *que sa pensée étoit de brûler les vaisseaux des Grecs qui étoient à Pegases.* Aristide rentra incontinent dans l'assemblée, & dit *que ce que Themistocle avoit imaginé, étoit la chose du monde la plus utile & la plus injuste.* En même tems les Athéniens lui ordonnerent de n'y plus penser.

Grand dessein qui Themistocle avoit imaginé.

Quel honneur pour Aristide!

Les Athéniens rejettent un conseil qui leur étoit très-avantageux, mais qui étoit injuste.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxes fussent excluës de cette assemblée, Themistocle qui craignoit que si les Thessaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçûs, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer le sentiment aux Députez, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une ville qui fussent entrées

rée au port de Pegases.) Pegases ou Pagases, ville maritime de la Magnesie dans le Golfe Pelasgique. La flotte hyverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxes ne vînt avec une nouvelle flotte. Ciceron dit pourtant dans ses Offices qu'elle hyverna dans un port de la Laconie appellé *Gythium.*

Dans le conseil des Amphictyons.] Ce conseil étoit comme les Etats Généraux de toute la Grece qui y envoyoit ses députez, Je l'ai expliqué ailleurs.

dans la ligue, dont la plûpart étoient fort petites & fort peu considérables, que ce seroit donc une chose très-étrange & même très-dangereuse, que tout le reste de la Grece venant à être banni de cette assemblée, cet auguste conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes. Cela lui attira la haine des Lacédémoniens, qui pour lui susciter un rival dangereux dans le gouvernement de la République, porterent Cimon & le pousserent dans les charges.

Cimon fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Themistocle.

Il se mit mal aussi avec les Alliez, parce qu'il alloit rodant par les Isles pour y faire des exactions & pour en tirer de l'argent, comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros, & par la réponse qu'il en reçut. Herodote nous les a conservées l'une & l'autre; Themistocle leur ayant dit, *Je viens à vous accompagné de deux puissantes Divinitez, la Persuasion & la Force.* Ils répondirent, *Nous avons aussi de nôtre côté deux autres Divinitez qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres, & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez, la Pauvreté & l'Impuissance.* Le Poëte Timocreon de Rhodes pique aigrement Themistocle dans une de ses chansons, comme un homme, qui pour de l'argent avoit rappellé des bannis, & qui pour le même interêt l'avoit trahi & abandonné, lui, son ancien ami & son hôte. Voici ses propres paroles: *Si vous loüez Pausanias, Xantippe ou Leothychidas, pour moi je loüe Aristide qui*

Liv. VIII. sect. iij.

Timocreon Poëte de la vieille Comedie.

Chanson de Timocreon contre Themistocle.

eſt le plus honnête homme que la ſacrée ville d'Athénes ait jamais porté; car Themiſtocle eſt haï de Latone, comme un menteur, un ſcelerat & un traître, qui pour une vile ſomme d'argent a trahi Timocreon, ſon hôte & ſon ancien ami, & l'a empêché de retourner dans ſa chere patrie de Jalyſe. Et après avoir reçu trois talens, il a fait voile. Que la mer ne l'a-t'elle englouti comme il le méritoit, car pour s'enrichir il a rappellé ceux-là, chaſſé ceux-ci, & fait mourir les autres; & depuis ce temps-là il tient ridiculement table ouverte dans l'Iſthme, & fait reſervir de la viande froide, & ceux même qui mangent avec lui font des vœux qu'il ne paſſe pas l'année.

C'étoit une grande injure parmi les Grecs, de dire à un homme, qu'il étoit haï de Latone.

Trois mille écus.

Dans l'Iſthme; pendant les Jeux Olympiques.

Mais il l'outrage encore davantage, & d'une maniere moins ouverte dans une autre chanſon qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil, & qui commence ainſi; *Muſe, ſeme par toute la Grece la gloire de cette chanſon, comme cela eſt juſte & raiſonnable, &c* Car on dit que Timocreon fut banni pour avoir ſuivi le parti des Perſes, & que ce fut Themiſtocle même qui le condamna; après

Autre chanſon de Timocreon, contre Themiſtocle.

Font des vœux qu'il ne voye pas la fin de l'année.) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte, car que veut dire κ'εὔχοντο μὴ ὥραν Θεμιστοκλέυς γενέσθαι, on n'en peut tirer aucun ſens raiſonnable, & ce feroit même plûtôt une benédiction qu'une imprécation. Caſaubon l'a heureuſement corrigé dans ſes Commentaires ſur Athénée, liv. II. chap. XIV. Il a fait voir qu'il faut lire μὴ ὥρας Θεμιστοκλέα παραγενέσθαι. C'étoit une formule ordinaire quand on ſouhaitoit du mal à quelqu'un, on diſoit μὴ ὥραισιν ἵκοιτο, ou μὴ ὥρας ἵκοιτο, qu'il ne paſſe pas l'année. Et c'eſt ce que Timocreon a dit μὴ ὥρας παραγενέσθαι. C'eſt un trait de ſatire bien amer contre Themiſtocle, que ceux qui mangeoient à ſa table ſouhaitoient qu'il ne paſſât pas l'année.

donc que Themiſtocle eut été accuſé du même crime, il fit contre lui cette chanſon, *Timocreon n'eſt donc pas le ſeul qui ait fait alliance avec les Medes, il y en a d'autres auſſi méchants que lui, on trouve plus d'un renard en Grece.*

Themiſtocle voyant que ſes Citoyens par envie prêtoient déja volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on ſemoit contre lui, fut forcé de faire une choſe qui le rendit encore plus inſupportable; dans toutes les aſſemblées il ne ceſſoit de les faire ſouvenir de ſes grandes actions & de ſes ſervices, & à ceux qui s'en fâchoient, & qui témoignoient être las de l'entendre toûjours rebattre les mêmes choſes, il leur diſoit, *Eh! vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?*

Themiſtocle bâtit un Temple à Diane Ariſtobule.

Il déplût auſſi au peuple en bâtiſſant un Temple à Diane, ſous le nom *de Diane Ariſtobule, Diane du bon conſeil*, comme pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conſeils à leur ville & à toute la Grece. Ce Temple étoit près de ſa maiſon dans le quartier de Melite, où les bourreaux jettent préſentement les corps de ceux

Vous laſſez-vous de recevoir ſouvent du bien des mêmes perſonnes?] Ceux qui étoient fâchez de l'entendre ſi ſouvent parler de ſes ſervices, penſoient comme Soſie de Terence, que de leur remettre ſi ſouvent ſes bien-faits devant les yeux, c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliez. *Nam iſtæc commemoratio, quaſi exprobratio eſt, &c.* Mais Themiſtocle élude cela par un ridicule, comme s'il leur diſoit, *vous ne vous laſſez pas de recevoir ſouvent du bien d'une même perſonne, & vous vous laſſez de l'entendre ſouvent parler.*

qu'ils ont exécutez, & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglez. Il y avoit encore de nôtre tems dans le même Temple de Diane Ariſtobule, une petite ſtatuë de Themiſtocle, ſi belle & ſi noble, qu'il étoit aiſé de voir qu'il avoit la phyſionomie auſſi heroïque que le courage.

Il eſt banni du ban de l'Oſtraciſme.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'oſtraciſme pour rabattre cet excez d'autorité & de crédit, comme ils avoient accoûtumé de traitter tous ceux dont la puiſſance leur paroiſſoit trop grande & trop peſante, & n'avoir aucune proportion avec l'égalité Democratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adouciſſement & un ſoulagement de l'envie qui ſe plaiſoit à rabaiſſer ceux qui étoient trop élevez, & qui aſſouviſſoit toute ſa haine, & exhaloit ſa colere par cette eſpece de vengeance.

Quel étoit ce ban.

Pauſanias fils de Cleombrotus & Roi de Sparte. Il avoit gagné la célébre bataille de Platées contre Mardonius.

Après qu'il eut été chaſſé d'Athénes, pendant qu'il demeuroit à Argos, Pauſanias fut pourſuivi comme un traître qui avoit conjuré contre ſa patrie. Celui qui l'accuſa & qui intenta action contre lui, ce fut Leobotes fils d'Alcmeon, du bourg d'Agraule, aſſiſté des Spartiates. Pauſanias avoit d'abord caché ſa trame à Themiſtocle, quoiqu'il fût un de ſes meilleurs amis; mais dès qu'il le vit chaſſé & plein de reſſentiment pour cette injure, il prit la hardieſſe de lui communiquer ſon deſſein, & de le preſſer d'y entrer. Pour l'y engager il lui fit voir les lettres que lui écri-

Thucidide en rapporte une dans ſon premier livre.

voit le Roi de Perſe, & tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagerant leur méchanceté & leur ingratitude. Themiſtocle rejetta bien loin la propoſition de Pauſanias, & lui déclara qu'il ne vouloit avoir ſur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce; mais il lui garda le ſecret, & ne découvrit à perſonne les diſcours qu'il lui avoit tenus, ni l'entrepriſe qu'il avoit faite, ſoit qu'il eſperât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert, vû que ſans aucune apparence de raiſon, il aſpiroit à des choſes trop hazardeuſes, & qui ne pouvoient réüſſir.

Themiſtocle banni, refuſe d'entrer dan la conſpiration de Pauſanias.

Il prétendoit livrer la Grece à Xerxes, pour s'en faire déclarer Roi, après avoir épouſé ſa fille.

Pauſanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ſes papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de ſoupçon contre Themiſtocle. D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre ſes envieux parmi ſes Citoyens l'accuſoient ouvertement. Il répondoit par lettres à toutes ces calomnies, car pour refuter les accuſations de ſes ennemis, il écrivoit aux Athéniens qu'ayant toûjours cherché à dominer, & n'étant nullement

Pauſanias ayant été mis à mort.] Comme les Ephores allerent pour le prendre, il s'enfuit dans le Temple de Pallas *Chalcioicos* où il fut aſſiegé. On mura toutes les portes, & ſa propre mere mit la premiere pierre. La faim l'ayant reduit à l'extrémité, comme il étoit à l'Agonie, on le retira, & il ne fut pas plûtôt hors du Temple, qu'il rendit le dernier ſoûpir.

D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui.] Ils envoyerent des députez à Athénes pour l'accuſer & pour le faire condamner à mort.

né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, & livrer la Grece entiére à des ennemis & à des barbares.

Comment il se justifioit des calomnies de ses ennemis.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grece. Themistocle qui en fut averti assez à temps, passa dans l'isle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service, car ayant été élu juge d'un differend qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talens, & ordonna qu'ils joüiroient ensemble de l'isle de Leucade, colonie de ces deux peuples. De là il s'enfuit en Epire, & se voyant encore poursuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il se jetta par un coup de désespoir dans des espérances fort douteuses & fort dangereuses, en se refugiant chez Admette

Les Athéniens veulent le faire prendre, pour lui faire son procès.

Corfou.

Service qu'il avoit rendu à ceux de Corfou.

Vingt mille écus.

Sainte Maure, vis-à-vis de l'Acarnanie, à laquelle elle étoit jointe par un pont.

Il se refugie chez Admette.

Car ayant été juge d'un differend qu'elle avoit avec les Corinthiens.] Le Scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considérable, car il dit qu'après la défaite de Xerxes, les Grecs vouloient aller assieger Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le Barbare, & que Themistocle l'empêcha en représentant que si on alloit ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que les Barbares ne lui en avoient fait.

L'Isle de Leucade, colonie de ces deux peuples.) Thucydide & Strabon la font seulement colonie des Corinthiens, c'est pourquoi aussi on a appellé ses habitans ἔωλους Κορινθίους, *des Corinthiens presque effacez*, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, des Corinthiens qui ne retiennent presque plus rien de leur premiere origine.

Peuples d'Epire, vis-à-vis du Golphe d'Ambracie.

Roi des Molosses qui ayant autrefois demandé quelque secours aux Athéniens, & ayant été honteusement refusé par Themistocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occasion favorable; mais Themistocle qui jugea bien que dans son exil, l'envie encore toute recente de ses Citoyens étoit plus à craindre pour lui, que l'ancienne haine de ce Roi, voulut en courir le risque. Il se rendit donc suppliant d'Admette, & d'une maniere fort singuliere & fort extraordinaire, car prenant entre ses bras le fils du Roi, il s'assit au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques. Les Molosses estiment cette sorte de supplication la plus grande, & la seule qu'on ne sçauroit presque rejetter. Il y a des Auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du Roi, nommée Phthie, qui lui enseigna cette maniere de supplier, & qui lui mettant son fils entre les bras l'assit dans son foyer. D'autres prétendent qu'Admette lui-même, pour consacrer & sanctifier la nécessité qui le forceroit de refuser Themistocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette espece de supplication extraordinaire & tragique.

Comment il se rendit suppliant chez Admette.

Cette sorte de supplication étoit en usage long-temps avant Themistocle.

Pendant qu'il étoit à la Cour d'Admette, Epi-

D'autres prétendent que ce fut Admette lui-même qui imagina cette sorte de supplication.] Cela ne peut être, puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans Homere. Ulysse aborde chez le Roi Alcinous à Corcyre, s'assied de même sur la cendre de son foyer. Odys. liv. VII. Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus

crates

crates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athénes sa femme & ses enfans qu'il lui envoya, & pour cet enlevement il fut mis en justice quelque tems après par Cimon & condamné à mort, comme l'écrit Stesimbrotus; mais ce même Stesimbrotus oubliant dans la suite je ne sçai comment ce qu'il avoit écrit, ou le faisant oublier à Themistocle, dit qu'il navigea en Sicile, qu'il demanda au Tyran Hieron sa fille en mariage, lui promettant de lui assujettir tous les Grecs, & qu'ayant été refusé par Hieron, il passa de là en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet Auteur l'écrit; car Theophraste dans le traité qu'il a fait de la Royauté, raconte qu'Hieron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix, que là il fit dresser un pavillon superbe, & que Themistocle fit un discours aux Grecs pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du Tyran, & empêcher ses chevaux de courir avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre jusqu'à l'autre mer; qu'il s'embarqua à la ville de Pydne sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres passagers; que ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'isle de Naxe, qui étoit alors assiegée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau & au Pilote, & que par prieres & par menaces, en leur disant qu'il les défereroit aux

Grand service qu'Epicrates rendit à Themistocle.

Particularité écrite par Stesimbrotus, combattuë par Plutarque.

Jusqu'à la mer Egée.

Pydne, ville de la Macedoine, sur le Golfe Thermaïque.

Themistocle se sauve en Asie.

Athéniens, & les accuseroit de l'avoir reçu dans leur bord, non par ignorance, mais pour de l'argent, il les força de passer outre, & de tenir la route d'Asie.

Ses amis sauverent une partie de ses biens, le reste fut confisqué.

Cent mille écus.

Quatre-vingt mille écus.

Trois mille écus.

Pour ce qui est de ses biens, ses amis en sauverent la plus grande partie, qu'ils lui firent tenir en Asie; mais tout ce qu'on en put découvrir, fut porté au thrésor public, Theopompe le fait monter jusqu'à la somme de cent talens, & Theophraste à celle de quatre-vingts, quoique Themistocle ne possedât pas la valeur de trois talens, lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Quand il fut arrivé à Cumes, il trouva que sur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'observoient pour le prendre, sur-tout un certain Ergoteles & un nommé Pythodorus; car c'étoit une riche proïe pour des gens capables de profiter de toutes sortes d'occasions pour s'enrichir, le Roi de Perse ayant fait publier qu'il donneroit deux cent talens à celui qui le lui ameneroit; il s'enfuit donc à Æges, petite ville Eolique, où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogene, le plus riche de tous les Eoliens, & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui, & un soir à l'issue du souper après un grand sacrifice, tout d'un coup le Précepteur des enfans de Nicogene, appellé Olbius, étant inspiré & ravi hors de lui-même, prononça ce vers:

Deux cent mille écus.

Æges, une des villes des Eoliens, sur la côte Asiatique de la mer Egée.

Il demeure quelque tems à Æges, caché chez Nicogene.

C'est-à-dire, écoute la voix & le conseil de la nuit.

Donne à la nuit la voix, le conseil, la victoire.

Et Themiſtocle s'étant allé coucher enſuite, ſongea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui, qui ſe gliſſoit à ſon cou, & qui n'eut pas plûtôt touché ſon viſage, qu'il ſe changea en un aigle, qui le couvrant de ſes aîles l'enleva avec ſes ſerres, & l'ayant emporté fort loin, le poſa ſur un caducée d'or qui parut tout d'un coup, & ſur lequel il ne fut pas plûtôt, qu'il ſe trouva délivré de ſa frayeur & de ſon trouble. Pour le conduire donc en ſûreté, voici la ruſe qu'imagina Nicogene: La plûpart des Barbares & ſurtout les Perſes, ſont naturellement jaloux des femmes juſqu'à la fureur, non-ſeulement des femmes qu'ils ont épouſées, mais de leurs eſcla-

Songe de Themiſtocle.

Ruſe qu'imagina Nicogene, pour le conduire à la Cour du grand Roi.

Les Perſes extrêmement jaloux des femmes.

Pour le conduire donc en ſûreté.] Plutarque, après avoir raconté le ſonge de Themiſtocle, ne s'arrête pas à inſtruire ſon Lecteur de l'explication que Themiſtocle lui donna, & de la reſolution qu'il prit en conſéquence, qui fut d'aller ſe jetter entre les bras du grand Roi: mais comme ſi le ſonge étoit aſſez clair & aſſez ſenſible, il paſſe tout d'un coup au fait, & ſe contente de dire, *Pour le conduire donc en ſûreté*. Par ce ſeul mot *donc* il fait entendre que ce fut ſur ce ſonge que Nicogene prit le parti de le conduire à la porte. Comment l'expliqua t'il donc? Syneſius dit en quelque endroit qu'il eſt honteux à un homme qui a vingt ans paſſez de ne ſçavoir pas expliquer les ſonges. Pour éviter cette honte, j'eſſayerai d'expliquer celui ci. Le dragon entortillé autour de Themiſtocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Themiſtocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athénes. Ce dragon ne l'eut pas plûtôt touché au viſage, c'eſt-à-dire, n'eut pas plûtôt fait amitié avec lui, Themiſtocle ne lui eut pas plûtôt confié tout ſon ſecret, en ſe découvrant à lui, que ce dragon ſe changea en un aigle, c'eſt-à-dire, que ſans perdre un moment il le mena en Perſe au pied du thrône du grand Roi, ſignifié par ce caducée d'or, où toutes ſes craintes ſe diſſiperent, & où il trouva toute ſorte de ſecours & de protection.

ves & de leurs concubines, ils les gardent très-étroitement & les tiennent enfermées avec grand ſoin, afin qu'elles ne puiſſent être vûës d'aucun homme de dehors, & dans les voyages ils les font porter ſur des chariots dans des pavillons bien fermez. Nicogene fit mettre Themiſtocle dans un de ces chariots, lui donnant des hommes pour l'accompagner, & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin, & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le chariot, que c'étoit une femme Grecque que l'on menoit d'Ionie à un Seigneur de la Porte du grand Roi.

Thucydide & Charon de Lampſaque écrivent que Xerxes étant venu à mourir dans ce tems-là, Themiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Thrône. Ephorus, Dion, Clitarque, Heraclide,

A un Seigneur de la Porte du grand Roi.] On appelloit *la Porte* la Cour du Roi de Perſe, comme nous appellons encore aujourd'hui celle du grand Seigneur.

Thucydide & Charon de Lampſaque.] Charon étoit un Hiſtorien qui avoit écrit l'Hiſtoire des Perſes en deux Livres, il étoit plus vieux qu'Herodote.

Themiſtocle arriva juſtement lorſque ſon fils Artaxerxe venoit de monter ſur le Trône.) Themiſtocle arriva donc à la Porte la premiere année de l'Olympiade LXXIX, 462. ans avant la naiſſance de J. C. car c'eſt la premiere année du regne d'Artaxerxe. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxes vivoit encore, avancent ſon voïage de ſept ans. Mais, comme dit Plutarque, la premiere opinion, qui eſt celle de Thucydide, eſt la plus conforme à l'exacte Chronologie, & Plutarque la ſuit toûjours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade; par le diſcours même que Themiſtocle fait au Roi à ſa premiere audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe & non pas à Xerxes.

& plusieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxes encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les Tables de Chronologie, quoiqu'elles ne soient pas bien fidéles ni bien sûres. Themistocle donc se voyant engagé dans le péril, s'adressa d'abord à Artaban, Capitaine de mille hommes. Il lui dit *qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conséquence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur.* Artaban lui répondit: *Etranger, les Loix & les Coûtumes des hommes sont differentes; les uns estiment une chose belle & honnête, & les autres une autre; mais il est beau & bon à tous de respecter & de garder inviolablement les usages de leur pays. On dit que vous autres Grecs, vous préferez la liberté & l'égalité à toutes choses, & nous, dans le grand nombre de belles & bonnes Loix que nous avons, celle qui nous paroît la plus belle, c'est la Loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses. Si te conformant donc à nos Coûtumes tu veux l'adorer, il t'est permis de le voir & de lui parler; mais si tu es dans un autre dessein, tu ne pouras parler à lui que par tierce personne, car telle est la Coûtume en Perse, le Roi ne donne jamais audience à qui que ce puisse être, qui ne l'ait adoré.* Themistocle ayant oüi ces paroles, répondit: *Arta-*

Tables de Chronologie peu sûres.

Themistocle s'adresse d'abord à Artaban.

Entretien de Themistocle avec Artaban.

Rois regardez par les Perses comme la vivante image de Dieu sur la terre.

Coûtume des Rois de Perse.

S'adressa d'abord à Artaban Capitaine de mille hommes.] C'étoit le fils de cet Artaban Capitaine des Gardes qui venoit de tuer Xerxes, & de porter Artaxerxe à se défaire de son frere aîné Darius.

ban, je ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance du Roi vôtre maître, & non-seulement j'obéïrai moi-même à vos Loix, puisque telle est la volonté du Dieu qui a élevé l'Empire des Perses à ce haut dégré de splendeur, mais je ferai ensorte que vôtre Roi sera adoré par un plus grand nombre de peuples, que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais, reprit Artaban, *qui lui dirons-nous que tu es, car à tes discours on voit bien que tu n'es pas un homme ordinaire? C'est ce que personne ne sçaura avant le Roi,* repartit Themistocle, ainsi que l'écrit Phanias. Eratosthene dans un traité qu'il a fait de la richesse, ajoûte que Themistocle fut presenté & recommandé à Artaban par une femme Eretrienne, que ce Capitaine entretenoit.

Eretrienne, de la ville d'Eretrie dans l'Eubée, sur l'Euripe.

Themistocle admis à l'Audience du Grand Roi : le discours qu'il lui fit.

Quand Themistocle fut introduit devant le Roi, il l'adora & se tint dans un profond silence. Le Roi commanda à un truchement de lui demander qui il étoit, & le truchement ayant exécuté l'ordre, Themistocle dit, *Grand Roi, je suis Themistocle Athénien, qui ayant été banni par les Grecs, me suis retiré vers vous. Véritablement j'ai fait beaucoup de mal aux Perses, mais je leur ai fait*

Eratosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse.] Eratosthene de Cyrene, qui fut appellé en Egypte par le Roi Ptolemée Evergetes, & fait Bibliothécaire de la Bibliothéque d'Alexandrie; il étoit Historien, Géographe & Philosophe. Vossius prétend qu'ici Plutarque cite un de ses ouvrages de Géographie, & qu'au lieu de ἐν τοῖς πλούτου, il faut lire ἐν τῷ περίπλῳ. Mais cela n'est nullement nécessaire, cette particularité pouvoit fort bien entrer dans le traité qu'Eratosthene avoit fait des richesses, qui est le même que Strabon à cité περὶ ἀγαθῶν, *de bonis.*

encore plus de bien; car ce fut moi qui empêchai les Grecs de les poursuivre, lorsque la Grece mise en sûreté par mes soins & ma patrie sauvée sembloient me permettre de vous faire quelque plaisir. Je n'ai d'autres pensées que celles qui conviennent à l'Etat présent de ma fortune, & je viens dans la disposition, ou de recevoir vos bienfaits comme une grace, si vous êtes appaïsé envers moi, ou de desarmer votre ressentiment par mes soûmissions & par mes prieres. Prenez donc mes ennemis mêmes pour témoins des services que j'ai rendus à vos sujets, & servez-vous de mon malheur, plûtôt pour montrer votre vertu, que pour assouvir vôtre colere. Par l'une vous sauverez vôtre suppliant, & par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi de la Grece. Ayant ainsi parlé, pour engager encore plus le Roi par une espece de Religion, il lui raconta le songe qu'il avoit fait chez Nicogene, & l'oracle de Jupiter Dodonéen, qui lui ordonnoit *de se retirer vers le Prince qui portoit même nom que lui*, ce qu'il ne pouvoit interprêter que du Roi de Perse, qui, comme Jupiter, est appellé *le grand Roi.*

En quel tems il peut paroître juste de faire quelque plaisir aux ennemis.

L'Oracle de Jupiter Dodonéen, qu'il avoit consulté pendant qu'il étoit en Epire.

Le Roi de Perse ne lui répondit rien sur l'heure, quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse; mais on dit qu'avec ses amis il se felicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur; qu'il pria son Dieu Arimanius d'envoyer toûjours à ses ennemis de

Arimanius, un des Dieux des Perses.

Qu'il pria son Dieu Arimanius.] Strabon parle en quelque endroit de deux Dieux des Perses, dont l'un étoit appellé *Amanus*, & l'autre *Anandratus*.

ſemblables penſées, & de les porter à ſe défaire de leurs plus grands perſonnages, qu'il en remercia ſes Dieux par des ſacrifices; qu'il donna enſuite un grand feſtin, & que s'étant couché, l'excès de ſa joye fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *j'ai Themiſtocle l'Athénien.*

Le lendemain dès la pointe du jour il manda les plus grands Seigneurs de ſa Cour, & fit appeller Themiſtocle qui ne s'attendoit à rien de favorable, ſur-tout depuis qu'il eut vû que les Gardes n'eurent pas plûtôt appris ſon nom, qu'ils lui donnerent des marques de leur haine, & le chargerent d'injures & de maledictions, juſques-là que Roxane, Capitaine de mille hommes, comme Themiſtocle paſſoit près de lui dans la ſalle même du Roi qui étoit aſſis ſur ſon Thrône, tout le monde étant dans un ſilence reſpectueux, lui dit tout bas avec un profond ſoupir, *ſerpent de Grece, plein de ruſe & de malice, la fortune du Roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le Roi, & qu'il l'eut adoré pour la ſeconde fois, le Roi le ſalua & lui parla amiablement, lui diſant qu'il lui devoit déja deux cent talens; car puiſqu'il s'étoit préſenté lui-même, il étoit juſte qu'il reçut la récompenſe qui avoit été promiſe à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promeſſes, le raſſûra entiérement, & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à propoſer ſur la Grece. Themiſtocle

Themiſtocle regardé de mauvais œil par les Gardes & par les Officiers du Grand Roi.

Accueil gratieux que lui fit le Grand Roi à la ſeconde audience.

Themiſtocle lui répondit que le diſcours de l'homme reſſemble pro-

lui

lui répondit *que le discours de l'homme ressemble proprement à une tapisserie à personnages, car l'un & l'autre en se developpant, developpent & étalent les images, au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant resserrez & pliez; qu'ainsi il avoit besoin de tems pour deployer & developer son discours.* Le Roi charmé de cette comparaison, lui permit de demander tout le tems qu'il voudroit. Themistocle demanda un an, & dans ce tems-là ayant suffisamment appris la langue des Perses, il parla au Roi sans truchement.

Image dont Themistocle se servit en parlant à ce Prince.

Il demande un an pour apprendre la Langue des Perses.

Ceux qui n'étoient pas de la Cour, crurent qu'il n'avoit entretenu le Roi que des affaires de la Grece; mais les changemens qui arriverent dans ce même tems-là, le rendirent suspect aux grands Seigneurs, qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au Roi. Aussi les honneurs que le Roi faisoit aux autres étrangers, n'approchoient pas de ceux qu'il faisoit à Themistocle. Il le menoit à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs & de ses divertissemens, & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le présenta même à la Reine sa mere, qui l'honora de

Il est suspect aux Grands Seigneurs.

Honneurs que lui fit le Grand Roi.

prement à une tapisserie à personnages.] Themistocle s'accommode bien-tôt aux manieres Orientales, qui étoient de parler par des figures & par des images. Il veut dire, que ne sçachant pas la langue du pays, il ne pouvoit pas expliquer ses sentimens, qui par là demeuroient roulez comme une tapisserie qui n'est pas deployée.

Et dans ce tems là ayant suffisamment appris la langue.) Thucydide marque aussi que Themistocle employa une année à apprendre la langue & les coûtumes du pays.

son affection, & lui donna les entrées chez elle. Il voulut aussi qu'il apprît la magie, qui étoit alors la Philosophie des Perses.

Il apprend la magie, qui étoit la Philosophie des Perses.

Demaratus de Sparte qui étoit dans ce même tems à la Cour, ayant eu ordre du Roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare Royale sur la tête. Mithropaustes, cousin germain du Roi, prenant Demaratus par la main, lui dit : *Mon ami, cette tiare Royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir, tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter.* Le Roi fut si irrité de cette demande trop insolente, qu'il rebuta Demaratus, & parut ne vouloir jamais lui pardonner ; mais Themistocle interceda pour lui, & le remit dans ses bonnes graces. Enfin, le crédit de Themistocle fut si grand, que sous les Regnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient & lui promettoient en propres termes, *qu'il seroit plus grand auprès d'eux, que Themistocle n'avoit été auprès du Roi*

Présent que Demaratus de Sparte demande au Grand Roi.

La Couronne ne donne pas la cervelle.

Marque du grand crédit que Themistocle eut à cette Cour.

Il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la Tiare Royale sur la tête.] C'étoit la plus grande faveur que les Rois de Perse pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'Histoire de Mardochée étoit encore alors toute récente. Assuerus, qui est le même que Xerxes, pere d'Artaxerxe, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits Royaux & le diadéme sur la tête, se promeneroit dans la ville sur un des chevaux du Roi. Esther, ch. VI.

Artaxerxe. On dit auſſi que Themiſtocle parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde, qui s'empreſſoit à lui faire la cour, dit un jour à ſes enfans, voyant ſa table magnifiquement ſervie : *Mes enfans, nous étions perdus, ſi nous n'euſſions été perdus.*

Mot de Themiſtocle à ſes enfans.

La plûpart des Auteurs aſſûrent que le Roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande, Magneſie, Lampſaque & Myonthe. Neanthes de Cyſique & Phanias en ajoûtent deux autres, Percote & Palæſcepſis, pour ſes meubles & pour ſes habits.

Villes données pour ſon entretien.

Quelque tems après Themiſtocle étant allé viſiter les Provinces maritimes pour quelques

Que le Roi lui donna trois villes pour ſon pain, pour ſon vin & pour ſa viande. Magneſie, Lampſaque & Myonte.) C'étoit la coûtume des anciens Rois d'Orient, au lieu de penſions, ils donnoient des Villes & des Provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiez. Toute l'Egypte fut donnée à une Reine pour ſes habits. Les Tributs même, que les Rois éxigeoient des Villes & des Provinces, avoient chacun leur deſtination particuliere. Une telle Province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là, tant pour les menus plaiſirs, & celle-ci, tant pour la garde-robe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plûpart des Provinces étoient deſtinées à fournir la garde-robe de la Reine ; l'une étoit pour ſa ceinture, l'autre pour ſon voile, l'autre pour d'autres habits, & chacune de ces Provinces portoit le nom des parures qu'elle fourniſſoit. Artaxerxe donna à Themiſtocle Magneſie pour ſon pain, car elle étoit dans le terroir de l'Aſie le plus fertile en froment ſur le fleuve Meandre. Thucydide marque que Themiſtocle en tiroit cinquante talents, c'eſt-à-dire, cinquante mille écus. Lampſaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Aſie, & Myonte pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie, elle abondoit ſur tout en poiſſon à cauſe du voiſinage de la mer.

Embûches que lui dresse le Satrape de la Phrygie.

affaires qui regardoient la Grece, un Seigneur de Perse nommé Epixyes, Satrape de la Phrygie Superieure, lui dressa des embûches, & aposta quelques Soldats Pisidiens pour le tuer, quand il seroit arrivé dans la ville appellée Leontocephale, c'est-à-dire, *tête de Lyon*; mais avant qu'il y arrivât, comme il dormoit un jour dans son logis sur l'heure de midi, on dit que la mere des Dieux lui apparut en songe, & lui dit: *Themistocle, éloigne-toi de la tête de Lion, pour ne pas tomber entre les griffes du Lion, & pour prix de l'avis que je te donne, je te demande pour mon esclave ta fille Mnesiptoleme.*

Songe de Themistocle.

Themistocle s'éveillant en sursaut, & troublé de ce songe, fit ses prieres à la Déesse, quitta le grand chemin, prit un détour, & après avoir passé le lieu qui lui avoit été marqué, la nuit étant venuë il se logea. Par hazard un des sommiers qui portoient sa tente, tomba dans l'eau, les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens qui étoient aux aguets, ne distinguant pas bien au clair de la Lune que c'étoient des tapisseries qui séchoient, & les prenant pour le pavillon de Themistocle, accoururent l'épée à la main, esperant qu'ils le trouveroient dans sa tente tout endormi; mais dès qu'ils se furent approchez, & qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie, les gens de Themistocle les chargerent vigoureusement, & les prirent. Ayant donc échapé ce danger de

cette maniere, & ne pouvant pas assez admirer l'apparition de la Déesse, il lui bâtit dans la ville de Magnesie un Temple qu'il appella, *le Temple de Dindymene*, & lui consacra sa fille Mnesiptoleme, qu'il fit Grande Prêtresse.

Il bâtit à Magnesie un Temple à Dindymene.

Etant arrivé à Sardis, il se divertit à visiter les Temples, & à voir le grand nombre d'offrandes qu'on y avoit consacrées. Entre autres, il vit dans le Temple de la Mere des Dieux la petite Hydrophore; c'étoit une statue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit l'Intendance des eaux à Athenes, il avoit fait faire des amendes ausquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit consacrée dans un Temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Atheniens, le crédit & l'autorité qu'il avoit dans tout le Royaume, il alla voir le Satrape de Lydie &

A Sardis, il visite les Temples & les Offrandes qui y étoient consacrées.

Il voit la petite hydrophore, statue qu'il avoit fait faire autrefois, & qui avoit été prise.

Le Temple de Dindymene.] La mere des Dieux, Cybele, qui étoit appellée *Dindymene*, de la montagne Dindyme, près de Pesinonte dans la Galatie.

Entre autres il vit dans le Temple de la mere des Dieux la petite Hydrophore.] Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statuës de bronze que Xerxes avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre le Grand renvoya ensuite aux Atheniens, en met une qu'il appelle *Oenophoron*. Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron*. Car apparemment c'est la même statuë. C'est dans le chap. VIII. du liv. 34.

Des amendes ausquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques.] Cela est remarquable, Themistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

Il la demande au Satrape de Lydie.

Colere du Satrape à cette demande.

lui demanda la statuë pour la renvoyer à Athenes. Mais le Barbare s'étant fort emporté sur cette proposition, & l'ayant menacé d'en écrire au Roi, Themistocle effrayé chercha un asyle dans l'appartement des femmes, où il gagna par ses liberalitez ses concubines, qui intercederent pour lui, & appaiserent le Satrape.

Il vêcut longtems en repos à Magnesie.

Après cette avanture, il se conduisit avec plus de circonspéction pour éviter l'envie & la jalousie des Barbares; car il n'alla point se promener par toute l'Asie, comme l'écrit Theopompe, mais il se tint à Magnesie, où il vêcut longtems sans aucune crainte, joüissant paisiblement des grands bienfaits du Roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands Seigneurs de Perse, pendant que les affaires des hautes Provinces de l'Asie occupoient le Roi, & l'empêchoient de tourner ses pensées du côté de la Grece; mais les nouvelles que l'Egypte assistée des Atheniens, s'étoit revoltée, que les vaisseaux des Grecs s'étoient avancez jusqu'à l'Isle de Cypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappellé pour s'opposer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentassent leur puissance aux dépens de la sienne, on leva par tout des troupes, on fit partir les Officiers, & l'on dépêcha à Magnesie des couriers portant ordre à Themistocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promesses qu'il avoit faites.

La revolte de l'Egypte, assistée des Atheniens, change ses affaires.

Le Grand Roi envoye ordre à Themistocle de prendre la conduite de cette guerre.

Themiſtocle ne put être tenté de ſe mettre à la tête de cette expédition, ni par le reſſentiment qu'il conſervoit contre ſa patrie, ni par la gloire de ſe voir élevé à ce haut point de puiſſance & d'autorité. Peut-être même qu'il prévit la difficulté ou l'impoſſibilité d'y réüſſir, car la Grece avoit alors de très-grands Capitaines, & entre autres Cimon que la Fortune ſembloit prendre plaiſir à favoriſer; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de deshonorer ſes grandes actions & ſes anciens trophées. Pour ſe mettre donc à couvert de ce malheur, il prit la genéreuſe réſolution de terminer ſa vie, par une fin digne de lui. Il fit un ſacrifice ſolemnel, auquel il appella ſes amis, & après les avoir embraſſez & leur avoir dit les derniers adieux, il but du ſang de taureau, ou ſe-

Il refuſe cet honneur, & prend la réſolution de mourir.

Cimon, qui venoit de battre les Perſes par terre & par mer.

Plutarque juge de cette mort en payen aveugle.

Sang de taureau, poiſon très-ſubtil.

Il prit la genéreuſe réſolution de terminer ſa vie.) C'eſt ce que Thucydide, contemporain de Themiſtocle n'aſſûre point, il dit ſeulement, *Themiſtocle mourut de maladie. Il y en a qui diſent qu'il s'empoiſonna lui-même, deſeſperant d'accomplir les promeſſes qu'il avoit faites au Roi.* Plutarque a mieux aimé ſuivre ce bruit, fort incertain, pour jetter un plus grand tragique dans ſon Hiſtoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poiſon pour ſe tirer de cet embarras, car un denouëment venu ſi juſte & ſi à propos ne paroît jamais naturel au peuple. Mais ce qui m'étonne, c'eſt que Plutarque ait loüé cette réſolution qui n'eſt nullement digne de loüange, & qui au contraire eſt très-injuſte & très-honteuſe, comme les ſages du Paganiſme même l'ont reconnu.

Il but du ſang du taureau.) Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le ſang dans une coupe, & le but tout chaud, ce qui eſt mortel, parce qu'il ſe coagule très-promptement. Pline, liv. XI. chap. 38. *Taurorum ſanguis celerrimè coit atque dureſcit. Ideo peſtifer potu maximè.*

lon d'autres il avalla un poiſon fort prompt, & mourut ainſi à Magneſie âgé de 65. ans, dont il paſſa la plus grande partie dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées. Le Roi ayant appris la cauſe & la maniere de ſa mort, l'eſtima & l'admira encore davantage, & continua de traitter favorablement ſes amis & ſes domeſtiques.

Grande admiration, que cette mort donna pour lui au Grand Roi.

Les enfans de Themiſtocle.

Themiſtocle eut cinq garçons de ſa premiere femme Archippe, fille de Lyſandre du bourg d'Alopece, Neocles, Diocles, Archeptolis, Polyeucte & Cleophante. Platon parle de ce dernier, comme d'un bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite. Neocles mourut fort jeune d'une morſure de cheval; & Diocles avoit été adopté par ſon ayeul Lyſandre. De ſa ſeconde femme il eut cinq filles, Mneſiptoleme, qui fut mariée à Archeptolis, qui étoit ſon frere de pere; Italie, qui fut mariée à Pantheides de Chio; Sybaris, qui épouſa l'Athenien Nicomede; Nicomaché, qui après la mort de ſon pere fut mariée par ſes freres à ſon couſin germain Phraſicles, fils du frere

Et mourut ainſi à Magneſie âgé de ſoixante cinq ans.) Il ſemble que Diodore met cette mort la cinquiéme année du regne d'Artaxerxe, cela s'accorde avec ce que dit Plutarque, qu'il vêcut long-tems à Magneſie depuis qu'il eut quitté la Cour, mais ce calcul produit de grandes difficultez.

Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval.) C'eſt dans le Menon, où Platon, pour prouver que la vertu ne peut être enſeignée, & que c'eſt un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cleophante, qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux, ce que Themiſtocle, qui étoit ſi grand homme, auroit ſans doute empêché, s'il avoit pû, par l'éducation & par les préceptes.

de

de Themiſtocle, dans la ville de Magneſie. Celui-ci ſe chargea de la plus jeune de toutes, appellée Aſie. Les Magneſiens éleverent à Themiſtocle, dans la place de Magneſie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De ſorte qu'il ne faut nullement ajoûter foi à ce qu'Andocides écrit dans un livre qu'il adreſſe à ſes amis, que les Athéniens ayant dérobé ſes cendres, les jetterent au vent, car c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour irriter les Nobles contre le peuple. Phylarque encore traite l'Hiſtoire comme une Tragédie, & a preſque recours à une machine, lorſque pour émouvoir la terreur & la compaſſion, il introduit je ne ſçai quels Neocles & Demopolis, fils prétendus de Themiſtocle. Mais il n'y a perſonne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoiſſe que c'eſt une choſe inventée & une pure fiction. Le Géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'eſt plûtôt une conjecture qu'une certitude que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer eſt calme, une baze fort grande, qu'au-deſſus,

Tombeau ſuperbe de Themiſtocle, dans la place de Magneſie.

Andocides, Auteur inconnu. Artifice dont il ſe ſervit, pour irriter les Nobles contre le peuple.

Fiction de Phylarque, combattuë par Plutarque.

Diodore, le Géographe, prétendoit que le tombeau de Themiſtocle étoit près du Pirée.

Phylarque encore.) Hiſtorien qui vivoit du temps de Ptolemée Evergete. Il avoit fait un traité des choſes inventées, & avoit écrit l'Hiſtoire depuis l'expédition de Pyrrus dans le Peloponeſe, juſqu'à la mort de Cleomene de Lacédémone.

Que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus.) Il n'y a point dans l'Attique de lieu appellé *Alcimus*. Meurſius a fort bien corrigé *proche d'Alimus*. Car près du port du Pirée à l'Orient il y avoit un bourg nommé Alimus de la tribu Leontide. Il en

on voit un monument élevé en forme d'Autel, & que c'eſt le tombeau de Themiſtocle. Il prétend même que Platon le Poëte comique, confirme ſon ſentiment par ces paroles : *Ton ſépulchre eſt placé dans un très-beau lieu ; car de tous côtez il peut être ſalué par les marchands, ſoit qu'ils entrent ou qu'ils ſortent, & s'il arrive quelque combat naval, il en aura tout le ſpectacle.*

Platon, le Poëte Comique, qui avoit pu voir Themiſtocle.

Les deſcendans de Themiſtocle conſervent encore à Magneſie certains honneurs qui leur ont été accordez, & j'en ai vû joüir de mon temps Themiſtocle l'Athénien avec lequel j'avois fait connoiſſance, & lié une amitié fort étroite chez le Philoſophe Ammonius.

Honneurs, dont les deſcendans de Themiſtocle joüiſſoient encore du tems de Plutarque.

eſt parlé dans Pauſanias & dans Stephan. de Urbibus.

Et que c'eſt le tombeau de Themiſtocle.] Thucydide écrit que ſes os de Themiſtocle furent enlevez de Magneſie par ſes parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrez ſecretement dans l'Attique, car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accuſé d'avoir trahi ſa patrie. Et cette haine des Athéniens dura ſans doute pendant quelque temps. Mais Pauſanias favoriſe extrémement le rapport de Diodore le Géographe, lorſqu'il écrit que les Athéniens ſe repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Themiſtocle, que ſes os furent tranſportez de Magneſie par ſes parens ; que ſes enfans retournerent à Athénes, & conſacrerent dans le Parthenone un tableau où cette hiſtoire étoit peinte, & où l'on voyoit Themiſtocle peint au naturel, & que ſon tombeau étoit encore de ſon tems près du grand port du Pirée.

Les deſcendans de Themiſtocle conſervent encore à Magneſie certains honneurs.] C'eſt une choſe aſſez remarquable que du tems de Plutarque les deſcendans de Themiſtocle joüiſſent encore par la faveur du Roi de Perſe des honneurs qui avoient été accordez à Themiſtocle par Artaxerxe il y avoit près de ſix cens ans. Il eſt glorieux aux princes de continuer ainſi, & de perpetuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, ſur-tout les bienfaits méritez par des ſervices importans.

Fin de la Vie de Themiſtocle.



FURIUS CAMILLUS.



NTRE toutes les choſes ſurprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus ſinguliére & la plus incroyable, c'eſt qu'après avoir remporté de très-ſignalées victoires, après avoir été cinq fois Dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de ſecond Fondateur de Rome, il n'ait pas été une ſeule fois Conſul. Cela vint ſans doute de l'état où ſe trouvoit alors la République; le peuple broüillé avec le Senat, s'oppoſoit à la nomination des Conſuls, & demandoit qu'on

D'où vint que Camillus, après tant de victoires, de Dictatures, & de triomphes, ne fut pas une ſeule fois Conſul.

mît le gouvernement entre les mains de Tribuns militaires, dont le pouvoir, quoi-qu'aussi grand & aussi absolu que celui des Consuls, n'étoit pourtant ni si odieux, ni si pesant à cause de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires six hommes, au lieu de deux, c'étoit quelque sorte de consolation & de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'Oligarchie. Camillus faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits; cependant il ne vouloit pas être Consul contre la volonté du peuple, quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des Comices Consulaires pendant ce tems-là, & dans toutes les autres charges, il se conduisit de maniere, que soit qu'il gouvernât seul, ou avec des Collegues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul; L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toûjours à cause de sa prudence & de sa grande capacité, en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

Plus le pouvoir est partagé, plus il paroît supportable aux esprits Républicains.

Comices Consulaires, c'est-à dire, des assemblées pour la nomination des Consuls.

Seul moyen de partager son autorité avec des collegues, sans partager avec eux sa gloire.

La maison des Furiens n'étant pas encore dans

Quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des Comices Consulaires pendant ce temps-là.] Depuis qu'on eut élû à Rome des Tribuns militaires à la place des Consuls, je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des Consuls pendant toute la vie de Camillus, mais les Comices qui élisoient les Tribuns militaires, ne laissoient pas d'être des *Comices Consulaires*, c'est-à-dire, des assemblées qui pouvoient nommer des Consuls au lieu de Tribuns; car c'étoient les *Comices Centuriates*, toûjours destinez à élire les principaux Magistrats.

La maison des Furiens n'étant

un grand éclat, il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation, il se signala dans la grande bataille contre les Æques & les Volsques, où il étoit simple cavalier sous le Dictateur Posthumius Tubertus, car poussant son cheval entre les deux armées, il commença la charge, & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse, il ne se retira point; mais après avoir arraché lui-même la javeline de sa playe, il s'attacha aux plus vaillans des ennemis, les renversa, & les mit en fuite. Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Censeur qui étoit alors très-considérable, & qui donnoit une très-grande autorité.

Il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation.

Grande action de Camillus encore simple Cavalier.

Cette action lui acquit la charge de Censeur.

pas encore dans un grand éclat.] Furius étoit le nom de la famille, Camillus étoit un surnom qu'on donnoit aux enfans de qualité, qui servoient quelque tems dans quelque Temple, & *Camillus* fut le premier qui conserva ce surnom.

Sous le Dictateur Posthumius Tubertus.] C'étoit l'an de Rome CCCXXIV. La derniere année de l'Olympiade LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable, & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque, qui donne près de 80. ans à Camillus quand il fut nommé dictateur pour la cinquiéme fois.

Cette action lui acquit, outre tous les autres prix d'honneur, la charge de Censeur.) C'est-à-dire, que cette action servit dans la suite à lui faire obtenir la charge de Censeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou seize ans? Cela ne peut être imaginé. Aussi trouve-t'on que Camillus fut Censeur avec M. Posthumius, la premiere année de l'Olympiade 95. l'an de Rome 353. vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques & les Volsques.

Qui étoit alors très-considérable, & qui donnoit une très-grande autorité.) Plutarque dit que cette charge étoit alors très-considérable, parce qu'elle déchût extrémement sous les premiers Empereurs, qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maî-

Dans cette charge il fit deux choſes remarquables, l'une fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ſes remontrances & par des amendes ceux qui n'étoient pas mariez, à épouſer les veuves qui étoient en fort grand nombre à cauſe des guerres précédentes ; & l'autre fort néceſſaire, ce fut de mettre à la taille les orphelins qui juſqu'alors avoient été exempts de toutes charges ; on fut forcé d'en venir là par les guerres continuelles qu'on ne pouvoit ſoûtenir qu'avec des dépenſes exceſſives. On avoit beſoin ſur-tout d'un grand fonds pour continuer le ſiege de la ville des Veiens, que quelques-uns appellent Venetaniens ; c'étoit la capitale de la Toſcane ; elle n'étoit inferieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans, & fiere de ſes richeſſes, de ſon luxe, de ſes délices & de ſa ſplendeur, elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur diſputer la gloire & l'Empire; mais alors, affoiblie par la perte de pluſieurs batailles, elle avoit

Camillus fait épouſer à ceux qui n'étoient pas mariez, les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre.

Il met à la taille les orphelins qui juſqu'alors avoient été exempts.

tres. Cette charge étoit ſi conſidérable, qu'elle avoit plus de privilege que le Conſulat, que les Cenſeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la diſcipline, qu'ils avoient inſpection ſur l'Ordre des Chevaliers & ſur le Senat, & qu'ils diſpoſoient à leur gré de la fortune de tout le peuple. Voyez Tite-Live, chap. 8. liv. IV. & Ciceron dans le troiſiéme livre des Loix.

Ceux qui n'étoient pas mariez, à épouſer les veuves.] Car les Cenſeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariez, *Cœlibes eſſe prohibento.* Ciceron.

Ce fut de mettre à la taille les Orphelins.) Car les Cenſeurs avoient ſoin des revenus de la République, *vectigalia tuentor*, Cic.

renoncé à cette ambition, & ses habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles, & muni leur ville d'armes, de bled, & de toutes les autres provisions de guerre & de bouche, ils se contentoient de soûtenir courageusement le siege qui fut très-long, mais qui fut aussi très-difficile & très-fâcheux pour les assiegeans; car auparavant ils étoient accoûtumez à ne tenir la campagne que l'été, & ils se retiroient l'hyver dans leurs maisons; & alors ils furent forcez par les Officiers de construire des forts, de se retrancher dans leur camp, & de passer l'hyver comme l'été dans le pays ennemi.

Il y avoit déja près de sept ans qu'on étoit à ce siege, & l'on se plaignoit des Officiers Généraux, qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement; la chose alla si loin, qu'enfin on les revoqua, & l'on en nomma d'autres; Camillus fut de ce nombre, & on l'élût Tribun militaire pour la seconde fois. Il ne servit pourtant pas alors au siege, le sort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates,

Siege de Veies, continué l'hyver, chose auparavant inconnue aux Romains.

Camillus élu Tribun militaire pour la seconde fois.

Peuples de la Toscane, voisins de Veies.

Et on en nomma d'autres.] La véritable raison de cette revocation, ce fut que la plûpart de ces Tribuns étoient Plebeiens, & que les Patriciens voulurent se remettre en possession de ces charges qui leur étoient dûës. La lenteur du siege de Veies ne fut que le prétexte dont on se servit.

Et on l'élût Tribun militaire pour la seconde fois.] La premiere année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 357.

Le sort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates.] Camillus alla contre les Capenates, Valerius Potitus, un de ses collegues, contre les Falisques, liv. 5. 15.

qui, pendant que les Romains étoient occupez à Veies, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extrémement fatiguez pendant cette guerre de Toſcane. Camillus les battit en pluſieurs rencontres, & les obligea à ſe renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

Prodige du lac d'Albe.

Pendant que cette guerre étoit dans ſa force, arriva le prodige du lac d'Albe, qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vûs, & qui manquant de raiſons Phyſiques, imprima une grande terreur dans les eſprits. On étoit au commencement de l'Automne ſur la fin d'un Eté, où il n'y avoit eu ni grandes pluyes, ni vents de midi fort violens. Les ſources & les fontaines, dont l'Italie eſt pleine, tarirent entiérement, ou ne réſiſterent que foiblement à la ſechereſſe, & toutes les rivieres, qui ſont ordinairement fort baſſes en Eté, diſparurent. Cependant le lac d'Albe, qui a ſa ſource en lui-même, & qui ne ſe décharge nulle part, étant environné de montagnes, dont la terre eſt fort bonne, commença à s'enfler viſiblement, ſans qu'on en pût trouver d'autre cauſe, que la volonté des Dieux,

Lac d'Albe, aujourd'hui le lac de Caſtel Gandolphe. Sa qualité.

Et qui manquant de raiſons phyſiques.) C'eſt-à-dire, qu'il n'y en avoit pas d'apparentes, ni pluyes, ni fontes de neiges, &c.

Sans qu'on en pût trouver d'autre cauſe que la volonté des Dieux.) Les Romains étoient très-méchans Phyſiciens du tems de Camillus. Dans le ſiecle d'Auguſte, Strabon ne trouvoit pas ce miracle ſi grand, car en parlant du lac Fucin fort voiſin de celui d'Albe, & qui comme lui croiſſoit quelquefois prodigieuſement,

&

& il s'éleva enfin juſqu'à la cime de ces montagnes, ſans aucune ſorte de tourmente, ou d'agitation. Les Paſteurs & les Bouviers en furent les premiers ſurpris; mais lorſque la barriere, qui comme une digue empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, vint à ſe rompre par le poids & par la quantité d'eau qu'elle ſoûtenoit, & que ſes ondes roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allerent ſe jetter dans la mer, cela n'étonna pas ſeulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent perſuadez que c'étoit un ſigne de quelque grand événement.

Il s'enfle & s'éleve juſqu'à la cime des montagnes.

On ne parloit d'autre choſe au camp de Veies, de maniere que la nouvelle en paſſa juſqu'aux aſſiegez; & comme ordinairement dans les longs ſieges, les aſſiegez & les aſſiegeans parlent & ſe mêlent ſouvent enſemble, il arriva qu'un Romain fit connoiſſance, & eut de fréquens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort verſé dans les anciennes Hiſtoires, & qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.

Car la Toſcane étoit pleine de Devins.

& decroiſſoit ſi fort dans la ſuite, qu'on labouroit ſes terres, il en marque deux raiſons, *ſoit que cela arrive*, dit-il, *parce que ſes ſources, après s'être détournées ailleurs, reprennent leur premier chemin, ſoit qu'elles tariſſent effectivement pendant un tems, & qu'enſuite venant à ſe remplir, elles jailliſſent & fourniſſent cette abondance d'eau qui remplit ce lac juſqu'à la cime des montagnes.*

Et qui paſſoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.) C'eſt un devin de profeſſion. La Toſcane abondoit en ces ſortes de gens, à cauſe de l'extreme ſuperſtition de ces peuples. Ciceron dit dans le premier livre de la Divination, que ce Veien

Le Romain lui ayant conté un jour ce débordement du lac d'Albe ; & voyant qu'il s'en réjoüissoit, & qu'il en tiroit sujet de se moquer du siege, *ce n'est pas là*, lui dit-il, *le seul prodige qui nous soit arrivé ; nous en avons eu encore d'autres bien plus terribles que je serois bien aise de te communiquer, pour voir si dans ce desordre general de nos affaires publiques, je ne pourrois pas remedier aux miennes, & me mettre en sûreté.*

Comme il vit que le Veien l'écoutoit favorablement, & se livroit tout entier à la conversation, dans l'esperance d'apprendre des choses inouïes, il l'amusa si bien par ses discours, que l'ayant attiré assez loin des portes de la ville, il le saisit au corps, & comme il étoit plus fort que lui, il l'enleva, & avec le secours de quelques-uns de ses camarades, qui accoururent du camp, il le mena devant le Géneral. Cet homme, se voyant réduit à cette nécessité, & sçachant que le destin est inévitable, leur déclara les oracles sécrets qui avoient été rendus à sa patrie ; *qu'elle ne seroit prise*

Oracles rendus à la ville de Veies.

étoit un homme de consideration, *hominem nobilem.*

Et qu'il en tiroit sujet de se moquer du siege.) Plutarque passe peut-être trop legerement sur ces particularitez essentielles & remarquables. Ce Veien se moquoit de la longueur du siege, en disant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuisé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live conte cette Histoire plus naturellement, liv. V. 15.

Nous en avons encore d'autres bien plus terribles.] Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette conversation, en le priant de lui enseigner le moyen d'expier un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

Il le mena devant le General.) Qui l'envoya aussi-tôt à Rome, afin qu'il fût interrogé par le Senat.

que lorſque le lac d'Albe étant debordé, & ſes eaux ayant pris un nouveau chemin, ſes ennemis auroient trouvé le ſecret de les faire rentrer dans leur lit, ou de les détourner, de maniere qu'elles ne ſe jettaſſent plus dans la mer.

Le Senat informé de cette Prophetie, & ne ſçachant à quoi ſe déterminer, jugea enfin que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu. On choiſit pour cet effet trois des plus illuſtres & des plus grands Perſonnages de Rome, Coſſus Licinius, Valerius Potitus, & Fabius Ambuſtus, qui ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapporterent bien-tôt, avec pluſieurs autres réponſes d'Apollon, un Oracle formel qui les avertiſſoit qu'on avoit négligé certaines cerémonies ſolemnelles dans la célebration des Fêtes Latines, & qui leur ordonnoit

Le Senat envoye à Delphes, conſulter le Dieu ſur cet Oracle.

De maniere qu'elles ne ſe jettaſſent plus dans la mer.] Car ſi elles avoient continué de ſe jetter dans la mer, cela devoit être funeſte aux Romains; & ſi on les détournoit, les Veiens ne pouvoient éviter leur entiere ruine. Cic. dans le premier livre de la Divination. Ce Toſcane pouvoit très-bien être l'Auteur de cet Oracle, & l'avoir forgé ſur le champ pour intimider les Romains, & leur faire lever le ſiege.

Jugea que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes conſulter le Dieu.] Car le Senat jugea que ſur une choſe ſi grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que diſoit un ennemi.

Dans la celébration des fêtes Latines.] Ces fêtes établies par Tarquin le Superbe étoient célebrées par tous les peuples Latins qui ſe rendoient ſur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains préſidoient au ſacrifice; on immoloit un taureau à Jupiter *Latialis*, & tous ces peuples mangeoient enſemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu ſa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonſtance de ce Rituel, le ſacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient ſi importantes, que les Conſuls ne pouvoient partir pour aucune

d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela étoit impossible, de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les dissiper entierement. Sur cet Oracle, les sacrificateurs se mirent à réparer ce qui regardoit les sacrifices, & le peuple à détourner l'eau du lac.

Camillus créé Dictateur.

La dixiéme année du siege de Veies, le Senat déposa tous les autres magistrats, & créa Dictateur Furius Camillus, qui nomma pour Général de la cavalerie Cornelius Scipion, & voüa aux Dieux, que s'ils donnoient une heureuse fin à cette guerre, il celébreroit les grands Jeux, & rebâtiroit le Temple de la Déesse, que les Romains

expedition, qu'après les avoir celebrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajoûta ensuite un second, puis un troisiéme, & enfin elles durerent quatre jours.

Et créa Dictateur Furius Camillus.] Ce changement de Magistrat changea toute la face des affaires, & l'on vit d'abord l'esperance succeder à la consternation. Voilà ce que fait souvent un seul homme. *Omnia repentè mutaverat Imperator mutatus*, dit Tite-Live, *alia spes, alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri.* Cela arriva la troisiéme année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de 59. ans.

Il celebreroit les grands Jeux.] C'est-à-dire, les jeux Romains, qui étoient proprement une espece de tournoy qu'on faisoit dans le grand Cirque, c'est pourquoi ils étoient aussi appellez *magni Circenses*, *magnis Circensibus actis. Virg.* Ils furent établis par le Roi Tarquinius Priscus en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve; on les célebroit le 4. de Septembre, & on y employa jusqu'à neuf jours. On en peut voir la description dans les remarques sur la vie de Coriolan.

Et rebâtiroit le temple de la Déesse que les Romains appellent la mere Matuta.] Ce Temple avoit été bâti par Servius Tul-

appellent la mere Matuta, & qui est la même que Leucothoé, s'il en faut juger par les cerémonies de ses sacrifices; car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite, portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la Déesse, & re-

Sacrifice de la Déesse Matuta, que les Grecs appellent Leucothoé.

lius. Cette mere Matuta, la même que Leucothoé, étoit Ino sœur de Semelé mere de Bacchus.

Car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave, lui donnent quelques soufflets, la chassent ensuite.) La jalousie qu'Ino avoit conçûë contre une de ses Esclaves, dont son mari Athamas étoit devenu éperduement amoureux, lui rendit odieuses toutes les Esclaves. Et après qu'elle eut été deïfiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en entrant dans ses ressentimens; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient, ils défendoient aux Esclaves l'entrée de son Temple, où ils n'en laissoient entrer qu'une seule, qui representoit la maîtresse d'Athanas, & ils la chassoient après l'avoir bien souflettée.

Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres, au lieu de leurs propres enfans, pour les offrir à la Déesse.) C'est le véritable sens de ce passage qui a éte défiguré par les Interpretes & par Amiot qui a traduit comme eux, *& embrassent les enfans de leurs freres, plûtôt que les leurs propres*; ἐναγκαλίζεσθαι, signifie, *embrasser*, mais il signifie aussi, *porter entre ses bras.* Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une très-malheureuse mere, car elle avoit vû tuer son fils Learchus par Athamas, & elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Melicerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante, car elle avoit sauvé Bacchus, fils de sa sœur Semelé, voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs sœurs ou de leurs freres, & non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces Vers du VI. liv. des Fastes.

Non tamen hanc pro stirpe sua pia mater adoret,
Ipsa parum felix visa fuisse parens.
Alterius prolem melius mandabitis illi;
Utilior Baccho, quam fuit illa suis,

Que les meres ne prient pourtant pas cette Déesse pour leurs propres enfans, car elle a été une mere très-malheureuse. Vous réüssirez mieux en mettant sous sa protection les enfans des autres. Elle fut

presentent dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus, & ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon, pour avoir nourri le fils de sa rivalle.

Bacchus, fils de S.melé.

Camillus défait les Falisques & les Capenates.

Après avoir fait ces vœux, Camillus marcha contre les Falisques, & les Capenates leurs alliez, qu'il défit en bataille rangée; de-là il se rendit devant Veies pour presser le siege, & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté à prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre, le terrein se trouvant propre à être creusé, & pouvant l'être assez profondement pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cette ouvrage lui ayant réüssi selon ses esperances, il fit donner un assaut genéral à la place pour attirer les assiegez sur les murailles; & cependant des troupes choisies entrerent heureusement par ce soûterrain dans le Château, justement à l'endroit du Temple de Junon, qui étoit le plus grand de la ville, & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion. On rapporte que dans ce moment là même le Général des Tos-

Il entreprend de prendre Veies par mines, & en vient à bout.

Car Junon étoit la Patrone de la ville.

plus utile à Bacchus qu'aux siens. On voit qu'il n'est point question là d'embrasser, mais d'offrir à la Déesse, & de mettre sous sa protection; & c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des Traducteurs étoit considérable, en ce qu'elle nous déroboit la connoissance d'une coûtume fort singuliere, & qui méritoit d'être éclaircie. On voit par là que la Déesse étoit la duppe de ses dévots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder sa mauvaise humeur & sa colere, en faisant presenter leurs enfans, non par les meres, mais par les tantes, car par cette ruse ils leur procuroient tout de même sa protection.

cans ſacrifioit aux Dieux ; que ſon Devin ayant conſidéré les entrailles des victimes, s'écria que les Dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'oblation du ſacrifice ; que les Romains qui étoient encore ſous terre, ayant entendu ces paroles, percerent promptement la mine, & ſortant avec de grands cris & un bruit effroyable d'armes, ils épouventerent tellement les Veiens, qu'ils les mirent en fuite & ravirent les entrailles des victimes, & les porterent à Camillus ; mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Hiſtoire.

A celui qui feroit l'oblation du ſacrifice.] Amiot a traduit *à celui qui ſurviendroit au ſacrifice.*) En quoi il a ſuivi à la lettre Plutarque, qui a écrit, κατακολουθοῦντι τοῖς ἱεροῖς. Mais mais il devoit s'appercevoir que Plutarque s'étoit manifeſtement mépris. Comme il n'entendoit pas bien la langue Latine, dont il n'avoit qu'un uſage fort ſuperficiel, car il avouë lui-même que les choſes lui ſervoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aidoient à lui faire entendre les choſes, il a été trompé par ces paroles de Tite-Live, *qui ejus hoſtiæ exta proſecuiſſet, ei victoriam dari*, qu'il a fort mal entenduës. Il a pris le mot *proſecuiſſet* pour *proſecutus eſſet.* Et cela eſt bien different. *Proſecuiſſet* eſt un terme de ſacrifice, qui vient de *proſecare, retrancher, couper.* Car on coupoit les entrailles de la victime pour les offrir ſur l'Autel ; & ces entrailles coupées étoient appellées *proſicia* & *proſicies*, & c'étoit ce qui faiſoit l'eſſence du ſacrifice. On appelloit l'action de les préſenter *porricere.* Virgile *extaque ſalſos porriciam in fluctus.* D'où eſt venu le proverbe *inter cæſa & porrecta. Entre les entrailles coupées & offertes.* V. Feſtus ſur *porricit*, & *proſicium.* J'ai vû de forts ſçavans hommes, qui trouvoient ma conjecture très fondée, mais qui pour ſauver Plutarque, vouloient ſoupçonner que le paſſage eſt corrompu, & c'eſt à quoi il n'y a nulle apparence, la faute & l'origine de la faute ſont trop viſibles. Plutarque devoit traduire προσφέροντι τὰ ἱερὰ, & Amiot *à celui qui feroit l'oblation du ſacrifice.*

Mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Hiſtoire.] Plutarque ſuit ici la réflexion de

Camillus pleure, en voyant le pillage de Veies.

La ville ainsi prise par force, Camillus qui voyoit de la citadelle les Romains piller & saccager ces immenses richesses, dont elle étoit pleine, se mit à pleurer; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter son bonheur, il leva les mains au Ciel, & fit à haute voix cette priere, *grand Jupiter, & vous ô Dieux, témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes, vous sçavez que ce n'est pas sans raison que nous avons porté nos armes contre cette ville, & que nous y avons été forcez pour nous défendre des entreprises de ses injustes habitans. Que si pour contrebalancer cette grande prosperité, vous avez résolu, grands Dieux, de nous envoyer quelque malheur, je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de son armée, & de le faire tomber sur moi seul, en n'appesantissant sur moi vôtre bras, que le moins qu'il vous sera possible.* La priere finie,

Payens persuadez que les prosperitez des hommes, doivent être contrebalancées par quelques malheurs.

Tite-Live, qui après avoir rapporté cette particularité si surprenante, ajoûte: *sed in rebus tam antiquis, si quæ similia veri sunt, pro veris accipiantur, satis habeam. Hæc ad ostentationem scenæ gaudentis miraculis aptiora, quam ad fidem, neque affirmare, neque refellere operæ pretium est. Mais dans ces choses si anciennes, je me contente qu'on prenne pour vrai ce qui est vrai semblable. Ces incidens plus propres à la scene, qui aime les évenemens miraculeux, qu'à l'Histoire, je ne veux ni les assûrer ni les refuter.*

En n'appesantissant sur moi vôtre bras que le moins qu'il vous sera possible.) Tite-Live, qui rapporte cette priere, ne met pas cette modification, très indigne de Camilius, λαχιστω κακῶ. Ce n'est pas un grand effort de vertu, que de demander aux Dieux une legere disgrace pour épargner à sa Patrie de grands malheurs, la plus médiocre vertu en est capable. Aussi Camillus demande-t'il tout le contraire, car il souhaite de grands malheurs pour épargner à sa Patrie la moindre disgrace. Voici ses termes, *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo, quam minimo publico populi*

finie, il voulut se tourner à droite, comme c'est la coûtume des Romains après qu'ils ont adoré

Romani liceret. Qu'il puisse appaiser cette envie des Dieux, plûtôt par ses propres malheurs, que par les moindres disgraces du peuple Romain. Et c'est cette demande qui est juste & heroïque. Aussi Valere maxime, homme d'un grand sens, met dans la bouche de Camillus la même priere, *precatus ut si cui Deorum nimia felicitas populi Romani videretur ejus invidia suo aliquo incommodo satiaretur.* Car dans cette priere le mot *aliquo* n'est pas un terme de modification, mais il signifie *quolibet, quel que ce soit, tel que les Dieux voudront*, comme le même Auteur le fait assez entendre, quand il ajoût, *c'est l'effet de la même vertu d'avoir augmenté les biens de sa Patrie, & d'avoir voulu transporter sur sa tête seule ses maux. Æqua enim virtutis & bona Patriæ auxisse, & mala in se transferre voluisse.* C'est la même priere que fit Paul Emile, longtems après, lors qu'ayant heureusement terminé la guerre de Macedoine, il demanda aux Dieux, *ut si quis eorum invideret operibus ac fortunæ suæ, in ipsum potius sævirent, quàm in Rempublicam.* D'où vient donc cette difference qui est entre Plutarque & Tite-Live? Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma pensée, je crois qu'elle vient de la même cause que j'ai déja remarquée dans ma note, avant la précédente, je veux dire du peu de connoissance du Latin. Plutarque a encore été trompé par le passage de Tite-Live, où le *quàm*, est pour *potiùs quàm*, & comme Plutarque ne l'a pas entendu, il l'a séparé de ce qui suit, & l'a joint avec ce qui précede, & a lû, *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo quàm minimo, publico populi Romani liceret. Qu'il fut permis au peuple Romain d'appaiser cette envie par la plus legere disgrace qu'ils voudroient lui envoyer à lui Camillus.* Encore une fois, c'est une faute. L'élegance de ce *quàm* pour *potiùs quàm*, étoit inconnuë à Plutarque. On pourroit dire pour l'excuser, qu'il a trouvé ce passage autrement écrit dans le Manuscrit dont il s'est servi, & qu'il y a lû, *ut eam invidiam publico populi Romani liceret lenire suo privato incommodo quàm minimo.* Mais outre que c'est deviner, il est aisé de sentir que cette transposition de mots est très-vicieuse. La differente maniere dont les critiques ont voulu corriger ce passage, ne vaut pas mieux; ils l'obscurcissent au lieu de l'éclaircir. Pourquoi vouloir changer un texte si clair, si net, & qui présente un si beau sens? Le sçavant Gronovius l'avoit fort bien expliqué d'abord, car il avoit fort bien vû que Camillus prie de pouvoir appaiser cette envie par ses propres malheurs, plûtôt que

& prié, & en se tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent allarmez de sa chute, mais il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une felicité fort grande.

Plaisante imagination.

par la moindre disgrace arrivée à la République. Dans sa petite édition de 1645. il établit très-solidement cette explication : *Vera pietas Camilli in patriam*, dit-il, *exigit hanc sententiam, ut omne deprecetur patriæ, inque suum caput verti petat.* Il rejette toutes les autres leçons; il fait voir que celle du texte est la seule bonne, & que ce qui a contribué à la corrompre, c'est ce *quàm. On n'a pas pris garde*, dit-il, *que ce* quàm *est pour* potiùs quàm, *comme il est souvent employé.* Enfin j'ai eu le plaisir de voir que ce sage critique étoit entré dans ma pensée, car il finit sa remarque par ces mots, *notandus hic, ne in posterum alios fallat, Plutarchus, qui Livium nec cepit, nec bene reddidit. Il faut noter ici la méprise de Plutarque, afin qu'il ne trompe personne à l'avenir, il n'a ni entendu, ni bien rendu les paroles de Tite-Live. Car*, ajoûte-t'il, *Camillus dans Tite-Live, non plus que Paul Emile dans Velleius, ne demande aucune moderation dans les malheurs qu'il plaira aux Dieux de lui envoyer, mais il cherche tout simplement à les détourner de Rome & du peuple Romain pour les faire tomber sur lui seul.*

Il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids.] En effet, voilà un leger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il est certain que ces Payens ne cherchoient qu'à remplir, ou à éluder les Oracles, & les menaces de leurs Dieux par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un homme de la gravité & de l'âge de Camillus eût osé parler ainsi devant tant de gens, qui, malgré leur superstition, se seroient sans doute mocquez d'une chose si frivole. Cette Histoire est la suite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je suis surpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un sentiment si puerile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui est de très-bon sens, que dans la suite l'évenement fit conjecturer que cette chûte de Camillus avoit été le presage de sa condamnation & de son exil. *Idque omen pertinuisse posteà eventu rem conjectantibus visum ad damnationem ipsius Camilli.* Liv. v. 2. ce que

Après avoir saccagé la ville, il résolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait, de transporter à Rome la Statuë de Junon, & ayant assemblé les ouvriers, il fit un sacrifice à la Déesse, & la pria *de recevoir favorablement la bonne intention & la devotion des Romains, & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres Dieux qui avoient pris sous leur protection la ville de Rome*. Il y en a qui disent que la Statuë même répondit, *qu'elle le vouloit & qu'elle y consentoit*, mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa priere à la Déesse, & l'invita en touchant sa Statuë, & quelques-uns des assistans répondirent, *qu'elle le vouloit, qu'elle y consentoit, & qu'elle le suivroit volontiers*. Ceux qui soûtiennent & appuyent le miracle, ont pour garent la grande

Il transporte à Rome la statuë de Junon.

Valere Maxime confirme encore, *quod omen ad damnationem, qua postea oppressus est, pertinuisse visum est.*

Et ayant assemblé des ouvriers.] Ce n'étoient pas des ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une si grande impieté, que de faire toucher par des ouvriers cette Statuë si respectée, qu'il n'y avoit que certains Prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après être bien purifiez, & vêtus de robes blanches, s'approcherent de la Statuë avec toute sorte de respect & de vénération. Tite-Live v. 22.

Mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa priere à la Déesse, & l'invita en touchant sa Statuë.) Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa mémoire dans le recit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la Statuë de la Déesse, il donna cela à ces jeunes hommes, dont je viens de parler. Voici le passage: *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candida veste, quibus deportanda Romam Regina Juno assignata erat, venerabundi templum iniere, primò religiosè admoventes manus, quod id ipsum more Etrusco nisi certæ gentis sacerdos attrectare non esset solitus, &c.* liv. v. 22. Il n'y a pas là un seul mot de Camillus.

fortune de Rome, qui, de si petite & de si méprisable qu'elle étoit au commencement, ne seroit jamais montée à ce haut dégré de puissance & de gloire, si quelque Dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa présence.

Mais Dieu peut assister, sans donner des marques visibles de sa présence.

On rapporte aussi plusieurs autres miracles de même nature, comme que les Statuës avoient sué fort souvent, qu'on les avoit entendu soûpirer, qu'elles s'étoient remuées & tournées, qu'on leur avoit vû faire des signes des yeux, & autres telles merveilles, dont les anciennes Histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter sur le témoignage de plusieurs hommes de mon tems, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être legerement rejettées; mais ce sont des prodiges, qu'il est également dangereux de croire & de rejetter trop facilement; car la foiblesse des hommes est si grande, que n'ayant point de bornes, & ne pouvant jamais s'arrêter, elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueïl, & par le trop de défiance, elle est portée

Plutarque a traité plus au long cette même matiere dans la vie de Coriolan.

Jugement de Plutarque, sur les miracles.

La foiblesse porte les hommes, ou à la crédulité, mere de la superstition, ou à la défiance, mere de l'impieté.

Superstition toûjours accompagnée d'orgueil.

Elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueïl.] On sçait qu'en matiere de Religion, la trop grande crédulité enfante la superstition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueïl? On peut dire que c'est en nous persuadant que nous sommes seuls aimez de Dieu; que la Divinité n'a des yeux que pour nous, & que nous sommes seuls éclairez sur les choses saintes, ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel est le caractére d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caractéres semblables! C'est le sens le plus naturel qu'on puisse

à négliger & à mépriser les choses saintes. Le meilleur parti & le plus sûr est de tenir le juste milieu entre ces deux extrémitez, & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonspection & de retenue.

Milieu qu'il faut tenir entre la crédulité & la défiance, sur le fait des miracles.

Camillus, soit que le grand exploit qu'il venoit de faire en se rendant maître d'une ville rivalle de Rome, & dont le siege avoit duré dix ans, ou que les loüanges de ses flatteurs lui eussent enflé le cœur, & lui eussent inspiré des sentimens peu convenables à un Magistrat soûmis aux loix & aux usages de sa patrie, triompha avec un appareil trop superbe & trop insolent, en ce qu'il traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun Général avant lui n'avoit osé faire, & qu'aucun n'osa imiter depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacré, & le croyent uniquement destiné au Roi & pere des Dieux. Ce fut là prin-

Orgueil peu convenable à un Magistrat soûmis aux Loix.

Char tiré par des chevaux blancs, tenu pour sacré.

donner à ce passage. Cependant je le crois corrompu, & dans un Manuscrit au lieu de τύφος on lit κατήφιω, *abbattement, crainte accompagnée de tristesse*. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque mênie écrit dans le Traitté de la superstition, *que c'est une opinion passionnée, une imagination qui engendre dans l'ame une frayeur, qui abbat & atterre l'homme*, & que le superstitieux *est un homme éperdu qui craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténébres, la lumiere, le bruit, le silence, les songes.*

Car ils regardent cette sorte de char comme sacré, & le croyent uniquement destiné au Roi, & pere des Dieux.] Car les Anciens ont feint que Jupiter étoit porté sur un char à quatre chevaux, parce qu'ils n'en connoissoient point à six. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter seul, ils le donnoient aussi au Soleil. Tite-Live, v. 23. *Jovis Solisque equis æquiparari Dictatorem in religionem etiam habebant, triumphusque ob eam unam maxime rem clarior quàm gratior fuit.*

cipalement ce qui lui attira la haine de ses Citoyens, peu accoûtumez à se voir insulter avec tant de faste ; mais il s'y joignit encore une autre raison qui y contribua beaucoup ; ce fut l'opposition opiniâtre qu'il fit à la Loi, qui ordonnoit que la ville seroit partagée ; car les Tribuns avoient proposé qu'on partageât le Senat & le peuple en deux, que la moitié demeurât à Rome, & que l'autre moitié allât habiter la ville conquise, selon que le sort en decideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en seroient plus riches, & que par le moyen de ces deux grandes villes ils défendroient mieux leur pays, & conserveroient plus facilement leurs richesses. Le peuple, qui s'étoit fort augmenté & fort enrichi, avoit reçu avec joye cette proposition, & étoit continuellement dans la place autour des Rostres à demander & à presser en criant, & en faisant beaucoup de bruit, qu'on recueillît les suffrages. Le Senat & les plus considérables d'entre les autres Citoyens, persuadez que cette Loi des Tribuns étoit moins un partage, qu'une totale destruction de Rome, ne pouvoient y consentir, & eurent recours à Camillus, qui craignant le succès de ce combat, inventoit toûjours des prétextes, & supposoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du peuple, & éloignoit ainsi la proposition de cette Loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Camillus s'oppose à la Loi, qui ordonnoit que la moitié des citoyens de Rome, iroit habiter Veies.

Car tout changement plaît au peuple.

Le Senat, & les plus considérables des citoyens, regardent ce partage, comme la ruine de Rome.

Mais la cause la plus grande & la plus mani-

feste de l'aversion qu'on avoit pour lui, venoit de la dixme des dépoüilles; & si cette cause n'étoit pas entiérement juste, elle étoit du moins specieuse, & ne manquoit pas de quelque sorte de raison; car lorsque Camillus partit pour le siege de Veies, il fit vœu que s'il prenoit cette ville, il consacreroit à Apollon la dixme de tout ce butin; mais la ville prise & pillée, soit qu'il eût de la peine à chagriner ses Citoyens, ou que les grandes affaires qu'il avoit sur les bras, lui eussent fait oublier son vœu, il souffrit que le peuple s'enrichît de ce butin, n'en fit aucune recherche, & long-tems après, sur le point de sortir de charge, il se ravisa & fit son rapport au Senat. Les Devins de leur côté annoncerent que la colere des Dieux paroissoit manifestement dans les sacrifices, & qu'il falloit les appaiser par des présens proportionnez aux graces qu'on en avoit reçûës. Le Senat, qui trouva qu'il étoit impossible de faire que le butin n'eût pas été partagé, ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part, seroit obligé par serment de rapporter la dixiéme partie de ce qui lui étoit échu.

Un an après.

Pour exécuter ce décret, il fallut en venir à des extrémitez fort tristes, & l'on ne peut sans de grandes violences, obliger des soldats qui étoient pauvres, & qui avoient essuyé tant de travaux & de fatigues, à rendre une si grosse portion de ce qu'ils avoient gagné, & ce qui est encore plus rude, de ce qu'ils avoient déja dépensé. Camil-

lus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour déguiser sa faute, eut l'imprudence d'alleguer la plus mauvaise & la plus ridicule de toutes les excuses, & d'avoüer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le peuple qui disoit hautement *qu'alors il avoit voüé la dixme des dépoüilles des ennemis, & que présentement il offroit la dixme des biens de ses Citoyens.*

L'or fort rare à Rome, du tems de Camillus.

Tout l'or des joyaux des Dames Romaines, ne pesoit que huit talens.

Cependant chacun ayant apporté la part qu'il devoit, il fut resolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'envoyeroit à Delphes. Mais l'or étoit fort rare à Rome; & comme les Magistrats cherchoient les moyens d'en avoir, les Dames Romaines, après avoir déliberé entre elles, donnerent tout l'or de leurs joyaux pour cette offrande, qui fut du poids de huit talens. Le Senat voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité.

Qui fut du poids de huit talens.) Ce passage est considérable, en ce qu'il nous apprend, que du tems de Camillus, tous les joyaux d'or des Dames Romaines rassemblez, ne pesoient que huit talens, c'est-à-dire, la somme de quatre-vingts mille écus. Car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent, dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appelloit *crater* un vaisseau assez grand, derriere lequel un homme pouvoit se cacher, comme Virgile dit de Rhœtus, Æneid. IX.

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considérable pour tenir lieu de la dixme du butin.

Le Senat voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité.] Plutarque met la chose en beau, & ne dit point qu'on paya cet or aux Dames qui le fournirent, c'est ce que Tite-Live n'a pas oublié de marquer: *Pondere ab singulis auri accepto, æstimatoque, ut pecuniæ solverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portaret.*

gnanimité, ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraiſon funébre, comme on faiſoit celle des grands Perſonnages. Car auparavant ce n'étoit pas la coûtume de loüer publiquement les Dames Romaines à leurs funerailles, & pour porter cette offrande, on choiſit parmi les plus conſidérables de la ville trois Ambaſſadeurs, qu'on envoya ſur un vaiſſeau long, garni de bons rameurs & orné comme pour une des plus auguſtes cérémonies.

Vaiſſeau long; c'eſt à dire, ſur un vaiſſeau de guerre, ſur une galere, & non pas ſur un vaiſſeau de charge.

La tempête & le calme penſerent leur être également funeſtes; car après avoir été ſur le point de périr par la tourmente, ils furent jettez par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins

tur. liv. v. 25. & cela eſt plus vraiſemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes? C'étoit bien aſſez pour elles d'avoir ſacrifié leurs joyaux, & elles étoient dignes de loüange, quoique le Senat leur en eût fait payer le prix.

Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraiſon funébre.) Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occaſion; mais quelques années après, lorſqu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la ſomme qui avoit été promiſe aux Gaulois. Le ſeul privilege qu'on leur accorda en cette rencontre, ce fut d'aller aux ſacrifices & aux jeux ſur des chars couverts & ſuſpendus, qu'on appelloit *pilenta*, & d'aller les jours de fête & les jours ouvriers dans les ruës ſur des chars découverts, qu'on appelloit *carpenta. Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad ſacra ludoſque, carpentis feſto profeſtoque uterentur.* Tite-Live 5. 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

Trois Ambaſſadeurs.) L. Valerius. L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live. 5. 28.

La tempête & le calme penſerent leur être également funeſtes.) Ce paſſage eſt corrompu dans le texte. Je lis, ἦν δ' ἄρα καὶ χειμὼν, καὶ γαλήνη ἀργαλέον, ἀλλ' ὅμως, &c. Un Manuſcrit m'a fourni ces deux derniers mots ἀλλ' ὅμως qui manquent viſiblement, & il n'eſt pas difficile de voir que le mot ἀργαλέον, eſt dit de ce qui précede, & qu'il n'y a que la ponctuation à changer.

grand, dont ils n'échapperent que par miracle, & lorſqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des Iſles Æolienes, les vaiſſeaux des Lipariens fondirent ſur eux comme ſur des Corſaires; mais les Lipariens voyant qu'ils ne faiſoient que tendre les mains, & qu'ils ne ſe défendoient que par des prieres, ne les chargerent pas, & ſe contenterent de remorquer leur vaiſſeau, & de le conduire dans leur port, où ils expoſerent en vente leurs biens & leurs perſonnes après les avoir déclaré pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine, perſuadez enfin par la vertu & par l'autorité du premier Magiſtrat de la ville appellé Timaſitheus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaiſſeaux qui étoient à lui, les eſcorta dans leur voyage, & leur aida à conſacrer leur offrande, ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa genéroſité méritoit.

Les Iſles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

Genéroſité de Timaſitheus, premier Magiſtrat des Lipariens.

Les Tribuns du peuple voulurent reparler de la Loi qu'ils avoient faite ſur le partage des Citoyens pour aller habiter Veies, mais la guerre des Faliſques qui ſurvint fort à propos, ayant donné aux Patriciens la liberté de tenir les Comices à

Par la vertu & par l'autorité du premier Magiſtrat de la ville appellé Timaſitheus. Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux loüer qu'en diſant: *Vir Romanis ſimilior quam ſuis. Homme plus ſemblable aux Romains qu'à ſes Citoyens.*

Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que ſa généroſité méritoit.) On établit le droit d'hoſpitalité entre les Romains & lui par un décret du Senat, & on lui fit des préſens aux dépens du public.

leur gré, ils nommerent Furius Camillus Tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit ſur les bras, demandoient un Capitaine, qui, par ſon experience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ſes ſuffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Faliſques & alla mettre le ſiege devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvûë de toutes les choſes néceſſaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, & que ſon entrepriſe demandoit beaucoup de tems, mais ces raiſons-là mêmes l'y engagerent, car il vouloit à quelque prix que ce fût occuper ſes Citoyens, & empêcher qu'ils n'euſſent le loiſir de faire des cabales à Rome, & d'y exciter des ſéditions, les Romains à l'exemple des Medecins ayant preſque toûjours uſé de ce remede, de pouſſer au dehors les humeurs capables de troubler la République.

Camillus, nommé un des Tribuns militaires, pour la troiſiéme fois.

Camillus aſſiege Phaleres, ville de la Toſcane, peu éloignée du Tibre.

Politique, en quoi imite la Medecine.

Les Phaleriens ſe repoſant ſur la bonté de leurs fortifications & de leurs ramparts, faiſoient ſi peu de cas du Siege, que tous les Habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient

Il nommerent Furius Camillus.) J'ai lû dans le texte ἀπέδειξαν, au lieu de ἀπέδειξε. Il y a dans un Manuſcrit, ἀποδεῖξαι, comme une ſuite du mot, ἀρχαιρεσιάσαι, qui précede, & cette leçon peut être fort bonne, *donna la liberté aux Patriciens de tenir les Comices à leur gré, & de nommer Camillus Tribun militaire, &c.* Camillus fut alors Tribun militaire pour la troiſiéme fois, & ce fut la premiere année de l'Olympiade 97. l'an de Rome 361.

en robe dans la ville, & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire, & sortoient de la ville pour se promener & s'exercer sous la conduite de leur Maître. Car les Phaleriens, à l'exemple des Grecs, avoient un Maître commun, voulant que leurs enfans s'accoûtumassent dès leur bas-âge à être nourris & élevez les uns avec les autres. Ce Maître donc, qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfans pour trahir les Phaleriens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les remenoit ensuite dans la ville, après qu'ils s'étoient exercez. Ainsi les accoûtumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger, enfin un jour qu'il les avoit tous assemblez, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra ses écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus, ce qui fut exécuté.

Maîtres publics à Phaleres, ce qui n'étoit pas en usage à Rome.

Perfidie du Maître d'école des Phaleriens.

Quand il fut devant lui, il lui dit, *qu'il étoit le maître d'école des Phaleriens, qu'il préferoit le plaisir de l'obliger à tous les devoirs de son emploi, & qu'il lui livroit la ville, en lui livrant ces enfans.*

Camillus ne l'eut pas plûtôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que se tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit, *que c'est une méchante chose que la guerre, & qu'elle cause d'injustices & de mauvaises actions! Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles*

La guerre a ses loix & ses regles, que les gens de bien ne violent jamais.

Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines

& de certaines Loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être si avide de la victoire, qu'on n'évite avec soin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux. Car un bon Genéral doit compter sur sa propre vertu, & nullement sur la méchanceté & sur la perfidie des autres. En même tems il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derriere le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroyes, afin qu'ils remenassent ce traître dans la ville, en le fouettant toûjours. *Belle action de Camillus.*

Cependant les Phaleriens s'étant apperçus de la trahison de leur Maître d'école, toute la ville étoit pleine de tristesse & de deuil pour une si grande perte; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenez sur les murailles & aux portes, sans sçavoir pourquoi. Au milieu de ce desordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur Maître nud & lié, en le fouettant, & qui appelloient Camillus *leur Dieu, leur Sauveur & leur Pere.* Ce spectacle remplit d'admiration, non-seulement les peres de ces enfans, mais tous les citoyens en général, & fit

Loix.] *Sunt & belli, sicut pacis jura, justeque ea non minus quam fortiter didicimus gerere.* Tite-Live 5. 27. Il y a du plaisir à comparer le discours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus avec celui que Plutarque lui donne ici.

Ce spectacle remplit d'admiration.] Il y a faute au texte. Au lieu de θαυμάσαι, qui ne peut faire aucun sens, il faut lire comme dans un Manuscrit. θαῦμά τι καὶ πόθον ἐμπεσεῖν.

Effet que produit la justice d'un homme, dans le cœur de ses ennemis.

naître dans tous les cœurs un si violent desir de se remettre à la justice de Camillus que sur l'heure même ils assemblent le Conseil & lui envoyent des Députez pour se rendre à lui eux & leur ville.

Camillus envoya à Rome des Députez, qui ayant été introduits dans le Senat, dirent, *que les Romains en préferant la justice à la victoire, leur avoient enseigné à préferer leur défaite à leur liberté, & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas si inferieurs aux Romains en puissance, qu'ils se reconnoissoient vaincus & surmontez par leur vertu.* Le Senat les renvoya à Camillus, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camillus n'exigea que quelques sommes d'argent des Phaleriens, fit alliance avec tous les Falisques, & s'en retourna à Rome.

Pour payer les soldats, afin que le peuple Romain fût soulagé.

Les gens de guerre qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides, se mirent à accuser Camillus & à le décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïssoit le Peuple, & qui par envie avoit empêché les pauvres de profiter de cette occasion de s'enrichir.

Cependant les Tribuns proposerent de nouveau la Loi du partage des Habitans, & vouloient la faire passer par les suffrages du Peuple. Camillus se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, parla sur ce sujet avec tant de liberté & de force, qu'il

Parla contre cette loi avec tant de liberté & de force.) On peut

l'emporta & fit abroger la Loi ; mais cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ses enfans, ce malheur domestique ne put adoucir le Peuple irrité, quoique le bon naturel de Camillus lui fît supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été assigné à comparoître en Justice, son affliction ne lui permit pas de sortir, & qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Il fait abroger la Loi du partage des Habitans.

Affliction de Camillus, pour la mort d'un de ses fils.

Son accusateur étoit Lucius Apuleius, qui l'accusoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane ; & pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vû chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le Peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, & ses Collegues qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si pleines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la risée de ses ennemis. Ses amis, après avoir parlé & consulté ensemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun secours auprès de ses Juges, & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Lucius Apuleius, Tribun du Peuple.

voir son discours dans Tite-Live. Liv. 5. 30. ce fut la premiere année de l'Olympiade 97.

Camillus se bannit lui-même, sort de Rome, & prononce contre elle d'affreuses imprécations.

Camillus ne pouvant soûtenir la honte d'une condamnation, résolut dans le fort de son ressentiment de sortir de la ville, & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embrassé sa femme & son fils, il sortit de sa maison, & alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence; quand il fut prêt à sortir, il se tourna, & levant ses mains vers le Capitole, il pria les Dieux, *que si c'étoit injustement & par la violence, ou par l'envie du Peuple, qu'il étoit si honteusement chassé, les Romains s'en repentissent un jour, & qu'ils fussent obligez de témoigner à la face de l'Univers, le besoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur causeroit son absence.*

Imprécations indignes d'un homme de bien.

Après qu'il eût prononcé ces imprécations contre ses citoyens, comme Achille, & qu'il fût parti, abandonnant sa cause, il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes, car l'as est une petite monnoye

Sept cens cinquante livres.

Il sortit de sa maison.) Tout ceci n'arriva que quatre ans après la prise de Phaleres, la premiere année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 365.

Après qu'il eut prononcé ces imprécations contre ses Citoyens comme Achille.) Plutarque fait bien connoître le jugement qu'il fait de ces imprécations de Camillus, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le 1. liv. de l'Iliade, car ce sont les mêmes, & il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuste, implacable, qui se porte contre sa Patrie à de si grands excès.

Il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cent drachmes.) Le dixain, ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drachme Attique, & valoit dix sols de nôtre monnoye, & il falloit dix asses pour faire un denier, ainsi quinze mille asses faisoient justement quinze cens drachmes, & valoient sept cens cinquante livres, & quoiqu'il n'y eût pas de monnoye d'argent du tems

d'argent,

d'argent, dont les dix font le dixain ou denier, qui répond à notre drachme.

Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces maledictions furent suivies de l'effet, & qu'elles attirerent sur les citoyens une punition, qui fut la vengeance de leur injustice, vengeance, qui véritablement ne fut ni douce, ni agréable à Camillus, & qui au contraire, lui causa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colere du ciel se déclara incontinent contre Rome; car elle amena un tems qui la couvrit d'envie, & versa sur elle comme un déluge de dangers accompagnez d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, ou qu'il y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunement la vertu.

Romains persuadez que les maledictions n'étoient jamais sans effet.

Mais il a reconnu que la Fortune n'est rien, & que tout est gouverné par la Providence.

de Camillus, c'étoit toûjours la même proportion.

Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces maledictions furent suivies de l'effet.] C'est pourquoi Horace a dit,

Dira detestatio.
Nulla expiatur victima.

Comme si Dieu ne se souvenoit de l'injustice des hommes, qu'à l'occasion de ces maledictions.

Car elle amena un tems qui la couvrit d'envie.] On pourroit peut-être expliquer favorablement cette expression, en prenant le mot, τὸν φθόνον, *envie*, pour les maux dont Dieu accable ceux qui ont attiré sa vengeance par leur ingratitude, par leur injustice, par leur orgueïl. Cependant j'aime mieux la leçon que présente un Manuscrit, où au lieu de φθόνον *envie*, on lit φόνον *meurtre*, *carnage*, qui fait ici un sens plus droit & plus naturel. *Car elle amena un tems qui la remplit de meurtre.*

Ou qu'il y ait véritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude.] C'étoit la Déesse *Nemesis*, à qui les anciens ont attribué le soin de punir les mauvaises actions, & particulierement l'orgueïl & l'ingratitude.

Le premier ſigne, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet; & ce fut la mort du Cenſeur, car les Romains ont une vénération particuliere pour ce Magiſtrat, & ils le tiennent pour ſacré; & le ſecond arriva peu de tems avant l'exil de Camillus. Un certain Perſonnage appellé Marcus Ceditius, qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du Senat, mais d'ailleurs d'une naiſſance honnête, & homme de bien, avertit les Tribuns de l'armée d'une choſe très-digne de conſidération. Il leur dit que la veille comme il marchoit ſeul la nuit dans la rue neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné il n'avoit vû perſonne; mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit: *Marcus Ceditius, depêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux Tribuns de l'armée, qu'ils attendent bien-tôt les Gaulois.* Cet avertiſſement ne fut pour les Tribuns qu'un ſujet de riſée, & bien-tôt après arriva la diſgrace de Camillus.

La même année, quelques mois après le premier.

Rapport que Ceditius fait aux Tribuns.

La même année.

Les Gaulois étoient une Nation Celtique. On dit qu'à cauſe de leur trop grande multitude,

Les anciens appelloient Celtes, *tous les peuples du Couchant & du Nord, juſqu'à la Scythie, Strab. Liv. 1.*

Et ce fut la mort du Cenſeur.] Le Cenſeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à ſa place M. Cornelius, mais dans la ſuite on ſe fit un ſcrupule de Religion de remplir la place des Cenſeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut priſe bien-tôt après; c'eſt pourquoi, non-ſeulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre Cenſeur à ſe demettre de ſa charge, lorſque ſon collegue étoit mort. Quelle ſuperſtition!

Qui n'étoit pas d'une famille noble.] Il étoit Plebeien. Tite-Live. liv. 5. 32.

ils quitterent leur pays, qui ne pouvoit pas les nourrir, & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes, & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Ocean Septentrional, passerent les monts Riphéens, & occuperent les extrémitez de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrenées & les Alpes, près des Senonois & des Celtoriens, où ils demeurerent fort longtems ; mais un jour ayant goûté pour la premiere fois du vin qui leur avoit été apporté d'Italie, ils furent si charmez de cette boisson, & si

Les monts Riphéens, les montagnes de la Sarmatie, de la Moscovie Septentrionale.

Près des Senonois & des Celtoriens.] Le Senonois comprenoit Sens, Auxerre, Troyes, jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus, Ortelius croit qu'il y a faute au texte. V. Tite-Live. 5. 34. & 35.

Mais un jour ayant goûté pour la premiere fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie.] Tite-Live donne cela, non comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avoit couru. *Eam gentem*, dit-il, *traditur fama dulcedine frugum, maximeque vini nova tum voluptate captam, Alpes transisse.* Ruauld dans ses animadversions s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une nation si belliqueuse se fût jettée dans l'Italie seulement pour l'amour du vin qu'elle avoit trouvé excellent. Mais quoiqu'il dise, la vrai-semblance n'est pas entiérement bannie de ce conte. Nous connoissons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne sont plus barbares, & qui seroient bien capables d'en faire autant. Et véritablement quelle raison plus forte pour determiner des gens qui manquent d'habitation, à préferer une terre à une autre, que sa fertilité & l'excellence de ses fruits ? Cette tradition n'est donc pas si terrible ni si injurieuse à la nation Gauloise, que l'a cru Ruauld. Quand Moyse envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan, & pour lui en faire leur rapport, ces espions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promise par la grappe énorme de raisin qu'ils en rapporterent, & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre découlante de lait & de miel, *quæ revera fluit lacte &*

transportez par ce nouveau plaisir, que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes, ils prirent leurs femmes & leurs enfans, & se jetterent du côté des Alpes, pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit, traittant tous les autres païs de steriles & de sauvages.

Histoire d'Aruns & de Lucumon.

Le premier qui leur porta du vin & qui les excita à passer en Italie, ce fut un Toscan nommé Aruns, homme de grande naissance, & qui n'étoit pas d'un méchant naturel, mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront, dont il cherchoit à se venger. Il étoit Tuteur d'un jeune orphelin appellé Lucumon, le plus riche de la ville & le plus célébre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance, & étant devenu grand, il n'en voulut pas sortir, faisant semblant d'aimer son Tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns, & celle que cette femme avoit pour lui; mais enfin leur passion devint si violente, que ne pouvant ni la vaincre, ni la cacher, Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement; le mari le mit en Justice, mais il succomba, vaincu par le crédit, par les amis & par

melle ? Nomb. XIII. 28.

D'un jeune orphelin, appellé Lucumon.) Ce nom là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une grande naissance, car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs Rois. *Lucumones, qui reges sunt lingua Tuscorum.* Servius.

les largesses de Lucumon. De désespoir il quitta son pays, & ayant oüi parler des Gaulois, il les alla trouver, & se mit à leur tête, pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les Terres que les Toscans avoient tenues anciennement, depuis les Alpes jusqu'à l'une & l'autre mer; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Toscane, ce sont les noms qui restent, car la mer superieure ou Septentrionale est appellée *Adriatique*, du nom de la ville Adria, bâtie par les Toscans, & la mer inferieure, ou Meridionale, est encore appellée *la Mer Toscane*. Tout le pays est planté d'arbres, plein de pâturages, & arrosé de plusieurs rivieres. Il avoit de plus dix-huit grandes villes, où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chasserent les Toscans, & s'en rendirent maîtres. Mais cela étoit arrivé longtems auparavant. *Deux cens ans auparavant.*

Pour lors les Gaulois assiegerent la ville de Clusium. Les Clusiens eurent recours aux Romains, & les supplierent d'envoyer à ces Barbares des Ambassadeurs avec des lettres. Les Romains choisirent trois hommes des plus illustres, & leur envoyerent trois freres de la maison des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement, à cause du nom de Rome, & cessant de battre la ville, ils leur donnerent audience, & écouterent leurs propositions. Les Ambassadeurs leur demande-

Les Gaulois assiegent Clusium. Chiusi.

Les Romains leur envoyent des Ambassadeurs.

Les trois fils de Fabius Ambustus.

Audience que les Gaulois donnent aux Ambaßadeurs Romains.

Réponse de Brennus à ces Ambaßadeurs.

rent, *quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour la réparation duquel ils fussent venus assieger leur ville?* Brennus Roi des Gaulois, se prenant à rire, leur dit : *Les Clusiens nous font le tort de posseder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui sommes étrangers, & en fort grand nombre & pauvres. C'est le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates, & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout recemment les Veiens, les Capenates, & la plûpart des Falisques & des Volsques, contre lesquels vous marchez avec toutes vos forces, & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites esclaves, vous pillez leurs biens, & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuste, mais vous suivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéïsse au plus fort, depuis Dieu même jusqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a imprimé ce sentiment, que le fort domine sur le plus foible. Cessez donc d'avoir tant de pitié des Clusiens assiegez, de peur que vôtre exemple ne nous apprenne à avoir aussi pitié de tant de peuples que vous avez opprimez.*

Loi naturelle mal entendue par ces Barbares.

Cette réponse fit connoître aux Ambassadeurs, qu'il ne falloit point esperer d'accord avec Brennus ; c'est pourquoi ils entrerent dans Clusium, encouragerent les assiegez, & les exci-

Mais vous suivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéïsse au plus fort.] C'est le langage de la nature corrompuë, ou qui n'est encore éclairée d'aucune lumiere de la Religion. Cette matiere a été traitée par Platon dans les livres des Loix, & par Aristote dans ses Politiques.

cerent à faire une ſortie avec eux, ſoit qu'ils vouluſſent eux-mêmes reconnoître la valeur des Barbares, ou leur faire éprouver la leur. Les Cluſiens firent donc une ſortie, & il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambuſtus pouſſa ſon cheval contre un Gaulois remarquable par ſa taille & par ſa bonne mine, & que ſon courage avoit porté à devancer ſes eſcadrons. D'abord il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort prompte, que parce que l'éclat des armes ébloüiſſoit les yeux; mais après qu'il eut tué ſon ennemi, comme il voulut lui ôter ſes armes, Brennus le reconnut, & prenant les Dieux à témoin comme Quintus Ambuſtus violant le droit des gens, & tout ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré parmi les hommes, avoit fait un acte d'ennemi après être venu comme Ambaſſadeur, il fit ceſſer le combat, & laiſſant là les Cluſiens, il mena ſon armée vers Rome; mais afin que les Romains ne puſſent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaiſir de l'injuſtice d'un particulier, & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, & s'avança à petites journées.

Les Ambaſſadeurs excitent les Cluſiens à faire une ſortie, & ſortent avec eux.

Combat d'un de ces Ambaſſadeurs avec un Gaulois.

Brennus marche vers Rome, & envoye demander l'Ambaſſadeur, qui avoit violé le droit des gens.

Le Heraut étant arrivé à Rome, le Senat fut aſſemblé; la plûpart condamnerent les Fabiens; ſur-tout les Prêtres appellez Feciaux, ſe déclarerent contre eux, & traitant cette affaire d'attentat, qui regardoit la Religion & qui intereſſoit

Ces Ambaſſadeurs condamnez par les Feciaux, & par la plus grande partie du Senat.

les Dieux, ils déclarerent que le Senat, en faiſant tomber la punition du crime ſur la tête de celui qui l'avoit commis, délivreroit & déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les aſſujettiſſoit à la vengeance divine, & qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa le plus juſte & le plus pacifique de tous les Rois, avoit établi les Feciaux, afin qu'ils fuſſent les gardiens de la paix, & les arbitres & juges ſouverains de la juſtice des cauſes, pour leſquelles on entreprenoit la guerre. Mais le Senat ayant renvoyé l'affaire au peuple, & les Feciaux pourſuivant Fabius avec la même ardeur, le peuple ſe mocqua ſi ouvertement de leur pourſuite, & témoigna tant de mépris pour la Réligion, en la traittant de vain ſcrupule, qu'il élut ce même Fabius Tribun militaire, & lui donna ſes deux freres pour Collegues.

Feciaux, Gardiens de la paix. V. la Vie de Numa.

Injuſtice du Senat de Rome.

Le peuple ſe mocque de ce ſcrupule des Feciaux, & nomme Tribuns militaires ces mêmes Ambaſſadeurs.

Les Gaulois n'eurent pas plûtôt appris cette nouvelle injure, que ne pouvant la digerer, & pleins de rage ils s'avancerent vers Rome ſans differer & avec une extréme diligence. Leur

Mais le Senat ayant envoyé l'affaire au peuple.) Le Senat commet ici une grande injuſtice; il renvoye au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider ſans condamner des gens de la premiere Nobleſſe, ou ſans s'expoſer au reproche d'avoir attiré ſur Rome de très-grands malheurs. Mais ne valloit-il pas mieux éviter ces malheurs, en condamnant une famille, & en ſatisfaiſant à la Religion?

Qu'il élut ce même Fabius Tribun Militaire, & lui donna ſes deux freres pour collegues.] Vers la fin de la premiere année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 366.

nombre

nombre, leur appareil, leur force prodigieuse, & leur fureur, jetterent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux qui étoient sur leur passage; à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu; mais cette frayeur fut vaine, car sur le chemin ils ne commirent pas la moindre hostilité, & ne firent aucune violence, seulement quand ils passoient près des villes, ils crioient à haute voix, *qu'ils alloient à Rome, qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains, & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impetueuse des Barbares, les Tribuns militaires menent contre eux les Légions, qui ne leur étoient pas inferieures en nombre; car il y avoit jusqu'à quarante mille combattans; mais la plûpart étoient des soldats levez à la hâte, & nullement aguerris; d'ailleurs on négligea les Dieux dans cette occasion; car on ne se mit nullement en devoir de les appaiser par des sacrifices favorables, & on ne consulta point les Devins, ce qui ne devoit point être oublié dans un si pressant danger, & sur le point d'une si grande bataille; une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des chefs. Avant ce tems-là, pour des guerres bien moins dangereuses, les Romains avoient souvent élû un souverain Magistrat,

Dieu négligé, source de toute sorte de malheurs.

Multitude de Chefs, très-dangereuse dans les grandes occasions.

Une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte, ce fut la multitude des Chefs.] Ce n'est pas la premiere fois que la multitude des chefs a ruiné les affaires. Et on a souvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homere, οὐκ ἀγαθὸν πολυκοιρανίη, εἷς κοίρανος ἔστω. *La pluralité des Chefs n'est point bonne, qu'il y ait un seul Chef.*

qu'on appelloit Dictateur, reconnoiſſant qu'il n'y avoit rien de ſi important dans les tems difficiles, que de n'être animez que d'un même eſprit, & de n'obéïr qu'à un chef, qui eût ſeul toute la puiſſance; & en cette occaſion ils négligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reſte, ce fut l'ingratitude dont ils avoient uſé envers Camillus; car cela fit connoître aux Capitaines que la choſe du monde la plus à craindre pour eux, c'étoit d'uſer de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.

Défaite des Romains par les Gaulois à la journée d'Allia.

Les Romains s'étant avancez juſqu'à quatre-vingt-dix ſtades, camperent ſur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il ſe jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquerent avec beaucoup de furie, & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cauſe du deſordre de leur armée; leur aîle gauche fut d'abord renverſée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour ſe garantir de la premiere impetuoſité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui compoſoient cette aîle droite, ſe ſauverent à Rome, au lieu que ceux de l'aîle gauche, qui échapperent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies pendant la nuit, perſuadez que Rome étoit entierement perduë, & que les Barbares avoient déja paſſé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient reſtez. Le combat fut donné

Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le ſolſtice d'Eſté.]

dans la pleine lune, vers le solstice d'Esté, le même jour qu'étoit arrivée long-tems auparavant la défaite des trois cent Fabiens, qui furent tuez par les Toscans ; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier, & fit que ce jour-là fut appellé, à cause de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Le 16. de Juillet.

Pour ce qui est des jours, & de sçavoir s'il y en a qui soient naturellement funestes, ou si Heraclite a eu raison de reprendre Hesiode, qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui est toûjours la même, c'est une question que nous avons traitée ailleurs. Cependant il ne sera peut-être pas hors de notre sujet de rapporter ici quelques exemples, qui semblent favoriser l'opinion du Poëte Grec. Un jour heu-

Jours heureux, & jours malheureux.

Dans un Traité appellé, Differtations Physiques sur les Jours. *Il est perdu.*

Denys d'Halycarnasse écrit que ce combat fut donné environ la premiere année de l'Olympiade 98. sous l'Archonte Pyrgion, & cela s'accorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome, parce que les Olympiades enjamboient toûjours sur l'année du Consulat.

Ou si Heraclite a eu raison de reprendre Hesiode, qui établit des jours heureux & des jours malheureux.] Hesiode a ajoûté à la fin de ses Livres des œuvres & des jours, une petite piece de soixante-quatre vers, où il traite de la difference des jours, qu'il prétend naturellement heureux ou malheureux, ou moyens. Par où il paroît que cette superstition, qui infecte encore l'esprit de beaucoup de Chrétiens, est très-ancienne. Les Payens fondoient cette difference, ou sur la vertu occulte des nombres, ou sur la nature des Divinitez qui présidoient à ces jours, ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faisant voir que tous les jours sont semblables, & que ce qui arrive de bien ou de mal, ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cause très-differente, qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

reux pour les Beotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août, qu'ils appellent *Hippodromien*, & que les Atheniens nomment *Hecatombæon*. Car ce jour-là ils remporterent deux celébres victoires, qui toutes deux mirent la Grece en liberté; l'une à la bataille de Leuctres, & l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geræste, lorsqu'ils défirent Lattamyas & les Thessaliens; & d'un autre côté les Perses ont été malheureux en differens tems dans le mois d'Octobre; car le six ils perdirent la bataille de Marathon, le trois ils furent battus à Platées, & une autre fois à Myca-

* *Dans le mois*, Boedromion.

Un jour heureux pour les Beotiens, c'étoit le cinquiéme du mois d'Août.] Cependant Hesiode avoit dit que tous les cinquiémes jours des mois étoient malheureux, parce qu'alors les Furies étoient en campagne. Belle observation !

Et l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geræste.) On a fort bien vû qu'il y avoit ici deux fautes considérables. La premiere pour le tems; car cette défaite des Thessaliens & de leur chef Lattamyas par les Beotiens, n'arriva que peu de tems avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres, comme Plutarque même l'écrit dans l'un de ses traitez de Morale, & l'autre faute est pour le lieu; car ce combat fut donné dans la Beotie, & Geræste est au fond de l'Eubée. J'ai souvent remarqué que lorsqu'un lieu peu celébre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé, ce dernier prend ordinairement la place de l'autre, comme cela est arrivè ici, où les copistes ont mis *Geræste*, qui est le promontoire le plus meridional de l'Eubée, & un promontoire fort celébre pour *Ceresse*, qui est un fort de la Beotie, au dessus de Thespies. C'est à *Ceresse*, & non à *Geræste*, que Lattamyas & les Thessaliens furent battus par les Beotiens, comme le sçavant Palmerius l'a remarqué avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans ses Beotiques: Ἐπὶ δ' ἐχυρὸν χωρίον ὁ Κερησσὸς ἐς τὴν Θεσπιέων, ἐς ὃ καὶ πάλαι ποτὲ ἀνεσκευάσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ τὴν ἐπιστρατείαν τῶν Θεσσαλῶν. *Ceresse est un fort sur le chemin de Thespies, où les Beotiens se retirerent quand les Thessaliens entrerent en armes dans leur pays.*

le, & le vingt-six à Arbeles ; vers la pleine lune du même mois, les Atheniens sous la conduite de Chabrias, gagnerent contre les Lacedémoniens la fameuse bataille navale près de l'Isle de Naxe, & le vingt celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de Juin a aussi causé de grands malheurs aux Barbares ; car dans ce mois-là Alexandre défit les Lieutenans du Roi de Perse, près du Granique, & les Carthaginois furent battus ensuite par Timoleon le vingt-quatre du même mois, jour remarquable sur-tout par la prise de Troye, comme le prétendent Ephorus, Callisthene, Damasthes & Philarchus. Au contraire, le mois de Septembre que les Beotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs, car le sept ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entierement défaits, & auparavant ils avoient été battus à Cheronée par Philippe.. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées

Le mois, Thargelion.

Le mois, Metagitnion.

Ephorus.] Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrate. Il avoit écrit l'histoire de 750. ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les Barbares depuis le retour des Heraclides.

Callisthene.) Disciple & cousin d'Aristote.] Entre autres ouvrages, il avoit fait un Traité de la guerre de Troye, il fut accusé d'avoir conspiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoi qu'innocent.

Damastes.) Disciple d'Hellanicus. Il étoit de Sigée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une histoire Grecque, & un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siege de Troye.

en pieces par les Barbares. Les Carthaginois évitent ſur-tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toûjours été funeſte. Je n'ignore pourtant pas que dans le tems de la celébration des myſteres, la ville de Thebes fut ruinée par Alexandre le Grand ; & qu'après cela les Atheniens furent obligez de recevoir une garniſon de Macedoniens vers le vingt du même mois d'Octobre, auquel jour ils font la myſterieuſe Proceſſion de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a auſſi été heureux & malheureux pour les Romains ; car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres, & quelque tems après à pareil jour ſous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Armeniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nez.

Du mois, Boedromion.

De Bacchus, qu'ils portoient à Eleuſine.

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens, qui dans les mêmes jours, en differens tems, ont éprouvé la bonne & la mauvaiſe fortune. Quoi qu'il en ſoit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funeſtes dans tous leurs mois ; & la crainte & la ſuperſtition étant beaucoup augmentées à cauſe de cet accident, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoûtent à ce jour-là dans chaque mois, les deux qui le ſuivent, & ils les

Car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres.] C'eſt une faute groſſiere qui s'eſt gliſſée dans le texte, il faut lire *par Cæpion*, car c'étoit le Proconſul Q. Servilius Cæpio qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

croyent également malheureux ; mais c'eſt de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre Traité des Queſtions Romaines.

Après une victoire ſi complette, ſi les Gaulois euſſent vivement pourſuivi les fuyards, rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entierement détruite, & ceux qui étoient dedans d'être tous paſſez au fil de l'épée, tant ceux qui ſe ſauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'eſprit de ceux qui les recevoient, & tant ils rempliſſoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût ſi grande, & pouſſez d'ailleurs par l'excès de leur joye à faire bonne chere, ne s'amuſerent qu'à partager les dépoüilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains, ce qui facilita à la populace qui s'enfuit de la ville, le moyen de ſe retirer, & donna à ceux qui y reſterent, le tems de reprendre courage, & de pourvoir à leur sûreté; car abandonnant le reſte de la ville, ils ſe fortifierent dans le Capitole, qu'ils remplirent de toutes ſortes d'armes; & leur premier ſoin fut d'y retirer les choſes ſaintes, & tout ce qui regardoit la Religion. Les Veſtales s'enfuirent, & emporterent leur feu avec toutes les autres choſes ſacrées, dont la garde leur eſt commiſe. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa conſacra, & qu'il leur confia comme le principe de toutes choſes; car le feu eſt de tous les élemens celui

C'eſt la queſtion 25

Grande faute des Gaulois.

Pieté des Romains dans leurs plus grandes calamitez.

V. la Vie de Numa.

qui a le plus de mouvement de sa nature. Or, toute generation est mouvement, ou du moins, avec mouvement. Les autres parties de la matiere, si la chaleur vient à manquer, demeurent oisives, inutiles, & dans une espece de mort. Elles desirent & recherchent la force du feu comme leur ame, & elles n'ont pas plûtôt recouvré cette chaleur vivifiante, qu'elles sont disposées à agir ou à souffrir C'est pourquoi ce Prince parfaitement instruit des secrets de la nature, & qui à cause de sa sagesse passoit pour avoir des conversations particulieres avec les Muses, consacra ce feu, & commanda qu'on le gardât toûjours vivant, sans le laisser jamais éteindre, comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conserve tout cet Univers. Les autres disent que selon la coûtume des Grecs le feu brûle toûjours devant les lieux saints, comme une marque de la pureté qu'ils exigent; mais ils soûtiennent qu'au dedans il y a des choses cachées, qu'il n'est permis de voir qu'à ces Vierges sacrées, qu'ils ap-

Feu, principe de génération.

Feu des Vestales, regardé comme l'image de la vertu divine.

Or toute génération est mouvement, ou du moins avec mouvement.] Après avoir dit que toute génération est mouvement, de peur qu'on ne l'accuse de tomber dans l'opinion de ceux qui soûtenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres, il se reprend & dit, *ou du moins avec mouvement.*

Les autres parties de la matiere, si la chaleur vient à manquer, demeurent oisives.) Si la chaleur est nécessaire à la matiere pour la mettre en mouvement, la matiere est nécessaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne mouvement à la matiere sans la consumer, & que la matiere nourrisse le feu sans l'éteindre. Hippocrate dans le 1. liv. de la Diete.

pellent

pellent Veſtales. Le bruit même a couru que le Palladium qu'Enée porta de Troye en Italie, y étoit enfermé.

On conte que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui, & qu'il leur établit un culte & des ſacrifices, & qu'à la priſe de Troye, Enée enleva ces mêmes Dieux & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux ſçavoir ces myſtéres, diſent qu'il y a deux tonneaux qui ne ſont pas fort grands, dont l'un eſt ouvert & vuide, & l'autre eſt plein & fermé, & qu'ils ne peuvent être vûs que des ſeules Veſtales. Mais d'autres ſoûtiennent

Les Dieux de Samothrace, c'étoit une ſtatue de Minerve, & deux ſtatues des Dieux Penates.

On conte auſſi que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, conſacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui.] Le Poëte Arctinus, diſciple d'Homere, & après lui Calliſtratus, qui avoit fait l'Hiſtoire des choſes de Samothrace, ont écrit que Chryſe, fille de Palas, ſe mariant à Dardanus, lui porta en dot des préſens qu'elle avoit reçûs de Minerve, qui conſiſtoient en deux ſtatues de cette Déeſſe, & en quelques ſtatues des grands Dieux, ou Dieux *Cabires*; qu'après que les Arcadiens, pour fuir le déluge, ſe furent retirez à Samothrace, Dardanus fit bâtir un temple à ces Dieux, dont il ne dit le nom à perſonne, & leur établit un culte; qu'il tranſporta enſuite en Aſie ces ſtatues, que ſes deſcendans les conſacrerent dans un temple de la citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand ſoin, & que la ville baſſe ayant été priſe par les Grecs, Enée ſe rendit maître de la citadelle, enleva ces Dieux, & les porta en Italie. Denys d'Halicarnaſſe ſemble être perſuadé que parmi ces Dieux Troyens, étoient les Dieux Penates qu'il avoit vûs dans un vieux Temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes aſſis tenant chacun une lance, d'un ouvrage fort antique, & avec cette Inſcription DENAS, pour PENAS: à quoi s'accorde ce Vers de Virgile, *Cum penatibus & magnis Diis.* Je crois qu'il eſt très-inutile de rechercher quels étoient ces Dieux, puiſque les peuples mêmes qui les adoroient, ont toûjours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

que ces derniers ont été trompez, ſur ce que ces Vierges, dans le tems de leur ſuite, mirent la plûpart des choſes ſacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrerent ſous le Temple de Quirinus, d'où l'endroit même a été appellé *Doliola*, du nom de ces tonneaux, & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus conſidérable, elles s'enfuirent le long de la riviere.

Parmi ceux qui prenoient la fuite, il y avoit un Plebeien appellé Lucius Albinus qui emmenoit ſur un chariot ſa femme, ſes petits enfans & les plus néceſſaires de ſes meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces Veſtales qui portoient entre leurs bras les choſes ſacrées, marchant ſans aucune ayde, & ayant beaucoup de peine à ſe traîner, il fit deſcendre ſa femme & ſes enfans, jetta tous ſes meubles, & donna ſon chariot à ces ſaintes filles, afin qu'elles s'en ſerviſſent pour ſe retirer dans quelqu'une des villes Grecques. Cette grande pieté d'Albinus, & ce reſpect qu'il eut pour la Divinité dans un tems ſi dangereux & ſi difficile, m'ont paru dignes que j'en fiſſe mention dans ce recit, & que je tâchaſſe de les conſerver dans le ſouvenir des hommes.

Pieté remarquable d'un homme du peuple.

Il les conduiſit lui-même à Cares, ville Grecque, bâtie par les Pelaſges.

Tous les autres Prêtres des Dieux & les plus vénérables vieillards de la ville qui avoient été Conſuls, ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe, n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville; mais prenant leurs plus belles robes ſacrées, ils adreſſerent aux Dieux une priere ſolemnelle,

Tous ceux qui avoient été Magiſtrats Curules, c'eſt-à-dire, ceux qui avoient le droit d'être aſſis ſur le ſiege d'yvoire.

dont le formulaire leur fut dicté selon la coûtume, par le souverain Pontife Fabius, comme se devoüant eux-mêmes pour leur Patrie, & s'assirent dans la grande place sur des sieges d'yvoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux Dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans gardes & sans défense lui donnerent d'abord quelque soupçon, car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abbattus. Enfin ayant connu la vérité, il entra par la porte Colline & prit Rome, quelque trois cent soixante ans après sa fondation, au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidéle de ces tems-là, dont le désordre & la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciennes, fort douteuses & fort obscures. 366. ans.

Cependant un bruit sourd de cette calamité &

Au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidéle de ces temps-là.) Tite-Live fait assez connoître au commencement du liv. VI. qu'on n'a de ce tems-là aucun compte qui soit fidéle, tant parce que les Romains ne se mêloient presque pas encore d'écrire, que parce que les Commentaires des Pontifes, & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plûpart consumez par le feu. Chose étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands Historiens, tant d'excellens Poëtes, & tant de grands Philosophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain, elle n'en connoissoit même aucun, comme Horace l'assûre dans la premiere Epître du 2. liv. les Romains commencerent fort tard à lire les écrits des Grecs.

Cependant un bruit sourd se répandit jusqu'en Grece.] Le peu

de cette priſe ſe répandit d'abord juſqu'en Grece; car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, écrit dans ſon Traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident, qu'une armée venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée, près de la grande mer; mais je ne m'étonne pas qu'un Ecrivain auſſi fabuleux, & auſſi menteur qu'Heraclide, ait amplifié & embelli la vérité de cette priſe de Rome, en y ajoûtant ſes Hyperboréens & ſa

Heraclide de Pont, critiqué mal-à-propos par Plutarque.

de bruit que fit en Grece cette priſe de Rome par les Gaulois, eſt une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

Car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là.] Il en étoit ſi peu éloigné, qu'il vivoit dans ce tems-là même, puiſqu'il étoit diſciple de Platon, & qu'il le fut enſuite d'Ariſtote. Quand Rome fut priſe, Platon n'avoit que 41. an.

Mais je ne m'étonne pas qu'un Hiſtorien auſſi fabuleux & auſſi menteur qu'Heraclide ait amplifié & embelli.] Ce jugement que Plutarque fait d'Heraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuſe d'avoir embelli la priſe de Rome, & de lui avoir donné un air de Fable, en y ajoûtant ces grands termes *d'Hyperboréens* & de *grande mer*; mais ce terme *d'Hyperboréens* n'eſt pas plus fabuleux que *nation Celtique*, ni celui *de grande mer*, plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toſcane*. Plutarque avoit oublié que les Anciens appelloient la mer Mediterranée, *la grande mer*, par oppoſition au pont Euxin, ne connoiſſant pas encore l'Occéan, & qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom *d'Hyperboréens*, qui ne ſignifie autre choſe que *fort Septentrionaux*. On peut voir Strabon, liv. XI. & ce qui a été remarqué ſur Feſtus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Heraclide de Pont, ne fût un Ecrivain fabuleux & menteur, car c'étoit le vice, non ſeulement des anciens Hiſtoriens, mais auſſi des Philoſophes, ils mêloient la Fable à l'Hiſtoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, & par là plus agréables, mais ils ne laiſſoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Herodote auſſi fabuleux qu'Heraclide.

grande mer. Le Philoſophe Ariſtote témoigne formellement qu'il avoit oüi dire que la ville de Rome avoit été priſe par les Gaulois ; mais il dit que celui qui la ſauva , étoit Lucius. Or Camillus étoit appellé Marcus & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par oüi-dire.

Hiſtoire Romaine peu connue en Grece, du tems de Camillus.

Brennus étant Maître de Rome , fit aſſieger le Capitole par une partie de ſes troupes, & avec le reſte il deſcendit par la grande Place. Là voyant tous ces vieillards aſſis avec tous leurs ornemens & dans un profond ſilence , qui ne ſe levoient point à l'approche des ennemis, qui ne changeoient point de viſage, & qui, tranquillement appuyez ſur leurs bâtons, ſe regardoient ſans donner aucune marque de crainte, il fut frappé d'admiration. Les Gaulois étonnez comme lui, d'un ſpectacle ſi ſurprenant, furent long-tems ſans oſer ni les approcher , ni les toucher, les regardant comme des Dieux , qui ne manqueroient pas de punir leur inſolence, juſqu'à ce qu'un d'eux plus hardi que les autres, s'approcha de Manius Papirius, & avançant la main, la paſſa doucement le long de ſa barbe, qui étoit

Les Gaulois regardent d'abord, comme des Dieux, les vieillards Romains aſſis dans la grande Place.

Mais il dit que celui qui la ſauva étoit appellé Lucius.] L'Hiſtoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grece du tems d'Ariſtote, & ce Philoſophe peut fort bien avoir confondu les noms ; mais peut-être auſſi a-t'il voulu parler de Lucius Albinus, & qu'il a prétendu que ce fut lui qui en ſauvant par ſa pieté les Veſtales & les Dieux qu'elles portoient, fut la premiere cauſe du ſalut de Rome.

Manius Papirius frappe le premier un Gaulois, & est tué.

fort longue. Papirius le frappa de ſon bâton ſur la tête & le bleſſa dangereuſement ; le Barbare irrité tira ſon épée & le tua. Ils tuerent enſuite tous les autres ſur leur ſieges, & paſſerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent devant eux. Ils employerent pluſieurs jours à piller les maiſons, & à ſaccager la ville, où ils mirent enfin le feu, pour ſe venger de ceux qui occupoient encore le Capitole, & qui bien-loin de ſe rendre, après en avoir été ſommez, repouſſoient vigoureuſement leurs attaques, en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinerent la ville & paſſerent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains, ſans épargner ni âge, ni ſexe.

Car le feu en avoit conſumé la plus grande partie, & ceux de la campagne avoient été portez à Veies.

Le Capitole tenant plus long-tems qu'ils n'avoient cru, & les vivres commençant à leur manquer, ils partagerent leur armée ; une partie demeura avec le Roi, pour continuer le ſiege, & l'autre partie, ſe diviſant par compagnies & par bandes, ſe diſperſa & alla fourrager la campagne, & piller les bourgs avec une entiere ſecurité & une extréme confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus groſſe troupe & la mieux diſciplinée alla du côté d'Ardées, où Camillus, depuis ſon exil, menoit la vie d'un ſimple Particulier, ſans ſe mêler d'aucune affaire ; mais alors reveillé par tout ce qui ſe paſſoit, & ranimant ſes eſpérances, il étoit agité de differentes penſées, & cherchoit les moyens, non

Une partie de l'armée des Gaulois va du côté d'Ardées, où eſt Camillus.

pas de se dérober à la fureur des Gaulois, mais de les repousser & de les vaincre, si l'occasion s'en présentoit. Voyant donc que les Habitans d'Ardées étoient assez forts en nombre, mais qu'ils manquoient de résolution & de courage, à cause du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs Chefs, il s'adressa à la jeunesse, & leur dit, *qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois, ni s'imaginer que les calamitez qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence, & pour avoir suivi de mauvais conseils, fussent l'ouvrage de ceux qui n'avoient rien contribué à leur victoire; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune, qui avoit voulu montrer son pouvoir; que plus il y avoit de danger, plus il étoit glorieux de repousser une guerre étrangere & barbare, qui comme le feu, ne finissoit & ne s'éteignoit, qu'après avoir consumé tout ce qu'elle avoit vaincu; que s'ils vouloient avoir de la fermeté & du courage, il leur promettoit en tems & lieu, une victoire aisée & sans aucun danger.* Comme il vit les jeunes gens touchez de ses discours, il alla aux Chefs & au Senat d'Ardées, & les ayant persuadez, il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & de peur que l'ennemi qui étoit fort près, n'en fût informé, il les tint renfermez dans la ville.

Harangue de Camillus à la Jeunesse d'Ardées.

Les Gaulois revenant chargez de butin, après avoir couru & fourragé tout le pays, camperent en désordre & avec beaucoup de négligence, & ne penserent qu'à boire; la nuit les surprit yvres,

Camillus fort sur les Gaulois yvres, & les défait.

& le ſilence regna ſeul dans leur camp. Camillus averti par ſes eſpions, fit ſortir ſes troupes d'Ardées, & ayant fait ſans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp ſur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ſes troupes, & commanda aux trompettes de ſonner pour effrayer les Barbares, qui à ce grand bruit revenoient à peine de leur ſomme & de leur yvreſſe. Il y en eut quelques-uns qui ſe reveillerent en ſurſaut, & qui, prenant les armes, ſoûtinrent quelque temps l'effort de Camillus, & moururent en combattant; mais la plûpart accablez de vin & de ſommeil, furent tuez tout endormis; le petit nombre de ceux qui ſe ſauverent à la faveur de la nuit, fut ratrapé le lendemain par la Cavalerie, qui les trouvant errants & diſperſez, en fit un grand carnage.

La Renommée ſema tout auſſi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voiſines, & porta quantité de jeunes gens à ſe joindre à Camillus, ſur-tout les Romains, qui après la Journée d'Allia, s'étoient refugiez à Veies, & qui alors deploroient leurs malheurs par de telles plaintes:

Plaintes des Romains refugiez à Veies.

Quel Capitaine, diſoient-ils, *la Fortune a ravi à la Ville de Rome, pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illuſtre par ſes grands exploits! Et cependant celle qui a porté, & qui a nourri un ſi grand homme, demeure entiérement perdue & détruite: Et nous, faute de Capitaine, nous nous tenons renfermez derriere les*

murs

murs d'une ville étrangere, & nous demeurons les bras croisez, trahissant malheureusement l'Italie. Revenons de cette honteuse langueur, & envoyons demander nôtre Genéral au Peuple d'Ardées, ou, prenant nous-mêmes les armes, allons nous ranger sous ses étendarts. Car enfin il n'est plus banni, & nous ne sommes plus Citoyens, puisqu'il n'y a plus de Rome, & que nôtre patrie est entre les mains de nos ennemis.

Cet avis fut approuvé, & l'on deputa sur l'heure même à Camillus, pour le prier d'accepter la Charge de Genéral, mais Camillus répondit, qu'il n'accepteroit cette Charge, qu'aprés que les Citoyens qui étoient dans le Capitole, auroient confirmé leur choix par leurs suffrages selon les Loix, & que pendant qu'ils vivroient, il les regarderoit comme le Corps de la République, leur obéïroit avec une entiere soumission, & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

Grande marque de la moderation & de la probité de Camillus.

On admira la moderation & la probité de Camillus, mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au Capitole; il paroissoit même entierement impossible de faire entrer quelqu'un

Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.) C'étoit certainement l'esprit de Camillus, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son éxil, sans l'ordre du Senat & du peuple, comme Tite-Live le dit formellement; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veiens, qui avant que d'appeller Camillus, envoyerent en demander la permission au Senat, sur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée: *Adeo regebat omnia pudor, discriminaque rerum, prope perditis rebus, servabant. Tant la pudeur gouvernoit en toutes rencontres, & tant on observoit avec la derniere exactitude, jusqu'aux moindres formalitez en toutes choses, lors même que tout étoit presque perdu.*

dans cette citadelle, ſerrée de ſi près par les ennemis, qui étoient maîtres de la ville. Heureuſement parmi les jeunes gens il y eut un certain Pontius Comminius, d'une naiſſance médiocre ou moyenne, mais qui brûloit d'envie de ſe ſignaler & d'acquerir de la gloire; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas ſe charger de lettres, de peur que, venant à être pris, les ennemis ne découvriſſent le deſſein de Camillus; mais prenant une méchante robe, ſous laquelle il cacha quelques pieces de liege, il ſe mit en chemin & marcha tout le jour ſans aucune crainte; à l'entrée de la nuit il arriva près de la ville, & voyant qu'il ne pouvoit paſſer la riviere ſur le pont qui étoit gardé, il entortilla ſur ſa tête ſa robe, qui étoit peu chargée d'étoffe, & aſſez legere, & ſe mit à la nage, ſoûtenu par ces écorces de liege, avec leſquelles il traverſa le fleuve juſqu'à la ville, & continuant ſon chemin, en évitant toûjours les endroits, où il jugeoit par le bruit, & par les feux, que l'on faiſoit la meilleure garde, il gagna la porte Carmentale, où le ſilence étoit le plus grand, & du côté de laquelle le mont du Capitole étoit le plus roide, & le rocher qui l'environne, le plus eſcarpé; il grimpa ſur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus déſert, avec beaucoup de travail & de peine, ſans être apperçu, & arriva juſqu'aux premieres ſentinelles; après qu'il les eût ſaluez, & qu'il

Grande action de Pontius Comminius, qui entreprend d'entrer dans le Capitole.

Porte, ainſi appellée, à cauſe du Temple de Carmenta, mere d'Evandre, qui étoit tout auprès, au pied du Capitole.

leur eût dit ſon nom, ils le reçûrent avec une extréme joye, & l'envoyerent aux Magiſtrats.

Le Senat fut aſſemblé ſur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camillus avoit remportée, & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent, leur dit la réſolution des ſoldats, & les exhorta à confirmer la Charge de Genéral à Camillus, vû que c'étoit le ſeul à qui les Romains de dehors étoient réſolus d'obéïr. Ces nouvelles entendues, le Senat, après avoir deliberé quelque tems, élût Camillus Dictateur, & renvoya par le même chemin Pontius, qui eut à ſon retour la même bonne fortune; car il paſſa ſans être aperçû, & rapporta aux Romains de dehors les ordres du Senat, dont ils furent fort joyeux.

Le Senat, aſſiegé dans le Capitole, nomme Camillus, Dictateur pour la ſeconde fois.

Camillus trouva vingt mille hommes en armes, & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'Alliez, il ſe prépara à aller attaquer les Barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu Dictateur pour la ſeconde fois. Il ſe rendit incontinent à la ville de Veies, & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les ſecours des Alliez, il marcha contre les ennemis.

Dans ce tems-là quelques-uns des Barbares qui étoient au ſiege, paſſant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au Capitole, & appercevant en pluſieurs endroits les traces de ſes pieds & de ſes mains, comme en grimpant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pû empoigner, les herbes & les broſſailles, qui

Le chemin de Pontius, apperçu par les Gaulois.

étoient le long des rochers, foulées, & la terre éboulée par-cy par-là, ils allerent en faire le rapport au Roi, qui s'étant rendu ſur les lieux, & ayant conſideré de près ce qu'on lui avoit rapporté, ne dit rien ſur l'heure; mais le ſoir il aſſembla tous ceux qui étoient les plus diſpos & les plus legers parmi ſes troupes, & les plus propres à gravir ſur les monts les plus eſcarpez, & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin qui nous étoit caché juſqu'ici, & nous font voir que ce rocher n'eſt ni impraticable, ni inacceſſible. Ce nous ſeroit une grande honte, après de ſi heureux commencemens, de deſeſperer de la fin, & d'abandonner ce Fort, comme imprenable, lorſque les ennemis mêmes nous marquent les endroits par leſquels il peût être pris: où un ſeul homme a pû monter, pluſieurs y monteront l'un après l'autre; cela ſera même d'autant plus facile, qu'ils s'entr'aideront; je deſtine de grandes récompenſes & de grands honneurs à tous ceux qui en cette occaſion auront donné des preuves de leur courage.*

Harangue de Brennus, à ſes troupes, qu'il veut faire monter au Capitole par le même chemin.

Les Gaulois excitez par ces promeſſes, promirent gayement de monter. En effet, ſur le minuit, ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand ſilence, en s'accrochant à des rochers fort eſcarpez & fort difficiles, mais qu'ils trouverent pourtant moins inacceſſibles qu'ils n'avoient penſé, de maniere que les premiers avoient déja gagné la hauteur, & alloient ſe rendre maîtres des retranchemens, & faire main baſſe ſur les ſentinelles, qui étoient tous endor-

Les Gaulois, en graviſſant, gagnent la hauteur du Capitole.

mis, car ni homme, ni chien, ne les avoit découverts; mais il y avoit des oyes ſacrées, qu'on nourriſſoit autour du Temple de Junon. Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque tems elles étoient fort negligées, parce que les vivres avoient com-

Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance, mais depuis quelque tems elles étoient fort negligées.] Voilà une circonſtance qui me paroît bien petite & peu digne de l'Hiſtoire. A quoi bon nous apprendre qu'auparavant on nourriſſoit fort bien ces oyes; mais que depuis qu'on étoit ſi preſſé, on les nourriſſoit plus mal. Plutarque auroit-il trouvé cette particularité dans quelque Hiſtorien que nous n'avons plus? J'en doute. Et comme par tout ce qui a précedé, on voit manifeſtement qu'il avoit Tite-Live devant les yeux, on peut raiſonnablement ſoupçonner qu'il a été trompé par un endroit de cet Hiſtorien, qu'il n'a pas entendu, comme cela lui eſt arrivé déja deux fois dans cette même vie de Camillus. Voici le paſſage: *Anſeres non fefellere, quibus ſacris Junoni in ſumma inopia cibi tamen abſtinebatur.* Comment peut-on trouver dans ces paroles la moindre ombre du ſens que Plutarque a ſuivi? Cela n'eſt pas bien difficile, & voici la ſource de l'erreur. Plutarque, qui, comme je l'ai déja dit, n'entendoit pas finement le Latin, a mal fait la conſtruction de ce paſſage; il a joint *cibi* avec *abſtinebatur*, au lieu qu'il doit être joint avec *inopia*, & trompé par la reſſemblance de cette phraſe *cibi abſtinebatur*, avec la phraſe Greque φείδεσθαι σίτυ, il l'a priſe dans le même ſens, & lui a fait ſignifier, *épargner la nourriture*, au lieu que Tite-Live a dit que *les Romains dans une grande diſette de vivres, épargnoient ces oyes, & s'empêchoient de les manger.* Pour juſtifier Plutarque, on pourra dire qu'il n'a rapporté cette particularité que pour rendre raiſon de ce que ces oyes étoient ſi éveillées, mais cela n'étoit nullement néceſſaire, les oyes les mieux nourries ſont toûjours aſſez éveillées, Ceux qui refuſeront de ſe rendre à ma conjecture, ne ſçauroient au moins diſconvenir que la reflexion de Tite-Live ne ſoit plus convenable, & que Plutarque n'eut mieux fait de la ſuivre, & de dire comme lui *que malgré l'extrémité où ces Romains étoient réduits, ils avoient toûjours épargné ces oyes, parce qu'elles étoient conſacrées à Junon.* Long-tems après avoir fait cette remarque, je l'ai communiquée à un des plus

mencé à manquer, & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouie fort subtil & il est si peureux, qu'il s'effraye pour le moindre bruit ; & celles-là encore plus éveillées par la faim, & par conséquent plus faciles à allarmer, sentirent promptement l'approche des Gaulois, & se mirent à courir & à crier contre eux, de sorte qu'elles éveillerent tous ceux de la Forteresse, joint que les Gaulois se voyant découverts, ne s'empêcherent plus de faire du bruit, au contraire ils allerent aux Romains avec des cris épouvantables.

Ils sont découverts par les oyes sacrées du Capitole, qui par leurs cris éveillent les Romains.

Dans cette allarme les Assiegez saisissant impetueusement les premieres armes qu'ils rencontrerent sous la main, se défendirent, comme ils se trouverent. Le premier de tous fut Manlius, hom-

Grande action de Manlius.

sçavans hommes, & des plus grands genies de nôtre siecle, & qui auroit été reconnu pour tel dans les plus heureux siecles de Rome & d'Athenes ; il m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il pourroit bien être que Plutarque n'avoit pas ce passage de Tite-Live devant les yeux, & qu'il a suivi une vûë particuliere ; que la réflexion de Tite-Live est celle d'un homme élevé dans le sein de la politique Romaine, & plus frappé des idées du gouvernement, dont la Religion fait partie, & que la réflexion de Plutarque est celle d'un Philosophe accoûtumé à chercher les causes naturelles des accidents dont il parle ; que c'est ce qui l'a porté à remarquer que ces oyes plus mal nourries qu'à l'ordinaire, s'éveilloient aussi plus matin. Il ajoûte qu'il aimeroit pourtant mieux avoir fait la réflexion de Tite-Live que celle de Plutarque. Cela est très-judicieusement remarqué. Mais je suis persuadé que Plutarque aimeroit mieux le reproche que je lui fais d'avoir mal entendu un passage Latin, que celui que lui fait ce grand homme d'avoir fait un mauvais choix, en préferant sa réflexion à celle de Tite-Live, qui est si pleine de sens, & qui renferme une leçon très-importante & très-solide.

me Consulaire, fort robuste de sa personne, & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois qui le chargerent; comme l'un d'eux levoit sa hache pour lui abbatre la tête, il le prévint, & lui abbatit la main d'un coup d'épée, en même tems il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renversa dans le précipice, fit ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui, & repoussa les autres Barbares, qui avoient grimpé jusqu'au haut, qui n'étoient pas en fort grand nombre, & qui ne firent rien qui répondit à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour, les Romains effrayez encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une espece de miracle, jetterent du haut en bas du rocher dans le camp des ennemis le Capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précedente, & decernerent à Manlius pour le prix de sa victoire, une récompense plus honorable, qu'utile; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour; c'est-à-dire, une demie-livre de froment du pays, & de vin le quart d'une cotyle Grecque.

Récompense decernée à Manlius, pour le prix de sa victoire.

Et de vin le quart d'une Cotyle Grecque.) La cotyle Grecque contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris, car elle contenoit six cyathes, & il en faut quinze pour la pinte, ainsi le quart d'une cotyle, n'étoit pas tout-à-fait la moitié de nôtre demi septier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios*, ce qui

Cette entrepriſe manquée, les Gaulois commencerent à perdre courage; car ils n'avoient preſque plus de vivres, n'oſant aller au fourrage, de peur de Camillus, & la maladie étoit dans leur armée, parce qu'ils étoient campez parmi des monceaux de morts entaſſez les uns ſur les autres, & entre des ruines de maiſons brûlées, dont la cendre qui étoit fort haute, corrompoit tellement l'air par ſa ſéchereſſe & par ſon acreté, lorſqu'elle étoit élevée par le vent ou échaufée par le ſoleil, qu'on ne reſpiroit qu'un poiſon ſubtil qui conſumoit les entrailles, & ce qui contribua encore davantage à cette contagion, ce fut le changement de vie; car venant de lieux ombragez & couverts, qui fourniſſoient par-tout des aſyles agréables contre les chaleurs de l'été, ils ſe trouvoient dans des lieux bas & fort malſains, ſur-tout pour l'automne, à quoi ils ne purent réſiſter. Tout cela joint à la longueur du ſiege qui avoit déja duré ſix mois entiers, excita dans leur camp une peſte ſi furieuſe, qu'on n'enterroit plus les morts, à cauſe de leur trop grande quantité.

Cette extremité des Gaulois ne rendoit pas la condition des aſſiegez meilleure; la famine, qui

peut bien avoir trompé Plutarque, car *quartarius* eſt certainement la moitié de la cotyle, & Plutarque, trompé par le mot, l'a pris pour le quart. Quoiqu'il en ſoit, la choſe paroît très-petite en elle-même, mais la diſette où l'on étoit, rendoit cette largeſſe, une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

augmentoit

augmentoit tous les jours, les pressoit d'un côté & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camillus leur abbattoit extrémement le courage, car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragez, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrerent en quelque espece de pourparler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius Tribun militaire s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiegez donneroient mille livres pesant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontieres.

Capitulation des Romains.

La livre d'or valloit cinq cent livres.

Les sermens prêtez de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plaignirent de ce procédé; mais Brennus ajoûtant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance pardessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon malheur aux vaincus*, & cette parole est demeurée en Proverbe.

Tromperie insolente des Gaulois.

VÆ VICTIS.

Sur cela les Romains étoient partagez, les uns

irritez de cette insolence & pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au Capitole pour y soûtenir encore le siege; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette mediocre injure, & de ne pas faire consister la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puisque l'affront ne consistoit qu'à donner, & que la nécessité du tems les avoit réduits à le boire.

La honte consistoit à donner, & non pas à donner plus ou moins.

Arrivée de Camillus.

Pendant qu'ils contestoient ainsi entre eux & avec les Barbares, Camillus qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit passé, commanda à son armée de suivre en bon ordre & au petit pas, & s'avançant avec l'élite de ses troupes, il arriva sur le lieu. Les Romains s'étant ouverts, le reçurent comme leur Dictateur avec beaucoup de respect, & dans un profond silence. Là Camillus prenant l'or, le donna à ses gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de se retirer; car, leur dit-il, *la coûtume des Romains est de conserver leur Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*

Ce que Camillus fit en arrivant au lieu, où l'on pesoit l'or pour la rançon de Rome.

Brennus se mit en colere, & se plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camillus lui répondit, *que ce Traitté n'avoit pas été fait legitimement, & qu'il n'étoit pas valable; parce que lui étant Dictateur, & n'y ayant point d'autre Général établi par la Loi, ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun*

Fiere réponse de Camillus, à Brennus.

La coûtume des Romains est de conserver leur patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.] Plutarque a emprunté cette pensée de Tite-Live. *ferroque non auro recuperare patriam jubet.* liv. 5. 49.

pouvoir; c'est à moi seul, ajoûta-t'il, *qu'il faut s'adresser presentement, si vous avez quelque demande à faire; car je viens avec une autorité legitime, & je suis le maître, ou de vous pardonner si vous avez recours aux prieres, ou de vous punir comme des coupables, si vous ne vous repentez.*

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui; il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même tems, & se chargent, mêlez les uns avec les autres, comme on le peut penser, vû qu'ils étoient dans des ruines de maisons, dans des ruës étroites, & dans des lieux serrez qui ne souffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après, Brennus devenu plus sage, retira ses troupes dans son camp avec peu de perte, & les faisant marcher dès la nuit même, il abandonna la ville, & alla camper à huit milles, près du chemin qui mene à Gabies.

Brennus retire ses troupes, & abandonne Rome la nuit même.

Le lendemain dès la pointe du jour, Camillus fut en présence couvert d'armes éclattantes, & suivi de ses Romains qui étoient alors aussi formidables, qu'ils étoient auparavant abbattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude, & qui dura fort long-tems, jusqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entiérement défaits, & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite, furent tuez par les Romains, qui les poursuivirent fort vivement, & ceux qui s'étant dispersez, échaperent à leur poursuite, furent ac-

Camillus les suit, leur donne la bataille, & les défait entiérement.

cablez par ceux qui ſortirent contre eux des villes & des villages voiſins. Ainſi Rome qui avoit été priſe d'une maniere ſi ſurprenante, fut ſauvée d'une maniere plus ſurprenante encore, après avoir été au pouvoir des Barbares ſept mois entiers. Car ils y entrerent un peu après le quinze de Juillet, & ils en furent chaſſez vers le treize de Février.

Camillus rentre triomphant dans Rome.

Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Liberateur de ſa patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même, car les Romains qui avoient été dehors pendant le ſiege avec leurs femmes & leurs enfans, ſuivoient ſon char, & ceux qui avoient été aſſiegez dans le Capitole, & qui s'étoient vûs à la veille de mourir de faim, allerent à leur rencontre, & s'embraſſant les uns les autres, ils verſoient tous des larmes de joye pour un bonheur ſi ineſperé, & qu'ils oſoient à peine croire. Les Prêtres des Dieux, & les ſacrez

Joye des Romains pour un bonheur ſi ineſperé.

Camillus rentra triomphant dans la ville, comme le Sauveur de ſa Patrie.] Tite-Live releve davantage ce triomphe de Camillus, & l'expoſe mieux à nos yeux, en diſant: *Dictator, recuperata ex hoſtibus patria, triumphans in urbem redit, interque Jocos militares, quos inconditos Jaciunt, Romulus ac parens patriæ, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur. Le Dictateur, après avoir retiré ſa patrie des mains des ennemis, rentre triomphant dans la ville, & parmi les plaiſanteries & les bons mots que les ſoldats diſent en ces occaſions ſans préparation & ſans art, il eſt appellé Romulus, pere de la patrie, & le ſecond Fondateur de Rome, loüanges qui n'étoient nullement vaines & qu'il méritoit.* Cela marque la coûtume qui s'obſervoit dans les triomphes, où l'on ſouffroit des jeux ſatyriques, & où l'on permettoit aux ſoldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coûtume eſt expliquée dans Denys d'Halicarnaſſe, liv. VII.

Miniſtres des Temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choſes ſaintes qu'ils avoient, ou enterrées lorſqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains attentifs à ce ſpectacle ſi agréable & ſi déſiré, ſentoient le même plaiſir & la même joye, que ſi les Dieux eux-mêmes fuſſent rentrez dans la ville pour la ſeconde fois.

Camillus après avoir ſacrifié aux Dieux, & purifié la ville ſelon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matiéres, releva tous les anciens Temples, & en bâtit un nouveau au Dieu *Ajus Locutejus* dans le même endroit où Marcus Ceditius avoit entendu la voix, qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacemens & les bornes des vieux Temples furent enfin trouvez avec beaucoup de travail & de peine, par la perſeverance de Camillus, & par la grande application des Prêtres.

Camillus bâtit un Temple au Dieu Ajus Locutejus.

Mais quand il fallut ſe mettre à rebâtir la ville qui étoit entiérement détruite, le peuple ſe trouva extrémement découragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choſes néceſſaires, & qu'il avoit plus beſoin de repos & de relâche après tant de travaux qu'il venoit d'eſſuyer, que de s'aller fatiguer & tuer de nouveau, lorſqu'il n'avoit ni aſſez de force, ni aſſez de bien pour une ſi grande entrepriſe. Ainſi ſe tournant encore inſenſiblement vers la ville de Veies qui étoit ſur pied, & pourvûë de tout ce

Le peuple reparle encore d'aller habiter Veies.

qu'on pouvoit déſirer, ils donnerent matiere de diſcourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par tout que des propos ſeditieux contre Camillus, *que pour ſon ambition & pour ſa gloire particuliere, il les privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que ſe tranſporter, & qu'il les forçoit d'habiter des ruines, & de rebâtir ces reſtes affreux des flammes, afin d'être appellé, non ſeulement le Général & le ſouverain Magiſtrat de Rome, mais auſſi le Fondateur, au grand mépris de Romulus, à qui il prétendoit enlever ce titre.*

Propos ſeditieux contre Camillus.

Sur cela les Senateurs craignant une guerre inteſtine, ne voulurent pas que Camillus ſe demît de la Dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le deſſein, quoi qu'aucun autre Dictateur avant lui n'eût été plus de ſix mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine de conſoler & d'adoucir la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs careſſes & par leurs perſuaſions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faiſoient ſouvenir des Temples & des lieux Saints, que Romulus, Numa, & les autres Rois avoient conſacrez, & qu'ils leur avoient laiſſez en dépôt, & parmi toutes les autres choſes Saintes, ils ne manquoient pas de leur mettre en avant la tête humaine qui fut trouvée toute fraîche, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole, & par la-

La Dictature n'étoit que pour ſix mois.

Remontrances que les Senateurs font au peuple, pour le détourner d'aller habiter Veies.

Tête humaine, qui fut trouvée, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole.

La tête humaine qui fut trouvée toute fraîche, lorſqu'on creuſoit les fondemens du Capitole.) Ce prodige arriva ſous Tarquin

quelle les Dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des destinées, que la ville qui seroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale & la maîtresse du monde. Ils leur remettoient devant les yeux le feu sacré, qui après la guerre venoit d'être rallumé par les Vestales, & leur remontroient quelle honte ce seroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une seconde fois en abandonnant leur ville, soit qu'ils la vissent ensuite habitée par des étrangers, soit qu'elle demeurât deserte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Augure qu'on en tiroit.

Telles étoient les tendres remontrances, par lesquelles les Senateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple;mais ces Senateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple, qui déploroit ses calamitez & son indigence, & qui les prioit de considérer qu'ils étoient échappez de cette guerre, comme d'un naufrage, nuds & sans ressource, & de ne pas les forcer de rassembler ces débris d'une ville entiérement détruite, lorsqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Les Senateurs attendris à leur tour par les Lamentations du peuple.

Camillus fut d'avis de convoquer le Senat pour prendre une derniere résolution sur cette affaire.

le Superbe; on trouva sous terre la tête d'un homme égorgé qui paroissoit encore vivante, & qui dégoûtoit de sang. On envoya consulter les Devins dans la Toscane.On peut voir dans le IV. liv. de Denys d'Halicarnasse toutes les supercheries dont usa le Devin pour surprendre les Romains, & pour attribuer à la Toscane le prodige qui regardoit Rome. Comme s'il eut dépendu de l'artifice & de la subtilité du Devin de changer l'ordre de la Providence. L'Histoire est singuliere, & mérite d'être lûë.

Le Senat aßemblé sur cela.

Le Senat assemblé, il fit un long discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui ; & enfin, lorsqu'il fallut prendre les avis, il commanda à Lucretius d'opiner le premier, comme Prince du Senat, & aux autres d'opiner ensuite. Chacun fit silence. Et comme Lucretius alloit commencer, par hazard, un Centurion qui venoit relever la garde de jour, passoit par là avec sa troupe, & criant à haute voix, en s'adressant à l'Enseigne de la premiere compagnie, il lui commanda de s'arrêter & de planter là son enseigne, *car*, dit-il, *nous demeurerons fort bien ici sans aller plus loin.* Cette parole dite si à propos pour le tems, pour la matiere que l'on traittoit, & pour l'incertitude où l'on se trouvoit, n'eut pas plûtôt été entenduë, que Lucretius, après avoir adoré les Dieux, dit tout haut, *qu'il conformoit son avis à cet Oracle sacré* ;

Ce mot d'un Centurion, pris pour un Oracle.

Tout cet endroit a été fort mal traité par Amiot.

Il fit un long discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la Patrie.) Ce discours est rapporté par Tite-Live. liv. 5. 51. & c'est un chef-d'œuvre d'éloquence.

Par hazard un Centurion, qui venoit relever la garde de jour.] Tite-Live dit qu'il descendoit la garde, *revertentes ex præsidiis.* Mais le mot du Centurion convient mieux à des troupes qui vont monter la garde, qu'à des troupes qui en reviennent.

Dit tout haut qu'il conformoit son avis à cet oracle sacré.] Car quoique ce fût un mot du Centurion, ils le regardoient comme un oracle, comme ayant été inspiré par Dieu même, & c'est ce qu'ils appelloient proprement *omen*, c'est pourquoi Ciceron en parlant de ces *omina*, dit, *hæc posse contemni & rideri, præclarè intelligo ; sed id ipsum est Deos non putare, quæ ab iis significantur contemnere. Je comprends fort bien qu'on peut les mépriser & s'en moquer. Mais c'est là justement ne point croire de Dieux, que de mépriser les avertissemens qu'ils nous donnent.* Dans le 1. liv. de la Divinat.

tous

tous les autres Senateurs ſuivirent ſon exemple, il ſe fit même tout d'un coup dans l'eſprit du peuple un ſi merveilleux changement, qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre, de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empreſſement, ſans attendre, ni departement, ni ordre: & en s'emparant des lieux qui leur paroiſſoient, ou plus commodes pour bâtir, ou plus agréables. Cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement pour les ruës ni pour les maiſons, qui furent toutes mêlées & confonduës; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ſes murailles, juſqu'à la derniere maiſon du moindre particulier.

Il ne faut ſouvent qu'un mot, pour faire paſſer le peuple, du plus grand découragement, à la plus grande confiance.

Ceux qui dans cette horrible confuſion eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacemens & les bornes des lieux ſacrez, étant arrivez à la Chapelle de Mars, après avoir fait le tour du Palatium, la trouverent entierement détruite & brûlée par les barbares; & en ôtant les ruines, & en nettoyant la place, ils découvrirent ſous un grand monceau de cendres le bâton augural de Romulus; il eſt courbé par un bout, & on l'ap-

Plutarque a déja parlé de cette particularité dans la Vie de Romulus, *pag.* 145.

Et cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement.) De-là vient que les anciennes cloaques, qui d'abord ne paſſoient que par des lieux publics, ſe trouverent enſuite ſous des maiſons des particuliers. Tite-Live. liv. 5. 55.

Etant arrivez à la Chapelle de Mars.) ἐπὶ τὴν καλιάδα τοῦ Ἄρεως, il faut dire καλιάδα, comme dans la vie de Numa. Tite-Live l'apelle *curia Saliorum*, parce que c'étoit là un des giſtes des Saliens.

pelle *Lituus*. On s'en sert pour déterminer les régions du Ciel, lorsque les augures s'asseyent pour consulter le vol des oiseaux ; & Romulus, qui étoit excellent Devin, s'en servoit à cet usage ; mais ce Prince n'eut pas plûtôt disparu, que les Prêtres prirent ce bâton & le garderent très-régulierement parmi les autres choses saintes ; & après cet incendie, l'ayant trouvé sain & entier, lorsque tout le reste étoit consumé par le feu, ils en eurent une extréme joye, & conçurent de grandes esperances pour Rome, ne doutant point que ce signe ne lui présageât & ne lui assûrât une durée sans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir, qu'ils eurent à soûtenir la guerre contre les Æques, les Volsques, & les Latins, qui entrerent en armes dans leurs terres ; & les Toscans mirent en même tems le siege devant Sutrium ville alliée des Romains. Les Tribuns militaires qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campez sur le mont Marcius, y furent assiegez par les Latins, & pressez si vivement, que réduits à l'extrémité & sur le point de tout perdre, ils envoyerent demander du secours à Rome. Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisiéme fois.

Ville de Toscane, Sutri.

A deux cent stades de Rome, près de Lanuvium.

Camillus élû Dictateur pour la troisiéme fois.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuse. On dit que les Latins, soit qu'ils ne cherchassent qu'un

Dans la Vie de Romulus, vers la fin.

Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisiéme fois.] La troisiéme année de l'Olympiade 98. & l'an de Rome 367.

prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent véritablement renouveller par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, envoyerent des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnez ne sçavoient à quoi se résoudre ; car d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes, & de l'autre côté, ils soupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienséance ils couvroient cette injuste prétention, du nom spécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune Esclave, nommée Tutela, ou selon d'autres, Philotis, s'adressa aux Magistrats, & leur conseilla de choisir parmi toutes leurs Esclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laisser le soin du reste. Les Magistrats approuvant ce conseil, choisirent autant d'Esclaves qu'elle crut en avoir besoin, & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campez près de la ville.

La nuit venuë, toutes les Esclaves se saisirent des épées des ennemis, & Tutela, ou Philotis, montant sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau

tout allumé, qui pouvoit être vû de la ville ſans être apperçû du camp, car c'étoit là le ſignal dont elle étoit convenuë avec les Magiſtrats, ſans qu'aucun autre Citoyen en eût connoiſſance; ce qui fut cauſe que les gens de güerre, qui furent commandez pour cette expedition, ſortirent avec beaucoup de confuſion & de deſordre, en s'appellant les uns les autres, à meſure qu'ils étoient preſſez par leurs Officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis qui ne s'y attendoient point, & qui dormoient tranquillement, en tuerent la plus grande partie, & ſe rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7. de Juillet, qu'ils appelloient alors *Quintilis*, c'eſt-à-dire, *le cinquiéme mois*. Ce jour-là on célebre encore une fête en mémoire de cette action; car premierement on ſort de la ville pêle mêle avec beaucoup de deſordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, & autres ſemblables, pour imiter ceux qui ſortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occaſion; & les Eſclaves magnifiquement vêtuës, font le tour de la ville, en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent; enſuite elles ſe frappent entre elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait aſſeoir à table, & on les régale ſous des feüillées faites de branches de figuier, & ce jour-là eſt appellé *les Nones Caproti-*

Le jour des Nones.

nes, comme l'on penſe, à cauſe du figuier ſauvage, de deſſus lequel l'Eſclave donna aux Romains le ſignal du flambeau allumé ; car les Romains appellent un figuier ſauvage, *Caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui ſe pratique à cette Fête, ſe fait en mémoire de l'accident qui arriva à Romulus ; car on dit qu'étant ſorti de la ville, il diſparut ce jour-là, pendant un grand orage qui ſurvint tout-à-coup avec une nuée obſcure, ou même pendant une éclipſe de Soleil, d'où ce jour là eſt appellé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *Capra*, & que Romulus diſparut ce jour-là ſubitement, en parlant au peuple, près du lieu appellé *le marais de la Chevre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans ſa vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui eſt atteſtée par le plus grand nombre d'Hiſtoriens, eſt, que Camillus ayant été élu dictateur pour la troiſiéme fois, ſur les nouvelles que l'armée, commandée par les Tribuns militaires, étoit aſſiegée par les Latins & par les Volſques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter ; & faiſant un grand circuit autour du mont Marcius, ſans être apperçu des ennemis, il alla camper derriere eux, & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les aſſiegez de ſon arrivée. A cette vûë ils reprirent courage, & réſolurent de ſortir pour combattre ; mais les Latins & les Volſques ſe renfer-

Camillus va au ſecours de l'armée Romaine, aſſiegée par les Volſques.

merent dans leur camp, qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers, parce qu'ils étoient entre deux armées, & résolurent d'attendre de leur pays de nouvelles troupes, & le secours des Toscans.

Comme il l'auroit été, s'il fût venu de nouvelles troupes aux Latins.

Camillus s'apperçut de leur dessein, & pour ne pas tomber dans le même inconvenient, en se laissant envelopper, il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois, & que tous les matins il se lévoit un vent très fort du côté des montagnes. Ayant donc preparé beaucoup de feux, & mis à la pointe du jour son armée en bataille, il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits avec de grands cris; & lui à la tête de ceux qui devoient jetter les feux dans le camp du côté où le vent avoit coûtume de donner, il attendoit l'heure favorable. Dès que le Soleil fut levé, & que le vent eut commencé à souffler avec violence, l'attaque étant déja commencée de l'autre côté, il donna le signal à ses troupes. En même tems on jetta dans les retranchements un nombre infini de dards enflammez, qui tombant sur les pieux qui étoient fort serrez, & sur les arbres entassez les uns sur les autres, les embraserent dans un moment. La flamme avec une extreme rapidité se communiqua à toute l'enceinte, & gagna le dedans du camp. Les Latins, qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre, se

Comment Camillus délivre l'Armée Romaine, assiegée sur une montagne par les Volsques, & par les Latins.

voyant de tous côtez environnez de feu, se ferrerent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit; mais enfin la necessité les obligeant de sortir, ils tomberent entre les mains de leurs ennemis, qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui sortirent furent presque taillez en pieces, & ceux qui resterent furent la proye des flammes, jusqu'à ce que les Romains se mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire Camillus laissa sur les lieux son fils Lucius pour garder le butin & les prisonniers; & avec le reste de son armée il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques, & contraint les Volsques à se rendre à lui, il marcha au secours des Sutriens qu'il croyoit encore assiegez par les Toscans, ne sçachant pas le malheur qui leur étoit arrivé, car ils venoient de se rendre, & à de si dures conditions, qu'ils n'avoient eu la permission d'emporter que leurs habits. Il les rencontra sur son chemin dans ce pitoyable état, avec leurs femmes & leurs enfans, qui tous ensemble déploroient leur infortune.

Camillus marche au secours des Sutriens.

Ce spectacle le toucha sensiblement, & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchez que lui, que les prieres & les tendres embrassemens des Sutriens leur arrachoient des larmes, & les remplissoient d'indignation, il résolut de n'en pas differer la vengeance, & de mener le même jour ses troupes à Sutrium; car il jugea

bien que des hommes qui venoient de prendre une ville ſi opulente, qui n'avoient aucun ennemi en tête, & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne ſeroient nullement ſur leurs gardes, & qu'il les ſurprendroit infailliblement.

Il ne ſe trompa pas dans ſa conjecture ; non ſeulement il traverſa tout le territoire de Sutrium ſans être découvert, mais il étoit aux portes de la ville, & s'étoit ſaiſi des murailles avant que les Toſcans fuſſent avertis de ſa marche, car ils n'avoient point poſé de gardes, & ils étoient diſperſez dans les maiſons à faire grand'chere & à ſe divertir. De ſorte que quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville, ils ſe trouverent ſi pleins de viande & de vin, que la plûpart n'eurent pas la force de prendre la fuite, & ſe laiſſerent honteuſement tuër dans les maiſons ſans ſe défendre, ou ſe rendirent encore plus honteuſement.

Camillus reprend Sutrium, le jour même qu'elle a été priſe par les Toſcans, & y ramene ſes Citoyens.

Il venoit de terminer trois guerres, car il avoit vaincu les Æques, les Volſques & les Toſcans.

C'eſt ainſi que la ville de Sutrium fut priſe deux fois dans le même jour. Car ceux qui venoient de la prendre, la perdirent, & ceux qui l'avoient perduë, la reprirent par la valeur & par la ſage conduite de Camillus. Cette action lui fit décerner le triomphe, qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car ſes plus grands envieux & tous ceux qui prétendoient que la Fortune avoit plus de part, que ſa valeur, aux grandes choſes qu'il avoit exécutées, furent forcez de donner la gloire de ce dernier ſuccès

à

à ſon grand courage & à ſa prudence.

Le plus apparent de ſes envieux & de ſes rivaux étoit Marcus Manlius, qui le premier avoit repouſſé les Gaulois à l'eſcalade du Capitole, & qui de là avoit été honoré du ſurnom de *Capitolin*. Cet homme, qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui par les bonnes voyes ne pouvoit parvenir à ſurpaſſer ou à égaler la réputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on ſe ſert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le peuple, & ſur tout ceux qui étoient accablez de dettes. Il défendoit les uns en Juſtice, plaidant leurs cauſes contre leurs créanciers, & délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât eſclaves ſelon la Loi. De ſorte qu'il eut bien-tôt autour de lui un grand nombre de ces ſortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui ſe rendirent formidables aux nobles par leur inſolence & par les déſordres qu'ils commettoient dans les aſſemblées.

Manlius envieux de Camillus.

Moyen ordinaire pour établir la tyrannie.

Selon la Loi des XII. Tables.

Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus, qui d'abord ſe ſervant de ſon autorité, fit mettre en priſon Manlius. Le peuple en fut ſi affligé, qu'il en prit le deüil, ce qui ne s'étoit jamais vû que dans les grands malheurs & dans les calami-

Manlius mis en priſon. Le peuple en prend le deüil.

Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus.) Plutarque ſe trompe, ou bien il manque quelque choſe au texte, & il faut lire, *ce danger fit élire Dictateur Cornelius Coſſus, qui nomma Général de la cavalerie Quintus Capitolinus*. Tite-Live VI. 12. ce fut la troiſiéme année de l'Olympiade 99. & l'an de Rome 371.

tez publiques. Le Senat craignant une ſédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette diſgrace ne le corrigea point, au contraire elle l'irrita, & devenu plus fier & plus inſolent, il remplit la ville de ſédition & de trouble.

Mis en liberté par l'ordre du Senat, il en devint plus inſolent.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois, & Manlius appellé en Juſtice. Rien ne nuiſit tant à ſes accuſateurs que la vûë du Capitole; car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défenſe de la fortereſſe, ſe voyoit de la place où on le jugeoit, & lui-même il excitoit la compaſſion des Romains, en tendant ſes mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de ſe ſouvenir des grands combats qu'il avoit ſoûtenus. De ſorte que les Juges ne ſçachant plus à quoi ſe déterminer, differerent pluſieurs fois de prononcer, car ils ne vouloient pas l'abſoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils n'avoient pas non plus le courage de le juger ſelon la rigueur de la Loi à la vûë de ce grand exploit qui avoit ſauvé Rome, & que le Capitole leur remettoit inceſſamment devant les yeux.

Camillus nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois.

Manlius appellé en Juſtice.

Cette place étoit le champ de Mars.

Effet que produit la vûë du Capitole ſur les Juges de Manlius.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquiéme fois.] L'an de Rome 372. & la derniere année de l'Olympiade 99.

Rien ne nuiſit tant à ſes accuſateurs que la vûë du Capitole.) Il y a dans le texte une tranſpoſition évidente, qui corrompt tout le paſſage. ὑπερφαίνετο τῆς ἀγορᾶς ἀπὸ τοῦ Καπιτωλίου ne peut être expliqué. Ces derniers mots τοῦ Καπιτωλίου doivent être rejcttez après le mot ὄψις du membre précedent. Et au lieu de ὑπεφαίνετο, il faut lire comme dans un Manuſcrit ὑπερεφαίνετο *paroiſſoit fort élevé de la place où on le jugeoit.*

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produisoit sur les Juges, transporta le Tribunal dans le bois Petilien, d'où on ne voyoit plus le Capitole. Alors l'accusateur déduisit tous les Chefs d'accusation contre le coupable, & les Juges se souvenant de tout ce qui s'étoit passé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices. Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole, & précipité du haut de

Hors de la porte Flumentane aujourd'hui la porte du peuple.

Effet que produisit le changement de lieu pour le jugement de Manlius.

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produisoit sur les Juges, transporta.] Exemple bien surprenant des effets que peut produire la vûë d'un objet qui reveille certaines idées. On a vû dans la vie de Themistocle, qu'à Athénes les trente Tyrans changerent les vûes du lieu des assemblées, dans la pensée que la vûë de la mer inspiroit & maintenoit la Democratie. Mais pourquoi Camillus poursuivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce mérite, & qui avoit si bien servi? Que ne cédoit-il ce triste honneur à ses Collegues? Aussi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action sur Camillus seul, dit *que les Tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vûë produisoit, &c.*

Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole.) Etrange bizarrerie du peuple; il ne peut se résoudre à condamner Manlius à la vûë du Capitole, & un moment après il le précipite de ce même Capitole, dont la vûë l'avoit empêché de le condamner.

Et précipité du haut de ce rocher, qui après avoir été le théatre, &c.) Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déreglée, est capable de faire oublier une infinité de grandes qualitez, & non seulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuses. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius, il produisit trente dépoüilles des ennemis qu'il avoit tuez de sa main, & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ses Généraux, parmi lesquels il y avoit deux couronnes murales & huit couronnes civiques, & il présenta plusieurs Citoyens qu'il avoit sauvez des mains des ennemis, au nombre desquels étoit C. Servilius Général de la cavalerie, tout cela couronné par l'exploit du Capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuse de la liberté.

ce rocher, qui, après avoir été le théatre de ses plus grands exploits & de sa fortune, le fut aussi de sa honte & de son malheur. On rasa sa maison, où l'on bâtit le Temple de la Déesse qu'ils appellent *Moneta*; & l'on ordonna qu'à l'avenir, aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.

Camillus appellé pour la sixiéme fois à la charge de Tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déja dans un âge avancé, & peut-être aussi, parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune après tant de gloire & tant de succès. Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé, car il tomba malade dans ce même tems-là, mais le peuple bien loin de se relâcher, se mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit seulement besoin de son conseil & de sa conduite; & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius, l'un de ses Collegues.

Il pouvoit avoir 66. ou 67. ans.

Camillus forcé d'accepter la charge de Tribun militaire pour la sixiéme fois.

Lucius Furius Medullinus.

Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.) Tite-Live ajoûte que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendans ne s'appelleroit Marcus Manlius.

Camillus fut appellé pour la sixiéme fois, à la charge de Tribun militaire.] Ce texte de Plutarque doit servir à faire corriger le texte de Tite-Live, v. 22. *M. Furium Camillum septimum Tribunum militum creavere.* Il faut lire *sextum*, comme dans cet endroit de Plutarque. Car c'étoit l'an de Rome 375. & la troisiéme année de l'Olympiade C. & ce fut le dernier Tribunat de Camillus.

Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé.] Il étoit prêt de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire à ceux qui s'excusoient sur leur santé, mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

Les Preneſtins & les Volſques étoient entrez avec une groſſe armée ſur les terres des alliez des Romains. Camillus ſans perdre tems, alla camper près d'eux; ſon deſſein étoit de tirer la guerre en longueur, afin que s'il falloit en venir à une bataille, il pût auſſi payer de ſa perſonne après avoir recouvré ſes forces; mais voyant que ſon Collegue tranſporté d'un violent déſir de gloire, avoit une extréme impatience d'en venir aux mains, ſans pouvoir être retenu par aucune remontrance, & qu'il inſpiroit la même ardeur aux Capitaines & aux Centurions, il craignit qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir voulu par envie dérober à ces jeunes Officiers une occaſion d'acquerir de l'honneur, & de rendre un grand ſervice à la République. Il lui permit donc, quoique malgré lui, de donner le combat, & à cauſe de ſa maladie il demeura dans le camp avec peu de troupes; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconſidérément dans les pieges que les ennemis lui avoient tendus, & que les Romains étoient pouſſez & mis en fuite, il ne put ſe retenir, & ſe levant de ſon lit, il marcha au devant d'eux aux portes du camp, & paſſant au travers de ſes troupes qui étoient en déroute, il alla donner ſur ceux

Ils avoient aſſiegé & pris Satricum, colonie des Romains.

Camillus va au ſecours des alliez des Romains.

Camillus malade ſauve ſon Collegue, & repouſſe les ennemis déja victorieux.

Son deſſein étoit de traîner la guerre en longueur.) *Qui occaſionem juvandarum ratione virium trahendo bello quærebat*, dit Tite-Live VI. 23. & pour dire cela en paſſant, il faut remarquer cette façon de parler. *Ratione juvandarum virium*, pour dire, *ſous prétexte de recouvrer ſes forces*, *pour avoir le temps de recouvrer ſes forces*.

Et lui à cauſe de ſa maladie, il

qui les pourſuivoient. Ceux qui avoient déja gagné leurs retranchemens, retournerent ſur leurs pas, & le ſuivirent, & ceux qui venoient pour s'y ſauver, ſe ralliant autour de lui, & ſe mettant en bataille, s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur Général. Ainſi les ennemis furent obligez de ſe retirer.

Tite-Live écrit que ce fut le jour même.

Le lendemain Camillus ſortit à la tête de ſes troupes, les défit en bataille rangée, & étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fit un fort grand carnage. De-là, ayant appris que la ville de Satricum, colonie des Romains, avoit été priſe par les Toſcans, & que ſes habitans avoient été tous paſſez au fil de l'épée, il renvoya à Rome les troupes les plus peſamment armées, & avec les plus legeres & les plus diſpoſées à le ſuivre, il alla attaquer les Toſcans qui étoient maîtres de Satricum, les battit, en tua une grande partie, & chaſſa les autres.

Ville du Latium.

Camillus bat les Toſcans & réprend Satricum.

Après cette heureuſe expedition, il s'en retourna à Rome chargé de butin, faiſant connoître par ſon exemple que les plus ſages de tous les peuples étoient ceux, qui, ſans s'arrêter à la foibleſſe & la vieilleſſe d'un Général qui avoit de l'expérience & du courage, ſçavoient le préferer malgré lui & tout malade, à ceux qui étant dans la fleur de leur âge demandoient & bri-

Sageſſe d'un peuple dans le choix d'un Général.

demeura dans le camp avec peu de troupes.) Tite-Live dit formellement qu'il ſe mit à la tête du corps de reſerve, & qu'il regardoit d'un lieu élevé le ſuccès du combat.

guoient le commandement. C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome, le Senat donna encore le ſoin de cette guerre à Camillus, avec la permiſſion de prendre avec lui tel de ſes cinq Collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préference; mais contre l'attente de tout le monde, Camillus choiſit Lucius Furius, le même, qui depuis peu contre ſon ſentiment, avoit donné la bataille aux Preneſtins & aux Volſques, & avoit été battu; mais il le préfera à ſes autres Collegues, apparemment pour couvrir ſon malheur, & pour effacer ſa honte.

Choix ſurprenant qu'il fit d'un Collegue.

Dès que les Tuſculaniens ſentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour reparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de Laboureurs qui travailloient aux terres, & de Bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les Artiſans travailler tranquillement dans leurs boutiques, les Bourgeois en Robe dans la place, &

Artifice des Tuſculaniens à l'approche de Camillus.

C'eſt pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tuſculum étant portée à Rome.] Ce fut Camillus qui l'y porta en menant à Rome les priſonniers de Tuſculum, qu'il avoit faits à la derniere bataille.

Les Bourgeois en robe dans la place.) Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau le *pallium*, celui des Grecs. On les quittoit dans la guerre, de ſorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

les Magiſtrats courir par tout pour faire préparer les logemens à ſes troupes, comme ne craignant rien,& ne ſe ſentant coupables de rien.

Cette ſécurité & cet empreſſement ne perſuaderent pas à Camillus qu'ils n'euſſent pas eu le deſſein de ſe revolter, mais ils le diſpoſerent à avoir pitié d'eux, & à être touché de leur repentir. Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de ſuppliants,demander pardon de leur faute; & quand ils eurent obéï, il aida beaucoup à les faire abſoudre du crime de rebellion, & à leur faire accorder le droit de Bourgeoiſie. Voilà les actions les plus éclattantes que Camillus fit dans ſon ſixiéme Tribunat.

Après cela, Licinus Stolo excita une grande ſédition, car le peuple s'élevoit contre le Senat, & prétendoit à quelque prix que ce fût, que les Conſuls qu'on alloit élire, ne fuſſent pas tous deux Patriciens, mais qu'il y en eût un de race Plebeienne. Les Tribuns du peuple furent nommez, mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les Comices Conſulaires. Ainſi faute de

Ce Licinius Stolo étoit Plebeien, mais homme très-conſidérable.

Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de ſupplians, demander pardon de leur faute.] Cela fut exécuté, & Tite-Live rapporte le diſcours que le Général des Tuſculaniens fit au Senat, & qui eſt très-digne d'être lû. Il eſt liv. VI. 26.

Licinius Stolo excita une grande ſédition.] Cette ſédition dura long-tems, & Plutarque paſſe ici en trois mots treize années entiéres.

Les Tribuns du peuple furent nommez, mais le peuple empêcha, &c.] Les Tribuns du peuple, qu'on nomma, empêcherent qu'on ne fit aucuns Magiſtrats Curules, & ce déſordre dura cinq ans. Liv. VI. 35.

Magiſtrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des deſordres plus grands que ceux dont on étoit déja ſorti. Pour prévenir ce malheur, le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatriéme fois, malgré le peuple, & en quelque façon malgré lui; car il ne vouloit pas s'oppoſer à des hommes, à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les Patriciens pendant la paix; & il voyoit bien que l'envie ſeule de ces derniers les avoit portez à l'élire, afin que s'il avoit le deſſus, il ruinât le peuple, ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même, s'il avoit le deſſous. Cependant pour remedier aux maux preſens, ayant ſçû le jour que les Tribuns du peuple devoient propoſer & faire paſſer leur loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort groſſes amendes ceux qui n'obéïroient pas à cet ordre. Les Tribuns du peuple de leur côté, s'oppoſoient à ſes menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes, s'il ne ceſſoit d'empêcher le peuple de donner ſes ſuffrages ſelon les Loix. Soit donc qu'il craignît un ſecond éxil & une ſeconde condamnation, fort indigne d'un homme de ſon âge, & qui avoit fait de ſi grandes

Camillus élu par le Senat Dictateur pour la quatriéme fois, & malgré lui.

Vûës du Senat qui le nomma Dictateur.

Il ne le fit pas, il menaça ſeulement de le faire.

Licinius Stola & L. Sextius.

Vingt-cinq mille livres.

Le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatriéme fois.) La derniere année de l'Olympiade 103. l'an de Rome 388.

actions, soit qu'il ne se sentît pas assez fort pour resister à cette tempête, & pour vaincre l'effort & l'obstination insurmontable du peuple, il se retira dans sa maison, & peu de tems après sous prétexte de quelque indisposition, il se démit de la Dictature. Le Senat nomma en sa place un autre Dictateur, qui ayant choisi pour Général de la cavalerie, le même Stolon, qui étoit chef de la sédition, donna lieu de faire passer une Loi très-désagréable aux Patriciens; car il ordonna qu'aucun Citoyen ne posséderoit pas plus de cinq cens arpents de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon, d'avoir pû faire confirmer cette Loi par les suffrages du peuple, malgré les efforts des Nobles qui s'y opposoient; mais bien-tôt après convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posséder, il fut condamné & puni selon sa Loi.

Camillus se retire dans sa maison, & se demet de la Dictature.

Un autre Dictateur, ce fut Pub. Manlius.

Loi de Stolon qu'aucun Citoyen ne posséderoit pas plus de 500. arpents de terre.

Il viole le premier sa Loi, & est condamné.

Il restoit encore la nomination des Consuls, qui étoit non-seulement le point principal de la sédition, mais celui qui l'avoit fait naître, & qui donnoit le plus de peine au Senat; mais sur ces

Et peu de tems après, sous prétexte de quelque indisposition.) D'autres prétendent qu'il se démit de la Dictature par scrupule de Religion, parce que les auspices n'avoient pas été bien observez quand il fut nommé.

Mais bien-tôt après convaincu lui-même.) Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par Popilius Lænas à une amende de 500. liv. parce qu'il possedoit mille arpents de terre, conjointement avec son fils qu'il avoit émancipé pour éluder sa Loi. *Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lænate sua lege decem millibus æris est damnatus, quod mille jugerum agri cum filio possideret, emancipandoque filium fraudem legi fecisset.* liv. VIII. 16.

entrefaites on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois, revenant encore des rivages de la mer Adriatique, marchoient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable; la menace fut même accompagnée de l'effet, le plat pays étant déja tout ſaccagé, & ceux qui ne purent ſe retirer dans Rome, ayant été obligez de ſe refugier ſur les montagnes. La crainte appaiſa la ſédition; le Senat réüni avec le peuple & les Nobles avec leurs inferieurs, d'un commun conſentement ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquiéme fois. Il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingts ans. Cependant voyant la néceſſité & le grand danger de la République, il n'allegua, comme auparavant, ni raiſon, ni prétexte, mais il accepta cette Charge ſans balancer, & aſſembla ſon armée.

Retour des Gaulois

Camillus élu Dictateur pour la cinquiéme fois.

Comme il ſçavoit par experience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares ſans

Maniere dont les Gaulois ſe ſervoient de leurs épées.

Ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquiéme fois, il étoit alors fort vieux, car il avoit déja bien près de quatre-vingts ans.) C'étoit l'an de Rome 389. & la premiere année de l'Olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre, ſous le Dictateur Poſthumius Tubertus, comme je l'ai remarqué au commencement.

Comme il ſçavoit par experience que la principale force des Gaulois conſiſtoit dans leurs épées, qu'ils manioient à la maniere des Barbares.) Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille, leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occaſion, fut pratiqué auſſi heureuſement plus de ſix vingts ans après par le Conſul C. Flaminius contre les Gaulois, comme Polybe le raconte dans ſon ſecond livre.

aucun art, & avec lesquelles ils abbattoient têtes & épaules, il fit donner à la plûpart de ses troupes des casques d'acier bien poli, afin que les épées se rompissent ou qu'elles ne fissent que glisser, fit border leurs boucliers d'une lame de fer, le bois seul ne pouvant pas résister aux coups, & leur enseigna à se servir de longues javelines, avec lesquelles se glissant sous les épées des Barbares, ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

Ce que Camillus imagina contre les épées des Gaulois.

Déja les Gaulois étoient sur le bord de la riviere d'Anion avec une armée si chargée de butin, qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus se mit en campagne à la tête de ses troupes, & alla camper sur une colline, dont la pente étoit fort douce, & qui avoit plusieurs creux; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée, & que l'autre paroissoit s'être retirée de crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion, il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline; mais il se tint renfermé dans son camp, où il s'étoit retranché avec grand soin, jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit dispersée au fourrage, & que ceux qui étoient restez dans le camp étoient toûjours gorgez de viande & noyez de vin, il envoya avant jour son infanterie legere insulter les ennemis, & les empêcher de se mettre en bataille, en tombant sur eux à mesure qu'ils

Il marche contre les Gaulois. Sa conduite pleine de sagesse.

ſortoient ; & à la pointe du jour il fit deſcendre dans la plaine, & rangea en bataille ſes troupes peſamment armées, qui étoient fort nombreuſes & pleines d'ardeur, contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre & fort découragées.

Ce fut la premiere choſe qui rabbattit le courage & la fierté des Gaulois, qui ſe crurent deshonorez de ce que les Romains avoient oſé les attaquer les premiers. L'infanterie legere fondant donc ſur eux, avant qu'ils puſſent ni prendre leur poſte, ni ranger leurs bataillons, les pouſſoit vivement, & les forçoit de combattre en deſordre, comme ils ſe trouvoient. Et Camillus avec le gros de l'armée les chargea vigoureuſement. Les Barbares marcherent fierement à ſa rencontre l'épée haute ; mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines, & oppoſant à leurs coups des corps tout couverts de fer, leurs épées ſe fauſſoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles ſe plioient & ſe courboient très-facilement. D'ailleurs, leurs boucliers hériſſez de javelines étoient ſi peſans quand les Romains les retiroient, que ne pou-

Bataille de Camillus contre les Gaulois.

Epées des Gaulois.

Leurs épées ſe fauſſoient, car comme elles étoient d'une trempe fort molle, & d'un fer peu battu, elles ſe plioient & ſe courboient très-facilement.) Polybe écrit que leurs épées étoient faites de maniere, qu'elles ſe courboient, & que leur tranchant ſe rebouchoit dès le premier coup qu'ils en donnoient, & qu'elles n'étoient plus en état de ſervir, s'ils ne les redreſſoient avec le pied en les mettant contre terre.

vant plus les soûtenir, ils abandonnoient leurs propres armes pour se jetter sur celles de leurs ennemis, & pour leur arracher leurs javelines; & alors les Romains les voyant découverts, se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillerent en pieces les premiers rangs, les autres prirent la fuite, & se disperserent dans la plaine. Car Camillus s'étoit saisi des montagnes & des côteaux, & ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance, & dont Camillus pouvoit se rendre maître sans coup ferir.

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome, & qu'elle commença à rassûrer les Romains contre les Gaulois, qui jusques-là leur avoient toûjours paru très-redoutables, car ils étoient persuadez que les premieres victoires qu'ils avoient remportées sur eux, n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur, mais l'effet de quelques accidens imprévûs, & sur tout des maladies, qui avoient affoibli l'armée des ces Barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande, qu'ils avoient fait une Loi, par laquelle ils dispensoient les Prêtres d'aller à la guerre, à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

Prêtres Romains obligez d'aller à la guerre contre les Gaulois.

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome.) Il y a faute au nombre, on a mis XIII. pour XXIII. car cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome. Polybe dit *trente ans après*, mais il ne compte pas exactement les années. D'ailleurs, Tite-Live écrit formellement que Camillus vêcut 25. ans après avoir chassé les Gaulois de Rome.

C'eſt-là le dernier exploit de Camillus, car la prise de la ville de Velitres ne fut que la ſuite de cette expedition, & elle ſe rendit même ſans combattre ; mais dans le Gouvernement de la République, il avoit encore à ſoûtenir l'aſſaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple, qui fier de ſa victoire, voulut qu'au préjudice de la Loi il nommât un des Conſuls de race Plebeiene ; le Senat s'y oppoſoit de toute ſa force, & ne vouloit pas que Camillus ſe démît de la Dictature, eſperant qu'avec le ſecours de cette ſuprême autorité, il combattroit avec plus de ſuccès pour l'Ariſtocratie. Un jour donc que Camillus, aſſis dans la place ſur ſon Tribunal, rendoit la juſtice, il vint de la part des Tribuns un Licteur qui lui ordonna de le ſuivre, & qui en même tems mit la main ſur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un ſi grand bruit, & cauſa un ſi grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil ; le parti de Camillus repouſſoit le Licteur, & le peuple ordonnoit toûjours à ce Licteur de l'arracher de ſon Siege. Camillus dans cette émeute ne ſçachant à quoi ſe déterminer, ne ſe démit pourtant point de ſa charge, & penant avec lui les Senateurs, il marcha vers le Senat ; & avant que d'entrer, ſe tournant vers le Capitole, il pria les Dieux d'amener à une heureuſe fin un ſi grand deſordre, & fit vœu de bâtir un Temple à la Concorde, dès que les troubles ſeroient appaiſez.

Ville des Volſques dans le Latium.

Aſſaut que Camillus eut à ſoûtenir contre le peuple qui vouloit qu'on prît un Conſul dans ſon corps.

Un Licteur met la main ſur Camillus Dictateur, & veut l'arracher de ſon Tribunal.

Camillus fait vœu de bâtir un Temple à la Concorde, après les troubles appaiſez.

Quand on vint à déliberer dans le Senat, la contrarieté des avis excita de grandes contestations; mais enfin le plus doux l'emporta, c'est-à-dire, celui qui cédoit au peuple, & qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son corps. Dès que le Dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine assemblée, le peuple en eut tant de joye, qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le Senat, & accompagna Camillus jusques dans sa maison avec de grandes acclamations & de grands applaudissemens.

Le Senat cede au peuple.

Le lendemain on s'assembla, & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus, & pour conserver la mémoire de cette heureuse réünion, on bâtiroit le Temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit sur la place & sur le Comice; Qu'on ajoûteroit un jour aux fêtes Latines, qui désormais dureroient quatre jours; Que sans perdre un moment, on iroit offrir des sacrifices dans tous les Temples; & que ce jour-là tous les Romains, sans exception, seroient couronnez de chapeaux de fleurs. Camillus tint ensuite les Comices Consulaires, & l'on nomma Consuls Marcus Æmilius du côté des Patriciens, & Lucius Sextus du côté du peuple.

L'année suivante il s'éleva une si grande peste

Et qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son corps.] Si les Patriciens cedérent au peuple l'un des Consuls, le peuple donna aux Patriciens un Préteur pour administrer la Justice dans la ville, & ce Preteur, ce fut le fils de Camillus.

L'année suivante.] C'étoit l'an de Rome 391. la troisiéme année

dans

dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de peuple, & la plûpart des Magiſtrats; mais elle ſe ſignala encore davantage par la mort de Camillus; car quoiqu'il fût raſſaſié de jours, & que ſa vie eût été auſſi longue & auſſi entiere que celle d'aucun autre homme, les Romains furent plus affligez de ſa perte, que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens, qui moururent dans le même tems de la même maladie.

La peſte fait un grand ravage dans Rome, & emporte Camillus.

de l'Olympiade CIV.

Et la plûpart des Magiſtrats.) Elle emporta un Cenſeur, un Edile & trois Tribuns du peuple.

Les Romains furent plus affligez de ſa perte que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens.) Cela eſt très-croyable. Une ville, un Etat qui perd un homme du mérite & de la vertu de Camillus, quelque vieux qu'il ſoit, perd plus qu'en perdant un grand nombre d'autres Citoyens.

LA COMPARAISON de Themiſtocle & de Furius Camillus.

SUR les particularitez que nous venons de recueïllir de la vie de Themiſtocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands Hommes ont eu beaucoup de choſes ſemblables. Nez l'un & l'autre dans une famille obſcure, ou qui n'étoit pas encore illuſtrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumiere par leur vertu, & de tranſmettre à leur poſtérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu

Ce que Themiſtocle & Camillus ont eu de ſemblable.

à soûtenir de grands combats contre les Etrangers, & de plus grands encore contre leurs Citoyens; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes Citoyens qu'ils avoient si utilement servis, & ils ont l'un & l'autre arraché leur Patrie des mains des Barbares.

Les tems où ils ont vêcu, ont été si semblables en tout, qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes, ils ont porté aussi des hommes de même genie & de même caractére pour leur résister, & pour sauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs tems qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune; car il a fallu nécessairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux, qui sont si ressemblants, on ne laisse pas, quand on les examine de près, d'en trouver de particuliers, qui produisent des dissemblances assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler & de les mettre dans tout leur jour, afin que, comme dans un portrait en raccourci, on voye d'un coup d'œil en quoi ils different, & en quoi ils se ressemblent.

Premier avantage de Camillus sur Themistocle.

Camillus paroît d'abord l'emporter sur Themistocle par le grand nombre de ses exploits, car il a gagné plusieurs grandes batailles, pris plusieurs villes, repris celles dont les ennemis s'étoient emparez, délivré une armée assiegée, sauvé son Collegue qui avoit engagé le combat

mal-à-propos, & il a fini glorieuſement pluſieurs guerres très-dangereuſes. A ces actions ſi brillantes, Themiſtocle ne peut oppoſer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perſes dans les divers combats d'Artemiſe, & de les avoir entiérement défaits dans le détroit de Salamine.

Premier avantage de Themiſtocle ſur Camillus.

Quant au premier exploit, Camillus n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par ſon courage toutes ces guerres Etrangeres, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Themiſtocle a fait pour les Grecs, en aſſoupiſſant par ſa ſageſſe leurs guerres inteſtines, en réconciliant leurs villes, & en réüniſſant tous leurs Citoyens. Car quoique rien ne paroiſſe plus aiſé, ni plus ordinaire que d'appaiſer des diviſions domeſtiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même ſervant à réünir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occaſion ce fut une action d'une ſinguliere prudence d'avoir empêché les villes rivales d'Athénes, de profiter du ſecours du grand Roi pour aſſujettir Athénes & toute la Grece. Et bien-tôt après la mort de Themiſtocle on connut l'importance de ce ſervice & la grandeur de ce danger.

Second avantage de Camillus.

On ne ſçauroit comparer les combats de Themiſtocle à Artemiſe avec les combats de Camillus contre les Æques, les Volſques & les Latins; car dans tous ces combats Camillus remporta toûjours des victoires complettes, au lieu que Themiſto-

cle à Artemiſe ne fit qu'apprendre aux Grecs que les Barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaiſſeaux, & ces combats ne furent à proprement parler que le commencement de la victoire.

Second avantage de Themiſtocle.

Mais s'il faut juger des actions des hommes, plûtôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine eſt un exploit ſi conſidérable, qu'il peut ſeul balancer tous ceux de Camillus, ſoit que l'on regarde l'état où les Athéniens ſe trouvoient alors, ſoit que l'on conſidére la redoutable puiſſance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvroit la mer de vaiſſeaux, avoit encore une formidable armée de terre, ſoit enfin que l'on faſſe attention au grand nombre de peuples que cette victoire a ſauvez. Camillus ſauva Rome, mais Themiſtocle en ſauvant Athenes, ſauva toute la Grece, qui alloit gemir dans une dure ſervitude. Or une action, dont l'utilité s'étend ſur pluſieurs peuples, eſt préferable ſans contredit à celle qui n'eſt avantageuſe qu'à un ſeul.

Regle pour juger de la grandeur des actions.

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ſes grands ſuccès qu'à lui-même, au lieu que Themiſtocle a dû partager le gain de ce combat avec le Général de Lacédémone. Il eſt vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur; mais ſans la prudence de Themiſtocle, cette valeur auroit été

inutile, elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce Général diminuë en rien la gloire de Themiſtocle, il lui ſert de relief; car Themiſtocle eut le plaiſir en ſauvant la Grece, de ſauver auſſi ce Général & toutes ſes troupes. Si Themiſtocle donna en cette occaſion des marques d'une prudence conſommée, ſoit en jettant les Grecs dans la néceſſité de combattre dans le détroit, ſoit en choiſiſſant le moment de l'attaque le plus favorable, il donna auſſi des preuves d'une patience qui marque une véritable force, & d'une moderation qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate, & où l'émulation & l'opiniâtreté qui auroient paſſé pour grandeur de courage dans l'eſprit du peuple, auroient certainement ruiné les affaires des Grecs; car il eſt certain qu'il ne vainquit ſes ennemis par ſon courage, que parce qu'il avoit vaincu par ſa déference ſes alliez, & je ne ſçai ſi Camillus peut rien oppoſer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Themiſtocle témoigna en ſouffrant l'emportement d'Eurybiade pour avoir le tems de lui donner ſes avis. Il faut bien ſçavoir le chemin de la gloire pour y aller ſi ſûrement par un ſentier qui paroît auſſi détourné que celui de ſouffrir des inſultes, & de boire des affronts.

La patience & la moderation de Themiſtocle égales à ſa prudence.

Que s'il en eſt des actions des hommes comme

Troiſiéme avantage de Camillus.

des Tragedies, où les momens bien menagez produisent les plus grandes surprises, & causent le plus d'admiration par la terreur & par la compassion qu'ils inspirent, il n'y a rien dans la vie de Themistocle qui égale les incidens miraculeux de la vie de Camillus; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toûjours démêlez comme par un Dieu. Certainement dans Themistocle le nœud de la Tragedie est admirablement bien mêlé; Xerxès entraîne les peuples & les villes de Grece comme un torrent; un Oracle ordonne aux Athéniens de se renfermer dans des murailles de bois; sur cet Oracle les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les Isles voisines; voilà le barbare maître d'Athénes; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déja vaincu, & qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingts Galéres, qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une Flotte de douze cent vaisseaux? Themistocle par sa force, par son courage & par son bon sens, redonne la lumiere à ses Citoyens; mais ce dénouëment n'a rien que d'uni & de simple, point de surprise qui tienne du miracle, au lieu que dans Camillus tout est également miraculeux; Rome est en cendres, le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers, & campe dans ses ruines pour achever de reduire le Capitole, qui n'est plus défendu que par une

Tout est miraculeux dans Camillus.

poignée de Romains; ces aſſiegez réduits à l'extrémité, ſont prêts à racheter leur Patrie, ce reſte des feux & des flammes, & Rome eſt déja dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus qui dégage ſa Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Cet air de miracle eſt répandu ſur preſque toutes ſes autres actions, ſoit qu'il délivre une armée aſſiegée ſur une montagne, ſoit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire, & qu'il ramene des Citoyens dans leur ville le jour même qu'ils l'ont perduë, & qu'ils ont été obligez d'en ſortir, ſoit qu'il retienne dans le devoir des villes revoltées. Mais comme ces momens de ſurpriſe ſont des effets du hazard, ou des jeux de la Fortune, & qu'ils paroiſſent plus propres à divertir le Lecteur avide d'évenemens merveilleux, qu'à faire juger du mérite des actions, & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns ſur les autres, laiſſons ces ſurpriſes aux Peintres & aux Poëtes, qui les étaleront ſur les Théatres & dans leurs Tableaux, & nous renfermant dans ce que Themiſtocle & Camillus ont de particulier, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peſer exactement leurs vices & leurs vertus.

Troiſiéme avantage de Themiſtocle.

Ils ont eu tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occaſions. Mais ce n'eſt ni le courage, ni la force, ni la ruſe qui diſtinguent l'homme, puiſqu'on peut dire que ces qua-

litez lui ſont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui releve infiniment la nature humaine, & qui l'approche en quelque ſorte de la Divinité, c'eſt la prévoyance; & en cette partie Themiſtocle paroît infiniment au-deſſus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Themiſtocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le tems que les Perſes vaincus à Marathon regagnent le fond de l'Aſie, il annonce leur retour, & prépare ſes Citoyens à de nouveaux combats contre ces Barbares. Il eſt vrai que, comme dit Ciceron, cette prévoyance l'abandonna dans les occaſions les plus importantes de ſa vie; car il ne prévit, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ſes Citoyens mêmes, ni les conſéquences des promeſſes qu'il fit à Artaxerxe; mais où eſt l'homme qui ne ſe trompe jamais?

La prévoyance eſt ce qui diſtingue le plus l'homme.

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prévoyance, puiſqu'il prévit que le partage des Romains pour aller habiter Veies, ſeroit infailliblement la ruine de la République, & qu'il s'y oppoſa toûjours avec une extréme fermeté; mais dans ce ſervice très-important que Camillus rendit à ſa Patrie, on voit beaucoup de marques de ſageſſe & de prudence, & rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeller une eſpece de divination. Et l'on trouvera ſans doute que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Themiſtocle lorſqu'il

empêcha

empêcha que les villes qui n'avoient pas combattu contre Xerxes, ne fussent excluës du conseil des Amphictyons, comme le proposoient les Lacédémoniens qui par là auroient attiré à eux toute l'autorité, & se seroient rendu maîtres de la Grece.

Quatriéme avantage de Camillus.

Mais si Themistocle est au-dessus de Camillus par la prévoyance, Camillus est au-dessus de Themistocle par la justice, infiniment plus respectable que la prévoyance. Dans les exploits de Themistocle on voit toûjours le courage accompagné de la ruse, au lieu que dans ceux de Camillus tout est simple & grand. Themistocle n'a rien fait qui ne soit effacé par la seule prise de Faleres, dont Camillus se rend maître par l'admiration qu'il donne de sa justice, en renvoyant aux assiegez le maître d'Ecole qui lui avoit livré tous leurs enfans; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des loix inviolables aux gens de bien, & qu'on doit préferer la justice à la victoire, c'est une action plus heroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Themistocle étoit pour la Democratie, & Camillus pour l'Oligarchie.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner pendant la paix, il semble qu'il n'y a pas entre eux une petite difference. Themistocle étoit grand Partisan du peuple, & tout ce qu'il fit dans son administration, tendoit à assûrer la Democratie contre l'ambition des Nobles, au lieu que Camillus, quoiqu'il menageât le peuple, penchoit pourtant plus du côté des Nobles & du Senat.

Cinquiéme avantage de Camillus.

Themiſtocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de ſervir la République, & fit chaſſer Ariſtide le plus vertueux homme de ſon tems. Mais Camillus étoit ſi éloigné de cet eſprit d'envie & de cabale, qu'il choiſit toûjours pour ſes Collegues les plus gens de bien, & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur Patrie, & fit voir que l'on peut partager avec les autres ſon autorité ſans leur faire part de ſa gloire.

Quatriéme avantage de Themiſtocle.

Les Athéniens dépenſoient en ſpectacles & en jeux, tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique, & diſtribuoient cet argent aux Citoyens. Themiſtocle eut le courage d'abolir ces diſtributions inutiles, & fit employer cet argent à la conſtruction de pluſieurs vaiſſeaux, qui furent bien-tôt après le ſalut de la République. On ne trouve rien dans la vie de Camillus qui puiſſe être opposé au grand ſervice que Themiſtocle rendit en cette occaſion aux Athéniens, à moins qu'on ne veüille mettre dans la balance les ſages Reglemens, que Camillus fit dans ſa Cenſure pour obliger les jeunes gens à épouſer les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre, & pour étendre les tailles ſur les orphelins. Mais il ſemble que la guerre ſeule dicta ces loix, au lieu que le décret de Themiſtocle fut dicté par ſa ſeule prudence.

Ce qui peut corrompre l'action de Camillus contre Manlius.

La ſéverité que Camillus fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du Capitole, fut très-

juste & très-loüable, si le seul amour de la liberté & de la patrie le porta à faire condamner ce séditieux, & si la haine qu'il eut pour lui, ne fut pas fomentée par une secrete jalousie de voir devant ses yeux un rival célébre par mille actions éclattantes, qui produisoit trente dépoüilles d'ennemis qu'il avoit tuez, quarante prix d'honneur, dont ses Généraux l'avoient honoré, parmi lesquels il montroit deux couronnes murales, & huit couronnes civiques; & qui enfin, pour avoir repoussé les Gaulois à l'escalade du Capitole, avoit remporté le glorieux surnom de Capitolin. Mais Themistocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorsqu'il fit condamner à mort un Grec pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuses propositions que le Roi de Perse leur faisoit par ses Ambassadeurs, & pour avoir eu l'audace de faire servir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un Barbare. Et on n'a pas loüé avec moins de justice la rigueur qu'il exerça contre un Arthmius de Zelé, qu'il fit déclarer ennemi des Grecs & de leurs Alliez, & noter d'infamie, lui & toute sa postérité pour avoir apporté, non pas dans Athénes, mais dans le Peloponese, l'or des Medes. Je ne sçai même si cet exemple de severité contre la corruption, n'étoit pas plus utile & plus nécessaire à la Grece dans la conjoncture où elle se trouvoit, que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome; car les Perses n'étoient pas si redoutables par leurs armes,

Actions semblables de Themistocle, que rien ne peut ternir.

Cinquiéme avantage de Themistocle.

Dans la III. Philipp.

que par leur or. Aussi Demosthene assûre-t'il que cette seule action rendit les Grecs plus formidables aux Barbares, que les Barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Sixiéme avantage de Camillus.

Une chose encore très-considérable que fit Themistocle pendant son administration, c'est qu'Athénes ayant été brûlée & ruinée par les Barbares, il ne se contenta pas de la rebâtir, comme Camillus rebâtit Rome, il la fortifia & la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choses à considérer dans cette entreprise, l'effet qu'elle produisit, & la maniere dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produisit, ne fut autre que d'exciter la jalousie des Alliez, & de rendre le peuple plus audacieux & plus mutin, en le fortifiant contre les Nobles; & la maniere dont elle fut exécutée, ne lui a pas attiré de grandes loüanges de la part de ceux qui lui ont succedé, car elle fut soüillée de fraude, de ruse & d'injustice; & toutes les actions où ces taches se trouvent, ne sçauroient jamais être approuvées, quand même elles seroient utiles. C'est pourquoi Demosthene en comparant ces murailles de Themistocle avec celles que Conon fit dans la suite, préfere ces dernieres, & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement est préferable à une action faite par ruse & en cachette, & qu'autant que la victoire est plus glorieuse que la surprise & que la fraude, autant ces murailles de Conon sont plus estimables que celles

Tout ce qui est souillé de fraude, de ruse ou d'injustice, ne peut être approuvé.

Préference que Demosthene donne aux murailles de Conon sur celles de Themistocle, surquoi fondée.

de Themiſtocle. Car Conon éleva les ſiennes après avoir dompté ſes ennemis, & tous ceux qui auroient pu traverſer ſon entrepriſe, au lieu que Themiſtocle bâtit les ſiennes en trompant ſes Alliez ; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus, où l'on a toûjours vû regner la franchiſe & la ſimplicité, caractéres eſſentiels de la grandeur véritable & ſolide.

La franchiſe & la ſimplicité, caractéres eſſentiels de la véritable grandeur.

On ne ſçauroit excuſer dans Themiſtocle, ni dans Camillus, le faſte avec lequel ils ont inſulté l'un & l'autre leurs Citoyens par une magnificence extraordinaire ; mais on ſera forcé d'accorder que l'orguëil de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Themiſtocle, en ce qu'il ne parut que ſoûtenu par de grands exploits, au lieu que celui de Themiſtocle éclatta lorſqu'il n'étoit encore appuyé ſur aucune action conſidérable. Camillus donna même des marques d'une modeſtie, qu'on ne ſçauroit trop admirer, lorſqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée, il refuſa le Généralat qui lui étoit offert par les Romains retirez à Veies, & que pour obéïr aux loix d'une ville qui ne ſubſiſtoit plus, & qui n'étoit qu'un monceau de cendres, il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains, qui défendoient encore le Capitole, & qu'il regardoit comme les véritables Citoyens, moderation preſque ſans exemple & fort oppoſée à l'ambition, dont Themiſtocle fut toûjours poſſedé.

Le faſte de l'un & de l'autre blâmez.

Septiéme avantage de Camillus dans ce faſte même.

Moderation admirable de Camillus.

Que si pour bien connoître les hommes, il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prospéritez, & qu'il faille les voir aux prises avec la Fortune, on ne trouvera pas une médiocre difference entre Themistocle & Camillus. L'un fut banni sans aucune cause apparente, & seulement par une pure vengeance céleste, qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide qu'il avoit chassé sans sujet, & par la seule jalousie qu'il avoit de son mérite; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtrement opposé à un dessein qui alloit à la ruine entiere de son païs. Themistocle fut banni après avoir sauvé sa patrie, & Camillus sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Themistocle fut la récompense d'avoir chassé les Barbares, & l'arrivée des Barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

Huitiéme avantage de Camillus.

Si ces causes & ces conjonctures sont très-differentes, la maniere dont l'un & l'autre ont supporté leur disgrace, ne l'est pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprécations, qui marquent une grande animosité contre Rome, mais où on ne laisse pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conservoit pour elle au milieu de son ressentiment; car il ne lui souhaite des maux, que pour avoir le plaisir de l'en délivrer & de se venger ainsi glorieusement de son injustice; & c'est la seule vengeance que respirent les Heros. Themistocle ne fait rien de semblable, il ne profere point de maledictions contre sa patrie,

Neuviéme avantage de Camillus.

La seule vengeance que respirent les Heros.

mais il va ſe proſtituer à ſes ennemis. Themiſtocle après ſon exil ternit la gloire de ſes premiers exploits, il adore un Barbare, & lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en ſervant ſon pays; & Camillus ajoûte de nouveaux exploits aux premiers, & ſe ſignale juſqu'à la fin de ſa vie par de nouvelles victoires; il eſt le plus grand des Romains avant ſon exil, & après ſon exil il ſe ſurpaſſe lui-même. Themiſtocle par les promeſſes imprudentes qu'il fait au Roi de Perſe, ſe voit enfin reduit à ſe tuer lui-même; & il paroît quelque choſe de ſi heroïque dans ce ſentiment, de préferer la mort à la triſte néceſſité, ou de ſe venger de ſa patrie, ou de manquer à ſon bienfaicteur, que j'ai donné à cette réſolution une ſorte de loüange, quoique je ſçache fort bien qu'à la rigueur les ſages en pourront juger autrement. Il y en aura ſans doute qui trouveront que de ſe tuer ſoi-même dans cette extrémité, outre que c'eſt une preuve indubitable de foibleſſe, c'eſt auſſi la marque d'un homme qui ne connoît, ni les bornes du reſſentiment que l'on peut conſerver contre ſa patrie, ni celles de la reconnoiſſance que l'on doit à ſon Bienfaicteur, & qui pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre, manque également aux deux; car il prive l'une d'un Citoyen, & l'autre d'un ami qui leur doit ſes ſervices. Or, un honnête homme, & ſur tout un homme d'Etat ne doit pas mourir ſeulement pour ſoi, mais pour ſes amis ou pour ſa patrie.

Se tuer ſoi même, preuve indubitable de foibleſſe.

L'homme d'Etat ne doit pas mourir pour ſoi, mais pour ſes amis & pour ſa Patrie.

La conduite de Camillus eſt bien differente, il n'a point à paſſer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en eſt environné; il ne va point s'humilier devant eux, & les ſolliciter de profiter de ſa diſgrace, en employant contre ſa Patrie & ſon bras & ſes conſeils; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les Ecoles d'Athénes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il ſoit par ſa patrie, conſerve toûjours dans ſon cœur un interceſſeur pour elle, & cherche les occaſions de la ramener & de la ſervir. Auſſi la pieté de Camillus fut recompenſée de la plus grande felicité dont aucun homme ait peut-être jamais joüi; car il ne fut pas plûtôt rétabli dans ſa patrie, qu'il y rétablit ſa patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome; ce qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de ſon Fondateur; & après avoir ainſi ſauvé & rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamitez, d'où il l'avoit tirée; car à l'âge de quatre-vingts-trois ans il défit encore les Gaulois qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la premiere; & tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il ſe fût abandonné à ſon reſſentiment comme Themiſtocle; tant il eſt vrai que la colere eſt une maîtreſſe imperieuſe & ingrate qui récompenſe mal les ſervices qu'on lui a rendus, & qui vend cherement les pernicieux conſeils qu'elle donne.

Camillus dans ſon exil pratique une grande leçon de Platon.

La colere, une maîtreſſe impérieuſe & ingrate.

Après avoir comparé ces deux grands hommes dans

dans ce qu'ils ont fait de plus considérable dans la paix, dans la guerre, & dans leurs malheurs, il ne reste qu'à les comparer dans les sentimens qu'ils ont eûs pour la Religion; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entre eux une grande difference. Themistocle implore le secours des Dieux dans toutes ses entreprises; après la bataille d'Artemise, il consacre un trophée à Diane, sous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit, & après celle de Salamine, reconnoissant que les bons conseils sont des inspirations que les Dieux envoyent, il éleve encore à cette même Diane un Temple pour la remercier du bon conseil qu'elle lui avoit donné.

La pieté égale dans l'un & dans l'autre.

Marques de la pieté de Themistocle.

Camillus ne cede point à Themistocle le prix de la pieté; après la prise de Veies il rebâtit le Temple de la Déesse Matuta; il transporte à Rome la statuë de Junon avec les cérémonies les plus religieuses; il s'employe avec beaucoup d'empressement & de perséverance à faire chercher les emplacemens des Temples qui ont été brûlez, & il en bâtit un au Dieu qui avoit annoncé l'arrivée des Barbares; enfin il couronne sa vie par un dernier acte de Religion, en consacrant un Temple à la Concorde, pour remercier les Dieux de la réünion du peuple avec le Senat. On lui reprochera sans doute d'avoir offensé les Dieux par le char attelé de chevaux blancs, sur lequel il monta le jour de son premier triomphe, & d'avoir oublié le vœu solemnel de consacrer à Apollon la dixme du butin, qu'il avoit

Marques de la pieté de Camillus.

Reproches qu'on peut faire à Camillus.

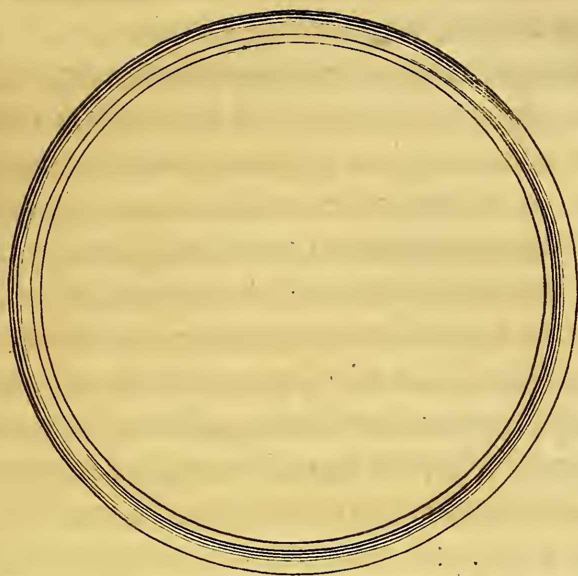
fait à la prise de Veies. On accusoit aussi Themistocle d'avoir abusé de la Religion en faveur de sa politique, lorsqu'il supposa des prodiges & des miracles pour faire consentir ses citoyens à ce qu'il vouloit; mais il me paroît également injuste d'accuser & de défendre deux hommes, que les Dieux eux-mêmes paroissent avoir justifiez; car ces Dieux puissants ont donné à l'un & à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance; ils ont soûtenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occasions, & accordé de glorieux succez à toutes leurs entreprises : & une marque encore plus singuliere de leur protection, ils ont vengé Camillus en versant sur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite, & par des inspirations, par des oracles & par des songes, ils ont deux fois garenti Themistocle des embûches de ses ennemis. Or, quoique la nature des Dieux, qui est l'essence même de la bonté, & qui prompte à pardonner & lente à punir, n'exerce pas toûjours ses jugemens dans cette vie, empêche qu'on ne puisse juger sûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel, cependant on peut présumer avec beaucoup de raison que jamais ils n'auroient accordé des faveurs si particulieres & si marquées à des hommes, qui les auroient si ouvertement offensez par leur ingratitude & par leur impieté.

Reproches qu'on faisoit à Themistocle.

L'un & l'autre justifiez par les marques que les Dieux leur ont données de leur protection.

On ne peut pas toûjours juger sûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçuës du Ciel.

Fin de la Vie de Furius Camillus.



PERICLES.



ESAR, voyant un jour à Rome quelques Etrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits ſinges, & qui les careſſoient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raiſon, *ſi les femmes de leur pays n'avoient point d'enfans*, reprénant par un mot digne d'un Prince ceux qui employent, & qui, s'il eſt permis de parler ainſi,

Reprenant par ce mot digne d'un Prince.] Il me ſemble que Plutarque prend trop ſerieuſement le mot de Céſar, qui, ſans doute n'a voulu blâmer que la paſſion outrée, que ces Etrangers témoi-

Nôtre affection & notre charité ne sont dûës qu'aux hommes.

dépensent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a mises dans nos cœurs, & qui ne sont dûës qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans nôtre ame un désir de voir & d'apprendre, il est juste de blâmer ceux qui abusent de ce désir, & qui négligeant les choses honnêtes & utiles, employent leur tems à voir & à entendre ce qui n'est nullement digne de leur soin & de leur curiosité. Car pour ce qui est de la vûë, par exemple, quand elle est frappée par les objets, elle ne sçauroit s'empêcher de voir tout ce qui se présente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais; mais il n'en est pas de même de l'esprit, chacun peut s'en servir comme il lui plaît, & il est toûjours en nôtre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous est agréable. L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce

Pourquoi ceux qui employoient leur tems & leur esprit à des choses inutiles peuvent être blâmez avec raison.

L'homme peut se servir de son esprit comme il lui plaît.

gnoient pour leurs chiens & pour leurs singes, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les caressant devant tout le monde. On peut aimer son chien sans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ses enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liez. Ce sont deux sortes d'affections très-differentes. En vérité, Xanthippe, pere de Pericles, auroit eu grand tort de ne pas aimer son chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le suivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulysse n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le sien, qui le reconnut après vingt ans d'absence, & qui mourut de joye de le revoir. Plutarque lui-même nous dit dans la vie de Caton le Censeur, que quand ce ne seroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espece d'apprentissage, en nous accoûtumant à aimer les animaux, & à être doux & humain. Et dans le même endroit il louë Xanthippe d'avoir magnifiquement enterré son chien qui étoit comme son ami familier.

L'homme doit donc s'attacher toûjours à ce qui est le meilleur.) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéïsse, non-seu-

qui eſt le meilleur, non-ſeulement pour le contempler, mais auſſi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil ſont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourriſſent la vûë, on doit par la même raiſon appliquer toûjours ſon ame aux contemplations, qui par le plaiſir la conduiſent à ſon véritable bien, au bien qui lui eſt propre; & ces objets ne conſiſtent que dans les effets de la vertu, dont le ſeul recit fait naître une émulation très-forte, & un très violent déſir de les imiter. Auſſi voit-on que dans toutes les autres choſes, l'admiration n'eſt pas toûjours ſuivie du déſir d'imiter ce que l'on admire, le plus ſouvent même c'eſt tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous mépriſons l'ouvrier.

Actions de la vertu, ſeuls dignes objets de l'ame.

L'admiration n'eſt pas toûjours ſuivie du deſir.

Par exemple, nous aimons & nous eſtimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre; mais les Teinturiers & les Parfumeurs nous paroiſſent des Artiſans vils & méchaniques; c'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un qui diſoit qu'Iſmenias étoit un excellent joüeur de flûte, *oüi*, dit-il *mais d'ailleurs, c'eſt un*

Bon mot d'Antiſthene.

lement dans les occupations ſerieuſes, mais encore dans les plaiſirs & dans les divertiſſemens.

C'eſt pourquoi Antiſthene répondit fort bien à quelqu'un.] Antiſthene diſciple de Socrate, & Fondateur de la ſecte Cynique, c'eſt lui qui dit, *que la vertu eſt la plus forte de toutes les armes, & la ſeule qu'on ne peut jamais nous arracher.* Il n'eſt pas étonnant qu'un homme de ce caractére blâmât Iſtmenias d'avoir employé tout ſon tems & toute ſon application à bien joüer de la flûte.

homme qui ne vaut rien ; car s'il valoit quelque chose, il ne seroit pas si bon flûteur. Et le Roi Philippe dit de même à son fils, qui avoit chanté à un festin fort agréablement, & en homme qui sçavoit toutes les regles de la Musique, *n'as-tu point de honte de chanter si bien ?* Car c'est assez pour un Roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre les Musiciens, & il fait beaucoup d'honneur aux Muses quand il assiste à leurs spectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne, produit contre lui-même un témoin irreprochable de sa paresse & de sa lâcheté à apprendre des choses honnêtes, & ce témoin, c'est le travail qu'il a employé à en acquerir d'inutiles, ou

Ce qu'un Roi peut accorder aux Muses.

Car s'il valoit quelque chose, il ne seroit pas si bon flûteur.] Les Athéniens avoient fort estimé la flûte, sur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état florissant de leurs affaires & les richesses, dont ils joüissoient, les portant à ne chercher que la joye & le plaisir, ils embrassoient toutes sortes d'Arts, sans en juger & sans mettre entre eux aucune difference. Ainsi toute la Noblesse apprenoit à joüer de la flûte ; mais ils ne commencerent pas plûtôt à discerner ce qui pouvoit porter à la vertu, d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice, qu'ils remarquerent par expérience, que le jeu de la flûte ne servoit point aux mœurs, & qu'il portoit plûtôt à la colere, en empêchant l'Auditeur de se servir de sa raison. C'est pourquoi la flûte fut entiérement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne, ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui, qui n'est pas plus blâmable que le violon, & autres instrumens de cette nature.

Car c'est assez pour un Roi, qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre.) Cette bien-seance que les Rois doivent garder selon Plutarque, semble avoir été connuë des Poëtes, qui, par cette raison, n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou joüant de la lyre, mais toûjours prenant plaisir à entendre chanter ou joüer.

qui ne méritent que du mépris. Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias, ni Polyclete, pour avoir vû celle de Junon à Argos, ni Anacreon,

Beau jugement de Plutarque sur la difference qu'il y a entre les Arts les plus estimez des hommes, & l'art de la vertu.

Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias.] Voilà un jugement bien severe; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être, ni un Phidias, ni un Polyclete, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux Statuës d'or & d'yvoire, qui ont passé pour des chef-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces Sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des Dieux. La premiere a eu l'honneur d'être respectée comme un ouvrage consacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias après l'avoir achevée, pria ce Dieu de déclarer par quelque signe visible, s'il étoit content de son travail, & que sur le moment la foudre tomba à ses pieds devant la Statuë. Cela devoit être de quelque poids pour un Payen. Polyclete étoit si estimé, qu'une seule petite figure de sa façon étoit venduë cent mille écus, *Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. Comment Plutarque méprise-t'il donc si fort des ouvriers si merveilleux & si estimez de tout le monde. Il va encore plus loin; *Personne*, continue-t'il, *ne voudroit être ni Anacreon*, qui avoit été le favori de deux Princes très-vertueux, *ni Philemon*, qui avoit été préferé à Menandre même, *ni Archiloque*, dont le stile avoit tant de vigueur & de force. Cela est bien mortifiant pour des Arts si célébres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Plutarque ne les méprise pas absolument, il leur donne l'approbation qu'ils méritent, & les subordonne seulement à ce qui est plus parfait, & cette subordination est juste. Toutes les statuës & toutes les Poësies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne sont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'homme sage qui place si mal son ambition. Socrate en est une preuve, il reussissoit admirablement en sculpture, & il avoit fait les Statues des trois Graces qui étoient fort estimées des Athéniens. Cependant il abandonna son Art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la sagesse. Dans la vie de Thesée, Plutarque avoit déja fait connoître la difference infinie qu'il mettoit entre un Gouverneur qui forme un Prince, & des Pein-

Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaiſir à lire leurs Vers. Car, de ce qu'on trouve un ouvrage agréable, il ne s'enſuit pas de là néceſſairement qu'on en eſtime l'Auteur. C'eſt pourquoi toutes ces ſortes de choſes qui ne ſont pas naître dans l'ame des ſpectateurs cette ſorte émulation, & d'où il ne ſort pas, pour ainſi dire, des eſprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le déſir de s'y conformer, ſont entiérement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout d'un coup, de maniere qu'en admirant ſes actions, on brûle en même tems d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la poſſeſſion & la joüiſſance, mais de ceux de la vertu, nous en aimons les effets; c'eſt pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui eſt beau attire réellement à ſoi, & inſpire d'abord un déſir actuel & efficace, en formant les mœurs du ſpectateur, non pas par l'imitation, mais par le ſeul récit de l'action même, qui, ſur le champ excite la volonté.

C'eſt-à-dire, qu'on lui accorde cette eſtime qui eſt accompagnée du déſir de lui reſſembler.

Difference remarquable entre les biens de la Fortune, & ceux de la vertu.

Comme les poëmes Epiques, & les pieces Dramatiques, qui, pour toucher ont beſoin de ce ſecours.

Voilà pourquoi j'ai eſtimé que je ferois une choſe

tres & des Sculpteurs qui en ſont des Statuës ou des Portraits. Plutarque a ſuivi ici les vûes de Platon ſon maître, qui, dans le 1. livre de la Répub. appelle l'Art des Sculpteurs, celui des Peintres, celui des Poëtes, &c. non τέχνας *des Arts*, mais par un diminutif aſſez mépriſant, τεχνύδρια *de petits Arts*, en les oppoſant à la vertu & à l'Art des ſages, qui ſont ſeuls capables de conduire les hommes, & de gouverner les Etats.

chose utile pour moi & pour les autres, si je continuois d'écrire des vies. Et j'ai composé ce dixiéme volume, qui contient la vie de Pericles & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands Hommes ont été semblables en toutes sortes de vertus, sur-tout en douceur & en justice, & par la patience & par la force qu'ils ont eu de supposer les folies & les injustices de leurs collegues & de leurs citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur Patrie. Ce que nous allons écrire va faire voir que le jugement que nous en faisons est bien fondé.

La patience à supporter les injustices de ses Citoyens, est souvent utile à la Patrie.

Pericles étoit de la Tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il descendoit des premieres Maisons & des plus illustres Familles d'Athenes des deux côtez; car son pere Xantippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perse, épousa Agariste, niéce de Clisthene, qui chassa les descendans de Pisistrate, abolit courageusement la Tyrannie, fit de bonnes Loix, & établit

Origine de Pericles.

Après la bataille de Platées.

Epousa Agariste, niece de Clisthene.) Voici sa genéalogie qui est rapportée par Herodote, livre VI. & que M. du Ryer a mal déduite. Clisthene, Roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Megacles, fils d'Alcmeon. De ce mariage nâquirent deux fils; le premier porta le nom de son grand pere, & fut appellé Clisthene, & le second fut nommé Hippocrate. Ce dernier s'étant marié, eut un fils, nommé Megacles, & une fille nommée Agariste, du nom de sa grand mere; cette Agariste fut mere de Pericles.

Niéce de Clisthene qui chassa les descendans de Pisistrate.) Il chassa les Pisistradides, réünit le peuple qui étoit divisé, en fit dix Tribus au lieu de quatre, & établit la Democratie ou gouvernement du peuple. Herodote liv. V. & VI.

une forme de Gouvernement très-bien composé pour conserver & pour faire vivre ses Citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariste songea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion, & quelques jours après elle accoucha de Pericles, qui étoit très-bien formé de tout le reste du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée; de-là vient que presque toutes ses Statuës ont le casque en tête, les Sculpteurs ayant voulu à mon avis cacher ce défaut. Et c'est pourquoi les Poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocephalon*, c'est-à-dire, *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les Poëtes comiques, Cratinus dit de lui dans sa piece, intitulée les Chirons, *du fatal Hymenée de la sédition avec le vieux Saturne, est né le plus grand des Tyrans, que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes*. Et dans sa piéce appellée *Nemesis*, il dit, *viens à notre secours Jupiter, Dieu de l'hospitalité, qui tires ton bonheur de ta grosse tête*. Et Teleclides dit de lui, *que tantôt on le voit*

Songe d'Agariste, mere de Pericles.

Sculpteurs, cachoient les défauts de ceux dont ils faisoient des Statuës.

Poëte de la vieille Comedie.

C'est une allusion à une Epithete de Jupiter.

Autre Poëte de la vieille Comedie.

Que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes.] C'est une plaisanterie fondée sur l'allusion à une Epithete qu'Homere donne à Jupiter qu'il appelle *Nephelegeretes*, c'est-à-dire, *qui assemble les nuées*; au lieu de dire donc *Nephelegeretes, assembleur de nuées*, le Poëte dit, *Cephelegeretes*, *assembleur de têtes*, pour dire que sa tête étoit si grosse, qu'elle paroissoit faite de l'assemblage de plusieurs.

Qui tires ton bonheur de ta grosse tête.) Il est impossible de conserver la plaisanterie qui est dans le Grec, où le Poëte ne s'explique que par un seul mot, μακάριε qui signifie proprement *heureux*, mais par ce mot, Cratinus fait allusion au mot καρὴ qui signifie *la tête*, & à la particule μα qui est épitati-

assis au milieu de la ville, fatigué de la pesanteur de sa tête, & ne sçachant quel parti prendre dans le desordre où il a mis l'Etat, & que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable. Et Eupolis dans sa piéce, intitulée *Demi, les Bourgs*, en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des Orateurs, qu'il feint revenus des Enfers, comme on lui nomme Pericles le dernier, répond, *tu nous as amené la premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.*

La plûpart des écrivains assûrent qu'il apprit la musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleides. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très- *Il apprend la musique.*

que, c'est-à-dire, qui sert à augmenter & à grossir les objets.

Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.) L'Epithete que Teleclides donne à cette tête pour en marquer la grosseur, est plaisante, car il l'appelle ἑνδεκάκλινον comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

La premiere tête du Royaume de Pluton, & celle qui vaut toutes les autres.] Le Poëte Grec dit tout cela en un seul mot Κεφάλαιον, qui signifie le *total d'une chose*. Et par ce mot, Eupolis fait allusion au mot Κεφαλὴ qui signifie *tête*. Notre langue ne sçauroit conserver la grace de ce passage par un seul mot, il suffit de la faire entendre.

Il paroît que c'étoit un trés-habile homme en matiere de gouvernement.] Le Grec, dit *un Sophiste très-habile*, c'est-à-dire, un homme moitié Philosophe & moitié Rheteur, qui se mêloit d'enseigner à gouverner les Etats, quoi qu'il n'eût aucun usage, aucune experience de la politique, dont il n'avoit qu'une Theorie très-imparfaite. Ce terme a été expliqué dans les remarques sur la vie de Themistocle; on peut voir ce qu'Aristote en a dit dans le dernier Chapitre de son dixiéme livre des Morales.

Un Sophiste très-habile.

habile homme en matiere de gouvernement, & qui, sous le voile spécieux de la musique, cachoit au peuple sa grande capacité, & sa véritable profession. Il s'attacha à Pericles pour le former aux affaires, comme un maître de Palestre s'attache à un bon Athlete pour le bien dresser. Cependant il ne peut si bien se cacher que le peuple ne s'apperçût que sa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte; il fut banni du ban de l'Ostracisme comme un homme inquiet qui se mêloit de trop d'affaires, & qui favorisoit les Tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des Poëtes comiques. Platon dans une de ses piéces, introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon: *Premierement dis-moi, je te prie au nom des Dieux, est-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles, comme on nous l'assure?*

Il est formé aux affaires par Damon

Damon banni du ban de l'Ostracisme.

Poëte comique. Il avoit fait trente-deux Comedies.

Pericles disciple de Zenon d'Elée.

Pericles fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui

Et par-là il devint l'objet des railleries des Poëtes.) C'est ce que signifie proprement ici παρέχειν διατριβὴν *donner sujet aux Poëtes de se réjoüir, de plaisanter.* Plutarque se sert de la même expression dans la vie de Timoleon, & dans celle de Lucullus. Ce mot signifie aussi quelquefois simplement *divertir, réjoüir*, comme Casaubon l'a remarqué dans ses Notes sur Athenée, pag. 37.

Est-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles?) Le Poëte joue sur le mot *Chiron*, qui en Grec est un nom propre, & un comparatif qui signifie, *plus mechant.* D'ailleurs, il veut faire entendre à Pericles qu'il aura le sort d'Actæon, nourrisson de ce Centaure, & qu'il sera déchiré par son peuple, comme Actæon fut mis en pieces par ses chiens.

Pericles fut aussi disciple de Zenon d'Elée, qui traitoit de la Physique à la maniere de Parmenide.) Ce Zenon d'Elée, ville d'Italie, & Colonie des Phocéens, suivoit les sentimens de Parmenide, dont il avoit été Disciple, & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par

traittoit de la Physique à la maniere de Parmenide, & qui s'étoit fait une telle habitude de refuter tout ce qu'on opposoit à ses raisons, que par ses argumens invincibles, il désarmoit ceux qui disputoient contre lui, & les réduisoit à ne pouvoir se défendre, comme Timon le Phliasien le fait entendre dans ces Vers : *Zenon est invincible, soit qu'il dispute pour ou contre, & il ne trompe jamais. Il connoît l'Univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même*

Mais celui qui fut le plus assidu auprès de Pericles, qui lui donna cette grandeur d'ame, & cette fierté trop grande & trop roide pour un Etat Démocratique, en un mot, celui qui lui éleva le cœur & l'esprit, & qui lui inspira cette gravité & cette majesté qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres, ce fut Anaxagore le Clazomenien, que l'on appelloit de son tems *l'intelligence*, soit pour marquer l'admiration qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit dans les

Fierté peu convenable dans un état Democratique.

Pericles disciple d'Anaxagore.

Il étoit de Clazomene, ville de l'Asie Mineure.

Anaxagore appellé l'Intelligence, & pourquoi.

son sçavoir; mais il se rendit encore plus illustre par son courage, car il conspira contre le Tyran de sa patrie, qui le fit piler dans un mortier, & sa mort acheva ce qu'il avoit commencé, car ses Citoyens se jetterent sur le Tyran, & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée, fondateur de la secte des Stoïciens qui ne vêcut que long-tems après.

Par ses argumens invincibles il desarmoit ceux qui disputoient contre lui.) Il disputoit d'ordinaire sur le mouvement, car il soûtenoit, comme Parmenide, qu'il n'y en avoit point, & qu'il paroissoit seulement y en avoir, mais ses raisons n'ont pas été si invincibles, qu'Aristote ne les ait solidement refutées dans le VI. livre de sa Physique, aussi étoient-elles moins des raisons que des subtilitez & des sophismes.

découvertes de la nature, & qui effectivement paroissoit prodigieux, soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers n'étoit ni la Nécessité, ni la Fortune, mais une intelligence pure & simple, qui avoit démêlé & separé les parties homogenes & semblables de l'ancien chaos.

Pericles enrichi de grandes connoissances par le commerce d'Anaxagore.

Car la connoissance des choses celestes contribue beaucoup à la véritable éloquence, comme Ciceron l'a reconnu.

Pericles rempli d'une extréme admiration pour ce grand Philosophe, & enrichi par ce commerce de la connoissance de la nature & de toutes les choses celestes, eut non-seulement, comme l'on peut penser, l'ame élevée & une éloquence sublime, éloignée de toute affectation, & qui n'avoit rien de bas ni de populaire, mais encore une constance & une fermeté de visage, dont le rire n'a-

Soit parce qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers, n'estoit ni la Necessité, ni la fortune, mais une intelligence.] Avant Anaxagore les Philosophes s'étoient fort tourmentez pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde, & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établissoient pour principe, *la necessité*, c'est-à-dire, qu'ils concevoient que la nature des corps avoit seule operé cet arrangement, les pesants étant allez en bas par nécessité, & les legers ayant pris le dessus par la même nécessité. Les autres, peu touchez de ce raisonnement, dont l'erreur étoit sensible, avoient recours *à la Fortune*, ce qui étoit encore plus insensé. Anaxagore fut le premier qui prouva que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence superieure & très-differente de la matiere.

Mais encore une constance & une fermeté de visage.] Plutarque reconnoît ici qu'un visage assûré, une démarche douce & tranquille, & la modestie dans son port & dans ses habits, sont les effets d'une connoissance fort étenduë & d'un esprit fort instruit, & cela est certain, le contraire est la marque sûre d'un petit esprit, qui ne se connoît pas lui-même, comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

doucissoit jamais la séverité, une démarche douce & tranquille, tant de modestie dans son geste, dans son port & dans ses habits, que lorsqu'il parloit en public, la passion la plus violente ne les dérangeoit jamais, une voix ferme & exempte de toute sorte de trouble, & plusieurs autres choses qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il souffrit très-patiemment, sans répondre une seule parole, se tenant toûjours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires pressées. Sur le soir il se retira tout doucement, & sans faire aucun bruit, cet insolent le suivant toûjours & l'accablant de toutes sortes d'outrages. Quand il fut sur le seüil de sa porte, la nuit étant déja toute noir, il ordonna à un de ses Esclaves de prendre un flambeau, & d'aller reconduire & remener cet homme jusques dans sa maison. Cependant le Poëte Jon écrit que dans toutes les manieres de Pericles il y avoit beaucoup d'orguëil & d'arrogance, & que sa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres, & il louë extrémement la civilité, la souplesse & l'honnêteté de Cimon.

La patience & la moderation de Pericles.

Jon, Poëte tragique

Mais laissons ce Poëte, qui fait tant d'efforts

Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin satyrique, comme on faisoit anciennement aux représentations des Tragedies.) On avoit entierement perdu la grace & la beauté de ce passage en le

Réponse de Zenon à ceux qui accusoient d'orguëil Pericles.

pour attacher à la vertu une fin ſatyrique, comme on faiſoit anciennement aux anciennes repréſentations des Tragedies. Zenon répondoit fort bien à ceux qui appelloient la gravité de Pericles, un faſte & un orguëil exceſſif; car il les exhortoit à être orguëilleux comme lui, prétendant que cette imitation produiroit inſenſiblement dans leur cœur l'amour des belles choſes, & qu'elle les y accoûtumeroit. Mais ce ne fut pas là le ſeul fruit que Pericles tira du commerce d'Anaxagore, on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux pieds la ſuperſtition, qui par le moyen des ſignes, qui arriverent dans le Ciel, jette la frayeur dans l'eſprit de ceux qui n'en connoiſſent pas les cauſes, & qui ſont toûjours tremblants & éperdus ſur tout ce qui regarde la Divinité, à cauſe de leur profonde ignorance, que la Philoſophie naturelle peut ſeul diſſiper, en faiſant naître, au lieu de cette ſuperſtition toûjours allarmée & inquiete, une véritable & ferme dévotion toute remplie d'eſperance & de confiance.

Superſtition, fille de l'ignorance.

Véritable dévotion toûjours accompagnée d'eſperance & de confiance.

traduiſant mal. Plutarque dit que le poëte Jon, en écrivant que la magnanimité & la grandeur d'ame de Pericles étoient accompagnées d'une bonne opinion de lui-même, & de beaucoup de mépris pour les autres, imite les anciens poëtes Tragiques, qui, dans les diſputes publiques, faiſoient jouer des trois & quatre Tragedies chacun, dont la derniere étoit toûjours une Tragedie appellée *Satyrique*, parce que parmi les Rois & les Heros, ils y introduiſoient des ſatyres pour railler & pour plaiſanter, comme nous le voyons encore par le Cyclope d'Euripide, qui eſt la ſeule piéce ſatyrique qui nous reſte des Anciens; cette comparaiſon eſt très-juſte & très-belle.

On

On dit qu'on apporta un jour à Pericles de sa maison de campagne un bellier qui n'avoit qu'une corne, & que le devin Lampon voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit *que toute la puissance qui étoit alors partagée en deux factions; l'une de Thucydide, & l'autre de Pericles, se reüniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé.* Mais Anaxagore ayant fait la dissection de la tête du bellier, fit voir que le cerveau ne remplissoit pas toute la capacité du test, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtez des parois du crane, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bientôt après on exalta merveilleusement celle de Lampon, lorsque par la chute & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République passerent entre les mains de Pericles seul.

Prodige arrivé dans la maison de Pericles.

Explication que le devin Lampon en donne.

De Thucydide, fils de Melesias.

Anaxagore explique la cause de ce prodige par la dissection.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le Philosophe & le Prophete n'ayent également bien rencontré, l'un ayant fort bien découvert la cause du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profession du Philosophe, c'est d'examiner & de voir d'où proviennent les choses, & comment elles se font, au lieu que le seul objet du Devin est de prédire ce qu'elles présagent. Et ceux qui prétendent que la

Et ceux qui prétendent que la découverte de la cause naturelle,

La connoissance de la cause ne détruit pas l'effet du signe.

découverte de la cause naturelle détruit le signe, ne s'apperçoivent pas qu'en abolissant la signification des prodiges céleſtes, ils détruisent en même tems toute la vertu des Symboles & des signes artificiels, comme le son des bassins, la lumiere des fanaux, & l'ombre des aiguilles des ca-

détruit le signe, ne s'apperçoivent pas, &c.) Plutarque a raison, rien n'arrive dans le monde qui n'ait une cause marquée, & la connissance de cette cause, n'empêche pas que ce qui arrive ne puisse être un signe, à l'égard du tems, du lieu & de la conjoncture, autrement il s'ensuivroit qu'un prodige seroit signe quand on en ignoreroit la cause, & cesseroit de l'être quand on la sçauroit, ce qui est absurde; la cause efficiente ne détruit pas la cause finale.

Qu'en abolissant la signification des prodiges céleſtes, ils détruisent en même tems toute la vertu des Symboles & signes artificiels.] Ce raisonnement de Plutarque est très-juste; mais, dira-t'on, ces signes artificiels ne sont tels, & ne signifient que par la Loi, comme parlent les anciens, c'est-à-dire, par le consentement des hommes. Cela est vrai; les prodiges céleſtes sont aussi conduits par une loi superieure, c'est-à-dire, par la Providence, qui, étant maîtresse des causes, leur fait produire leurs effets quand il lui plaît, pour signifier telle & telle chose, comme un homme éleve un fanal sur une tour pour marquer aux vaisseaux une route sûre. Dans les saints Prophetes, combien voit-on de choses simples & naturelles, dont on connoît les causes, & qui cependant ne laissent pas d'être des signes certains de ce qui doit arriver. Mais qui est-ce qui expliquera ces signes? Nous qui sommes instruits par la vérité même, & qui avons sur cela des lumieres plus sûres que celles des Payens, nous sçavons que c'est Dieu seul qui en donne l'intelligence, & que par conséquent il est impossible qu'il y ait un art de Divination. Et je l'ai prouvé dans un autre ouvrage, que j'espére de donner bientôt au public.

Le son des bassins.] C'est comme nous dirions aujourd'hui le son des trompettes ou des tambours, car les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en servoient pour appeller les Athletes aux exercices, comme cela paroît par ce passage de Ciceron dans le II. liv. de l'Orateur, sect. V. *Et hoc ipso tempore, cum omnia gymnasia philosophi teneant, tamen eorum auditores discum au-*

drans ſolaires ; car toutes ces choſes ont leur cauſe marquée & leur préparation, & cependant elles ne laiſſent pas d'être des ſignes. Mais peut-être eſt-ce une matiere qui demande un autre Traité.

Pericles craignoit le peuple, & pourquoi.

Pericles étant encore fort jeune redoutoit extrémement le peuple, car il reſſembloit fort de viſage à Piſiſtrate, & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappez de cette reſſemblance, en conſiderant la douceur de ſa voix, ſa grande facilité à parler, & la volubilité de ſa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche, & d'une naiſſance illuſtre, & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puiſſans, il craignoit d'être banni du ban de l'Oſtraciſme, c'eſt pourquoi il ne ſe mêloit point du tout des affaires publiques; ſeulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre, & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Ariſtide mort, Themiſtocle chaſſé, & Cimon retenu la plûpart du tems hors de la Grece par des guerres étrangeres, alors il s'attacha entiérement au menu peuple, préferant la multitude des pauvres, au petit nombre des Nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à ſon naturel, qui n'étoit nullement populaire, mais il le fit à mon avis par deux raiſons; Car craignant qu'on ne le ſoupçonnât d'affecter

Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

Il s'attache au peuple, quoiqu'il ne fût nullement populaire.

Ses raiſons.

dire quàm philoſophum malunt, qui ſimul ut increpuit in media oratione, de maximis rebus & graviſſimis diſputantem philoſophum omnes unctionis cauſa relinquunt.

la tyrannie, & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des Nobles, & extrémement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens, il chercha dans le peuple de la sûreté pour lui-même, & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

Il change toutes ses manieres.

En même tems il changea toutes ses façons de faire, & sa maniere de vivre. Jamais il ne paroissoit dans les ruës que pour aller à la place ou au Conseil; il renonça tout d'un coup à tous les festins, aux assemblées & aux autres plaisirs de cette nature, ausquels il étoit accoûtumé, & pendant tout le tems qu'il gouverna la République, qui fut assez long, on ne le vit jamais aller souper chez ses amis, qu'une seule fois aux nôces d'Euryptoleme son proche parent. Encore n'y demeura-t'il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira; car ces sortes de réjoüissances qu'on fait ensemble, démontent la gravité la plus ferme & la plus composée, & il est bien difficile de conserver dans une familiarité si grande, toute sa gloire & toute sa dignité. Il est pourtant certain que d'une véritable vertu, ce qui paroît toûjours le plus beau, c'est ce qui est le plus exposé en vûë; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître si grands ni si admirables aux yeux des Etrangers, qu'ils le paroissent à ceux qui sont journellement les témoins de leur vie privée. Cependant Pericles, pour éviter le dégoût du peuple, suite ordinaire du trop grand commerce

Le repas finissoit par les libations, & après les libations on commençoit à boire.

La dignité se conserve difficilement dans la familiarité.

Dans une véritable vertu, ce qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus exposé en vûë.

Dégoût, suite ordinaire du trop grand commerce.

qu'on a avec lui, ne l'approchoit que par intervalles; il ne cherchoit point à parler devant lui sur toutes les affaires qui se présentoient, & ne paroissoit point en public légerement; mais il se reservoit pour les grandes occasions, comme Critolaus dit du vaisseau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance, il les faisoit par l'entremise de ses amis, & par quelques Orateurs qu'il avoit en sa disposition, du nombre desquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruina la puissance de l'Areopage, en versant à pleine coupe, pour me servir des termes de Platon, & sans aucun menagement, la liberté à ses citoyens, ce qui rendit, comme disent les Poëtes comiques, le peuple si fier & si effrené, que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride, il ne voulut plus obéïr, & commença à mordre l'Eubée & à sauter & bondir sur toutes les Isles.

Dans le VIII. liv. de la République.

Amiot a fort mal rendu cet endroit.

Pericles donc cherchant à accommoder son langage & son style à sa maniere de vivre, & à la grandeur de ses sentimens, comme un instrument digne de lui, se servoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore, & mettoit, pour

Comme Critolaus dit du vaisseau de Salamine.) Ce vaisseau de Salamine étoit un vaisseau sacré, dont les Athéniens ne se servoient qu'en des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher leurs Généraux à qu'ils vouloient faire le procès. Ainsi la comparaison que Plutarque fait de ce vaisseau avec Pericles, qui ne paroissoit que dans les grandes occasions, est fort juste.

Et mettoit, pour ainsi dire, la physique à la teinture de la Rhetorique.] J'ai cru devoir conserver en notre langue l'expression figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juste. Mettre la

Physique mise à la teinture de la Rhétorique.

ainsi dire, la Physique à la teinture de la Rhétorique. Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet esprit sublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoissances si relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il sçavoit, & qui pouvoit y convenir, il surpassa infiniment tous les autres Orateurs; c'est pourquoi on écrit qu'on lui donna le surnom *d'Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cause des édifices publics dont il orna la ville d'Athénes, ou même qu'à cause de la puissance & de l'autorité qu'il eut dans la République pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'est pas impossible, & rien n'empêche que toutes les grandes qualitez de ce Personnage n'ayent concouru à faire relever sa gloire par ce magnifique surnom.

Pericles, pourquoi appellé Olympien.

Il est vrai que les Comedies des Poëtes de ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort picquants, tantôt par pure plaisanterie, & tantôt serieusement, marquent que son éloquence seule lui valut ce glorieux titre; car ils disent tous que lorsqu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre, & sur

La grande idée que l'on avoit de son éloquence.

Physique à la teinture de la Rhétorique, ce n'est autre chose, qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la Rhétorique, les raisons qu'on tire de la connoissance de la Physique.

Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux, &c.) C'est à la fin du Phedre de Platon, où ce Philosophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heu-

la force de ſon éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Meleſias, dit en plaiſantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-tems à la tête du parti oppoſé à Pericles dans le gouvernement de la République ; le Roi Archidamus lui ayant demandé un jour, lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Pericles, il lui répondit, *quand je l'ai jetté par terre, il ſoûtient qu'il n'eſt pas ſous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Il eſt pourtant certain que Pericles étoit ſi circonſpect, & ſi timide quand il s'agiſſoit de parler, qu'il n'alloit jamais à ſon Tribunal qu'il ne priât les Dieux *de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fut néceſſaire & qui ne convînt à ſon ſujet.* Il n'a laiſſé de lui que quelques Décrets ; & l'on rapporte ſeulement quelques-uns de ſes bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il

Cette timidité eſt très-compatible avec l'éloquence.

Priere remarquable de Pericles.

reux naturel, une connoiſſance générale de la nature, de même que pour être excellent Medecin, ce qu'il prouve par un paſſage d'Hippocrate dans ſon traité de la nature humaine.

Qu'il n'alloit jamais à ſon Tribunal, qu'il ne priât les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.] Ce paſſage ſemble combattre ce que Suidas avance, que Pericles fut le premier qui ait écrit ſes diſcours publics avant que de les prononcer, au lieu que tous les autres Orateurs parloient ſur le champ. Cette priere de Pericles ne convient qu'à un Orateur qui parle ſans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribuë à Pericles une priere plus politique ; car il aſſûre que Pericles prioit les Dieux qu'ils lui fiſſent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

Il n'a laiſſé de lui que quelques décrets.] Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues, qu'on avoit en ce tems-là ſous le nom de Pericles, paſſoient pour

Quelques-uns de ses bons mots.

dit sur l'Isle d'Egine, *qu'il falloit l'ôter, comme la chassie de l'œil du Pirée.* Une autre fois il dit, *qu'il lui sembloit voir la guerre qui venoit du côté du Peloponese, & qui s'avançoit à grands pas.* Un jour comme il s'embarquoit avec Sophocle, qui partageoit avec lui le commandement de l'armée, celui-ci se mit à louër extrémement la beauté d'un jeune garçon, & Pericles lui dit, *Sophocle, un Général doit avoir non-seulement les mains pures, mais les yeux aussi.* Stetimbrotus écrit que dans l'Oraison funebre qu'il fit de ceux qui avoient été tuez à la guerre de Samos, il dit *qu'ils étoient devenus immortels comme les Dieux mêmes. Car*, ajoûta-t'il, *nous ne voyons pas les Dieux; mais par les honneurs qu'on leur rend & par les biens infinis dont ils joüissent, nous jugeons qu'ils sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays, ne partagent-t'ils pas avec eux tous ces avantages?*

Lorsque Pericles prit Samos.

Ceux qui mouroient pour leur patrie étoient honorez comme des Dieux.

Thucydide l'Historien dans son second livre.

Thucydide décrit le gouvernement de Pericles comme une espece d'Aristocratie, à qui on donnoit le nom de Democratie, ou Gouvernement populaire, mais qui étoit en effet un état Monarchique gouverné par le premier de la République, qui seul avoit toute l'autorité. Et plusieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit

des ouvrages supposez, aussi Quintilien n'y trouvoit-t'il rien qui répondît à cette haute réputation d'éloquence. Liv. 3. chap. 1.

Et par les biens infinis dont ils joüissent.] En effet, les biens dont la nature Divine joüit, sont si grands, qu'ils ne peuvent convenir à une nature mortelle. Ce jugement de Pericles est donc très-bien fondé, & très-conforme à l'idée que la saine Theologie donnoit des Dieux.

partager

partager aux Citoyens les terres conquiſes, qui leur fit diſtribuer pour leurs jeux & pour leurs ſpectacles les deniers publics, & qui leur attribua des ſalaires pour toutes les fonctions publiques, ce qui fut une très-mauvaiſe coûtume; car ces nouveaux établiſſemens rendirent le peuple ſomptueux & diſſolu, au lieu qu'auparavant il étoit ſobre & modeſte, & ſe contentoit de gagner ſa vie à la ſueur de ſon front; voyons donc la cauſe de ce changement par les choſes mêmes.

Tout ce qui rend le peuple ſomptueux, & lui fait haïr le travail & la modeſtie, eſt toûjours mauvais.

Au commencement, comme nous l'avons déja dit, pour contre-balancer le crédit & la gloire de Cimon, Pericles tâchoit de ſe concilier la faveur du peuple, mais il ne pouvoit égaler la grande dépenſe de Cimon, qui par ſes richeſſes immenſes ſe trouvoit en état de ſecourir & d'aſſiſter les pauvres, & qui en effet appelloit tous les jours à ſa table les plus néceſſiteux d'entre les Citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les hayes & les clôtures de ſes jardins & de ſes héritages, afin qu'ils fuſſent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueïllir des fruits. Pericles ſe voyant donc ſurpaſſé par ſon rival, dans les bonnes graces du peuple, eut recours à ce partage des terres & des finances, par le conſeil de Demonides de l'Iſle d'Ios, comme le rapporte Ariſ-

Generoſité & charité de Cimon pour les pauvres.

La vûë de Pericles dans le partage des terres.

Par le conſeil de Demonides de l'Iſle d'Ios.] Ios, une des Iſles Sporades dans la mer Egée, & célebre ſur tout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de ἴηθεν *de l'Iſle d'Ios*, quelque ſçavants ont corrigé ὄϊαθεν, c'eſt-à-dire; *du bourg d'Oia*, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Demonides étoit né.

tote, & par ces distributions de deniers, qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux, & par cette espece de pensions, qu'il donnoit aux dépens du trésor, & autres largesses, il gagna & corrompit si bien la populace en peu de tems, qu'il s'en servit contre le Tribunal de l'Areopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des Sacrifices, ni Polemarque; car de toute ancienneté, ces offices étoient donnez par sort, & ceux qui y avoient bien servi, montoient à l'Areopage. Voilà pourquoi la faction de Pericles se trouvant la plus forte, il opprima tellement ce Tribunal, qu'il lui ôta la connoissance de la plûpart des plus grandes affaires, par l'entremise d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'Ostracisme, comme ennemi du peuple & ami des Lacedemoniens Cimon même, qui ne le cédoit à personne, ni en naissance, ni en biens, qui avoit remporté plusieurs grandes victoires sur les Barbares, & qui avoit rempli la ville de richesses & de dépoüilles des ennemis, comme

Comment on parvenoit à être du Senat de l'Areopage.

Pericles opprime l'Areopage.

Il fait bannir Cimon.

Qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux.] Car il faisoit donner au peuple, tant pour sa place aux jeux, & tant pour son assistance aux Tribunaux, & au jugement des affaires.

D'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des sacrifices, ni Polemarque.] Il falloit avoir passé par quelqu'une de ces charges, pour monter au Conseil de l'Areopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

Il opprima tellement ce Tribunal.] Pericles s'attacha à ruiner l'Areopage, parce que ce Conseil faisoit la principale force des Nobles.

nous l'avons dit dans sa vie, si grande étoit l'autorité que Pericles avoit sur le peuple. Cet Ostracisme étoit un bannissement pour dix ans.

Dans le tems de cet éxil, les Lacédémoniens étant entrez avec une grosse armée dans le territoire de Tanagre, & les Atheniens s'étant avancez contre eux, Cimon malgré son ban alla se mettre en bataille avec ceux de sa Tribu, voulant courir le même danger que ses Citoyens, & détruire par ses actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriser le parti de Lacedémone; mais les amis de Pericles s'étant liguez l'en empêcherent & le forcerent de se retirer comme banni. Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre cette journée-là avec une ardeur extréme, en n'épargnant point sa vie, & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t'il par sa valeur tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Pericles accusoit d'être ses complices, y furent tous tuez.

En Beotie, entre les Fleuves Ismenus & Asopus.

Cimon malgré son ban se rend à l'armée.

Ils envoyerent à Athenes, & eurent un ordre du Conseil pour le faire retirer.

Les Atheniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bien-tôt d'a-

Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre.) Car, comme par ses amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de sa Tribu, il voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne se menageant point, de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par sa faute, pour avoir rejetté par envie & par jalousie le secours d'un Capitaine aussi experimenté que Cimon.

Y furent tous tuez.] Ils étoient cent, & Cimon, en quittant l'armée, leur recommanda de faire si bien leur devoir, que les services qu'ils rendroient en cette occasion servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la

voir chassé Cimon, & mouroient d'envie de le rappeller, sur tout parce qu'ils s'attendoient bien que le Printems suivant ils auroient sur les bras une terrible guerre. Pericles s'étant apperçu de ce changement, ne balança point à leur donner cette satisfaction, & dressant lui-même le Décret, il rappella Cimon, qui ne fut pas plûtôt de retour, qu'il moyenna la paix entre ces deux villes, car les Lacedémoniens avoient autant d'affection pour lui, que d'aversion pour Pericles & pour les autres Gouverneurs.

Ils ne doutoient pas que tout le Peloponese ne vînt fondre sur eux au printems.

Periclès consent au rappel de Cimon, & en dresse lui même le Decret.

Les Lacedémoniens aimoient Cimon, & haïssoient Pericles.

Mais il y a des Auteurs qui disent que Pericles ne consentit à ce rappel, qu'après avoir fait sous main un traité avec Cimon, par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traitté que Cimon avec deux cens vaisseaux iroit porter la guerre hors de la Grece, & ravager les Provinces du grand Roy, & que Pericles demeureroit maître dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déja rendu Pericles un peu plus favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire son procès, & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie, car le peuple avoit nommé Pericles parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le sol-

Traité fait entre Pericles & Cimon.

vie de Cimon comment ils obéirent à cet ordre, & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vûë de Cimon, quoi qu'absent.

Et qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie.] Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talents, cinquante mille écus.

liciter pour ſon frere, Pericles lui dit en ſoûriant : *Elpinice vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une auſſi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement il ne ſe leva qu'une ſeûle fois pour parler, ne toucha l'accuſation que fort legerement, & par maniere d'acquit, & ſe retira après avoir fait moins de mal à Cimon que ſes autres parties. Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée, qui accuſe Pericles d'avoir tué en trahiſon l'Orateur Ephialte, qui étoit ſon ami particulier, qu'il avoit toûjours honoré de ſa confiance, & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement de la République, & de l'avoir tué par l'envie & par la jalouſie qu'il avoit contre ſa réputation ? Je ne ſçai d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies, qu'il vomit comme une bile noire contre ce perſonnage, qui peut bien n'être pas irrepréhenſible en tout, mais qui certainement avoit de la magnanimité, & un amour ſans bornes pour la gloire, qualitez incompatibles avec une paſſion auſſi cruelle, auſſi brutale que celle-là. La verité eſt comme Ariſtote même l'écrit, qu'Ephialte s'étant rendu redoutable à la Nobleſſe, & pourſuivant ſans miſericorde en toute occaſion ceux qui avoient fait la moindre injuſtice au peuple, ſes ennemis lui dreſſerent des embûches, &

Calomnie d'Idomenée contre Pericles refutée.

Qualitez de Pericles.

Ephialte redoutable à la Nobleſſe.

Comment donc peut-on ajoûter foi à Idomenée.] Idomenée de Lampſaque, diſciple d'Epicure. Il avoit fait l'hiſtoire des Diſciples de Socrate, & une Hiſtoire de Samothrace.

Il est assassiné par Aristodicus.

le firent assassiner par un certain Aristodicus de Tanagre.

Au siege de Citium, ville de l'Isle de Cypre.

Dans ce même tems-là mourut Cimon, qui faisoit la guerre en Cypre; & la Noblesse voyant Pericles au plus haut dégré de la puissance, & fort au dessus de tous les autres Citoyens, chercha à lui opposer un homme, qui pût en quelque façon lui tenir tête, & empêcher cette grande autorité de dégenérer en Monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon, homme d'une sagesse éprouvée, qui n'avoit pas véritablement les grandes qualitez de Pericles pour la guerre, mais qui étoit plus grand Politique que lui, & plus propre à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple, & qui ne sortant jamais de la ville, & s'attachant toûjours à combattre Pericles, & à le contredire dans tous les Tribunaux, eut bien-tôt retabli l'équilibre, car il empêcha les Nobles de se mêler & de se confondre avec le peuple, comme ils faisoient auparavant, ce qui avilissoit extrémement leur dignité.

Les Nobles avancent Thucydide, beau-frere de Cimon pour l'oposer à Pericles.

Thucydide, meilleur politique que Pericles.

Thucydide separe les Nobles du peuple.

Il lui opposa donc Thucydide du bourg d'Alopece, beau-frere de Cimon.] Je ne sçai pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon; car il est constant que Cimon avoit épousé Isodicé, fille d'Euryptoleme, fils de Megacles, & cousin germain de Pericles. Ce qui a trompé les Traducteurs, c'est que le mot Grec κηδεστὴς signifie effectivement *beau pere*, mais il signifie aussi *beau-frere*, qui a donné sa sœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à se fortifier par cette alliance, contre le grand crédit de Pericles, auquel, après la mort de Cimon, Thucydide se trouva seul capable de tenir tête.

Les séparant donc de la populace, & rassemblant leurs forces devenuës plus grandes par cette union, il en fit comme un juste contrepoids dans la balance. La division qui étoit avant lui, ressembloit proprement à ces pailles qui se trouvent quelquefois dans le fer, & marquoit seulement quelque éloignement entre ces deux factions, toûjours prêtes à se séparer, mais non pas séparées; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes frappant un très-grand coup sur la ville, la sépara entierement en deux, & fit qu'une partie fut appellée le peuple, & l'autre les Nobles. Ce qui obligea Pericles à lâcher encore plus la bride au peuple, & à chercher à lui plaire en tout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne leur procurât des spectacles, des banquets, des fêtes, ou autres divertissemens, cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs honnêtes, dont les Muses fussent toûjours.

Politique de Pericles pour se concilier le peuple.

Les Muses étoient toûjours des divertissemens que Pericles donnoit au peuple.

D'un autre côté, il envoyoit tous les ans à la guerre soixante vaisseaux, sur lesquels un grand nombre de pauvres Citoyens étoient soudoyez huit mois de l'année, & travailloient à se rendre bons hommes de mer. De plus, il établit plusieurs colonies, & en envoya une de mille Citoyens dans la Chersonese, une de cinq cens à Naxe, une de deux cens cinquante à Andros, & une autre de mille dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya aussi une nombreuse en Italie, quand on eut bâti Sibaris, qui fut appellée

Deux bons effets des Colonies.

Thurii, ou la ville des Thuriens; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oysive, qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oysiveté, pour subvenir aux nécessitez du peuple, & pour retenir les alliez dans la crainte & dans le respect, en établissant chez eux de véritables Atheniens, comme autant de garnisons qui les empêcheroient de penser à des nouveautez.

Anciennes richesses de la Grece.

Mais ce qui fit le plus de plaisir à Athenes, & qui contribua le plus à son ornement, ce qui étonna le plus toute la terre, & qui seul peut servir de témoignage à la Grece que tout ce qu'on a dit de sa grande puissance & de ses anciennes richesses n'est point un conte, c'est la magnificence de ses Temples & de tous ses édifices publics. Aussi de tous les ouvrages de Pericles, ce fut celui que ses ennemis reprenoient avec le plus d'envie & de chaleur, & qu'ils décrioient le plus hautement dans les assemblées, où ils ne cessoient de publier, *que le peuple se deshonoroit, en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece, qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt; que Pericles ne leur avoit pas même laissé le prétexte le plus*

Plaintes des ennemis de Pericles sur l'emploi qu'il faisoit des Finances en édifices publics.

Qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt.] Car tout l'argent que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes, & tout celui qu'on tiroit des impôts, étoit deposé dans le Temple d'Apollon à Delos sous la garde des Thresoriers nommez Ἑλληνοταμίαι *Thresoriers des Grecs.* Les Atheniens firent transporter ce trésor à Athenes, & Pericles en employa une grande partie en édifices publics.

plus ſpecieux, dont ils pouvoient couvrir leur injuſtice, & fermer la bouche à leurs accuſateurs, qui étoit de dire qu'ils avoient tranſporté cet argent à Athénes pour une plus grande ſûreté, afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares; Que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence inſupportable qui lui étoit faite, & pour une tyrannie manifeſte, en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre, les Athéniens s'en ſervoient à dorer & à embellir leur ville, comme une femme ſuperbe & glorieuſe qui ſe charge de pierreries de grand prix, & qu'ils l'employoient à faire des Statuës très-magnifiques, & à élever des Temples, qui coûtoient des mille talens. *Trois millions.*

Réponſes de Pericles à ces plaintes.

Pericles au contraire remontroit aux Athéniens *qu'ils n'étoient pas obligez de rendre compte à leurs Alliez de l'argent qu'ils en avoient reçu; que c'étoit aſſez qu'ils les défendiſſent, & qu'ils éloignaſſent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne contribuoient, ni ſoldats, ni chevaux, ni navires, & qu'ils en étoient quittes pour quelques ſommes d'argent, qui, dès qu'elles ſont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les donnent, mais ſont à ceux qui les reçoivent, pourvû qu'ils exécutent les choſes dont ils ſont convenus, & pour leſquelles ils les ont reçûës.* Il ajoûtoit *que la ville étant ſuffiſamment pourvûë de tout ce qui étoit néceſſaire pour la guerre, il falloit employer ſes richeſſes à des ouvrages, qui étant achevez, produiroient une gloire immortelle, & qui, dans le tems qu'on y travailleroit, répandroient*

Et à élever des Temples qui coûtoient des mille talents.] Car en effet le Temple de Minerve appellé *le Parthenone*, en avoit coûté autant, c'eſt-à-dire, trois millions de livres.

Utilité des édifices publics.

par tout l'abondance par la quantité de boutiques & d'ateliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diversité infinie des choses nécessaires, qui en reveillant les Arts, & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient presque toute la ville à la paye du thrésor, de maniere qu'elle tireroit sa vie & sa subsistance d'elle-même, en ne faisant que s'embellir; que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robustes, & en âge de porter les armes, étoient soudoyez à la guerre par le public; voulant donc que la populace qui n'étoit point enrollée, & tous les gens de métier participassent à cette distribution de deniers publics, & qu'ils n'y participassent pas les bras croisez & sans rien faire; il les avoit engagez à de grandes entreprises d'édifices, & à differens ouvrages de divers Arts, tous de longue exécution, afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maisons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes secours & les mêmes avantages que les matelots, les soldats, & ceux qui étoient en garnison dans leurs places; que puisqu'ils avoient toutes sortes de materiaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprés, & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces materiaux en œuvre, des Charpentiers, des Massons, des Forgerons, des Tailleurs de pierre, des Teinturiers, des Orfévres, des Ebenistes, des Peintres, des Brodeurs, des Tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des Marchands, des Matelots & des Pilotes experimentez, & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des Charrons, Voituriers, Chartiers, Cordiers, tireurs de pierre, Paveurs, foüilleurs de mines, & que chacun de

L'unique moyen de faire que le peuple vive du trésor public.

ces métiers, comme un général, avoit sous lui une armée suffisante de travailleurs & de manœuvres, qui étoient comme autant de corps séparez pour servir à ces grands travaux, toutes ces differentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe; que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcez de surpasser la magnificence du dessein, par les merveilles de l'Art & par l'excellence de l'exécution, s'étoient avancez avec une diligence si prodigieuse, que contre l'attente de tout le monde, qui pensoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût plusieurs âges, & une longue suite d'hommes se succedant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vû, par un miracle surprenant, qu'ils avoient été tous portez à la derniere perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un seul homme.

Diligence incroyable avec laquelle les édifices de Pericles avoient été portez à leur perfection.

On dit pourtant que, comme le Peintre Agatharchus se glorifioit dans ce tems-là de la promptitude & de la vîtesse avec laquelle il peignoit toutes sortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, *& moi je me glorifie de ma lenteur*; car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace solide & durable, & une parfaite beauté; mais le Tems associé avec le Travail assidu, leur donne une force capable de les con-

Agatharchus Peintre, se glorifioit de sa promptitude, & Zeuxis au contraire de sa lenteur.

Défauts de la facilité & de la promptitude dans les ouvrages.

Effet du tems associé avec le travail.

Mais le Tems associé avec le Travail assidu.) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expression Grecque qui est admirable. προσδανεισθεὶς χρόνος τῷ πόνῳ. Plutarque fait là une association du Tems & du Travail, & il considére le Travail, comme le créancier du Tems; en effet, c'est le tra-

ſerver & de les faire triompher des ſiecles : & c'eſt cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Pericles, qui ont été achevez en ſi peu de tems, & pour une ſi longue vie. Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja ſon antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeuneſſe, comme ſi on ne venoit que d'y mettre la derniere pierre, & qu'ils ne fiſſent que de ſortir des mains de l'ouvrier, tant ils conſervent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en terniſſe la vûë, comme s'ils avoient en eux-mêmes un eſprit toûjours rajeuniſſant, & une ame exempte de vieilleſſe.

Véritable marque des beaux ouvrages.

Phidias fut choiſi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens euſſent alors de grands Architectes, & de très-habiles ouvriers. En effet Callicrates & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'eſt-à-dire, le Temple de Pallas, qui avoit cent pieds en tout ſens. Corœbus commença la Chapelle des Myſtéres & des Initiations à Eleuſine, poſa le premier rang de colomnes qui eſt à rez-de-chauſſée, & les joignit à

Phidias Intendant des édifices de Pericles.

Callicrates & Ictinus grands Architectes.

Ce Temple étoit dans la citadelle d'Athénes.

Corœbus Architecte.

vail qui prête au tems; ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui ſentoit déja ſon antique.] Cet endroit eſt parfaitement beau. Voilà le coin auquel il faut que tous les beaux ouvrages ſoient frappez, voilà leur véritable marque : quand ils ſortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui ſent ſon antique ; & quand ils ſont vieux, ils ont un air de nouveauté, tel eſt le caractére de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

leurs architraves. Après sa mort, Metagenes du bourg de Xypete, mit le cordon, & plaça les colomnes qui sont au-dessus, & Xenocles du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui est au-dessus du Sanctuaire, & Callicratides entreprit la longue muraille, dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Pericles. Et c'est de ce dernier ouvrage que Cratinus se mocque dans une de ses Comédies, où il dit: *Il y a longtems que Pericles avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

Metagenes Architecte.

Xenocles Architecte.

Callicratides Architecte.

L'Odeon ou Théatre de la Musique, qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colomnes, & dont le comble s'étrecissant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modelle du pavillon du Roi Xerxes, qui fut donné par Pericles même; c'est pourquoi Cratinus le raille encore dans sa piéce des Thraciennes, en disant, *Pericles le Jupiter à la tête d'Oignon s'avance, ayant dans son crane tout le Theatre de la Musique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Pericles proposa avec beaucoup d'empressement un décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des Panathenées, & ayant été élû juge, & distri-

L'Odeon bâti sur le modelle du pavillon de Xerxes.

Dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Pericles.] Socrate en parle dans le Gorgias de Platon, & il l'appelle *la muraille du milieu.*

Qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colomnes.] La commodité du lieu faisoit que les Musiciens, les Poëtes, & autres s'y assembloient; & c'est ce qui lui donna le nom. On y tenoit aussi le marché au bled, & c'étoit-là que se discutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procez pour les alimens qui étoient dûs.

Ces prix se donnoient aux dépens de celui qui étoit en charge.

buteur des prix, il regla la maniere dont les Musiciens devoient joüer de la flûte & de la lyre, & chanter. Les jeux de musique furent toûjours faits dans ce Théatre depuis ce tems-là. Le Portail & le Vestibule de la citadelle furent achevez en cinq ans par Mnesicles qui en étoit l'Architecte.

L'Architecte Mnesicles.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un accident merveilleux, qui fit voir que la Déesse, non seulement ne s'opposoit pas à cet édifice, mais qu'elle l'agréoit, & qu'elle l'honoroit de sa protection & de sa présence. Car le meilleur de tous les ouvriers, & le plus affectionné, s'étant laissé tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, abandonné des Medecins, ce qui affligeoit & décourageoit extrémement Pericles; mais la Déesse s'apparut à lui en songe, & lui montra un reméde avec lequel il eut bientôt remis sur pied le mourant. En mémoire de ce miracle, Pericles fit faire la statuë de cuivre de *Minerve salutaire*, *de Minerve de la Santé*, & la plaça dans la citadelle près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit auparavant. Mais Phidias fit la Statuë d'or de la même Déesse, & l'on assûre que son nom est écrit

Maçon de Pericles guéri par miracle.

Crédulité de Plutarque.

Minerve salutaire.

Statuë d'or de Minerve faite par Phidias.

En mémoire de ce miracle, Pericles fit faire la Statuë de cuivre de Minerve salutaire.] Les Payens faisoient par superstition les mêmes choses que les Chrétiens font aujourd'hui par une devotion fondée sur la vérité. Ce sont toûjours les mêmes idées. Pausanias parle de cette Statuë de *Minerve salutaire. Près de la Statuë de Deitrephes*, dit-il, *on voit la Statuë de la Santé qu'on dit fille d'Esculape, & celle de Minerve salutaire.*

Mais Phidias fit la Statuë d'or de la même Déesse.] Phidias fit la Statuë qui étoit dans le Temple, elle étoit d'yvoire & d'or. Pausanias nous en a conservé la des-

ſur le piedeſtal; car, comme nous l'avons déja dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Pericles, ce qui donna à l'un une très-mauvaiſe réputation & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme ſi Phidias eût fait voir à Pericles dans ſa maiſon les plus belles Dames de la ville, qui ſe rendoient chez lui ſous prétexte d'aller voir ſes beaux ouvrages, & les Poëtes comiques profitant de ce bruit, en prirent occaſion de le décrier ſur l'intemperance, car ils l'accuſerent d'entretenir la femme de Menippus, ſon ami particulier & ſon Lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie ſur les oyſeaux, & particuliérement ſur les Paons, que nourriſſoit un de ſes grands amis, appellé Pyrilampes, qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux

Reproches qu'on faiſoit à Pericles & à Phidias.

cription. La Déeſſe étoit débout & vêtuë d'une tunique qui lui deſcendoit juſqu'au talon. Sur le devant de ſon Egide, de ſa cuiraſſe, étoient la tête de Meduſe d'yvoire & la victoire, elle tenoit une pique & avoit à ſes pieds ſon bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichthonius. Sur le milieu de ſon caſque étoit repréſenté le Sphinx, & aux deux côtez deux gryphons. On doit juger de la grandeur de cette Statuë, par la grandeur de la victoire qu'elle avoit ſur ſon Egide, & qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talents peſant d'or que Pericles aſſûra qu'on y avoit employez, & qu'on pouvoit ôter & remettre.

Qu'on accuſoit d'en faire des préſens aux femmes dont Pericles recevoit des faveurs.) Ce paſſage eſt clair, cependant Palmerius ſçavant homme & judicieux critique, a cru qu'il étoit très-obſcur, & que le texte avoit beſoin d'être corrigé. C'eſt pourquoi au lieu de ταῶνας, *des Paons*, il liſoit l'accent ſur la derniere ταωνὰς, qu'il explique des peaux de Paons avec leurs plumes, & il prétend qu'on réprochoit à ce Pyrilampes qu'il mettoit de ces peaux de Paons, au lieu de tapis ſous les femmes qui alloient chez lui, comme des couſſins de duvet, afin qu'elles fuſſent aſſiſes plus mollement, mais cela ne convient nullement ici. Pyrilampes étoit accuſé de donner

femmes dont Pericles recevoit des ſaveurs; mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques, & qui ſont toûjours prêts à ſacrifier par leurs médiſances la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais Démon, ayent ſi mal parlé de Pericles, puiſque même Steſimbrotus de Thaſos a bien eu l'inſolence de l'accuſer fauſſement d'un crime abominable, en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de ſon propre fils; tant il eſt difficile, ou plûtôt impoſſible, à l'hiſtoire de parvenir à la découverte de la vérité. Car ſi elle eſt écrite après pluſieurs ſiecles, elle a contre elle l'antiquité des tems, qui lui dérobe la connoiſſance des choſes paſſées; & ſi elle eſt écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine ou l'envie, ou la faveur & la flatterie la portent elle-même à corrompre & à déguiſer la vérité.

Réproche contre les Poëtes ſatyriques.

Steſimbrotus accuſoit Pericles d'un crime abominable.

Ce qui empêche l'hiſtoire de parvenir à la découverte de la vérité.

Comme les Orateurs qui étoient de la faction de Thucydide, ne ceſſoient de ſe déchaîner & de crier contre Pericles, l'accuſant d'avoir diſſipé les Finances, & d'avoir perdu les revenus de l'État, Pericles demanda un jour au peuple en pleine aſſemblée,

des Paons à ces Maîtreſſes de Pericles, parce que le Paon étoit un oiſeau fort recherché & fort eſtimé.

Mais qui s'étonnera que des hommes dont la vie n'eſt qu'une profeſſion publique de faire des pieces ſatyriques.) Ce paſſage eſt remarquable. Plutarque y enſeigne avec beaucoup de ſageſſe le peu de foi qu'on doit ajoûter aux railleries & aux médiſances des Poëtes comiques & des Poëtes ſatyriques, dont le métier eſt de ſacrifier ſouvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de

assemblée, *s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé.* Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, *beaucoup trop. Eh bien!* répartit Pericles, *ce sera donc à mes dépens, & non pas aux vôtres; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la Dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez.* A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que plein d'émulation, il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, se prit à crier plus haut encore, & à lui ordonner de prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Quel amour pour la gloire dans un peuple d'ailleurs si corrompu.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'Ostracisme, ou en être lui-même banni; mais il l'emporta sur Thucydide; il le chassa & dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée. Ainsi tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Pericles se rendit entierement maître de la ville, & de toutes les affaires des Atheniens. Il disposoit à son gré des finances, des troupes & des vaisseaux; les isles & la mer lui étoient soûmises, & il regnoit seul dans cette vaste Seigneurie, qui s'éten-

Pericles fait bannir Thucydide.

Pericles se rend maître absolu dans Athenes.

faire rire & de divertir le public.

Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.) Il paroît par un passage de Thucydide, que le Trésor des Atheniens étoit de neuf mille sept cent talens, qui font vingt-neuf millions, cent mille livres, & que Pericles en avoit dépensé pour ces édifices publics, trois mille sept cens, c'est-à-dire, onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc proposer au peuple que ce seroit à ses dépens?

doit, non-seulement sur les Grecs, mais sur les Barbares, & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéïssance & par la fidelité des nations soûmises par l'amitié des Rois, & par des traitez faits avec plusieurs Princes.

Pericles revêtu de toute l'autorité, change de manieres.

Alors il commença à n'être plus le même, à ne plus se montrer si doux & si traitable, & à ne plus ceder & s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du peuple, comme à toutes sortes de vents; mais tirant les rênes de ce Gouvernement populaire, trop mou & trop effeminé, comme on hausse les cordes d'un instrument, qui sont trop lâches, il le convertit en un état Aristocratique, ou plûtôt en une espece de Royauté; & allant lui-même toûjours droit à ce qui étoit le meilleur, & se rendant irrépréhensible en toutes choses, il vint si bien à bout du peuple, qu'il le manioit à son gré. Tantôt par ses seuls avis & par ses conseils, il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable, & tantôt quand il falloit user de force & de contrainte, il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expedient, imitant en cela un sage Medecin, qui dans une maladie fort longue & fort inconstante, sçait prendre son tems pour donner à son malade des choses innocentes qui lui sont plaisir, & pour le tourmenter ensuite à propos par des remedes vio-

Pericles se rend maître absolu du peuple.

Bon politique comparé à un sage Medecin.

sur-tout Plutarque disant dans la suite que Pericles n'avoit pas augmenté d'une seule drachgue, les biens que son pere lui avoit laissez?

lens & par de fortes medecines, ſeules capables de lui redonner la ſanté.

En effet, il n'étoit pas poſſible que dans un peuple ſi puiſſant, & qui joüiſſoit d'un ſi grand Empire, il n'y eût beaucoup de paſſions & d'affections enracinées. Et il fut ſeul capable de le traiter adroitement & de le conduire, en ſe ſervant de la crainte & de l'eſperance, comme de deux Gouvernaux, dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude, & l'autre diſſipoit ſes découragemens, & la ranimoit dans ſes langueurs. En quoi il fit voir clairement que la Rhétorique, comme dit Platon, eſt la Reine des eſprits, & que ſon principal artifice conſiſte à profiter des inclinations des hommes, & à émouvoir les paſſions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toûjours prêtes à répondre à tous les accords, pourvû qu'elles ſoient touchées par une main adroite & habile. Il eſt vrai que ce qui donnoit à Pericles cette grande autorité, ce n'étoit pas ſeulement la force de ſon éloquence, mais, comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de ſa vie & ſa grande probité. Car il étoit ſi ennemi des préſens, & mépriſoit ſi fort les richeſſes, qu'ayant rendu ſa ville, de grande qu'elle étoit, très-grande & très-riche, & ayant ſurpaſſé en puiſſance pluſieurs Rois & pluſieurs Tyrans même, dont quelques-uns ont laiſſé par Teſtament leurs Etats à leurs enfans, il n'augmenta pourtant pas d'une ſeule drachme

Il eſt impoſſible qu'un peuple puiſſant ne ſoit agité de beaucoup de paſſions vicieuſes.

La crainte & l'eſperance, les deux Gouvernaux des Etats.

La Rhetorique, la Reine des eſprits.
Dans le Phedre.

Les paſſions ſont comme les cordes de l'ame.

Dans le II. livre

Déſintereſſement de Pericles.

le bien que son pere lui avoit laissé.

Thucydide décrit au vrai la grandeur de sa puissance, mais les Poëtes Comiques affectent par malice de la relever, en appellant ses amis & ses compagnons *les nouveaux Pisistratides*, & en voulant à toute force qu'on le fît jurer publiquement, qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par-là que son élevation n'étoit pas proportionnée à un Etat Démocratique, & qu'il avoit trop d'autorités. Teleclides écrit que les Atheniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en disposer, & les villes mêmes pour les lier & délier comme il jugeroit à propos, qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles, & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre, & dépoüillez de leurs forces, de leur puissance, en un mot, de toutes les richesses & de toute leur félicité.* Et ce ne fut pas pour un moment, & pendant la faveur & la grace d'une administration, dont la fleur est ordinairement de peu de durée; mais il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes, les Leocrates, les Myronides, les Cimons, les Tolmidas & les Thucydides, & encore, après la ruine de ce dernier & sa fuite, il fut au-dessus de tous les autres pendant quinze ans; & quoiqu'il eût rendu perpetuel & sans bornes en sa personne un pouvoir

Poëte Comique.

Grande durée de l'autorité de Pericles.

Pericles rendit perpetuel en sa personne un pouvoir, qui avant lui étoit annuel & borné.

Les nouveaux Pisistratides.) Comme nous dirions *les satellites des Tyrans.* Car Pisistrate par le moyen des Gardes que les Atheniens lui avoient donnez, s'empara de la Tyrannie, comme cela a été expliqué dans la Vie de Solon.

qui auparavant étoit annuel & borné, il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien; car pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser dépérir par sa négligence ce que ses peres lui avoient laissé, & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en laisser trop occuper ou embarrasser, il se réduisit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ses terres tout à la fois, & du revenu il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit nécessaire pour la dépense ordinaire de sa famille, ce qui ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à ses femmes, qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas suffisant, & qui se plaignoient de cette dépense mesquine, taillée par jour avec une regle si étroite, qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la superfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maisons & dans les maisons opulentes, & que la dépense & la recette marchoient d'un pas égal, par compte & par mesure avec la derniere rigueur.

Oeconomie de Pericles.

Il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit nécessaire.) Pericles n'aimoit donc pas les provisions, les regardant comme la source de la dissipation & du dégât. J'ai connu un habile Oeconome, qui avoit gouverné longtems la maison d'une grande Princesse, & qui étoit dans le même sentiment. *On n'épargne gueres*, disoit-il, *ce que l'on trouve sous sa main en abondance.* Mais d'un autre côté les provisions ne manquent pas de bonnes raisons qui les justifient.

Celui qui gouvernoit ſes affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domeſtique, appellé Evangelus, homme très-entendu & très-habille, ſoit par lui-même, ſoit parce qu'il avoit été dreſſé par Pericles. Véritablement cette maniere de vivre étoit entierement opposée à la ſageſſe d'Anaxagore, qui par un enthouſiaſme divin, ou par une eſpece d'extaſe, qui le portoit vers le Ciel, & par une grandeur d'ame, qui lui faiſoit mépriſer tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté ſa maiſon & laiſſé ſes terres en friche, & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux. Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philoſophe contemplatif & un Politique, qui eſt toûjours dans l'action, & qui ſe mêle du Gouvernement d'une République. Le premier, pour vacquer à la contemplation des choſes belles & honnêtes, n'employe que ſon eſprit, qui n'a beſoin d'aucuns inſtrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere; au lieu que l'autre appliquant & faiſant ſervir ſa vertu aux néceſſitez des hommes & à l'utilité du public, a beſoin du ſecours des richeſſes, qui deviennent pour lui des inſtrumens, non-ſeulement néceſſaires, mais

Evangelus domeſtique de Pericles, qui gouvernoit ſa maiſon.

Difference de Pericles à Anaxagore.

Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ſes parens.

Difference entre un Philoſophe contemplatif & un politique, ſur le mépris des richeſſes.

Le politique, l'homme d'Etat a beſoin du ſecours des richeſſes.

Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philoſophe contemplatif & un Politique.] Cette difference que Plutarque met entre le Philoſophe & le Politique pour ce qui regarde les richeſſes, eſt très-ſage & très-vraye. Peu de choſe ſuffit au Philoſophe contemplatif, ainſi il peut mépriſer le bien; mais le Politique a beſoin du ſecours des richeſſes pour exécuter les choſes qu'il entreprend pour le ſervice de l'Etat,

honnêtes, comme elles le furent effectivement pour Pericles, qui s'en servit à soulager une infinité de pauvres Citoyens, & qui en secourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce Philosophe dans sa vieillesse se voyant négligé par Pericles, qui accablé d'affaires, n'avoit pas toûjours le tems de penser à lui, se coucha la tête couverte de son manteau, dans la résolution de se laisser mourir de faim, & que Pericles en ayant été averti par hazard, courut à sa maison avec une extrême diligence, tout éperdu & désolé, & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre, lui disant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit, mais qu'il se pleuroit lui-même, s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage, si fidéle & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la République. Alors Anaxagore se découvrant un peu la tête, lui dit, *Pericles, ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe, ont soin d'y verser de l'huile.*

Anaxagore dans une grande pauvreté dans sa vieillesse.

Mot d'Anaxagore à Pericles.

Sur ce que les Lacedémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Atheniens & à le supporter avec peine, Pericles, pour inspirer

Se coucha la tête couverte de son manteau.] C'étoit la coûtume de se couvrir la tête lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir, & qu'on renonçoit à la vie, les raisons en ont été expliquées dans la remarque sur ce Vers d'Horace. Liv. II. Sat. III.

Nam male re gesta cum vellem mittere operto
Me capite in flumen.

Car il faut que vous sçachiez que mes affaires ayant mal tourné, comme j'étois sur le point de me jetter dans la riviere la tête couverte.

encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ses Citoyens, & pour les accoûtumer à se porter d'eux-mêmes aux choses les plus grandes & les plus hautes, fit un Decret, par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent, & toutes les villes grandes & petites, d'envoyer incessamment à Athenes leurs députez pour consulter sur les moyens de relever les Temples qui avoient été brûlez par les Barbares, & de s'acquitter des sacrifices qu'on avoit voüez pour le salut de la Grece, lorsqu'on avoit combattu contre eux, comme aussi sur les expediens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine, qu'ils pussent tous naviger sûrement, & vivre en paix les uns avec les autres.

Decret de Pericles bien avantageux à Athenes.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages, qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq ves les Ioniens, & les Doriens d'Asie, & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes; cinq vers les contrées de l'Hellespont & de Thrace jusqu'à Byzance; cinq eurent ordre d'aller dans la Beotie, la Phocide & le Peloponese, & de remonter de-là par le pays des Locriens dans le continent superieur, & de le

D'envoyer incessamment à Athenes leurs députez.] La vûë de Pericles en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtresse & la souveraine de toutes les autres villes Grecques. Voilà pourquoi Plutarque regarde avec raison ce Decret comme une marque de l'esprit élevé de Pericles & de sa magnanimité.

parcourir

parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie, & les cinq derniers furent chargez de traverser l'Eubée, & d'aller vers les habitans du Mont Oeta, & ceux du golfe de Malée, & chez les Phthiotes, les Achéens & les Thessaliens, pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athenes, & d'assister aux déliberations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces sollicitations furent inutiles, les villes ne s'assemblerent point, parce, dit-on, que les Lacedémoniens s'y opposerent; car ce fut dans le Peloponese que l'on commença à rejetter la proposition. J'ai ajoûté cela en passant pour faire connoître l'esprit élevé de Pericles & sa magnanimité.

Quant à ses expeditions militaires, il avoit acquis beaucoup de réputation, principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattoit. Car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude, & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès, & il n'estimoit, ni ne vouloit imiter les Capitaines, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & qui à cause des gran-

Pericles ne s'engageoit point à la guerre dans des affaires trop hazardeuses.

Jugement qu'il faisoit des Généraux temeraires & trop hardis.

Et pour les affaires generales de la Grece.) Il y a dans le texte une faute considerable par le vice d'une seule lettre, ἢ καινοπραγία. Ce mot est toûjours pris en mauvaise part, c'est pourquoi il ne peut avoir lieu ici, j'ai suivi la leçon d'un M. ἢ κοινοπραγία.

Parce, dit-on, que les Lacedemoniens s'y opposerent.) Les Lacedémoniens, les seuls rivaux des Atheniens, connurent le but de Pericles, que je viens d'expliquer, & ne voulurent pas ceder à Athenes un si grand honneur.

des batailles qu'ils avoient gagnées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines, & il diſoit toûjours à ſes Citoyens, *que s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie, ils pouvoient compter qu'ils ſeroient immortels.*

Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ſes victoires, & énorgueïlli de la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe par ſes grands exploits, prenoit fort mal ſon tems pour entrer en armes dans la Beotie, & qu'il avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le ſuivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, outre les troupes reglées, il voulut le retenir, & n'oublia rien pour l'en détourner, lui diſant en pleine aſſemblée ce mot ſi connu, *que s'il refuſoit de croire Pericles, au moins ne feroit-il point de faute s'il vouloit attendre le Tems, qui eſt toûjours le meilleur Conſeiller & le plus ſage.* Cette parole ne fut pas fort relevée ſur l'heure même, & il n'en fut pas extrémement loüé; mais peu de jours après, la nouvelle étant venuë que Tolmidas avoit été défait à Coronée, & tué avec la plus grande partie des plus vail-

Le Tems, le meilleur de tous les Conſeillers.

Voyant que Tolmidas, fils de Tolmeus, enflé de ſes victoires.) Il avoit ravagé le Peloponeſe, brûlé les vaiſſeaux des Charta-ginois, battu les troupes de Sicyone, & pris Chalcis ſur les Corinthiens.

Outre les troupes reglées.] Ces troupes reglées étoient des troupes des Alliez. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille Volontaires, c'eſt-à-dire, qui s'étoient engagez librement.

Que Tolmidas avoit été défait.)

lants Atheniens, cela lui acquit une très-grande réputation avec la bienveillance du peuple, qui le regardoit comme un homme ſage, & qui aimoit ſes Citoyens.

L'expedition de Pericles la plus loüée.

De toutes les expeditions qu'il fit pendant qu'il fut Genéral, celle qui a été la plus loüée, c'eſt celle de la Cherſoneſe, qui fut très-ſalutaire à tous les Grecs de ce pays-là; car non-ſeulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Atheniens qu'il y mena, mais il ferma encore l'Iſthme par une bonne muraille avec des forts de diſtance en diſtance, depuis une mer juſqu'à l'autre, mettant par-là tout le pays à couvert des incurſions des Thraces qui l'environnent; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuſe, que cette Province avoit continuellement à ſoûtenir, étant toûjours expoſée au voiſinage de ces Barbares, & toûjours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du pays.

Ce qui lui attira le plus l'admiration des étrangers.

Mais ce qui lui attira le plus l'eſtime & l'admiration des étrangers, ce fut la courſe qu'il fit autour du Peloponeſe avec cent vaiſſeaux, étant parti du port de Peges ſur la côte de Megare. Car

Cette défaite arriva la ſeconde année de l'Olympiade LXXXIII. 445. ans avant l'Ere Chrétienne, plus de vingt ans avant la mort de Pericles.

C'eſt celle de la Cherſoneſe.] De la Cherſoneſe de Thrace, qui appartenoit aux Atheniens; comme Herodote le raconte. liv. VI.

Ce fut la courſe qu'il fit autour du Peloponeſe.] Ce fut la derniere année de l'Olympiade 81. Thucydide. liv. 2.

Il ravage les villes maritimes, & tout le pays des environs.

non-seulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui, mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre-ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne, & à se retirer dans les villes, par le grand effroy qu'il leur causa. Dans le territoire de Nemée il défit en bataille les Sicyoniens, qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même, & après avoir fait quelques recruës dans l'Achaïe, qui étoit alliée des Atheniens, il se rembarqua, continua de côtoyer le reste du Peloponese, & cinglant au-de-là de l'embouchure de l'Achelous, il aborda au continent opposé, fit une descente, pilla l'Acarnanie, renferma les Oeneades dans leurs murailles, & après avoir fourragé & détruit tout leur pays, il s'en retourna à Athenes, s'étant fait voir redoutable à ses ennemis, & aussi plein de sagesse & d'experience que de courage à ses Citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moinde fâcheux accident à ses troupes, non pas même par avanture & par cas fortuit.

Il défait en bataille les Sicyoniens.

Il fait des recruës dans l'Achaïe.

Il pille l'Acarnanie.

Sa course combien heureuse.

Il va au Royaume de Pont avec une grosse flotte.

Etant allé au Royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse & très-magnifiquemenr équipée,

Dans le territoire de Nemée.] Nemée, ville au-dessus d'Argos, sous le mont Apesas. Elle est celébre par le lion de Nemée, & par les jeux Neméens, que ceux d'Argos celébroient tous le trois ans dans le bois qui étoit à ses portes,

Renferma les Oeneades dans leurs murailles.] Les habitans de

il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent, & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations Barbares qui habitoient aux environs, à leurs Rois & à leurs Princes la grandeur de la puissance des Atheniens, & leur fit voir avec quelle assûrance, comme maîtres de la mer, ils navigeoient par tout sans aucune crainte. Il laissa aux habitans de Sinope treize vaisseaux sous la conduite de Lamachus, avec des troupes pour les défendre contre le Tyran Timesileon; ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti, Pericles fit publier un Décret, par lequel il étoit permis à six cens Atheniens, qui s'offriroient d'eux-mêmes, d'aller s'établir à Sinope, & d'y partager & posseder les maisons & les terres, qui avoient appartenu aux Tyrans.

Il étalle aux yeux des Barbares la grande puissance des Atheniens.

Timesileon, ce Tyran est inconnu.

Dans toutes les autres choses il ne suivit point les appetits impetueux & dereglez du peuple, & ne se laissa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueïl, qui enflé par les forces & par la grande fortune de l'Etat, emportoit les Atheniens, & les poussoit à reconquerir l'Egypte, &

Orgueïl & fierté des Atheniens.

ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Pericles les assiegea, mais il ne put les prendre.

Aux habitans de Sinope.) Sinope ville de la Paphlagonie, sur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

A vouloir reconquerir l'Egypte.) Car les Atheniens avoient été maîtres d'Egypte, comme Thucydide l'écrit dans le second Livre. Ils venoient d'en être chassez par Megabyse Lieutenant du Roi Artaxerxe, la premiere année de l'Olympiade 80.

à attaquer les Provinces maritimes du grand Roi. La plûpart étoient déja embrasez de ce fatal & malheureux désir de la Sicile, que les Orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent depuis, & il y en avoit plusieurs, dont les songes n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'est point contre toute apparence de succès, vû la grandeur de leur Empire, & l'heureux cours de leurs affaires, que la Fortune conduisoit à souhait.

Quinze ou seize ans après la mort de Pericles.

Grande sagesse de Pericles.

Mais Pericles arrêta cette ardeur trop impetueuse, coupa les ailes à cette trop vaste ambition, & se contenta d'employer la plus grande partie de ses forces à garder & à assûrer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacedémoniens, car il leur en vouloit toûjours, comme il le témoigna en plusieurs rencontres, & particulierement dans la guerre sacrée. En effet les Lacedémoniens, étoient rentrez en armes dans le pays de Delphes, avoient dépoüillé les peuples de la Phocide de l'Intendance du Temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Pericles y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. Ensuite les Lacedémoniens ayant fait graver sur le front du Loup de cuivre

Elle fut appellée sacrée, parce que c'étoit pour le Temple d'Apollon à Delphes.

Pericles rétablit les Phociens dans l'Intendance du Temple de Delphes.

Ensuite les Lacedémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative.] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage *du loup de cuivre*, car Plutarque ne parle pas d'un loup consacré par les Lacedémoniens, il parle du Loup qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du

la prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'Oracle les premiers, Pericles, pour leur contester ce glorieux privilege, fit aussi graver sur le côté droit du même Loup pour les Atheniens la même prérogative, que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raison de retenir toutes les forces des Atheniens dans la Grece, c'est ce que prouvent visiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premierement l'Eubée se rebella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles, que ceux de Mégare avoient pris les armes,

grand Autel. Voici l'Histoire qui les porta à faire ce don : Un voleur ayant pillé un jour le trésor du Temple de Delphes, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un Loup l'ayant rencontré, se jetta sur lui & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouventables. Les Delphiens, frappez de ces courses réïterées, s'imaginerent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal, qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé, & pour conserver la mémoire de ce miracle, ils consacrerent ce Loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses, aimeront mieux croire tout simplement que ce Loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens, pour marquer un des Attributs d'Apollon, qui étoit appellé λυκοκτόνος, *tueur de loups.*

Qu'il reçut des nouvelles que ceux de Megare avoient pris les armes.] Le texte ne peut subsister comme il est écrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμημένοι, car cela signifieroit, *que ceux de Megare avoient été défaits*, & diroit tout le contraire de ce que Plutarque a dit. J'ai donc suivi ici la leçon que presente un Manuscrit, Μεγαρεῖς ἐκπεπολεμωμένοι. Il y a une très-grande difference entre ἐκπολεμέω & ἐκπολεμόω, le premier signifie *vaincre, dompter*, & l'autre signifie, *faire prendre les armes, rendre ennemi, exciter à la guerre*, & c'est ce que Plutarque a voulu dire ici. Je vois que M. Salvini avoit ainsi

& que les Lacedémoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax étoient sur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extréme diligence au secours des Atheniens. Il n'osa pas en venir aux mains avec une armée si nombreuse, & toute composée de braves soldats, qui à toute heure lui presentoient la bataille. Mais voyant que Plistonax étoit fort jeune, & qu'il se gouvernoit en tout par les conseils de Cleandridas, que les Ephores lui avoient donné pour le conseiller & pour le conduire à cause de sa grande jeunesse, il s'attacha à faire solliciter sous main ce Cleandridas, & l'ayant bien-tôt gagné à force d'argent, il l'obligea à ramener les Peloponesiens hors de l'Attique.

Plistonax, fils de Pausanias.

Pericles à force d'argent gagne le Conseiller de Plistonax General des Lacedémoniens.

Les Lacedémoniens ayant appris que leur armée s'étoit retirée & separée, & que les troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent si irritez, qu'ils condamnerent leur Roi à une grosse amende, qu'il n'eût pas le moyen de payer, ce qui l'obligea à quitter Lacedémone. Et pour Cleandridas, qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe

Le Roi de Lacedémone condamné à une amende qu'il ne peut payer.

Cleandridas pere de Gylippe, condamné à mort.

corrigé ce passage par conjecture, le Manuscrit de Florence étant encore plus corrompu en cet endroit, car il a [illegible].

Et que les Lacedémoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique.) Thucydide met cette expedition quatorze ans avant la premiere guerre du Peloponese, dont il sera parlé dans la suite. Elle arriva donc la seconde année de l'Olympiade 83.

Ce qui l'obligea à quitter Lacedemone.] Thucydide écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir

qui

qui défit les Athéniens en Sicile. Et il ſemble que l'avarice avoit paſſé du pere au fils, comme une maladie de famille; car Gylippe honteuſement convaincu de beaucoup de mauvaiſes actions, fut ignominieuſement banni de Sparte, comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyſandre.

Comme Pericles dans les comptes qu'il rendit de ſon adminiſtration, avoit mis un article de dix talens, dont l'employ ne paroiſſoit point, & où il avoit ſeulement marqué, *pour choſe néceſſaire*, le peuple l'alloüa ſans s'en informer davantage, & ſans vouloir approfondir ce ſecret. Il y a des Auteurs qui écrivent, & de ce nombre eſt le Philoſophe Theophraſte, que Pericles envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec leſquels il amadoüoit & adouciſſoit ceux qui avoient la principale autorité; & par ce moyen il éloignoit la guerre, racheptant, non pas la paix, mais le tems, afin que ſe préparant à loiſir, il fût plus en état de réſiſter & de ſoûtenir la guerre.

Dix mille écus.

Les Athéniens alloüent à Pericles un article de dépenſe, dont l'emploi n'étoit pas exprimé.

Pericles envoyoit tous les ans à Sparte dix talens.

Il s'en retourna donc tout auſſi-tôt contre les rebelles, & étant repaſſé en Eubée avec cinquante vaiſſeaux & cinq mille hommes de troupes reglées, il remit toutes les villes ſous ſon obéïſſan-

vendu ſa retraitte à beaux deniers comptans.

Comme une maladie de famille.) Il s'eſt gliſſé dans le texte par la faute des Copiſtes une faute groſſiere, mais aiſée à corriger, au lieu de Συγγενικῶν, il faut lire συγγενικὸν, νόσημα συγγενικὸν, une maladie de famille. M. Salvini l'avoit corrigé de même.

Il remit l'Eubée dans l'obéïssance.

Hippobates chez les Chalcidiens.

Histiée, ville sur la côté Orientale de l'Eubée.

ce, & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient aussi le plus de réputation & d'autorité. Il chassa aussi les Histieiens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place, & il ne traitta ces habitans avec tant de rigueur, que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

Cruauté des Histieiens.

Au retour de cette expedition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve pour trente ans. Quelques années après, Pericles fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs differends avec les Milesiens, ils n'avoient pas obéï. Mais parce que l'on prétend que Pericles n'entreprit cette guerre contre les Samiens, que pour faire plaisir à Aspasie, il ne sera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art si merveilleux, & quelle si grande force de persuasion cette femme pouvoit avoir

Tréve de trente années, entre les Athéniens & les Lacédémoniens.

Pericles fait entreprendre la guerre contre les Samiens.

Et dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.] Herodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'est-à-dire, *Cavaliers*, & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'est-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens élisoient les plus riches pour leurs Magistrats; leur gouvernement étoit une Oligarchie. Pericles fit ce second voyage en Eubée, la troisiéme année de l'Olympiade 83.

Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une tréve pour trente ans.] Par ce traitté les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Nisée, Achaie, Peges & Tresene.

Quelques années après.] Cinq après cette expédition d'Eubée.

pour gouverner ainſi à ſon gré les plus grands Perſonnages de la République, & ceux qui avoient le plus d'autorité, & pour obliger les plus grands Philoſophes à parler ſi avantageuſement d'elle. *Socrate Platon.*

La patrie & la naiſſance d'Aſpaſie

On convient qu'elle étoit Mileſiene de naiſſance & fille d'Axiochus; & l'on dit que ſuivant l'exemple d'une Courtiſane, nommée Thargelia, qui étoit des anciennes Ionienes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville, & aux plus puiſſans. Car cette Thargelia qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de ſa perſonne beaucoup de gentilleſſe & de vivacité d'eſprit, eut un grand commerce avec pluſieurs Grecs des plus conſidérables, & elle gagnoit au Roi de Perſe tous ceux qui l'approchoient, de maniere que par leur moyen elle répandit des ſemences de la faction Medoiſe dans toutes les villes Grecques.

Thargelia, courtiſane de Milet. Les grands ſervices qu'elle rendoit au Roi de Perſe.

D'autres diſent que Pericles s'attacha à Aſpaſie, comme à une perſonne très-ſçavante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des Etats. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ſes amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce, y menoient auſſi aſſez ſouvent leurs femmes l'entendre, quoiqu'elle fît un métier, qui n'étoit ni

Grande habileté d'Aſpaſie dans la politique.

Son métier répondoit mal aux lumieres de ſon eſprit.

Qui étoit des anciennes Ioniennes.) C'eſt-à-dire, qui deſcendoit de ces anciens Ioniens qui compoſerent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Aſie Mineure, qui de-là fut appellée *Ionie*, à cauſe de cette migration Ionique. Cette Thargelia étoit ſi belle, que ſa beauté la fit regner en Theſſalie. Mais elle eut une fin malheureuſe, car elle fut tuée par un de ſes amans.

beau, ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont son esprit étoit éclairé, car elle avoit dans sa maison un grand nombre de Courtisanes. Æschine écrit que Lysicles qui n'étoit qu'un Marchand de bétail, & dont l'esprit bas & rampant répondoit à sa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec Aspasie, après la mort de Pericles. Dans le Menexene de Platon, quoique le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que serieux, on ne laisse pas d'y trouver, comme une vérité historique, que cette femme par sa grande habileté dans l'Art de la Rhétorique attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle instruisoit.

Æschine l'Orateur, Antagoniste de Demosthene.

Jugement de Plutarque sur le Menexene de Platon.

Platon dit en propres termes, qu'elle avoit fait beaucoup d'Orateurs.

Æschine écrit que Lysicles qui n'étoit qu'un Marchand de bestail, & dont l'esprit, &c.] Je ne connois que deux Lysicles, qui ont joüé un rolle considérable à Athénes. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux ramasser l'argent qui étoit nécessaire pour continuer le siege de Mitylene, & il fut tué dans ce voyage par les Cariens; mais ce ne peut être celui dont parloit Æschine, car il fut tué un an après la mort de Pericles; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un assez grand commerce avec Aspasie, pour se rendre si considérable. Le second fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de Cheronée, qui fut donnée la troisiéme année de l'Olympiade CX. plus de quatre-vingts-dix ans après la mort de Pericles. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'Aspasie eût vêcu très long-tems après Pericles. Je ne me souviens pas qu'il en soit parlé dans les trois Oraisons qui nous restent d'Eschine.

Dans le Menexene de Platon, quoique le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que serieux.) Le commencement de ce Dialogue de Platon est plus plaisant que serieux, parce que Socrate, en approuvant la coûtume de loüer publiquement ceux qui étoient morts pour leur Patrie, se moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Pericles avoit pour elle, étoit une véritable passion. Car quoique sa femme qui étoit sa parente, & qui avoit été mariée en premieres nôces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Paralus, elle lui étoit pourtant devenuë si insupportable, & elle de son côté étoit si peu contente de lui, qu'ils se séparerent volontairement, & que l'ayant mariée à un autre, il épousa Aspasie qu'il aima de tout son cœur, jusques-là qu'il ne sortoit jamais de chez lui, & n'y rentroit jamais qu'il ne la saluât d'un baiser; c'est pourquoi dans les Comedies, elle est ordinairement appellée la *nouvelle Omphale* ou *Dejanire*, ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *Courtisane* dans ses Vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aspasie, qui s'est deshonorée par tant de débauches & d'impuretez*. On dit aussi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel ; car Eupolis dans sa piece intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes. *Et mon fils naturel vit-il encore*? Pyronides lui répond. *Il y a longtems qu'il seroit marié, s'il ne craignoit d'avoir une femme aussi débordée que sa mere.*

Pericles & sa femme se séparent volontairement, elle se marie à un autre & il épouse Aspasie.

Enfin, on dit que cette Aspasie fut si célébre

les loüanges remplissoient plus de la moitié de ces Oraisons funebres ; de maniere qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts, que des vivans. Ce Dialogue est fort beau, & plein de traits d'une satire très-fine.

que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'Empire des Perſes, donna ſon nom à celle de ſes concubines qu'il aimoit le plus; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aſpaſie, elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au Roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la ſuite beaucoup de crédit. Voilà des particularitez qui me ſont revenuës dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie, & il me ſemble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les paſſer ſous ſilence.

Car Aſpaſie favoriſoit ſa Patrie.

Cette ville étoit entre Milet & Samos.

Pericles va contre Samos avec une flotte de quarante vaiſſeaux.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, on accuſe Pericles d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aſpaſie. Car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de Priene, & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voye des armes, & de venir plaider devant eux ſur tous leurs differends, ce que les Samiens refuſerent. Pericles y alla donc avec une groſſe flotte, & y abolit le Gouvernement Oligar-

On accuſe Pericles d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet.) Ce ſont de ces bruits du peuple, qui cherche toûjours les motifs de ce que font ſes maîtres, & qui s'arrête toûjours à ceux qui ſont à ſa portée, il ne voit pas plus loin. La vérité eſt, que les Mileſiens envoyerent une Ambaſſade à Athénes pour parler contre Samos, & quelques Samiens mal intentionnez ſe joignirent à ces Deputez. Il n'en falloit pas davantage pour obliger les Athéniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur étoit ſuſpect, & qui favoriſoit les Perſes.

chique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfants, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques Auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent, que tous ceux qui avoient interêt à empêcher que l'Etat ne devînt Democratique, lui en présenterent plusieurs autres, & qu'outre cela le Perse Pissouthnes, qui par des raisons secretes favorisoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Pericles ne prit l'argent d'aucun, traitta les Samiens comme il avoit resolu, & après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire, il s'en retourna à Athénes.

Il y établit le gouvernement populaire.

Qui étoit aux Athéniens.

Incontinent après son départ, les Samiens se revolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Pissouthnes qui les enleva, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soûtenir la guerre. Pericles se rembarqua donc, & alla contre eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croisez, dans la consternation & dans l'épouvante, mais en hommes resolus de bien combattre, & de lui disputer l'Em-

Les Samiens se revoltent.

Pericles se rembarque pour les aller châtier.

Le Perse Pissouthnes, qui par des raisons secretes, favorisoit les Samiens.) Pissouthnes fils d'Histaspe; il commandoit dans la ville de Sardis. Les raisons secretes qui le portoient à favoriser les Samiens sont, que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perses.

Et après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire.) Il ne se contenta pas de cela, pour assûrer ce Gouvernement populaire, qu'il avoit établi, il mit garnison dans la ville, & c'est ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

pire de la mer. En effet il y eut un grand combat naval près de l'Isle appellée Tragie, & Pericles le gagna, ayant défait glorieusement avec quarante-quatre vaisseaux, les ennemis qui en avoient soixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaisseaux de guerre, & poursuivant sa victoire, il se rendit maître du port de Samos, & tint la ville assiegée. Les Samiens se défendoient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de furieuses sorties; mais sur ces entrefaites il arriva d'Athénes une nouvelle flotte à Pericles, qui ayant resserré les ennemis de tous côtez, prit soixante vaisseaux, avec lesquels il se jetta dans la Mediterranée pour aller au devant de quelques vaisseaux Pheniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette Isle, ou, comme dit Stesimbrotus, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vrai-semblable; mais quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute; car Melissus fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la Philosophie, & qui étoit alors Général des Samiens, méprisant le petit nombre des vaisseaux qu'il avoit laissez, & le peu d'expérience de leurs Capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un sanglant combat, où les Samiens eurent tout l'avantage, car ils firent grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, demeurerent

Qui est vis à vis de Samos.

C'est à-dire, qui portoient des troupes de terre.

Pericles après les avoir battus dans un combat naval, se rend maître du port.

Il lui arrive 40. vaisseaux d'Athénes, & 25. de Chio & de Lesbos.

Grande faute de Pericles.

Melissus bat les vaisseaux que Pericles avoit laissez devant Samos.

meurerent maîtres de la mer, & firent entrer dans Samos toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient néceſſaires pour ſoûtenir un long ſiege. Ariſtote écrit que Pericles en perſonne avoit déja été vaincu par le même Meliſſus dans un autre combat naval.

Les Samiens enflez de ce ſuccès, pour faire aux Atheniens le même affront qu'ils avoient reçû d'eux, imprimerent avec un fer chaud ſur le front de leurs priſonniers une choüette, parce que les Atheniens avoient imprimé ſur le front des Samiens une *Samine*, c'eſt-à-dire, un vaiſſeau de Samos, dont la prouë eſt fort baſſe, & le corps fort large; de maniere qu'il eſt fort propre pour la haute mer, & fort leger & fort agile, & on l'appelle *Samine*, parce que le premier de cette figure fut conſtruit à Samos par l'ordre du Tyran Polycrate. On dit que le Poëte Ariſtophane fait une ſecrette alluſion à ces marques des Samiens dans ce vers, où il dit:

Affront que les Samiens firent aux priſonniers Atheniens pour ſe venger de celui que les Atheniens avoient fait à ceux de Samos.

Raillerie d'Ariſtophane contre les Samiens.

Le peuple Samien eſt un peuple letré.

Pericles ayant appris l'échec qu'avoit reçu ſon armée, retourna promptement à ſon ſecours, & après avoir défait en bataille rangée Meliſſus, qui étoit allé au-devant de lui, & avoit chaſſé & reſſerré ſes ennemis dans leurs murailles, il ſe contenta de les tenir bloquez, aimant mieux de-

Pericles bat Meliſſus dans un grand combat.

Imprimerent avec un fer chaud.] Thucydide ne dit pas un ſeul mot de ces barbaries réciproques.

Il ſe contenta de les tenir blo-

Il aime mieux devoir la victoire au tems, qu'au sang de ses troupes.

voir la victoire & la prise de la ville, au tems & à la dépense, que de l'acheter par le sang de ses Citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Atheniens, qui fâchez de la longueur de ce siege, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea son armée en huit escadres, qu'il faisoit tirer au sort. Celle à qui la féve blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à se réjoüir, pendant que les autres combattoient. Et de-là est venu, dit-on, que ceux qui se sont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaisir, *le jour blanc*, à cause de la féve blanche.

Qui duroit depuis près de neuf mois.

Cette coûtume est plus ancienne que Pericles.

Ephorus écrit qu'à cette derniere expedition Pericles se servit pour la premiere fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingenieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries quand les affaires pressoient, c'est pourquoi on l'appelloit ordinairement *Periphorete*. Mais Heraclide de Pont refute sur ce point Ephorus, par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le Periphorete

Pericles se sert de machines de guerre pour la premiere fois.

Artemon habile Ingenieur.

Qui se fait porter par tout.

Ephorus refuté par Heraclide de Pont.

quez.) Thucydide écrit qu'il environna la ville *de trois murailles*, τρισὶ τείχεσι, mais par ces murailles le Scholiaste entend trois corps de troupes qu'il appelle τάγματα. L'expression seroit fort extraordinaire.

Par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le Periphorete est nommé.) Voici les Vers d'Anacreon.

Ξανθῇ δ' Εὐρυπύλῃ μέλει
Ὁ περιφόρητος Ἀρτέμων.

La blonde Eurypyle est amoureuse du voluptueux Artemon, qui se fait porter dans sa chaise.) Ce Poëte décrit ensuite en quinze ou seize Vers la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui seront curieux de lire l'original, le trouveront dans le

est nommé plusieurs siécles avant la guerre de Samos, & ce blocus de Pericles. Il ajoûte que c'étoit un homme voluptueux, fort lâche & fort timide, qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison, ayant toûjours près de sa personne deux Esclaves, qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier d'airain, de peur que quelque chose ne tombât sur lui, & lorsqu'il étoit forcé de sortir, il se faisoit porter par tout dans un petit lit qui touchoit presque à terre, c'est pourquoi il fut appellé *Periphorete*.

Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

Artemon, son Histoire.

Exemple d'une précaution bien singuliere.

Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent, Pericles rasa leurs murailles, leur ôta leurs vaisseaux, & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses, dont ils payerent une partie comptant, prirent un certain tems pour le reste, & donnerent des ôtages pour la sûreté du payement. Mais Duris de Samos, pour

Pericles se rend maître de Samos, rase ses murailles, lui ôte ses vaisseaux & lui fait payer les frais de la guerre.

XII. Livre d'Athenée, qui nous a conservé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit, il n'avoit que des sabots, & pour manteau il étoit reduit à un vieux cuir de bœuf, qui avoit servi long-tems à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux, avec lesquels il menoit une vie très-débordée, qui l'a souvent fait mettre au carcan, & lui a fait donner encore plus souvent les étrivieres, & arracher la barbe & les cheveux; mais presentement ce fils d'Esclave, ne va que sur un char magnifique, il est tout éclatant d'or, & comme les femmes les plus délicates, il fait porter sur sa tête un parasole d'yvoire.*

Duris de Samos.) Historien qui vivoit du tems de Ptolemée Philadelphe. Il avoit fait un Traité de la Tragedie, l'Histoire de Libye, celle d'Agathocle de Syracuse, celle des Macedoniens ou des Grecs, & un Livre des limites des Samiens. Ciceron dit de lui, *Homo in Historia diligens*, ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici, en faisant entendre qu'il

rendre la priſe de ſa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Atheniens, & particulierement à Pericles, une inhumanité ſans exemple, & dont on ne trouve le moindre veſtige, ni dans Thucydide, ni dans Ariſtote, ni dans Ephorus. Auſſi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Pericles fit mener à la place de Samos les Capitaines des vaiſſeaux & les Soldats Samiens, que là il les fit attacher à des aix, qu'il les laiſſa en cet état pendant dix jours, & qu'au bout de ces dix jours, comme ils étoient preſque ſans vie, il les fit aſſommer à coups de bâton, & refuſa à leurs corps l'honneur de la ſépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'eſt emporté par aucune paſſion, eſt très-ſujet à violenter la vérité, pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raiſon aura-t-il voulu en cette rencontre exagerer les calamitez de ſon pays, pour calomnier les Atheniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

Pericles juſtifié de l'inhumanité que Duris lui reprochoit.

Jugement de Plutarque ſur l'Hiſtorien Duris.

Après la réduction de Samos, Pericles de retour à Athenes, fit des obſeques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur Oraiſon funebre ſur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui, ce

Pericles fit l'Oraiſon funebre de ceux qui étoient morts à cette guerre.

faiſoit ſouvent ceder la vérité, non ſeulement à ſa paſſion, mais à des vûës Romaneſques, ce qui eſt le plus grand vice d'un Hiſtorien.

Et prononça lui-même leur Oraiſon funebre ſur leur tombeau.) Il ne faut pas confondre cette Oraiſon funebre que Pericles prononça pour loüer ceux qui avoient été tuez à ce ſiege de Samos,

qui le fit si fort admirer de tout le monde, que lorsqu'il eut fini, & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé, toutes les femmes coururent l'embrasser, & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes, comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. La seule Elpinice s'approchant de lui, *Vrayement*, lui dit-elle, *Pericles, voilà des exploits bien glorieux, & qui meritent bien des couronnes, de nous avoir perdu tant de braves Citoyens, non pas en faisant la guerre aux Pheniciens ou aux Medes, comme mon frere Cimon, mais en ruinant & renversant de fond en comble une ville, notre alliée & descenduë de nous.* On dit que Pericles soûriant, se contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque,

Emportement d'Elpinice, sœur de Cimon contre Pericles.

Car elle étoit fondée par les Ioniens, colonie d'Athenes.

Cesse de te farder, au moins sur tes vieux jours.

Plaisante réponse de Pericles à Elpinice.

Ion écrit qu'il relevoit extrêmement cette défaite des Samiens, & qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuse, disant hautement,

Ion de Chio, Poëte tragique.

avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponese, & que Thucydide nous a conservée dans le second Livre. La premiere fut prononcée la derniere année de l'Olympiade 84. & la seconde ne le fut que la seconde année de l'Olympiade 87. Au reste, c'étoit toûjours le Senat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur qui devoit faire l'Oraison funebre. Et c'est une grande preuve de la réputation de Pericles d'avoir été choisi deux fois de suite dans deux occasions si importantes, & où on avoit besoin d'une éloquence très-mâle pour soûtenir & pour encourager les Atheniens.

Comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics.] Car il n'y avoit point d'honneurs que les Grecs ne fissent à ces vainqueurs, ils les regardoient comme des Dieux, & ces victoires étoient suivies d'une felicité parfaite.

que le Roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare, au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à se rendre maître de la plus riche & de la plus florissante ville des Ioniens. Et il faut avoüer que cette gloire n'étoit pas sans fondement, car cette guerre fut très-sanglante, & le succès long-tems douteux; & peu s'en fallut, comme le rapporte Thucydide, que les Samiens ne dépoüillassent les Atheniens de l'empire de la mer.

Quelque tems après, comme il prévoyoit bien que la guerre du Peloponese ne tarderoit pas long-tems à éclater, il conseilla aux Atheniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre attaquez par les Corinthiens, & d'attirer dans leur parti cette Isle très-puissante sur mer, leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Peloponese. Les Atheniens ayant accordé ce secours, il envoya dix vaisseaux sous le commandement de Lacedémonius fils de Cimon, comme pour lui faire insulte; car toute la maison de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié

Motif indigne attribué à Pericles.

Quelque tems après.] Cinq ans après la prise de Samos, car ce fut la premiere année de l'Olympiade 86.

A ceux de Corcyre.) Aujourd'hui Corfou. Ils avoient envoyé à Athenes une Ambassade pour demander du secours, & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

Et d'attirer dans leur parti cette Isle très-puissante sur mer.] Car après les Atheniens, il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou; d'ailleurs cette Isle étoit très-bien postée pour favoriser les desseins que les Atheniens avoient sur l'Italie & sur la Sicile. Homere donne une grande idée des richesses & de la puissance de cette Isle dans son Odyssée.

pour les Lacedémoniens. Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expedition, il fût encore plus soupçonné de favoriser sous main Lacedémone, & toute sa vie il empêcha l'agrandissement de cette famille, prenant pour prétexte, que les fils de Cimon n'étoient pas francs Atheniens, comme leur nom même le témoignoit, mais Etrangers & Mestifs; car l'un s'appelloit Lacedémonius, l'autre Thessalus, & le troisiéme Eleus, & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Pericles voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaisseaux, & qu'autant que ce petit secours étoit inutile à ceux qui en avoient grand besoin, autant fournissoit-il matiere à ses envieux, qui ne cherchoient qu'à

Ce jugement que Plutarque fait de cette action de Pericles est mal fondé.

Il l'envoya donc malgré lui, & ne lui donna ce peu de vaisseaux qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant.] On ne manque pas d'exemples de Ministres, qu'on a accusez de pratiquer ces honteux moyens pour décréditer & perdre des Géneraux qu'ils haïssoient; mais c'est un motif trop indigne d'un grand homme comme Pericles, & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des Chefs sont souvent mal interpretées. Thucydide est plus croyable que les Auteurs que Plutarque a suivis, il écrit que Pericles en envoyant ces dix vaisseaux, leur donna ordre de ne combattre contre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils voulussent faire une descente dans Corcyre, ou sur les terres qui appartenoient aux Corcyréens; son but étoit de les laisser battre sur mer tant qu'ils voudroient, sans se mêler de leurs querelles, afin qu'ils se ruinassent réciproquement; & que ces deux peuples étant affoiblis, les Atheniens en eussent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contre eux dans la suite. Aussi Lacedémonius fils de Cimon, ne fut pas le seul Chef que Pericles envoya, il lui donna deux Collegues, Diotene & Proteas.

le calomnier & qu'à le perdre, il en fit équiper un plus grand nombre, qu'il envoya, & qui n'arriverent qu'après le combat.

Les Corinthiens offensez de cette démarche, porterent leurs plaintes à Lacedémone contre les Atheniens. Ceux de Megare en firent autant de leur côté, alleguant que les Atheniens contre le droit des gens, & contre les sermens faits par tous les Grecs assemblez pour la confirmation de la paix, leur interdisoient l'entrée de leurs foires & de leurs marchez, & leur fermoient tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Æginetes qui se sentoient fort maltraitez, & qui gémissoient dans une espece d'esclavage, n'osant pas accuser ouvertement les Atheniens, envoyoient porter secretement à Lacedémone leurs lamentations & leurs plaintes.

Plaintes portées à Lacedémone contre les Atheniens.

Les Atheniens interdisent aux Megariens l'entrée de leurs foires & de leurs ports.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes, quoique Colonie de Corinthe, étant venuë à se revolter, les Atheniens l'assiégerent, & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des Ambassadeurs envoyez à Athenes, & Archidamus Roi de Lacedémone n'oublia rien pour accorder la plûpart de ces differends, & pour adoucir les Alliez. Il est même certain que les Atheniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres sujets de plainte, qu'ils

Revolte de Potidée contre les Atheniens.

Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya.) Il en envoya vingt, qui en arrivant firent peur aux deux armées, toutes prêtes à recommencer le combat, & les obligerent à se séparer.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée, qui dépendoit d'Athenes.)

avoient

avoient donnez contre eux, s'ils avoient voulu revoquer le Decret fait contre Megare & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particulierement à cet article que Pericles s'opposa de toutes ses forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter d'avantage le peuple, & il s'opiniâtra si fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Megariens, qu'il passa justement pour le seul auteur de la guerre du Peloponese.

Pericles s'opiniâtre à ne pas revoquer le Décret donné contre Megare.

Regardé par là comme le seul auteur de la guerre du Peloponese.

On dit qu'il y eut sur cela des Ambassadeurs de Lacédémone à Athénes; & que comme Pericles alleguoit contre eux la Loi, qui défendoit expressement d'ôter le tableau sur lequel le Décret contre Megare étoit écrit & publié, Polyarces qui étoit un des Ambassadeurs, lui dit, *Eh bien, ne l'ôtez donc point, tournez-le seulemement, il n'y a point de Loi qui le défende.*

Bon mot d'un Ambassadeur de Lacédémone à Pericles.

La plaisanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Pericles; c'est pourquoi on peut croire avec raison qu'il avoit contre eux en

Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoient toutes les années des especes d'Intendants qu'ils appelloient ἐπιδημιουργούς, mais elle étoit tributaire des Athéniens, elle se revolta contre eux la seconde année de l'Olympiade LXXXVI.

La Loi qui défendoit.] C'étoit une Loi que Pericles avoit faite lui-même, & il s'étoit servi de son autorité pour la faire passer.

Polyarces qui étoit un des Ambassadeurs.] Thucydide nomme trois Ambassadeurs, Rhamphius, Melesippus & Agesander, & il ne dit pas un mot de Polyarces, c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la suite des Ambassadeurs, car il est certain qu'il n'y eut sur cela qu'une Ambassade.

particulier quelque ſujet de haine, mais que voulant la couvrir de l'interêt public & lui donner une cauſe manifeſte & connue, il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées, & fit ordonner qu'on envoyeroit inceſſamment un Heraut à Megare ſe plaindre de ce ſacrilege, & que le même Heraut iroit delà à Lacédémone les accuſer dans le Conſeil. Il eſt certain que Pericles fut l'auteur de ce Décret, qui ne contenoit que des plaintes pleines d'humanité & de douceur, & qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier tous les differens; mais le Heraut Anthemocritus étant mort dans ce voyage, & les Megariens étant ſoupçonnez d'y avoir contribué, Charinus dreſſa un Décret, par lequel les Athéniens déclaroient à Megare une haine immortelle & irréconciliable, & ordonnoit que tous les Megariens qui mettroient le pied dans Athénes, ſeroient punis de mort; que tous les Généraux Athéniens, en prêtant le ſerment ſolemnel, jureroient expreſſement qu'ils envoyeroient tous les ans ravager deux fois le territoire de cette ville ennemie, & que le Heraut Anthemocritus ſeroit enterré près des portes Thriaſienes, qu'on appelle préſentement le Dipyle.

Pericles ſoupçonné de couvrir du prétexte du bien public ſa haine particuliere contre Megare.

Megariens ſoupçonnez d'avoir contribué à la mort d'Anthemocritus, Heraut des Athéniens.

Peine de mort ordonnée contre les Megariens qui mettoient le pied dans Athénes.

Il prit pour prétexte qu'ils avoient labouré les terres ſacrées.) Toutes les terres qui étoient entre Megare & l'Attique, étoient conſacrées aux Déeſſes d'Eleuſine, deſorte que c'étoit un ſacrilege de les labourer. Pericles accuſoit auſſi les Megariens de donner aſyle à tous les eſclaves fugitifs.

Mais les Megariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime, qu'ils rejettoient sur Aspasie & sur Pericles, & ils employoient pour preuve ces vers célébres & piquants des Acharnenses d'Aristophane, où ce Poëte écrit: *De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Megare la courtisane Simæthe, & les Megariens outrez de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtisanes à Aspasie.* Il est donc bien difficile de connoître la véritable cause de cette guerre; mais il est certain, & tous les Historiens en sont d'accord, que Pericles empêcha seul que le Décret contre Megare ne fût aboli

Les Megariens rejettent la mort du Heraut sur Aspasie & sur Pericles.

Dans la V. Scene du second Acte.

Mais les Megariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime, employant pour preuve ces vers célébres & piquans des Acharnenses.) Dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du Heraut Anthemocritus. Les Megariens les citoient seulement pour faire entendre que Pericles avoit été si fâché de l'enlevement de ces deux Courtisanes d'Aspasie, que pour se venger, il avoit fait tuer ce Heraut, afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur les Megariens, ils fussent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Heraut. Cependant il est si vrai que les Megariens passerent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en porterent encore la peine plusieurs siecles après, l'Empereur Adrien les ayant privez seuls du soulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand interêt à conserver par toutes leurs actions une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthemocritus étoit sur le chemin sacré qui menoit à Eleusine.

Il est donc bien difficile de connoître la véritable cause de cette guerre.] Mais il n'est pas juste que les railleries des Poëtes, accoûtumez à mentir, & les calomnies du peuple, presque toûjours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévaillent sur ce qu'a écrit un Historien aussi grave que Thucydide, qui non seulement étoit alors à Athénes, mais qui voyoit de plus près ce qui se passoit, que le peuple & les Poëtes comiques. Thucydide n'a fait

Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux, car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vûë de voir si les Athéniens leur céderoient, & il étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soûtenoient au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité.

Les véritables vûës de Pericles dans le refus qu'il fit d'abolir le Decret contre Megare.

Mais la plus méchante de toutes les causes qu'on donne à cette guerre, & qui est pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins,

La plus méchante des causes que l'on donna de cette guerre.

aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir seulement que la seule véritable cause de la guerre, c'est la jalousie que les Lacédémoniens avoient contre Athénes & qui les portoit à profiter de toutes les occasions pour lui disputer l'Empire de la Mer, & celui de toute la Grece.

Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence.) C'est le sentiment de Thucydide, & c'est celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on considere le caractére de Pericles, qui avec beaucoup de magnanimité avoit une prudence consommée, qui lui faisoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il ne faut que lire le discours qu'il fait sur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide. *Ne vous imaginez pas*, leur dit-il, *& ne vous reprochez pas que c'est pour peu de chose que vous entreprenez la guerre. De ce peu de chose dépend votre entiére sûreté & l'essai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de chose là, demain on vous ordonnera de donner des choses plus grandes & plus considérables, comme si la crainte devoit vous faire tout accorder, au lieu que si vous refusez, c'est leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voyes, & traiter au moins d'égal à égal.*

est celle-ci : Phidias le Sculpteur avoit entrepris de faire la statuë de Minerve, comme nous l'avons déja dit. Il étoit fort bien avec Pericles, & avoit beaucoup de crédit auprès de lui ; cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux qui pour éprouver en sa personne quels seroient les sentimens du peuple pour Pericles, & le Jugement qu'il en feroit, susciterent un certain Menon, un des éleves de Phidias, & lui persuaderent d'aller se rendre suppliant dans la place publique, & là de demander sûreté pour denoncer & accuser Phidias.

Phidias haï à cause de l'amitié que Pericles avoit pour lui.

Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la Statuë de Minerve.

Le peuple ayant reçu sa demande, & la poursuite ayant été faite juridiquement dans l'Assemblée, il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement par le conseil de Pericles, il avoit employé l'or de la Statuë, de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peser, ce que Pericles ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde ; Mais Phidias avoit à combattre l'envie insurmon-

Sage conseil que Pericles avoit donné à Phidias.

L'or de la Statuë ôté & pesé ; Phidias justifié.

Est celle-ci, Phidias le Sculpteur.) Aristophane étoit trop acharné contre Pericles pour ne pas embrasser cette opinion. Il en a parlé dans la Comédie de la paix ; mais Thucydide n'en a pas dit un seul mot.

Il avoit employé l'or de la Statuë de maniere qu'on pouvoit l'ôter entiérement & le peser.) La Statuë etoit donc faite de maniere qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enseigna long-tems après, par laquelle on pouvoit sans peine parvenir à connoître sûrement la quantité & le poids de l'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux, sans qu'il fût nécessaire de les séparer.

Crime que l'on faisoit à Phidias.

table qu'excitoient contre lui la beauté & la réputation de ses ouvrages, sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit représenté lui-même sous la figure d'un vieillard chauve, qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Pericles, combattant contre une Amazone, de maniere que sa main qui est levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du visage, paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la ressemblance qui ne laisse pas d'éclater des deux côtez. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut de maladie, ou selon d'autres, de poison que ses ennemis lui donnerent, pour avoir sujet de calomnier Pericles, & sur un Décret de Glycon, le peuple accorda au Denonciateur une immunité de toutes charges, & ordonna

Phidias meurt en prison.

Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit représenté lui-même.] Le peuple prétendoit que ces figures modernes de Pericles & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne Histoire, qui faisoit beaucoup d'honneur à Athénes & à Thesée son fondateur. Sur cette figure de Phidias representée dans ce combat des Amazones, voici un passage remarquable d'Aristote dans son Traitté du Monde, s'il est vrai que ce Traitté soit de lui: *On dit que Phidias qui a fait la Statuë de Minerve qui est dans la Citadelle, se representa lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la Déesse, & que par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de l'en ôter sans ruiner & mettre en pieces la Statuë entiere.*

Où il mourut de maladie.) D'autres assûrent qu'il fut exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célébre Statuë de Jupiter qui étoit à Olympie.

aux Capitaines de le prendre sous leur sauvegarde, & de pourvoir en toutes manieres à sa sûreté. Dans ce même tems-là Aspasie fut accusée d'impieté par Hermippus, faiseur de Comédies, qui la chargeoit aussi de recevoir chez elle des femmes libres pour les prostituer à Pericles, & Diopites dressa un Décret par lequel il étoit ordonné qu'on denonceroit tous ceux qui nioient les Dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choses célestes, & cela pour faire tomber le soupçon sur Pericles à cause d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaisir ces dénonciations, Dracontides fit un autre Decret qui fût aussi approuvé, par lequel il étoit porté que Pericles remettroit ses comptes entre les mains de Prytanes, & que les Juges, après avoir pris les suffrages sur l'Autel, le jugeroient dans la ville; Mais Agnon ôta du Décret ce dernier article, & mit que l'affaire seroit jugée par quinze cent Juges, & que l'action seroit appel-

Aspasie accusée d'impieté, & de prostituer à Pericles des femmes libres.

Anaxagore accusé d'impieté.

Des Prytanes, c'est-à-dire, des Senateurs qui étoient en fonction.

Et cela pour faire tomber le soupçon sur Pericles à cause d'Anaxagore.) Ce passage a besoin d'être expliqué. Anaxagore enseignoit qu'une seule intelligence avoit débroüillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre chose que decréditer les Dieux du Paganisme. On vouloit donc rendre par-là son disciple Pericles suspect de tenir la même doctrine sur l'unité d'un Dieu.

Et que les Juges après avoir pris les suffrages sur l'Autel.) Cela étoit favorable à Pericles à cause de la Religion qui auroit pû retenir la Plûpart des Juges. Dans la vie de Themistocle, on a vû un autre exemple de cette coûtume de prendre sur un Autel les billets ou les ballotes dont on se servoit dans les Jugemens. Cela ne se pratiquoit que dans les occasions extraordinaires & lorsqu'on vouloit avertir les Juges qu'ils devoient juger sans faveur & dans la plus exacte justice.

Cinquante de chaque Tribu.

lée *de rapine & de concussion*, ou simplement *d'injustice*, comme on voudroit.

Pericles sauve Aspasie par ses prieres & par ses larmes.

Pericles sauva Aspasie par ses prieres & par la compassion qu'il fit aux Juges, en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit, comme le rapporte Æschine, mais il craignit de n'avoir pas le même succès pour Anaxagore, c'est pourquoi il le fit sortir de la ville & l'accompagna, & pour lui, voyant qu'il avoit extrémement offensé le peuple dans l'affaire de Phidias, & craignant l'issuë de ce Jugement, il alluma la guerre qui differoit toûjours de s'enflamer, & qui n'étoit encore que fumante. Il esperoit que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui, & qu'il appaiseroit l'envie, parce que dans des affaires si pressantes, & dans un danger si éminent, la ville ne manqueroit jamais de se jetter entre ses bras, & de s'abandonner à sa conduitte, à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

Il fait sauver Anaxagore, & l'accompagne, hors de la ville.

Pourquoi Pericles alluma la guerre du Peloponese.

Voilà donc les differentes causes pour lesquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de se rendre aux instances des Lacédémoniens; mais la vérité est incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puissance de Pericles ils auroient meilleur marché d'Athénes, ordonnerent aux Athéniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malediction pour le crime commis contre les complices de Cylon. Car ils sçavoient bien que Pericles

Moyen que les Lacédémoniens prennent pour faire chasser Pericles.

Pericles du côté de sa mere étoit de la race de ces maudits & excommuniez, comme Thucydide même l'écrit. Mais cet expedient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Pericles & de le rendre odieux au peuple, il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui, parce qu'elle fit voir que c'étoit lui sur tout que les ennemis haïssoient & craignoient. C'est pourquoi aussi avant qu'Archidamus, Général de l'Armée du Peloponese, entrât dans l'Attique, il déclara aux Atheniens que si Archidamus en ravageant leurs terres, épargnoit celles qui lui appartenoient en propre, soit à cause du droit d'Hospitalité qui étoit entre eux, ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui, il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes, ses terres & ses maisons.

Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

Trait de prudence de Pericles.

Droit d'Hospitalité entre Archidamus, Roi de Sparte & Pericles.

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrerent avec une grosse Armée dans l'Attique, sous la conduite du Roi Archidamus, & après avoir ravagé toute la Contrée, ils s'avancerent jusqu'au bourg d'Acharnes, où ils camperent, dans l'esperance que les Atheniens ne pourroient les

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrerent donc avec une grosse Armée dans l'Attique.] C'est la deuxiéme année de l'Olympiade 87. la premiere année de la guerre du Peloponese.

Ils s'avancerent jusqu'au Bourg d'Acharnes.] C'étoit un des plus grands Bourgs d'Athenes, il fournissoit seul trois mille combattants. Il étoit à quinze cent pas de la Ville.

ſouffrir ſi près d'eux, & qu'ils ſortiroient en bataille, pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Pericles trouva que c'étoit joüer de ſon reſte & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ſes murailles à une Armée de ſoixante mille combattans, car il y en avoit tout autant dans cette premiere expedition, & à une Armée composée de meilleures troupes qu'il y eût dans la Beotie & dans le Peloponeſe; Ainſi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient ſupporter ce qui ſe paſſoit à leur vûë, leur diſant *que les arbres coupez & abbattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.*

Grande ſageſſe de Pericles.

Ce que Pericles diſoit aux Atheniens pour les retenir.

Il ſe garda bien de faire aucune aſſemblée du peuple, de peur qu'on ne le traînât au combat malgré lui. Mais comme un bon pilote dans une tempête qui bouleverſe la mer, après avoir donné par tout ſes ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre ſa fureur, ſe ſert de ſon art ſans ſe laiſſer toucher aux larmes & aux prieres des paſſagers, qui ſont éperdus de frayeur & malades, lui de même après avoir bien fermé ſa ville & poſé par tout des gardes pour n'être pas ſurpris, il ſuivoit les conſeils que lui ſuggeroit ſa prudence, ſe mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de ſes Citoyens, quoique d'un côté ſes amis fiſſent tous

Pericles dans cette occaſion comparé à un bon Pilote dans une tempête.

leurs efforts pour le fléchir par leurs prieres, & que de l'autre ſes ennemis n'oubliaſſent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais diſcours, & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chanſons & par des ſatyres, en décriant ſa conduite, comme celle d'un lâche & d'un homme qui laiſſoit tout en proye à leurs ennemis. Cleon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui, & ce malheureux profitant de la colere de ſes Citoyens, s'avançoit conſidérablement par ce moyen dans la bienveillance du peuple, comme Hermippus le témoigne par ces vers : *Roi des Satyres, pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue, & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté. A t'entendre on te prendroit pour le vaillant Teles, mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir, tu n'as plus ni for-*

Paſſage du Poëte Hermippus.

Cleon même étoit un de ceux.] C'eſt le même Cleon qu'Ariſtophane a ſi mal traitté. Il ſçut ſi bien gagner le peuple, qu'il fut enſuite Général des Atheniens.

Comme Hermippus le témoigne dans ces vers.] Au lieu de δηλοποιήσαντος Ἑρμίππου, il faut lire comme M. Salvini, δηλοῖ ποιήσαντος Ἑρμίππου.

Roi des Satyres.) Hermippus appelle Pericles *Roi des Satyres*, à cauſe des débauches dont on l'accuſoit.

A t'entendre, on te prendroit pour le vaillant Teles.] C'eſt à mon avis le ſeul véritable ſens de ces mots ψυχὴν δὲ Τέλητος ὑπέστης *Tu as promis le courage d'un Teles.* Ce Teles étoit quelque homme de grande réputation pour ſon courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Teles*, ſe ſont fort trompez.

Mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir, tu n'as plus ni force ni vertu.] Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de paſſage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il eſt

ce ni vertu , quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon , qui ne te donne aucun relâche.

Pericles assiegé, envoye dans le Peloponese une flotte de cent vaisseaux.

Tout cela n'émût point Pericles, il supporta patiemment ces injures & ces reproches , & se contentant d'envoyer une flotte de cent vaisseaux au Peloponese, il demeura chez lui , tenant toûjours sa ville en bride , jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirez. Cependant pour adoucir & pour amuser le peuple, qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre , il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque distribution de deniers, & par le partage de quelques terres, car il leur donna par sort les terres des Æginetes qu'il avoit chassez. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misere , la flotte qui étoit allée au Peloponese avoit ravagé une grand étendue de pays , & saccagé grande nombre de bourgs & de petites villes, & Pericles en personne avoit fait une course dans

Adresse de Pericles pour adoucir & pour amuser le peuple.

écrit, n'est pas intelligible. Car que signifie ἀκόνη βρύχει κοπίδας ? Cela n'est point Grec, & ne presente aucun sens. Je suis persuadé qu'il faut corriger ; κἀγχειρίδιν δ' ἀκόνης σκληρᾶς παραθηγομένης βρύχεις κοπιᾶς. *Et quand tu vois devant toi une épée nuë & bien affilée tu fremis, tu trembles, & tu n'as plus ni force ni vertu , Dentibus frendes & deficis , fatiscis.* Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté les dents qui claquent, & les forces défaillantes.

Quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon.] M. Salvini a fort bien connu la plaisanterie de ce mot αἴθωνι Κλέωνι. Car il a vû que c'est une parodie de ce mot qui est souvent dans Homere αἴθωνι σιδήρῳ *Micanti Ferro.* Au lieu *de fer*, Hermippus a mis plaisamment *Cleon*, pour le tourner en ridicule.

Et Pericles en personne avoit fait une course dans les terres de Megare.) Plutarque se trompe ici :

les terres de Megare, qu'il avoit entierement ruinées. Ainſi l'Armée des ennemis, qui faiſoit certainement beaucoup de mal aux Atheniens par terre, mais qui n'en recevoit pas moins d'eux par mer, n'auroit pas réſiſté ſi long-tems à une ſi rude guerre, & ſe ſeroit bientôt laſſée, comme Pericles l'avoit prédit au commencement, ſi quelque Demon ne ſe fût oppoſé aux conſeils de la prudence humaine. Premierement, il s'éleva dans la ville une peſte ſi violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeuneſſe, & diminuoit extrémement les forces des Atheniens, & cette maladie du corps paſſa juſqu'à l'eſprit, & l'aigrit extrémement contre Pericles, de maniere que comme des phrenetiques, qui s'emportent contre leur medecin & contre leur pere, ils ſe révolterent contre lui & le maltraitterent, excitez à cela par ſes ennemis, qui alloient diſant que cette maladie

Peſte très-violente dans Athenes.

Les Atheniens ſe revoltent contr Pericles.

Pericles n'étoit pas aſſez imprudent pour ſortir de ſa Ville pendant que les Lacedémoniens étoient dans l'Attique; il ne fit cette courſe qu'après qu'ils ſe furent retirez au commencement de l'Automne, & cela eſt ſi vrai, que Thucydide marque même que la Flotte des Atheniens revenoit du Peloponeſe & étoit déja à Egine, & que les ſoldats de la Flotte ſe joignirent à l'Armée de Terre.

Et ſe ſeroit bien-tôt laſſé, comme Pericles l'avoit prédit.] Elle ſe laſſa auſſi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courſes qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus retourna l'année ſuivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela eſt important pour cette Hiſtoire. La peſte, dont il eſt parlé enſuite ne s'éleva qu'à ce ſecond voyage d'Archidamus, la troiſiéme année de l'Olympiade LXXXVII.

Pericles accusé d'être la seule cause de ce fleau.

ne venoit que de la multitude des gens des bourgs qui s'étoient retirez dans la ville, parce que dans la saison la plus chaude de l'année, tous ces gens-là étoient obligez de loger pêle-mêle dans de petits trous obscurs, & sous des tentes étouffées, où ils menoient une vie casaniere & oysive, respirant toûjours le même air, au lieu qu'auparavant ils faisoient beaucoup d'exercice, & joüissoient d'un air libre & pur, & qu'on ne devoit accuser de toutes ces calamitez, que celui qui dans cette guerre avoit comme versé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne, & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes, mais les tenoit là renfermez & entassez les uns sur les autres comme des animaux, les laissant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres, sans leur donner aucun secours, ni le moindre rafraichissement.

Ne venoit que de la multitude des gens des Bourgs.) Amiot a traduit, *de la multitude des Paysans*, mais il s'est trompé. Les Paysans sont opposez aux gens de la ville, & ici c'étoient de véritables Atheniens. Les Habitans des bourgs qui composoient tous une seule & même ville. Par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes, qui s'étoient retirés dans Athenes, étoient aussi francs Atheniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne faut que voir la vie de Thesée pag. 51. & le second livre de Thucydide, qui explique cela parfaitement, en faisant voir que Thesée fit un seul corps de Citoyens, de tous les habitans des bourgs en détruisant les Palais & les Salles à tenir Conseil, & en les obligeant tous à s'assembler dans l'Hôtel de Ville d'Athenes. Leur habitation étoit toûjours dans les bourgs, mais la Justice ne se rendoit que dans la ville.

Pour remedier à ces malheurs, & pour incommoder ceux qui leur faiſoient une ſi cruelle guerre, Pericles fit équipper cent cinquante vaiſſeaux, ſur leſquels il embarqua de bonnes troupes d'Infanterie & de Cavalerie. Ce gros armement donna autant d'eſperance à ſes Citoyens, que de frayeur à ſes ennemis. L'embarquement fait, comme Pericles montoit ſur ſon vaiſſeau, tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipſer entierement, & la terre fut couverte de ténébres. Cela jetta la conſternation & l'épouvante dans l'eſprit de tous les Atheniens, qui regardoient cette éclipſe comme un préſage funeſte. Pericles voyant donc ſon Pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire, lui mit un pan de ſon manteau devant les yeux, & lui demanda *ſi cela lui paroiſſoit ſi épouvantable, & s'il le prenoit pour un ſigne ſi terrible*; Le Pilote ayant répondu que non. *Quelle difference mets-tu donc* ajoûta Pericles, *entre mon manteau & ce qui cauſe cette éclipſe, ſinon que ce qui produit ces ténébres eſt plus grand que mon manteau*? Mais quant à cette matiere, elle eſt traitée dans les écoles des Philoſophes.

Ce que fit Pericles pour remedier à ces malheurs.

Eclipſe de Soleil comme Pericles s'embarquoit.

Comment Pericles raſſura ſon Pilote, effrayé de cette éclipſe.

Pericles ayant mis à la voile, ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet ap-

Pericles ne fait rien qui réponde à ce grand appareil.

Pericles fit équiper cent cinquante vaiſſeaux.) Cent vaiſſeaux Atheniens ſur leſquels il avoit quatre mille hommes d'Infanterie, & des Barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent vaiſſeaux il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

Tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipſer.] Cette Eclipſe n'arriva pas à cette derniere expedition, mais à la précedente.

Il assiege Epidaure qui étoit consacrée à Esculape.

Une maladie dont il est attaqué l'oblige à lever le siege.

On peut voir dans Thucydide le discours qu'il fait sur cela aux Atheniens.

Pericles deposé & condamné à une amende.

Quinze mille écus.

Diodore la fait monter à quatre-vingts talents. A quatre vingts mille écus.

Maux domestiques qui arrivent à Pericles.

pareil, & comme il assiégeoit la sacrée ville d'Epidaure, dont il esperoit de se rendre bientôt maître, il fut surpris d'une maladie qui l'obligea de lever le siege, & qui se répandit, non seulement sur toutes les troupes, mais aussi sur tous ceux qui s'aprochoient de son camp. Voyant donc que ce mauvais succès avoit irrité les Atheniens contre lui, il voulut les consoler & leur redonner de la confiance; Mais il ne put jamais les appaiser, qu'après que par leurs suffrages ils lui eurent ôté sa charge de Général, & l'eurent condamné à une grosse amende. Ceux qui disent le moins, la font monter à quinze talents, & ceux qui disent le plus, la poussent jusqu'à cinquante. Celui qui se porta pour accusateur dans ce Jugement, ce fut Cleon, comme le rapporte Idomenée, ou Simmias, selon Theophraste, ou Lacraditas, si l'on en croit Heraclide de Pont. Mais ses malheurs publics passerent bientôt, le peuple ayant laissé toute sa colere pour ainsi dire dans la playe, comme l'Abeille y laisse son aiguillon. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques; Car outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre

Et comme il assiégeoit la sacrée ville d'Epidaure, &c. il fut surpris d'une maladie.) Comme si Esculape eût voulu se venger de ce qu'on assiégeoit sa ville, mais Tucydide ne parle point de cette maladie, il fait voir même, qu'après avoir mal réüssi à Epidaure, il eut d'aussi mauvais succez à Trezene, à Hermione & ailleurs, & que le seul exploit qu'il fit, ce fut de prendre Prusie, ville de la Laconie sur la côte de la mer.

de ses parens & de ses amis, la division regnoit depuis long-tems dans sa famille. Xanthippe son fils aîné, qui aimoit naturellement la dépense, & qui avoit épousé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, & qui étoit fille d'Isander, & petite-fille d'Epilycus, ne pouvoit supporter l'exacte œconomie de son pere, qui ne fournissoit que bien petitement à ses plaisirs; il envoya donc sous son nom emprunter quelque argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-seulement Pericles refusa de le payer, mais il l'appella encore en Justice; Xanthippe outré de dépit, s'emporta extrêmement contre son pere, & le décrioit par tout, se mocquant ouvertement des assemblées qu'il faisoit dans sa maison, & des conversations qu'il avoit avec les Sophistes. Car il alloit disant, qu'un jour dans les jeux publics un Athlete ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius de Pharsale, Pericles avoit passé toute une journée avec Protagoras, pour exa-

Xanthippe ne pouvoit supporter l'éxacte œconomie de son pere.

Xanthippe décrie son pere & en fait des plaisanteries.

Ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimius de Pharsale.) Il y a long-tems que M. de Girac a averti de la faute qu'Amiot a faite sur ce passage, en disant qu'Epitimius fut tué, au lieu que Plutarque dit que ce fut son cheval. Cependant le Grec est fort clair, mais le meilleur esprit tombe dans ces négligences, sur-tout quand il est las du travail.

Pericles avoit passé toute une journée avec Protagoras pour examiner, &c.) Voilà une recherche bien frivole pour un Général d'Armée comme Pericles. Mais il n'y a nulle apparence que Pericles s'amusât à ces niaiseries de Sophiste: C'est un ridicule que son fils voulut bien lui donner, pour se mocquer de l'amour qu'il avoit pour la Philosophie, comme Aristophane dans la II. Scene

miner qui étoit ſelon la droite raiſon, le véritable auteur de ce meurtre, ou le javelot, ou celui qui l'avoit lancé, ou les Agonothetes, c'eſt-à-dire les Préſidens de ces jeux. Steſimbrotus ajoûte, que ce fut Xanthippe même qui ſema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec ſa femme, & que ce fils conſerva juſqu'à ſa mort cette animoſité qu'il avoit contre ſon pere, & qu'on ne pût jamais appaiſer. Il mourut de la peſte; Pericles perdit en même tems ſa ſœur, avec pluſieurs de ſes parens & de ſes amis les plus conſidérables, & qui lui étoient les plus néceſſaires pour le Gouvernement. Cependant il ne ſuccomba point ſous ces malheurs, la fermeté de ſon ame n'en fut point ébranlée, & on ne le vit ni pleurer, ni faire des obſeques, ni paroître ſur le tombeau d'aucun de ſes proches, juſqu'à la mort de Paralus, qui étoit le dernier de ſes enfans légitimes. Alors étonné & ébranlé par un ſi rude coup, il fit tous ſes efforts pour ſe maintenir dans ſon aſſiette naturelle, & pour conſerver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occaſions : Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs ſur la tête du mort, il

Calomnie atroce de Xanthippe contre ſon pere.

Parens & amis néceſſaires à ceux qui ſe mêlent du Gouvernement.

Fermeté d'ame de Pericles dans tous ſes malheurs.

Il n'eſt ébranlé que par la mort de ſon dernier fils.

du premier acte des Nuées, reproche à Socrate qu'il recherchoit avec Cairephon, combien une puce ſautoit de ſes propres femelles. Ce Protagoras étoit le plus grand Sophiſte de ce tems-là: Il amuſa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans, & amaſſa plus de bien par ſes ſophiſmes, que Phidias par ſes beaux ouvrages, & que dix autres Sculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ſes Dialogues, dans le Protagoras & dans le Menon.

ne pût ſoûtenir cette cruelle vûë, ni être le maître de ſa douleur, qui éclata par des cris, par des ſanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres Capitaines & les autres Orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité néceſſaire pour une charge ſi importante & ſi difficile, commença à le déſirer & à le rappeller à ſon Tribunal. Il étoit alors renfermé dans ſa maiſon, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & ſes autres amis lui perſuaderent de ſortir & de ſe montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de ſon ingratitude, & Pericles touché de ſes prieres, reprit le Gouvernement.

Le peuple déſire Pericles, & le rappelle au Gouvernement.

Après qu'il eut été élû Général, la premiere choſe qu'il fit, ce fut de propoſer qu'on caſsât la Loi qu'on avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorſqu'il ſe voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute

Elu Général, il fait caſſer la Loi qu'il avoit faite contre les bâtards.

Cependant la ville ayant voulu eſſayer tous les autres Capitaines.) c'eſt à-dire, ayant voulu examiner les qualitez qu'ils avoient, car elle n'eut pas le tems de les éprouver, puiſque Pericles mourut l'année ſuivante. Auſſi Thucydide dit-il que Pericles fut rappellé peu de tems après.

Ce fut de propoſer qu'on caſſât la Loi, qu'il avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorſqu'il ſe voyoit des fils légitimes.) Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Pericles à faire cette Loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer ſes enfans des rôles des Citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de ſa dureté, alors l'amour de ſa maiſon & de ſon nom fut plus forte que cette haine. Il fit caſſer cette Loi en faveur de ſon bâtard.

de successeur descendu de lui, sa maison & sa race ne fussent entierement éteintes, & ne périssent avec son nom. Voici ce que c'étoit que cette Loi.

Décret de Pericles contre les bâtards.

Chaque mesure étoit du poids de cent huit livres.

Plusieurs années auparavant Pericles étant dans sa plus grande puissance, & se voyant plusieurs enfans légitimes, comme nous l'avons déja dit, fit un Décret, qui portoit, qu'on ne tiendroit pour Athéniens naturels & véritables, que ceux qui seroient nez de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce Décret, le Roi d'Egypte envoya à Athenes un présent de quarante mille mesures de bled: Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens; mais sur les termes de l'Ordonnance on fit à tous les bâtards des procès, qui jusqu'alors avoient été négligez, & ausquels on n'avoit pas pensé. Il y eut même beaucoup de Citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes, pour les empêcher d'avoir part à la distribution. Il y en eut près de cinq mille qui furent condamnez & vendus comme Esclaves, & quatorze mille quarante qui furent confirmez dans leurs privileges de Citoyens: Il paroissoit donc fort étrange & fort dur, qu'une Loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un si grand nombre de personnes, fût annullée & cassée par celui-là même qui

Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens.) Il y a une faute au texte, ἔδει διανέμεσθαι τοὺς πολίτας, il faut lire, ἔδει διανέμεσθαι τοῖς πολίταις. Et je vois que M. Salvini l'a ainsi corrigé.

en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamitez domeſtiques qui étoient arrivées à Pericles, comme pour le punir de ſon orgueïl & de ſon arrogance, toucherent de compaſſion les Athéniens, qui eſtimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuſe & jalouſe, & que ſa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire ſon bâtard dans les Regiſtres des Citoyens de ſa Tribu, & de lui donner ſon nom propre, & c'eſt celui, qui dans la ſuite, après avoir défait les Peloponeſiens dans une bataille navale, près des Iſles Arginuſes, fut condamné à mort, avec les autres Capitaines ſes Collegues.

Le bâtard de Pericles eſt écrit dans les Regiſtres des Citoyens.

Vingt-deux ans après.

Trois Iſles au bas de l'Iſle de Lesbos, près de la côte d'Aſie.

Peu de tems après Pericles tomba malade de la peſte, qui véritablement ne fut, ni ſi aiguë ni ſi violente que celle des autres, mais

Pericles tombe malade de la peſte.

Qui eſtimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuſe & jalouſe.] C'eſt à mon avis le véritable ſens de ces paroles de Plutarque, ϗ δοξαντες αὐτὸν νημεσητῶ τι παθεῖν. Amiot a mal traduit, *croyant qu'il en avoit été puni par expreſſe permiſſion & vengeance des Dieux.* Si les Athéniens euſſent crû que les malheurs de Pericles euſſent été l'effet de la colere des Dieux ſur lui, jamais ils n'euſſent oſé le ſoulager.

Fut condamné à mort avec les autres Capitaines ſes Collegues.] Les Athéniens avoient élû dix Capitaines. Après le gain de la bataille on leur fit le procès, on en condamna huit à la mort, & on en exécuta ſix qui ſe trouverent préſens, du nombre deſquels étoit ce bâtard de Pericles. Le ſeul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xenophon a écrit cette avanture fort au long dans le premier livre de ſon Hiſtoire Grecque. Ce combat fut donné ſous l'Archonte Callias, la ſeconde année de l'Olympiade XCIII. 24. ans après la mort de Pericles.

foible & languiſſante, & qui avec une lenteur, accompagnée de changemens infinis, conſumoit peu à peu ſon corps, & affoibliſſoit ſon eſprit. Theophraſte dans l'endroit de ſes morales, où il recherche ſi les mœurs changent avec la fortune, & ſi elles peuvent être ſi alterées par les maux du corps, qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu, raconte que Pericles dans cette maladie, étant viſité par un de ſes amis, lui montra une eſpece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou, voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade, puiſqu'il ſouffroit ces ſottiſes-là.

Comme il étoit à l'extrémité & ſur le point

Lui montra une eſpece de charme, que des femmes lui avoient pendu au cou.] Ces charmes qu'on donnoit comme des remedes éprouvez contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en uſage parmi les payens, & ne ſont pas inconnus parmi nous, car on voit encore des eſprits foibles qui en ſont infatuez. C'étoient de prétendus préſervatifs faits avec les enchantemens de la magie, ou ſous certaines conſtellations auſquelles l'Aſtrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus, & on les appelloit par cette raiſon, *des remedes Phyſiques.* Tel eſt ce remede que Marcellus, quoique Chrétien, propoſe pour les maux d'eſtomac. *Ad ſtomachi dolorem remedium Phyſicum ſit : In lapide Jaſpide exculpe draconem radiatum, ut habeat ſeptem radios & claude auro, & utere in collo. Pour le mal d'eſtomac ſervez-vous de ce remede Phyſique : Gravez ſur une pierre de jaſpe un dragon rayonné, qui ait ſept rayons, enchaſſez-le dans de l'or, & portez-le pendu au cou.* Comme les femmes ſont le plus ſujettes à cette ſuperſtition, Pericles ajoûte fort bien, *que des femmes lui avoient pendu au cou.*

Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fut bien malade, puiſqu'il ſouffroit ces ſottiſes-là.] Plutarque explique fort bien le ſentiment de Pericles, qui avoit été trop bien inſtruit par Anaxagore pour donner dans de ſi grandes niaiſeries, & pour attendre quelque ſoulagement de ces préſervatifs, que la ſuperſtition & l'erreur avoient inventez.

de rendre l'ame, les principaux Citoyens, & les amis qui lui restoient, étoient dans sa chambre autour de son lit, & parloient de sa vertu & de la grande puissance qu'il avoit euë, parcouroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires; car étant Général des Athéniens, il avoit érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnez. Ils discouroient donc ainsi entr'eux, croyant qu'il avoit déja perdu tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre: Mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le silence, *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conserviez si bien dans votre mémoire; & que vous releviez si fort des choses ausquelles la Fortune à tant de part, & qui sont déja arrivées à tant d'autres Capitaines, & que vous oubliïez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'est*, ajoûta-t-il, *que mon ministere n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos Citoyens.* Quel admirable personnage, non seulement par sa douceur, & par l'humanité qu'il a toûjours conservées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppositions, mais encore par ce sentiment noble & généreux, qui lui faisoit regarder comme la plus grande de toutes ses grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie, ni à la colere dans une puissance suprême, & de ne s'être jamais porté envers personne en implacable

Ce que Pericles à l'agonie, dit à ses amis qui parloient de ses grands exploits.

Quel est le plus grand & le plus glorieux exploit d'un Prince, & de celui qui gouverne un Etat.

Belle réfléxion de Plutarque.

ennemi ! Il me ſemble pour moi que cela ſeul, je veux dire de la douceur de ſes mœurs & de ſa vie, qu'il conſerva toûjours nette & pure, ſuffit pour juſtifier le ſurnom d'*Olympien*, qui lui avoit été donné, & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un ſurnom ridicule & faſtueux, mais au contraire, qu'il lui étoit très-ſéant & très convenable, & qu'il ne pouvoit lui être juſtement envié : car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous que les Dieux, étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux, ſont à bon droit les Rois & les Maîtres du

Suffit pour juſtifier le ſurnom d'Olympien.] Il eſt à ſouhaiter que tous les Princes qui liront ces vies, faſſent attention à ce paſſage, & qu'ils ſoient bien pénétrez de cette vérité, que la douceur, la clemence, l'humanité, ſont les ſeuls moyens qu'ils ayent de s'attirer le reſpectable ſurnom d'*Olympiens*, c'eſt-à-dire, de *Divins*; car ce n'eſt que par-là qu'ils peuvent reſſembler à Dieu.

Car c'eſt ainſi que nous penſons & eſtimons tous que les Dieux, étant par leur nature la cauſe de tous les biens, & ne pouvant jamais être auteurs des maux.] C'eſt ce qui avoit porté quelques Philoſophes à établir deux principes, comme deux Dieux oppoſez, dont l'un étoit auteur du bien, & l'autre auteur du mal. Cette erreur qui a été renouvellée par les Manichéens, eſt trop impie & trop groſſiere pour n'être pas apperçûe. Mais ce paſſage de Plutarque, qui ſemble la favoriſer, ne laiſſe pas de pouvoir être expliqué favorablement : car Dieu n'eſt pas proprement l'auteur des maux, tout ce qu'il fait eſt juſte & bon, & les maux que nous ſouffrons ne ſont que l'effet de notre corruption fomentée par un mauvais principe ſubordonné lui-même à Dieu & la punition de nos crimes.

Sont à bon droit les Rois & les Maîtres du monde.) Dieu ne ſeroit pas moins le Roi & le Maître du monde en déployant ſa Juſtice, qu'en exerçant ſa bonté. Il eſt pourtant vrai que nous rendons nos premiers hommages à ſa bonté infinie, qui l'a porté à nous préparer ſes bienfaits avant

monde

monde, non pas de la maniere que les Poëtes, pour nous troubler, & pour nous donner de fausses idées par leurs impertinentes imaginations, nous les représentent dans leurs ouvrages, où ils se contredisent eux-mêmes; car en parlant du lieu que les Dieux habitent, ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable qui n'est jamais agitée de vents, ni obscurcie de nuages, qui joüit toûjours d'une douce serenité, & qui en tout tems est également éclairée par une lumiere pure, n'y ayant qu'un séjour comme celui-là, qui convienne à une Nature immortelle, & qui joüit de la souveraine felicité; & en même tems, ils nous dépeignent les Dieux eux-mêmes pleins de trouble, de

C'est la description qu'Homere a fait du Ciel dans le VI. *liv. de l'Odyssée.*

de nous créer. Aussi les Rois qui à l'imitation de Dieu, dont ils sont l'image, quoiqu'ils portent l'épée pour punir, sont appellez, comme dit l'Ecriture, *bienfaiteurs* & n'ont point pris le titre de *punisseurs* ou de *vengeurs*.

Et en même tems ils nous depeignent les Dieux pleins de trouble, de haine, de colere.) Il est vrai que la tranquillité de cette demeure, opposée au trouble & à la division qui regnent parmi les Dieux qui l'habitent, paroît étonnante au premier coup d'œil. Cette censure tombe sur Homere qui a fait cette description du Ciel dans le VI. l. de l'Odyssée & qui depeint les Dieux tels que Plutarque le remarque ici. Mais c'est prendre ce grand Poëte trop au pied de la lettre. On ne veut pas justifier sa Théologie qui est monstrueuse en une infinité de points, mais on ne peut pas raisonnablement croire que ce Poëte, homme de grand sens comme il étoit certainement, n'ait pas vû ce que presente l'écorce de ces fictions. Elles ont donc un sens, dont l'allegorie est la seule clef, comme on l'a fait voir en beaucoup d'endroits. D'ailleurs sous ces fictions ingenieuses, il a voulu peindre ce qui arrive souvent chez les Princes & les Rois; leurs Palais paroissent le séjour du repos, de la tranquillité & des délices, pendant qu'ils sont eux-mêmes pleins de trouble, de haine, de colere, d'esprit de vengeance & le joüet de toutes les passions.

haine, de colere & de toutes les autres passions indignes d'un homme qui conserve encore quelque reste de bon sens, & quelque ombre de sagesse. Mais ces reflexions paroîtront peut-être la matiére d'un autre traitté.

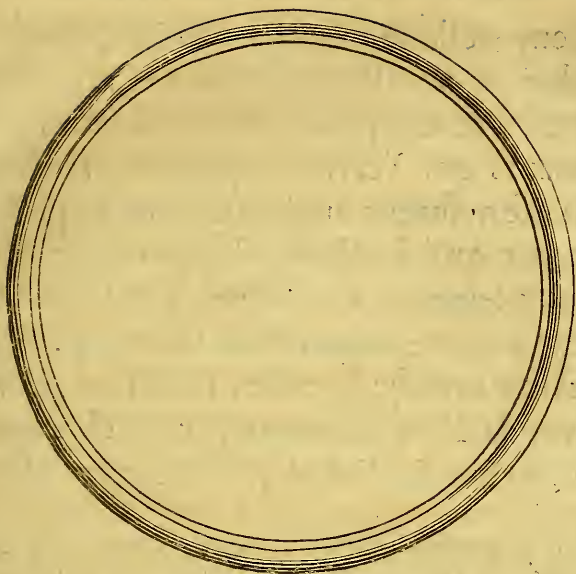
D'ordinaire ce qui arrive après la mort des grands hommes d'Etat, fait connoître la grandeur de leur perte.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles, firent bien sentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, & leur en imprimerent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui pendant sa vie avoient été le plus blessez de sa grande puissance, comme d'une lumiere qui les offusquoit, après sa mort n'eurent pas plûtôt essayé des autres Orateurs & Gouverneurs du peuple, qu'ils avoüerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus moderé dans la séverité, ni plus grave dans la douceur, & que cette puissance, si onereuse, à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat, tant il s'étoit glissé depuis sa mort dans le gouvernement de méchanceté & de corruption, qui n'avoient osé éclatter pendant sa vie, ou qu'il avoit toûjours tenu foibles & basses, en les empêchant de croître & de monter à un excès sans reméde, par la licence & par l'impunité.

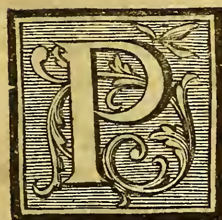
Justice que les Athéniens rendent à Pericles après sa mort.

La débauche & la corruption, qu'un grand prince retient pendant qu'il est en vie, profitent de sa mort pour se glisser dans l'Etat, & s'y débordent avec plus de furie.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles.) Comme on peut le voir dans les vies d'Alcibiade, de Nicias & de Lysandre. Pericles mourut la troisiéme année de cette guerre du Peloponese, c'est-à-dire, la derniere année de l'Olympiade 87.



FABIUS MAXIMUS.



ERICLES ayant été tel dans les choſes dignes de mémoire, dont la connoiſſance eſt parvenuë juſqu'à nous, il eſt tems de paſſer à Fabius Maximus que nous avons à lui oppoſer. On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe, ou ſelon d'autres, d'une femme du pays, près des rives du

On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphe ou d'une femme du pays.] Selon Denys d'Halicarnaſſe, Hercule n'eut en Italie que deux enfans, l'un nommé Pellas, qu'il eut de la fille d'Evandre, & l'autre nommé Latinus qu'il eut d'une fille Hyperboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

Fabiens descendus d'Hercule.

Tibre, eut d'elle le premier Fabius, duquel est descenduë la famille des Fabiens, une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome. Il y a des Auteurs qui écrivent que les premiers de cette Maison furent anciennement appellez *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenoient les bêtes avec des pieges & des fosses, car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux, *des fosses*, & pour dire creuser la terre, ils disent *fodere*, & que dans la suite du tems par le changement de deux lettres de *Fodiens*, ils furent appellez *Fa-*

L'origine de ce nom.

Eut d'elle le premier Fabius.] Ainsi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déja des Fabiens avant Rome bâtie, puisque Remus appella de ce nom ceux qui s'attacherent à lui.

Duquel est descenduë la famille des Fabiens.) Notre langue n'a point de termes differents pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une seule branche, une seule Maison. Nous sommes forcez de donner à nôtre mot *famille*, toute l'extension qu'ils donnoient à *gens*. Il suffit d'en avertir.

Une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome.) Des plus nombreuses, car elle entreprit seule la guerre contre les Veiens, & envoya contre eux trois cent six Fabiens qui y furent tous tuez, la derniere année de l'Olympiade 75. & des plus illustres, car elle avoit été élevée aux plus grandes Charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été sept fois Consuls. Dans le texte, au lieu de πολὺ il y a dans un Manuscrit πολυάνδρον.

Furent anciennement appellez Fodiens.) Festus écrit qu'ils furent appellez *Fovii* à *Fovea*, & il en donne deux raisons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plûtôt avec Pline, qu'ils furent appellez *Fabii*, *à Fabis*, à cause des Feves qu'ils sçavoient fort bien cultiver comme les Lentulus & les Cicerons furent ainsi nommez à cause des poids & des lentilles. *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus sereret.* liv. 18. chap. 3. Cela convient à la simplicité de ces tems, où l'agriculture étoit la principale occupation des Heros.

biens. Cette Maison a porté plusieurs grands personnages, & sur tout un Fabius Rullus, qui à cause de ses grandes actions fut surnommé *Maximus*, c'est-à-dire, *très-grand*.

De ce Fabius Maximus descend en droite ligne au quatriéme dégré Fabius Maximus, dont nous écrivons la vie, & qui eut le surnom de *Verrucosus*, à cause d'une petite verruë qu'il eut sur la levre. Il fut aussi appellé *ovicula* dans son enfance, c'est-à-dire, *petite brebis*, à cause de la douceur de son naturel & de sa stupidité apparente, car son esprit rassis & tranquille, son silence, le peu d'empressement qu'il avoit pour les plaisirs de son âge, la lenteur & la peine avec lesquelles il apprenoit ce qu'on lui enseignoit, la douceur & la complaisance qu'il avoit pour ses camarades, passoient dans l'esprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtise & de pesanteur d'esprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnussent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entrevissent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Fabius Maximus, appellé Verrucosus, *&* ovicula.

Faux Jugemens que l'on faisoit des qualitez de Fabius dans son enfance.

Sur tout un Fabius Rullus qui à cause de ses grandes actions, fut surnommé Maximus.) Ce Fabius Rullus fut cinq fois Consul, & remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ses grandes actions qui lui acquirent le surnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que pendant sa Censure il avoit fait quatre Tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit dispersée dans toutes les Tribus, & regnoit dans les Comices. Ces Tribus furent appellées *Tribus urbanæ*. Tite-Live IX. 46.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la République, il fit bien-tôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour stupidité & pour paresse, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui passoit pour une nature pesante & insensible, n'étoit que constance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la République, & les terribles guerres qu'elle avoit à soûtenir de tous côtez, il prépara son corps aux combats par l'exercice, comme les premieres armes que la Nature a données à l'homme, afin qu'il s'en serve dans les dangers, & il forma son discours comme un instrument propre à mener & à persuader le peuple, en l'accommodant parfaitement à ses mœurs severes, & au genre de vie qu'il avoit choisi. Car son éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne sont propres que pour la pompe & l'ostentation, mais pleines d'un bon sens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ses pensées & à toutes ses sentences, tant de force & de solidité, qu'elles ressembloient,

Le discours, un instrument pour mener les hommes.

Eloquence de Fabius, quelle.

Et les terribles guerres qu'elle avoit à soûtenir.] Sur tout contre les Carthaginois, car c'étoit dans le tems de la premiere guerre Punique.

Qu'elles ressembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide.] Car le style de Thucydide est court, serré, & a quelque chose de guerrier. Il évitoit avec soin les graces inutiles & vaines de ceux que Platon appelle dans son Phedre λογοδαιδάλους, c'est-à-dire, de ceux dont l'éloquence est trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée regnoit le plus, il resista à la corruption, & comme dit Ciceron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, absfuit. Il se tint très-éloigné de ces délices,*

dit-on, extrêmement à celles de Thucydide. On conserve encore aujourd'hui un de ses discours qu'il prononça dans une assemblée du peuple, à la loüange de son fils qui étoit mort après avoir été Consul.

Fabius Maximus fut cinq fois Consul. Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens, qui après avoir été défaits dans une grande bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de se renfermer dans leurs Alpes, & de cesser les incursions & les ravages qu'ils faisoient dans les Provinces voisines.

Des Liguriens qui habitent les Alpes du côté de la mer Toscane.

Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, & ayant gagné le combat de Trebia, s'avançoit à grandes journées par la Toscane, saccageant tout ce qui se trouvoit sur

Quinze ans après.

ou plutôt de ces inepties.

On conserve encore aujourd'hui un de ses discours.) C'est ce discours dont il est parlé dans le Traitté de la Consolation, qu'on attribue à Ciceron, & qu'il appelle *insignem ingenii, judicii, ordinis præstantia. Admirable pour l'esprit, le jugement & l'ordre.* Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le composa, car le fils fut Consul dix ans seulement avant la mort du pere.

Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens.) Ce premier Consulat de Fabius tombe dans la troisiéme année de l'Olympiade CXXXVI. 232. ans avant N. S. & la 520. de la fondation de Rome, sept ans après la premiere guerre Punique. Fabius triompha l'année suivante.

Quelques années après.) Plutarque laisse ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie sous le Consulat de Scipion, & de Sempronius la troisiéme année de l'Olympiade 140. l'an de Rome 535. l'an 216. avant l'Ere Chrétienne.

Et ayant gagné le combat de Trebia.] Il avoit gagné le combat du Tesin contre Scipion avant celui de Trebia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans son III. liv. Amiot a fort mal fait de mettre *ayant gagné la premiere bataille de Trebia.*

son chemin, ce qui jetta la consternation & l'épouvante dans Rome. Cette désolation fut précedée par des signes & par des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inoüis. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout couverts de sang; qu'on avoit moissonné des espics sanglants dans les champs d'Antium; qu'il étoit tombé une pluye de pierres embrasées, & que le Ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phaleriens; il en étoit tombé quantité d'Ecriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, *Mars prépare ses armes.* Tout cela n'étonna point le Consul Caius Flaminius,

C'est ce que Tite-Live dit, avoient sué du sang.

Et que le Ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phaleriens, il en étoit tombé quantité d'Ecriteaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, Mars prépare ses armes.) Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-differens. Voici ses propres termes au commencement du liv. XXII. *Faleriis cœum findi visum, velut magno hiatu, quaque patuerit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit. On vit à Phaleres le Ciel se fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumiere remplir ce grand vuide. Les sorts diminuerent & s'apetisserent d'eux-mêmes, & il en tomba un où il étoit écrit, Mars prépare ses armes.* Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces sorts ne tomberent pas du Ciel, Tite-Live parle des sorts qui étoient gardez avec grand soin à Prenesse dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminuez, ce qui étoit déja d'un très-mauvais augure, & il en tomba un, où l'on vit écrit, &c.

Quantité d'Ecriteaux.] Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir sçavoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces sorts & ces Ecriteaux. Ciceron

dans le II. liv. de la Divination, sect. 41. nous en apprend toute l'Histoire. Il dit que dans les Archives de Preneste il étoit contenu qu'un homme des plus considérables de la ville, nommé Numerius Suffucius, fut averti par plusieurs songes réïterez, & menaçans d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla, qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs sorts, qui étoient de petits morceaux de bois de roure bien taillez, où étoient écrites des prédictions en caractéres anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit, on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & broüiller tous ces sorts par un enfant, qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le passage de Plutarque, il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caracteres qui étoient gravez sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant on en composoit ces Propheties. Mais cela est démenti par ce passage de Ciceron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter, par lequel il paroît clairement que chacun de ces sorts contenoit une Prophetie entiere comme celle-ci, *Mars prépare ses armes.* La friponnerie des Prêtres se servoit habilement de ces sorts selon l'occasion, car c'étoit une de leurs inventions pour tromper, & pour attirer un grand profit à leur Temple. *Tota res est inventa fallaciis, aut ad quæstum, aut ad superstitionem*, dit fort bien Ciceron. Mais que peut-on dire sur ces mêmes sorts, qui paroissoient quelquefois diminuez, apetissez, *sortes extenuatæ*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux présage? Apparemment ces sorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faisoient tirer les uns ou les autres selon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Ciceron ajoûte que ces sorts étoient fort décriez de son tems, qu'on ne s'en servoit plus, & que ce nom des sorts de Preneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toûjours tenace dans la superstition. Cependant par un passage remarquable de Suetone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque consideration du tems de Tibere; car il dit que cet empereur forma le dessein de ruiner tous les Oracles voisins de Rome, mais qu'il en fût détourné par la majesté des sorts de Preneste, sur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plûtôt rapporté dans son Temple, que les sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître là l'adresse des Prêtres, qui voulurent conserver leur Oracle, & maintenir leur Temple dans son ancienne reputation. Preneste n'étoit pas le seul lieu où il y avoit de ces sorts, il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

nius, qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énorgueïlli de ses prosperitez précédentes; car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée contre les ordres exprès du Senat, & contre l'avis de Furius Calvus son Collegue.

Six ans auparavant. Dans son premier Consulat.

Fautes de Flaminius dans une bataille.

Quoique ces prodiges eussent rempli d'effroi la plûpart des esprits, Fabius n'en fut pas fort émû, persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes; mais voyant

Prodiges, signes frivoles.

Qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énorgueilli de ses prosperitez précedentes.) Polybe fait ce portrait de Flaminius, que c'étoit un grand Orateur, mais un très-mauvais Général; & que d'ailleurs il étoit devenu superbe, & se confioit en ses forces. Il doutoit si peu de la victoire, qu'il y avoit dans ses troupes moins de soldats que de goujats, qui suivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

Car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.) Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois *contre toute sorte d'apparence*, parce qu'il avoit fait plusieurs grandes fautes. La premiere, d'avoir donné la bataille à des ennemis, qui étoient fort superieurs en nombre, la seconde, d'avoir méprisé les auspices & negligé les ordres du Senat, & la troisiéme, qui n'étoit pas la moins considerable, d'avoir mal rangé son armée; car il la mit en bataille sur les bords du Pô, de maniere qu'il n'avoit laissé aucune espace à ses troupes pour pouvoir se retirer en arriere; de sorte que si elles avoient été obligées de reculer tant soit peu, elles auroient été renversées dans la riviere. Mais cette imprudence du Consul fut reparée par la prudence des Tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Rome 530. pendant le premier Consulat de Flaminius, qui eut pour Collegue P. Furius Piso., Polyb. liv. II.

Persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes.) Que Plutarque eût dit cela de Flaminius, c'étoit là son véritable caractére. Car

que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils manquoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conseilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnez sous lui, que la seule chose qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du secours à leurs Alliez, s'assûrer de leurs villes, & laisser consumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Prudence de Fabius.

Avec toutes ces raisons, il ne pût pourtant pas persuader Flaminius, qui dit, *qu'il ne souffri-*

Imprudence & présomption de Flaminius.

Tite-Live dit de lui qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux, *nec Deorum satis metuens érat*, & qu'il ne consultoit, ni les Dieux, ni les hommes, *nec Deos nec homines consulentem.* Avec ces sentimens il devoit se moquer des auspices & des prodiges, & les traiter de signes frivoles. Mais je doute que Plutarque ait pû le dire avec raison de Fabius, au moins je ne me souviens pas d'avoir rien lû qui puisse donner de lui cette idée, au contraire on sçait qu'il ne fut pas plûtôt nommé Dictateur, qu'il blâma Flaminius d'avoir méprisé les auspices, & qu'il fit ordonner qu'on consultât les livres des Sibylles, ce qu'on ne faisoit jamais que lorsqu'on avoit annoncé les prodiges les plus affreux. En un mot, Fabius étoit un personnage trop sage & trop grave pour démentir & combattre si ouvertement la Religion qui regnoit alors, & qui porta le Senat à ordonner que ces prodiges fussent expiez par des sacrifices, par des prieres publiques, & par des offrandes. On donna à Jupiter une foudre d'or du poids de cinquante livres, & on fit à Junon & à Minerve d'autres riches presents. Si Fabius n'étoit pas émû de ces prodiges, ce n'est pas qu'il les méprisât, & qu'il s'en moquât, mais c'est qu'il esperoit de les rendre inutiles, en désarmant la colere du Ciel. En effet il ne negligea rien pour cela, comme nous le verrons dans la suite.

Il ne pût pourtant pas persuader Flaminius.) Flaminius ne fit cette faute que par une sotte ambition.

roit pas que la Guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendoit point à combattre pour elle au dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus. En même tems il ordonna aux Tribuns de se mettre en marche avec les troupes; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que sans aucune cause apparente son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre la tête la premiere. Cet accident ne le fit point changer de dessein, il alla au devant d'Annibal, comme il avoit résolu, & rangea son armée en bataille près du lac de Thiasymene.

Tremblement de terre nullement senti dans la chaleur du combat.

Quand les deux armées furent aux mains, il y eut un si grand tremblement de terre, que des villes entieres furent renversées, que les rivieres changerent leur cours, & que les montagnes furent entrouvertes, & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattants ne sentit cette violence. Le Consul Flaminius, après avoir fait des actions d'une force prodigieuse, & d'une hardiesse encore plus étonnante, fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée,

Flaminius tué au combat de Thrasymene.

Il voulut combattre avant que l'autre Consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

Son cheval s'effaroucha, & s'effraya si fort, qu'il le jetta par terre.) Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut suivie d'un autre signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement, c'est que lors que l'Enseigne voulut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Ciceron, qu'un cheval s'effraye; & qu'un Enseigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne se prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre?

Fut tué dans ce combat.) Il fut tué par un Gaulois nommé Du-

& les autres ayant été mis en fuite, on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille sur la place, & on fit autant de prisonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de soin le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage, mais il fut impossible de le trouver, & l'on ne sçût jamais ce qu'il étoit devenu.

Tite-Live ne met que six mille prisonniers.

Le corps de Flaminius ne peut être trouvé.

Quant à la défaite de Trebia, ni le Consul qui en écrivit au Senat, ni celui qui en porta la premiere nouvelle à Rome, ne dirent la chose comme elle étoit ; ils déguiserent tous la vérité, en faisant entendre que la victoire avoit été douteuse. Mais à celle-ci, le Préteur Pomponius ne l'eût pas plûtôt apprise, qu'il assembla le peuple, & sans user d'aucun détour, il lui dit, *Romains, nous avons été battus dans un grand combat ; nôtre armée est taillée en piéces, & le Consul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour vôtre salut & pour la sûreté de Rome.*

Ces paroles répanduës sur cette multitude, comme un vent orageux, qui tombe sur la vaste

carius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué son Ecuyer.

Quant à la défaite de Trebia.] Elle arriva l'an de Rome 535. Le Consul, qui fut battu, étoit Tiberius Sempronius Longus, Collegue de Publ. Cornelius Scipio. C'étoit la premiere année de la seconde guerre Punique.

En faisant entendre que la victoire avoit été douteuse.] Le Consul Sempronius écrit au Senat que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

Nous avons été battus dans un grand combat. Il ne dit que ces mots, *nous avons été battus.* Le reste fut ajoûté par ceux qui entendirent cette premiere nouvelle.

mer, remplit la ville d'agitation & de trouble; l'alarme & la consternation étoient si grandes, que personne ne pouvoit, ni donner, ni prendre conseil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état, qu'on avoit nécessairement besoin de la supréme puissance, qu'on appelle *Dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité; Qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus, en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette Charge, & qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formez, & où la hardiesse est temperée par la prudence.

Fabius nommé Dictateur.

Le Dictateur combattoit toûjours à pied.

Cet avis ayant été généralement reçu, Fabius fut nommé Dictateur; il choisit pour Général de la cavalerie Lucius Minucius; & la premiere chose qu'il demanda au Senat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée, car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne, soit que l'on fît consister

Fabius fut nommé Dictateur.] Il n'y avoit que les Consuls qui pussent nommer le Dictateur, & comme Servilius étoit à l'armée, son Collegue Flaminius ayant été tué, le peuple nomma Fabius Prodictateur, & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en considération de la gloire de ce Personnage, que ses descendans obtinrent la permission de mettre dans ses titres *Dictateur*, au lieu de *Prodictateur*. Cela me paroît remarquable.

Il choisit pour Général de la cavalerie Lucius *Minutius.*] Polybe & Tite-Live appellent ce Général, ou ce Mestre de Camp Général de la cavalerie *Marcus Minucius*, & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le Genéral demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter, soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort voisine de la Tyrannie, on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. Fabius donc, pour faire d'abord connoître la grandeur & la majesté de la Charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ses Citoyens plus obéïssants & plus souples, sortit précedé par vingt-quatre Licteurs qui portoient les faisceaux; & voyant approcher l'autre Consul, il lui envoya faire commandement par un Licteur, de renvoyer les faisceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de sa dignité consulaire, & de venir le trouver comme simple particulier.

C'est pourquoi Denis d'Halicarnasse l'appelle une Tyrannie élective.

Le Consul Servilius, son Collegue Flaminius ayant été tué.

Ensuite après avoir commencé par offrir des vœux & des sacrifices, ce qui est le plus beau & le plus juste de tous les commencemens, & après

Il n'y a rien de plus beau ni de plus juste que de commencer toutes ses actions par la priere.

On voulut que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple.) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au Senat, c'est donc du Senat qu'il avoit besoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes; ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa demande au Senat qui fit confirmer & ratifier la permission par le peuple; car il est constant que cela dépendoit du peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, liv. XXIII. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis, latoque, ut solet, ad populum ut equum ascendere liceret, &c.*

Sortit précedé par vingt-quatre Licteurs.) Ceci ne se passa pas dans Rome, mais à la campagne

avoir remontré au peuple que la défaite de Thrasymene ne venoit point de la lâcheté des soldats, mais de la négligence de leur Général, & du mépris qu'il avoit eu pour les choses saintes & pour les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs ennemis, honorer les Dieux, & à désarmer leur colere. En quoi faisant, il ne travailloit pas à remplir leur esprit de superstition, mais à affermir par la pieté leur courage, & à dissiper leurs craintes par une ferme confiance dans la protection du Ciel.

Beau jugement de Plutarque.

Alors furent consultez les livres Saints, qu'ils appellent les livres des Sibylles, ces livres qu'ils tiennent si secrets, & qui leur ont été souvent si utiles; & l'on assûre que l'on y trouva des Propheties, qui s'accordoient parfaitement avec les évenemens de ce tems-là; mais il n'étoit pas permis de les divulguer, ni de les faire connoître. Après quoi le Dictateur, en pleine assemblée du peuple,

Les Propheties des Sibylles ne devoient pas être divulguées.

après que Fabius se fût mis en marche pour aller se mettre à la tête des troupes.

Alors furent consultez les livres Saints, qu'ils appellent les Livres des Sibylles.] Du tems de Fabius les trois livres, que la Sibylle avoit vendus à Tarquin, & dont j'ai rapporté l'Histoire ailleurs, étoient encore en nature, ils durerent jusqu'à l'embrasement du Capitole du tems de Sylla. Ceux qu'on mit à la place étoient supposez pour la plûpart, comme on le connoissoit par les Acrostiches, chose inconnuë dans ces anciens tems.

Et l'on assûre que l'on y trouva des Propheties, &c.] Les Decemvirs, après avoir consulté ces livres, se garderent bien d'en publier les prédictions; ils rapporterent seulement au Senat ce qu'il falloit faire, & ce que ces livres ordonnoient.

Après quoi le Dictateur en pleine assemblée du peuple, voüa aux Dieux.] Ce n'étoit pas le Dictateur qui faisoit le vœu, mais le Pontife.

peuple, voüa aux Dieux ce qu'ils appellent *le Printems ſacré*, c'eſt-à-dire, qu'il promit de leur ſacrifier tout le fruit que porteroient dans le Printems prochain les brebis, les chevres, les vaches, & les truyes, dans les plaines, les montagnes, les prairies, & ſur les rivieres de toute l'Italie. Il voüa auſſi de faire jouër les grands jeux, juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cent trente-trois dixains, & un tiers, ce qui

Vœu du Printems ſacré.

Voüa aux Dieux ce qu'ils appellent le Printems ſacré.] Voüer le Printems ſacré, c'étoit voüer de conſacrer aux Dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars juſqu'au premier de Mai. Et au commencement les enfans qui naiſſoient dans ce tems-là, étoient compris dans ce vœu; mais enſuite on adoucit cette coûtume, & on prit le parti de ſpecifier dans le vœu ce qu'on promettoit, *Quod Ver attulerit ex ſuillo, ovillo, caprino, bovillo grege.* On peut voir les remarques ſur Feſtus au mot *Ver ſacrum.*

Il voüa auſſi de faire joüer les grands jeux.) C'eſt-à-dire, les jeux Romains, qui ne furent d'abord que des tournois dans le Cirque. Mais on y ajoûta enſuite le ſpectacle du Theatre, c'eſt-à-dire, qu'on y joignit les jeux Sceniques. C'eſt pourquoi Plutarque dit mot à mot, *qu'il voüa les jeux de muſique & de la ſcene.*

Juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille ſeſterces, trois cent trente-trois dixains, & un tiers, ce qui revient à quatre-vingts.] Ce paſſage avoit été ſi mal traduit, qu'il étoit impoſſible de faire quadrer la ſomme Romaine avec la ſomme Grecque. Plutarque parle ici des ſeſterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette ſeconde guerre Punique, après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoye Romaine à la monnoye Grecque de ſon tems, doit ſervir à nous faire connoître préciſement le prix qu'il donne aux dixains & aux ſeſterces. Nous ſçavons certainement que la drachme vaut dix ſols. Les quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts-trois drachmes & deux oboles, font donc juſtement 41791 liv. 13 ſ. 4 d. de notre monnoye. Pour trouver cette ſomme dans le compte Romain, Plutarque a pris le dixain à dix ſols comme la drachme, & le ſeſterce à deux ſols ſix deniers. Car de cette maniere les trois cent trente-trois mille ſeſterces, avec les trois cent

revient à quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts trois drachmes, & deux oboles de notre monnoye Grecque. Il ſeroit bien difficile de rendre raiſon pourquoi on ſpecifioit préciſement cette ſomme, à moins qu'on ne veüille faire valoir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en diſant que c'eſt de ſa nature un nombre parfait, le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité, & qu'il embraſſe & comprend les premieres differences, & les premiers élemens de tous les nombres, qu'il aſſemble & unit.

Vertu du nombre ternaire.

trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791. l. 13. ſ. 4. d. ainſi les deux ſommes quadrent. Mais comme cette ſomme paroît bien forte pour ces tems-là, je ſuis perſuadé que Plutarque a éte trompé par ce paſſage de Tite-Live, qui en parlant de ce vœu, dit dans le livre 22. *Ejuſdem rei cauſa ludi magni voti æris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus, triente. Pour le même ſujet on voüa les grands jeux juſqu'à la ſomme de trois cent trente-trois mille trois cent trente trois aſſes, & un tiers.* Plutarque a cru que le mot *æris* ſignifioit des ſeſterces, mais il ne ſignifie que des *aſſes*, dont les dix faiſoient le dixain, & qui valoient par conſequent un ſol. Ainſi ſelon l'Hiſtorien Latin, toute la ſomme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois aſſes & un tiers, ne faiſoient que 16666 l. 13 ſ. 4. d. de notre monnoye, ce qui revient à trente-trois mille trois cent trente-quatre drachmes, & deux oboles de la monnoye Grecque. Cela ſuffit pour l'éclairciſſement de ce paſſage de Plutarque, qui eſt très-conſidérable & très-important, car il peut nous ſervir de tarif, pour l'évaluation des monnoyes Grecques & Romaines.

Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.] Car *un* n'eſt pas nombre, *deux* n'eſt que diviſion, & par conſequent le *trois* eſt le premier nombre impair, qui ayant en lui un commencement, un milieu & une fin, comprend les premieres differences, & embraſſe les premiers élemens de tous les nombres; c'eſt pourquoi on a dit que trois étoit *tout.* On l'a appellé auſſi *le nombre ſacré*, & on le croyoit le plus propre & le plus

Fabius donc en portant le peuple à élever son esprit vers la Divinité, & à mettre toute sa confiance en elle, le rendit plus tranquille sur l'avenir, & pour lui, mettant toute l'esperance de la victoire en lui-même, comme persuadé que Dieu n'accorde des succez heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le dessein de le combattre, mais resolu de miner la vigueur de son armée par la longueur du tems, de le reduire à la derniere disette par son abondance, & de consumer le petit nombre de ses troupes, par ses nombreuses legions.

Fabius porte le peuple à mettre toute sa confiance en Dieu.

Tranquillité, effet de la confiance en Dieu.

Dieu ne favorise ni l'imprudence, ni la lâcheté.

Dans cette vûë, pour se mettre hors d'état d'être insulté par la cavallerie d'Annibal, il campoit toûjours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi se tenoit en repos, & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toûjours aux environs sur le haut des montagnes, dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode

Car Annibal étoit superieur en cavallerie.

convenable pour toutes les choses qui regardoient la Religion.

Mais resolu de miner la vigueur de son armée, &c.] Le seul avantage que les troupes d'Annibal avoient sur celles de Fabius c'étoit la vigueur & la hardiesse que leur inspiroient leurs victoires. Ils étoient encore superieurs en cavallerie; mais les Romains avoient sur Annibal d'autres avantages, qui étant bien menagez devoient néceſſairement leur procurer la victoire, car ils faisoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes sortes de vivres & de munitions, qui leur étoient portez en abondance par les derrieres, de sorte que pourvûs de toutes les choses néceſſaires, ils n'étoient pas obligez d'aller au fourrage, & de sortir de leur camp. Fabius les tenoit là, espiant toûjours les occasions de tomber sur les Car-

pour faire craindre aux ennemis que par ces délais il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à son avantage ; mais traînant ainsi les choses en longueur, il se faisoit mépriser de tout le monde, & étoit fort décrié dans son camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit, ni vertu, ni courage. Annibal fut le seul qui jugea bien de sa grande habileté, & qui comprit la maniere dont il avoit resolu de le combattre ; c'est pourquoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût, il falloit l'attirer au combat, ou par adresse ou par force, qu'autrement c'étoit fait des Carthaginois, qui par-là étoient réduits à ne pouvoir se servir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir périr & se consumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles, & dont ils manquoient, c'est-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagemes, & pour ainsi dire, à tous les tours de Palestre, dont il put s'aviser, comme un bon Athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque prise sur son ennemi. Tantôt il s'approchoit de son camp, & lui donnoit des allarmes ; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le suivre & à decamper, tâchant par toute sorte de moyens de le

Fabius méprisé & décrié dans son armée.

Annibal seul juge bien de son habileté.

Annibal n'oublie rien pour attirer Fabius à un combat.

thaginois qui alloient fourrager jusqu'à ses retranchemens, ce qui arrivoit fort souvent ; Fabius en tuoit tous les jours quelques-uns, & par ce moyen il affoiblissoit ses ennemis, & augmentoit le courage de ses troupes.

tirer de la résolution qu'il avoit prise de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius, convaincu que le parti qu'il avoit pris, étoit le meilleur & le plus expédient, y demeura toûjours ferme. Le seul homme qui lui faisoit de la peine, c'étoit Minucius Général de la cavallerie, lequel brûlant d'impatience de combattre, & faisant le brave mal-à-propos, gagnoit les bonnes graces de l'armée, en lui inspirant une furieuse ardeur d'en venir aux mains, & en la remplissant d'esperances vaines, de maniere que les soldats se moquoient ouvertement de Fabius, l'appellant tout haut *le Pedagogue d'Annibal*, & qu'ils élevoient jusqu'au Ciel Minucius, l'appellant grand Personnage, & Général plein de valeur & digne de Rome.

Fabius appellé Pedagogue d'Annibal.

Ces loüanges augmenterent encore la présomption & la fougue de Minucius, jusques-là que se moquant des campemens de Fabius sur les

L'appellant tout haut le Pedagogue d'Annibal.] Car les fonctions d'un Pedagogue, c'est de suivre les enfans, de les mener par tout, & de les ramener; c'est pourquoi dans le Phormion de Terence, Phædria, qui n'avoit d'autre consolation que de suivre sa maîtresse,

Sectari, in ludum ducere & reducere,

Est appellé Pedagogue,

Quid Pædagogus ille, qui Citharistriam.

Jusques-là que se moquant des campemens de Fabius.] Tite-Live fait sur cette audace de Minucius une reflexion, qu'on ne sera peut-être pas fâché de lire ici; il dit, *que Minucius s'élevoit par l'art de rabaisser ses superieurs, & que cet art, quoique très-mauvais, s'est fortifié, & s'est accru par les trop grands succès d'un nombre infini, qui s'en sont servis très-utilement. Premendorumque superiorum arte; quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit, sese extollebat.* Cet art n'est pas déchu de notre tems.

Railleries que Minucius faisoit de Fabius.

Amiot a entiérement gâté cet endroit qui est fort beau, & qu'il n'a nullement entendu.

montagnes, il disoit par tout, *que leur Dictateur leur choisissoit au moins de beaux Theatres pour leur faire voir commodement les ravages & les incendies de l'Italie*, & il demandoit aux amis de Fabius, *si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec son armée, ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis, qu'il alloit se cachant dans les broüillards & dans les nuës.*

Les amis de Fabius lui conseilloient, & le pressoient de combattre.

Belle réponse de Fabius.

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces discours, & lui conseilloient de mettre fin à ces médisances & à sa honte par un combat; mais sans s'émouvoir, il leur dit, *ce seroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur parois, si la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faisoit changer de résolution. Quand on craint pour sa Patrie, on craint sans honte, au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de se laisser abattre à leurs calomnies & à leurs reproches, c'est à faire à un homme indigne d'un si grand commandement, & qui est l'esclave de ceux dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils pensent mal.*

Quand on ne craint que pour sa Patrie, on craint sans honte.

Guides d'Annibal trompez par la mauvaise prononciation d'un mot.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande méprise; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener son armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après souper dans les campa-

Dans les campagnes de Casinum.] Ce n'étoit pas seulement pour le fourrage qu'Annibal vouloit gagner Casinum; sa principale vûë étoit de se mettre en état d'empêcher Fabius de secourir ses Alliez, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poste.

gnes de Casinum; mais les guides n'ayant pas bien entendu, à cause de la prononciation étrangere, jetterent son armée dans les extrêmitez de la Campanie, près de la ville de Casilinum, au milieu de laquelle passe le fleuve Lothronus que les Romains appellent Vulturne. C'est un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où les eaux du fleuve qui s'y décharge, font de grands marais & des bancs de sable fort profonds, suivis d'une rade fort dangereuse, où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius qui connoissoit parfaitement les chemins, fit occuper l'issuë de ce détroit par un corps de quatre mille hommes, plaça le reste de son armée sur les hauteurs des environs, & avec ses meilleures troupes, & les plus legeres tombant sur l'arriere-garde des Carthaginois, il mit toute leur armée en désordre, & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc se tirer d'un lieu si desavantageux, & ayant appris la bevûë de ses guides, & le danger où ils l'avoient jetté, il les fit tous mettre en croix; mais parce qu'il desesperoit de pouvoir forcer & chasser les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs, & que ses troupes

Connoissance des chemins très-nécessaire à un Général.

Fabius met toute l'armée d'Annibal en désordre.

Selon Tite-Live, il ne fit mettre en croix que leur Capitaine.

Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cause de la prononciation étrangere.] Annibal en traînant la seconde syllabe de *Casinum*, prononça ce mot, comme s'il avoit été de quatre syllabes, au lieu de trois, & c'est ce qui fit la méprise des guides qui entendirent *Casilinum*.

Le fleuve Lothronus.] Polybe le nomme *Athurnus*. Mais ce nom est corrompu, ou dans Polybe, ou dans Plutarque.

étoient extrêmement abbattuës, & découragées de se voir prises comme dans un piege sans esperance d'en pouvoir jamais sortir, il résolut de tromper ses ennemis par ce stratageme; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevez, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de sarmens ou de brossailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit, sur un signal qui seroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes, du côté des détroits & des passages que gardoient les ennemis.

Stratageme d'Annibal.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre, de son côté il range son armée en bataille sur la brune, & la fait avancer au petit pas. Les bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les Pasteurs & les Bouviers qui gardoient leurs troupeaux sur les collines, étoient émerveillez de voir ces torches, qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils pensoient que ce fût une armée, qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais si-tôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu jusqu'au vif, & que les bœufs, agitez par la douleur & sécoüant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang, ni de route certaine; effarouchez, & pleins de douleur & de rage, ils se mirent

rent à courir comme ſurieux à travers ces montagnes, la tête & la queuë enflammées, & mettant tout en feu ſur leur chemin. Ce fut un terrible ſpectacle pour ceux qui gardoient les détroits, car ces torches leur paroiſſoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effrayent & ſe troublent, penſant que les ennemis viennent les aſſaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder ſon poſte, ils s'enfuyent tous vers le camp, & abandonnent les paſſages. L'infanterie legere d'Annibal s'en ſaiſit en même tems, & donne le loiſir au reſte de l'armée de défiler ſans crainte & ſans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius ſentit dès la nuit même que c'étoit une ruſe d'Annibal; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartez, étoient tombez entre ſes mains, mais parce qu'il craignoit quelque embuſcade pendant lés ténébres, il ſe contenta de tenir toute la nuit ſes troupes ſous les armes, & à la petite pointe du jour, il tomba ſur les derniers bataillons de cette infanterie legere; il ſe fait là pluſieurs eſcarmouches dans ces détroits; Ces bataillons ſont mis en deſordre, juſqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu, fit paſſer du front à la queuë quelques troupes d'Eſpagnols, hommes legers & diſpos, & accoûtumez à gravir ſur les

Habileté d'Annibal.

Il tomba ſur les derniers bataillons.] Polybe écrit que ce fut ſur l'infanterie qu'Annibal avoit envoyée pour occuper les hauteurs après en avoir chaſſé les ennemis.

rochers & ſur les montagnes. Les Eſpagnols donnerent ſi à propos ſur les Romains peſamment armez qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à ſe retirer, ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit, & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par ſa bonne conduite & par ſa prudence, il ſe trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laiſſé vaincre par ſon ennemi. De plus Annibal voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plûtôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ſes troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des Gardes pour empêcher qu'on n'y fît aucun tort, & qu'on n'en détournât la moindre choſe.

Annibal oblige Fabius à ſe retirer.

Fabius encore plus mépriſé.

Annibal épargne les terres de Fabius pour le rendre ſuſpect.

Cette nouvelle portée à Rome donna encore plus de priſe à la cabale, & plus de force à la calomnie. Les Tribuns ne ceſſoient de déclamer contre lui dans les aſſemblées du peuple, excitez & pouſſez principalement par Metilius, qui n'agiſſoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius, mais il étoit proche parent de Minucius, Général de la cavalerie, & il eſperoit que le blâme que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de ſon Collegue. Le Senat étoit auſſi fort irrité, & n'ap-

Les Tribuns déclament à Rome contre Fabius.

prouvoit nullement le traitté qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachapt des prisonniers ; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme, & que celui qui en auroit encore de son côté, les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes par tête. L'échange fait sur ce cartel, il se trouva qu'Annibal avoit encore deux cent quarante-sept Romains. Le Senat refusa d'envoyer leur rançon, & fit de grandes plaintes de Fabius, lui reprochant que contre la dignité & la majesté de Rome, & au grand préjudice de la République, il rachetoit des hommes, qui ayant les armes à la main, avoient été assez lâches pour devenir la proye de leurs ennemis.

Le Senat blâme le traitté de Fabius avec Annibal pour le rachapt des prisonniers.

C'est-à-dire, pour cent vingt-cinq livres, la rançon d'un soldat.

Fabius informé de tous ces emportemens du Senat, souffrit patiemment sa colere, mais parce qu'il se trouvoit sans argent, & qu'il ne pouvoit se résoudre, ni à manquer de parole, ni à abandonner ses Citoyens, il envoya son fils Quintus-Fabius à Rome, avec ordre de vendre ses terres, & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été executé avec toute la diligence possible, & Quin-

Les rendroit tous pour deux cent cinquante drachmes.) Tite-Live dit, *argenti pondo bina & selibras in militem præstaret. Qu'il donneroit deux livres & demie d'argent pour chaque soldat.*. Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'est-à-dire, la mine, faisoient le *pondo* des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante livres de notre monnoye. Cela nous doit servir de regle pour évaluer toutes les sommes dont il est parlé dans les anciens.

Lui reprochant que contre la dignité & la majesté de Rome.) C'est un sentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une Ode ; & c'est ainsi qu'Horace fait parler Regulus dans l'Ode V. du li-

Fabius rachette les prisonniers de son argent, & refuse d'en être remboursé.

tus étant de retour à l'armée avec l'argent, Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les prisonniers. La plûpart voulurent le rembourser dans la suite; mais il ne voulut rien prendre, & leur donna à tous leur rançon.

Fabius rappellé à Rome, laisse l'armée à Minucius.

Il lui ordonne, & le conjure de ne pas combattre.

Minucius contre ces ordres, attaque le camp d'Annibal avec succès.

Après cela Fabius, étant rappellé à Rome par les Prêtres pour les sacrifices, laissa son armée à Minucius, & ne se contenta pas de lui ordonner, comme son Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conseil comme son ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plûtôt parti, que Minucius oublia ses ordres & ses remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entre autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de son armée, il attaqua ceux qui étoient restez dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens, & après

vre III. Mais je doute fort que le Senat eût ces pensées en cette occasion: Aussi Tite-Live n'en dit pas un seul mot, au contraire, il fait entendre que cet article de la rançon ayant été proposé plusieurs fois au Senat, & le Senat differant toûjours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange sans sa participation *quantam non consuluisset patres*, enfin il prit le parti d'envoyer son fils à Rome, &c.

Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.] Cela montoit à une somme assez considerable, car la rachat de ces deux cent quarante sept prisonniers, à deux cens cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq livres, revenoit à soixante-un mille sept cent cinquante drachmes, c'est-à-dire, à trente mille huit cens soixante quinze livres de notre monnoye.

que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueïl & une arrogance sans bornes, & remplit son ame d'une audace pleine de témerité.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exageroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit *qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius.* Mais le peuple, plein de joye & d'esperance, courut à la place, & le Tribun Metilius, montant sur la Tribune, lui fit un long discours, où il exaltoit extémement Minucius, & accusoit ouvertement Fabius, non pas de mollesse & de lâcheté, mais de perfidie, enveloppant dans la même accusation les premiers & les plus puissans de Rome, & faisant entendre *que dès le commencement, ils leur avoient attiré cette guerre pour opprimer le peuple, & qu'ils avoient mis la ville sous la domination d'un Monarque souverain & indépendant, qui par ses délais & par ses remises donneroit le tems à Annibal de s'affermir dans leur pays, & de faire venir*

Bon mot de Fabius.

Il n'y a rien de plus à craindre que la bonne Fortune d'un Général imprudent & téméraire.

Discours de Metilius contre Fabius.

Il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte.] D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'est pourquoi Tite-Live écrit, *Tamen in tantâ pari propè clade famam egregiæ victoriæ cum vanioribus litteris magistri equitum Romam perlatam*; & en parlant de cet avantage, il dit, *læto verius dixerim, quam prospero eventu pugnatum.*

Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre. C'est le sens du mot ἐπαγαγέσθαι du texte; & ce qui le prouve, c'est que Plutarque explique Tite-Live qui écrit liv. 22. *Bellum accersitum in Italiam ab nobilibus, &c.*

d'Afrique une nouvelle armée, qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.

Fabius ne daigne pas se justifier, & presse son départ pour aller châtier Minucius.

Fabius se presentant pour parler à son tour, ne daigna pas se justifier des accusations du Tribun, mais haussant la parole, il dit, *que sans perdre inutilement le tems, on pensat à achever les sacrifices & les saintes cérémonies, afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témerité de Minucius, qui contre ses ordres avoit attaqué l'ennemi.*

Pouvoir du Dictateur.

A ces paroles il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple, qui craignoit avec raison pour la vie de Minucius. Car le Dictateur a pouvoir de mettre en prison, & de faire mourir qui bon lui semble sans autre formalité; & ils pensoient tous que puisque Fabius avoit renoncé à sa douceur naturelle, il falloit que sa colere fût si grande, qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiser. C'est pourquoi pleins de respect & de crainte, ils se calmerent & se tinrent tous en repos. Le seul Metilius, que sa charge de Tribun mettoit en sûreté, & rendoit inviolable, car c'est la seule qui subsiste, & qui retienne son autorité quand il y a un Dictateur, toutes les autres étant supprimées, pressoit extrémement le peuple, le conjurant de ne pas abandonner Minucius, & de ne pas souffrir qu'il eût le sort de T. Manlius, à qui son propre pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête, parce qu'il avoit remporté une victoire signalée, & avoit été couronné; il l'exhortoit à dépoüiller Fabius

Le Tribunat, la seule charge qui subsiste pendant la Dictature.

de cette puiſſance tyrannique de la Dictature, & de ſe mettre entre les mains de Minucius, qui ſeul vouloit & pouvoit les ſauver.

Le peuple ému par ces diſcours, n'oſa pourtant pas contraindre Fabius à dépoſer la Dictature, quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris; il ordonna ſeulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée, & auroit dans la guerre une puiſſance égale à celle du Dictateur, nouveauté juſqu'alors inconnuë, & qu'on revit bien-tôt pour la ſeconde fois après la défaite de Cannes; car le Dictateur M. Junius étant au camp, on élut à Rome Fabius Buteo ſecond Dictateur, pour remplir le Senat extrémement diminué par la mort d'un fort grand nombre de Senateurs, qui avoient été tuez à cette bataille. Mais il y eut cette difference, que Fabius Buteo, après qu'il eut paru en public, & qu'il eut nommé les Senateurs, renvoya ſur l'heure même ſes Licteurs, & ſe dérobant à la foule, qui le ſuivoit pour lui faire honneur, il ſe mêla parmi le peuple, & demeura ſur la place vaquant à ſes affaires domeſtiques, comme ſimple particulier.

Le peuple ordonne que Minucius partagera le commandement de l'armée avec Fabius.

L'année ſuivante.

Second Dictateur.

Modeſtie remarquable d'un Dictateur.

Les Romains, après avoir égalé Minucius à leur Dictateur, croyoient bien que celui-ci, trouveroit ſa puiſſance conſiderablement affoiblie par ce partage, & qu'il en ſeroit extrémement humilié; mais ils ne connoiſſoient pas ce perſonnage; Fabius ne crut point que leur ignorance

L'ignorance des autres ne peut être un malheur pour nous

Fabius ne crut pas que leur ignorance pût être un malheur pour

pût être un malheur pour lui ; mais comme le ſage Diogene répondit à quelqu'un, qui lui diſoit, *ces gens là ſe moquent de toi. Et moi* lui dit-il, *je ne me tiens point moqué*, jugeant fort bien que ceux-là ſont ſeuls moquez qui donnent lieu à la moquerie, & en ſont émus & troublez. Tout de même Fabius, pour ce qui le regardoit, fut inſenſible à cette injure, donnant par-là une preuve bien manifeſte de la vérité de cet Axiome de quelques Philoſophes, *qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être deshonoré ni injurié.* Mais par rapport au bien public, il étoit très-fâche de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à un temeraire le moyen de ſatisfaire à la guerre ſa folle ambition. Craignant donc que troublé par la vaine gloire, & aveuglé par ſon orguëil, il ne ſe hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome ſans qu'on le ſçut.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traittable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à ſon tour. Ceſt à quoi Fabius ne voulut

Prudence de Fabius.

lui.) Au lieu de ἀγνοίαν *ignorance* M. Bigot corrigeoit ἄνοια, *folie*, car j'ai trouvé ce mot écrit de ſa main à la marge de ſon exemplaire ; ce mot eſt plus fort, & l'autre plus doux & plus poli.

Fut inſenſible à cette injure.] Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple, en lui égalant Minucius en puiſſance, n'avoit pu le lui égaler dans l'art de s'en ſervir & de commander. *Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam.*

C'eſt à quoi Fabius ne voulut jamais conſentir.) Plutarque ſuit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandaſſent chacun l'armée,

jamais consentir, & pour l'éviter, il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toûjours la moitié que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. Il retint donc pour lui la premiere & la quatriéme legion, & donna à Minucius la seconde & la troisiéme. Ils partagerent de même la cavallerie & les troupes des Alliez.

Tite-Live dit tout le contraire.

Minucius ne pouvoit se tenir qu'il ne se vantât & ne glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaissé & ravallé la majesté de la souveraine puissance. Et Fabius ne cessoit de lui remontrer que *s'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que si pourtant il en vouloit à toute force à son Collegue, il avoit à lui proposer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en sorte qu'il parût par toutes ses actions que lui, qui avoit été si honoré par le peuple, & qui avoit remporté la victoire par ses suffrages, il ne veilloit pas avec moins de soin au salut, & à la sûreté de ses Citoyens, que*

Sage remontrance de Fabius à Minucius.

un ou plusieurs jours, & que Fabius s'y opposa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, liv. 3. pag. 253. que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les Legions, & que Minucius aima mieux que les Legions fussent partagées. Le meilleur avis étoit sans doute, ce partage des troupes, comme la suite le prouva manifestement. Quelle apparence donc que ce fut l'avis de Minucius, plûtôt que celui de Fabius. Un homme aussi vain & aussi temeraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus sage & le moins capable de flatter son ambition & sa vanité?

Minucius se mocque de cette remontrance.

celui qui en avoit été si maltraitté. Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard, & se mettant à la tête des troupes qui étoient à ses ordres, il alla camper dans un lieu séparé. Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui se passoit entre eux, & il étoit sans cesse à épier l'occasion d'en tirer avantage.

A quinze cent pas de Fabius. Polyb.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui, étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nuë & entiérement découverte; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée comme il le pouvoit facilement, mais il la laissa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Ruse d'Annibal.

Cinq cens hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. Polyb.

Si-tôt donc qu'il eut vû que Minucius s'étoit séparé de Fabius, il jetta la nuit de l'Infanterie & quelque Cavalerie dans ces creux & dans ces ravins, & le lendemain, que le jour fut assez grand, il envoya à la vûë de l'armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poste, afin d'engager l'ennemi à le disputer.

Cela réüssit comme il l'avoit prévû; Minucius détacha d'abord son Infanterie legere; il la fit soûtenir ensuite par sa Cavalerie, & enfin

voyant qu'Annibal même marchoit au ſecours de ceux qui étoient ſur le côteau, il s'avança contre lui avec toutes ſes forces, & attaqua vigoureuſement ceux qui combattoient ſur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtré, & la Fortune longtems douteuſe, juſqu'à ce qu'Annibal, voyant que Minucius avoit donné dans le piege, & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit miſes en embuſcade, qui pouvoient le prendre en queuë, il leur donna le ſignal. En même tems elles ſe levent bruſquement, & jettant de grands cris, elles fondent de tous côtez ſur les Romains avec tant de furie, qu'elles renverſent & taillent en pieces les derniers rangs, & jettent dans les autres un déſordre & un effroi qu'on ne ſçauroit décrire, l'audace même de Minucius en fut preſque entiérement abbattuë. Il regardoit les Capitaines au viſage l'un après l'autre, il n'y en avoit pas un qui oſât faire ferme, ni ſoûtenir ſeulement la vûë de l'ennemi; ils prenoient tous la fuite ſans pouvoir pourtant ſe ſauver, car les Nomades, déja victorieux, s'étoient répandus dans la plaine, & faiſoient main baſſe ſur tous ceux qui s'écartoient.

Minucius battu par Annibal.

Les Romains étant réduits à cette extrêmité, le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius, qui ayant prévû ce qui devoit arriver, tenoit toûjours ſes légions ſous les armes, & attendoit le ſuccès du combat, dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ſes coureurs, mais qu'il re-

gardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Quand il vit donc l'armée en deroute & enveloppée de tous côtez, & qu'il entendit le cri des soldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de se défendre, mais qui étoient saisis de frayeur, & qui tournoient le dos, il frappa sur sa cuisse, & poussant un grand soûpir, il dit à ceux qui étoient près de lui, *ô Dieux, que Minucius s'est bien perdu plûtôt que je ne pensois, & plut tard qu'il ne vouloit!* Et après avoir commandé aux Enseignes d'avancer, & à toute l'armée de les suivre, il cria à haute voix, *Soldats, allons au secours de Marcus Minucius qui est si brave homme, & qui a tant d'amour pour son pays. Si l'ardeur avec laquelle il a voulu chasser trop promptement l'ennemi, lui a fait commettre quelque faute, nous l'en reprendrons une autre fois.*

Beau discours de Fabius à ses soldats.

En achevant ces mots, il charge les Numides qui étoient dans la plaine, & les dissipe; de-là il fond sur ceux qui poursuivoient les Romains, & taille en pieces ceux qui lui font tête; les autres plient & prennent la fuite, de peur d'être enveloppez à leur tour. Annibal voyant la Fortune changée, & Fabius qui l'épée à la main, avec une vigueur fort au-dessus de son âge, se faisoit jour au travers des combattans, & perçoit jusqu'au haut de la colline où étoit Minucius, fit cesser le combat; & ayant commandé aux trompettes de sonner la retraitte, il ramena ses troupes dans son camp; les Romains furent aussi fort

Il va au secours de Minucius & met en fuite Annibal.

aiſes de ſe retirer. Comme Annibal s'en retournoit, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui, *Ne vous l'avois-je pas bien dit très-ſouvent, que le gros nuage qui étoit ſur ces montagnes, creveroit enfin & verſeroit ſur nous quelque grand orage?*

Mot d'Annibal.

Après le combat, Fabius ayant ramaſſé les dépoüilles des ennemis qui étoient reſtez ſur le champ de bataille, rentra dans ſon camp ſans laiſſer échapper une ſeule parole outrageuſe ou fâcheuſe contre ſon Collegue. Mais Minucius fit d'abord aſſembler ſon armée, & lui dit, *mes Compagnons, ne point commettre de faute dans les grands emplois, cela eſt au-deſſus de la nature humaine, mais tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir, c'eſt ce qui eſt au pouvoir de tout homme qui a de la vertu & de la ſageſſe. J'avouë donc que j'ai beaucoup moins de ſujet de me plaindre de la Fortune, que je n'en ai de m'en louër; car ce que je n'avois point appris dans toute ma vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un jour. Je viens de me convaincre que bien loin d'être capable de commander aux autres, j'ai beſoin de quelqu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la folle ambition de l'emporter ſur ceux à qui il m'eſt beaucoup plus glorieux de ceder. Vous n'avez deſormais, mes Compagnons, qu'un ſeul Dictateur qui marchera à votre tête. La ſeule occaſion où je veux encore vous commander, c'eſt pour aller lui témoigner la reconnoiſſance que nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple en me ſoûmettant à ſes ordres, & en lui obéïſſant le premier.*

Grande moderation de Fabius.

Sage diſcours de Minucius à ſon armée.

Il eſt au-deſſus de la nature humaine de ne point commettre de faute dans les grands emplois.

Tirer de ſes fautes paſſées des inſtructions pour l'avenir.

Un malheur inſtruit plus en un jour que les proſpéritez en pluſieurs années.

En même tems, après avoir commandé qu'on portât les aigles, & qu'on le ſuivît, il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ſes retranchemens, il alla droit à ſa tente. Toute l'armée étonnée & ſurpriſe, attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant ſorti de ſa tente, Minucius fit planter devant lui les enſeignes, & l'appella à haute voix *ſon pere*. Ses ſoldats appellerent ceux de Fabius leurs Patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit appaiſé, & les deux armées ſe tenant dans le ſilence, Minucius s'adreſſa à Fabius, & lui dit, *mon Dictateur, vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien ſignalées; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis, & par votre prudence & par votre généroſité vous avez vaincu votre Collegue. Par l'une de ces victoires vous nous avez ſauvez, & par l'autre vous nous avez inſtruits, & autant que ma défaite par Annibal a été honteuſe & funeſte, autant l'avantage que vous avez eu ſur moi, m'a été ſalutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere, n'ayant point de nom plus vénérable que je puiſſe vous donner, quoique l'obligation que je vous ai ſoit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde; car je ne lui dois que la vie moi ſeul, au lieu qu'avec la vie je vous dois auſſi le ſalut de tous ces vaillants hommes.* En finiſſant ces paroles, il embraſſa Fabius. Ses ſoldats embraſſerent de même leurs camarades qui étoient devenus leurs Liberateurs. Ils ſe jettoient au cou les uns des autres, & ſe

Ce diſcours, & le précédent méritent auſſi d'être comparez avec ceux de Tite-Live, l. XXII.

baiſoient avec tous les témoignages d'une affection reciproque, de maniere que le camp étoit rempli d'allegreſſe. On ne voyoit par tout que des larmes, que la joye & la tendreſſe faiſoient verſer.

Après cela Fabius ſe démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Conſuls. Les premiers qui furent choiſis, continuerent de faire la guerre à la maniere, & ſelon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en ſecourant leurs Alliez, & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. Mais Varron, hom- *Terentius Varro.*

De maniere que le camp étoit rempli d'allegreſſe.) Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée, il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment, quel grand avantage la prudence d'un Général, & un jugement ferme & plein de ſens, ont ſur la temerité & la folle préſomption d'un homme qui n'eſt que ſoldat.

Après cela Fabius ſe démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Conſuls.] Quand Fabius ſe démit de la Dictature, on ne nomma pas de nouveaux Conſuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des Conſuls de cette année là, Cneus Servilius & C. Attilius Regulus, qui avoit été mis à la place de Flaminius qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir, liv. XII. 31. & ſelon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des Conſuls de l'année ſuivante. *Comme le tems des Comices Conſulaires approchoit*, dit-il, livre III. *les Romains nommerent Conſuls L. Æmilius Paulus, & Terentius Varro, après quoi les Dictateurs ſe démirent de leur charge, & les Conſuls de l'année précédente Cn. Servilius & M. Attilius Regulus ayant été nommez Proconſuls par le Conſul Æmilius Paulus, & ayant pris le commandement des armées, en diſpoſerent ſelon qu'ils le jugerent à propos.*

Mais Varron, homme d'une naiſſance fort obſcure.] Il étoit fils d'un Boucher, & il avoit lui-même ſervi ſon pere à ſon commerce. Se voyant aſſez riche, il voulut pouſſer ſa fortune, & s'attacha au Barreau. Il s'inſinua ſi bien dans les bonnes graces du peuple par ſes flatteries, & en protegeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands hon-

me d'une naiſſance fort obſcure, & qui étoit fort connu par ſa témerité, & par le crédit que ſes lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple, n'eut pas plûtôt été élevé au Conſulat, qu'il fit paroître que par ſon peu d'expérience & par ſon audace il alloit riſquer le tout pour le tout, car il ne ceſſoit de crier dans toutes les aſſemblées que la guerre dureroit toûjours pendant qu'on auroit des Fabius pour Capitaines. Il ne demandoit qu'un ſeul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Exceſſive levée de troupes, regardée comme dangereuſe pour les Etats.

Avec ces diſcours hautains, il aſſembla de ſi grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient euës ſur les bras, car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon ſens

neurs; il fut Queſteur, Edile, Preteur, & enfin Conſul.

Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.) On ne ſçauroit mieux apprendre que de Polybe la coûtume des Romains ſur la levée des troupes. Car cet Auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vû pratiquer. Voici donc ce qu'il aſſûre qui ſe pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans ſur pied quatre Legions, chacune de quatre mille hommes d'Infanterie, & deux cens chevaux; dans les tems difficiles ils les faiſoient de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux: on ajoûtoit autant d'Infanterie Latine, & de la Cavalerie trois fois autant, de ſorte que chaque Legion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cent chevaux. En cette occaſion, ce qui ne s'étoit jamais vû, au lieu de quatre Legions, on en leva huit, & par conſequent l'armée Romaine fut de quatre vingts mille hommes d'Infanterie, & de ſix mille quatre cent chevaux.

Ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon ſens dans une fort grande crainte.) En effet rien n'eſt

dans

dans une fort grande crainte, parce qu'ils ne voyoient aucune ressource pour Rome, si elle perdoit une si nombreuse jeunesse, qui étoit la fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fabius, prenant en particulier Paul Emile, l'autre Consul, qui avoit beaucoup de capacité pour la guerre, mais qui n'étoit pas agréable au peuple, & qui même à ce nom de peuple étoit toûjours tremblant, depuis qu'il l'avoit condamné à quelque amende, il l'exhortoit & l'encourageoit à s'opposer à la folie de ce Consul, l'assûrant *qu'il n'auroit pas tant à défendre sa Patrie contre Annibal, que contre son Collegue; car ils demanderont tous deux le combat avec empressement. Mais Varron le demandera, parce qu'il ne connoît pas assez ses forces, & Annibal, parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croyez-moi donc, Paul Emile*, continua-t'il, *sur les affaires d'Annibal, je suis plus digne d'être crû que Varron. Je vous assûre que si personne ne combat contre lui cette année, il est impossible qu'il ne quitte l'Italie, ou qu'il ne s'y ruine s'il s'opiniâtre à y demeurer. Car jusqu'icy, quoiqu'il semble victorieux & maître de la campagne, on n'a pas vû un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome pour prendre le sien, & il ne lui reste pas la troisiéme partie des troupes qu'il a amenées d'Afrique.* A cela on dit que Paul Emile répondit. *Pour moi, Fabius, quand je considere l'état de mes affaires, je trouve qu'il m'est plus*

Il fut condamné à l'amende dans son premier Consulat. Il y avoit deux ou trois ans.

Sages avis que Fabius donne à Paul Emile.

Réponse de Paul Emile à Fabius.

plus à craindre pour les Etats que les excessives levées de gens de guerre. On en a fait une malheureuse experience dans les derniers tems.

avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis, que de retomber vivant entre celles de mes Citoyens; mais puisque Rome est réduite à cette extrémité, je n'oublierai rien pour vous paroître sage Capitaine, plûtôt à vous seul en suivant vos conseils, que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti. Avec cette ferme résolution, il partit pour l'armée. Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour, alla camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide près du Bourg de Cannes; & le lendemain, dès la pointe du jour, il fit exposer le signal de la bataille, qui est un manteau de pourpre que l'on arbore sur la tente du Général.

Varron va camper devant Annibal.

D'abord les Carthaginois furent épouvantez de voir la hardiesse de ce nouveau Capitaine, & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes, & étant allé à cheval avec une petite suite sur une

Les Carthaginois effrayez de l'audace de Varron & de ses nombreuses troupes.

Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.) Plutarque se trompe ici sur la coûtume des Romains. Varron n'obtint point cela par ses prieres & par ses cabales, c'étoit le droit de sa charge; car comme Polybe l'a remarqué en termes exprès, telle étoit la coûtume des Romains, les Consuls commandoient l'armée tour à tour.

Alla se camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide, près du Bourg de Cannes.) Avant cela il s'étoit passé une action que Plutarque oublie, & dans laquelle les Romains commandez par Varron, eurent l'avantage, parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été soûtenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-sept cens hommes, & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

éminence, d'où il voyoit les ennemis déja en bataille; comme un de ceux qui le ſuivoient, nommé Giſcon, homme d'auſſi grande conſideration que lui, & de pareille dignité, lui eut dit, *que le nombre des ennemis lui paroiſſoit fort étonnant*, Annibal fronçant le ſourcil, lui répondit, *mais il y a une choſe plus étonnante encore, Giſcon, & à laquelle tu ne prens pas garde*, Giſcon lui demanda ce que c'étoit, *c'eſt*, dit Annibal, *que dans tout ce prodigieux nombre d'hommes, il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon comme toy.* A ce bon mot, qu'on n'attendoit point, tout le monde s'étant pris à rire, ils deſcendirent de la colline, & en marchant ils faiſoient part de cette plaiſanterie à tous ceux qu'ils rencontroient, de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une riſée univerſelle. Annibal même, & ceux qui l'accompagnoient ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois, qui ſe perſuaderent que leur Général n'avoit pas ri de ſi bon cœur, juſqu'à plaiſanter à la vûë d'un ſi grand péril, qu'il ne vît bien qu'il pouvoit ſûrement mépriſer ſes ennemis.

Plaiſante réponſe d'Annibal à Giſcon.

Il ne faut qu'une plaiſanterie faite à propos par un Général, pour redonner le courage à ſes troupes.

Annibal dans cette journée uſa de deux ruſes, qui lui furent d'une très grande utilité. La premiere fut pour gagner l'avantage du poſte, car il trouva moyen de faire que ſon armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui ſouf-

Ruſe d'Annibal pour gagner l'avantage du poſte.

A un vent impetueux & brûlant qui ſouffloit alors.) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne*, qui ſouffle entre le Levant & le Midy,

floit alors, & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée, la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, de maniere que ne pouvant la soûtenir, ils étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

Autre ruse d'Annibal pour son ordre de bataille.

La seconde ruse fut dans l'ordonnance de ses troupes; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les aîles, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le disposa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrémement les deux aîles; en même tems il ordonna aux aîles, que lorsque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le poussant vivement, ils l'auroient renversé au delà de leur ligne jusqu'au centre, ils avançassent brusquement leur pointe des deux côtez, & enveloppassent ainsi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains.

le Sud-Est : ce qui s'accorde parfaitement avec la situation des Romains dans cette bataille, car ils étoient tournez vers le Midy, en biaisant pourtant un peu du côté de l'Est.

La seconde ruse fut dans l'Ordonnance de ses troupes.) Polybe dans son III. liv. & Tite-Live dans le liv. XXII. ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal, mais ils se sont expliquez fort obscurement l'un & l'autre, & ceux qui les ont traduits, ou commentez, ont encore augmenté cette obscurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'Ordonnance des deux armées, de maniere que le Lecteur en puisse avoir une intelligence nette, & s'en faire une sorte de plan.

Car le front n'eut pas plûtôt plié, & les Romains poursuivant leur pointe, n'eurent pas plûtôt enfoncé ce corps de bataille de maniere qu'au lieu d'une pointe il presentoit un croissant, que les Officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux aîles, ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

C'est-à-dire, de l'infanterie Afriquaine.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste, Paul Emile fut jetté à terre par son cheval, qui vrai-semblablement avoit été blessé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours; toute la Cavalerie s'étant apperçûë de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux, & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal, il dit tout haut, *je les aime mieux de cette maniere que si on me les livroit pieds & poings liez*; mais toutes ces particularitez sont au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Mot d'Annibal en voyant la cavalerie des Romains mettre pied à terre.

Pour ce qui est des Consuls, Varron se sauva à cheval dans la ville de Venuse avec peu de gens, & Paul Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute, le corps tout couvert de traits qui étoient restez dans ses playes, & l'ame encore plus penétrée de douleur, s'assit sur une pierre, attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de sang, qui lui ensanglan-

Varron se sauve à Venuse.

Paul Emile tout couvert de blessures, s'assied sur une pierre.

toit tout le viſage, l'avoit ſi fort défiguré, qu'il n'étoit pas reconnoiſſable, & que ſes amis & ſes domeſtiques paſſoient près de lui ſans s'arrêter. Il n'y eut que Cornelius Lentulus, jeune homme de maiſon Patricienne, qui l'ayant reconnu, s'approche, mit pied à terre, & lui preſenta ſon cheval, le conjurant de s'en ſervir, & de ſe conſerver pour ſes Citoyens, qui avoient alors plus beſoin que jamais d'un bon Conſul. Paul Emile rejetta ſes prieres, le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il verſoit en abondance, & quand il le vit remonté, il lui mit ſa main dans la ſienne, & lui dit en ſe ſoulevant un peu: *Lentulus, tu rapporteras à Fabius, & tu lui ſeras témoin que Paul Emile a ſuivi ſes conſeils juſqu'à la fin, & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée; mais qu'il a été vaincu premierement par ſon Collégue, & enſuite par Annibal.* Ces paroles finies, il le congedia, ſe jetta parmi la foule qu'on maſſacroit, & fut tué avec les autres. On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez, & quatre mille faits priſonniers, ſans compter les dix mille, qui le lendemain du combat furent pris dans les deux Camps.

Cornelius Lentules le reconnoît, & le preſſe de prendre ſon cheval.

Il le refuſe, & ce qu'il exige de lui.

Il eſt tué.

La perte des Romains à la bataille de Cannes.

On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez.) Polybe met ſoixante dix mille morts, & plus de dix mille priſonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cens Afriquains ou Eſpagnols, & environ deux cens hommes de cheval. Et ſur cette victoire d'Annibal, il fait cette réflexion, qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que ſon ennemi, & être plus fort en cavalerie, que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

Après cette grande victoire, les amis d'Annibal lui conseilloient de poursuivre sa pointe, lui représentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards, & qu'à cinq jours de là il souperoit dans le Capitole; Et il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon Genie, ou de quelque Dieu favorable aux Romains, qui se mit au devant de lui pour empêcher la derniere ruine de Rome. Et l'on assûre que sur cela un Carthaginois, nommé Barca, lui dit en colere, *Annibal, tu sçais vaincre, mais tu ne sçais pas user de la victoire.*

On ne comprend pas ce qui empêcha Annibal de marcher à Rome après sa victoire.

Cependant cet heureux succès apporta un si grand changement dans ses affaires, qu'au lieu, qu'avant le combat, il n'avoit en son pouvoir ni ville ni magazin, ni port en Italie, & qu'il ne fournissoit qu'avec de grandes difficultez à la subsistance de ses troupes qu'il nourrissoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever, n'ayant aucuns convois sûrs ni aucunes provisions pour cette guerre, mais courant çà & là avec son armée, comme avec une grosse troupe de brigands & de bandits, il se voyoit alors maître de presque toute l'Italie. Car la plûpart des peuples & les plus considérables se rendirent à lui volontairement, & Capoüe même, qui après Rome

L'avantage qu'Annibal tire de sa victoire.

Les Apuliens, les Samnites, les Tarentins, les Arpinates, &c.

Qu'un Carthaginois nommé Barca.) Tite-Live attribuë ce mot à Maharbal, Général de la Cavalerie. Il y a de l'apparence que c'est le même, & que Maharbal étoit appellé Barca, comme Amilcar Barca.

étoit la plus grosse ville du pays, lui ouvrit ses portes.

C'est dans les grands malheurs que l'on connoît la sagesse des Capitaines.

Cet exemple montre bien que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement, comme dit Euripide, la fidelité des amis, mais aussi la sagesse des Capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur, parut d'abord après la bataille, je ne dis pas l'effort d'une raison humaine, mais l'effet surprenant d'un genie divin, qui avoit prévû de si loin les choses qui devoient arriver, & qui paroissoient à peine croyables à ceux qui en faisoient une si triste experience. C'est pourquoi Rome, remettant d'abord en lui ses dernieres esperances, & recourant à son bon conseil, comme à un asyle aussi sûr que celui d'un Autel ou d'un Temple, eut la principale obligation à sa prudence de ce que le peuple ne se dissipa & ne s'écarta point, comme il avoit fait lorsqu'elle fut prise par les Gaulois. Car au lieu que dans le tems où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre, il avoit paru timide & presque sans esperance, à cette heure là que tout le monde étoit plongé dans une extréme consternation & dans un trouble horrible, qui empêchoient qu'on ne remediât à rien, il marchoit seul dans la ville d'un pas moderé & avec un visage assûré & tranquille,

Il faut craindre avant le danger, mais dans le danger il faut être assûré & tranquille.

Fermeté & tranquillité de Fabius dans cette calamité publique.

Que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement la fidelité des amis.) Plutarque a ici en vûë deux Vers qu'Euripide fait dire par Hecube à Polymnestor.

Ἐν τοῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ σαφέστατοι
φίλοι,
Φίλοι. τὰ χρυστὰ δ' αὐθ' ἕκας' ἔχει
φίλους.

C'est dans l'adversité que l'on con-

parlant

parlant humainement à tout le monde, calmant les regrets & les lamentations des femmes, & empêchant les assemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer ensemble leurs malheurs communs.

Il fit aussi assembler le Senat, & rassûra les Magistrats, dont il étoit seul la force & l'esperance, car il n'y en avoit pas un seul qui n'eût les yeux attachez sur lui, pour obéïr à ses ordres. Il établit donc des corps-de-garde à toutes les portes, pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir; il regla & limita le tems & le lieu du deüil des familles, ordonnant qu'on ne pleureroit que dans sa maison, & pendant trente jours, après quoi il falloit que tout deüil cessât, & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. La fête de Cerés étant échûë dans ces jours-là, il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer, & obmettre les sacrifices & la procession, que de faire paroître par le petit nombre, & par l'accablement

Sage conduite de Fabius.

noît la fidélité des bons amis, car l'on a toûjours assez d'amis dans la bonne fortune.

La fête de Cerés étant échûë, dans ces jours-là, il trouva qu'il valloit beaucoup mieux ne la point célébrer.] Plutarque se trompe ici, les Romains ne remirent pas la fête de Cerés par les raisons de politique, qu'il explique ici, mais par des motifs de Religion, car il n'étoit pas permis à des personnes en deüil de célébrer cette fête. *Sacrum anniversarium Cereris intermissum quia nec lugentibus id facere est fas, nec ulla in illa tempestate Matrona expers luctus erat. On differa la fête de Cerés, parce qu'il n'est pas permis à des personnes qui sont en deüil, de la célébrer, & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte.* Tite-Live XXII. 56.

de ceux qui y assisteroient, la grandeur de la perte qu'ils avoient faite, outre que la Divinité se plaît à être honorée par des personnes gayes & contentes. Il fit aussi tout ce que les Devins ordonnerent pour appaiser les Dieux, & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor, parent de Fabius, fut envoyé à l'Oracle de Delphes, & deux Vestales s'étant laissé corrompre, l'une fut enterrée toute vive selon la coûtume, & l'autre se tua elle-même.

Le corrupteur d'une de ces vestales nommé Antilius, fut battu de verges jusqu'à la mort.

Magnanimité des Romains après la défaite de Cannes.

Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains, c'est que le Consul Varron, après cette défaite la plus malheureuse, & la plus honteuse qui eût jamais été, revenant à Rome, plein de confusion, & n'osant lever la tête, le Senat & le peuple allerent au-devant de lui pour lui faire honneur, & dès qu'on eut fait silence, les Magistrats avec les principaux Senateurs, du nombre desquels étoit Fabius, le loüerent hautement de ce que dans un grand malheur il n'avoit pas abandonné la République, mais étoit venu en

Outre que la Divinité se plaît à être honorée par des personnes gayes & contentes.] Plaisante vision, comme si Dieu n'aimoit pas, que ceux qui sont dans l'affliction, ayent recours à lui. D'où vient donc que Plutarque qui avoit tant de sens & de raison, debite ici une maxime si fausse? Je crois avoir découvert la source de son erreur, il a été trompé par le passage même de Tite-Live, que je viens de rapporter, *quia nec lugentibus in sacrum facere est fas; parce qu'il n'est pas permis aux personnes en deüil de célébrer cette fête.* Il a entendu de la Divinité, ce que Tite-Live dit de Cerés seule, & a fait une maxime générale, d'une maxime particuliere. Il devoit dire, *outre que cette Déesse se plaît, &c.*

reprendre le timon, & ſe mettre à la tête des Loix & de ſes Citoyens, comme ne les jugeant pas encore ſans reſſource, & ne déſeſperant pas de leur ſalut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal, après la bataille, au lieu de prendre le chemin de Rome, avoit mené ſes troupes d'un autre côté, ils reprirent courage & mirent en campagne des Armées avec leurs Généraux, dont les principaux étoient Fabius Maximus, & Claudius Marcellus, qui par des qualitez preſque contraires, avoient acquis une égale réputation. Car Marcellus, qui comme nous l'avons écrit dans ſa vie, avoit une valeur vive & brillante,& qui étoit naturellement hardi, & homme de main, & tel que ceux qu'Homere appelle *Martiaux* & *Fiers*, & qui ne demandoit que les plus grands dangers, pour ſignaler ſon courage, fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal, d'une audace ſans bornes, & ne perdit aucune occaſion de lui livrer combat; Au lieu que Fabius, perſiſtant dans ſa premiere réſolution, eſperoit que ſi l'on ſe contentoit de ſuivre Annibal, ſans le combattre, & ſans le harceler, il ſe ruineroit lui-même, qu'il ſe conſumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin, & que ſon Armée, accablée de fatigues, perdroit enfin toute ſa vigueur, comme un Athlete qui ne ſort point de l'arene, & qui ne ſe donne aucun repos. C'eſt pourquoi Poſidonius écrit que les Romains

Les Romains nomment Généraux Fabius & Marcellus.

Differents caractéres de Fabius & de Marcellus.

Fabius appellé le Bouclier, & Marcellus l'Epée des Romains.

appelloient Fabius *leur Bouclier*, & Marcellus *leur Epée*, & que la fermeté & la constance de l'un, à ne vouloir rien hazarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le salut de Rome. Car Annibal rencontrant à tous momens sur ses pas Marcellus, comme un torrent impetueux, usoit contre lui & diminuoit ses forces, & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant insensiblement & peu à peu, comme une riviere qui coule sans bruit & qui gagne toûjours, l'eut enfin reduit à une telle extrêmité, qu'il se voyoit également perdu, soit qu'il combattît contre Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car pendant que dura cette guerre, il eût presque toûjours en tête ces deux Capitaines qui furent Préteurs, Proconsuls ou Consuls, car l'un & l'autre furent Consuls cinq fois. Il est vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuscade, qu'il lui dressa à son cinquiéme Consulat. Il essaya de se défaire de même de Fabius, & y employa toutes sortes de ruses & d'artifices, mais toûjours en vain. Une fois seulement il l'avoit déja surpris, & l'avoit presque attiré dans le piége; car ayant contrefait des lettres des principaux de Metapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient, *que la ville étoit prête à se rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot, n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Annibal essaye en vain d'attirer Fabius dans ses pieges.

Qui étoit alors à Tarente, qu'il venoit de prendre.

Fabius ajoûtant foi à ces Lettres, avoit déja fait un grand détachement, qu'il devoit com-

mander lui-même, & avoit donné ordre qu'on ſe tînt prêt pour la nuit; cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables, il changea de deſſein, & bientôt après il apprit que ces Lettres avoient été ſuppoſées par Annibal, qui lui avoit dreſſé une embuſcade près de la ville, où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & à la protection des Dieux.

Douceur plus propre que la rigueur, à ramener les hommes.

Fabius étoit perſuadé qu'il valloit beaucoup mieux prévenir, & arrêter par ſa douceur & par ſon affabilité l'infidélité des alliez, & les revoltes des villes, que d'approfondir les moindres ſoupçons, & d'exercer d'abord des rigueurs contre les perſonnes ſuſpectes. Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes, qui par ſa valeur & par ſa naiſſance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des alliez, avoit ſollicité d'autres ſoldats d'aller ſe rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châti-

Ce ſoldat s'appelloit Manlius Statilius.

Cependant les auſpices ne lui ayant pas été favorables.] Avant que de partir de Tarente, il conſulta par deux fois les Oiſeaux, & fit un ſacrifice. Mais les Oiſeaux & la victime furent contraires; & le Sacrificateur lui annonça qu'il avoit à ſe donner de garde des pieges que ſon ennemi lui dreſſoit : *Fabio auſpicanti prius quàm egrederetur ab Tarento aves ſemel atque iterum non addixerunt. Hoſtia quoque cæſa conſulenti Deos aruſpex cavendum à fraude hoſtili & ab inſidiis prædixit.* Tite-Live XXVII. 16.

Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un ſoldat du pays des Marſes, &c.] Tite-Live, XXIII. 15. raconte de Marcellus cette hiſtoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce ſoldat étoit un Cavalier de Nole, appellé L. Bantius, qui à la bataille de Cannes avoit été trouvé parmi les morts, tout couvert de bleſſures.

ment exemplaire ; mais s'adreſſant à lui-même, ſans lui rien témoigner de ce qu'il ſçavoit, il lui avoüa qu'on avoit grand tort de l'avoir negligé, & de n'avoir pas avancé un ſi brave homme, *Je me plains*, lui dit-il, *de tes Officiers, qui donnent les honneurs plûtôt à la faveur qu'au mérite. Mais déſormais je m'en prendrai à toi, ſi lorſque tu auras beſoin de quelque choſe, tu ne t'adreſſes à moi-même, & ne viens me parler.* En même tems, il lui fit donner un beau cheval de bataille, l'honora de toutes les autres marques de diſtinction, & le rendit par là très-fidéle & très-affectionné au ſervice de la Republique. Auſſi trouvoit-il que c'eſt une choſe bien étrange, que les Ecuyers & les Chaſſeurs, domptent & emportent par le ſoin, par l'accoûtumance & par la nourriture, bien plus que par le foüet & par le collier, la ferocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles, & qu'un homme qui a à gouverner des hommes, ne ſçache pas les corriger par ſa patience & par ſa douceur, & qu'il exerce contre eux plus de violence que les Jardiniers n'en employent contre les arbres les plus ſauvages, qu'ils adouciſſent, & s'il eſt permis de parler ainſi, qu'ils apprivoiſent ſi bien par la culture, qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Comment Fabius ramena par ſa douceur un brave ſoldat, qui étoit ſur le point de ſe rendre à Annibal.

Une autre fois, quelques Officiers lui rapporte-

L'honora de toutes les autres marques de diſtinction.) Il lui donna auſſi les entrées chez lui, en ordonnant à ſes Licteurs, de le laiſſer entrer toutes les fois qu'il voudroit.

rent qu'un ſoldat Lucanien quittoit fort ſouvent ſon poſte, & s'écartoit du Camp ; il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs, & ſur ce que ces Officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages, l'aſſûrant que dans toute l'Armée il n'y avoit pas un meilleur ſoldat, & lui en diſant même quelques actions remarquables, où il avoit fort bien payé de ſa perſonne, & avoit acquis beaucoup d'honneur, il voulut s'informer de la cauſe de ſes abſences. Il trouva qu'il étoit amoureux d'une jeune femme, & que pour la voir, il étoit obligé d'aller fort loin, & avec beaucoup de danger. Il envoya à ſon inſçu des ſoldats, pour prendre ſa maîtreſſe, quand on la lui eut amenée, il l'enferma dans ſa tente, & ayant fait appeller le Lucanien, il le prit en particulier, & lui dit, *Je ſçais que contre la Diſcipline & contre nos Loix tu paſſes très-ſouvent la nuit hors du Camp ; mais je ſçais auſſi que tu es un fort brave homme ; je te pardonne donc toutes tes fautes, en faveur de tes ſervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perſonne qui me répondra de toi.* En même tems, pendant que le ſoldat, ſurpris & étonné, ne ſçavoit que répondre, il fit ſortir ſa maîtreſſe, & la lui mit entre les mains, lui diſant, *Celle-cy m'eſt caution que tu demeureras à l'armée avec nous. C'eſt à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action, dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit ſur cette matiere.

Gentilleſſe de Fabius, pour empêcher un ſoldat de s'écarter la nuit du Camp.

Comment Fabius reprit Tarente.

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahiſon; Fabius la reprit de cette maniere : Il y avoit dans ſon armée un jeune homme Tarentin, qui avoit à Tarente une ſœur dont il étoit tendrement aimé. Un Capitaine Bruttien, l'un des Officiers de la garniſon qu'Annibal avoit miſe dans la place, étoit éperdument amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le deſſein d'une entrepriſe, dont il ſe promit un heureux ſuccès. Il la communiqua à Fabius, & ayant obtenu permiſſion de s'abſenter de l'Armée, il ſe retira dans ſa ville, prétextant qu'il quittoit le ſervice de Rome, pour vivre avec ſa ſœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez ſa maîtreſſe, qui croyoit que ſon frere ne ſçavoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems, le Tarentin dit à ſa ſœur, *pendant que j'étois au Camp, il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux Officiers qui ſont ici en garniſon; je te prie de me dire qui il eſt; car ſi c'eſt un homme de réputation, & un brave homme, la guerre qui confond toutes choſes, regarde peu à la naiſſance; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la néceſſité; au contraire, c'eſt un fort grand bonheur, que dans un tems où la Juſtice eſt foible, on puiſſe tirer parti de la force, de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille, enhardie par ces paroles, envoye chercher le Bruttien, & lui fait faire connoiſſance avec ſon frere. Celui-ci, procurant au barbare toutes les commoditez qu'il pouvoit ſouhaiter

haitter, & rendant ſa ſœur encore plus facile & plus complaiſante, gagna tellement ſa confiance, & ſe l'attacha ſi fort, qu'il ne lui fut pas bien difficile de ſe prévaloir de la paſſion de cette ame mercenaire, pour le faire changer de parti, ſur l'eſperance des grandes récompenſes qu'il lui promit de la part de Fabius. C'eſt ainſi que l'écrivent la plûpart des hiſtoriens.

Mais d'autres aſſûrent que cette femme qui gagna le Capitaine Bruttien, n'étoit pas de Tarente, qu'elle étoit Bruttienne; que Fabius l'aimoit, & qu'elle n'eut pas plûtôt appris que celui qui commandoit les Bruttiens qu'Annibal avoit mis en garniſon à Tarente, étoit de ſon pays & de ſa connoiſſance, qu'elle le dit à Fabius, & qu'enſuite elle trouva moyen de parler à cet homme, en s'approchant des murailles de la ville, & qu'elle ne le quitta point, qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela ſe tramoit, Fabius voulant éloigner Annibal de la place, envoya ordre à la garniſon de Rhege, de ravager le pays des Bruttiens, & de ſe rendre maîtres de la fortereſſe de Caulon. Cette garniſon de Rhege étoit de huit mille hommes, & preſque toute compoſée de deſerteurs, ou de quelques méchantes milices que le Conſul Marcellus avoit tranſportez de

Que le Conſul Marcellus avoit tranſportez de Sicile.] Plutarque ſe trompe, ce ne fut pas Marcellus qui tranſporta en Italie ces milices, ce fut ſon collegue Lævinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la priſe de Syracuſe. V. Tite-Live XXVI. 40. Le

Stratageme de Fabius, pour obliger Annibal à s'éloigner de Tarente.

Sicile, après les avoir nottez d'infamie, pour leurs brigandages, & qui par conſequent pouvoient être expoſez à la boucherie, ſans que la République perdît beaucoup, & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il penſa donc qu'en les jettant au devant d'Annibal comme un apât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit penſé; Annibal attiré par cette proye, décampa avec toute l'Armée, & d'abord après ſon départ, Fabius inveſtit la place. Le ſixiéme jour du ſiege, le jeune homme, qui, par le moyen de ſa ſœur, avoit traitté avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans ſa tente, après avoir bien obſervé le lieu où cet Officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas ſe repoſer entiérement du ſuccès de cette entrepriſe ſur la trahiſon de ce Bruttien; mais s'avançant lui-même de ce côté-là avec des troupes choiſies, il les tint dans un grand ſilence, pendant que le reſte de l'Armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plûpart des Tarentins, également trompez, & par le ſilence & par le bruit, accoururent où leur paroiſſoit tout l'effort des attaques, & dans ce tems-là le Capitaine Bruttien donna le ſignal à Fabius, qui, montant avec des échelles ſur la muraille, ſe rendit maître de la ville. Il ſemble qu'en cette

Annibal prit ces huit mille hommes, qui aſſiegeoient Caulon.

mot κεκοσμημένων du texte eſt corrompu. Il faut lire à mon avis κεκομισμένων.

Il ſemble qu'en cette rencontre, il

rencontre il se laissa entiérement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers, afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahison; mais il se trompa dans ses esperances, car à la réputation qu'il craignoit, il ajoûta celle d'une extrême cruauté, & d'une horrible perfidie. On tua aussi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit jusqu'à trente mille, la ville fut entiérement pillée. On porta au Thrésor public trois mille talents, & comme on ne pouvoit suffire à recevoir toutes les richesses &

Fabius se laisse emporter à la vaine gloire.

Tarente pillée.

Neuf millions.

se laissa entiérement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens.) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre, il dit seulement, *Brutii quoque multi passim interfecti, seu per errorem, seu vetere in eos insito odio, seu ad proditionis famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam. Il y eut beaucoup de Bruttiens tuez par toute la ville, soit par ignorance, ou à cause de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, soit pour éteindre par-là entiérement la connoissance de cette trahison, & pour persuader que Tarente avoit été pris par force* XXVII. 16. Ces divers sentimens ont obligé Plutarque à écrire, *il semble.*

On porta au Trésor trois mille talens.] C'étoient des talens d'argent. Les trois mille faisoient neuf millions de notre monnoye, à mille écus le talent, qui étoit sa juste valeur, puisqu'il contenoit six mille drachmes, & que la drachme valloit dix sols, comme je l'ai justifié par le poids. Tite-Live met une somme bien plus forte; il n'évaluë pas l'argent, il dit seulement en gros, *ingens argenti vis facti signatique. Une somme immense d'argent monnoyé, ou mis en œuvre.* Mais il marque précisement la somme d'or, *auri LXXXIII. millia pondo, & quatre-vingts-trois mille livres pesant d'or.* Pour parvenir à évaluer cette somme d'or, on n'a qu'à se souvenir, que la livre d'argent, le *pondo* des Romains, valloit cent drachmes, c'est-à-dire, cinquante livres, & qu'en ces tems-là, l'or ne valloit que dix fois l'argent, com-

les dépoüilles qu'on apportoit de tous côtez, on dit que le Trésorier demanda à Fabius, *ce qu'il vouloit qu'on fît des Dieux*, voulant parler des Tableaux & des Statuës, & que Fabius répondit, *laissons à Tarente ses Dieux irritez.* Il ne laissa pourtant pas de prendre le Colosse d'Hercule, qu'il plaça dans le Capitole, & mit tout auprès sa propre statuë Equestre, faite de bronze, & en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur que

Mot de Fabius sur les statuës des Dieux de Tarente.

Il emporte à Rome le Colosse d'Hercule, qu'il place dans le Capitole, & met auprès sa statue Equestre.

me cela paroît par le témoignage des anciens confirmé par ce passage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento si aurum dare vellent, convenit, dum pro argentis decem aureus unus valeret. Que s'ils vouloient donner de l'or pour de l'argent, on en étoit d'accord, pourvû que pour dix piéces d'argent, ils donnassent une piece d'or.* A ce compte, la livre d'or valloit donc cinq cent livres, & par consequent ces quatre-vingts trois mille livres pesant d'or, faisoient quarante un million cinq cent mille livres. Voilà une énorme difference, entre la somme de Tite-Live & celle de Plutarque.

Laissons à Tarente ses Dieux irritez.] La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus, quand on sçait que ces Dieux de Tarente étoient representez, chacun avec leurs armes & dans la posture des combattans. *Suo quisque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'est ce qui fonde l'épithete, *irritez*, comme si ces Dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte, qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes, qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoûtumoient le peuple à la magnificence & au luxe, ils reveilloient dans l'esprit des spectateurs, le souvenir de leurs propres miseres, & y allumoient l'envie, la haine & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans son IX. Liv.

Le Colosse d'Hercule qu'il plaça dans le Capitole.] Strabon fait mention de cette particularité dans son VI. Liv. où il dit, que ce Colosse d'Hercule étoit de bronze, & de la main de Lysippe.

Et en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur en ces sortes d'ouvrages, que Marcellus.] C'est ce que signifie ici proprement,

Marcellus, ou pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables, comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Sur les nouvelles du siege de Tarente, Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la secourir, & comme il n'en étoit qu'à cinq milles, il sçut qu'elle étoit prise, & dit tout haut, *les Romains ont aussi leur Annibal; nous avons perdu Tarente, comme nous l'avions gagné*, & il lui arriva pour la premiere fois, d'avoüer à ses amis en particulier, *qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui seroit très-difficile de se rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit, mais qu'alors il le trouvoit absolument impossible.*

Annibal s'avance pour secourir Tarente qu'il trouve prise.

Ce qu'il dit de Fabius.

Fabius triompha pour la seconde fois, & ce triomphe fut beaucoup plus éclattant que le

Second triomphe de Fabius.

ἀποπώτερος, *plus grossier, moins delicat, moins entendu*, & non pas *plus violent*, comme Amiot a très-mal traduit. Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius de n'avoir emporté de Tarente qu'une seule statuë, & au bon goût de Marcellus, d'avoir emporté de Syracuse tous les plus beaux Tableaux & toutes les plus belles statues, en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.] Ceci doit être expliqué, par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curiositez de Syracuse, afin, qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, elles servissent à embellir sa ville, & qu'elles fissent le plaisir de l'amusement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'esprit & à humanité, quoiqu'il avoüe dans le même endroit que les plus sensez loüoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus, aussi Tite-Live dit, *sed majore animo generis ejus prædâ abstinuit Fabius, quàm Marcellus.*

Fabius triompha pour la seconde fois.] Car dans son premier Consulat, il avoit triomphé des Liguriens.

premier ; car il lui fut décerné, comme à un vaillant Athlete, qui faisoit tête à Annibal, qui renversoit tous ses desseins, & qui éludoit aussi facilement toutes ses attaques, qu'un lutteur se demêle des bras d'un ennemi, qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énervée par le luxe & par les richesses, & en partie abbattue & affoiblie par les combats continuels.

Armée d'Annibal énervée par les richesses.

Il y avoit un Romain appellé Marcus Livius, qui commandoit dans Tarente lorsqu'Annibal s'en saisit, & qui s'étant retiré dans la Citadelle la défendit courageusement, & la garda jusqu'à ce que les Romains eurent repris la place sur Annibal. Il étoit extrêmement jaloux de la gloire de Fabius, & un jour, s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein Senat, *que c'étoit lui seul qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente & non pas Fabius. Tu dis*

Marcus Livius après la prise de Tarente, où il commandoit, se retire dans la citadelle.

Il la garda cinq ans, Annibal étant maître de la ville.

Mot trop arrogant de cet Officier.

Et un jour s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie, il dit en plein Senat.] Il n'y a pas d'apparence qu'un homme, à qui on vouloit faire le procès, pour avoir laissé prendre Tarente à Annibal, se fût laissé emporter ainsi à son ambition, jusqu'à proferer des paroles si hautaines. Tite-Live conte la chose plus vraisemblablement, car il dit, que comme on déliberoit dans le Senat, de ce qu'on devoit ordonner contre Livius, & les avis étant partagez, ses amis, qui le défendoient, glisserent dans leur défense, ce mot, *que c'étoit Livius seul, qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente.* Et Fabius en disant son avis, ajoûta, *j'avoue Messieurs, qu'il est cause que nous avons repris Tarente, car nous n'aurions pas eu à le reprendre, s'il ne l'eût pas perdu. Fateri se opera Livii Tarentum receptum, neque enim recipiendum fuisse, ni amissum foret. liv.* XXVII. 25.

vrai, lui répondit Fabius, en riant, *car si tu ne l'avois pas laissé prendre, je ne l'aurois jamais repris.*

Réponse que lui fit Fabius.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & décernerent le Consulat à son fils; celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, son pere, soit à cause de son grand âge & de sa foiblesse, soit qu'il voulut éprouver son fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & passoit à travers la foule de gens, qui étoient autour de lui & qui attendoient ses ordres. Le jeune homme l'ayant apperçu de loin, ne peut le souffrir, & lui envoya un Licteur qui lui commanda de descendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au Consul. Ce commandement parut très-dur à toute l'assemblée, qui, jettant les yeux sur Fabius, lui témoignoit par son profond silence, qu'il étoit mal traitté, & qu'on faisoit tort à sa dignité & à sa gloire. Mais lui, descendant en même tems, il courut à son fils à grands pas, & l'embrassant avec tendresse, *tu penses hautement mon fils*, lui dit-il, *& tu fais fort bien; car tu sens à quels hommes tu commandes, & quelle est la grandeur de la puissance que tu as en main; c'est ainsi que nous & nos ayeux avons augmenté la Majesté de Rome, en mettant toûjours au second rang après la patrie, nos peres & nos enfans.*

Ce fils de Fabius fut Consul quatre ans avant que son pere reprit Tarente.

Grande action du fils de Fabius, pour soûtenir la Majesté du Consulat.

Ce que son pere lui dit sur cela.

Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui

étoit ſans contredit le plus grand perſonnage qui fût de ſon tems à Rome, & le premier en dignité qui avoit été cinq fois Conſul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux après des victoires ſignalées, qu'il avoit remportées dans pluſieurs guerres, voulut accompagner ſon fils à ſon expédition contre les Samnites, en qualité de Lieutenant, pendant qu'il fut Conſul, & lorſque ce fils entra en triomphe dans Rome ſur un char à quatre chevaux, il le ſuivit à cheval parmi les autres, faiſant gloire de ce qu'ayant ſon fils ſous ſa puiſſance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la ſoûmiſſion qu'on devoit aux loix & au premier Magiſtrat de Rome. Mais ce n'étoient pas là les ſeules qualitez qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu ſon fils, ſupporta cette perte avec moderation, en homme ſage & en bon pere. Car comme c'étoit la coûtume, qu'aux funerailles des perſonnes illuſtres, les plus proches parens fiſſent une Oraiſon Funebre à l'honneur du mort, il fit celle de ſon fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

Le biſayeul de Fabius, après cinq Conſulats & cinq Triomphes, va Lieutenant ſous ſon fils, qui étoit Conſul.

Il le ſuit à cheval à ſon Triomphe.

Conſtance de Fabius à la mort de ſon fils.

Il fait lui-même ſon oraiſon funebre.

plus grand Perſonnage, &c.) Q. Fabius Rullus, ou Rullianus, qui fut cinq fois Conſul, la premiere fois 318. ans avant la naiſſance de notre Seigneur, & la derniere fois 25. ans après. Ce fut lui qui inſtitua la revûë des Chevaliers, qui ſe fait tous les ans au mois de Juillet.

Voulut accompagner ſon fils, à ſon expédition, contre les Samnites, en qualité de Lieutenant.) Ce fils appellé Q. Fabius Gurges, avoit été défait par les Samnites & auroit été dépoſé, ſi ſon pere n'eût promis de l'accompagner à cette ſeconde expédition, comme ſon Lieutenant.

Dans

Dans ce tems-là Scipion, qui avoit été envoyé en Espagne, qui en avoit chassé les Carthaginois après les avoir défaits en plusieurs batailles, & qui avoit soûmis plusieurs nations, pris plusieurs grandes villes & fait un très-grand butin, revint à Rome, & fut aussi honoré & favorisé qu'aucun autre Capitaine l'eût jamais été, car d'abord il fut nommé Consul. Voyant donc que le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que de grandes choses, il pensa que de s'attacher à suivre pas à pas Annibal en Italie, c'étoit un exploit qui n'avoit rien de brillant & qui sentoit son vieillard accablé d'années, & conçut d'abord le dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de légions Romaines, de ravager cette terre ennemie, & de transporter dans son sein la guerre qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de Rome. Dans cette vûë il faisoit tous ses efforts pour obliger les Romains à approuver sa résolution; mais Fabius remplissoit la ville de frayeurs & de crainte, criant hautement que par la folie & par la témerité d'un jeune homme sans experience, elle alloit être précipitée dans un danger évident, où elle trouveroit son entiere ruine, & il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens. Mais il ne persuada que le Senat, le peuple s'opiniâtra à croire qu'il en

Scipion revient d'Espagne à Rome.

Les grands exploits qu'il avoit faits.

Il est nommé Consul.

Il fait dessein de transporter la guerre en Afrique.

Fabius s'y oppose de tout son pouvoir.

Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens.) Cela fut agité dans le Senat. Tite-Live rapporte les discours que Fabius & Scipion firent l'un contre l'autre, & ils meritent d'être lûs, c'est dans le Liv. XXVIII.

Comment cette opposition est expliquée par le peuple.

vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prosperitez, & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit, & à terminer entierement la guerre, ou seulement à l'éloigner de l'Italie, cette opposition ne le fît paroître trop lâche & trop mou, lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

Jugement que Plutarque en porte.

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne pouvoir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on exposoit la République ; mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus loin qu'il ne falloit, poussé par son ambition & par une émulation démesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival ; car il persuada à Crassus, Collegue de Scipion dans le consulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée, de ne lui pas ceder, & s'il le jugeoit à propos, de passer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre; c'est pourquoi Scipion, obligé de se fournir ailleurs de tout ce qui étoit nécessaire pour cet armement, le ramassa de toutes les villes de Toscane, qui s'offrirent les premieres à contribuer de leur bon gré,

Fabius persuade à Crassus de ne pas abandonner le commandement de l'armée à son collegue Scipion.

Il empêche qu'on ne lui assigne les fonds pour la guerre.

De passer lui-même à Carthage.) Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire, à cause de sa qualité de Pontife, qui l'empêchoit de quitter l'Italie, comme on va le voir dans la seconde remarque après celle-cy.

Le ramassa de toutes les villes de Toscane.] Le Traducteur Latin & Amiot, en traduisant que *Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit nécessaire*, ont corrompu cet endroit, & donnent une fausse idée, car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant, elles n'étoient pas en

à cause de la bienveillance qu'elles lui portoient.

Pour Crassus, il demeura dans sa maison, tant à cause de son naturel doux & paisible, qui l'éloignoit de toute sorte d'ambition & de contention, qu'à cause de la loi sacrée de son Sacerdoce, car il étoit souverain Pontife. Mais Fabius ne se contentant pas de cette premiere tentative, revint contre Scipion par un autre chemin, car il empêcha les

Scipion les tire des villes de Toscane.

Le grand Pontife ne pouvoit pas sortir de l'Italie.

pouvoir de le faire, mais elles fournirent les choses en espéce. Ceux de Cœres fournirent du bled, & toutes sortes de provisions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles; Ceux de Volaterre, le gaudron & du bled; ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de casques & autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules qui contribuerent, leur exemple fut suivi par d'autres peuples. Tite-Live, XXXVIII. 45. Dans ce passage χρήματα ne signifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle *merces.* Et c'est ainsi que l'ont employé souvent les meilleurs Auteurs.

Qu'à cause de la Loi sacrée de son Sacerdoce, car il étoit Souverain Pontife.] Amiot, en voulant expliquer cette Loi, s'y est manifestement trompé, en ajoûtant à sa traduction, *qui par la Loi de leur Religion est contraint de demeurer en la ville.* Car il n'est pas vrai, que le Souverain Pontife fût obligé de demeurer dans Rome; Il en pouvoit sortir; il lui étoit seulement défendu de sortir de l'Italie. Aussi dans le discours que Scipion fit dans le Senat, pour se faire decerner l'Afrique contre l'avis de Fabius, il dit en s'adressant à ce grand homme: *Quod tu Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuisti præstare, hoc vide ne contumeliosum sit, concusso jam & fracto Annibale, negare, posse P. Licinium (Crassum) Consulem virum fortissimum præstare, qui ne à sacris absit Pontifex Maximus ideo in sortem tam longinquæ provinciæ non venit. Prenez bien garde, Fabius, que vous ne fassiez un très-grand affront à Licinius Crassus, en niant que ce que vous avez bien pû faire contre Annibal, qui parcouroit en vainqueur toute l'Italie, ce grand homme le puisse faire contre ce même Annibal déja affoibli, & à demi défait. Car sa qualité de grand Pontife, ne lui permet pas de se mettre en état d'aller faire la guerre dans un pays aussi reculé que l'Afrique, qui l'éloigneroit trop des saintes cerémonies, dont il a l'inspection.* XXVIII. 44. Voilà une preuve invincible, que Crassus pouvoit

jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le ſuivre à ce voyage, & alloit criant dans les conſeils & dans les aſſemblées du peuple, *qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal s'il n'emmenoit auſſi toutes les forces qui leur reſtoient en Italie, repaiſſant la jeuneſſe de vaines eſperances, & leur perſuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfants & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puiſſant ennemi, juſques-là toûjours invincible.*

Ces paroles jetterent une ſi grande terreur dans l'eſprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui ſeroit ſeulement permis de choiſir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidélement ſervi en Eſpagne, & de les mener avec lui. Et en cela il ſem-

faire la guerre en Italie contre Annibal, & que par conſéquent il pouvoit ſortir de Rome.

Car il empêcha les jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le ſuivre.) Plutarque avance ici un fait qui eſt démenti par l'hiſtoire, car il eſt certain que Scipion emmena avec lui en Afrique ſept mille volontaires, *voluntariorum ſeptem ferme millibus in naves impoſitis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque hiſtoire une tradition differente? Il n'y a nulle apparence; je ſuis perſuadé qu'il a été trompé par ce paſſage de Tite-Live, qu'il a mal entendu Liv. XXIII. ſect. 45. *ut voluntarios ſibi ducere liceret tenuit.* Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le ſens que les Grecs donnent quelquefois au verbe ἔχειν pour *prohibuit*, *empêcha*, au lieu qu'il ſignifie *obtinuit*. Car Tite-Live dit, *que n'ayant pû avoir la permiſſion de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtré, il obtint du moins qu'il lui ſeroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha auſſi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pû dire, & qu'il n'a pas dit.

Qu'il ne ſuffiſoit pas à Scipion de fuir Annibal.] C'eſt un trait des plus malins & des plus ſatiriques.

ble que Fabius ne fit que ſuivre ſon naturel, qui le portoit à prendre ſes ſûretez en toutes choſes.

Scipion ne fut pas plûtôt paſſé en Afrique que Rome retentit du bruit de ſes glorieux exploits & de ſes victoires, auſſi merveilleuſes pour leur grandeur, que pour leur beauté. Ce bruit fut bientôt ſuivi d'une quantité innombrable de dépoüilles qui en furent la confirmation. On ſçut qu'il avoit fait priſonnier un Roi des Nomades; qu'il avoit brûlé en un même jour deux camps des ennemis, où il avoit peri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des Ambaſſadeurs pour le rappeller, & pour le prier de renoncer à ſes vaines eſperances qui n'avoient point de fin, & de venir inceſſamment ſecourir ſa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ſes grands ſuccès. Cela n'empêcha pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un Succeſſeur, & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à ſa réquiſition, que cette maxime ſi connuë, *qu'il étoit très-dangereux de confier de ſi grandes choſes à la fortune d'un ſeul homme; car il eſt bien difficile qu'un même homme ſoit toûjours heureux.*

Exploits de Scipion en Afrique.

Syphax.

Le Camp de Syphax & celui d'Aſdrubal.

Il y eut quarante mille hommes tuez ou brûlez.

Fabius demande qu'on envoye un ſucceſſeur à Scipion.

Mais par-là il offenſa extrémement le peuple, qu'il crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieilleſſe avoit entierement refroidi ſon courage & éteint ſes eſperances, en lui faiſant pa-

Fabius accuſe par-là Scipion de ne vouloir quitter l'Italie, & paſſer à Carthage, que pour fuir Annibal, comme un ennemi trop redoutable.

roître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ses troupes, Fabius ne permit pas que la joye & la confiance que son départ donnoit au peuple, fussent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par tout *que jamais les affaires n'avoient été si déplorées, & que Rome alloit être réduite à l'extremité, parce qu'Annibal seroit encore plus redoutable en Afrique sous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir sur les bras une armée encore teinte du sang de tant de Préteurs, de Dictateurs & de Consuls*, de sorte que par ces paroles il remplissoit la ville d'effroy, & quoique la guerre fût toute passée en Afrique, le danger paroissoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Terreur dont Fabius veut remplir l'esprit des Romains

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, & humilié l'orgüeil de Carthage, qu'il vit abbatuë à ses pieds, donna à ses Citoyens une joye beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais osé l'esperer; & raffermit & rassûra l'Empire, qui avoit été véritablement ébranlé par plusieurs tempêtes. Il est vrai que Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de cette guerre,

Scipion gagne une grande bataille contre Annibal.

Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbattuë à ses pieds.) Plutarque a égard ici aux dix Ambassadeurs que les Carthaginois envoyerent à Scipion, pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaisseau orné de bandelettes & de rameaux d'olive, ils en portoient aussi, c'est-à-dire, qu'ils étoient en état de suppliants. Quand ils furent près de la poupe du vaisseau de Scipion, ils implorerent sa misericorde, en lui tendant ces bandeletes & ces rameaux.

qu'il ne sçût point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & assûrée prosperité de sa patrie, car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thebains enterrerent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une si grande pauvreté, qu'après son décès on ne trouva dans sa maison qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrerent pas Fabius aux dépens de la République, chacun fournit pour ses obséques une des plus petites piéces de monnoye, non pas pour suppléer à sa pauvreté, mais pour avoir la consolation de contribuer chacun à ses funerailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que sa mort fut couronnée d'une gloire, & d'un honneur qui convenoit parfaitement à sa vie.

Fabius meurt avant que la nouvelle en fût portée à Rome.

La grande pauvreté d'Epaminondas quand il mourut.

Les Romains fournissent chacun pour les funerailles de Fabius.

Car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.) Sous le Consulat de Claude Neron & de Servilius Geminus, la troisiéme année de l'Olympiade 144. l'an de Rome 551. 200. ans avant la naissance de J. C. il avoit été Augure soixante deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé Augure.

Une des plus petites piéces de monnoye.] Le Grec dit, *la plus petite des monnoyes.* Il est inutile de s'amuser à rechercher quelle piéce c'étoit. Il suffit de sçavoir, que c'étoit une très petite piéce de monnoye de cuivre, peut-être un quadrans, qui valoit le quart d'un sol, ou un sextans, qui n'en valoit que la sixiéme partie.

Voyez les Remarques de M. de Meziriac, sur la vie de Fabius Maximus, à la fin de ce Volume.

LA COMPARAISON

de Pericles, & de Fabius Maximus.

Premier avantage de Fabius sur Pericles, par rapport à l'état où étoient Rome & Athenes, quand ils en prirent le timon.

VOilà le récit de la vie & des actions de ces deux grands Perſonnages; mais comme l'un & l'autre ont laiſſé pluſieurs beaux exemples de vertu militaire & Politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaiſon. Premierement quand Pericles fut appellé au gouvernement, il ſe vit tout d'un coup à la tête d'un peuple, qui ſe trouvoit au comble de la proſperité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puiſſance formidable à ſes voiſins; deſorte que s'il le maintint dans cet état floriſſant ſans aucun revers & ſans la moindre diſgrace, il ſemble qu'il en eut l'obligation à la Fortune & aux forces des Atheniens, bien plus qu'à ſa valeur & à ſa conduite; au lieu que les grandes actions de Fabius qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables, ne purent lui aſſûrer le cours de ſes proſperitez, mais la tirant d'un abyme très-profond, elles lui donnerent le tems de reſpirer, & la mirent dans une ſituation moins malheureuſe & plus tranquille. On peut dire même que les grands ſuccès de Cimon, les trophées de Myronide, & de Leocrates, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Pericles le moyen d'entretenir ſa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaiſirs

plaiſirs pendant que dura ſon adminiſtration, qu'ils ne lui impoſerent la néceſſité de la reconquerir ou de la conſerver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ſes yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs Préteurs & de leurs Conſuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en piéces, & les fleuves rougis du ſang des Legions, rouler juſques dans la mer des monceaux de morts, ſentit les débris de la République tomber ſur lui, & par ſes propres forces il la ſoûtint ſeul, & l'étaya ſi bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entiérement & ne fût enſevelie ſous les ruines de tant de breches que les autres y avoient faites.

Premier avantage de Pericles ſur Fabius.

Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile de manier une ville humiliée & domptée par de ſi grandes calamitez, & que la néceſſité a rendu ſouple & obéïſſante à la raiſon, que de refrener la ferocité & l'inſolence d'un peuple enflé de ſes proſpéritez, & qui ne peut ſe contenir. Et c'eſt ainſi que Pe-

Il eſt vrai qu'il ne paroît pas ſi difficile de manier une ville humiliée.) C'eſt une queſtion qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de ſçavoir lequel eſt le plus avantageux pour un homme d'Etat, qui entre dans le Gouvernement, de trouver ſa République humiliée & abbattuë par des calamitez, ou de la prendre énorguëillie & enflée des faveurs d'une fortune aſſûrée & conſtante. Plutarque ſe déclare ici pour le premier, & je ſuis perſuadé qu'il a raiſon, c'eſt un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Pericles, il n'eſt pas poſſible que dans un peuple puiſſant, & qui joüit d'un grand Empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de paſſions enracinées, & qu'il eſt bien difficile de reprimer.

Et c'eſt ainſi que Pericles paroît s'être rendu maître des Athéniens.) C'eſt-à-dire, qu'il prit en

ricles paroît s'être rendu maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excez des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, dont la raison ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui persista dans ses premiers conseils. Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente; si Pericles se rendit maître de l'Eubée, Fabius remit sous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoüe elle fut reprise par les Consuls Fulvius & Appius.

Second avantage de Pericles sur Fabius par le nombre de ses victoires.

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une seule bataille, qui fut le sujet de son premier triomphe, au lieu que Pericles érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer; mais aussi on ne lit point que Pericles ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha son collegue Minucius des mains d'Annibal, & sauva toute une armée, action véritablement grande, & dans laquelle éclattent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté on ne trouve pas non plus que Pericles ait jamais com-

Second avantage de Fabius sur Pericles.

main le Gouvernement des Athéniens, lorsqu'ils étoient fiers de leurs prospéritez & de leur puissance, & qu'il s'en rendit maître, en reprimant leur ferocité, & par là il semble qu'il ait eu quelque avantage sur Fabius; mais d'un autre côté la grandeur des maux, dont Rome fut affligée, releve si fort la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, que ce Romain regagne par là l'avantage que le Grec avoit sur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente.) Mais l'action de Pericles fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuse.

mis une ſi grande faute que celle de Fabius, qui ſe laiſſa ſurprendre au ſtratageme des bœufs d'Annibal, & qui tenant ſon ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laiſſa échapper la nuit ſans y prendre garde, & le lendemain il ſe vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit ſon priſonnier.

Troiſiéme avantage de Pericles ſur Fabius.

Que s'il faut qu'un Capitaine ſçache non ſeulement uſer du préſent, mais encore juger ſagement de l'avenir, on peut dire que la guerre des Atheniens eut le ſuccès que Pericles avoit prédit, car pour vouloir trop embraſſer, ils perdirent toute leur puiſſance; au lieu que les Romains ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur Empire, & ſe virent maîtres de tout, non par des coups imprévûs de la Fortune, mais par la valeur & par la ſageſſe de leur Général. De ſorte que la ſage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de ſon pays, & la fauſſe prédiction de l'autre fut averée par les heureux ſuccès de ſa patrie. Or c'eſt une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas pré-

Un bon Général d'armée doit ſçavoir, non ſeulement uſer du preſent, mais prévoir l'avenir.

Quatriéme avantage de Pericles. La prévoyance.

Or, c'eſt une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévûs.] C'eſt un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un Général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévûs, que lorſque par défiance il manque l'occaſion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la même ſource, c'eſt-à-dire, du défaut d'expérience, ou d'un eſprit borné, qui a des lumieres fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un Général profite de l'occaſion de faire un grand coup, eſt ſouvent voiſine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occaſion, peut être quelquefois

vûs, & de manquer par défiance l'occaſion de faire un coup de partie. Car, à mon avis, ce ſeul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui eſt de leurs exploits militaires.

Défaut d'experience, donne l'audace & la timidité.

Quant à la politique & au gouvernement de l'Etat, Pericles ne peut éviter le reproche d'avoir été ſeul la cauſe de la guerre; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu ceder en rien aux Lacédémoniens; mais auſſi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cedé aux Carthaginois, & qu'il ſe ſeroit expoſé aux plus grands dangers pour ſoûtenir la majeſté & la prééminence de l'Empire. Il eſt vrai que la douceur & la bonté dont Fa-

Pericles ſeul la cauſe de la guerre.

Troiſiéme avantage de Fabius, la politique.

Quatriéme avantage de Fabius, la bonté & l'humanité.

l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de ſuccès. Il a dit lui-même que Pericles n'eſtimoit ni ne vouloit imiter les Généraux, qui s'étant hazardez mal à propos, avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cauſe des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute ſorte de raiſon, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines. Il ne s'agit plus que de ſçavoir s'il y avoit plus de ſûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

Car à mon avis, ce ſeul défaut d'experience donne & ôte l'audace & la fermeté.) Ce défaut d'experience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occaſions qui lui doivent être funeſtes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occaſions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque eſt fort beau, & il ſemble qu'il ait profité d'un paſſage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans ſon traité, appellé la Loi. *Le défaut d'experience eſt un très-mechant fonds pour ceux qui le poſſedent, & un pernicieux tréſor, & en ſonge & en effet. C'eſt l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite ſage, & de la bonne confiance, & la ſource de l'audace & de la timidité.* On peut voir là les remarques, tom. I. p. 142.

bius usa envers Minucius, jettent un horrible jour sur la dureté & sur l'inhumanité de Pericles, qui persécuta toûjours Thucydide & Cimon, deux hommes de bien qui tenoient pour l'Aristocratie, & fit tant par ses brigues & par ses cabales qu'il les fit chasser. Aussi la puissance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius, & il s'en servit heureusement pour empêcher qu'aucun Capitaine ne fût en état de ruiner sa ville par ses pernicieux conseils. Il n'y eut que Tolmidas seul qui lui échappa, & qui lui ayant résisté, alla heurter les Beotiens, & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent sous lui, & se rangerent à ses ordres à cause de sa grande autorité; au lieu que Fabius, qui étoit très-prudent & très-sage, & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui, paroît inferieur à Pericles, par l'impuissance seule où il se trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne seroient pas tombez dans de si grands malheurs, si Fabius eût eu autant de pouvoir à Rome que Pericles en avoit eu à Athénes.

C'est-à-dire, qui résista à ses avis, ce qui causa sa perte.

Fabius ne fut inferieur à Pericles dans la politique que par le défaut d'autorité.

Quant à la grandeur d'ame, qui se trouve dans le mépris des richesses, l'un la fit paroître, en re-

Leur grandeur d'ame dans le mépris des richesses, & avantage en cela de Pericles sur Fabius.

Aussi la puissance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabius.) Pour bien juger des actions des hommes, il ne faut pas tant considerer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pû faire, & les moyens qu'ils ont eus en main pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité est l'instrument le plus nécessaire à un Gouverneur d'Etat; & on ne peut sans injustice demander à celui qui ne l'a point, les mêmes choses qu'on attend avec justice de celui qui l'a.

fusant tout l'argent qu'on lui offroit, & l'autre en abandonnant son bien à ceux qui en avoient besoin, & en rachetant de ses deniers ses Citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il est vrai que les sommes qu'il emploïa en cette occasion, ne furent pas bien considérables, car elles ne monterent qu'à six talens. Mais on ne sçauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Pericles lui donnoit lieu de recevoir des Alliez, des Athéniens & des Rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour, & qu'à gagner ses bonnes graces. Cependant il conserva toûjours ses mains très-pures & très nettes, & refusa jusqu'au moindre présent.

Six mille écus.

Pour ce qui est de la grandeur & de la sumptuosité des Temples, des Edifices & autres ouvrages publics, les ornemens que Rome avoit avant les Cesars, ne sçauroient tous ensemble être comparez à ceux dont Pericles embellit la ville d'Athénes; ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & par la grandeur, que pour la magnificence.

Grand avantage de Pericles sur Fabius par le grand nombre & la magnificence des édifices publics qu'il fit bâtir.

Car elles ne montoient qu'à six talens.] Il faut nécessairement qu'il y ait faute au Texte, car ceci ne sçauroit s'ajoûter avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius, que le cartel étoit de deux cent cinquante drachmes pour chaque prisonnier, & que Fabius en retira deux cent quarante-sept, dont il paya la rançon, qui par conséquent revenoit à soixante un mille sept cent cinquante drachmes, qui font dix talens, & près d'un tiers. Les Copistes ont pû facilement mettre un *six* pour un *dix*.



ALCIBIADE.



N prétend qu'Alcibiade du côté de son pere descendoit d'Eurysaces, fils d'Ajax; & qu'il étoit Alcmæonide, du côté de Dinomache sa mere, fille de Megacles; son pere Clinias acquit beaucoup de réputation à la batail-

Noblesse d'Alcibiade.

Descendoit d'Eurysaces, fils d'Ajax, & qu'il étoit Alcmæonide du côté de sa mere.) C'est ainsi que l'écrit Isocrate, qui avoit vêcu avec Alcibiade; mais ce qui m'étonne, c'est que Demosthene qui vint au monde 23. ou 24. ans après la mort d'Alcibiade, écrit tout le contraire, & dit qu'Alcibiade étoit Alcmæonide du côté de son pere, & que du côté de sa mere il descendoit d'Hipponicus. S'il n'y a point de faute dans le Texte de Demosthene, c'est une chose assez remarquable que la Généalogie

le navalle d'Artemise, combattant sur un vaisseau à trois rangs de rames, qu'il avoit armé à ses dépens, & il fut tué à la journée de Coronée, où Tolmidas fut défait par les Beotiens. Alcibiade eut pour Tuteurs ses proches parens Pericles & Ariphron, fils de Xantippe & d'Agarista, & l'on a dit avec beaucoup de raison, que l'amitié, ou pour mieux dire, l'amour que Socrate eut pour lui, servit beaucoup à sa gloire. En effet Nicias, Demosthene, Lamachus, Phormion, Thrasybule & Theramene ont été de grands Personnages; cependant il n'y en a pas un seul de qui on connoisse la mere, au

Les tuteurs d'Alcibiade.

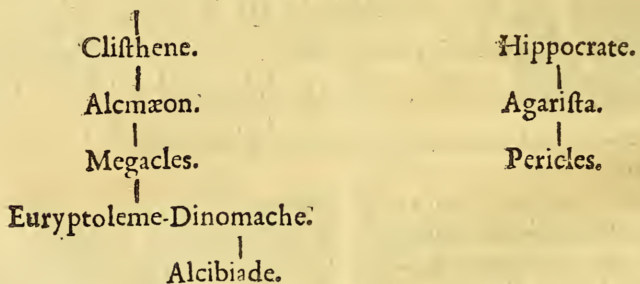
Avantage qu'il tira de l'amour de Socrate.

d'Alcibiade fût douteuse si peu de tems après sa mort. Mais je croirois que ce seroit une faute de Copiste, qu'on devroit corriger; car il est constant que Socrate a raison, & que la mere d'Alcibiade étoit fille de Megacles, & non pas d'Hipponicus, comme cela paroîtra par la remarque suivante.

Son Pere Clinias.] Les Traducteurs d'Herodote ont fait ici une faute considérable, en traduisant *Clinias fils d'Alcibiade.*

Ses proches parens, Pericles & Ariphron, fils de Xanthippe & d'Agarista.] Cette Agarista étoit fille d'Hippocrate, frere de Clisthene, & par conséquent cousine germaine d'Alcmæon, grand pere de Dinomache, mere d'Alcibiade. Voici la Généalogie.

MEGACLES.



Servit beaucoup à sa gloire. En effet, &c.] Car cet attachement, que Socrate eut pour Alcibiade, rendit ce jeune homme très-considérable dans l'Etat, & fit que l'on conservoit la mémoire de tout ce qui le concernoit, honneur qu'on ne faisoit point aux plus grands Personnages.

lieu

lien que l'on connoit jusqu'à la nourrice d'Alcibiade, on sçait son nom & son pays; elle s'appelloit Amycla, & elle étoit de Lacedémone. On n'ignore pas non plus que son Gouverneur étoit un homme de Thrace, & qu'il s'appelloit Zopyre. Nous connoissons la nourrice par Antisthene, & le gouverneur par Platon.

Amycla, nourrice d'Alcibiade.

Zopyre, son Gouverneur.

Pour ce qui est de la beauté d'Alcibiade, il ne seroit peut-être pas nécessaire d'en parler; je dirai seulement qu'elle se conserva si florissante dans tous les âges, qu'elle le rendit très-agréable & très-aimable dans son enfance, dans sa jeunesse, & lorsqu'il fut homme fait. Ce que dit Euripide *que l'automne de tous les beaux hommes est belle*, n'est pas géneralement vrai, mais il le fut d'Alcibiade & d'un petit nombre d'autres, à cause de l'admirable proportion de toutes les parties du corps, & du charme répandu sur toute sa personne. On dit même que comme il parloit un peu gras, ce begayement donnoit au son de sa voix un agrément merveilleux, & jettoit dans tous ses discours une naiveté pleine de persuasion & de grace. Aristophane parle de sa langue grasse, lorsqu'il dit en

Sa beauté & sa bonne mine.

Passage d'Euripide.

Dans sa Comedie des Guespes, act. 1. sc. 1.

Au lieu que l'on connoit jusqu'à la nourrice d'Alcibiade.] Cette difference, qui ne paroît rien, est pourtant d'un relief infini pour Alcibiade. Les petites choses servent en un sens plus que les grandes à relever la gloire & l'éclat.

Elle se conserva si florissante dans tous les âges.) Justin pour louër la beauté d'Alcibiade, se sert d'un mot, qui me paroit remarquable, *erat enim*, dit-il, *& ætatis flore & formæ veneratione insignis*. Ce *veneratio formæ* est un terme bien expressif, & qui marque admirablement l'effet de la beauté, qui attire d'abord les respects & les hommages.

raillant, *Alcibiade me dit en begayant, veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un Colbeau. En begayant il a mieux dit qu'il ne pensé.* Et Archippus, en se moquant du fils d'Albiciade, dit, *il marche comme un effeminé, le manteau traînant, pour mieux ressembler à son pere, & afin que la ressemblance soit parfaite, il allonge le cou & parle gras.*

Poëte Comique.

Manteau traînant, marque de mollesse.

Ses mœurs & ses inclinations.

Ses mœurs & ses inclinations parurent fort diverses & fort changeantes, & cela n'est pas fort surprenant, veu les grands choses qui lui arriverent, & les grands changemens de fortune qu'il éprouva. De toutes les passions, ausquelles il étoit naturellement fort sujet, les plus fortes & les plus marquées étoient une vanité demesurée, qui vouloit tout emporter de hauteur, & une am-

Passions les plus fortes d'Alcibiade.

Veux-tu pas voil Theolus, il a la tête d'un colbeau.] Car les begues & ceux qui parlent gras prononcent une l. pour un r. Alcibiade vouloit dire que Theorus étoit un homme avide qui prenoit à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il ne se trompoit pas, car Theorus étoit aussi un insigne flatteur. Or le mot Grec *corax* qui signifie un corbeau, étant prononcé par un l *colax*, signifie un flatteur. Mais la grace de l'équivoque ne peut se conserver en notre langue, il faut se contenter de la faire sentir en l'expliquant.

Il marche comme un effeminé, le manteau traînant.] En Grece le manteau traînant étoit une marque de mollesse, comme à Rome la robe traînante; c'est pourquoi les Romains appelloient *discinctos*, les hommes mols & effeminez, & *cinctos* & *cinctutos*, les braves gens. Horace pour noter un homme de mollesse dit, sat. II. liv. I.

Malthinus tunicis demissis ambulat.

Malthinus marche la robe traînante. C'est une chose sûre que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

Une vanité demesurée, & une ambition.) C'est ce que Socrate lui reproche à lui-même dans le premier Alcibiade de Platon.

bition ſans bornes, qui ne pouvoit jamais ſouffrir de Superieur ni d'égal, comme on le voit encore par quelques mots qu'on rapporte de ſon enfance. Un jour qu'il luttoit avec un de ſes camarades, ſe voyant fort preſſé & tout prêt à être jetté par terre, il mordit furieuſement le bras de ſon adverſaire, qui lâcha priſe incontinent & lui dit, *Alcibiade : tu mords comme une femme. Point du tout*, reprit Alcibiade, *mais comme un Lion.* Une autre fois joüant aux oſſelets dans une ruë fort étroite, ſon tour de les jetter étant venu, une charrette chargée vint à paſſer; Alcibiade cria à celui qui la menoit de s'arrêter, parce qu'il alloit paſſer juſtement dans l'endroit où il devoit joüer. Le charretier brutal ne s'arrêtant point pour tous ſes cris, & continuant de piquer ſes bœufs, tous les autres enfants ſe retirerent pour lui faire place, mais Alcibiade ſe jetta tout au travers de la ruë preſque ſous les pieds des bœufs, & commanda au charretier de paſſer ainſi, puiſqu'il étoit ſi preſſé. Le charrêtier, épouvanté, fit reculer ſa charette, & tous ceux qui furent témoins de cette action s'écrierent de frayeur, & coururent à lui.

Mots d'Alcibiade encore enfant.

Quand il fut en âge d'aller aux Ecoles, il ſe montra fort obéïſſant à ſes maîtres, mais il dedaigna toûjours d'apprendre à joüer de la flûte, la regardant comme un inſtrument ignoble & indigne de l'application d'un homme libre. Car, diſoit-il, *la lyre, par exemple, n'a rien qui corrompe le geſte & la bonne grace, qui ſiéent à un honnête homme, & dont*

Il dédaigne d'apprendre à joüer de la flûte, & pourquoi.

chacun est obligé d'avoir soin. Au lieu que dès qu'un homme a mis la flûte à la bouche, son visage en est si défiguré, que ses meilleurs amis ont de la peine à le reconnoître. D'ailleurs la lyre permet à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter; & la flûte tout au contraire ferme tellement la bouche, que l'usage de la voix & de la parole est absolument interdit. Laissons donc la flûte aux enfants des Thebains, qui ne sçavent pas parler, & souvenons-nous toûjours que nous autres Atheniens nous avons pour patrons Minerve & Apollon, dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.

Pourquoi la lyre est un instrument noble.

Car les Thebains étoient fort décriez pour leur grossiereté.

Marsyas.

Par cette plaisanterie, qui étoit au fond très-

D'ailleurs, la lyre permet à celui qui en jouë d'accompagner de la voix & de chanter.) Aristote a traité à fond cette matiere dans le dernier Livre de ses Politiques, chap. VI. & il examine de quels instruments les enfants doivent apprendre à jouër. Il leur défend la flûte par deux raisons; la premiere, que la flûte n'est pas propre à corriger les mœurs, & qu'elle excite les fureurs les plus violentes, οὐκ ἔστιν ὁ αὐλὸς ἠθικὸν ἀλλὰ μᾶλλον ὀργιαστικόν: & la seconde, ὅτι συμβέβηκεν ἐναντίον αὐτῷ πρὸς παιδείαν, καὶ τὸ κωλύειν τῷ λόγῳ χρῆσθαι τὴν αὔλησιν. Et c'est cette seconde raison que les Interpretes d'Aristote n'ont nullement entenduë, car ils ont traduit, *hic accedat tibiam hoc habere institutioni & doctrinæ adversarium quod tibiæ cantus prohibet ratione uti.* tom. 2. pag. 457. *Ajoûtons à cela qu'il arrive à la flûte une chose très-contraire à l'instruction, c'est qu'elle empêche de se servir de sa raison.* Il est aisé de voir que ce second défaut, qu'Aristote trouve à la flûte, n'est point different du premier, car rien n'ôte mieux l'usage de la raison, que ce qui nous met hors de nous mêmes, & qui excite la fureur. Aussi n'est-ce point ce qu'Aristote a voulu dire. Il falloit traduire, *c'est qu'elle empêche de se servir de la voix; & de marier avec le chant les paroles.* Les sons touchent, excitent, mais c'est la parole seule qui instruit. Ce sens est si naturel & si vrai, que je croirois que c'est une faute d'impression, & qu'on a mal mis *ratione* pour *oratione*.

Dont la premiere jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.] Cette Fable est racontée par Apollodore, liv. 1. Aristote dans l'endroit que je viens de citer, dit que cette Fable des Anciens, qui

ſérieuſe, Alcibiade ſe délivra de cet exercice, & en délivra tous ſes camarades. Car tous les jeunes gens furent bien-tôt informez qu'Alcibiade étoit fort loüé de mépriſer la flûte, & tous ceux qui apprenoient à en joüer. Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art, qui depuis ce temps-là fut mis hors du nombre des Arts honnêtes, & on l'abandonna entierement.

La flûte auſſi mépriſée à Athenes, qu'elle y avoit été eſtimée.

Antiphon écrit d'Alcibiade dans le livre d'invectives qu'il a fait contre lui, qu'étant encore enfant, il s'enfuit de ſa maiſon, & ſe retira chez un de ſes amants, nommé Democrate, & qu'Ariphron voulut le faire crier à ſon de trompe, mais que Pericles s'y oppoſa, diſant que *S'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle, & que s'il étoit vivant, il le rendoit infame pour toute ſa vie.* Le même Auteur lui reproche qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ſes eſclaves dans la Paleſtre d'Agyrtius. Mais peut-être ne faut il point ajoûter foi à toutes ces médiſances, que l'auteur même avouë n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit pour lui.

Antiphon, Sophiſte, contemporain de Socrate, il en eſt parlé dans Xenophon.

Sageſſe de Pericles.

Agyrtius maître de Paleſtre.

Albiciade ſe vit bien-tôt environné & ſuivi de

ont feint que Minerve, après avoir inventé la flûte, la jetta, parce qu'elle s'apperçut qu'elle défiguroit ſon viſage, & gâtoit toute ſa beauté, n'eſt pas mal imaginée, mais qu'il vaut encore mieux croire qu'elle la mépriſa, parce qu'elle ne ſert de rien à l'eſprit, car Minerve eſt la Déeſſe des Arts, des Sciences, & de l'Eloquence; & ſans la parole tout eſt mort.

Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art.] L'exemple d'Alcibiade eut plus de force que celui de la Déeſſe; car Minerve avoit eu beau jetter la flûte, elle fut en vogue dans toute

la plûpart des premiers & des plus nobles Citoyens, qui tous faisoient connoître évidemment que c'étoit sa grande beauté qu'ils admiroient & qui les portoit à lui faire la cour, & à rechercher ses bonnes graces. Mais en même temps l'amour que Socrate eut pour lui est un grand témoignage de la sagesse & du bon naturel de cet enfant. Ce Philosophe voyant éclater ses belles inclinations, comme à la lueur de sa beauté, & craignant les richesses, la grande autorité & le prodigieux nombre de ceux qui s'attachoient à lui, tant Citoyens, qu'Etrangers & alliez, & qui cherchoient à le gagner par leurs flatteries & par leurs complaisances, il se crût seul capable de le garantir de tant de dangers, & de cultiver cette belle plante pour empêcher qu'elle ne perdît son fruit dès sa fleur. Car s'il y a jamais eu d'homme que la fortune ait muni & fortifié par tout ce qu'on appelle vulgairement des biens pour le rendre invulnerable aux traits de la philosophie, & inaccessible aux discours, qui avec la liberté des remontrances, portent un aiguillon qui pique jusqu'au vif, c'est Alcibiade. Dès le commencement il fut assiegé & amoli par les délices, & entierement obsedé par ceux qui recherchant

L'amour de Socrate pour Alcibiade, étoit une grande marque du bon naturel de cet enfant.

Les grands biens rendent invulnerable aux traits de la Philosophie.

la Grece, & sur tout à Athenes, où tout ce qu'il y avoit d'hommes des plus nobles Maisons, apprenoient à en jouër, au lieu qu'Alcibiade ne l'eût pas plûtôt méprisée, que tout le monde l'abandonna, & qu'elle ne fut plus que l'occupation des esclaves.

Et entierement obsedé par ceux qui recherchant ses faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui.) Ils y

ſes faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui qui pouvoit ſeul l'inſtruire & lui faire éviter des piéges ſi dangereux.

Cependant par la bonté de ſon naturel il ſurmonta tous ces obſtacles ; il connut Socrate, s'approcha de lui, & écarta tous ſes autres amants, & en peu de tems il prit un ſingulier plaiſir à ſa converſation, & goûta les diſcours de cet amant, qui ne cherchoit point avec lui une volupté efféminée & indigne d'un homme, & ne demandoit point de ces faveurs infames & criminelles ; mais qui guériſſoit la corruption de ſon ame, rempliſſoit le vuide de ſon eſprit, & rabbattoit ſa vanité inſenſée. Alors frappé de la force de ſes raiſons victorieuſes, il fit, pour me ſervir de ce proverbe, comme un coq, qui, après un long combat, va traînant l'aile & ſe reconnoît vaincu. Il fut perſuadé que le commerce de Socrate étoit véritablement un ſécours, que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur inſtruction & pour leur ſalut. Auſſi à force de ſe mépriſer lui-même, & d'admirer Socrate, d'aimer ſa ſageſſe & de reverer ſa vertu, il ſe trouva qu'inſenſiblement il avoit formé dans ſon cœur une image de l'a-

Il préfere Socrate à ſes autres amants.

Grand témoignage que Plutarque rend à l'amour de Socrate pour Alcibiade.

Proverbe.

Commerce de Socrate regardé comme un ſécours que les Dieux envoyoient aux jeunes gens pour leur ſalut.

réuſſirent ſi bien pendant quelque tems, qu'Alcibiade vêcut dans le luxe & dans la molleſſe, & que Socrate le ſuivit fort long-temps ſans lui parler, voyant bien qu'il n'étoit pas en état d'écouter, & moins encore de goûter ſes préceptes. On peut voir dans le 1. Alcibiade de Platon, comment Socrate s'inſinua enfin dans l'eſprit de ce jeune ambitieux.

mour, ou plûtôt, comme dit Platon, un contr'amour; desorte que tout le monde étoit étonné de le voir manger & lutter tous les jours avec Socrate, n'avoir à la guerre qu'une même tente avec lui, & traiter ses autres amants avec beaucoup de rigueur, jusqu'à leur faire publiquement des insultes, comme il fit à Anytus, fils d'Anthemion, qui étoit du nombre de ses adorateurs. Un jour que cet Anytus donnoit à souper à quelques étrangers, il envoya aussi prier Alcibiade. Alcibiade refusa; mais le soir, après avoir fait la débauche chez lui avec ses amis, plein de vin, il alla en masque chez Anytus, s'arrêta sur la porte de la salle du festin, & voyant le buffet & les tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, il commanda à ses esclaves d'en prendre la moitié, &

Ce qu'il fit à Anytus, fils d'Anthemion.

Ou plûtôt, comme dit Platon, un contr'amour.] Platon appelloit un *contr'amour*, un amour sage & reglé, qui par ses conseils garantissoit Alcibiade des traits de l'amour deshonnête, & le portoit à mépriser tous ses amants. Ce contr'amour, c'est l'amour de la Philosophie.

Il alla en masque.] Le Grec dit, *il alla visiter le Dieu Comus.* Et c'est proprement ce que nous disons aller en masque. J'ai expliqué assez au long cette coûtume dans les remarques sur la premiere Ode du IV. liv. d'Horace.

Il commanda à ses Esclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui.) Je suis surpris que Plutarque ait suivi une tradition si desavantageuse à Alcibiade, car il semble que l'interêt ait plus de part à l'insulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athenée raconte cette histoire d'une maniere bien plus fine, il dit qu'Alcibiade étant allé en masque chez Anytus avec un de ses amis, nommé Thrasyllus, qui étoit pauvre, & s'étant approché du buffet chargé de vaisselle d'or & d'argent, il but à la santé de Thrasyllus, & ordonna à ses Esclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thrasyllus. Alcibiade prit cette argenterie à un de ses amants, qui étoit riche, pour la donner à un autre

de

de l'emporter chez lui, après quoi il s'en retourna, n'ayant pas ſeulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers qui étoient à table, murmuroient hautement de cet affront, & diſoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & trop d'inſolence, *point du tout*, reprit Anytus, *au contraire, il me fait honneur & grace, car il pouvoit tout prendre, & il nous en a laiſſé la moitié.*

Alcibiade en uſoit de même avec tous ſes autres amants. Il ne ſe montra gracieux qu'envers un étranger, qui s'étoit habitué à Athenes, & qui ayant vendu le peu de bien qu'il avoit, ramaſſa juſqu'à cent ſtateres, les porta à Alcibiade, & le conjura inſtamment de les recevoir. Alcibiade, extrémement flatté de cette paſſion, qu'il avoit fait naître, & riant de tout ſon cœur, pria cet homme à ſouper; & après l'avoir fort bien reçu, & lui avoir fait fort bonne chere, il lui rendit ſon argent, & lui ordonna de ſe trouver le lendemain ſur la place & d'encherir ſur ceux qui ſe préſenteroient pour prendre les fermes publiques. Ce pauvre homme s'excuſant ſur ce que les fermes étoient trop hautes & que le bail étoit de pluſieurs talents, Alcibiade le menaça de lui faire donner les étrivieres s'il n'obéïſſoit, car outre qu'il vouloit l'obliger, il cherchoit auſſi une occaſion de ſe ven-

Le ſtatere valloit quarante ſols.

Service qu'il rendit à un Etranger, pour reconnoître la paſſion qu'il avoit pour lui.

qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

Il cherchoit auſſi une occaſion de ſe venger.) Plutarque ajoûte cela pour excuſer ces étrivieres, dont Alcibiade a menacé l'étranger, car on n'en vient pas à cette extrémité quand on n'a deſſein que d'obliger, ce ne peut être que par un eſprit de vengeance.

ger des Publiquains, dont il avoit eu quelque ſujet particulier de ſe plaindre.

Dès le matin donc cet étranger ſe rendit à la place, & fit une enchere d'un talent. Les fermiers, irritez de ſe voir traverſez dans leurs offres, ſe liguerent tous contre lui, & lui demanderent qu'il nommât ſa caution, bien perſuadez qu'il n'en avoit point, & qu'il n'en pourroit trouver. Ce pauvre homme, embarraſſé & confus, ne ſongeoit qu'à ſe dédire & à ſe retirer, lorſqu'Alcibiade cria de loin aux Archontes, *écrivez mon nom, c'eſt un de mes amis, je réponds pour lui.* Ces paroles entenduës, les fermiers ne ſçavoient que devenir; car ils avoient accoûtumé de ſe ſervir des deniers du ſecond bail pour achever de payer le premier, ne voyant donc aucun jour à s'acquitter & à ſe tirer d'affaires, ils ſe mirent à prier cet homme, & à lui offrir quelque argent. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent, qui en effet lui ayant été compté, il l'obligea à retirer ſa parole, & voilà comme il reconnut la bonne volonté que cet étranger avoit pour lui.

Mille écus.

Quoique Socrate eût pluſieurs rivaux très redoutables, il étoit pourtant quelquefois le mieux auprès d'Alcibiade, & profitant du bon naturel de ce jeune homme, il le retenoit par la force de ſes beaux diſcours, qui le piquoient juſqu'au vif, qui changeoient ſon cœur, & qui lui faiſoient même verſer des larmes, mais il le perdoit auſſi quelquefois; car Alcibiade s'abandonnant à ſes flatteurs,

Effet des diſcours de Socrate ſur Alcibiade.

qui lui propoſoient toûjours de nouveaux plaiſirs, échapoit à Socrate, qui enſuite étoit obligé de courir après lui comme après un Eſclave fugitif, Alcibiade ne craignant & ne reſpectant que lui, & ſe moquant de tous les autres. Auſſi Cleanthes diſoit en riant, *que Socrate ne le tenoit que par les oreilles, au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes, qu'il ne connoiſſoit point, & dont il ne vouloit pas ſe ſervir*; En effet Alcibiade étoit fort ſenſible à la volupté, & ce que Thucydide dit de ſon intemperance dans ſa maniere de vivre & de ſes débauches outrées, ne donne que trop de lieu à ce ſoupçon. Cependant ceux qui le corrompoient, ſe prévaloient moins de ſon penchant aux plaiſirs, qu'ils ne ſe ſervoient de ſon ambition & de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire; car ils lui mettoient en tête de grands deſſeins, & le jettoient dans des entrepriſes hors de ſaiſon & mal concertées, lui perſuadant qu'il n'auroit pas plûtôt commencé à ſe mêler du gouvernement, que non ſeulement il obſcurciroit tous les autres Capitaines & Gouverneurs,

Mot de Cleanthes ſur Socrate & ſur Alcibiade.

Alcibiade fut porté à la volupté & à la débauche.

Souvent l'ambition ne plonge pas moins les hommes dans la débauche, que la corruption.

Auſſi Cleanthes.) Cet *auſſi* eſt né des differentes eſcapades d'Alcibiade, *Socrate le perdoit quelquefois. Auſſi, &c.* Cleanthes étoit un Philoſophe qui avoit fait des traitez des choſes fabuleuſes.

Au lieu que ſes rivaux avoient bien d'autres priſes, qu'il ne connoiſſoit point, & dont il ne vouloit pas ſe ſervir.) Après ceci Plutarque explique ces priſes, *venter, pudenda, & gula.* Mais le mot eſt ſi intelligible, que l'explication ne fait que languir, & elle ſeroit toûjours inſupportable, quand même elle ne ſeroit pas obſcene.

Et ce que Thucydide dit de ſon intemperance dans ſa maniere de vivre, & de ſes débauches outrées.) Plutarque rapporte ici les propres termes de Thucydide, liv. VI. mais le paſſage de cet Hiſtorien avoit été mal expliqué.

mais qu'il ſurpaſſeroit même Pericles en réputation, en gloire & en puiſſance; Et comme le fer, amoli par le feu, ſe durcit enſuite & ſe reſſerre par le froid, tout de même Alcibiade fondu & amoli par les délices, & plein d'arrogance & de vanité, ne tomboit pas plûtôt entre les mains de Socrate, que ce Philoſophe par la ſeverité de ſes remontrances le forçoit de rentrer en lui-même & le rendoit fort petit & fort humble, en le faiſant convenir de tous les défauts dont il étoit plein, & de toutes les qualitez qui lui manquoient pour être véritablement vertueux.

Belle comparaiſon.

Comme on le voit dans le premier & dans le ſecond Alcibiade de Platon.

Il étoit à peine ſorti de l'enfance, qu'il entra dans l'école d'un Grammairien, & lui demanda un livre d'Homere. Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte. Alcibiade lui donna un grand ſoufflet & le laiſſa là. Un autre Grammairien lui ayant dit qu'il avoit un Homere tout corrigé de ſa main, *Quoi*, lui dit Alcibiade, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuſes à enſeigner ici les enfants? Que ne t'appliques-tu à former des hommes?*

Quelle idée Alcibiade avoit d'Homere.

Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte.) Car les ouvrages d'Homere étoient fort rares, peu de perſonnes les avoient entiers, mais ils couroient ſéparement, & par parties, qui avoient chacune leur nom, comme cela a été prouvé dans les remarques ſur la vie de Lycurgue. Alcibiade trouvoit donc qu'il étoit honteux à un Grammairien de n'avoir aucune partie des ouvrages de cet homme divin, qui excelloit dans toutes les parties de l'Eloquence. Certainement un Grammairien qui ne connoît pas Homere, ne ſçauroit être capable de bien inſtruire les enfants.

Que ne t'appliques-tu à former des hommes.] Car un homme capable de corriger Homere, ſeroit

Un jour il alloit pour voir Pericles ; quand il fut à sa porte, on lui dit que Pericles étoit occupé, & qu'il travailloit à rendre ses comptes aux Atheniens, *mais que ne travaille-t'il plûtôt*, dit-il, *à ne les pas rendre ?*

Etant encore fort jeune, il se trouva à l'expedition de Potidée. Il logea toûjours Socrate dans sa tente, l'eut pour compagnon dans tous les combats, & le jour de la grande bataille, où ils firent tous deux des merveilles, Alcibiade ayant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit, & à la vûë de toute l'armée il empêcha les ennemis de le prendre & de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc justement dû à Socrate ; mais ses Généraux paroissant disposez à le donner à Alcibiade à cause de sa dignité, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le désir de la vraye gloire, fut le premier qui lui donna son suffrage, & celui qui contribua le plus à lui faire adjuger la couronne & l'armure complette, qui étoit le prix d'honneur. Une autre fois à la bataille de Delium, les Atheniens furent mis en fuite ; Alcibiade, qui étoit à cheval, trouvant Socrate qui se retiroit à pied avec quelques autres,

Il se trouva à l'expedition de Potidée.

Alcibiade sauvé par Socrate dans une bataille.

Generosité de Socrate pour Alcibiade.

Armure complette, le prix d'honneur.

Alcibiade couvre & défend Socrate à la bataille de Delium.

assûrement très-capable, non pas d'instruire des enfants, mais de former des hommes. Alcibiade jugeoit d'Homere comme Alexandre, qui apprenoit la guerre dans ses ouvrages, & comme Lycurgue, qui trouvoit que les instructions morales & politiques, que ses Poësies renferment, ne sont pas moins utiles que ses contes, & ses fictions sont agréables.

Trouvant Socrate qui se retiroit

ne voulut point le quitter, & se tint toûjours près de lui à le défendre contre les ennemis qui les suivoient, & qui en tuoient un grand nombre. Mais cette action se passa long-tems après l'autre.

Alcibiade donne un soufflet à Hipponicus de gayeté de cœur.

Il y avoit à Athenes un Citoyen, nommé Hipponicus, pere de Callias, qui étoit un des principaux de la ville, & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité, tant à cause de ses grands biens, que de la noblesse de sa maison; Alcibiade lui donna un jour un soufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque differend particulier qu'il eût avec lui, mais par plaisanterie & de gayeté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ses camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un moment par toute la ville, & tous les Citoyens, comme on peut penser, murmurant hautement de cette insolence, le lendemain dès la pointe du jour Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre & quittant tous ses habits en sa présence, il se met à sa discretion, & lui livre son corps pour être foüetté & châtié à sa fantaisie; Hipponicus lui sacrifia son ressentiment & lui pardonna, quelque tems

Satisfaction qu'il lui va faire chez lui.

à pied.) Il se retiroit en faisant ferme de tems en tems. Lachés, qui l'accompagnoit, lui rend ce témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir, comme lui, Athenes n'auroit pas reçu ce grand eschec, tom. 2. p. 345. de ma seconde édit.

Mais cette action se passa long-temps après l'autre.) Huit ans après l'autre; car le combat de Potidée se donna la premiere année de l'Olymp. LXXXVII. & celui de Delium la premiere année de l'Olymp. LXXXIX.

après, il lui donna même sa fille Hipparete en mariage. Quelques Auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui fit ce mariage, & qui donna à sa sœur dix talents en dot; & ils ajoûtent qu'elle ne fut pas plûtôt accouchée, qu'Alcibiade demanda dix autres talents, disant que cela étoit expressément porté par son contrat de mariage, s'il venoit à avoir des enfants d'Hipparete. Callias craignant quelque surprise & quelque méchant tour, déclara devant tout le peuple, que s'il mouroit sans enfants, il donnoit sa maison & tous ses biens à Alcibiade.

Alcibiade épouse Hipparete, sœur de Callias, & fille d'Hipponicus.

Dix mille écus.

Hipparete qui étoit une Dame de grande vertu, & qui aimoit éperdument son mari, ne pouvant souffrir les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres, quitta sa maison & se retira chez son frere. Alcibiade ne s'en mettoit guére en peine, & n'en vivoit qu'avec plus de liberté; mais il falloit que la femme qui quittoit son mari, remit entre les mains de l'Archonte la lettre de divorce, & qu'elle la présentât elle même en personne, & non pas par Procureur. Hipparete ayant comparu pour obéïr à la loi, Alcibiade s'y trouva, & la saisissant par le milieu du corps, il l'enleva, traversa toute la place & l'emporta chez lui, sans que personne osât se mettre en devoir de l'en empêcher.

La femme qui quittoit son mari, étoit obligée de présenter elle-même les lettres de separation à l'Archonte.

Il enleve sa femme qui alloit présenter ses lettres de separation.

Les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes de la ville, & autres.) Alcibiade étoit si décrié pour ses débauches, que Phere-

Elle demeura dans ſa maiſon juſqu'à ſa mort, qui arriva peu de tems après pendant un voyage qu'il fit à Epheſe. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité, ni à la loi, car la loi ſemble n'avoir ordonné que la femme qui veut ſe ſeparer de ſon mari, paroiſſe en public, que pour donner au mari une occaſion de lui parler & de la reprendre.

Trois mille cinq cents livres.

Il fait couper la queuë à ſon chien, & pourquoi.

Alcibiade avoit un chien d'une taille extraordinaire, & d'une fort grande beauté, qu'il avoit acheté ſoixante & dix mines; il lui fit couper la queuë, qui étoit juſtement ce qu'il avoit de plus beau; ſes amis s'étant mis à le gronder & à lui dire que tout le monde parloit de cette action, & le blâmoit extrémement d'avoir gâté un ſi beau chien; *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade, en riant. *Je veux que les Atheniens s'entretiennent de cela, afin qu'ils ne parlent pas d'autre choſe, & qu'ils ne diſent pas pis de moi.*

Occaſion qui le fit entrer dans les affaires publiques.

Il diſtribuë de l'argent au peuple.

Ce qui lui fournit la premiere occaſion d'entrer dans les affaires publiques, ce fut une largeſſe qu'il fit, non point à deſſein, mais par avanture, car paſſant un jour dans la place, il vit le peuple aſſemblé qui faiſoit beaucoup de bruit, il en demanda la cauſe, & ſur ce qu'on lui dit que c'étoit quelque diſtribution de deniers, il s'avança, & en diſtribua auſſi de ſon côté. Comme le peuple applaudiſſoit à ſa liberalité avec de grands

crates dit dans une de ſes Piéces, *Alcibiade ſans être un homme, eſt pourtant l'homme de toutes les femmes.*

cris,

cris, il en eut tant de joye, qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite & s'envola; les Atheniens ſe mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui ſe leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin elle fut repriſe par un patron de vaiſſeau nommé Antiochus, qui la lui rendit, & qui à cauſe de cela lui fut toûjours fort agréable.

Il portoit une caille dans ſon manteau.

Ce qui fit la fortune d'Antiochus Patron de vaiſſeau.

Quoique la nobleſſe d'Alcibiade, ſes grandes richeſſes, ſon courage, ſes exploits, & le grand nombre de ſes parens & de ſes amis lui ouvriſſent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité, qu'il déſiroit d'acquerir ſur le peuple, qu'à la force de ſon éloquence, & à la grace perſuaſive de ſes diſcours. Auſſi étoit-il fort éloquent, comme le

Eloquence d'Alcibiade.

Qu'il oublia une caille qu'il avoit dans ſon manteau.) C'étoit la manie de la plûpart de ces voluptueux, de nourrir des cailles, comme cela paroît par quelques paſſages des Anciens, & ſur tout par une Comedie d'Eupolis, citée par Athenée. Alcibiade en nourriſſoit comme les autres, & c'eſt ce qui lui attira cette raillerie amere de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le 1. Alcibiade de Platon, que pour commander aux Athéniens, il devoit travailler à ſurpaſſer en habileté & en courage les Généraux de leurs ennemis, & après l'en avoir fait convenir, il ſe reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante, *Oh point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penſer à ſurpaſſer un Midias, ſi habile à nourrir des cailles.*

Et qui à cauſe de cela lui fut toûjours fort agréable.) Juſques-là qu'Alcibiade lui laiſſa le commandement de la flotte en ſon abſence, comme Plutarque le dira tantôt, ce qui penſa ruiner les affaires des Athéniens, car il fut battu.

Demosthene appellé le premier des Orateurs.

Témoignage que Demosthene rend à l'éloquence d'Alcibiade.

Autre témoignage de Theophraste.

témoignent, non ſeulement les Poëtes comiques, mais encore le premier de tous les Orateurs, qui, dans ſon oraiſon contre Midias, dit en propres termes *qu'Alcibiade paſſoit pour le plus éloquent homme de ſon tems.* Que ſi nous en croyons Theophraſte écrivain auſſi curieux de l'antiquité & auſſi verſé dans l'hiſtoire qu'aucun Philoſophe, Alcibiade étoit l'homme du monde le plus propre à trouver & à imaginer tout ce qui convenoit aux ſujets qu'il avoit à traiter. Mais en cherchant ce qu'il falloit dire, & les termes les plus propres pour le bien dire, & ne les trouvant pas toûjours, il héſitoit ſouvent & s'arrêtoit au milieu de ſon diſcours, les paroles ne ſe préſentant pas à point nommé, de maniere qu'il repetoit les derniers mots, méditant & cherchant ce qui devoit ſuivre.

Il heſitoit ſouvent, & s'arrêtoit au milieu de ſon diſcours.

Alcibiade nourriſſoit grand nombre de chevaux, & avoit pluſieurs chars.

Il envoye ſept chars aux jeux Olympiques.

Il s'étoit rendu auſſi fort célébre par la quantité de chevaux qu'il nourriſſoit pour les courſes, & par le grand nombre de ſes chars; car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même qui ait envoyé comme lui ſept chars en même tems aux jeux Olympiques; mais d'avoir remporté, comme il fit, le premier, le ſecond, & le quatriéme prix, ſi l'on s'en rapporte à Thucydide, ou

Mais encore le premier de tous les Orateurs.] C'eſt Demoſthene. Voici ſes propres termes, dans l'oraiſon contre Midias, pag. 626. καὶ λέγειν ἰδῶν ἁπάντων, ὥς φασιν, εἶναι δεινότατος. *Il paſſoit, dit-on, pour le plus éloquent des Orateurs.* Ce qui fait voir que Demoſthene n'en jugeoit pas par lui-même, & par conſéquent que de ſon tems il ne reſtoit rien de lui, qui pût faire juger de ſon éloquence.

le troisiéme, si l'on en croit Euripide, cela surpasse l'éclat & la gloire de tous ceux qui ont été possedez de cette ambition. Voici de quelle maniere Euripide en parle dans une Ode. *Je chanterai vos louanges, fils de Clinias ; c'est une belle chose que la victoire ; mais la plus belle de toutes les victoires, & celle dont les Dieux n'ont favorisé que vous seul parmi les Grecs, c'est d'avoir remporté le premier, le second, & le troisiéme prix dans les courses des chariots, aux jeux Olympiques, & de s'être vû deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Herault sans avoir pris la moindre peine.* Et ce qui rendit sa premiere victoire encore plus éclatante, ce fut l'émulation avec laquelle ses concurrens mêmes s'empresserent à lui faire honneur. Les Messeniens lui firent dresser une tente très-magnifique ;

Ode d'Euripide à la louange d'Alcibiade.

C'est d'avoir remporté le premier, le second & le troisiéme prix.] Car il y avoit plusieurs prix pour ces jeux, comme on le voit dans Homere, dont les Poësies donnerent long-tems après lui la premiere idée des jeux Olympiques.

Et de s'être vû deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Heraut sans avoir pris la moindre peine.) Pour éclaircir ce passage d'Euripide, qui paroît d'abord fort difficile, il faut entendre qu'après qu'Alcibiade eut remporté en personne le premier, le second & le troisiéme prix, il vainquit encore deux autres fois absent par les chars qu'il envoya aux jeux, & c'est ce qu'Euripide veut dire par ces mots, *sans avoir pris la moindre peine.*

Ses concurrens.) τῶν πλεμίων, *ses ennemis*, c'est-à-dire, ses *concurrens*, ceux qui lui disputoient le prix, & qui envoyoient des chars aux jeux Olympiques, car non seulement les particuliers y envoyoient, mais aussi les villes. Quoique ce sens là soit fort bon, je crois pourtant qu'il faut rétablir dans le texte la leçon d'un Manuscrit, où au lieu de πλεμίων, on lit πόλεων, & traduire, *ce fut l'émulation avec laquelle les villes mêmes s'empresserent à l'envi à lui faire honneur.* Et c'est la leçon qu'Amiot a suivie.

Honneurs que les villes entieres faisoient à Alcibiade.

la ville de Chio nourrit ses chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes, & ceux de Lesbos donnerent le vin & tout ce qu'il falloit pour sa table, qui étoit très-somptueuse, & où tout le monde étoit reçu. Il est vrai que la calomnie qu'on inventa contre lui, ou effectivement le méchant tour qu'il joüa pour satisfaire son ambition particuliere, donnerent un grand sujet de parler. Il y avoit à Athenes un certain Diomede, qui étoit assez honnête homme, & des amis d'Alcibiade, & qui souhaitoit avec une passion extrême de remporter le prix aux jeux Olympiques; il avoit appris que les Argiens

La ville de Chio nourrit ses chevaux, & lui fournit un grand nombre de victimes.) Antisthene, disciple de Socrate, qui rendoit témoignage de ce qu'il voyoit, écrit que Chio nourrissoit ses chevaux, & que Cyzique fournissoit les victimes. Le passage est remarquable, car cet Auteur assûre que cela ne se fit pas seulement, lorsqu'Alcibiade alla aux jeux Olympiques, mais à toutes ses expéditions de guerre, & à tous les voyages qu'il faisoit; *Toutes les fois*, dit-il, *qu'Alcibiade alloit en voyage, il se servoit de quatre villes des Alliez, comme de ses servantes. Ephese lui fournissoit les tentes aussi magnifiques que celles des Perses; Chio nourrissoit ses chevaux; Cyzique donnoit les victimes & la viande pour sa table, & Lesbos le vin avec toutes les autres choses nécessaires pour sa maison.* Il n'y avoit que des villes fort riches qui pussent soûtenir cette dépense, car Alcibiade, lorsqu'il eut remporté le premier, le second, & le troisiéme prix aux jeux Olympiques, après avoir fait des sacrifices somptueux à Jupiter, donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit assisté aux jeux.

Que les Argiens avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la République.] Il paroît par ce passage que les villes & les Républiques préparoient des chars avec beaucoup de dépense pour les envoyer aux jeux Olympiques, & que quelquefois à force d'argent on les obligeoit à vendre ces chars. Car il y avoit sur cela un entêtement & une émulation, qui approcheroient de la

avoient un char magnifiquement attellé, qui appartenoit à la République, & il ſçavoit qu'Alcibiade étoit tout-puiſſant à Argos où il avoit beaucoup d'amis; il le pria donc inſtamment de lui acheter ce char. Alcibiade, au lieu de l'acheter pour ſon ami, le prit pour lui-même, & laiſſa là Diomede qui ſe déſeſpéroit, & qui prenoit les Dieux & les hommes à témoin de cette noire perfidie. Il ſemble même qu'il y eut ſur cela un procès, car on trouve dans Iſocrate une oraiſon ſur ce char pour le jeune Alcibiade, mais le demandeur eſt nommé *Tiſias* & non pas *Diomede*.

Méchant tour qu'Alcibiade joüa à ſon ami Diomede.

Alcibiade ne ſe fut pas plûtôt appliqué aux affaires, que quoiqu'il fût encore fort jeune, il effaça abſolument tous les autres Orateurs; il n'y en eut que deux qui purent ſe ſoûtenir contre lui, & balancer ſon autorité, Phæax, fils d'Eraſiſtrate, & Nicias, fils de Niceratus; ce dernier étoit déja vieux, & paſſoit pour un des plus grands Capitaines de ſon tems, & Phæax commençoit comme Alcibiade à ſe pouſſer, & étoit iſſu de parens fort nobles, mais il étoit inferieur à ſon rival en beaucoup de choſes, & ſur-tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la converſation, & plus propre à perſuader dans une diſpute particuliere, que capable de ſoûtenir

folie, ſi on pouvoit jamais appeller folie, ce qui contribuë à la grandeur des Etats, & qui rend les peuples amoureux de la gloire. Les victoires des jeux Olympiques, étoient plus éclatantes & ſuivies d'un plus grand honneur que les triomphes de Rome. Faut-il donc s'étonner qu'on y courût avec tant d'ardeur?

avec éclat de grands combats dans les aſſemblées du peuple, car comme dit Eupolis, *Il avoit beaucoup de facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.* On lit encore une oraiſon qui fut écrite contre Alcibiade & contre Phæax, où l'on reproche entre autres choſes au premier qu'il eſtaloit publiquement dans ſa maiſon la vaiſſelle d'or & d'argent de la ville & les vaſes ſacrez, qu'on portoit en pompe aux Proceſſions ſolemnelles, & qu'il s'en ſervoit comme s'ils euſſent été à lui.

Paſſage d'Eupolis ſur l'Eloquence de Phæax.

Il y avoit à Athénes un certain Hyperbolus du Bourg de Perithoide, dont Thucydide même parle comme d'un fort méchant homme, & qui fournit une riche matiere aux Poëtes comiques de ce tems-là, qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il étoit endurci à la mauvaiſe réputation, & inſenſible à l'infamie par un mépris de la gloire, mépris qui eſt certainement une horrible impudence & une folie déſeſperée, mais qui paſſe cependant pour courage & pour force auprès de certaines gens. Cet homme ſans honneur ne plaiſoit à perſonne, mais le peuple ne laiſſoit pas de s'en ſervir pour humilier ceux qui étoient élevez en dignité, & pour leur ſuſciter des affaires. A ſon

Caractére d'Hiperbolus.

Ariſtophane le dechire en pluſieurs endroits de ſes Comedies.

Le mépris de la gloire eſt une horrible impudence, & une folie déſeſperée.

Il avoit une très-grande facilité pour jaſer, & très-peu pour parler.) On peut remarquer ici la difference que les Grecs mettoient entre λαλεῖν & λέγειν. λαλεῖν, c'eſt ce que nous diſons *jaſer*, & λέγειν, c'eſt parler, c'eſt-à-dire, bien parler. Saluſte a imité ce mot d'Eupolis, quand il a dit, *loquax magis quam facundus. Plus grand jaſeur, qu'éloquent.* On peut voir ſur cela le XV. chap. du I. liv. d'Aulugelle.

instigation le peuple étoit alors ſur le point de décerner le ban de l'Oſtraciſme, dont les Athéniens ſe ſervent contre celui des Citoyens qui a la réputation la mieux établie, & la plus grande autorité, bien plus pour ſoulager leur envie que pour remedier à leurs craintes.

Comme il paroiſſoit véritablement que ce ban menaçoit l'un des trois, Phæax, Nicias, ou Alcibiade, celui-ci reunit les factions les plus diviſées, & s'étant ligué avec Nicias, il fit tomber la condamnation ſur leur ennemi commun; d'autres prétendent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phæax qu'il ſe ligua, & que fortifié par ſa faction, il chaſſa de la ville cet infame Hyperbolus qui ne s'y attendoit point; car jamais homme de baſſe naiſſance & de nulle réputation n'a été ſujet à ce banniſſement, comme le témoigne même Platon, le Poëte comique, lorſqu'il dit, en parlant d'Hyperbolus, *il méritoit ſans doute d'être chaſſé à cauſe de ſes mœurs & de ſes actions infames; mais ſa perſonne eſt trop vile, & ſes fletriſſeures trop marquées pour un ſi noble châtiment, & ce n'eſt pas*

Alcibiade ſe ligue avec Nicias, & fait tomber ce ban ſur Hyperbolus.

Paſſage de Platon, Poëte comique.

Il fit tomber la condamnation ſur leur ennemi commun.] Les paroles du texte τῷ Ὑπερβόλῳ κατὰ τὴν ὀστρακοφορίαν ἔτρεψεν, paroiſſent étranges. Il ſeroit difficile de leur donner un ſens que la langue Grecque autoriſât, il vaut mieux lire comme dans un Manuſcrit κατὰ τοῦ Ὑπερβόλου.

Et ce n'eſt pas pour telles gens qu'on a inventé l'Oſtraciſme.) C'eſt pourquoi Thucydide, en parlant de cet infame Hyperbolus dans ſon VIII. liv. dit: *Hyperbolus très méchant homme, & banni du ban de l'Oſtraciſme, non pas par la crainte que l'on eût de ſon crédit & de ſon mérite, mais à cauſe de ſes infamies & de la honte qu'il faiſoit à la ville.*

Dans la vie d'Aristide.

pour telles gens qu'on a inventé l'Ostracisme; mais c'est de quoi nous avons parlé ailleurs plus au long.

Alcibiade jaloux de Nicias.

Alcibiade n'étoit pas moins jaloux de l'admiration que les Etrangers, & les ennemis même avoient pour Nicias, que des grands honneurs que lui rendoient ses Citoyens, car bien qu'il y eût un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedémone, & qu'il eût eu un très-grand soin des prisonniers Spartiates, que les Athéniens avoient faits à Pylos, néanmoins les Lacedemoniens avoient plus d'inclination pour Nicias, parce que c'étoit principalement par son entremise qu'ils avoient obtenu la paix & retiré leurs prisonniers; & l'on disoit communément parmi les Grecs, que Pericles avoit engagé cette guerre, mais que Nicias l'avoit finie; la plûpart même appelloient cette paix *la paix de Nicias*. Alcibiade donc extrêmement blessé de ces avantages de son

Droit d'hospitalité, entre Alcibiade & les Lacedemoniens.

Car bien qu'il y eut un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedemone.] Il y a dans le texte de Plutarque une faute très-considérable, mais une faute de copiste, qui a mis Nicias au lieu de mettre Alcibiade, & qui fait dire par Plutarque que Nicias étoit hôte des Lacedemoniens de pere en fils, ce qui est faux, c'étoit Alcibiade. Thucydide le prouve dans le cinquiéme livre, où il dit que la famille d'Alcibiade avoit un ancien droit d'hospitalité avec les Lacedemoniens; que son ayeul avoit renoncé à ce droit, mais qu'Alcibiade avoit eu en vûë de le renouveller en rendant toutes sortes de bons offices à leurs prisonniers. Et voilà ce qui augmentoit considérablement la douleur & la rage d'Alcibiade, de voir que les Lacedemoniens malgré l'ancien droit d'hospitalité qui avoit lié de tout tems sa famille avec eux, & malgré les soins qu'il avoit pris des prisonniers Spartiates, ils eussent plus de penchant pour Nicias qui ne leur étoit rien. Cela aggrava extrêmement ses sujets de plainte, cette faute de Copiste est corrigée dans un Ms., où on lit ὁ Ἀλκιβιάδης au lieu de ὁ Νικίας.

rival

rival & plein d'envie, resolut de rompre la paix.

La premiere chose qu'il fit pour y réussir, c'est qu'ayant sçû que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates, qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient, il les flatta secrétement de l'esperance que les Atheniens leur donneroient du sécours, & par des gens affidez, qu'il leur envoyoit secrétement, ou parlant lui-même en particulier aux principaux du peuple, il les encouragea à ne point céder, & les exhorta à se tourner vers les Atheniens, qui étoient, disoit-il, sur le point de se repentir du traité qu'ils avoient fait, & de rompre une paix qui leur étoit desavantageuse.

Moyen dont Alcibiade se servit pour rompre la paix.

Mais après que les Lacedémoniens eurent fait alliance avec les peuples de la Beotie, & qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte démoli, & non pas fortifié, comme ils s'y étoient engagez, Alcibiade qui vit les Atheniens extrémement indignez de cette mauvaise foi, n'oublia rien pour les irriter davantage, & profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias, il souleva contre lui le peuple par des accusations qui ne

Et qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte.) Une des conditions du traité, que les Lacedémoniens avoient fait avec les Beotiens, étoit que ceux-ci leur remettroient le fort de Panacte en l'état qu'il étoit, afin qu'en le rendant aux Atheniens ils pussent retirer le fort de Pyle, mais les Beotiens le raserent. Les Atheniens crurent que cela s'étoit fait d'intelligence avec les Lacedémoniens, Thucydide liv. V. Panacte étoit un fort entre la Beotie & l'Attique.

Accusations d'Alcibiade contre Nicias.

manquoient pas de vrai-semblance; car il lui reprochoit que pendant qu'il étoit Général de l'armée il avoit negligé de prendre prisonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laissez dans l'Isle de Sphacterie, & que d'autres les ayant pris, il les avoit rélachez & rendus pour faire plaisir aux Lacedémoniens; il ajoûtoit qu'étant fort bien avec ces derniers il n'avoit pas fait la moindre démarche pour les empêcher de s'unir avec les Beotiens & avec ceux de Corinthe, mais qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun peuple de Grece, quelque bien intentionné qu'il fût, ne pût s'allier avec les Atheniens, que du consentement de Lacedémone.

Embarras de Nicias; il en est tiré par l'arrivée des Ambassadeurs de Lacedémone.

Cela déconcerta extrémement Nicias; mais justement dans ce tems-là, comme par un coup de fortune, il arriva des Ambassadeurs de Lacedémone, qui d'abord tinrent des propos très-gracieux, & déclarerent qu'ils venoient avec

Qu'il avoit negligé de prendre prisonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laissez dans l'Isle de Sphacterie.) Les Lacedémoniens, après la perte du fort de Pyle, laisserent dans l'isle de Sphacterie une garnison de trois cent vingt hommes, outre les Ilotes, sous le commandement d'Epitadas, fils de Molobrus. Nicias ne s'empara pas de cette Isle pendant son Généralat, & Cleon lui ayant succedé avec Demosthene, s'en rendit maître après un long combat, tua une partie de la garnison, fit les autres prisonniers de guerre, & les mena à Athenes. Parmi les prisonniers il y avoit cent vingt Spartiates; Nicias les fit rendre ensuite, & ce sont ces prisonniers que Thucydide appelle toûjours *les prisonniers de l'Isle*.

Dans l'Isle de Sphacterie.) Petite Isle vis-à-vis du fort de Pyle, au bas du Peloponese, elle couvroit le port, & en rendoit l'entrée très-difficile.

plein pouvoir de terminer tous leurs differends, en accordant tout ce qui paroîtroit juste & raisonnable. Le conseil reçut très-agréablement leurs propositions, & le peuple devoit s'assembler le lendemain. Alcibiade qui craignoit le succès de cette assemblée, mit tout en œuvre pour obliger les Ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Quand ils se furent abouchez, *Que faites-vous, Seigneurs Spartiates*, leur dit-il, *ignorez vous que le Conseil traite toûjours avec beaucoup de moderation & d'humanité ceux qui s'adressent à lui, & que le peuple est hautain & n'aspire qu'à de grandes choses? si vous vous vantez de vos pleins pouvoirs, le peuple ne manquera pas d'en abuser, & vous forcera de lui accorder tout ce qui lui viendra en tête; défaites-vous donc de cette simplicité, & si vous voulez avoir raison des Atheniens, & n'être point réduits à leur rien ceder au-delà de ce que vous avez resolu, traitez avec eux comme si vous aviez les mains liées; je vous aiderai en tout & par tout, pour obliger les Lacedémoniens.* Il leur confirma ces promesses par serment, ainsi il les éloigna de Nicias, attira leur con-

Ruse dont Alcibiade se sert auprès des Ambassadeurs de Lacedémone.

Alcibiade, qui craignoit le succès de cette assemblée.) Il craignoit que le peuple, leurré par ces Ambassadeurs, ne traîtât avec Lacedemone, & ne réjettât l'alliance d'Argos, ce qui auroit rompu toutes ses mesures.

Que faites vous, Seigneurs Spartiates.] Thucydide, qui raconte ce fait dans son cinquiéme livre, ne rapporte point le discours qu'Alcibiade fit à ces Ambassadeurs. Je ne sçai d'où Plutarque l'a tiré. Peut-être avoit-il vû des Mémoires que nous n'avons plus; peut-être aussi qu'il l'a fait lui-même; il est certain qu'il entre parfaitement dans l'esprit d'Alcibiade & dans ses motifs.

fiance, & les éblouït de maniere, qu'ils admiroient sa profondeur dans la politique & sa grande habileté, & le regardoient comme un homme extraordinaire.

Le lendemain le peuple étant assemblé, les Ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur ambassade, & ce qu'ils avoient à proposer. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voye d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclurre. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, non point en homme qui leur faisoit tort, mais en homme qui recevoit d'eux une très-grande injustice; il les appelle fourbes & perfides, & leur reproche qu'ils n'étoient venus pour rien de bon. Le Conseil entre dans les mêmes sentimens & le peuple s'irrite. Nicias, qui ignoroit la ruse & la tromperie d'Alcibiade, est dans un étonnement extrême, & dans une très-grande consternation de ce changement, dont il ne pouvoit comprendre la cause. Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade,

Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade, élû Général, oblige les Atheniens, &c.] Cela ne se passa pas dans la même assemblée, car un tremblement de terre étant survenu, on remit au lendemain, & le lendemain il fut resolu qu'avant que de rien conclurre, on envoyeroit des Ambassadeurs à Lacedémone pour l'obliger à rompre avec les Beotiens. Ceux de Lacedémone, entraînez par la faction d'un des Ephores, répondirent qu'ils ne vouloient pas renoncer à cette alliance, & sur cela les Atheniens conclurent une ligue pour cent ans avec ceux d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Thucydide dans son liv. V. rapporte tout le Traité comme il

élû Général, oblige les Atheniens à faire alliance avec les peuples d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Personne ne sçauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but; mais ce fut pourtant un coup de partie, d'avoir desuni & ébranlé presque tout le Peloponese, d'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée, d'avoir éloigné des Atheniens les malheurs de cette guerre, & d'avoir fait courir aux Lacedémoniens tout le danger de ce combat, dans lequel la victoire ne pouvoit leur rien donner de considérable, au lieu que leur défaite les réduisoit à la derniere extrémité, & les mettoit hors d'état de pouvoir sauver même Lacedémone qu'avec beaucoup de peine.

Jugement remarquable de Plutarque sur ce procedé d'Alcibiade.

Ville d'Arcadie.

Jugement de Plutarque sur la bataille de Mantinée.

étoit écrit sur des colomnes de pierre à Athenes, à Argos & à Mantinée, & sur une plaque de cuivre dans le lieu où les jeux Olympiques étoient célébrez.

A faire alliance.] Ce traité fut fait la premiere année de l'Olympiade LXXXX. 418. ans avant la naissance de Nôtre Seigneur, cinq ou six ans après ce que Plutarque vient de raconter de la prise de Pyle & de l'Isle de Sphacterie par les Atheniens.

Personne ne sçauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but.) Il y a aujourd'hui des politiques qui ne sont pas si scrupuleux, je ne sçai même s'il y en auroit un seul qui fût de l'avis de Plutarque, & qui condamnât ce moyen, dont Alcibiade se servit pour faire un coup aussi important. Cependant le jugement de Plutarque est très-solide. Tout ce qui se fait par fraude & par surprise, ne peut être approuvé avec raison.

D'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée.) Cette bataille se donna près de trois ans après la ligue d'Athenes avec Argos, c'est-à-dire, la troisiéme année de l'Olympiade LXXXX. Le jugement que Plutarque fait ici est remarquable, il ne juge pas par les évenemens. Les Atheniens & leurs Alliez fu-

D'abord après le combat de Mantinée, les principaux Officiers des troupes Argiennes entreprirent d'abolir le gouvernement populaire dans Argos, & de se rendre maîtres de la ville, & les Lacedémoniens y arrivant à point nommé, les appuyerent, de maniere qu'ils vinrent à bout de leur dessein. Mais peu de tems après le peuple ayant repris les armes, & étant le plus fort, Alcibiade qui survint fort à propos, leur assûra leur victoire, & leur persuada de tirer de longues murailles jusqu'à la mer, pour mettre leur ville en état d'être toûjours sécouruë des forces des Atheniens. Pour cet effet il leur amena d'Athenes des Massons & des Tailleurs de pierre, & leur témoigna toute sorte d'affection & d'attachement à leurs intérêts, en quoi il n'aqueroit pas moins de crédit & de forces pour lui-même en particulier, qu'il en procuroit à sa ville. Il persuada aussi à ceux de Patres de joindre leur ville à la mer par des murailles de même, & sur cela, quel-

Car les Lacedémoniens étoient fort ennemis du Gouvernement populaire.

L'Eté suivant.

Car il se procuroit par-là une retraite assûrée, & une protection en cas de besoin.

Patres, ville d'Achaïe.

rent vaincus à Mantinée par les Lacedémoniens; cependant Plutarque ne laisse pas d'admirer la prudence d'Alcibiade, d'avoir suscité tant d'ennemis à ces derniers, & de les avoir engagez dans une guerre, dans laquelle ils ne pouvoient rien gagner, & où ils courroient risque de tout perdre. Alcibiade se vante de ce trait de politique, comme d'un très-grand exploit, & il dit en propres termes, *que depuis ce combat de Mantinée les Lacédemoniens, quoi que victorieux, se défioient encore de leurs forces.* Thucyd. livre VI.

Entreprirent d'abolir le Gouvernement populaire.] Ils profitoient de la consternation où le peuple d'Argos étoit après la perte de la bataille, car ils sentoient bien que ce peuple abbattu n'auroit pas la force de s'y opposer, &

qu'un leur ayant dit en raillant, *les Atheniens vous avaleront un beau matin. Cela pourra être*, répondit Alcibiade, *mais ils les avaleront peu à peu en commençant par les pieds; au lieu que les Lacedémoniens pourroient bien les avaler tout d'un coup en les prenant par la tête.* Mais dans le tems qu'il travailloit à agrandir les Atheniens par mer, il les excitoit à augmenter aussi leur puissance par terre, exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule, où on les faisoit jurer *qu'ils*

qu'ils s'en rendroient les maîtres. Les Lacedémoniens appuyoient ce dessein, bien persuadez qu'ils seroient maîtres d'Argos, s'ils pouvoient y abolir le Gouvernement populaire, & y établir l'Oligarchie.

Mais ils les avaleront peu à peu.] Car cette muraille leur serviroit de rempart. Cette réponse d'Alcibiade fait voir dans quel esprit il donnoit ses conseils. Il avoit deux veuës, l'une d'assûrer le sécours des Atheniens à ces places, & l'autre de les fortifier contre ces mêmes Atheniens en cas qu'il fût obligé lui-même de s'y retirer. Cette muraille de Patres ne fut pas achevée, les Corinthiens, ceux de Sicyone & d'autres voisins, à qui elle étoit fort suspecte, y accoururent pour l'empêcher.

Exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule.] Cecrops eut trois filles, Agraule, Erse, & Pandrose. La guerre s'étant émûë entre les Atheniens & les Eleusiniens, les premiers consulterent l'Oracle d'Apollon qui leur répondit, qu'elle ne finiroit heureusement pour eux, que si quelqu'un se devoüoit pour la Patrie. Dès que cet Oracle fut divulgué, Agraule se précipita de la citadelle, & par sa mort elle procura la victoire à Erechthée son ayeul. Les Atheniens, pour reconnoître cette générosité, consacrerent à cette Heroine un bois & un Temple à l'entrée de la citadelle, & ordonnerent qu'à l'avenir avant que de marcher pour aucune expédition, ils obligeroient toute la jeunesse à faire dans ce bois le serment dont Plutarque parle ici, & qui est une espece de devouëment pour la Patrie. Il est parlé de ce serment dans l'Oraison de Demosthene de Falf. Legat. *Qui est-ce*, dit-il, *qui a*

Plaisant serment que les Atheniens faisoient prêter à la jeunesse, avant qu'elle marchât pour aucune expédition.

ne reconnoîtroient de bornes à l'Attique qu'au de-là des bleds, des orges, des vignes & des oliviers, pour leur inspirer par-là que toute la terre cultivée & portant fruit étoit de leur domination légitime.

Vices d'Alcibiade, & la vie desordonnée qu'il menoit.

Les villes comme les particuliers avoient des enseignes ou devises.

Mais tous ces grands exploits de politique, ces beaux discours, cette élevation, cette étenduë d'esprit, & cette habileté consommée, en un mot, toutes ces vertus étoient mêlées de fort grands vices. Car Alcibiade vivoit plongé dans un luxe prodigieux; ce n'étoit tous les jours que débauches, que fêtes, qu'amours, & qu'emportements de jeunesse; il étoit si effeminé, qu'il traînoit dans les places publiques de longs manteaux de pourpre, que sur mer, pour coucher plus mollement, il faisoit percer le plancher de son vaisseau, afin que son lit, au lieu d'être sur des planches fort dures, fût suspendu sur des sangles, & qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or, où au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens, on voyoit un

renouvellé le décret de Miltiade & de Themistocle? Qui est-ce qui a ressuscité le serment de nôtre jeunesse dans le bois sacré d'Agraule? n'est-ce pas lui? Mais Demosthene ne l'explique point. Dans le texte au lieu de ἐν Ἀγραύλῳ, le sçavant Henry de Valois a eu raison de corriger ἐν Ἀγραύλου *dans les bois d'Agraule.*

Et qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or.] Quelqu'un dit dans Athenée qu'il étoit d'or & d'yvoire.

Où au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens.] Ces enseignes ordinaires des Atheniens étoient, Minerve, l'Olivier & la Choüette. Car dans les premiers tems les particuliers & les villes avoient leurs Enseignes, c'est-à-dire, comme nous parlons aujourd'hui, leurs armes, qui étoient proprement les emblêmes,

Amour

Amour armé d'un foudre, enfin par toute ſa magnificence & par ſa dépenſe, auſſi inſolente qu'exceſſive, il inſultoit ſes Citoyens.

La dépenſe d'Alcibiade exceſſive & inſolente.

Les principaux & les plus ſages ne ſe contentoient pas de ne pouvoir ſouffrir ces manieres & de les déteſter, ils craignoient de plus les ſuites de cette audace, de cette profuſion & de ce profond mépris des loix, qu'ils regardoient comme autant de moyens monſtrueux pour arriver à la tyrannie. Ariſtophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination que le peuple avoit pour lui, lors qu'il dit dans une de ſes

ou de leur origine, ou de leurs actions, ou de leurs inclinations. Il n'y avoit que les gens connus, & qui avoient de la réputation qui portaſſent de ces armes & de ces deviſes. Les ſoldats avoient des boucliers tout blancs & tout unis, c'eſt pourquoi Eſchyle appelle les troupes de Thebes λευκασπιν λαόν,

λευκάσπις ὄρνυται λαός.

Virgile en parlant d'un Prince qui n'avoit encore rien fait, dit *parmaque inglorius alba*, où l'on peut voir la remarque de Servius. Quand j'ai appellé ces armes des deviſes, je n'ai pas parlé improprement, car il y a chez les Anciens des exemples de ce que nous appellons des deviſes. Eſchyle en fournit pluſieurs dans ſa Tragedie des ſept Chefs contre Thebes, Capaenée portoit ſur ſon bouclier un homme nud, tenant une torche au poing, avec ce mot pour legende πρήσω πόλιν, *j'embraſſerai la ville*. Eteocle portoit ſur le ſien un ſoldat qui eſcaladoit une tour avec ce mot, *malgré Mars même*, & celui de Polynice avoit un homme armé d'armes d'or, & la Juſtice qui marchoit devant lui, & qui le conduiſoit, avec ce mot, *je le remettrai ſur le Thrône*. Sa figure qui repréſentoit la Juſtice, étoit nommée, ce qui nous paroît aujourd'hui contre les Loix des bonnes deviſes, où le corps doit être ſi bien repréſenté, qu'il ſoit connu ſans être nommé.

Ariſtophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination.] C'eſt dans la IV. ſce. du V. acte des Grenoüilles, où Bacchus, deſcendu aux Enfers pour y chercher un bon Poëte, & ne pouvant ſe déterminer ſur le choix entre Eſchyle & Euripide, leur dit enfin, *O ça j'emmenerai avec moi ce-*

Dans les Grenoüilles.

pieces *il le hait, & ne peut se passer de lui*, & quelques vers plus bas par une allusion plus piquante, *il ne faut point nourrir de lion dans sa ville, mais si on fait tant que d'y en nourrir un, il faut s'accommoder à son naturel feroce.*

Il disoit lui-même que sa magnificence relevoit la gloire d'Athenes, & étonnoit les ennemis.

Véritablement les largesses, dont il regaloit le peuple, la somptuosité des jeux & des spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des présens qu'il faisoit à la ville, & sur lesquels il n'étoit pas possible d'encherir, la gloire de ses Ancêtres, la grace & la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage & à l'experience, & toutes ses autres grandes qualitez, faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses fautes, & les supportoient patiemment, tâchant toûjours de les diminuer & de les couvrir sous des noms doux & favorables, car ils les appelloient des jeux, des gentillesses, & des lueurs d'humanité & de bon naturel, comme lors qu'il retint chez lui en prison le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa maison, & qu'il le ren-

Les Atheniens lui pardonnoient ses fautes, & les déguisoient sous des noms favorables.

Il retient en prison le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il eut peint sa maison.

lui de vous deux qui donnera les meilleurs conseils à la République; que pensez-vous d'Alcibiade? Avant que de répondre à cette question, Eschyle lui demande prudemment, *mais que pense de lui la ville d'Athenes?* *ce qu'elle en pense?* répond Bacchus, *elle le hait, & cependant elle le veut avoir, & ne peut se passer de lui.* Sur cela les deux Poëtes disent chacun leur Sentence, qui renferme le jugement qu'ils font d'Alcibiade, & le conseil qu'ils donnent aux Athéniens, Euripide dit: *Je hais le Citoyen lent à faire du bien à sa Patrie, & prompt à la précipiter dans les plus grands maux, & qui fecond en ressources pour lui-même, en manque pour son pays.* Et Eschyle dit, *il ne faut point nourrir, &c.* cela méritoit d'être éclairci.

Comme lors qu'il retint chez lui le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa mai-

voya enſuite, après l'avoir comblé de préſens; comme lors qu'il donna un ſoufflet à Taureas, qui vouloit le ſurpaſſer dans la magnificence de ſes jeux, & lui diſputer la victoire; & comme lors que parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans l'Iſle de Melos, il prit une jeune captive pour maîtreſſe, & fit élever un enfant qu'il en eut. Voilà ce qu'ils appelloient des lueurs de bon naturel & des gentilleſſes. Cependant avec tout ce bon naturel il fut la principale cauſe du meurtre qu'on fit de tous les jeunes Meliens, par le conſentement qu'il donna au décret qui auto-

Il donne un ſoufflet à Taureas qui lui diſputoit la victoire dans les jeux.

Il prend une captive pour maîtreſſe.

Il fut la cauſe du meurtre des Meliens.

ſon.) Ce Peintre cajoloit la maîtreſſe d'Alcibiade. Il eſt difficile de ſe dérober aux yeux d'un amant jaloux; Alcibiade prit le Peintre ſur le fait, & pour toute punition, il le tint enfermé chez lui juſqu'à ce qu'il eût achevé de peindre ſa maiſon. Demoſthene touche cette aventure dans ſon Oraiſon contre Midias.

Comme lors qu'il donna un ſoufflet à Taureas.] Ce Taureas fut Chorague dans le même tems qu'Alcibiade, c'eſt-à dire, qu'ils faiſoient chacun les frais des jeux qu'on donnoit au peuple; & comme cela ſe faiſoit avec beaucoup d'émulation, Alcibiade qui ne pouvoit ſouffrir que perſonne voulût s'égaler à lui, donna au milieu de la fête un ſoufflet à ce Concurrent trop ambitieux, mais, comme dit Demoſthene dans ſon Oraiſon contre Midias, il n'y avoit pas encore de loi pour empêcher ou pour punir ces violences.

Parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans l'iſle de Melos.) L'iſle de Melos, une des Cyclades, & colonie des Lacedemoniens, refuſoit d'obéïr à Athénes. Les Athéniens y envoyerent Alcibiade avec trente-ſix vaiſſeaux, & trois mille hommes de troupes, la derniere année de l'Olympiade LXXXX. Cette armée ne fit que bloquer la ville, & l'année ſuivante, au commencement de l'hyver de nouvelles troupes étant arrivées d'Athenes ſous la conduite de Philocrate, fils d'Eudamus, Melos ſe rendit à diſcretion. Les Athéniens tuérent tous les hommes en état de porter les armes, & emmenerent priſonniers les femmes & les enfans. Thucyd. liv. v.

Par le conſentement qu'il donna au décret.) Thucydide, qui rap-

C'étoit Aglaophon, contemporain d'Alcibiade.

risa cette barbarie. Le peintre Ariſtophon ayant peint la Courtiſane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein, tout le peuple courut en foule à ce tableau, & le vit avec un fort grand plaiſir. Mais toutes ces choſes déplaiſoient extrémement aux plus âgez & aux plus ſages du peuple, & elles leur paroiſſoient des marques ſûres d'une ambition Tyrannique, qui fouloit aux pieds toutes les loix & les coûtumes du pays. Et à ce propos il ſemble qu'Archeſtratus n'en jugeoit pas mal, lors qu'il dit que *la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Un jour comme il ſortoit d'une aſſemblée,

porte l'Hiſtoire de ce meurtre des Meliens, ne parle point de ce décret. Peut-être qu'il l'a ſupprimé comme une choſe trop honteuſe à ſon pays, & qu'il a voulu que la poſterité prît cette action barbare pour un emportement des troupes irritées de la longue réſiſtance des Meliens.

Le peintre Ariſtophon ayant peint la Courtiſane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans ſon ſein.) Athenée nomme le peintre Aglaophon, & non pas Ariſtophon, & conte autrement cette hiſtoire; il dit qu'Alcibiade revenant des jeux Olympiques où il avoit été couronné, rapporta deux Tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade, c'eſt-à-dire, par les Déeſſes qui préſidoient à ces jeux; & dans l'autre il étoit repréſenté couché dans le ſein de la Courtiſane Nemea, comme ſe délaſſant de ſes travaux. Ce dernier Tableau d'Alcibiade me fait ſouvenir de celui que Lucrece fait de Mars couché dans le ſein de Venus, & qui eſt un morceau de Poëſie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homere.

Le peuple courut en foule à ce Tableau, & le vit avec un fort grand plaiſir.) J'aurois été en cela comme le peuple. Ces vieux Athéniens, qui condamnoient Alcibiade, étoient de trop mauvaiſe humeur, & par leur ſeverité ils firent plus de mal à l'Etat, que n'auroient jamais fait tous les excez d'Alcibiade, s'ils les avoient pris comme il falloit. C'eſt ce qu'il ſeroit aiſé de prouver par Thucydide même.

très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de voir les honneurs que le peuple lui rendoit en le reconduiſant, Timon le Miſanthrope l'ayant rencontré, non ſeulement ne ſe détourna point & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit tout le monde, mais il alla audevant de lui, & lui tendant amiablement la main, *courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir, car tu t'agrandis heureuſement pour la ruine de tout ce peuple.* Ce mot fut reçu fort differemment; il y en eut qui ne firent qu'en rire, d'autres en furent indignez contre Timon, & le chargerent d'injures; mais il y en eut auſſi qui le releverent, & qui en furent toûjours frappez, tant l'inégalité des mœurs d'Alcibiade rendoit diverſe & mal aſſûrée l'opinion qu'on avoit de lui.

Mot de Timon le Miſanthrope à Alcibiade.

Sur la fin de la vie de Pericles, les Athéniens ſe mirent en tête de conquerir la Sicile, & après

Deſſein des Athéniens de conquérir la Sicile.

Sur la fin de la vie de Pericles, les Athéniens ſe mirent en tête de conquerir la Sicile.] Pericles par ſa prudence refrenoit cette folle ambition des Athéniens. Il leur diſoit toûjours qu'en ſe tenant en repos, en s'appliquant à la marine, en ne briguant & ne remuant point pour avoir des armées à commander, & en ne précipitant point leur ville dans des entrepriſes dangereuſes, ils rendroient leur République floriſſante, & ſeroient toûjours au-deſſus de leurs ennemis. Après ſa mort ils ſe moquerent de ſes maximes, chaque Citoyen ne ſuivit que ſon interêt, ou ſon ambition, & la ville peu à peu ſe trouva engagée dans des expéditions qui firent honneur à la prévoyance de Pericles. La plus ruineuſe fut celle de Sicile, où ils commirent fautes ſur fautes, & périrent juſtement par l'endroit que Pericles avoit marqué; car pendant qu'ils ne penſoient qu'à cabaler, & qu'ils rempliſſoient Athénes de diviſion & de trouble pour diſputer les premiers emplois, ils laiſſoient périr leurs flottes & leurs armées.

Et après ſa mort ils mirent là

ſa mort ils mirent la main à l'œuvre pour cette expédition, & ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, ou maltraitées par les Syracuſains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces; mais celui qui alluma le plus cette ardeur, & qui perſuada le plus fortement aux Athéniens d'aller, non pas peu à peu, & par pelottons, mais tout d'un coup & avec

Alcibiade perſuade aux Atheniens d'aller attaquer la Sicile.

main à l'œuvre.) Pericles mourut la derniere année de l'Olympiade LXXXVII. la troiſiéme année de la guerre du Peloponeſe. Deux ans après les Athéniens envoyerent des vaiſſeaux à Regge pour le ſecours des Leontins attaquez par les Syracuſains. L'année ſuivante ils en envoyerent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoyerent une nouvelle flotte un peu plus forte, mais les Siciliens ayant renoncé à leurs diviſions par les conſeils d'Hermocrate, la flotte fut renvoyée, & les Atheniens, enragez de ce que leurs Généraux n'avoient pas conquis la Sicile, en envoyerent deux en exil, Pythodore & Sophocle, & le troiſiéme, Eurymedon fut condamné à une groſſe amende, tant leur proſpérité les avoit aveuglez, en leur perſuadant que rien n'étoit capable de leur reſiſter, & qu'il leur étoit aiſé de venir à bout des choſes les plus difficiles, comme des plus aiſées, & de réüſſir avec peu de vaiſſeaux, comme avec les plus grandes flottes.

Et ſous prétexte d'envoyer de tems en tems des ſecours d'armes & de troupes aux villes opprimées, &c.) Plutarque a bien pris l'eſprit du beau diſcours qu'Hermocrate fait aux Siciliens dans le IV. liv. de Thucydide, où il leur dit, *Il ne s'agit pas dans ce Conſeil de nos affaires particulieres; il s'agit de voir comment nous pourrons faire pour arracher toute la Sicile aux Atheniens, qui ne cherchent qu'à l'envahir; ſi nous ſommes ſages, mes paroles ne ſont pas ſi preſſantes pour nous obliger à terminer tous nos differens, que la préſence ſeule des Atheniens, qui étant les plus puiſſans des Grecs, ſont venus ſous prétexte de nous ſecourir, mais en effet avec un eſprit ennemi pour profiter de toutes nos fautes, & pour faire tourner à leur avantage nos diſſentions.* Je me ſuis un peu arrêté ſur ces endroits pour faire connoître les vûës des Atheniens & leur politique.

une grosse flotte, envahir & subjuguer cette isle, ce fut Alcibiade en repaissant le peuple de grandes esperances, & en se flattant lui-même de parvenir à des choses encore plus grandes que celles qu'il lui promettoit; car au lieu que les autres regardoient la conquête de la Sicile comme le but & la fin de cette guerre, il la regardoit comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit.

Comment il regardoit la conquête de la Sicile.

Nicias qui trouvoit qu'il étoit bien difficile de prendre Syracuse, n'oublioit rien pour détourner le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui toutes les nuits dans ses songes prenoit Carthage, soûmettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, & se rendoit maître du Peloponese entier, ne faisoit presque de la Sicile que le magasin de ses troupes. Il avoit pour lui tous les gens, qui sans rien approfondir davantage, étoient enchantez des grandes esperances qu'il leur donnoit, & écoutoient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontoient de cette expédition, de maniere que la plûpart passoient les journées entieres dans les palestres & autres lieux d'exercice à tracer sur la poussiere la figure de l'isle & le plan de l'Afrique & de Carthage. Mais on dit que Socrate & Meton l'Astrologue ne se promettoient rien de bon de cette entreprise. L'un fut inspiré sans doute par son es-

Nicias s'oppose à l'expédition de la Sicile.

Socrate & Meton très-contraires à la guerre de Sicile.

L'un fut inspiré sans doute par son esprit familier.) Sur cet esprit familier de Socrate, on peut voir l'argument que j'ai mis à la tête

Socrate inspiré par son esprit familier.

prit familier, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé, & l'autre conduit, ou par sa raison qui lui faisoit prévoir & craindre l'avenir, ou par les regles de son art prophétique, fit semblant d'être fou, & prenant une torche allumée, il alla mettre le feu à sa maison. D'autres prétendent qu'il ne contrefit nullement le fou, qu'il mit le feu à sa maison pendant la nuit, & que le lendemain matin il comparut dans la place publique, & conjura les Athéniens, qu'attendu la perte qu'il venoit de faire, & l'état malheureux où il se trouvoit, ils eussent la charité de lui laisser son fils, & de le dispenser de cette guerre, & en trompant ses Citoyens de cette maniere, il obtint ce qu'il demandoit.

Meton met le feu à sa maison pour faire dispenser son fils d'aller à la guerre de Sicile.

Nicias nommé Général avec Alcibiade & Lamachus.

Nicias fut nommé un des Généraux malgré lui, car sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cause d'Alcibiade, qu'on lui donnoit pour Collegue. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succez de cette guerre, s'ils n'en abandon-

de l'Apologie de Socrate dans Platon. tom. 2.

Et l'autre conduit, ou par sa raison, &c. ou par les regles de son art.] Plutarque rapporte ici les deux jugemens que l'on fit de cette action de l'Astronome Meton. Les uns vouloient qu'il eût prévû par les regles de son art l'échec, que les Athéniens reçurent en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronostic qu'à sa seule raison, à son bon sens. Plutarque s'en tenoit sans doute à celle-ci, car quoi que credule & superstitieux, il n'étoit pas trop porté à croire les impertinences de l'Astrologie, comme on peut le voir dans les remarques sur la vie de Romulus.

noient pas la conduite à Alcibiade ſeul, & s'ils temperoient ſon ardeur & ſon audace, par la ſageſſe & par la prudence de Nicias. Car pour le troiſiéme Général, Lamachus, quoi qu'il fût déja avancé en âge, il ne paroiſſoit ni moins boüillant qu'Alcibiade, ni moins temeraire dans les occaſions.

Les Atheniens étant donc aſſemblez pour déliberer ſur le nombre des troupes, & ſur les moyens de fournir à cet armement, Nicias fit encore tous ſes efforts pour s'y oppoſer & pour rompre ce projet de guerre. Mais Alcibiade ayant fortement combattu ſon avis, & l'ayant emporté, le Rheteur Demoſtrate dreſſa le décret, & dit, *qu'il falloit laiſſer les Géneraux abſolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs*, à quoi le peuple donna les mains.

Quand tout fut prêt pour le départ, il arriva beaucoup de ſignes fâcheux, ſur tout les fêtes d'Adonis, qui échûrent juſtement dans ce

Fêtes d'Adonis arrivent dans le tems qu'on s'embarquoit pour la Sicile.

Nicias fit encore tous ſes efforts pour s'y oppoſer.] Thucydide rapporte dans le VI. liv. le diſcours que Nicias fit dans le Conſeil, & il merite d'être lû, car il eſt d'une grande beauté, & tout plein d'une ſageſſe profonde qu'on ne peut ſe laſſer d'admirer.

Mais Alcibiade ayant fortement combattu ſon avis, & l'ayant emporté.] Thucydide rapporte auſſi ce diſcours d'Alcibiade, & autant qu'il paroît de ſageſſe & de prévoyance dans celui de Nicias, autant trouve-t-on de preſomption & de folle temerité dans celui d'Alcibiade, malgré les belles couleurs dont il tâche de les couvrir. Mais il étoit impoſſible que la vanité ne l'emportât ſur la prudence dans l'eſprit d'un peuple enyvré de ſes proſperitez, & corrompu par ſa puiſſance.

Et ſur tout les fêtes d'Adonis.) Venus fut ſi affligée de la mort d'Adonis, que les Payens, pour

tems-là, parurent d'un préſage très-funeſte; car dans toutes les ruës on ne voyoit que des figures qui repréſentoient les morts que l'on va enterrer, & des femmes qui ſe frappant la poitrine, imitoient parfaitement la triſte pompe des enterrements avec des chants fort lugubres.

Statuës de Mercure mutilées en une nuit.

De plus, toutes les ſtatuës de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit, ce qui émut & troubla la plûpart de ceux même qui ſe moquoient ordinairement de ces ſortes de prodiges. On voulut inſinuer que les Corinthiens, en fa-

témoigner leur devotion à cette Déeſſe, établirent des fêtes où ils célébroient cette mort au commencement de l'été, toutes les villes étoient en deüil, on mettoit des bieres à toutes les portes, & on portoit en proceſſion les Statuës de Venus & d'Adonis, & des cuvettes, où l'on avoit fait venir à force de ſoin du bled, des herbes, des laictues; & on appelloit ces cuvetes, *les jardins d'Adonis.* Les laictues étoient de la fête, parce qu'on prétendoit qu'Adonis avoit été tué ſous une laictuë. Il n'eſt pas mal-aiſé de deviner le myſtere de cette Fable, on n'a qu'à ſe ſouvenir que la laictuë eſt fort contraire à l'amour. Ces fêtes n'étoient pas ſeulement celébrées à Athenes, mais dans toute la Grece, dans les Iſles & en Egypte. Le peuple de Dieu fut infecté de cette contagion, & on vit cette abomination dans Jeruſalem même, comme le témoigne le Prophete Ezechiel. 8. 14. *Et ecce ibi mulieres ſedebant, plangentes Adonidem.* Après la fête on jettoit les jardins dans la mer, ou dans la riviere. J'en ai fait une remarque ſur le ſecond Manuel d'Epictete.

De plus, toutes les Statuës de Mercure ſe trouverent mutilées en une nuit.) Les Atheniens avoient à la porte de leurs maiſons des Statuës de Mercure faites de pierre toutes quarrées, & de figure cubique, pour marquer la ſolidité de la raiſon, & la ferme aſſiette de la verité, qui de quelque ſens qu'on les tourne, ſe trouvent toûjours ſtables.

On voulut inſinuer que les Corinthiens en faveur des Syracuſains, qui deſcendoient d'eux. [Le Corinthien Archias, un des deſcendants d'Hercule, fut le chef de cette Colonie qui s'établit à Syracuſe. Thucyd. Strab.

veur des Syracuſains, qui deſcendoient d'eux, avoient commis ce crime, dans l'eſperance que la terreur du préſage retiendroit quelque tems les Atheniens, ou les obligeroit à renoncer à cette entrepriſe. Mais le peuple ne prêta point l'oreille à ces diſcours; il n'écouta pas non plus ceux qui vouloient lui perſuader que ce préſage n'avoit rien de terrible, & que c'étoit là l'ouvrage de quelques jeunes gens, que le vin & la débauche, comme cela arrive d'ordinaire, avoient portez à commettre cette impieté & cette inſolence pour ſe divertir; l'indignation & la crainte lui faiſoient prendre cet évenement, non ſeulement pour un très-mauvais augure, mais encore pour l'effet d'une conjuration de quelques audacieux qui avoient de grands deſſeins. Le Senat & le peuple examinerent & approfondirent avec beaucoup d'aigreur juſqu'aux moindres ſoupçons & aux plus petits indices. Pour cet effet, il y eut pluſieurs aſſemblées en très-peu de jours. Enfin l'Orateur Androcles produiſit quelques eſclaves & quelques étrangers, du

Syracuſe, colonie de Corinthe.

Et n'écoutez pas non plus.) Dans le texte il faut rétablir la leçon que préſente un manuſcrit, & lire σημεῖον, au lieu de σημείων, qui ne peut avoir lieu ici.

L'indignation & la crainte lui faiſoient prendre cet évenement, non ſeulement pour un très mauvais augure, mais encore.) J'ai ajoûté au texte de Plutarque deux mots qui y manquent certainement. On peut voir dans Thucydide Liv. VI. le propre paſſage d'où celui de Plutarque a été tiré, τοῦτο γὰρ ἔκπλου οἰωνὸς ἐδόκει εἶναι, καὶ ἐπὶ ξυνωμοσίᾳ, &c. Il faut encore corriger dans le texte τετολμημένον au lieu de τετολμημένων, comme dans un manuſcrit.

nombre de ceux qui étoient établis à Athenes, qui deposerent qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres statuës que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les mysteres secrets; & ils accusoient hautement Alcibiade & ses amis, alleguant pour preuves ces particularitez, qu'un certain Theodore faisoit les fonctions de Heraut, que Polytion faisoit celles de Porte-torche, qu'Alcibiade étoit le grand Prêtre, & que tous ses compagnons assistoient en qualité d'initiez, & qu'on les appelloit *Mystes*. Car tout cela est écrit en propres termes dans la déposition de Thessalus fils de Cimon, qui denonça Alcibiade comme l'auteur de cette impieté envers les Déesses Ceres & Proserpine.

Alcibiade accusé d'avoir contrefait les mysteres dans une débauche.

Thessalus, fils de Cimon dépose contre Alcibiade, & veut qu'on le poursuive.

Le peuple étant donc fort ému & extrémement indigné contre lui, & Androcles qui étoit un de ses plus mortels ennemis l'aigrissant encore davantage, Alcibiade se trouva d'abord fort étonné, mais comme il s'apperçut que tous les matelots qui devoient faire le voyage de Sicile, étoient entierement portez pour lui, & qu'il entendit que les troupes, sur tout les mille hommes d'Argos & de Mantinée, disoient à qui vouloit l'entendre qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expedition d'outre Mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui

Qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres statuës.) En accusant Alcibiade de cette premiere mutilation, ils insinuoient

faisoit le moindre tort, ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage & se présenta à jour nommé pour se défendre en jugement. Cette audace fit perdre courage à ses ennemis qui craignirent avec raison, que le peuple ne mollît dans cette poursuite, à cause du besoin qu'on avoit de lui.

Alcibiade appuyé par les matelots & par les troupes, se présente pour se défendre.

Pour remedier à cet inconvenient, ils s'aviserent de cette ruse, ils choisirent parmi les Orateurs ceux qui ne passant pas pour être opposez à Alcibiade, ne le haïssoient pourtant pas moins que ses ennemis les plus déclarez, & les porterent à dire en pleine assemblée, *qu'il étoit inoüi & hors de saison, qu'un Citoyen qui venoit d'être nommé Général d'une si grosse armée, & qui voyoit ses troupes & celles des alliez assemblées, & dans l'impatience de faire voile, perdît son tems pendant qu'on lui choisiroit des Juges au sort, & qu'on lui mesureroit l'eau pour regler la longueur de ses défenses. Qu'il parte donc à la bonne heure*, ajoûtoient-ils, *& quand la guerre sera finie, qu'il vienne se représenter & répondre aux mêmes charges & informations.*

Ruse que ses ennemis imaginent pour ne faire que differer son jugement.

Alcibiade, qui connut le venin caché sous ce delai, se présenta & dit, *que c'étoit une chose bien dure & bien étrange qu'on voulût le faire partir pour une guerre si importante, & l'obliger à laisser derriere lui des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles. Que s'il étoit coupable, il falloit le faire*

Alcibiade veut empécher ce delai, dont il connut le venin.

qu'il étoit aussi coupable de la seconde. *Il falloit le faire mourir.*) Il y

mourir; mais que s'il étoit innocent, il falloit l'envoyer contre leurs ennemis, libre de toute crainte, & dans une entiere sûreté contre la malice des Délateurs. Mais il ne pût gagner cela sur le peuple, & eut ordre de partir. Il fit donc voile avec environ cent quarante vaisseaux à trois rangs de rames, cinq mille cent hommes de troupes reglées, près de treize cent archers, frondeurs, ou soldats legerement armez, & avec toutes les provisions & munitions nécessaires.

Le peuple refuse de l'écouter, & lui ordonne de partir.

Etant abordé en Italie, & ayant pris terre à Rhege, il tint conseil & proposa ce qu'il pensoit sur la maniere dont il falloit conduire cette guerre. Son avis fut contredit par Nicias; mais comme il fut appuyé par Lamachus, il prévalut, & on navigea en Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane. Ce fut là le premier & le dernier exploit qu'il fit à cette expedition, ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé

Alcibiade rappellé à Athenes pour y être jugé.

a dans le texte une faute de copiste, au lieu de προσήκει, il faut lire προσήκειν, comme dans un manuscrit. L'infinitif qui suit le prouve suffisament τρέπεσθαι, &c.

Il fit donc voile avec cent quarante vaisseaux.] Il partit au milieu de l'Eté, la 2. année de l'Olympiade LXXXXI. la XVII. de la guerre du Peloponese. Thucydide assure que cette Flotte étoit la plus magnifique & la mieux équipée que les Atheniens eussent eu jusqu'alors.

Il tint conseil, & proposa] Selon Thucydide ce fut Nicias qui dit le premier son avis. Alcibiade s'y opposa, & Lamachus prit un troisiéme parti, qui étoit d'aller droit à Syracuse, mais il se rengea pourtant à l'avis d'Alcibiade qui vouloit qu'on tâchât d'ébranler auparavant la plûpart des villes de Sicile, & de les porter à se joindre à eux.

Se rendit maître de Catane.) Il se rendit maître par surprise. Thucyd. Liv. VI.

Ayant été d'abord rappellé par les Atheniens pour être jugé. Qui

ſur l'accuſation qu'on avoit intentée. Car au commencement, comme je l'ai déja dit, on n'avoit que de legers ſoupçons contre lui ſur la dépoſition des Eſclaves & des Etrangers domiciliez; mais ſes ennemis profitant de ſon abſence, pourſuivirent l'affaire plus vivement, & joignirent à la mutilation des Statuës le ſacrilege commis contre les ſaints myſteres, faiſant entendre que ces deux actions partoient du même principe, & étoient l'effet d'une conſpiration pour changer le Gouvernement.

Tous ceux qu'on dénonça furent mis en priſon, ſans qu'on daignât ſeulement les entendre, & on fut très fâché de n'avoir pas jugé Alcibiade pendant qu'on le tenoit, & de ne lui avoir pas fait ſon procès ſur des accuſations ſi atroces. Tous ſes parens, ſes amis & ceux de ſa connoiſſance, qui tomberent entre les mains du peuple pendant cette premiere fureur, eſſuyerent des rigueurs extrêmes. Thucydide a negligé de nommer les Dénonciateurs; mais d'autres Auteurs parlent nommément d'un Diocleides & d'un Teucer, & entre autres le Poëte comique Phrynichus, qui dans une de ſes piéces s'adreſſant à une Statuë de Mercure, lui dit, *Mon cher Mercure prends bien*

Dénonciateurs contre Alcibiade.

Paſſage de Phrynichus, favorable à Alcibiade.

eſt-ce qui peut concevoir cette extravagance des Atheniens? Ils ont nommé Alcibiade un de leurs Généraux pour l'expédition de Sicile; c'étoit le Général le plus propre à conduire cette guerre & à en aſſurer le ſuccès, & à peine eſt-il arrivé en Sicile, qu'ils l'envoyent rappeller pour lui faire ſon procès. Mais de quoi n'eſt pas capable un peuple toûjours fou, & qui a encore la tête troublée par les vapeurs de la ſuperſtition?

garde de ne pas te casser le nez en tombant, de peur que tu ne fournisses une nouvelle occasion de calomnier les gens à un second Diocleides, qui ne cherche qu'à mal faire. Mercure répond, *je m'en garderai bien; car je ne veux pas qu'on paye le prix de la délation à Teucer, à ce maudit étranger, scelerat & fourbe.*

Les Délateurs ne fournissent aucun indice clair & certain.

Cependant les Délateurs ne fournirent aucun indice qui fût clair & certain; & l'un d'eux interrogé, comment il avoit pû la nuit reconnoître au visage ceux qui avoient mutilé les Statuës, répondit qu'il les avoit reconnus au clair de la Lune, en quoi il se trompa très grossierement, car c'étoit justement le tems de la conjonction. Cette fausseté frappa ceux qui avoient quelque entendement, & les obligea à faire du bruit; mais elle ne ralentit en aucune façon la fureur du peuple qui continua comme il avoit commencé, de recevoir toutes les dépositions, & d'emprisonner tous ceux qu'on dénonçoit.

Un de ses Délateurs convaincu de faux.

L'Orateur Andocides emprisonné, comme complice d'Alcibiade.

Parmi les prisonniers qu'on gardoit pour leur faire le procès, étoit l'Orateur Andocides, que l'Historien Hellanicus fait un des descendants d'Ulysse. Cet Andocides passoit pour un homme qui haïssoit le Gouvernement populaire, & qui favorisoit l'Oligarchie. Et ce qui contribua le plus à le rendre suspect d'avoir eu part à la mutilation des Statuës, ce fut la grande Statuë de Mercure, qui étoit près de sa maison, où elle avoit été consacrée par la Tribu Egeide. Car étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuses,

Preuve qu'on alleguoit contre.

fameuſes, elle fut conſervée preſque ſeule, c'eſt pourquoi elle eſt appellée encore aujourd'hui *le Mercure d'Andocides*, perſonne ne la nomme autrement, quoi que l'Inſcription marque le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit auſſi détenu en priſon pour le même crime, fit connoiſſance & lia une amitié fort étroite avec Andocides. Ce Timée n'avoit pas tant de réputation que lui; mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conſeilla à Andocides de s'accuſer lui-même, & de nommer ſeulement quelques complices, *car*, lui diſoit-t'il, *le peuple a promis grace à ceux qui avouëront, & cela eſt expreſſement porté par le Décret, au lieu que le ſuccez eſt incertain pour tout le monde, & toûjours très-redoutable pour les plus puiſſans. Or il vaut beaucoup mieux ſe ſauver par un menſonge, que de mourir ignominieuſement pour un crime qu'on n'a pas fait, & à ne regarder même que le bien public, il eſt encore très expedient de livrer à une mort certaine un petit nombre de gens innocents ou coupables, pour arracher à la fureur du peuple & pour ſauver beaucoup de gens de bien.*

Conſeil que Timée auſſi priſonnier donne à Andocides.

Principe très-faux

Autre principe très faux & très-oppoſé à la juſtice.

Ces raiſons & ces remontrances de Timée firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit d'Andocides, qu'il ſe déclara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui il eut la grace promiſe par le Decret; mais tous ceux qu'il ac-

Andocides ſe déclare coupable.

Mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve.) il y a bien de l'apparence que ce Timée étoit gagné par les Atheniens, qui ne cherchoient qu'un aveu de quelqu'un des accuſez pour autoriſer leur fureur contre Alcibiade.

cuſa furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocides, pour rendre ſa dépoſition plus croyable, chargea quelques-uns de ſes domeſtiques.

C'étoit un vaiſſeau ſacré, deſtiné à mener les criminels.

Les Atheniens en rappellant Alcibiade pour lui faire ſon procez, perdent la Sicile, & y ſont battus.

La pauvreté avilit le caractére d'un Genéral, & diminue ſon autorité.

Cependant le peuple ne ralentit point ſa fureur, au contraire ſe voyant défait de tous ces criminels, comme ſi ſa bile ne s'étoit repoſée que pour prendre de nouvelles forces, il ſe rejetta ſur Alcibiade avec plus d'impetuoſité, & lui envoya enfin le vaiſſeau de Salamine avec ordre au Commandant de ne porter point la main ſur Alcibiade, & de ne pas ſe mettre en devoir de l'emmener malgré lui, mais de lui ordonner ſeulement qu'il vînt ſe repréſenter, & tâcher d'adoucir le peuple, & cet ordre fut très-ſage; car on craignoit avec raiſon quelque ſédition de l'armée dans une terre ennemie, comme il étoit très-facile à Alcibiade d'exciter une revolte s'il avoit voulu. En effet toutes les troupes perdirent courage par ſon abſence, & ne s'attendoient qu'à ſe conſumer là inutilement ſous Nicias, & à voir traîner la guerre en longueur, celui qu'ils regardoient comme l'aiguillon des affaires n'y étant plus; car pour Lamachus il étoit grand homme de guerre & fort vaillant, mais ſon extréme pauvreté diminuoit ſon autorité, & aviliſſoit ſon caractére.

Mais ſon extréme pauvreté diminuoit ſon autorité & aviliſſoit ſon caractére.] Cela étoit vrai ſans doute dans cette armée toute compoſée de gens pleins de vanité, qui n'avoient penſé qu'à ſe ſurpaſſer les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais combien connoît-on de Capitaines Romains, dont la pau-

Alcibiade s'embarqua donc ſans balancer, & par ſon départ il fit perdre aux Atheniens la ville de Meſſine, que des traîtres étoient ſur le point de leur livrer. Mais Alcibiade qui connoiſſoit par nom & ſurnom tous ceux qui conduiſoient cette trame, en avertit ceux qui tenoient le parti de Syracuſe, & en empêcha l'exécution.

Mauvaiſe action d'Alcibiade.

Dès qu'il fut abordé à Thurium & qu'il eut mis pied à terre, il ſe cacha & éluda toutes les pourſuites de ceux qui le cherchoient. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit, *Alcibiade, vous ne vous fiez donc pas à vôtre Patrie. Je m'y fierois en toute autre choſe*, répondit Alcibiade, *mais où il y va de ma vie, je ne me fierois pas à ma propre mere, de peur que par mégard elle ne prît la feve noir pour la blanche.*

Alcibiade ſe cache & ſe dérobe à ceux qui l'emmenoient.

Mot d'Alcibiade.

A quelque tems de-là comme on lui porta les nouvelles que les Atheniens l'avoient condamné à mort, *mais je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je ſuis en vie.* Voici les propres termes de l'accuſation, comme elle étoit contenuë dans la Sentence: *Theſſalus fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuſe Alcibiade fils de Clinias, du bourg de Scambonide, d'avoir commis un ſacrilege & une impieté envers les*

Sentence de mort renduë contre Alcibiade.

vreté a relevé le caractére? Horace a dit d'eux admirablement:

Hunc, & incomptis Curium capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un principe genéral, car il ſeroit faux. La pauvreté fait toujours honneur aux grands hommes.

Il s'embarqua.] Il s'embarqua dans un de ſes vaiſſeaux, & non pas dans celui de Salamine, qui ne fit que le ſuivre & l'eſcorter.

Déeſſ s Ceres & Proſerpine, en contrefaiſant les ſaints myſteres, & en les montrant à ſes camarades dans ſa maiſon, revêtu d'une longue robe comme le grand Prêtre lorſqu'il montre les choſes ſaintes, ſe nommant lui-même le grand Prêtre, donnant à Polytion le nom de Porte-torche, à Theodore du bourg de Phegée, celui de Heraut, & à ſes autres camarades, celui d'Initiez ou de Confreres, contre les loix & les cerémonies établies par les Eumolpides, par les Herauts, & par les Prêtres du Temple de la ſainte ville d'Eleuſine. Pour punition d'un ſi grand crime, le peuple l'a condamné à mort par contumace, a confiſqué tous ſes biens, & a enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prêtreſſes de le maudire. Parmi ces dernieres, il s'en trouva une ſeule nommée

Comme le grand Prêtre lorſqu'il montre les choſes ſaintes.) Car tout le myſtere de ces cérémonies & de cette initiation conſiſtoit à faire voir certaines choſes qu'on tenoit cachées, & que les Latins appelloient *Cereris mundum.*

Et à ſes camarades, celui d'Initiez & de Confreres.) Pour bien entendre ce paſſage, il faut ſçavoir qu'il y avoit les grands & les petits myſteres; ceux qui avoient l'ambition d'y être admis, commençoient par les petits, & quand ils étoient reçus, ils étoient appellez Myſtes, c'eſt-à-dire Initiez, & ils ne pouvoient entrer que dans le veſtibule du Temple, il leur falloit au moins un an pour être admis enſuite aux grands myſteres, alors ils entroient dans le Temple, on leur montroit toutes les choſes ſaintes, hors quelques unes, qui étoient reſervées pour les prêtres ſeuls, & alors ils étoient appellez *Epoptes*, c'eſt-à-dire, *Inſpecteurs*, que j'ai traduit *Confreres.* Il étoit défendu de conferer en même tems ces deux qualitez. Il n'y eut que Demetrius qui paſſa par deſſus les Loix, & qui dans le même jour fut fait Initié & Confrere. Mais la débauche d'Alcibiade avoit déja prévenu Demetrius en faiſant voir que l'inſpection des choſes ſaintes pouvoit ſuivre de près l'initiation.

Par les Eumolpides.) Eumolpus fut le premier qui établit les Myſteres de Cerés, c'eſt pourquoi l'intendance de ces cérémonies fut toûjours conſervée à ſes deſcendans. Et à leur défaut ceux qui leur ſuccederent dans ces em-

Theano, Prêtresse du Temple d'Agraule, qui eut le courage de s'opposer à ce Décret, disant qu'elle étoit *Prêtresse pour benir, & non pas pour maudire.*

Beau mot d'une Prêtresse.

Pendant que toutes ces choses se passoint contre Alcibiade, il étoit à Argos, car en partant de Thurium, il avoit pris la route du Peloponese. Craignant donc ses ennemis, & renonçant à l'esperance d'être rappellé dans sa Patrie, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection & sauve-garde, leur donnant sa foi & sa parole, qu'étant leur ami, il leur rendroit plus de services & leur feroit plus de profit qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Alcibiade se retire à Sparte, & se met sous sa protection.

Les Spartiates furent ravis de lui accorder sa demande, & témoignerent qu'ils le recevroient à bras ouverts; il alla donc à Sparte avec une extréme joye; & dès l'entrée voyant que les Spartiates differoient & negligeoient de secourir Syracuse, il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe pour Général, & à briser là les forces des Atheniens. Il leur conseilla aussi de déclarer de leur côté la guerre aux Atheniens; & une troisiéme chose qu'il fit encore, & qui fut la

Ce que le ressentiment porte Alcibiade à faire contre Athenes.

plois, furent toûjours appellez *Eumolpides.*

Il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe.) On lit dans Thucydide le discours qu'Alcibiade fit aux Lacedémoniens en plein Conseil, pour les porter à secourir la Sicile, à attaquer Athenes, & à fortifier Decelée.

plus considérable, il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athenes, qui eut bien de la peine à s'en relever.

Les Spartiates charmez & enchantez d'Alcibiade.

Ayant donc acquis beaucoup de réputation dans le public, & n'étant pas moins admiré dans le particulier, il charma & enchanta les Spartiates, en se conformant en tout à leur maniere de vivre; de maniere que ceux qui voyoient qu'il se rasoit jusqu'à la peau, qu'il se baignoit dans l'eau froide, qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *maze*, & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur broüet noir, ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier, qu'il eût connu de parfumeur, ni qu'il eût porté des étofes de Milet. Aussi dit-on qu'une de ses grandes qualitez, & le sécret le plus infaillible dont il se servoit pour gagner les hommes, c'étoit de prendre & d'imiter toutes les passions, toutes les inclinations, & toutes les manieres de ceux avec qui il vivoit, se transformant avec plus de facilité, & passant plus promptement d'une habitude à l'habitude contraire, que le Cameleon ne change de couleur; car on dit que le Came-

Secret infaillible pour gagner les hommes.

Plutarque appelle icy habitude, ce qui n'est que l'imitation d'une habitude. Une habitude simulée.

Il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique, ce qui acheva de perdre, &c.] Car ce fort rendit les Lacedémoniens maîtres de la campagne, de sorte que les Atheniens ne pouvoient joüir, ni de leurs mines d'argent de Laurium, ni des revenus de leurs terres, que les amendes mêmes n'étoient plus payées, qu'ils ne pouvoient être secourus par leurs voisins, & que Decelée étoit l'asyle de tous les mécontens & des partisans de Sparte. Decelée fut fortifiée la derniere année de l'Olympiade LXXXXI.

leon ne peut imiter le blanc, au lieu qu'il n'y avoit ni mœurs ni façons de faire qu'Alcibiade ne prît, & ne contrefît autant les bonnes que les mauvaises. A Sparte il étoit laborieux, frugal & austére ; en Ionie il n'aimoit que la joye, la paresse & la volupté ; en Thrace il étoit toûjours à cheval, ou passoit les journées à boire ; & lorsqu'il étoit avec le Satrape Tissapherne il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses.

Alcibiade imitoit très facilement toute sorte de mœurs.

Ce n'est pas qu'il passa ainsi facilement d'une passion à une autre toute contraire, ni qu'il se fît en lui un véritable changement de mœurs, mais c'est que voyant, que s'il s'abandonnoit à son naturel, il pourroit blesser & offenser ceux avec lesquels il auroit à vivre, il s'étoit toûjours accoûtumé à prendre le masque & la figure qui convenoient, & qui ressembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans Lacedémone, à voir son exterieur, comme on dit en commun proverbe, *Ce n'est pas le fils d'Achille, c'est Achille lui-même*, on auroit dit de même, ce n'est pas un étranger qui vit à Sparte, c'est un Spartiate que Lycurgue lui-même a formé ; mais à voir ses véritables inclinations & les actions qui partoient de son naturel, on n'auroit pas manqué de dire au contraire, en lui appliquant un proverbe, qui n'est pas moins commun, *c'est la femme de toûjours*. Car il corrompit si bien

Proverbe.

Autre Proverbe.

C'est la femme de toûjours.] Pour dire c'est toûjours le même homme, le même débauché. Et ce proverbe ἐστὶ δ' ἡ πάλαι γυνὴ, est

Alcibiade corrompt la femme du Roi Agis.

Timéa, femme du Roi Agis, qui étoit alors à la guerre, qu'elle devint grosse; & qu'elle avoit l'effronterie de ne pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché d'un fils, on l'appelloit en public *Leotychides*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade*, du nom que sa mere même lui donnoit en parlant à ses femmes & à ses amies, si violente étoit la passion qui la possedoit; & lui-même en se moquant, il disoit hautement, *qu'il n'avoit pas gagné les bonnes graces de la Reine pour faire affront au Roi, ni pour satisfaire ses plaisirs, vaincu par la volupté, mais afin que les Lacedémoniens eussent un Roi de sa race.*

Mot d'Alcibiade sur son commerce avec la Reine de Sparte.

Tous ces choses étoient fidélement rapportées à Agis, & ce qui le disposa le plus à les croire, ce fut le tems qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il supputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre arrivé la nuit, l'avoit tellement épouvanté, qu'il s'étoit levé d'auprès de la Reine, & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce tems-là; & Leotychides étant né après ce terme, il refusa de le reconnoître, & dit qu'il n'étoit pas son fils, ce qui fut cause que dans la suite Leotychides fut exclus du Thrône.

Agis refuse de reconnoître Leotychides.

tiré de l'Oreste d'Euripide v. 129. où Helene envoye sa fille Hermione faire sur le tombeau de Clytemnestre les libations ordinaires, & lui offrir ses cheveux. Mais au lieu de se couper tous les cheveux, comme c'étoit la coûtume dans un véritable deüil, elle n'en coupe que le petit bout, & ne fait que les rafraîchir, plus soigneuse de conserver sa beauté, qu'affligée de la mort de sa sœur. Electre, qui voit ce honteux menagement s'écrie,

Après

Après l'entiere défaite des Athéniens en Sicile, les peuples des Isles de Chio & de Lesbos & ceux de Cyzique envoyerent des Ambassadeurs aux Spartiates, pour leur faire entendre qu'ils étoient prêts à se revolter contre les Atheniens, s'ils vouloient leur prêter main forte. Les Beotiens s'interessoient pour ceux de Lesbos, & Pharnabaze sollicitoit pour Cyzique. Mais les Spartiates, à la persuasion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio & leur envoyerent du secours avant que de penser aux autres. Alcibiade s'embarqua aussi, souleva toute l'Ionie, & accompagnant toûjours les Généraux de Lacedémone, il fit beaucoup de mal aux Athéniens.

Après la défaite des Atheniens, les peuples qui leur étoient soumis, cherchent à secouër le joug.

Pharnabaze Lieutenant du Roi de Perse dans les hautes Provinces de l'Asie.

Alcibiade fait revolter toute l'Ionie.

Agis qui étoit déja son ennemi, à cause de l'injure qu'il en avoit reçuë, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne se fai-

Ὦ φύσις, ἐν ἀνθρώποισιν ὡς μέγ' εἶ κακὸν,
Σωτήριόν τε τοῖς καλῶς κεκτημένοις.
Εἴδετε παρ' ἄκρας ὡς ἀπέτειξε τρίχας,
Σώζουσα κάλλος, ἐςὶ δ' ἡ πάλαι γυνή.

O nature que tu es un grand mal pour les personnes mal nées, & un grand bien pour celles que tu daignes favoriser. Voyez, voyez cette belle affligée, comme elle coupe le petit bout de ses cheveux. Son unique soin est de conserver sa beauté. C'est la femme de toûjours. Pour dire, *c'est toûjours la même coquette.* Le traducteur latin, pour dire cela en passant, a malheureusement traduit ce dernier vers, *pour conserver sa beauté, quoiqu'elle soit vieille. Servans formæ dignitatem, & est tamen vetula.* L'application que Plutarque fait de ce proverbe est très-juste.

Mais les Spartiates, à la persuasion d'Alcibiade, préfererent ceux de Chio.) Non seulement à la persuasion d'Alcibiade, mais encore à la pressante sollicitation de Tisapherne, Lieutenant du Roi de Perse dans les basses Provinces de l'Asie. Thucydide a fort bien démêlé toute cette négociation, & les differens interêts de ce peuple, au commencement du VIII. Liv.

ſoit que par l'avis d'Alcibiade, & on diſoit communement que c'étoit lui qui faiſoit réüſſir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puiſſans & les plus ambitieux des Spartiates animez de la même jalouſie & de la même envie, le regardoient de mauvais œil, & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligerent les principaux Magiſtrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade ſecretement informé de cet ordre, ne laiſſa pas de bien ſervir les Lacedémoniens en toutes rencontres; mais il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, qu'il évita tous les pieges qu'on lui tendoit.

Jalouſie des Spartiates contre Alcibiade.

Les Magiſtrats envoyent en Ionie les ordres de le faire mourir.

Il en eſt averti par la Reine même.

Pour une plus grande ſûreté, il ſe jetta entre les bras de Tiſapherne, Satrape du grand Roi, & il ne fut pas long-tems ſans ſe voir au premier dégré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare, qui n'étant point homme ſimple, mais plein de fraude & de ruſe & grand ami des fourbes & des méchans, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſa ſoupleſſe, la facilité avec laquelle il prenoit toute ſorte de mœurs & de caractéres, & ſa grande capacité dans la politique. Auſſi n'y avoit-il point de cœur ſi dur, ni de naturel ſi ſauvage qui ne ſe laiſſât gagner, adoucir & apprivoiſer par les graces de ſa converſation & par les attraits de ſon commerce. Ceux même qui le craignoient le plus & qui lui portoient le plus d'envie, trouvoient des délices & des charmes infinis à le voir & à le frequenter.

Il ſe jette entre les bras de Tiſapherne.

Il n'y avoit point de naturel ſi ſauvage qui ne fût apprivoiſé par Alcibiade.

Tisapherne donc, quoique d'ailleurs très-feroce, & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs, fut si fort séduit par les complaisances & par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté, jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ses jardins, tant par l'abondance de ses eaux & par la fraîcheur des prairies & des bocages, que par la beauté surprenante des retraittes & des solitudes que l'art & la nature embellissoient à l'envi, & où éclattoit une magnificence Royale. Et tout le monde continua d'appeller ce jardin *Alcibiade*, comme le Satrape l'avoit nommé.

Tisapherne donne à un de ses jardins le nom d'Alcibiade.

Alcibiade donc, qui ne trouvoit plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toûjours le ressentiment d'Agis, ne cessoit de les décrier & de leur nuire auprès de Tisapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces, & de ruïner entiérement les Athéniens; il lui représentoit qu'il ne devoit donner aux Spartiates que de legers secours, qui ne décidassent rien, afin de ruiner insensiblement & de consumer peu à peu les deux

Alcibiade nuit aux Spartiates auprès de Tisapherne, pour servir les Athéniens.

Jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ses jardins.) Ces Lieutenans du Roi de Perse, à l'imitation de leur maître, avoient dans leurs Provinces, de grands jardins, c'étoit des parcs d'une étenduë prodigieuse, où ils enfermoient toutes sortes de bêtes pour la chasse. Xenophon dans le IV. liv. de l'Histoire Grecque, parle des jardins que Pharnabase avoit à Dascyle.

partis, lui promettant qu'après les avoir fatiguez & affoiblis les uns par les autres, il les réduiroit à la nécessité de se soûmettre au grand Roi.

Tisapherne n'eut pas de peine à suivre ses conseils, & l'on voyoit bien qu'il ne perdoit aucune occasion de lui donner des marques de son amitié & de son estime; ce qui le rendit également considérable aux deux partis, & obligea les Athéniens qui se trouvoient fort mal d'avoir attiré sa haine, à se repentir de la condamnation qu'ils avoient décernée contre lui. Alcibiade aussi de son côté, très-fâché de voir les Athéniens en si mauvais termes, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates qui le haïssoient mortellement.

Les Atheniens se repentent d'avoir condamné Alcibiade.

Les plus grandes affaires des Athéniens étoient alors à Samos où ils avoient toutes leurs forces; de là, avec leur Flotte ils remettoient sous leur obéïssance les villes qui les avoient abandonnez, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête sur mer à leurs ennemis; mais ils craignoient Tisapherne & les cent cinquante vaisseaux de Phenicie quil attendoit incessamment, après quoi ils voyoient bien qu'il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibia-

Toutes les forces des Atheniens à Samos.

Il ne tombât entre les mains des Spartiates.) Car si Athenes eût été ruinée, les Spartiates auroient été les maîtres de toute la Gréce, & auroient pressé Tisapherne de leur livrer Alcibiade, ce que Tisapherne n'auroit pû refuser.

de bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoya secretement à Samos vers les principaux des Atheniens, leur donner quelque esperance qu'il leur procureroit l'amitié de Tisapherne, non pas pour faire plaisir au peuple, qui lui étoit toûjours suspect & dont il se défioit, mais pour obliger & servir les nobles, s'ils avoient assez de courage pour entreprendre de réprimer l'insolence du peuple, & de se rendre maîtres des affaires pour sauver par eux-mêmes leur pays.

Alcibiade cherche à gagner les nobles d'Athenes pour se faire rappeller.

Tous les principaux de l'Armée prêterent volontiers l'oreille à ses promesses ; un seul des géneraux nommé Phrynichus, du bourg de Deirades, soupçonnant ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'Oligarchie que de la Democratie, & qu'en blâmant & en calomniant le peuple, il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes graces des nobles & à se faire rappeller, eut la hardiesse de s'opposer aux resolutions qu'on vouloit prendre ; mais voyant que son avis n'avoit pas été suivi, & sentant bien que par cette opposition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner sous main avis à Astyochus, Capitaine Général de la Flotte ennemie, de faire observer & arrêter Alcibiade qui étoit infidéle aux deux partis. Il ne sçavoit pas, l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adressoit à un autre traître, car Astyochus de son côté faisoit la cour à Tisapherne, & comme il sçavoit qu'Alcibiade étoit tout puis-

Phrynichus, un des Généraux Atheniens s'oppose aux vûës d'Alcibiade.

Trahison de Phrynichus.

Astyochus étoit alors à Milet.

Il alla trouver Tisapherne dans la Magnesie.

ſant auprès de lui, il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Alcibiade ſans perdre un moment, envoya à Samos dénoncer & accuſer Phrynichus, qui voyant que tout le monde étoit irrité & ſoulevé contre lui, & qu'il n'y avoit aucun autre remede à ſes malheurs, tâcha de remedier à ce crime par un plus grand crime. Sur l'heure même il envoya à Aſtyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le ſecret qu'il lui avoit confié, & lui offrir de lui livrer les vaiſſeaux & toute l'armée des Athéniens; mais cette nouvelle perfidie de Phrynichus devint inutile par la ſeconde perfidie d'Aſtyochus, qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faiſoit. Phrynichus preſſentit heureuſement ce qu'on tramoit contre lui, & s'attendant de jour à autre à une ſeconde accuſation de la part d'Alcibiade, pour le prévenir, il avertit les Athéniens que les ennemis devoient venir inceſſamment fondre ſur eux & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes, à demeurer dans leurs vaiſſeaux, & à fortifier leur Camp. Les Atheniens avoient à peine profité de cet avis, qu'ils reçurent d'autres lettres d'Alcibiade, qui les preſſoit d'avoir l'œil ſur Phrynichus, qui s'étoit engagé de livrer leur Flotte aux Spartiates, mais ils n'ajoûterent point de foi à cette accuſation, dans la penſée qu'Alcibiade, informé du deſſein des ennemis, s'étoit adroitement ſervi de cette conjoncture pour calomnier Phry-

Nouvelle perfidie de Phrynichus.

Il lui expliquoit les moyens qu'il avoit d'exécuter ſa trahiſon.

Seconde trahiſon d'Aſtyochus.

nichus, à cause de la haine qu'il lui portoit.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus ayant été blessé quelque tems après en pleine assemblée d'un coup de poignard par un des gardes d'Hermon, Capitaine du Guet, & étant mort de sa blessure, la chose examinée en Justice, les Atheniens firent le procès au mort, le déclarant coupable de trahison, & décernerent des couronnes à Hermon & à ses complices. Les amis qu'Alcibiade avoit à Samos, se trouvant donc les plus forts, envoyent Pisander à Athenes pour y changer le Gouvernement & pour encourager les nobles à se rendre maîtres, & à abolir entierement la Democratie, les assûrant qu'Alcibiade leur procureroit l'appui & la protection de Tisapherne pour l'exécution de ce dessein, car voilà justement la couleur & le prétexte, dont se servirent ceux qui établirent l'Oligarchie. Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent à proprement parler que quatre cent, eurent réüssi dans leur

Phrynichus tué en pleine assemblée par un des Gardes d'Hermon.

On fait le procès à son cadavre.

Ils l'envoyerent avec dix députez.

Oligarchie établie à Athenes.

Par un des Gardes d'Hermon Capitaine du Guet.] On s'étoit trompé à ce passage. Celui qui tua Phrynichus ne s'appelloit pas Hermon. Mais c'étoit un des soldats d'Hermon qui étoit alors Capitaine du Guet à Munichie, un des ports d'Athenes. Si l'on décerna ensuite des couronnes à Hermon, ce fut parce qu'un des complices qui etoit d'Argos, déclara à la torture qu'on avoit fait des assemblées chez cet Hermon, & l'on crut que ce coup avoit été fait par ses ordres. Thucyd. Liv. VIII.

Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent à proprement parler que quatre cent, eurent réüssi dans leur entreprise.] La brieveté de Plutarque jette ici une telle obscurité, qu'il n'y a que ceux qui sçavent tout ce qui

entreprise & usurpé toute l'autorité, *ils* ne témoignerent plus le même empressement pour Alcibiade & laisserent refroidir l'ardeur qu'ils avoient auparavant pour la guerre, tant parce qu'ils se défioient du peuple qui étoit encore troublé & effarouché de ce changement, que parce qu'ils s'attendoient que les Lacedémoniens, toûjours disposez à favoriser l'Oligarchie, ne les presseroient plus si vivement. Cependant le peuple épouvanté, demeuroit malgré lui en repos & dans le silence. Car il avoit vû égorger à ses yeux la plûpart de ceux qui avoient eu l'audace de s'opposer ouvertement à la tyrannie des quatre cent.

Les Atheniens qui étoient à Samos, n'eurent pas

se passa en cette occasion, qui puissent entendre ce passage. Pour réüssir dans ce renversement de République, on imagina ce moyen qui paroissoit laisser encore un ombre de Gouvernement populaire, & qui étoit pourtant une pure Oligarchie. On établit cinq Présidens qui nommerent cent hommes; chacun de ces cent hommes en choisit trois. Ces quatre cent furent revêtus de la souveraine puissance, mais pour amuser le peuple il fut dit que ces quatre cent appelleroient au Conseil cinq mille Citoyens quand ils le jugeroient à propos. Ainsi, comme dit Thucydide, le Conseil & les assemblées du peuple continuoient à l'ordinaire. Mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des quatre cent. Ce fut Pisander qui proposa le Decret, mais celui qui l'imagina ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans son dernier Liv.

Car il avoit vû égorger à ses yeux.] Tous ceux qui avoient l'audace de s'opposer à ce changement, ou même de s'en plaindre, étoient égorgez, sous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. On se trouvoit fort heureux même, en ne disant mot, d'éviter les violences de ces partisans de l'Oligarchie. On peut voir le beau portrait que Thucydide fait de l'état pitoyable où les Atheniens se trouverent reduits en cette occasion.

pas plûtôt appris ces nouvelles, que, pleins d'indignation, ils prirent sur l'heure même le parti d'aller au Piréé, & qu'appellant Alcibiade, après l'avoir élu Général, ils lui commanderent de se mettre à leur tête & de les mener contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui, qui se seroit vû élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple, car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout, & ne rien refuser à ceux qui de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine General d'une Flotte de tant de vaisseaux, & d'une armée si nombreuse & si formidable; mais, en grand Capitaine, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre une faute, qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entiere ruïne, & ce fut ce qui sauva la ville d'Athenes. Car s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis, sans coup ferir, se seroient rendu maîtres de l'Ionie, de l'Hellespont, & de toutes les Isles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres, ce qu'Alcibiade seul empêcha, soit en haranguant l'armée & en lui

Alcibiade rappellé & nommé Général par les Atheniens qui étoient à Samos.

Il étoit auprès de Tisapherne. Thrasibule l'alla chercher & l'amena à Samos.

Grande action d'Alcibiade, qui s'oppose à la fureur aveugle des Atheniens.

Alcibiade sauve Athenes par sa prudence.

Ce qu'Alcibiade seul empêcha.] Il dit que puisqu'on l'avoit élu Général, c'étoit à lui à regler tout ce qui regardoit la guerre, & il partit en même-tems comme pour aller consulter avec Tisapherne, qui étoit à Milet. Mais c'étoit seulement pour se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revêtu,

remontrant le danger d'un ſi prompt départ ; ſoit en les conjurant tous les uns après les autres, & en retenant les plus ardents ; en quoi il fut très-bien ſecondé par Thraſybule du bourg de Stire, qui le ſuivit par tout, & qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'armée, car c'étoit la voix la plus grande & la plus forte qui fût parmi les Atheniens.

Voix propre à ſe faire entendre de toute une armée.

Un autre grand ſervice qu'Alcibiade rendit encore à ſon pays, c'eſt qu'ayant promis de faire en ſorte que les vaiſſeaux de Phenicie, que les Lacedémoniens attendoient du Roi de Perſe, ſe joindroient à la Flotte Atheniene, ou qu'au moins il empêcheroit qu'ils ne ſe joigniſſent à leurs ennemis, il s'embarqua pour aller à leur rencontre, & fit tant que Tiſapherne manqua

Autre grand ſervice qu'Alcibiade rendit aux Atheniens.

Il s'embarqua & prit la route d'Aſpende avec treize vaiſſeaux.

& pour lui faire connoître qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Et il arriva de-là, dit fort bien Thucydide, que comme il avoit tenu en bride les Atheniens par Tiſapherne, il tint auſſi en reſpect Tiſapherne par les Atheniens. Etant retourné de Milet à Samos il trouva les Atheniens encore plus ardents pour aller à Athenes, & c'eſt-ce qu'il empêcha en faiſant ce que Plutarque rapporte ici. Ce ſeul trait ſuffit pour faire juger de la grande habileté & du grand ſens d'Alcibiade.

Et qui étoit plus propre que perſonne à ſe faire entendre de toute l'Armée, car c'étoit la voix la plus grande.] Quand Homere louë des Généraux d'avoir la voix forte & de pouvoir ſe faire entendre de toute l'armée, ceux qui ne connoiſſent pas l'antiquité, ſe moquent de ces loüanges. Voici pourtant un témoignage bien formel de l'utilité que l'on tiroit de ces grandes voix. Un trompette porte juſqu'aux derniers rangs & aux dernieres troupes d'un Camp, des ſons qui n'inſtruiſent que de ce qu'on ſçait, mais une voix forte y porte la raiſon avec la parole & apprend ce qu'on ne ſçait point, & c'eſt quelquefois un avantage qu'on ne ſçauroit trop eſtimer.

Et fit tant que Tiſapherne manqua de parole aux Lacedémoniens.)

de parole aux Lacedémoniens & ne leur amena point ces vaisseaux, qui avoient déja paru à Aspende. Cependant les Atheniens & les Lacedémoniens accuserent Alcibiade d'avoir détourné ce secours, & encore plus les Lacedémoniens, qui lui imputerent d'avoir représenté à ce barbare qu'il devoit laisser tous les Grecs se défaire les uns les autres, & tomber sous leurs propres coups, car il n'étoit pas douteux que ceux pour qui la Flotte Phenicienne se déclareroit, ne remportassent la victoire & ne demeurassent les maîtres de la mer.

Aspende sur la côté de Pamphilie entre Rhodes & Cypre.

Alcibiade accusé par les Atheniens & par les Lacedémoniens.

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement dissipée, les amis d'Alcibiade ayant embrassé le parti du peuple avec beaucoup de zele & d'affection. Le peuple voulut donc rappeller Alcibiade & lui ordonna de revenir; mais lui, jugeant que s'il retournoit à Athenes les mains vuides & sans avoir rien fait, il ne devroit son rappel qu'à la compassion & à la faveur du peuple, il voulut pour rendre son retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel

La faction des quatre cent dissipée.

Le peuple rappelle Alcibiade.

On parla diversement à cette action de Tisapherne, qui empêcha la Flotte de Phenicie, déja arrivée à Aspende, de continuer sa route, & on en donnoit diverses raisons, mais Thucydide assure que la plus vrai-semblable étoit que Thisapherne avoit voulu par là faire durer la guerre, & consumer les Grecs en n'amenant point à l'un des deux partis un secours, que la victoire auroit nécessairement suivi.

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement dissipée.) La même année, quelques mois après son établissement. Ce fut la 2. année de l'Olymp. XCII.

Il veut mériter ce rappel par quelque exploit éclatant.

par quelque exploit considérable; c'est pourquoi partant de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit autour des Isles de Cos & de Gnide, où ayant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Hellespont avec toute sa Flotte, & que les Atheniens le poursuivoient, il cingla de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Atheniens, & par un coup de bonne fortune il arriva avec ses dix-huit vaisseaux justement dans le tems que les deux Flottes engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, chacune etoit battuë d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre.

Parce qu'il croyoit que la Flotte ennemie étoit encore à Milet.

Les deux armées également trompées à son arrivée.

Dès qu'il parut, les deux armées également trompées, conçurent des sentimens de crainte ou d'esperance, que le succès démentit. Car son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates & abattit celui des Atheniens. Mais Alcibiade arborant sur son bord Amiral les Enseignes Atheniennes, fondit sur les Lacedémoniens,

Et que les Atheniens le poursuivoient.] Thrasybule étoit parti de Samos avec cinquante-cinq vaisseaux pour dévancer Mindare & pour gagner.

Et par un coup de bonne fortune il arriva avec ses dix-huit vaisseaux.] Thucydide, qui a décrit ce Combat naval d'Abyde à la fin de son VIII. Liv. ne parle point du tout de cette circonstance de l'arrivée d'Alcibiade. La raison de cela est, à mon avis, que Thucydide mourut l'Eté de cette même année, avant qu'on eût en à Athenes les dernieres rélations de tout ce qui s'étoit passé. Mais Xenophon, qui commence son Histoire où Thucydide a fini la sienne, n'a pas oublié d'en parler; il dit, que l'arrivée d'Alcibiade assûra la victoire des Atheniens, & acheva de mettre les ennemis en fuite.

qui étoient les plus forts & qui pourſuivoient vivement leur pointe, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre,& s'acharnant ſur eux, il briſa leurs vaiſſeaux & fit un grand carnage des troupes qui s'étoient jettées dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Atheniens s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, ils érigerent un trophée.

Alcibiade ſe joint aux Atheniens & leur procure la victoire.

Alcibiade enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſapherne dans ce triomphant appareil. Ayant donc fait proviſion de préſens fort riches pour les lui offrir, tant en ſon nom, qu'au nom des Atheniens, il alla le trouver avec un train magnifique & digne du Général des Atheniens; mais il n'en reçut pas l'accueïl favorable qu'il avoit attendu; car Tiſapherne qui ſe voyoit accuſé par les Lacedémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter & l'envoya priſonnier à Sardis, pour ſe mettre à couvert par cette injuſtice des accuſations des Lacedémoniens.

Tiſapherne étoit alors ſur les côtes de l'Ionie.

Alcibiade arrêté par Tiſapherne & envoyé priſonnier à Sardis.

Trente jours après Alcibiade ayant recouvré un cheval, échapa à ſes gardes, s'enfuit à Clazomene & pour ſe venger de Tiſapherne, il ſe-

Alcibiade ſe ſauve de ſa priſon.

ma le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazomene il ſe rendit à la Flotte des Atheniens, & ſur les nouvelles que Mindare & Pharnabaze s'étoient retirez à Cyzique, il exhorta les Soldats & leur repréſenta la néceſſité où ils étoient de combattre les ennemis par terre & par mer, & d'aſſieger même Cyzique, leur faiſant voir que ſi leur victoire n'étoit entiere & complette, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. En même tems il fit embarquer les troupes, & dès qu'il fut arrivé à l'iſle de Proconeſe, il ordonna qu'on enfermât au milieu de la flotte les vaiſſeaux legers & qu'on prît bien garde que les ennemis ne puſſent être avertis de ſes approches. Par bonheur pour lui une groſſe pluye accompagnée de furieux tonnerres, & qui fut ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui aida ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non ſeulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athe-

Alcibiade s'embarque pour aller combattre Mindare & Pharnabaze retirez à Cyſique.

De Clazomene il ſe rendit à la Flotte des Atheniens.] Plutarque abrege trop. Xenophon marque exactement les démarches d'Alcibiade, qui avec cinq vaiſſeaux & un vaiſſeau de charge partit de Clazomene, alla à Cardia au bout de la Cherſoneſe de Thrace, où étoit la Flotte Athenienne. De Cardia il alla par terre à Seſte où il ordonna aux vaiſſeaux de ſe rendre. Theramene l'ayant joint avec vingt vaiſſeaux de Macedoine & Thraſybule avec vingt autres de Thaſos, il fit voile & alla à Parium dans la Propontide. Tous ſes vaiſſeaux au nombre de quatre-vingt-ſix, y étant arrivez il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconeſe, petite Iſle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaſe, qui y avoit ſon armée de terre. Il ſe repoſa tout le jour à Proconeſe, le lendemain il harangua ſes Soldats & leur repréſenta la néceſſité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de ſe rendre maîtres de Cyzique, &c.

niens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on apperçut les vaisseaux du Peloponese, qui ayant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade que craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriere, & de ne le suivre que de loin, & prenant seulement quarante vaisseaux il va se présenter aux ennemis, & leur offrir la bataille. Les ennemis trompez par ce stratageme, & méprisant son petit nombre, viennent à lui, & engagent le combat; mais voyant arriver les autres vaisseaux Atheniens, ils perdent courage tout d'un coup & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit chaudement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts, il tuë le premier, qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Grande prudence d'Alcibiade.

Alcibiade gagne une grande bataille navale, prend Cysique, & asſure l'Empire de la mer aux Atheniens.

Il tue Mindare, & met en fuite Pharnabaze.

Les Atheniens demeurez maîtres du champ de bataille, des morts, des armes & des dépoüilles, & généralement de tous les vaisseaux, & ayant pris Cyzique abandonné par Pharnabaze, & privé du secours des troupes du Peloponese, qui avoient presque toutes péri dans le combat, s'assûrerent

non ſeulement la domination de l'Helleſpont, mais chaſſerent encore de toute cette mer les Spartiates. On ſurprit auſſi des lettres, par leſquelles avec une préciſion fort Laconique, ces derniers donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu; elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de vôtre armée a péri, Mindare eſt mort le reſte des troupes meurt de faim, & nous ne ſçavons que faire ni que devenir.*

Lettres des Spartiates, qui donnent aux Ephores la nouvelle de leur défaite.

Fierté des ſoldats d'Alcibiade.

Cette victoire éleva ſi fort le courage des ſoldats d'Alcibiade, & les remplit de tant de fierté & d'orguëil, que prétendant n'avoir jamais été vaincus & ſe diſant invincibles, ils dédaignoient de ſe mêler avec les autres ſoldats qui avoient été battus; car l'armée de Thraſyllus venoit d'être mal menée ſous les murs d'Epheſe, & en mémoire de cette défaite les Epheſiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Atheniens. Et c'eſt ce que les ſoldats d'Alcibiade ne manquoient pas de reprocher aux ſoldats de Thraſyllus, ſe ventant eux-mêmes, exaltant la valeur

Thraſyllus battu ſous les murs d'Epheſe.

Mindare eſt mort.] Il y a dans le texte Μίνδαρος δ' ἀπέσσυται, mais ce mot ἀπέσσυται, n'eſt nullement un terme du langage de Sparte. Un manuſcrit rétablit le terme propre, qui eſt ἀπέσσουα. Ceux qui ne l'entendoient point l'ont changé en ἀπέσσουται, qui ſignifie la même choſe.

Car l'armée de Thraſyllus venoit d'être fort mal menée ſous les murs d'Epheſe.] Thraſyllus fut défait à Epheſe un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique, & ce que Plutarque rapporte ici arriva à Lampſaque où les deux armées allerent camper après s'être jointes à Seſte.

Les Epheſiens avoient érigé un Trophée de bronze à la honte des Atheniens.) Plutarque dit ici que ce Trophée de bronze étoit érigé à la honte des Atheniens, parce qu'auparavant on érigeoit des

de

de leur Général, & ne voulant ni camper avec eux, ni les ſouffrir dans les lieux d'exercice. Mais un jour que Pharnabaze avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie tomba ſur eux comme ils fourrageoient les terres d'Abyde, Alcibiade arrivé à leur ſecours avec Thraſyllus, pouſſa & chaſſa juſqu'à la nuit les troupes de Pharnabaze; alors les deux armées qui juſques-là campoient ſéparement, je rejoignirent, & les ſoldats ſe faiſant reciproquement mille careſſes, & donnant toutes les marques d'une allegreſſe générale, s'en retournerent enſemble au camp.

Alcibiade pille tout le pays de Pharnabaze.

Le lendemain Alcibiade après avoir dreſſé un trophée, pilla tout le pays de Pharnabaze, ſans que perſonne oſât lui reſiſter, & emmena beaucoup de Prêtres & de Prêtreſſes, qu'il renvoya quelque tems après ſans rançon. De là il alla aſſieger Chalcedoine qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacedémone, & Hippocrate pour Gouverneur. La ville inveſtie, il apprit que les Chalcedoniens avoient retiré & mis en ſûreté les biens de la campagne entre les mains des Bithyniens, leurs amis & leurs voiſins. Il quitte donc l'armée, va paroître

Il va aſſieger Chalcedoine.

Fils de Mindare.

Trophées que de bois, afin que ces Trophées venant à être bientôt conſumez par le tems, ces monumens de diſcorde fuſſent plûtôt abolis & ſouſtraits aux yeux & à la mémoire des hommes. Les Epheſiens donc, pour rendre immortelle la honte des Athéniens, érigerent des Trophées de bronze, & ce fut cette nouveauté humiliante que les Soldats d'Alcibiade reprochoient à ceux de Thraſyllus. On peut voir Diodore. Liv. XIII.

De-là il aſſiegea Chalcedoine.] Ville à la droite du Boſphore en

ſur les frontieres avec quelques troupes, & envoye un Heraut ſe plaindre des Bithyniens, qui, redoutant ſa colere, lui remettent tout entre les mains, & font amitié & alliance avec lui; il s'en retourne au camp, & enferme la ville d'une muraille qui alloit d'une mer à l'autre. Pharnabaze arrive avec une groſſe armée pour faire lever le ſiege, & Hippocrate de ſon côté ſort contre les Athéniens avec toutes ſes forces. Alcibiade met ſes troupes en bataille pour faire tête en même tems à ces deux e nnemis, & après un long combat il oblige Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite & tue Hippocrate & grand nombre de ſes meilleurs ſoldats. De là il monte ſur mer, & va dans l'Helleſpont & dans la Cherſoneſe pour faire payer les contributions & ramaſſer de l'argent.

Alcibiade gagne encore un grand combat contre Pharnabaze.

Ville ſur la côte de a Propontide.

Dans ce voyage il prit la ville de Selymbria, où il expoſa ſa vie fort mal-à-propos; car ceux qui vouloient lui livrer la place, avoient promis d'élever pour ſignal à minuit un flambeau allumé. Mais ſur ce qu'un des complices de la conjuration changea tout d'un coup, ils furent obligez de prévenir l'heure marquée, de peur d'être découverts. Le flambeau étant donc levé avant que l'armée fût aſſemblée, Alcibiade qui ne

entrant de la Propontide dans le pont Euxin.

Et enferme la ville d'une muraille.] C'étoit un retranchement de bois qui alloit de la Propontide au pont Euxin.

Il obligea Pharnabaze à prendre honteuſement la fuite.] Car Pharnabaze ne put ſe joindre à Hippocrate, n'ayant pû forcer les retranchemens, & ſe retira à Heraclée.

vouloit pas manquer cette occaſion, prit environ trente ſoldats avec lui, donna ordre que les autres ſuiviſſent le plus promptement qu'ils pourroient, & courut de toute ſa force vers les murailles. La porte ouverte & quelque vingt ſoldats armez à la legere l'ayant joint, il s'avança fierement; mais il entendit bientôt les Selymbriens armez qui venoient à ſa rencontre. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune eſperance de pouvoir échapper s'il faiſoit ferme, & conſidérant auſſi d'un autre côté que juſqu'à ce jour-là il s'étoit maintenu invincible dans tous les combats où il avoit commandé, & qu'on ne lui avoit jamais vû prendre la fuite, frappé de ce point d'honneur, il s'opiniâtra plus qu'il ne devoit, & tout d'un coup il s'aviſa de ce ſtratageme, il commanda aux trompettes de ſonner le ſilence, & après que le bruit fut appaiſé, il ordonna à un de ſes gens de crier à haute voix, *que les Selymbriens ne priſſent pas les armes contre les Athéniens.*

Grande temerité d'Alcibiade.

Embarras d'Alcibiade, qui marque ſon grand courage.

Stratageme qui le ſauva.

Ce cri rallentit l'ardeur des uns, qui s'imaginerent que toute l'armée des ennemis étoit dans leur ville, & relevant l'eſperance des autres, les diſpoſa à écouter des propoſitions d'accommodement. Pendant qu'on parlemente l'armée Athenienne arrive, & Alcibiade jugea bien, comme cela étoit vrai, que les habitans n'avoient que

Il commanda aux Trompettes de ſonner le ſilence.] J'ai hazardé cette expreſſion qui eſt nouvelle dans notre langue, mais qui exprime parfaitement ce que Plutarque dit.

des pensées de paix, mais il craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces, qui le suivoient en grand nombre, & qui n'ayant pris les armes que pour l'amour de lui, combattoient avec beaucoup d'affection pour son service. C'est pourquoi il les fit tous sortir de la ville, & traittant favorablement les Selymbriens, il se contenta de quelques sommes d'argent, & les obligea de recevoir garnison Athenienne, après quoi il se retira.

Il oblige les Selymbriens à recevoir garnison Athenienne.

Pendant cette expédition d'Alcibiade, les autres Généraux Atheniens qui continuoient le siege de Chalcedoine, firent un traité avec Pharnabaze, dont voici les conditions : *Que Pharnabaze leur compteroit une certaine somme ; que les Chalcedoniens rentreroient dans l'obéïssance & dans la dépendance des Athéniens, & leur payeroient tribut, & que les Athéniens ne commettroient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui s'engageoit de faire conduire en toute sûreté leurs Ambassadeurs au grand Roi.*

Les autres Généraux Athéniens font un traité pour Chalcedoine avec Pharnabaze.

La somme de vingt talens, soixante mille livres.

Alcibiade arriva au camp sur ces entrefaites ; Pharnabaze voulut qu'il jurât comme les autres ; mais Alcibiade répondit qu'il ne jureroit qu'après lui. Quand les sermens furent prêtez de part & d'autre, Alcibiade alla contre Byzance qui s'étoit aussi revoltée, & l'environna d'une bonne muraille. Anaxilaus, Lycurgue & quelques autres, traiterent secretement avec lui, & promirent de lui livrer la place, à condition qu'il la sauveroit

Alcibiade va contre Byzance, & l'assiege.

Xenophon en nomme encore trois, Cydon, Ariston, & Anaxicrate.

Qu'il ne jureroit qu'après lui.) Au lieu de ἢ κοινὸν qui ne signifie rien, il faut lire comme dans un msf. ἢ ἑκάστον.

du pillage. Sur cette parole il fit courir le bruit que des affaires nouvellement ſurvenuës le rappelloient en Ionie, & en plein jour il fit voile avec tous ſes vaiſſeaux ; mais étant retourné la nuit ſuivante, il deſcendit avec ſes meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il ſe tint là ſans faire le moindre bruit, pendant que ſes vaiſſeaux entrant dans le port, & forçant les gardes avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à ceux qui étoient d'intelligence avec les Atheniens, de le recevoir dans la ville ſans aucune crainte, à cauſe que tout le monde couroit en foule au ſecours du port.

Ruſe dont ſe ſervit Alcibiade pour profiter d'une intelligence qu'il avoit dans la place.

Alcibiade ſe rend maître de Byzance par intelligence, mais non ſans un grand combat.

L'affaire ne ſe paſſa pourtant pas ſans combat du côté d'Alcibiade, car les troupes du Peloponeſe, les Beotiens & les Megariens qui étoient dans Byzance, ayant repouſſé ceux qui étoient deſcendus des vaiſſeaux, & les ayant obligez d'y remonter, revinrent contre les Atheniens qui étoient dans la ville, & les chargerent avec beaucoup de vigueur ; le choc fut long & rude, mais enfin la victoire ſe déclara pour Alcibiade & pour Theramene qui commandoient chacun un corps ſéparé. Tous ceux qui échaperent à l'épée, furent faits priſonniers au nombre de trois cent. Après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort ni chaſſé. Car ceux qui avoient livré la ville, ne l'avoient fait qu'à cette condition qu'on ne leur feroit tort en aucune manie-

Grand combat qu'Alcibiade eut à ſoûtenir dans Byzance.

Il demeure victorieux.

re, & qu'on leur conſerveroit tous leurs biens.

Anaxilaus accuſé d'avoir livré la ville.

Auſſi quelque tems après Anaxilaus, accuſé à Lacedémone pour cette trahiſon, & obligé de défendre ſa vie, ſe juſtifia avec beaucoup d'éclat, & ne deshonora pas la beauté de ſon action par une Apologie honteuſe. Il dit *qu'étant Byzantin, & non pas Lacedémonien, & voyant périr, non pas Lacedémone, mais Byzance qui étoit ſi bien inveſtie, que rien n'y pouvoit entrer, & où le peu de bled qui y reſtoit, étoit conſumé par les troupes du Peloponeſe & de la Beotie pendant que les Byzantins mouroient de faim avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la ville aux ennemis, mais au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit ſauvée des miſeres & des calamitez qu'elle traîne après elle: & qu'en cela il avoit ſuivi les maximes des plus gens de bien de Lacedémone, qui ne trouvoient qu'une ſeule choſe véritablement belle & juſte, c'eſt de faire du bien à ſon pays.* Les Lacedémoniens confondus par cette réponſe, & tout honteux, le renvoyerent abſous, lui & ſes complices.

Ce qu'il dit pour ſa juſtification.

Maxime remarquable de Lacedémone.

Il eſt abſous avec ſes complices.

Alcibiade qui ſouhaitoit déja avec une paſſion demeſurée de revoir ſa Patrie, ou plûtôt de ſe faire voir à ſes Citoyens après tant de victoires, qu'il avoit remportées ſur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ſes vaiſſeaux étoient bor-

Et ne deshonora pas la beauté de ſon action par une apologie honteuſe.] C'eſt-à-dire, qu'il ne chercha pas à excuſer ſon action, & n'eut pas recours à la clemence de ſes Juges.

Reprit le chemin d'Athenes.] Il alla d'abord à Samos, & ayant pris là vingt vaiſſeaux, il côtoya la Carie, & entra dans le Golfe

dez de boucliers & de toute ſorte de dépoüilles en forme de trophées, & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enſeignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns & les autres faiſoient environ deux cent vaiſſeaux. Ce qu'ajoûte Duris de Samos, qui ſe vante de deſcendre d'Alcibiade, que Chryſogonus, qui avoit remporté le prix des jeux Pythiques, regloit au ſon de ſa flûte le mouvement & la cadence des Rameurs, que Callipide excellent Acteur pour le tragique, vêtu d'une veſte magnifique, couvert d'un manteau Royal, & paré de tous ſes autres ornemens de Théatre, faiſoit l'office de comite & donnoit les ordres, & que le vaiſſeau Amiral entra dans le port avec une voile de pourpre, comme ſi c'eut été une compagnie de débauchez, qui, à l'iſſue d'un grand feſtin, fuſſent allez en maſque, cela dis-je, ne ſe trouve écrit

Alcibiade retourne à Athenes dans un appareil très-pompeux.

Ceramique. De-là, après avoir ramaſſé environ cent talens, cent mille écus, il retoutna à Samos. De Samos il alla à Paros avec vingt vaiſſeaux où il avoit embarqué tous ſes effets. De Paros il navigea dans le Golfe Laconique pour entrer dans le port de Gythium où on lui avoit dit que les Lacedémoniens équipoient trente vaiſſeaux, & pour attendre des nouvelles de la diſpoſition où les Athéniens étoient pour lui. Là il apprit que les Athéniens l'avoient nommé Général, conjointement avec Thraſybule & Conon, & reçut des lettres de ſes amis qui le preſſoient de revenir. Il mit donc à la voile. Xenoph. Liv. I.

Et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez.) C'étoient des ornemens qu'on mettoit à la prouë & à la pouppe des vaiſſeaux, & que l'on ôtoit quand on vouloit.

Sage reflexion de Plutarque.

C'est ainsi que l'écrit Xenophon.

ni dans Theopompe, ni dans Ephorus, ni dans Xenophon. Il n'y a pas même d'apparence qu'Alcibiade revenant d'exil, & après tant de calamitez souffertes eût voulu insulter ainsi aux Atheniens.

Au contraire on trouve qu'il ne s'approcha du port qu'en tremblant & saisi de crainte, & qu'il n'osa débarquer qu'après que, monté sur le tillac, il eut vû son oncle Euryptoleme & grand nombre de ses parens & de ses amis qui étoient venus sur le rivage pour le recevoir, & qui le pressoient de descendre.

Empressement des Atheniens pour Alcibiade.

Dès qu'il fut descendu, tout le peuple qui étoit sorti en foule, ne daignoit pas seulement regarder les autres Généraux, & tous s'empressant autour de lui, le caressoient, le benissoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, le regardoient de loin; les vieillards le montroient à leurs enfans; & cette allegresse publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passez, qu'ils ne manquoient pas de comparer avec leur felicité présente. *Jamais ils n'auroient manqué*, disoient-ils, *la conquête de la Sicile*; *jamais toutes les autres esperances, qu'ils avoient conçuës, n'auroient été vaines, s'ils avoient remis toutes leurs affaires &*

Ce que les Atheniens disoient de glorieux à Alcibiade.

Son oncle Euryptoleme.] Je me suis accommodé ici à la généalogie la plus reçuë, selon laquelle Euryptoleme est fils de Megacles & frere de Dinomache mere d'Alcibiade. Xenophon fait pourtant cet Euryptoleme fils de Pisianax. Mais ce Pisianax m'est entierement inconnu. Plutarque a parlé encore de cet Euryptoleme dans la vie de Pericles.

toutes

toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade ſeul, puiſque préſentement ayant pris la protection & la défenſe d'une ville, qui non ſeulement avoit preſque perdu la domination de la mer, mais qui étoit à peine demeurée maîtreſſe de ſes fauxbourgs, & qui ſe voyoit encore déchirée par une horrible guerre civile, il l'avoit pourtant relevée & tirée de ſes ruines; & non content de l'avoir remiſe en poſſeſſion de l'empire de la mer, il l'avoit auſſi rendu victorieuſe par tout ſur la terre ferme.

Le rappel d'Alcibiade dreſſé par Critias.

Elegies de Critias.

Le décret auquel le peuple donna les mains pour ſon rappel, avoit été dreſſé par Critias, fils de Callæſchrus, comme il le témoigne lui-même dans ſes Elegies, où il dit à Alcibiade pour le faire ſouvenir du grand ſervice qu'il lui avoit rendu : *L'avis qui a produit votre retour, c'eſt moi qui l'ai propoſé le premier, c'eſt moi qui en écrivant le décret, vous ai ramené dans votre Patrie, c'eſt pour ainſi dire, ma langue qui à ſcellé votre rappel.*

Car pour ſa ſûreté il falloit qu'il fût abſous.

Adreſſe d'Alcibiade dans le diſcours qu'il fit au peuple pour ſe juſtifier.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, n'empêcha pas le peuple de s'aſſembler pour l'entendre dans ſes juſtifications. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort legerement le peuple, & qu'il rejetta entierement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque Démon envieux de ſa proſ-

Critias, fils de Callæſchrus.] C'étoit l'oncle de la mere de Platon, & le même qui fut un des trente Tyrans. Il avoit fait un traité de la République de Lacedémone, & des Elegies. Athenée rapporte un aſſez long fragment d'une de ſes Elegies, qui ſuffit pour faire voir qu'il avoit beaucoup de talent pour cette compoſition. Il appelloit dans cette Elegie la temperance *la voiſine de la pieté.*

Καὶ τῆς Εὐσεβίης γείτονα σωφροσύνην.

perité, il les entretint des desseins de leurs ennemis & les exhorta à ne concevoir que de grandes esperances. Les Athéniens ravis de l'entendre, lui décernerent des Couronnes d'or, le nommerent Général sur terre & sur mer, sans donner des bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens & ordonnerent aux Eumolpides & aux Herauts de l'absoudre des maledictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple. Tous les Eumolpides & les Herauts étant occupez à revoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Theodore, eut le courage de dire, *mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.*

Les Atheniens lui donnent des Couronnes d'or, & le nomment Général sur terre & sur mer.

Mot hardi de Theodore au sujet d'Alcibiade.

Au milieu de cette gloire & de cette grande prosperité d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissoit pas d'être troublée quand on considéroit le tems de son retour; car il étoit arrivé justement le jour qu'on célébroit la fête appellée *Plunteria*, c'est-à-dire, où l'on faisoit la cérémonie de la Purification de la Déesse. Dans ce

Superstition du peuple sur le tems du retour d'Alcibiade.

La fête appellée Plunteria.

C'est le même Critias que Platon introduit dans ses Dialogues.

Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.] Ce Prêtre vouloit dire que les maledictions étant conditionelles, elles ne pouvoient tomber sur la tête des innocens, & qu'ainsi on ne pouvoit ni les revoquer, ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot étoit bien hardi dans une conjoncture si délicate, & lorsque le peuple témoignoit pour Alcibiade tant d'empressement.

Que l'on celébroit la fête appellée Plunteria.] C'étoit une fête que les Atheniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve. adorée sous le nom d'*Agraule*. Ce qui a donné lieu à l'erreur d'Hesychius, & d'autres qui ont crû qu'elle étoit célébrée en l'honneur d'Agraule fille de Cecrops;

jour là, qui est le vingt-cinq du mois de Juin, les Prêtres, appellez *Praxiergides*, célébrent des mysteres qu'ils tiennent fort secrets, ôtent à la Déesse tous ses ornemens & couvrent sa statuë. C'est pourquoi de tous les jours malheureux, c'est celui où les Atheniens observent le plus de ne rien entreprendre de considérable. Il sembloit donc que la Déesse ne recevoit pas Alcibiade agréablement, & avec un visage serein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & pour l'éloigner d'elle.

Thragelion. *Prêtres appellez* Praxiergides.

Toutes choses lui ayant pourtant réüssi selon ses désirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander, étant prêts, il differa son départ par une loüable ambition de célébrer les grands mys-

Alcibiade differe son départ pour celébrer les grands mysteres. Voilà un bon devot.

comme Meursius l'a remarqué. A cette fête on dépoüilloit la statuë de la Déesse & on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*; & ce jour étoit regardé comme un des jours les plus malheureux. On environnoit aussi les Temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermez, comme cela se pratiquoit dans tous les jours funestes, & on portoit en procession des figues seches; parce que c'étoit le premier fruit qu'ils avoient mangé après le gland.

Qui est le 25. du mois de Juin.] Ce 25. du mois Thargelion répondoit, selon l'exacte suputation des Chronologistes, au second jour de notre mois de Juillet, & c'est ce qui fait entendre ce que Xenophon a écrit, qu'Alcibiade partit d'Athenes trois mois après qu'il y fut arrivé. Car quelle apparence qu'il fût parti en Decembre? Ceci arriva la 1. année de l'Olymp. LXXXXIII.

Les Prêtres appellez Praxiergides.] Ce mot *Praxiergides* signifie à la lettre *opera facientes*, ce qui vaut autant que *celébrants les Mysteres*, car πράττειν signifie *faire, celébrer*, & ἔργον par excellence, *les Mysteres.*

Ostent à la Déesse tous ses ornemens, & couvrent sa statuë.] Ils dépoüilloient Minerve de ses habits & de ses ornemens pour les laver, & cependant pour ne pas exposer sa statuë nuë, on la couvroit.

Par une loüable ambition de celé-

teres. Car depuis le jour que les Lacedémoniens avoient fortifié Décelée & occupé tous les chemins qui menent d'Athénes à Eleusine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, on avoit été obligé de conduire la Procession par mer. Ainsi il avoit fallu nécessairement obmettre les sacrifices, les danses & plusieurs autres particulieres devotions, qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé *Sacré*, lorsqu'on portoit à Eleusine la statuë de Bacchus.

Alcibiade trouva donc que ce seroit une très-belle action, qui lui attireroit les benédictions des Dieux, & les loüanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout son lustre & toute sa solemnité en conduisant la procession par terre, & en la faisant escorter par ses troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laisseroit passer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décelée, ce qui diminueroit considérablement la réputation

Car le Roi Agis étoit encore à Décelée avec ses troupes.

brer les grands Mysteres] Les Mysteres de Cerés & de Proserpine. Cette fête duroit neuf jours, & le sixiéme on portoit en procession à Eleusine la statuë de Bacchus que l'on regardoit comme fils de Cerés & de Jupiter.

Qu'on avoit accoûtumé de faire par le chemin appellé sacré.] J'ai suivi ici la correction de Meursius qui a lû κατ' ὁδὸν ἱερὰν, au lieu de καθ' ὁδὸν ἱερᾶν. Car le chemin par où cette procession alloit d'Athenes à Eleusine étoit appellé *sacré.* Polemon avoit fait un traité de ce chemin βιβλίον περὶ τῆς ἱερᾶς ὁδοῦ.

Alcibiade trouva donc que ce seroit une très-belle action.] Il le fit plûtôt pour achever de dissiper, par cet acte de devotion, les soupçons d'impieté qu'il avoit excitez par la mutilation des statuës, & par la profanation des Mysteres, car le peuple se paye de cet exterieur.

de ce Roi, & terniroit ſa gloire; ou s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'oppoſer à ſa marche, alors il auroit la ſatisfaction de livrer un ſaint combat, & un combat agréable aux Dieux, pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs myſtéres ſous les yeux de ſa Patrie, & de ſes propres Citoyens qui ſeroient les témoins de ſon courage.

Cette réſolution priſe, il avertit les Eumolpides & les Herauts de ſe préparer, envoya des ſentinelles ſur les hauteurs, détacha quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiez & les Confreres avec ceux qui les initient, & les couvrant de ſon armée, il conduiſit toute cette pompe avec un ordre merveilleux & dans un très-grand ſilence. Jamais ſpectacle plus auguſte, ni plus digne de la majeſté des Dieux que cette proceſſion guerriere & cette expédition ſainte, où ceux qui ne portoient point d'envie à la vertu d'Alcibiade étoient obligez d'avoüer qu'il ne faiſoit pas moins les fonctions de grand Prêtre, que celle de Général. Aucun des ennemis n'oſa paroître, & Alcibiade ramena la ſacrée troupe dans Athénes avec une entiere ſûreté, ce qui lui éleva encore plus le courage, & augmenta ſi fort la fierté & l'audace de ſon armée, qu'elle ſe regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Alcibiade mene la Proceſſion à Eleuſine avec un ordre merveilleux.

Il gagna ſi fort l'affection des pauvres & de tout le bas peuple, qu'ils ſouhaittoient avec une paſſion demeſurée de l'avoir pour Roi. Pluſieurs

Tout le bas peuple eſt ſi fort entêté d'Alcibiade, qu'il le preſſe de ſe faire Roi.

s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adressant à lui-même l'exhorterent à se mettre au-dessus de l'envie, à ne s'embarrasser ni des loix ni des décrets, ni des suffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leur babil, & à se rendre entierement maître des affaires, pour gouverner à sa fantaisie, sans craindre les Délateurs. Pour lui, on ne sçauroit dire quelle étoit sa pensée sur la Tyrannie, ni quel étoit son dessein; mais les plus puissans craignant un embrasement, dont ils voyoient déja des étincelles, le presserent de partir sans differer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour Collegues les Généraux qui lui furent les plus agréables.

Ils lui donnerent Aristocrate & Adimante qui ne devoient même commander que sur terre.

Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux, & alla descendre à l'Isle d'Andros pour la punir de sa rebellion; là il battit dans un grand combat les troupes du pays & celles de Lacedémone, mais il ne prit pas leur ville, & ce fut ensuite le premier chef de l'accusation que ses ennemis intenterent contre lui. Car s'il y a jamais eu d'homme que sa propre gloire ait ruiné & détruit, c'est Alcibiade. La grande réputation, non seulement de courage & de hardiesse, mais aussi de capacité & de prudence qu'il avoit acquise par tant de grands succès, le rendoit suspect de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pû, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout

Alcibiade gagne un grand combat dans l'isle d'Andros.

Alcibiade détruit par sa propre gloire.

Grande idée que les Athéniens avoient d'Alcibiade.

ce qu'il vouloit, ne lui étoit impossible. Les Atheniens attendoient même journellement les nouvelles de la réduction de Chio & de toute l'Ionie. C'est pourquoi ils étoient bien fâchez que ces nouvelles n'arrivassent pas aussi promptement qu'ils l'avoient esperé, & que les victoires d'Alcibiade n'égalassent pas la promptitude de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent, il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour thrésorier, & qu'il étoit très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher dequoi fournir à la paye & à la subsistance de ses troupes.

Alcibiade manquoit d'argent pour payer & nourrir sa flotte.

Mais voici l'origine & la source du dernier crime qu'on lui imputa. Lysandre ayant été envoyé pour Général des troupes & de la flotte de Lacedémone, & Cyrus lui fournissant assez d'argent pour payer à ses matelots quatre oboles de solde au lieu de trois, Alcibiade qui n'en pouvoit payer aux siens que trois, & qui encore les payoit fort mal, partit pour aller ramasser de l'argent dans la Carie, & laissa Antiochus sur la flotte pour la commander. Cet Antiochus étoit fort bon Pilote, mais d'ailleurs homme étourdi & entreprenant. Alcibiade en partant lui avoit

La source du dernier crime qu'on imputa à Alcibiade.

Cyrus fils de Darius, & frere d'Artaxerxe. Il étoit venu à Sardis.

Alcibiade en partant pour la Carie, laisse Antiochus pour commander la flotte.

Laissa Antiochus sur la Flotte pour la commander.] C'est le même Antiochus, qui avoit gagné ses bonnes graces en lui rapportant la caille qu'il avoit laissé échapper. Voilà un petit service bien payé, mais payé aux dépens du public.

Alcibiade en partant, lui avoit ordonné de ne point combattre.] Il y avoit bien d'autres Généraux sur la Flotte, mais ils ne devoient commander que sur terre, ainsi

ordonné de ne point combattre, quand même les ennemis viendroient l'insulter, mais Antiochus fut si insolent & si temeraire, que méprisant les ordres de son Général, il remplit son vaisseau de troupes, & prenant avec lui un autre vaisseau il cingla vers Ephese, & passant & repassant devant les prouës des vaisseaux ennemis il vomissoit toutes sortes d'injures & d'outrages contre ceux qui les montoient. Lysandre se détacha d'abord avec quelques navires pour le poursuivre, mais voyant que les Atheniens venoient à son secours avec tous leurs vaisseaux, il mena contre eux toute sa flotte, les défit, tua Antiochus, prit beaucoup de Navires, fit grand nombre de prisonniers & dressa un trophée. Sur cette fâcheuse nouvelle, Alcibiade de retour à Samos voulut avoir sa revanche, & alla présenter la bataille à Lysandre, qui content de sa victoire, ne daigna pas sortir contre lui.

Antiochus battu & tué par Lysandre.

En même tems Thrasybule, fils de Thrason, le plus dangereux ennemi qu'Alcibiade eût dans son armée, partit du camp, & alla l'accuser à Athenes. Pour enflammer encore davantage les ennemis, qu'il avoit dans la ville, il dit au peuple en pleine assemblée, *qu'Alcibiade avoit entierement ruiné les affaires, & perdu les vaisseaux des Atheniens, en abusant de sa puissance, & parce qu'entierement*

Thrasybule part du camp pour aller accuser Alcibiade à Athenes.

Ce qu'il dit pour enflammer les Atheniens contre lui.

Antiochus se trouvoit le maître malheureusement.

Devant les prouës des vaisseaux] Il dit *les prouës*, parce que les vaisseaux dans le port ont la prouë tournée du côté de la mer, pour la partance.

livré

livré à des hommes, qui par leurs débauches, par leurs yvrcgneries & par leurs plaisanteries de matelot étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de lui, il leur abandonnoit toute son autorité pour aller s'enrichir à son aise dans les Provinces, où plongé dans la crapule il commettoit mille insolences & deshonoroit Athenes, en s'abandonnant à toutes sortes d'infames plaisirs avec les Courtisanes d'Ionie & d'Abyde, & cela pendant qu'il laissoit sa flotte en présence de celle des ennemis.

Il désigne Antiochus.

On lui fit aussi un crime des forts qu'il avoit bâtis en Thrace, près de la ville de Bizanthe, pour se préparer un asyle & une retraite, comme ne pouvant, on ne voulant plus vivre dans son pays. Les Atheniens ajoûterent foi à ces calomnies, & nommerent d'autres Généraux, faisant éclater la colere où ils étoient contre lui, & leur mauvaise volonté.

On lui fait un crime des forts qu'il avoit bâtis près de Bizanthe en Thrace

Ils nommerent dix Généraux. Zenoph. liv. 1.

Alcibiade informé de ce qui s'étoit passé à Athenes, quitta absolument le camp; & ayant assemblé quelques troupes étrangeres, il alla faire la guerre à ses dépens dans les parties de la Thrace, qui ne reconnoissoient point de Roi, où il amassa de grandes sommes de tout le butin qu'il fit, & mit à couvert des courses & des hostilitez des Barbares les Grecs qui habitoient ces cantons.

Alcibiade va faire la guerre à ses dépens à certains peuples de Thrace.

Quelque tems après, les Généraux Tydée, Me-

Quelque tems après, les Généraux Tydée, Menandre & Adimantus.) Plutarque passe ici trois ans presque entiers, & tout ce que firent les dix Généraux qui succederent à Alcibiade. Car il passe la 25. année de la guerre du Peloponese, la 26. où les Atheniens

nandre & Adimantus, qui étoient à Ægos Potamos avec toute la flotte Athenienne, avoient pris la coûtume d'aller tous les matins à la pointe du jour insulter la flotte de Lysandre, qui étoit à Lampsaque & le provoquer au combat, après quoi ils s'en retournoient & passoient le reste du jour sans précaution & en désordre, comme méprisant un ennemi qui n'osoit sortir du port. Alcibiade qui étoit près de là, ne negligea pas une occasion si favorable de servir son pays, & montant à cheval, il alla trouver les Généraux, & leur remontra qu'ils se tenoient sur une côte fort incommode où ils n'avoient ni ports ni villes voisines, qu'ils étoient obligez de faire venir leurs provisions de Seste, qui étoit fort loin, & qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent & se débandassent chacun de leur côté, lors qu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie accoûtumée à exécuter avec une entiere obéïssance les ordres du Général. Il leur conseilla de changer de poste & de gagner Seste; mais les Généraux ne prirent point en bonne part ses avis, & refuserent d'y entendre, Tydée même, plus emporté que les autres, le traitant avec plus de

Alcibiade étoit si près, qu'il les voyoit de ses murailles. Xenoph.

Remontrances très-sages qu'il fait aux Genéraux Atheniens.

Il en étoit à quinze stades.

Conseil très-prudent qu'il leur donna.

Les Genéraux rejettent son avis, & lui ordonnent de se retirer.

gagnerent la bataille des Arginuses & la 27. presque entiere, à la fin de laquelle les Atheniens allerent à Ægos Potamos, où ils reçurent l'échec dont il parle ici. J'ai crû nécessaire d'avertir de ce vuide, afin que ceux qui voudroient se faire un plan d'histoire sur ces vies, n'y fussent pas trompez.

Qui étoient à Ægos Potamos.) La riviere de la Chevre sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis de Lampsaque.

hauteur & plus d'insolence, lui commanda de se retirer, que ce n'étoit pas à lui à donner les ordres. Alcibiade s'en retourna donc, non sans quelque soupçon que les Atheniens étoient trahis.

Ce qu'Alcibiade dit à ceux qui le reconduisoient hors du camp.

Comme il s'en retournoit, & qu'il s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis qui le reconduisoient hors du camp, il leur dit, *que si on ne l'avoit pas si mal reçu, il forçoit en peu de jours les Lacedémoniens ou de combattre, ou d'abandonner leur flotte.* Les uns prirent ce mot pour une fanfaronnade, & pour un trait de vanité, & les autres ne trouvoient pas la chose hors de toute vrai-semblance, car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces, bons hommes de cheval, & bons archers, à faire une descente & à aller par terre attaquer les Lacedémoniens, ce qui auroit mis leur camp en grand desordre. Quoi qu'il en soit, l'évenement justifia bien-tôt qu'il avoit parfaitement bien connu la faute que faisoient les Atheniens, car Lysandre étant tombé sur eux, lors qu'ils s'y attendoient le moins, il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent avec Conon, tous les autres au nombre de près de deux cent voiles

L'evenement justifia les remontrances d'Alcibiade, & le conseil qu'il avoit donné.

La flotte Athenienne défaite par Lysandre.

Car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces.) C'est le sens de Plutarque. Les Interpretes n'avoient pas entendu le mot εἰσαγαγών. D'Ægos Potamos il ne pouvoit aller par terre attaquer les Lacedémoniens à Lampsaque, puisqu'il falloit traverser l'Hellespont, mais il pouvoit aller faire une descente, & c'est ce que Plutarque a dit.

Il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent.) Et un neuviéme appellé le vaisseau *Paralus*, qui alla porter à Athenes la nouvelle de cette défaite. Conon se retira à Cypre.

furent pris & emmenez avec trois mille prisonniers, qui furent égorgez quand la flotte victorieuse fut de retour à Lampsaque.

Peu de tems après, Lysandre se rendit maître d'Athenes, brûla leurs vaisseaux, & abbattit les longues murailles qui joignoient la ville au port du Pirée.

Alcibiade allarmé de ces grands succès des Lacedémoniens, & craignant de tomber en leur puissance, parce qu'ils étoient maîtres de la terre & de la mer, partit pour Bithynie, menant & transportant avec lui des richesses immenses, quoi qu'il en laissât dans ses forteresses beaucoup plus qu'il n'en transportoit. A son arrivée en Bithynie, les Thraces lui enleverent la meilleure partie de ses richesses, ce qui lui fit prendre la resolution de se retirer à la Cour d'Artaxerxe, dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à son service, qu'il avoit trouvé Themistocle. Outre qu'il avoit un prétexte plus juste & plus legitime de se jetter entre ses bras, car il n'alloit pas, comme Themistocle, solliciter le Roi, & implorer sa protection contre

Alcibiade se retire en Bithynie.

Il fait resolution de se retirer à la Cour d'Artaxerxe.

Difference de la retraite d'Alcibiade à la Cour du grand Roi, & de celle de Themistocle.

Peu de tems après.] L'année suivante, c'est-à dire, la derniere année de l'Olymp. LXXXXIII. qui fut la derniere de la guerre du Peloponnese.

Dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à son service qu'il avoit trouvé Themistocle.) Plutarque suit toûjours l'opinion de Thucydide, qui écrit que Themistocle arriva à la Cour du grand Roi, lorsque Xerxes venoit de mourir, & que son fils Artaxerxe venoit de monter sur le Thrône, ce fut auprès d'Artaxerxe que se refugierent Themistocle & Alcibiade.

ſes Citoyens, mais au contraire lui demander ſon ſecours contre les ennemis de ſa patrie. Ne doutant donc point que Pharnabaze ne le fît conduire ſûrement à la porte du grand Roi, il alla le trouver en Phrygie, où il lui fit la cour pendant quelque tems, & reçut de lui toutes ſortes d'honneurs & de marques d'eſtime.

Il va trouver Pharnabaze en Phrygie, pour être conduit à la porte du grand Roi.

Les Atheniens étoient dans la derniere déſolation de voir leur puiſſance entierement abbattuë; mais après, qu'avec l'Empire de la Grece ils eurent perdu encore la liberté, Lyſandre les ayant mis ſous la domination de trente Tyrans, les ſages reflexions, qu'ils n'avoient pas faites pendant qu'elles pouvoient encore les ſauver, leur vinrent dans l'eſprit lors qu'elles leur étoient entierement inutiles, car ils ne ceſſoient de déplorer, & de compter l'une après l'autre toutes les fauſſes démarches qu'ils avoient faites, & toutes les grandes fautes où ils étoient tombez.

Abbattement des Atheniens.

Celle qui leur parut la plus grande ſans comparaiſon, fut leur emportement contre Alcibiade, qu'ils avoient chaſſé ſans qu'il eût aucun tort, car pour punir l'imprudence d'un Pilote, qui n'avoit perdu que quelques vaiſſeaux, ils en avoient commis eux-mêmes une bien plus grande, de ſe priver du plus ſage & du plus grand de leurs Généraux.

Leur repentir du traittement qu'ils ont fait à Alcibiade.

Cependant au milieu de ces grandes ténébres, ils ne laiſſoient pas de conſerver quelque foible rayon d'eſperance, qui leur laiſſoit entrevoir que leurs affaires n'étoient pas entierement

Ils conſervent encore quelque lueur d'eſperance, & ſur quoi.

ſans reſſource pendant qu'Alcibiade vivoit. Car ſi dans ſon premier exil il n'avoit pas eu la patience de vivre en repos loin du bruit des armes, à plus forte raiſon, diſoient-ils, s'il le peut, ne ſouffrira-t'il point préſentement l'orgueïl & l'inſolence de Lacedémone, & les cruautez & les injuſtices des trente Tyrans. Et ce n'étoit pas ſans quelque ſorte de raiſon que le peuple ſe mettoit ces imaginations dans la tête, puiſque même les trente Tyrans, crurent que pour leur ſûreté, ils devoient s'informer avec grand ſoin des démarches d'Alcibiade, & avoir une très-grande attention ſur tout ce qu'il faiſoit, & ſur toutes les meſures qu'il pouvoit prendre.

Les trente Tyrans ont grand ſoin de s'informer des démarches d'Alcibiade.

Enfin Critias remontra à Lyſandre que la ruine de la Democratie à Athenes aſſûroit véritablement l'Empire de la Grece à Lacedémone, mais que cependant quelque accoûtumez que les Atheniens puſſent jamais être à l'Oligarchie, Alcibiade tant qu'il vivroit, ne les laiſſeroit point en repos, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſecoüé le joug de cette dure ſervitude.

La ruine de la Democratie à Athenes, aſſûroit à Lacedémone l'Empire de la Grece.

Critias veut rendre Alcibiade ſuſpect à Lyſandre.

Lyſandre ne ſe laiſſa point perſuader à ce diſcours juſqu'à ce qu'il eût reçu une lettre des Ephores, qui lui ordonnoient de ſe défaire d'Alcibiade à quelque prix que ce fût, ſoit qu'ils redoutaſſent ſon activité & ſon grand courage qui le pouſſoit aux plus hardies entrepriſes, ſoit qu'ils vouluſſent faire plaiſir au Roi Agis. Il envoya donc cet ordre à Pharnabaze, & lui commanda de l'exé-

Les Ephores envoyent à Lyſandre ordre de ſe défaire d'Alcibiade, & Lyſandre envoye cet ordre à Pharnabaze.

cuter. Pharnabaze donna cette commiſſion à ſon frere Magée & à ſon oncle Suſamithres.

Alcibiade étoit alors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec ſa concubine appellée Timandre. Une nuit il fit ce ſonge : il lui ſembla que vêtu des habits de ſa maîtreſſe, il étoit couché dans ſon ſein, & que ſa maîtreſſe lui peignoit & lui fardoit le viſage comme à une femme; d'autres diſent qu'il vit en ſonge, que Magée lui coupa la tête, & qu'on brûla ſon corps, mais tous conviennent qu'il fit ce ſonge peu de tems avant ſa mort.

Vie infame d'Alcibiade dans un bourg de la Phrygie.

Songe d'Alcibiade

Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, ſe contenterent d'environner la maiſon & d'y mettre le feu. Alcibiade ſe ſentant pris, ramaſſe tout ce qu'il peut de hardes, de tapiſſeries & de couvertures, & les preſſant enſemble, il les jette au milieu du feu, & ſon manteau entortillé autour de ſon bras gauche, & l'épée à la main, il ſe lance au travers des flammes, & en ſort ſans aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore

Ceux qu'on envoye pour le tuer n'eurent pas le courage d'entrer où il etoit, & ſe contenterent de mettre le feu à ſa maiſon.

Prudence & courage d'Alcibiade pour ſe tirer de ce péril.

Les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore achevées de conſumer.) Amiot & l'Interprete Latin ſe ſont également trompez à ce paſſage. Celui-ci traduit *inviolatus ante evaſit quam deflagrarent veſtes*, & Amiot, *& ſe jetta hors la maiſon, ſans que le feu lui fit aucun mal, ſinon qu'il lui brûla un peu ſes habillemens.* Ce n'eſt point du tout ce que Plutarque a dit, un ſage Hiſtorien pouvoit-il même relever cette circonſtance des habits d'Alcibiade un peu brûlez? Il eſt bien queſtion d'habits. Plutarque rend raiſon de ce qu'Alcibiade, paſſant tout au travers du feu, n'en fut point endommagé, c'eſt que toutes les hardes, c'eſt-à-dire, les tapiſſeries, les couvertures, qu'il y avoit jettées, n'avoient pas encore eu le tems de brûler.

achevées de consumer. Sa vûë étonna & écarta les barbares, pas un n'osa l'attendre ni en venir aux mains avec lui, mais tous en fuyant & en reculant, l'accablerent de dards & de fleches, il tomba mort sur la place, & les Barbares s'étant retirez, Timandre alla ramasser son corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit.

Alcibiade tombe mort, accablé de fleches que les Barbares lui tirent en fuyant.

Funerailles que lui fit sa Concubine.

On prétend que Lais, cette célébre Courtisane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre, mais qu'elle avoit été faite esclave dans Hyccara, petite ville maritime de la Sicile. Quelques Auteurs qui conviennent de tout ce que je viens de rapporter d'Alcibiade, nient seulement, que ni Pharnabaze, ni Lysandre, ni les Ephores ayent été les auteurs de sa mort. Ils écrivent qu'Alcibiade avoit corrompu une jeune femme des plus nobles maisons du pays, qu'il l'avoit toûjours avec lui, & que les freres de cette

Et l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût.) Voici encore une autre faute d'Amiot qui a traduit, *Timandre alla prendre le corps, qu'elle enveloppa & ensevelit des meilleurs draps qu'elle eût.* Cette faute seroit assez legere s'il ne s'agissoit que d'un mot, & je ne l'aurois pas relevée; mais il s'agit ici du rapport que cette circonstance a manifestement au songe que Plutarque vient de rapporter, & dont c'est ici l'accomplissement; si Timandre n'enveloppe que de draps le corps d'Alcibiade, le songe est nul. Mais elle l'enveloppe de ses propres robes, & voilà le songe accompli, car il songea que vêtu des habits de sa maîtresse, il étoit couché dans son sein.

Elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune &c.] Elle l'enterra dans le bourg appellé Melissa. Athenée écrit qu'en passant par là il avoit vû le tombeau d'Alcibiade, sur lequel l'Empereur Adrien fit met-

femme,

femme, ne pouvant ſupporter cet affront, mirent le feu la nuit à ſa maiſon, & le tuerent après qu'il eut paſſé au travers des flammes, comme nous l'avons dit.

tre la Statue du mort d'un marbre de Paros, & ordonna qu'on y immolât un taureau toutes les années.



CORIOLAN.



LA maiſon des Marciens à Rome a produit beaucoup de grands Perſonnages de famille Patricienne, parmi leſquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui regna après Tullus Hoſtilius. Publius Marcius, & Quintus Marcius, qui ont conduit à Rome la plus abondante & la plus belle de toutes les eaux, étoient de cette illuſtre Famille, comme

Les grands Perſonnages qu'a produit la maiſon des Marciens.

Ancus Marcius, petit-fils de Numa.) Par Pomponia, fille de Numa, qui fut mariée à Marcius, comme Plutarque le rapporte dans la vie de Numa.

aussi Censorinus, que le peuple Romain élut deux fois Censeur, & sur la requisition duquel il fit ensuite cette Loi, *Que la charge de Censeur ne pourroit plus être donnée deux fois à une même personne.*

Loi qui ordonnoit qu'un homme ne pourroit être deux fois Censeur.

Marsius élevé par sa mere.

Caïus Marcius, dont j'écris la vie, ayant perdu son pere dans son bas âge, fut élevé sous la conduite de sa mere, & fit voir par son exemple que l'état d'orphelin est véritablement accompagné de plusieurs maux; mais que pour devenir grand homme, & pour s'élever au-dessus des autres par sa vertu, il n'est nullement un obstacle, & que c'est à tort que les ames basses l'accusent, comme si par le peu de soin qu'on a eu d'eux, il étoit cause de leur lâcheté & de leur bassesse.

Etat d'orphelin, quoi qu'accompagné de plusieurs maux, n'est pas un obstacle à la vertu.

Mais d'un autre côté aussi ce même Marcius sert de preuve à l'importante vérité qu'enseignent ceux qui prétendent qu'une nature forte & généreuse, si elle vient à manquer d'éducation, produit beaucoup de mauvaises choses avec les bonnes, comme une terre vigoureuse & fer-

Education plus nécessaire à une nature forte & vigoureuse qu'à une autre, & pourquoi.

Que l'état d'orphelin est véritablement accompagné de plusieurs maux.] Plutarque a ici en vûë un passage d'Homere du XXII. liv. de l'Iliade, où Andromaque, qui vient d'apprendre la mort d'Hector, fait ses tristes regrets, & déplore sur-tout les malheurs de son fils Astianax, qui se présentent à elle, & dont elle fait un détail. *Quand même il échapperoit à cette cruelle guerre, la vie ne sera plus pour lui qu'un enchaînement de peines & de chagrins; des Etrangers s'empareront de son bien, car le même jour qui fait un enfant orphelin, lui ôte tous ses amis, & le livre à tous les malheurs ensemble,*

Ἦμαρ δ' ὀρφανικὸν παναφήλικα παῖδα τίθησι.

tile, qui n'est pas bien cultivée dans la saison. Car sa force, sa constance & sa fermeté à ne démordre jamais de ce qu'il avoit resolu, produisirent certainement cette ardeur, cette vigueur & cette impetuosité, qui lui firent exécuter de si grandes choses; mais elles nourrirent aussi en lui, une colere implacable, & une opiniâtreté invincible, qui ne cédoit jamais, & le rendirent si difficile & si mal propre à vivre & à converser avec les hommes, que ceux même qui admiroient l'impassibilité avec laquelle il resistoit aux voluptez, aux travaux & aux richesses, & qui donnoient à ces vertus leur véritable nom, en les appellant Temperance, Justice & Force, ne pouvoient le souffrir dans le commerce de la vie, & l'évitoient comme un homme incommode, sauvage & imperieux; tant il est vrai que le plus grand fruit, que les hommes puissent tirer de la douce familiarité des Muses, c'est de dompter, d'adoucir & de polir par les lettres & par l'éducation leur naturel dur & farouche, en permettant que la raison y produise la médiocrité, toûjours si précieuse, & qu'elle en bannisse tout ce qui est outré & excessif.

Marcius difficile & mal propre au commerce des hommes.

Le plus grand fruit que l'on puisse tirer du commerce des Muses.

Car la vertu consiste dans ce milieu, que Plutarque appelle du nom de Mediocrité.

Dans ces tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force

Dans ce tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre, & qu'on appelle force & valeur, étoit la partie de la vertu.) Plutarque parle ici comme certains Philosophes, qui divisoient la vertu & la partageoient en plusieurs parties dissemblables, quoique selon le sentiment des Philosophes les plus sages elle ne soit point divisible, & que chacune de ses parties soit la vertu entiere

& valeur, étoit la partie de la vertu la plus généralement estimée à Rome, & ce qui le prouve, c'est qu'on donnoit à cette espece particuliere, le nom qui embrasse tout le genre, & qu'on appelloit la vaillance du nom de *Vertu.* Marcius qui avoit encore plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de son tems, jugeant avec raison que les armes étrangeres & artificielles ne sont pas d'un grand usage pour ceux qui n'ont pas eu soin d'exercer & de préparer celles qui leur sont propres & naturelles, puisqu'elles sont nées avec eux, il forma & dressa si bien son corps à toutes sortes d'exercices & de combats de Lice, qu'il couroit avec une extréme vitesse, luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit soûtenir, & quand il en venoit aux prises dans les véritables combats, il étoit toûjours invincible. Ses camarades qui dans les exercices publics lui disputoient le prix du courage, & de la vertu, ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à sa force insurmontable, qui ne succomboit sous aucun travail.

Vaillance désignée par le nom de vertu.

Inclination de Marcius pour la guerre.

Armes artificielles inutiles à ceux qui n'ont pas eu soin des armes naturelles.

Il fit la premiere campagne encore fort jeune,

Premiere campagne de Marcius.

& parfaite. Cette matiere a été traitée au long dans les argumens que j'ai mis à la tête de deux Dialogues de Platon, du Laches & du Protagoras.

Et ce qui le prouve.] J'ai suivi ici la leçon d'un Manuscrit, où au lieu de ϰ̀ ἐμαρτυρεῖτο, on lit ὦ ϰαὶ μαρτυρεῖ τὸ, &c.

Qu'on appelloit la vaillance du nom de vertu.) Cela n'étoit pas particulier aux Romains, puisque parmi les Grecs ἀρετὴ qui signifie *vertu*, a aussi été pris pour vaillance.

Il fit sa premiere campagne encore fort jeune.] C'étoit la premiere année de l'Olymp. LXXI.

lorſque Tarquin le Superbe chaſſé du thrône, reduit à l'extrémité après pluſieurs batailles perduës, & joüant, pour ainſi dire, de ſon reſte, revenoit à la tête de pluſieurs peuples du Latium, & de toute l'Italie, qui faiſoient un dernier effort pour le rétablir dans Rome, moins dans le deſſein de le ſervir, que dans la vûë de s'oppoſer à l'accroiſſement des Romains, qui les rempliſſoit de crainte & d'envie. Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté, & où la Fortune changea ſouvent de parti, Marcius combattant avec une valeur étonnante ſous les yeux du Dictateur, vit un Romain porté par terre, il courut à ſon ſecours, le couvrit de ſa perſonne, arrêta l'ennemi qui alloit l'achever, & le tua ſur la place. Après la victoire, le Général le couronna des premiers d'une Couronne de chêne; car c'eſt la coûtume des Romains d'honorer de cette couronne celui qui a ſauvé à la guerre un Citoyen, ſoit qu'on ait voulu par là faire hon-

A. Poſthumius.

Marcius ſauve la vie à un Romain.

C'eſt la Couronne qu'ils appelloient Civique.

l'an de Rome 258. 493. ans avant N. S.

Dans la bataille qui fut diſputée avec beaucoup d'opiniâtreté.] Il parle de la bataille qui fut donnée près du lac Regillus, Tite-Live 2. & Denis d'Halicarn. VI.

Et où la Fortune changea ſouvent de parti.) Denys d'Halicarnaſſe, qui a admirablement décrit ce combat, dit ἐγίνοντο δὲ ποικίλαι καὶ ἀγχίστροφοι περὶ αὐτοὺς αἱ τοῦ ἀγῶνος τύχαι. *La fortune de ce combat fut très diverſe, & changea ſouvent de parti.*

Soit qu'on ait voulu par là faire honneur au chêne.) Plutarque s'amuſe à rechercher ici les raiſons qui ont fait choiſir le chêne pour couronner ceux qui avoient ſauvé la vie à un Citoyen, & il en rapporte quatre. La troiſiéme me paroît la plus vrai ſemblable, & c'eſt celle que Pline ſemble allouër. On pourroit dire auſſi que comme le chêne eſt l'arbre qui

Cet Oracle est rapporté par Herodote, liv. I.

neur au chêne, à cause des Arcadiens qui ont été appellez *mangeurs de gland* par l'Oracle d'Apollon, soit parce que le chêne étant un arbre fort commun, les Généraux d'armée trouvent par tout de quoi récompenser la valeur; soit enfin qu'on ait trouvé qu'il n'y avoit pas de couronne plus convenable à celui qui avoit sauvé la vie à un Citoyen qu'une couronne de chêne qui est consacrée à Jupiter, Patron & conservateur des villes. D'ailleurs le chêne est le plus fertile de tous les arbres sauvages, & parmi les arbres francs, il n'y en a point de si fort & de si robuste. Les premiers hommes en tiroient leur pain & leur boisson, c'est-à-dire, le gland & le miel, & il leur fournissoit aussi pour viande la plûpart des bêtes & des oyseaux, en leur donnant le guy de chêne dont on fait la glû si utile pour la chasse. On dit que les deux Jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille, & que d'abord après le combat, on les vit à Rome au milieu de la place sur leurs chevaux tout en sueur, annoncer cette victoire, dans le même endroit où ils ont encore aujourd'hui

Utilité du chêne.

vit le plus long-tems, on voulut marquer par le choix de cette Couronne, que la gloire d'avoir sauvé un Citoyen, étoit plus durable que celle qui venoit de toute autre action. Cette Couronne procuroit de grands privileges; celui qui en étoit honoré avoit droit de la porter toûjours; Quand il entroit aux jeux publics, le Senat se levoit pour lui faire honneur; Il avoit sa place près des Senateurs, & son pere & son ayeul paternel jouïssoient de toutes sortes d'immunitez comme lui-même. Voilà une politique bien sage & bien utile à l'Etat.

On dit que les deux jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille.) Denys d'Halicar-

d'hui un Temple près de la fontaine. C'eſt pourquoi ce jour ſi glorieux par ce grand ſuccès, & qui eſt le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides, fut conſacré à ces deux freres.

Cette fontaine étoit près du Temple de Veſta, & elle leur étoit conſacrée.

Il ſemble que la réputation & les honneurs, dont les jeunes gens médiocrement ambitieux ſe voyent trop-tôt en poſſeſſion, & avant qu'ils ſoyent parvenus à un âge mûr & raiſonnable, éteignent leur ſoif & rempliſſent leur avidité trop facile à aſſouvir. Il n'en eſt pas de même des ames fortes & élevées, les honneurs qu'elles poſſedent ne font qu'aiguiſer & exciter davantage leur faim; & ranimées par la réputation dont elles joüiſſent, elles ſont pouſſées comme par un vent impetueux vers tout ce qui eſt grand & beau; car ne ſe regardant pas comme

Différence des effets que les honneurs avancez & précoces produiſent dans les ames élevées, & dans celles qui n'ont qu'une médiocre ambition.

naſſe débite cette Fable avec beaucoup de ſimplicité, & il étoit auſſi perſuadé de ce miracle, que s'il l'avoit vû de ſes propres yeux. Tite-Live, quoique d'ailleurs aſſez crédule, n'en a pas dit un mot; il s'eſt contenté d'écrire que dans le combat le Dictateur Poſthumius voüa un Temple à Caſtor & à Pollux.

Qui avoit ſauvé la vie à un Citoyen.) Il eſt viſible qu'il y a au texte une faute de Copiſte, au lieu de πομπὴ τῆ, il faut corriger πολίτε, comme dans un Manuſc.

Et qui eſt le quinze de Juillet, qu'ils appellent les Ides.] Ce quinze de Juillet tomboit alors par le déſordre du Calendrier au 24. de notre mois d'Octobre.

Dont les jeunes gens médiocrement ambitieux, ſe voyent trop-tôt en poſſeſſion.) Ces effets différens que les honneurs avancez & précoces produiſent dans les ames baſſes, qui n'ont qu'une médiocre ambition, & dans les ames élevées qui aſpirent à une véritable gloire, ſont parfaitement bien remarquez. Tous les ſiécles en fourniſſent des exemples. Ils éteignent l'ambition dans les unes, & l'enflamment dans les autres. Il n'en eſt pas de même des charges, des dignitez, des récompenſes lucratives, les premieres & les plus promptes irritent la ſoif des premieres qui voudroient les

ayant déja reçu la récompenſe, mais comme donnant ſeulement des gages de ce qu'on doit attendre d'eux, ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire, & de ne pas la ſurpaſſer par des exploits encore plus grands & plus glorieux.

Les grands hommes veulent toûjours ſe ſurpaſſer eux-mêmes par des exploits plus grands que les premiers.

Se propoſer ſoi-même pour rival à ſoi-même.

Marcius animé de ces ſentimens, ſe propoſa lui-même à lui-même pour rival, & tâchant de ſe rendre toûjours par des nouveaux exploits comme un nouvel homme, il ajoûta ſans relâche grandes actions à grandes actions, entaſſa dépoüilles ſur dépoüilles, & fit naître entre les premiers & les derniers Généraux, ſous leſquels il ſervit, une eſpéce de jalouſie & d'émulation à qui l'honoreroit davantage, & à qui rendroit de plus grands témoignages de ſa valeur; car les Romains ayant eu dans ces tems-là pluſieurs guerres à ſoûtenir, & ayant donné un nombre infini de batailles, il n'y en eut pas une où Marcius ne remportât des couronnes & des prix d'honneur. Les autres ſe propoſoient la gloire pour fin de leur vertu, & pour lui il ſe propoſoit pour fin de ſa gloire

Marcius avoit remporté des Couronnes à toutes les batailles des Romains.

accumuler ſans les devoir à leurs ſervices, au lieu que les autres, contentes de les mériter, n'en font pas grand compte.

Ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire.) Que le portrait que Plutarque fait ici d'un grand Homme noblement ambitieux & amoureux de la véritable gloire eſt beau!

Et lui il ſe propoſoit pour fin de ſa gloire la ſatisfaction de ſa mere.) Les plus grands Perſonnages ont mérité les éloges de la poſtérité par l'amour qu'ils ont eu pour leur pere & pour leur mere. Aujourd'hui il ſemble que ces ſentimens ſi juſtes & ſi naturels ſoient effacez du cœur des hommes les plus recommandables d'ailleurs

la ſatisfaction de ſa mere qu'il aimoit fort tendrement. Car qu'elle entendît les loüanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît & touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, & qu'elle l'embraſſât en verſant des larmes de joye, c'étoit en cela qu'il faiſoit conſiſter le comble de ſa gloire, & ſa ſouveraine félicité. On dit qu'Epaminondas fit paroître la même paſſion; car il compta pour le plus grand de ſes bonheurs, celui d'avoir eu ſon pere & ſa mere pour témoins de la victoire qu'il avoit remportée à la journée de Leuctres; mais pour lui il eut la joye de les voir ſurvivre l'un & l'autre à ce grand exploit, & ſe réjoüir & le féliciter de ſa gloire; au lieu que Marcius orphelin, ſe croyant obligé de payer comme par ſurcroît à ſa mere tous les plaiſirs qu'il devoit à ſon pere s'il eût vêcu, n'étoit jamais content, quelques honneurs qu'il rendît à Volumnia, & quelques plaiſirs qu'il lui fît. Elle le pria & le preſſa de ſe marier, il ſe maria, & même après avoir eu des enfans de ſon mariage, il demeura toûjours avec elle dans la même maiſon.

Juſqu'à quel point Marcius aimoit ſa mere.

Amour qu'Epaminondas eut pour ſon pere & pour ſa mere.

Où il défit les Lacedémoniens, & tua leur Roi Cleombrotus.

Beau ſentiment de Marcius.

Comme il avoit déja acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans la ville par ſa vertu, le Senat qui avoit pris la protection des Nobles, étoit en guerre & en diſſention avec le peuple, qui ſe trouvoit fort maltraité par les uſuriers; car ceux qui avoient peu de bien, le voyoient

Cruauté des uſuriers.

par leurs bonnes qualitez. On en voit pourtant qui ajoûtent ce mérite à toutes leurs autres vertus, mais ils ſont rares.

ſaiſir & vendre à l'ancan, & ceux qui n'avoient rien, étoient emmenez eux-mêmes priſonniers, quoiqu'ils montraſſent les cicatrices des bleſſures qu'ils avoient reçuës en combattant vaillamment pour la Patrie dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvez, & en dernier lieu dans celle qu'on avoit euë contre les Sabins, à laquelle ils s'étoient engagez ſous la promeſſe que les riches leur avoient faite de les traiter avec plus de douceur, & ſous l'autorité même du Senat qui avoit voulu que le Dictateur Manius Valerius fût le garant de cette promeſſe; mais voyant qu'après avoir bien payé de leur perſonne à cette bataille & avoir vaincu les ennemis, ils n'en étoient pas plus ſoulagez, que les uſuriers les traitoient avec plus de rigueur, & le Senat faiſant ſemblant de ne ſe pas ſouvenir de ſes promeſſes, les laiſſoit traîner en priſon par leurs créanciers qui les retenoient pour gages de leurs dettes, alors ils remplirent la ville de trouble & de ſédition.

Valerius Publicola, la derniere année de l'Olympiade LXXI.

Sédition dans Rome, à cauſe des uſuriers.

Les ennemis avertis de ce déſordre, ſe jetterent ſur les terres de Rome, & y porterent le fer & le feu. Les Conſuls eurent beau faire appeller à ſon de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes, afin qu'ils vinſſent s'enroller, perſonne n'obéït à cette ſemonce. Là les Magiſtrats furent encore partagez; les uns étoient d'avis qu'il falloit ceder en quelque façon aux pauvres, & relâcher un peu de la rigueur du droit; les autres ſoûtenoient tout le contraire, &

du nombre de ces derniers étoit Marcius, non qu'il estimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus considérable dans cette affaire, mais c'est qu'il regardoit cette audace & cette insolence du peuple, comme le commencement de sa désobéïssance, & comme un essai qu'il faisoit de ses forces pour renverser enfin les loix; c'est pourquoi il leur disoit que *s'ils étoient sages, ils arrêteroient au plutôt cette fureur effrenée, & étoufferoient de bonne heure une étincelle qui alloit causer un furieux embrasement.*

Raisons qui portoient Marcius à s'opposer au relâchement qu'on proposoit en faveur des pauvres.

Le Senat s'assembla plusieurs fois en très-peu de tems sans pouvoir rien conclure; les pauvres s'atroupent tout d'un coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la ville, & se retirent sur le mont sacré, qui est sur le bord de la riviere d'Anio, sans faire aucune autre sédition ou violence, que d'aller criant par toutes les ruës, *qu'il y avoit déja long-tems que les riches les avoient chassez de leurs maisons; que par toute l'Italie ils trouveroient l'air, l'eau & la sepulture, & qu'ils n'en avoient pas davantage à Rome, à moins qu'on ne leur comptât pour un avantage les blessures qu'ils recevoient, & la mort à laquelle ils s'exposoient en combattant tous les jours pour les riches.*

Le peuple se retire sur le Mont sacré.

Plaintes du peuple.

Le Senat craignant les suites de cette émotion, leur députa dix vieux Senateurs, les plus doux & les plus populaires. Celui qui porta la parole, fut

Le Senat députe dix Senateurs au peuple.

Celui qui porta la parole fut Menenius Agrippa.] Menenius ne porta pas la parole, il ne parla qu'après que deux des Députez, M. Valerius & T. Largius eurent parlé, & que les Chefs de

Menenius Agrippa, qui après avoir bien conjuré le peuple, & lui avoir parlé avec beaucoup de liberté pour le senat, finit son discours par cette image celebre, dont il fit une espece d'Apologue, car il dit, *qu'un jour tous les membres du corps humain se mutinerent contre le ventre, se plaignant de ce que seul assis au milieu d'eux, il demeuroit là oisif, sans rien contribuer de sa part au service, pendant qu'ils avoient toute la fatigue & toute la peine de fournir à ses appetits. Mais le ventre ne fit que rire de leur sottise, de ne pas sçavoir qu'il reçoit seul toute la nourriture, & qu'après l'avoir bien préparé, il la renvoye & la distribuë aux autres parties, qui mourroient de faim sans lui.* Et pour leur en faire l'explication, Menenius ajoûta : *Romains, il en est de même du Senat par rapport à vous, c'est lui qui prépare, qui digere toutes les déliberations & toutes les affaires qui regardent l'œconomie publique, & qui entretient tout le corps de l'Etat, en vous envoyant & vous distribuant ce qui vous est utile & nécessaire.*

Apologue célèbre dont Menenius se servit pour appaiser la sédition.

Utilité du Senat.

Ce discours les ramena après qu'ils eurent demandé & obtenu du Senat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes qui auroient pouvoir & autorité de proteger & de défendre les oppressez, & qu'on appelleroit *Tribuns du peuple*. Les premiers qu'on élut, furent les Chefs mêmes de la revol-

Tribuns du peuple créez.

la sédition, Brutus & Sicinius, leur eurent répondu. Mais comme ce fut le discours de Menenius qui fit tout l'effet & qui appaisa la sédition, Plutarque lui en fait tout l'honneur, en disant, *qu'il porta la parole.*

te, Junius Brutus, & Sicinnius Bellutus. L'union étant rétablie dans la ville par ce moyen, le peuple s'offrit d'abord à reprendre les armes & à ſuivre les Conſuls à la guerre, avec toutes les marques d'une franche & bonne volonté.

Marcius qui n'étoit pas content de ce que le peuple empiétoit ainſi ſur les Nobles, & qui voïoit la plûpart des Patriciens dans les mêmes ſentimens, ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner autant de zéle & d'ardeur que le peuple pour la défenſe de la Patrie, & à faire voir qu'ils étoient moins au-deſſus de lui par leurs richeſſes & par leur puiſſance, que par leur vertu.

En ce tems-là la ville la plus conſidérable, & comme la capitale des Volſques, avec leſquels

Junius Brutus.] C'étoit un homme très-turbulent & très-ſéditieux; il avoit de l'eſprit & s'exprimoit facilement. Son véritable nom étoit *Lucius Junius*, & comme celui qui avoit chaſſé les Tarquins s'appelloit L. Junius Brutus, ce mutin, pour rendre ſon nom entierement conforme à celui de ce Liberateur de la Patrie, ajoûta *Brutus* à ſon ancien nom, ce qui lui attira d'abord beaucoup de plaiſanteries & de brocards.

Ne laiſſa pas de les exhorter à témoigner autant de zéle & d'ardeur.] Cette circonſtance ne s'accorde pas trop bien avec la grande jeuneſſe de Coriolan; car il n'y avoit alors que trois ans qu'il avoit fait ſa premiere campagne. Quelle apparence donc qu'un homme de cet âge exhortât les Patriciens? Ni Denis d'Halicarnaſſe, ni Tite-Live ne font aucune mention de lui dans tout le tems de la ſédition du peuple; & quand il eſt queſtion du ſiége de Corioles, Tite-Live dit, *erat tùm in Caſtris inter primores juvenum C. Marcius adoleſcens & conſilio & manu promptus.* La ſeule choſe qui puiſſe autoriſer Plutarque, c'eſt que Coriolan pouvoit être parmi les jeunes gens qui s'étoient d'abord oppoſez au Senat, & qui changerent enſuite d'avis, comme Denis d'Halicarnaſſe le rapporte liv. VI.

Le Consul Cominius assiége Corioles capitale des Volsques.

on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le consul Cominius ayant assiegé cette place, toute la nation des Volsques allarmée, s'assemble & se met en marche pour la secourir & pour combattre les Romains sous ses murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtez. Le Consul Cominius partage ses troupes, avec la moitié il va s'opposer au secours, & laisse l'autre moitié dans le camp continuer le siege, sous le Lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves Officiers qui fussent dans l'armée. Ceux de Corioles, méprisant le petit nombre qui étoit resté contre eux, font une sortie, & fondant de tous côtez avec fureur sur les Romains, les renversent d'abord, & les poussent jusques dans leurs retranchemens. Là Marcius accourt avec une petite troupe, tuë tous ceux qui osent lui faire tête, arrête les autres, & rappelle les Romains à haute voix. Car il étoit tel que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non seulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard si affreux, & d'un ton de voix si épouvantable que les ennemis ne pouvoient les soûtenir. La plûpart des Romains s'étant ralliez autour de lui, les ennemis effrayez, prennent la fuite; Marcius qui n'étoit pas encore satisfait de cet avantage, les poursuit & les mene battant jusqu'à leurs portes. Là, voyant qu'une grêle de traits qu'on tiroit de dessus les murailles empêchoit les Romains de pousser leur pointe, & qu'il n'y en avoit pas

Les assiégez d'un côté par une sortie, & l'armée des Volsques de l'autre.

L'homme de guerre que demandoit le vieux Caton.

Marcius met les ennemis en fuite.

pas un qui oſât ſeulement concevoir la penſée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les encourage par ſon exemple, leur criant, *que la Fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui pourſuivoient, qu'à ceux qui étoient pourſuivis.* Malgré ces exhortations, peu de gens s'empreſſent à le ſuivre; mais lui ſe lançant au travers des ennemis & s'ouvrant un chemin, il entre parmi la foule, ſans que perſonne oſe s'oppoſer à ſes efforts, ni tourner ſeulement la tête.

Mot de Marcius.

Marcius entre pêle-mêle dans la ville avec les fuyards, quoique peu accompagné.

Quand il fut dans la ville, voyant qu'il n'y avoit que fort peu de ſes gens qui fuſſent entrez avec lui pour le ſeconder, & qu'ils étoient mêlez & confondus avec les ennemis, là ramaſſant toutes ſes forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité & une grandeur de courage, qu'on ne ſçauroit aſſez louer, renverſa tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage, pouſſa les uns juſqu'aux extrémitez de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna par là le tems à Lartius d'entrer avec tous les Romains.

Grands exploits de Marcius dans Corioles.

La ville priſe de cette maniere, la plûpart des troupes courent au pillage. Marcius irrité, va par tout criant, *que c'étoit une choſe bien honteuſe & bien indigne que pendant que le Conſul avec les Romains qui l'avoient ſuivi, étoit peut-être encore engagé au combat, ils ne ſongeaſſent qu'à amaſſer du butin; ou plûtôt, que ſous prétexte d'amaſſer du butin, ils ne cherchaſſent qu'à ſe mettre à couvert du danger, ſaiſis*

Diſcours de Marcius pour arrêter ſes ſoldats qui couroient au pillage.

de frayeur entre les bras de la victoire même.

Peu de ſoldats écouterent ſes remontrances, c'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement à lui, il prit la route que l'autre armée avoit tenue, tantôt preſſant ſes gens de hâter leur marche, tantôt les conjurant de ne pas laiſſer rallentir leur ardeur, & tantôt levant les mains au Ciel, & priant les Dieux qu'il ne trouvât pas le combat fini, & qu'il pût arriver aſſez à tems pour partager avec ſes Citoyens le péril de cette journée.

Il marche au ſecours de l'autre armée.

C'étoit la coûtume des Romains, quand ils étoient rangez en bataille tout prêts à prendre leurs boucliers & à ceindre leurs robes, de faire leur teſtament ſans rien écrire, en nommant ſeulement leur heritier devant trois ou quatre témoins. Marcius en arrivant, trouva les ſoldats de Cominius dans cette occupation, les deux armées étant en préſence. D'abord ſa vûë étonna & effraya les premiers qui l'apperçurent, tant à cauſe du ſang & de la pouſſiere dont il étoit couvert, que du petit nombre qui l'avoit ſuivi; mais après qu'il ſe fut approché du Conſul, & qu'en lui tendant la main avec toutes les marques d'une véritable joye, il lui eut appris qu'il étoit maître de Corioles, & que Cominius le recevant à bras ouverts, l'eut embraſſé, alors tous

Teſtament des Romains à la guerre.

Marcius arriva comme les deux armées étoient prêtes à ſe choquer.

C'eſt pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement.] Tite-Live ne fait aucune mention de cette ſeconde action de Coriolan, qui eſt encore plus glorieuſe que la premiere, & j'en ſuis ſurpris; mais Denys d'Halicarnaſſe la conte tout du long.

ceux qui entendirent cette bonne nouvelle, & ceux qui en jugerent par les ſignes, ſentant redoubler leur courage, crierent qu'on les menât au combat; mais avant le ſignal, Marcius demanda à Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, & où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit composé des bandes Antiates, qui étoient les troupes les plus braves & les plus aguerries de toute leur armée, *faites moi donc la grace*, reprit Marcius, *de m'oppoſer à ces troupes là.* Le Conſul lui accorda ſa demande, après avoir admiré & loüé ſon courage & ſa bonne volonté.

Demande que Marcius fait au Conſul.

Comme on ſe fut ébranlé pour donner, Marcius devance ſa troupe, & charge avec tant de furie le milieu de la bataille des Volſques, qu'il l'enfonce du premier choc, mais les troupes des deux côtez s'étant tournées contre lui, & l'ayant envelopé, il alloit être accablé ſous le nombre, lorſque le Conſul, qui s'apperçut du danger où il étoit, envoya ſes meilleures cohortes pour le dégager; la mêlée fut cruelle & ſanglante autour de Marcius. Dans un moment on vit la terre couverte de morts, juſqu'à ce qu'enfin ces cohortes preſſent ſi vivement les ennemis, qu'elles les rompent & les mettent en fuite; en les pourſuivant, elles conjuroient Marcius qui étoit couvert de bleſſures & accablé de laſſitude, de ſe retirer au camp, mais il leur dit, *que ce n'étoit*

Il enfonce le corps de bataille des Volſques.

Le danger où il ſe trouve.

Le Conſul envoye ſes meilleures troupes à ſon ſecours.

Ce n'est point aux vainqueurs à être las.

point aux vainqueurs à être las, & se montra des plus ardens à la poursuite. Toute l'armée des Volsques fut défaite, il y eut beaucoup de morts & grand nombre de prisonniers.

Le Consul fait l'éloge de Marcius.

Le lendemain Marcius s'étant rendu auprès du Consul, toutes les troupes assemblées, le Consul monta sur un Tribunal, & après avoir rendu aux Dieux les graces qui leur étoient dûës pour une si grande victoire, il s'adresse à Marcius, fait son éloge où il éleve merveilleusement les grandes actions qu'il lui avoit vû faire dans le combat, & celles qu'il avoit apprises par le rapport de Lartius, & lui donnant ensuite les prémices de tout le butin, il lui ordonne de choisir sur tous les biens, sur les chevaux, & sur les prisonniers, & de prendre la dixme de tout avant que l'on fît le partage aux troupes, & par dessus, pour marquer qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Les dons qu'il lui fait.

Et autant d'argent qu'il en pourroit porter.

Marcius ne veut recevoir qu'un cheval, & refuse tous les autres présens.

Générosité héroïque de Marcius pour un ami, & un hôte qu'il avoit parmi les prisonniers.

Toute l'armée applaudit à ces liberalitez; mais Marcius s'avançant dit, *qu'il recevoit avec joye le cheval dont il l'honoroit, & que les louanges de son Général lui étoient extrémement agréables, mais qu'il refusoit tous les autres présens, qu'il regardoit plûtôt comme une paye, que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit content de partager également avec toute l'armée. Je vous demande pourtant*, ajoûta-t'il, *une grace par dessus les autres, & je vous conjure de ne pas me la refuser. J'ai parmi les Volsques un ami, qui est aussi mon*

hôte, homme de bien & d'honneur; il est du nombre des prisonniers, & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche, il se trouve présentement dans une dure servitude entre les mains de ses ennemis. De tous les maux qui l'accablent, souffrez que je le soulage d'un seul, & que je l'empêche d'être vendu comme esclave.

Ces paroles de Marcius furent suivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirerent la force, qui le faisoit triompher des richesses, que la valeur avec laquelle il domptoit ses ennemis. Ceux même en qui les honneurs excessifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalousie, avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands présens, qu'il les refusoit avec plus de modestie, & préfererent, sans comparaison, la vertu qui lui faisoit refuser de si grands biens, à celle qui l'en avoit rendu digne; car de se bien servir des richesses, cela est beaucoup plus beau, que se bien servir des armes, & de ne pas les désirer, cela est encore infiniment plus beau & plus heroïque que de s'en bien servir.

Vertu qui fait mépriser les richesses préferable à celle qui les fait mériter.

Beau sentiment de Plutarque.

Quand le bruit & les cris des troupes furent appaisez, Cominius prenant la parole, leur dit, *Mes compagnons, vous ne sçauriez pas contraindre Marcius à recevoir ces présens, qu'il ne veut point, & qu'il s'opiniâtre à refuser. Donnons-lui donc la seule récompense, qu'il n'est pas en son pouvoir de rejetter, & hâtons-nous d'ordonner que désormais il sera appellé Coriolan, à moins que la grande & belle action qu'il vient*

Discours que le Consul Cominius fait à ses troupes.

Surnom de Coriolan donné à Marcius.

A moins que la grande & belle action qu'il vient de faire ne nous

Ce sont les actions qui donnent les noms.

D'où étoient tirez les surnoms que donnoient les Romains & les Grecs.

Fondateurs de Cyrene.

Surnoms étoient souvent des brocards.

de faire, ne nous ait prévenus, & ne lui ait déja donné ce nom. Depuis ce jour-là, il eut ce troisiéme nom de *Coriolan*, d'où il est manifeste que le nom propre étoit Caïus; que le second, c'est-à-dire, Marcius, étoit le nom de la maison, ou de la famille, & que le troisiéme étoit ordinairement une Epithete empruntée de quelque action, ou de la fortune, ou de la figure, ou de la vertu, tout de même que les Grecs donnoient des surnoms tirez des actions, comme *Soter*, *Sauveur*, & *Callinicius*, *victorieux*; de la figure, comme *Physcon*, *Ventru*, & *Grypus*, *nez Aquilin*, de la vertu, comme *Evergete*, *bienfaiteur*, & *Philadelphe*, *aimant ses freres*, & de la fortune, comme *Eudaimon*, *heureux*, surnom qu'on donna au second Prince de la famille des Battes. Il y a eu même des Rois qui ont porté des surnoms, qui n'étoient que des brocards, comme Antigonus, qui fut appellé *Doson*, parce qu'il promettoit toûjours & ne donnoit jamais, & Ptolemée qui fut appellé *Lamyre*, c'est-

ait prévenus, & ne lui ait déja donné ce nom.) Car ce sont les actions qui donnent les noms, & non pas le consentement & la flatterie des peuples. Si elles les donnent, elles les ôtent aussi; & c'est par là que S. Jerôme a expliqué cet endroit de la Genese, où Abraham achete d'Ephron un tombeau. Cet Ephron n'a pas plûtôt reçu de ce Patriarche le prix de ce tombeau, qu'il n'est plus appellé Ephron, mais *Ephran*. Ce changement se fait tout d'un coup pour marquer que ce n'est plus le même homme, & que sa vertu a souffert quelque tâche & quelque diminution.

Depuis ce jour-là il eut ce troisiéme nom de Coriolan.) Plutarque continuë pourtant toûjours dans la suite de l'appeller *Marcius*; & c'est ce que j'ai pris la liberté de changer dans la traduction. J'ai mis presque toûjours Coriolan au lieu de Marcius, car il m'a

à-dire, *bouffon*. Cette derniere sorte de surnoms moqueurs a été le plus en usage parmi les Romains, jusques-là qu'ils appellerent *Diademate*, c'est-à-dire, ceint d'un Diadême, un des Metellus, parce qu'ayant eu long-tems une playe au front, il avoit toûjours paru en public la tête bandée. Ils en nommerent un autre de la même famille, *celer*, *prompt*, parce que fort peu de jours après la mort de son pere, il honora ses obseques d'un combat de Gladiateurs, de maniere que tout le monde fut surpris de sa diligence & de la promptitude de cet appareil. Encore aujourd'hui ils donnent des surnoms empruntez de quelques accidens de la naissance, car ils appellent *Proclus* celui qui naît pendant que son pere est éloigné, & *Posthume*, celui qui vient au monde après la mort de son pere; & s'il naît deux Jumeaux, & que l'un soit vivant & l'autre mort, on appelle le premier *Vopisque*. Ils tirent aussi des surnoms des défauts du corps, & non seulement des défauts legers, mais des défauts les plus considérables; car ils n'appellent pas seulement un homme *Sylla*, *couperosé*, *boutonné*, *&* *Niger*, *noir*, mais aussi *Cæcus*, *aveugle* & *Claudius*, *boiteux*, accoûtumant sagement les hommes à ne pas rougir de la perte de la vûë & de tous les autres malheurs qui arrivent au corps, & à ne pas les prendre pour des injures; mais plûtôt à y répondre com-

Metellus Diademate, *pourquoi ainsi nommé.*

Surnoms tirez des accidens de la naissance.

Empruntez des défauts du corps.

Les noms tirez des malheurs qui arrivent au corps, ne doivent pas être pris pour des injures.

paru étrange qu'on vît au titre la vie de Coriolan, & que Coriolan ne fût pas nommé.

me à leurs noms propres. Mais peut-être que cette recherche convient mieux à d'autres traitez.

Les ſuborneurs du peuple renouvellent la ſedition.

La guerre finie, les Suborneurs du peuple ralumerent la ſédition, ſans avoir aucun nouveau ſujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte de s'élever contre les Patriciens, les maux qui n'étoient que la ſuite de leurs premieres diſſentions & de leurs premiers déſodres; car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche, & les guerres avoient empêché que l'on ne fît venir du bled d'ailleurs; de ſorte que la cherté étoit fort grande. Les chefs du peuple voyant donc qu'il n'y avoit point de bled dans les marchez, & que quand même il y en auroit, le peuple n'avoit point d'argent pour en acheter, ils commencerent à ſemer de faux bruits, & à répandre des calomnies contre les riches, comme s'ils leur avoient ſuſcité la famine pour ſatisfaire leur ancienne inimitié.

Car la plûpart des terres avoient été abandonnées & laiſſées en friche.) Denys d'Halicarnaſſe remarque que le peuple s'étoit retiré ſur le Mont-ſacré d'abord après l'équinoxe d'Automne, un peu avant le tems des ſemences. Les Laboureurs & les Fermiers ſuivirent, les uns le parti des riches, & les autres celui des pauvres, de ſorte que la campagne demeura deſerte; & quand tout fut appaiſé, ce qui n'arriva que vers le ſolſtice d'hyver, on ne put reparer le tems perdu; car outre qu'on n'avoit pas fait proviſion de bled pour ſemer, les chevaux de labour étoient morts, & les eſclaves en fuite.

Et les guerres avoient empêché qu'on ne fît venir du bled d'ailleurs.) On envoya chez les Volſques, à Cumes & en Sicile. Mais les Volſques reçurent mal les envoyez, Ariſtodeme retint le bled qu'on avoit acheté à Cumes, & ceux qui allerent en Sicile eſſuyerent beaucoup de tempêtes, & ne purent amener de fort long tems des convois.

Sur

Sur ces entrefaites arriverent des Ambassadeurs du peuple de Velitres, qui donnoient entierement leur ville aux Romains, & qui les supplioient d'y envoyer une colonie, parce qu'une maladie contagieuse y avoit causé une si grande mortalité, & fait un si grand ravage, qu'il y restoit à peine la dixiéme partie de ses habitans. Les plus sages jugerent que cette pressante nécessité de Velitres étoit arrivée fort à propos pour Rome, qui, à cause de la grande disette, avoit un extréme besoin d'être soulagée & déchargée d'une partie de ses Citoyens; par ce moyen ils esperoient de dissiper la sédition, en purgeant la ville de tout ce qu'il y avoit de plus turbulent & de plus séditieux, comme d'autant de mauvaises humeurs qui causoient la maladie. Les Consuls ayant fait les rolles de ceux qui devoient composer la colonie, leur ordonnerent de partir, & enrollerent les autres pour la guerre contre les Volsques, esperant, non seulement que par là ils leur ôteroient le loisir de continuer ces guerres civiles, mais encore que les pauvres & les riches, le peuple & les Patriciens, se trouvant tous ensemble sous les armes dans un même camp, & exposez aux mêmes périls, se reconcilieroient d'eux mêmes, & vivroient plus paisiblement qu'ils n'avoient fait.

Arrivée des Ambassadeurs de Velitres, ville des Volsques qui donnoient leur ville aux Romains.

Les Consuls Geganius & Minucius, la seconde année de l'Olymp. 72.

Ils font les rolles de ceux qui doivent composer la colonie de Velitres.

Mais Sicinnius & Brutus qui excitoient le peuple par leurs harangues, s'opposerent à l'un & à l'autre de ces desseins, en criant que les Consuls couvroient la plus inhumaine de toutes les cruau-

Sicinnius & Brutus s'opposent aux desseins des Consuls.

Ce qu'ils disent pour leurs raisons.

tez sous le doux nom de colonie, & précipitoient les pauvres dans le dernier de tous les malheurs, en les envoyant dans une ville infectée & toute pleine de corps morts qui n'étoient point enterrez, & en les exposant à la fureur d'un Démon étranger & barbare, & qu'ensuite, comme s'ils n'étoient pas contens de faire périr une partie des Citoyens par la faim, & d'en donner une autre partie en proye à la peste, ils excitoient encore volontairement une horrible guerre, afin qu'aucun fleau ne manquât à la ville, parce qu'elle s'étoit lassée de se voir asservie aux riches.

Le peuple abbreuvé de ces discours, ne répondoit point à l'ordre des Consuls qui faisoient l'enrollement, & étoit entierement dégoûté de la nouvelle colonie. Le Senat ne sçachant que faire dans cette conjoncture, Coriolan qui étoit déja fier de sa réputation, qui avoit l'esprit fort élevé, & qui se voyoit respecté & honoré des principaux de Rome, parut pour s'opposer à ces Orateurs mutins & séditieux.

Coriolan s'oppose à ces Orateurs mutins, & fait partir la Colonie.

On fit donc partir la Colonie, en établissant de grosses peines contre ceux qui désobéïroient au

Et en les exposant à la fureur d'un Démon étranger & barbare.) C'est-à-dire, à la peste que les Payens regardoient comme un Dieu exterminateur. Dans le premier intermede de l'Oedipe de Sophocle, le Chœur prie Minerve *d'éloigner ce Dieu exterminateur, qui sans bouclier & sans épée remplit Thebes de monceaux de morts*, & il l'appelle *Mars*, à cause de ses ravages. Ici ces Tribuns l'appellent un *Démon Etranger*, parce que la peste est très-opposée à la nature qu'elle détruit.

En établissant de grosses peines contre ceux.] Car par un décret du Senat on choisit au sort ceux

ſort qui les avoit nommez. Mais la levée des gens de guerre ne pouvant être faite en aucune maniere, le peuple refuſant de prêter ſerment, Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires à qui il perſuada de le ſuivre, & alla fourrager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled, de bétail & d'eſclaves, il ne ſe reſerva rien pour lui, & ramena à Rome ſes troupes chargées de butin, & qui ſuffiſoient à peine à conduire leur proye. Les autres voyant revenir leurs camarades ſi riches, commencerent à ſe repentir; & pleins d'envie, ils regardoient Coriolan de mauvais œil & ne pouvoient ſouffrir ſa gloire & ſa puiſſance, dont l'augmentation leur paroiſſoit comme la diminution & l'entier anéantiſſement de la leur.

Moyen que Coriolan imagine pour porter les mutins à s'enroller pour la guerre.

Peu de tems après Coriolan demanda le Conſulat; la plûpart ſe laiſſoient déja flechir à ſes prieres, & le peuple avoit quelque ſorte de honte de refuſer un homme qui étoit au deſſus des autres par ſa naiſſance & par ſa vertu, & de le deshonorer ſi publiquement, ſur tout après tous les grands ſervices qu'ils en avoient reçus;

Coriolan demanda le Conſulat.

qui devoient compoſer la colonie, & on établit de groſſes peines contre ceux qui refuſeroient d'obéïr.

Coriolan aſſembla ſes clients & quelques volontaires.) Quelques Patriciens s'offrirent volontairement pour aller à cette guerre. Ces Patriciens furent ſuivis de leurs clients, auſquels ſe joignirent quelques-uns du peuple, & Coriolan avec ſes cliens & ſes amis ſe mit à leur tête, Denys d'Hal. liv. VII.

Peu de tems après.] L'année ſuivante, qui étoit la troiſiéme de l'Olymp. LXXII. 488. ans avant l'Ere Chrétienne.

Car c'étoit la coûtume que ceux qui briguoient les charges, allassent sur la place faire la cour aux Citoyens, & leur demander leur protection & leur faveur, en se présentant à eux en robe sans tunique; soit que cet habit fort humble, leur parût conforme à l'état de suppliant, ou que ceux qui avoient été blessez à la guerre, cherchassent à faire paroître les cicatrices de leurs blessures, comme les marques sensibles de leurs services & de leur valeur. Car ce n'étoit point par aucune crainte, ni par aucun soupçon qu'on eût que le peuple pourroit se laisser gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les Candidats parussent devant les Citoyens, & qu'ils fissent leurs sollicitations sans tunique & sans ceinture; ce ne fut que long-tems après & fort tard que ces ventes & ces achats s'introduisirent, & que l'argent fut compté parmi les suffrages dans les élections des Magistrats. De-là cette corruption se glissa dans tous les tribunaux & dans les armées, & précipita la ville dans le gouvernement Monarchique, en rendant les armes mêmes esclaves des richesses. Et ce n'est pas sans raison que quelqu'un a dit, *que le premier qui ruina la République, fut celui qui le premier donna des festins au peuple, & leur fit des distributions de deniers.* Mais ce mal n'éclatta pas tout d'un coup à Rome, & il ne s'y glissa que secretement & peu à peu. Car nous ne sçavons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent le peuple ou les Juges; nous

Candidats en robe sans tunique. & sans ceinture.

Ce ne fut que fort tard que l'argent fut compté à Rome parmi les suffrages.

Quand les armes sont esclaves des richesses, le Gouvernement Monarchique se glisse dans les Républiques.

ſçavons ſeulement qu'à Athénes celui qui donna l'exemple de cette corruption, & qui employa le premier l'argent pour gagner ſes Juges, ce fut Anytus fils d'Anthemion, accuſé d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis ſur la fin de la guerre du Peloponeſe, & dans ce tems-là encore l'âge d'or avoit ſon thrône dans la place publique de Rome, où il regnoit dans toute ſa pureté.

Il en eſt parlé dans la vie d'Alcibiade.

L'âge d'or regnoit encore à Rome 263. ans après ſa fondation.

Coriolan donc montrant pluſieurs bleſſures, qu'il avoit reçuës dans pluſieurs batailles où il s'étoit trouvé pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer, & où il avoit toûjours remporté la victoire, le peuple touché de reſpect pour une vertu ſi éclatante avoit honte de le refuſer, & ils s'étoient donné parole les uns aux autres, qu'ils l'éliroient Conſul. Le jour de l'élection venu, Coriolan avec un ſuperbe appareil ſe rendit à la place, conduit par tout le Senat, & environné de tous les Patriciens, qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empreſſement & de zele. Cet éclat & cette grande faveur, changerent tout d'un coup l'eſprit du peu-

Ce qui porta le peuple à refuſer le Conſulat à Coriolan.

Pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer.] Je ne ſçai pas quels Auteurs Plutarque ſuit ici ; mais ſelon Denys d'Halicarnaſſe, le plus exact de tous les Hiſtoriens ſur tout ce qui regarde les années, il n'y a que ſix ans entre la premiere campagne de Coriolan & la demande qu'il fait du Conſulat ; car il commença à porter les armes l'an de Rome 258. & il brigua cette charge l'an 263.

Cet éclat & cette grande faveur changerent tout d'un coup l'eſprit du peuple.] Exemple bien remarquable de l'effet que produit ſur l'eſprit du peuple le trop grand éclat, & une faveur trop marquée pour un homme qui veut s'élever, & qui s'eſt rendu même le plus conſidérable par ſes ſervices. L'Hiſ-

ple, & le firent paſſer de la bienveillance à la haine & à l'envie. A ces deux paſſions ſe joignit encore la crainte que s'ils mettoient la ſouveraine puiſſance entre les mains d'un homme ſi porté pour la nobleſſe, & qui avoit tant de crédit & d'autorité parmi les Patriciens, il n'aſſujettît entierement le peuple, & ne lui ôtât toute ſa liberté; pouſſez par ces conſidérations, ils refuſerent Coriolan.

En aboliſſant la charge de Tribun du peuple.

On nomma M. Minucius & A. Sempronius.

Dès qu'on eut nommé d'autres Conſuls, le Senat en fut fort indigné, ſe croyant plus outragé que Coriolan même. Et pour lui, il ne ſupporta nullement cet affront avec moderation, ni avec douceur, accoûtumé qu'il étoit à s'abandonner à cette partie de l'ame où réſident la colere & l'opiniâtreté, & qu'il regardoit comme la ſource de la magnanimité & du courage; car il n'avoit point en lui cet heureux temperament de gravité, de douceur & de patience, qui fait la plus grande partie des vertus politiques, & qui eſt le fruit de l'éducation & de la raiſon, & il ignoroit qu'un homme qui veut ſe mêler du gouvernement, & converſer avec les hommes, doit éviter ſur toutes choſes l'opiniâtreté, qui, comme dit Platon, eſt toûjours la compagne de la ſolitude, & être particulierement dévoüé à la patience, quoiqu'elle paroiſſe ſi ridicule & ſi mépriſable à ceux qui n'en jugent pas ſainement.

Emportement de Coriolan pour ce refus.

Quel temperament contribue le plus aux vertus politiques.

Belle leçon que Plutarque donne aux hommes d'état.

L'opiniâtreté ſur tout à fuir pour un homme d'état.

Patience, vertu la plus néceſſaire dans le commerce des hommes.

toire fournit beaucoup d'exemples de cette vérité.

Coriolan étant donc homme ſans déguiſement, entier & inflexible, qui croyoit que tout ſurmonter, c'étoit abſolument le partage de la fermeté & de la force, & qui ne voyoit pas que c'eſt le plus ſouvent celui de la foibleſſe & de la molleſſe, qui de la partie malade de l'ame font ſortir la colere, comme une enflure, *qu'elles ne ſçauroient diſſiper*, ſe retira chez lui tout troublé & plein de reſſentiment contre le peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes Patriciens les plus fiers de leur nobleſſe & les plus hardis, qui l'avoient toûjours parfaitement honoré, & qui s'étoient entierement attachez à lui, redoublerent par malheur en cette rencontre les témoignages de leur devouëment & de leur affection, & enflammerent encore plus ſa colere par la part qu'ils prirent à ſon reſſentiment & à ſa douleur. Car c'étoit leur Capitaine & leur Maître, qui avec beaucoup de ſimplicité les dreſſoit au métier de la guerre dans les armées, & qui en allumant entr'eux une ambition de vertu ſans envie, leur enſeignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

Vouloir tout emporter, vient plus de foibleſſe que de force. Belle reflexion de Plutarque.

Coriolan ſe retire chez lui tout furieux.

L'affection que les jeunes Patriciens lui témoignent, enflamment encore davantage ſon reſſentiment.

Coriolan dreſſoit les Patriciens au métier de la guerre, & leur enſeignoit la véritable gloire.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile & partie envoyé en don par Gelon, Tyran de Syracuſe. La plûpart commencerent alors à concevoir de grandes eſperances que la ville alloit être ſoulagée de ſa diſette & délivrée de ſes diſſentions. Et le Senat s'étant aſſemblé le jour

Il arrive à Rome une très-grande quantité de bled.

Eſperance du peuple ſur cela.

même, le peuple environna le Palais, attendant l'effet des resolutions qui y seroient prises, & esperant que le bled qu'on avoit acheté, seroit vendu à un prix raisonnable, & que celui que Gelon avoit donné seroit distribué gratuitement, car il y eut des Senateurs qui proposerent cet avis; mais Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partisans de la populace, les appellant *séditieux & traîtres à la noblesse*, & leur reprochant *qu'ils nourrissoient contre eux-mêmes les malheureuses semences d'audace & d'insolence qu'on avoit jettées parmi le peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naissance, en ne souffrant pas que le peuple se remparât & se munît d'une puissance aussi considérable que celle du Tribunat; que ce peuple étoit déja très-rédoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit, qu'on ne pouvoit le forcer à aucune chose malgré lui, qu'il n'obéïssoit pas même aux Consuls, & que vivant dans l'anarchie, & dans une parfaite independance, il ne se soûmettoit qu'à ses chefs, qu'il appelloit ses Magistrats. Ceux qui conseillent de faire des largesses & des distributions de bled, comme on l'a fait dans les Etats de la Grece où le peuple est le plus absolu, ne font que fomenter la désobéïssance qui sera enfin suivie de l'entiere ruine de la République. Car ces mutins ne diront pas qu'ils reçoivent ce bled comme la récompense des services qu'ils ont rendus à la guerre, où ils ont tant de fois refusé d'aller, ni comme le prix des attroupemens séditieux qu'ils ont faits sur le Mont Sacré, & par lesquels ils ont trahi & abandonné leur*

Coriolan s'éleve contre les partisans du peuple.

Discours très fort qu'il fait contre le peuple.

Patrie

patrie, ni comme le ſalaire des calomnies qu'ils ont reçuës & approuvées contre le Senat; mais prétendant que nous cedons à leur audace par timidité, & que nous leur donnons ce bled pour les flatter & pour les appaiſer, ils ne mettront ni bornes à leur licence, ni fin à leurs ſéditions; c'eſt pourquoi ce ſeroit une inſigne folie, & ſi nous ſommes ſages, nous leur arracherons cette puiſſance Tribunicienne, qui eſt l'entiere deſtruction du Conſulat & la diviſion de la ville, qui n'eſt plus une comme elle étoit, mais déchirée & partagée en deux factions, qui nous empêcheront toûjours de nous réünir, & entretiendront à jamais nos maux, nos troubles & notre diſcorde.

Par ces paroles & autres ſemblables il entraîna tous ces jeunes gens & preſque tous les riches, & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé, de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui ſeul qui fût invincible & véritablement ennemi de la flatterie; mais quelques-uns des plus âgez s'oppoſoient à lui, prévoyant bien ce qui arriveroit. En effet il n'en arriva rien de bon; car les Tribuns qui étoient-là préſens à cette déliberation du Senat, voyant que l'avis de Coriolan prévaloit, ſortirent & coururent vers le peuple avec de grands cris, lui ordonnant de ſe joindre à eux & de leur

Effet de ce diſcours de Coriolan.

Ils avoient été appellez par les Conſuls, car ils n'avoient pas le droit d'y aſſiſter.

Par ces paroles & autres ſemblables.) Plutarque a oublié ce qu'il y avoit de plus fort & de plus terrible pour le peuple dans l'accuſation de Coriolan, qui concluď que pour dompter les mutins, il falloit leur vendre le bled auſſi cher qu'il eût jamais été dans la plus grande famine.

prêter main-forte. Le peuple s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit proposé Coriolan, & il s'en fallut peu, que transporté de colére, il ne forçât les portes & n'entrât dans le Senat; mais les Tribuns se contentant de rejetter toute la charge sur Coriolan, envoyerent le demander, afin qu'il vînt se justifier & se défendre, & voyant qu'on avoit maltraité & repoussé avec violence leurs Licteurs, ils allerent en personne accompagnez des Ediles pour l'emmener par force, & le saisirent au corps. Les Patriciens accourus à son secours, repousserent les Tribuns & frapperent même les Ediles; la nuit vint mettre fin à ce désordre & les séparer.

Les Tribuns envoyent demander Coriolan pour le juger.

Ils n'entrerent pas dans le Senat. Coriolan étoit sorti, & se tenoit devant la porte du Conseil.

Le peuple s'arrêta à la priere des Consuls.

Le lendemain dès le point du jour, les Consuls voyant que le peuple fort irrité couroit de toutes parts à la place, craignirent pour la ville, & ayant assemblé le Senat à la hâte, ils lui ordonnerent de déliberer, comment par de douces paroles & par de favorables Décrets ils pourroient appaiser le peuple; & représenterent que *s'ils étoient sages, ce n'étoit pas la saison d'entrer en dispute sur les honneurs, ni de combattre pour les dignitez, & que c'étoit un tems très-dangereux & le moment d'une crise décisive, qui demandoit nécessairement une politique accommodante & pleine de douceur & d'humanité.* Le plus grand nombre des Senateurs s'étant rendu à cet avis, les Consuls sortirent & par-

Les Consuls assemblent le Senat. Leur sage déliberation.

Les Consuls sortirent, & parlerent au peuple.) Le Consul Mi-

lerent au peuple dans les termes les plus flateurs & les plus insinuans dont ils purent s'aviser, & calmerent sa fureur, en effaçant doucement de son esprit les calomnies dont il étoit prévenu contre le Senat, en mêlant sagement à leurs discours les avis & les remontrances, & en l'assûrant qu'ils ne seroient point en differend sur le prix du bled.

Comme la plus grande partie du peuple étoit déja adoucie, & qu'il paroissoit par son silence & par sa modération qu'elle cedoit & se rendoit aux promesses des Consuls, les Tribuns se leverent & dirent, que puisque le Senat se mettoit à la raison, le peuple imiteroit aussi leur modération dans tout ce qui seroit juste. Mais en même tems ils ordonnerent que Coriolan vînt répondre sur tous ces chefs; *S'il n'étoit pas vrai que pour bouleverser tout le Gouvernement & pour ruiner le peuple, il avoit excité le Senat; s'il n'avoit pas été rebelle à leur ordre, quand ils lui avoient commandé de venir se justifier; & enfin si en maltraittant & frappant les Ediles en pleine assemblée il n'avoit pas allumé, autant qu'il étoit en son pouvoir, une guerre civile, & poussé les Citoyens à prendre les armes pour s'entretuer.* Le but de cette

Les peuple s'appaise, mais les Tribuns demandent que Coriolan vienne répondre à tous les chefs d'accusation.

nucius, comme le plus âgé, porta la parole. Denis d'Halicarnasse rapporte son discours, dont Plutarque n'a pris que la substance.

Les Tribuns se leverent & dirent.] Ce fut le Tribun C. Sicinnius Bellutus, qui, pour empêcher l'accord, s'avisa de cette ruse, & apostropha lui-même Coriolan.

Et poussé les Citoyens à prendre les armes.] Il y a dans le texte une faute, au lieu de ὁπλίτας il faut corriger πολίτας, comme dans un Manuscrit.

Le but des Tribuns dans cette demande.

demande étoit, ou de l'humilier, en le forçant à rabaiſſer ſa fierté & à flatter le peuple, ou, s'il ſuivoit ſon naturel hautain & ſuperbe, de rendre implacable la colére dont le peuple étoit animé contre lui ; & ils eſperoient bien plus de réüſſir dans ce dernier deſſein, jugeant parfaitement de ce naturel intraitable, que rien ne ſoûmettoit.

Le peuple étoit très-diſpoſé à l'abſoudre, s'il eût parlé modeſtement, mais ſa fierté le revolta.

Fierté de Coriolan.

Coriolan s'étant donc préſenté comme pour ſe juſtifier, le peuple lui donna audience avec un ſilence profond ; mais au lieu de commencer par les paroles humbles & ſuppliantes qu'on attendoit, il parla d'abord, non ſeulement avec une liberté odieuſe & en des termes plus ſéans dans la bouche d'un accuſateur, que dans celle d'un accuſé ; mais avec un ton de voix & un air de viſage où il paroiſſoit une audace, qui approchoit extrêmement du mépris & de la ſécurité. Le peuple irrité, témoigna qu'il ſupportoit fort impatiemment une ſi grande inſolence, & Sicinnius le plus emporté des Tribuns, ayant parlé quelque tems à ſes Collegues, s'avança au milieu de l'aſſemblée, & dit à haute voix, *que les Tribuns condamnoient Coriolan à la mort*. En même tems il ordonna aux Ediles de le mener au haut de la roche Tarpeienne pour le précipiter. Les Ediles voulurent approcher pour le prendre au corps ; la plus grande partie du peuple trouva cette action

Coriolan condamné à la mort par les Tribuns.

Les Ediles veulent le prendre.

En le forçant de rabaiſſer ſa fierté, & à flatter le peuple.] Le texte eſt mutilé en cet endroit. J'ai ſuivi la leçon d'un Manuſcrit qui le rétablit, ὑφέντα τὸ φρόνημα καὶ θεραπεύοντα τὸν δῆμον.

horrible & atroce, & tous les Patriciens transportez hors d'eux-mêmes & saisis de douleur, coururent à son aide avec de grands cris; les uns repoussoient à coup de main ceux qui vouloient le prendre, & le mettoient au milieu d'eux; & les autres tendant les mains, prioient le peuple: mais les paroles & les prieres étoient inutiles dans un si grand désordre & dans une si affreuse coufusion jusqu'à ce que les amis & les parens des Tribuns, voyant qu'il étoit impossible d'emmener & de punir Coriolan sans verser le sang d'un grand nombre de Patriciens, leur persuaderent de retrancher de leur sentence ce qu'il y avoit de plus étrange & de plus cruel, en ne l'enlevant point de force & en ne le faisant pas mourir sans qu'il eût été jugé dans les formes, & de laisser au peuple le pouvoir de lui faire son procès.

Les Patriciens accourent à son aide.

Ce fut L. Junius Brutus qui donna ce conseil à Sicinnius.

Sur cela Sicinnius un peu remis, demanda aux Patriciens: *A quoi pensez-vous, & que voulez-vous faire, d'enlever ainsi Coriolan au peuple qui veut le punir?* Les Patriciens répondirent à leur tour aux Tribuns: *Mais à quoi pensez-vous vous-mêmes, & que prétendez-vous faire, de prononcer ainsi sans aucune forme de justice une sentence si cruelle & si injuste contre le plus vertueux des Romains? Qu'à cela ne tienne*, repliqua Sicinnius, *ne tirez pas de-là un prétexte de querelle & de sédition, le peuple vous accorde ce que vous demandez, qui est que cet homme soit jugé dans les formes, & toi, Coriolan, nous te citons à comparoître le troisiéme jour de marché, afin que si tu es innocent, tu te fasses absoudre*

On prend le parti de juger Coriolan dans les formes.

par le peuple qui te jugera. Cet expédient plut alors aux Patriciens, qui se retirerent très-contens d'emmener Coriolan.

Cependant dans le tems qui s'écoula jusqu'à ce troisiéme jour de marché qu'on tient à Rome tous les neuf jours, & que les Romains appellent par cette raison, *Nundines*, la guerre qui survint contre les Antiates, leur donna quelque espérance d'éloigner le jugement, car il y avoit de l'apparence qu'elle dureroit si long-tems, qu'enfin le peuple seroit plus traitable, sa colére étant ou ralentie ou calmée pendant cette longue expédition, qui leur auroit fait oublier leurs querelles particulieres. Mais les Antiates ayant fait leur paix plûtôt qu'on n'avoit pensé, & les troupes étant de retour à Rome, les Patriciens qui recommencerent à craindre, firent plusieurs assemblées pour chercher les moyens de ne pas livrer Coriolan, & aussi de ne pas donner aux Tribuns un prétexte de soûlever encore le peuple, & de renouveller la sédition. Là Appius Claudius qui étoit un des plus grands ennemis des Plebeiens, protesta *que le Senat se détruisoit lui-même, & ruinoit entierement la République, s'il aban-*

Il fait sur cela un fort beau discours dans Denis d'Halicarnasse, liv. 7.

La guerre qui survint contre les Antiates.] Tout d'un coup on apprit à Rome que les Antiates avoient pris les vaisseaux des Ambassadeurs de Gelon, qui s'en retournoient en Sicile, les avoient confisquez, & avoient mis les Ambassadeurs mêmes en prison. Sur cela les Romains arment pour délivrer leurs amis & leurs alliez. Mais les Antiates voyant qu'on alloit à eux, demanderent pardon de cette injustice, mirent les Ambassadeurs en liberté, & leur rendirent tous leurs effets.

donnoit au peuple le pouvoir de juger les Nobles à la pluralité des voix.

Les plus anciens & les plus populaires des Senateurs n'étoient pas de son sentiment, & soûtenoient que le peuple ne seroit pas plûtôt revêtu de ce privilége, que bien loin de se montrer fâcheux & sévere, il seroit très-doux & très-humain, *car*, disoient-ils, *le peuple ne méprise pas le Senat, au contraire, il s'en croit méprisé, & ce pouvoir de juger sera pour lui un honneur, qui effacera & guérira le soupçon de ce prétendu mépris ; de maniere que dès le moment qu'il se verra en état de donner ses suffrages, il renoncera à tout son ressentiment.*

C'est la substance du discours que fit Manius Valerius.

Coriolan voyant donc que le Senat ne sçavoit à quoi se résoudre, combattu d'un côté par la bienveillance qu'il lui portoit, & de l'autre par la crainte qu'il avoit du peuple, demanda aux Tribuns *quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser, & pour lequel ils le menoient devant le peuple?* Les Tribuns lui ayant répondu, *que c'étoit pour crime de Tyrannie, & qu'ils le convaincroient d'avoir voulu par toutes sortes de voyes se rendre maître des Romains*, il se leva & dit, *qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple, &*

Il fait demander cela par le Senat.

Demanda aux Tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser.) Il croyoit que les Tribuns ne l'accuseroient que de ce qu'il avoit dit dans le Senat, & il vouloit les fixer à cette accusation, qui déplairoit au Senat. Les Tribuns, qui connurent son dessein, dirent qu'ils l'accuseroient d'avoir voulu se rendre le maître, & cela à deux fins ; la premiere, pour s'arroger le droit d'intenter telle accusation qu'il leur plairoit, & la seconde, pour animer le Senat même contre Coriolan.

Il se leva & dit, qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple.) Car il connut d'abord l'absurdité de

qu'il n'y avoit point de jugement qu'il refusât, ni de peine à laquelle il ne se soûmît, si on pouvoit le convaincre; mais au moins, ajoûta-t'il, *ne prenez pas le change, & ne trompez pas le Senat.* Les Tribuns le promirent, & le pouvoir de juger leur fut accordé à ces conditions.

C'est-à-dire, ne proposez pas d'autres chefs d'accusation, d'autres Charges.

A quelles conditions on accorde au peuple le pouvoir de juger Coriolan.

Ruse des Tribuns pour faire condamner Coriolan.

Le peuple étant assemblé, la premiere chose que firent les Tribuns, ce fut d'extorquer par force qu'on donneroit les suffrages par Tribus & non pas par Centuries, & cela afin que les suffrages des pauvres & de la populace la plus séditieuse, & qui n'avoit aucun égard pour la justice & pour l'honnêteté, l'emportassent sur ceux des Nobles & des gens de guerre. Ensuite laissant là le crime de Tyrannie qu'ils ne pouvoient prouver, ils mirent en avant tout ce que Coriolan avoit dit dans le Senat, pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du bled, & pour abolir les Tribuns

cette accusation, qui étoit insoûtenable, parce que, comme il le dit lui-même dans Denis d'Halicarnasse, il est inouï qu'un homme pour se faire tyran, conspire avec la noblesse contre le peuple. Il fait toûjours le contraire, il conspire d'abord avec le peuple, pour ruiner la noblesse. D'ailleurs il avoit paru toute sa vie si éloigné de cette ambition, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût tres-facile.

Qu'on donneroit les suffrages par Tribus, & non pas par Centuries.] Car les Nobles & les riches étoient les plus puissans dans les Centuries, ce qui auroit été favorable à Coriolan, qui de cent quatre-vingt-trois Centuries, étoit assûré d'en avoir au moins pour lui quatre-vingt-dix-huit, c'est-à-dire toute la premiere classe, composée de Chevaliers & des plus riches de la Bourgeoisie; au lieu que la populace étoit la plus forte dans les Tribus; ce qui assûroit aux Tribuns du peuple le succès de leur injustice. Sur cette maniere de donner les suffrages, on peut voir Denis d'Halicarnasse Liv. VII.

buns du peuple; & non contens de cela, ils lui imputerent un nouveau crime, de n'avoir pas remis au tréſor public le butin qu'il avoit fait dans les terres des Antiates, mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.

Cette derniere objection troubla Coriolan, qui ne s'y attendoit point, & qui pour ſe défendre ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes. Et comme il ſe fut mis à loüer ceux qui l'avoient ſuivi à cette expédition, il fut interrompu avec grand bruit par ceux qui n'y avoient pas été, & qui étoient en plus grand nombre. Enfin les Tribus ayant don-

Ils lui imputerent un nouveau crime.] Ce fut Décius, qui, voyant les Tribus touchées du diſcours de Coriolan & prêtes à l'abſoudre, lui imputa ce nouveau crime.

Mais de l'avoir partagé à ſes ſoldats.) Ce n'étoit pas ce partage qui faiſoit ſon crime, mais c'eſt qu'ils vouloient qu'on inferât de là, qu'il avoit voulu gagner la faveur de ſes troupes pour aſſujetir ſa Patrie, & s'en rendre le tyran; & c'eſt ce que Plutarque devoit ajoûter après Denys d'Halicarnaſſe.

Ne pouvoit trouver ſur le champ des raiſons aſſez perſuaſives & aſſez touchantes.) Je m'en étonne, car il n'avoit qu'à dire la vérité; que les ennemis des Romains, profitant de leur diſſention, faiſoient des courſes juſqu'aux portes de Rome; que le peuple ne voulant pas prendre les armes pour les repouſſer, & les Patriciens n'étant pas aſſez forts tout ſeuls pour l'entreprendre, il avoit aſſemblé ſes amis & quelques volontaires, avec leſquels il s'étoit expoſé à ce péril; qu'il avoit garenti leurs terres, & ramené leurs troupes victorieuſes & chargées de butin, & que ſi au lieu de remettre ce butin entre les mains des Tréſoriers, il l'avoit diſtribué à ſes troupes, ce n'étoit nullement pour ſe ménager leur faveur, mais ſeulement pour reveiller la jalouſie & l'émulation du peuple, & pour le porter à préferer à des diſſentions domeſtiques, l'utilité qui ſe trouve toûjours à ſervir ſon pays.

Ceux qui l'avoient ſuivi à cette expédition.) Au lieu de ϛρατευομένοις, il faut lire comme dans un manuſcrit ϛρατευσαμένοις.

Coriolan condamné à un banniſſement perpetuel.

né leurs ſuffrages, de vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent, & la peine fut un banniſſement perpetuel.

La ſentence ayant été prononcée, le peuple en eut plus de joye, & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit jamais gagnées, mais le Senat en fut ſi affligé & ſi confus, qu'il oſoit à peine lever les yeux, très-fâché & très-repentant de n'avoir pas pouſſé les choſes à la derniere extrémité, plûtôt que de ſouffrir cette inſolence du peuple, & que de lui laiſſer uſurper un pouvoir ſi abſolu. Alors les differens habits, & les autres marques extérieures de triſteſſe & de joye étoient peu néceſſaires pour juger des differentes paſſions, dont les uns & les autres étoient animez, car il étoit aiſé de voir que ceux qui ſe rejouïſſoient étoient du parti de la populace, & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des Patriciens.

Car par là il avoit entierement abbattu le parti des Nobles.

Fermeté & inſenſibilité de Coriolan.

Il n'y eut que Coriolan que ce coup ne put ni humilier ni étonner, il demeura toûjours également ferme & aſſuré dans ſa contenance, dans ſa démarche, & dans tout ſon air, & au milieu de ce grand nombre d'hommes qui étoient extrémement touchez de ſon infortune, il fut le ſeul qui parut ne point compatir à leur dou-

De vingt & une, il y en eut douze qui le condamnerent.] Sigonius a mal inferé de ce paſſage, qu'il n'y avoit en ce tems-là à Rome que vingt & une Tribu. Il y en avoit trente-cinq, mais les Tribuns, pour s'aſſûrer le ſuccès de leur entrepriſe, en avoient éloigné quatorze, & n'en avoient appellé au ſuffrage que vingt & une

leur. Cette insensibilité n'étoit point un effet de sa raison ou de sa douceur, elle venoit encore moins de la modération avec laquelle il supportoit cet accident, mais c'est qu'il étoit entiérement possedé par l'indignation & par la colere, & cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toûjours d'un fonds de tristesse, car dès que la tristesse, subtilisée, & comme enflammée, s'est convertie en fureur, elle chasse l'abbattement & la foiblesse. Voilà pourquoi tout homme en colere paroît vaillant, comme un febricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainsi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tension. Aussi les effets firent-ils bien voir que Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette passion violente; car s'en étant retourné chez lui, il embrassa sa mere & sa femme, qui déploroient leur malheur avec de grands cris, & avec des torrens de larmes, & après leur avoir dit adieu, & les avoir

D'où venoit cette insensibilité.

Il dit adieu à sa mere & à sa femme, & sort de Rome.

Et cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point.) Cette réflexion est très-véritable, & digne d'un grand Philosophe. Dans ces occasions le peuple prend toûjours cette insensibilité, pour une marque de douceur & de modération, mais il se trompe, comme Plutarque le remarque fort bien; elle vient d'un fonds de tristesse qui remplissant l'ame, en chasse la foiblesse de l'abbattement, & le fait paroître tranquille dans le tems de sa plus grande fureur, & lorsqu'elle est toute occupée de son ressentiment.

Et après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortées à supporter patiemment leur affliction.] Denys d'Halicarnasse ajoûte, *& après leur avoir recommandé ses deux petits enfans, dont l'aîné avoit dix ans, & l'autre étoit encore à la mamelle.* Je m'étonne que Plutarque ait oublié cette cir-

exhortées à ſupporter patiemment leur affliction, il ſortit incontinent, & s'en alla à une des portes de la ville accompagné de tous les Patriciens.

Il ne prit rien de tout ce qui lui étoit néceſſaire pour ſon exil.

Là ſans rien demander à aucun d'eux, & ſans vouloir en rien recevoir, il les quitta, n'ayant avec lui que trois ou quatre de ſes Cliens, & paſſa quelques jours à des terres qu'il avoit auprès de Rome, combattu de mille differentes penſées que la colere lui ſuggeroit, & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile, mais qui alloient toutes à ſe venger des Romains. Enfin il reſolut de leur ſuſciter quelque grande guerre avec leurs voiſins, & il trouva à propos de tenter les Volſques les premiers, & de les ſolliciter à prendre les armes, ſçachant qu'ils étoient puiſſants en troupes & en argent, & ſe doutant bien que les échecs qu'ils avoient reçus dans la derniere guerre, n'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie, & augmenté leur animoſité.

Coriolan ne reſpire que la vengeance.

Il prend le parti d'aller ſolliciter les Volſques de prendre les armes contre Rome.

Tite-Live & Denys d'Halicarnaſſe l'appellent Tullus Attius.

Il y avoit en ce tems-là dans la ville d'Antium un homme appellé Tullus Amphidius, qui par ſes richeſſes, par ſon courage & par la Nobleſſe de ſa maiſon, étoit comme le Roi des Volſques. Coriolan ſçavoit fort bien que de

conſtance qui augmente la compaſſion.

N'avoient pas tant diminué leurs forces, qu'excité leur jalouſie & augmenté leur animoſité.] C'eſt une maxime de politique très-ſûre, & dont l'expérience a ſouvent confirmé la vérité. Les défaites des peuples puiſſans ne font d'ordinaire qu'augmenter leur jalouſie & leur animoſité, & pour les faire éclater, ils n'attendent qu'une occaſion favorable.

tous les Romains, il étoit celui que Tullus haïssoit le plus, car s'étant souvent rencontrez dans les combats, ils s'étoient menacez, défiez & bravez avec beaucoup de fierté, comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui sont piquez d'une émulation de gloire, & à la haine publique, qui les animoit l'un contre l'autre, ils avoient ajoûté une haine particuliere qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté il connoissoit aussi son courage hautain & invincible, & il n'ignoroit pas qu'il souhaittoit plus que tous les Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avoient faits à sa nation.

Cause de l'inimitié qui étoit entre Tullus & Coriolan.

Sur cela il hazarda une chose qui prouve bien la vérité de ce que dit un ancien Poëte, *Il est difficile de résister à la colere, on achette même aux dépens de sa vie ce qu'elle veut*, car ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être reconnu, *il entra*, comme Ulysse *dans la ville des ennemis.* C'étoit sur le soir, il trouva beaucoup de gens dans les ruës, & personne ne le reconnut; il alla tout droit à la maison de Tullus, entra sans être vû, & alla s'asseoir près du foyer,

Empire de la colere.

Comme Ulysse déguisé entra dans Troye. Hom. Odyss. liv. 4.

Comment Coriolan va se rendre suppliant de Tullus.

Il est difficile de résister à la colere, on achete même aux dépens de sa vie.] Je ne sçai de quel Poëte sont ces vers. Il représente la colere, comme une maîtresse si peu accoûtumée aux refus, que pour la contenter, il faut lui acheter même au dépens de sa vie, tout ce qu'elle veut. Cette idée est belle.

Et alla s'asseoir près du foyer.] C'étoit l'asyle que choisissoient toûjours les Supplians, parce que le foyer étoit sacré. J'ai parlé ailleurs de cette coûtume.

dans un grand ſilence, & s'étant couvert la tête, il demeura là ſans remuer & ſans dire une ſeule parole; les gens de la maiſon en furent fort étonnez, ils n'oſerent pourtant le faire lever, car & ſon habit & ſon ſilence lui donnoient une ſorte de Majeſté qui le rendoit reſpectable, mais ils allerent annoncer cette ſurprenante avanture à Tullus qui ſoupoit.

Et plus encore le lieu qu'il avoit pris pour ſon aſile, car il étoit ſacré.

Tullus ſe leva d'abord de table, alla vers lui, & lui demanda qui il étoit, & en quoi il avoit beſoin de ſon ſervice. Alors Coriolan découvrit ſa tête, & après avoir été quelque tems ſans parler, il lui dit, *Si tu ne me reconnois pas encore, ou que tu ayes de la peine à en croire tes yeux, c'eſt une néceſſité que je me décele moy-même; je ſuis Marcius qui ai fait tant de mal aux Volſques. Le ſurnom de Coriolan que je porte, ne me permet pas de le nier; la ſeule récompenſe qui me reſte de mes travaux & des dangers auſquels j'ai expoſé ma vie, c'eſt ce ſurnom, monument éternel de la haine que je vous ai portée, c'eſt le ſeul prix que l'on n'a pû m'enlever, tous les autres m'ont été ravis, d'un côté par l'envie & par l'inſolence du peuple, & de l'autre par la molleſſe & par la lâcheté des Nobles & des Magiſtrats. J'ai été banni & je ſuis venu m'humilier à ton foyer, & me rendre ton Suppliant, non pas pour être en ſûreté, ni pour ſauver ma vie, car ſerois-je venu chez toi ſi j'avois craint la mort? Mais pour me venger des Romains; & c'eſt déja m'en venger que de te rendre maître de ma perſonne. Si tu as donc le courage d'at-*

Beau diſcours de Coriolan à Tullus.

taquer tes ennemis, sers-toi de mes calamitez présentes, & fais tourner à l'avantage commun des Volsques mes malheurs particuliers. Je combattrai encore plus heureusement pour vous, que je n'ai combattu contre vous; car ceux qui sçavent le secret de l'ennemi, sont plus en état de bien servir, que ceux qui l'ignorent. Que si tu n'oses penser à la guerre, il ne nous est expédient, ni à moi de vivre, ni à toi de sauver un homme, qui a toûjours été ton ennemi & qui t'est présentement inutile.

Ceux qui sçavent le secret de l'ennemi peuvent mieux servir que ceux qui l'ignorent.

Tullus ravi d'entendre ce discours, & lui tendant la main, *Leve-toi*, lui dit-il, *Marcius, & prends courage, tu nous fais un présent inestimable, en te donnant à nous, & tu dois t'attendre que les Volsques t'en témoigneront leur reconnoissance*, & sur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il pût s'aviser; & le lendemain, & les jours suivans, ils consulterent entre eux sur les moyens de faire la guerre.

Réponse de Tullus à Coriolan.

Cependant Rome étoit extrémement troublée par l'animosité, que les Patriciens conservoient contre le peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de Coriolan. De tous

Rome troublée par l'animosité des Patriciens contre le peuple.

Car ceux qui sçavent le secret de l'ennemi.] C'est-à-dire, ceux qui sçavent le fort & de foible, & c'est ainsi que l'explique Denys d'Halicarnasse. Par exemple, Coriolan sçavoit que Rome étoit alors divisée; qu'elle manquoit de Chefs expérimentez, & que l'occasion de l'attaquer étoit alors très-favorable. Il sçavoit tout ce qu'il falloit faire, pour profiter de ses dissentions; enfin il sçavoit par quels moyens ils s'étoient aggrandis, les usurpations qu'ils avoient faites, & ce qu'on pouvoit leur redemander avec quelque sorte de prétexte; & c'est ce qui lui servit beaucoup dans la suite.

Prodiges arrivez dans cette conjoncture.

Titus Latinus, son caractere.

Songe de Latinus.

Jupiter se plaint que ses jeux avoient été profanez par un méchant Coryphée.

C'est celui qui méne la danse.

côtez les Dévins, les Prêtres & les particuliers mêmes annonçoient des prodiges très-dignes de considération. En voici un qu'on rapporte sur tous les autres; il y avoit dans la ville un Citoyen, appellé Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paisible, fort éloigne de la superstition, & encore plus exempt de toute sorte de vanité & de mensonge. Cet homme songea une nuit que Jupiter lui apparut, & lui ordonna d'aller dire au Senat, *qu'aux jeux, qu'ils venoient de célébrer à son honneur, ils avoient fait précéder la pompe sacrée par un méchant Coryphée qui lui avoit extrémement déplu.* D'abord il ne fit pas grand compte de cette vision; mais après l'avoir négligée une seconde & une troisiéme fois, il perdit un fils unique, fort bien fait, & devint impotent de tous ses membres; il se fit porter au Senat sur un petit lit & déclara tout ce qui lui étoit arrivé, & l'on assure qu'il n'eut pas plûtôt achevé sa déclaration, qu'il sentit tout son corps reprendre ses forces, & que s'étant levé, il marcha seul, & s'en retourna de son pied dans sa maison.

Annonçoient des prodiges très-dignes de considération.) Qu'on avoit vû des figures & des spectres terribles, qu'on avoit entendu des voix, qu'il étoit né divers monstres, & qu'en divers endroits plusieurs femmes inspirées avoient prédit de grands malheurs qui menaçoient la ville, &c. Ces prodiges arriverent l'année qui suivit l'exil de Corolian, sous le Consulat de Q. Sulpicius Camerinus & de SP. Largius Flavus, la troisiéme année de l'Olympiade LXXII.

Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens, mais homme de bien, paisible.) Denys d'Halicarnasse en fait un portrait plus simple; il dit que c'étoit un bon Vieillard, assez riche & accou-

Les

Les Senateurs étonnez de ce prodige, firent une ample perquiſition du fait dont le Dieu ſe plaignoit, & qui ſe trouva tel : Un homme avoit livré entre les mains de ſes Eſclaves un de leurs camarades, avec ordre de le mener au travers de la place en le fuſtigeant, & de le faire mourir enſuite. Pendant qu'ils exécutoient cet ordre avec la derniere cruauté, & que ce malheureux forcé par la douleur ſe démenoit de tous côtez & faiſoit toutes ſortes de mouvemens horribles, la pompe des jeux vint à paſſer par hazard, & à ſuivre cet appareil infame. La plûpart de ceux qui ſuivoient la proceſſion, trouverent ce ſpectacle hideux & funeſte, & en furent ſcandaliſez ; mais perſonne ne quitta ſon rang pour courir ſus à ces bourreaux ; on ſe contenta de charger d'injures & de maledictions le maître, qui faiſoit punir ſi cruellement ſon Eſclave : car alors on traitoit les Eſclaves avec beaucoup de douceur, les maîtres les regardant comme leurs compagnons, plûtôt que comme leurs Eſclaves, parce qu'ils travailloient avec eux, & vivoient avec eux ; c'eſt pourquoi ils leur témoignoient beaucoup de bonté, & leur permettoient une ſorte de liberté

Les ſenateurs font une exacte perquiſition du fait contenu dans ce ſonge.

En quoy conſiſtoit cette profanation.

Les Eſclaves régardez comme compagnons.

tumé à paſſer la plus grande partie de ſa vie à la campagne, & à travailler de ſes propres mains. Tite-Live l'appelle Titus Atinius, & c'eſt peut-être une faute, car Denis d'Halicarnaſſe l'appelle comme Plutarque, Titus Latinus.

La pompe des jeux vint à paſſer par hazard.] Denis d'Halicarnaſſe dit au contraire que ce maître cruel & impie avoit ordonné à ſes gens de mener ce malheureux eſclave devant la proceſſion, afin que l'ignominie fût plus grande ; & cela fonde davantage la plainte de Jupiter.

& de familiarité qui adouciſſoit leur ſervitude. Le plus grand châtiment qu'on fît à un Eſclave qui avoit fait quelque faute, c'étoit de lui faire porter un bois fourchu, dont on ſe ſert pour appuyer le timon d'un chariot, & de le promener ainſi dans tout le voiſinage ; celui qui avoit été puni de cette maniere, & que ſes camarades & ſes voiſins avoient vû en cet état, étoit décrié & regardé comme un fripon auquel on ne devoit pas ſe fier, & on l'appelloit *furcifer*, porte-fourche ; car ce que les Grecs appellent une étaye, les Romains l'appellent une fourche.

Le plus grand châtiment que l'on fît à un Eſclave.

Furcifer.

ὑποστάτην ἢ στήριγμα.

Latinus ayant donc rapporté au Senat le ſonge qu'il avoit fait, & le Senat ne ſçachant ce que ce pouvoit être que ce Coryphée des jeux, & ce méchant meneur de danſe qui avoit tant déplû à Jupiter, la nouveauté du ſupplice fit reſſouvenir quelques-uns de ce malheureux Eſclave qui avoit été fuſtigé le long de la place, & enſuite puni de mort. Tous les Prêtres convinrent que ce ne pouvoit être autre choſe. Sur cela le maître de l'Eſclave fut condamné à une groſſe amende, & l'on recommença les jeux à nouveaux frais,

On découvre enfin quel étoit ce méchant Coryphée dont Jupiter ſe plaignoit.

C'étoit de lui faire porter un bois fourchu.] On lui attachoit cette fourche ſur la poitrine, on lui étendoit les bras, qu'on attachoit aux deux fourchons, & on le promenoit en cet état dans les principaux carrefours & dans les places publiques.

Et on recommença les jeux à nouveaux frais.) C'étoient les jeux Romains, les grands jeux appellez auſſi les *Circenſes*, les jeux du Cirque. Le Lecteur ne ſera pas fâché d'en voir ici la cérémonie. Ces jeux avoient été voüez par le Dictateur A. Poſtumius, dans la bataille du Lac Regille contre les Latins. Les principaux Ma-

avec plus de magnificence & avec beaucoup plus de

giſtrats partoient du Capitole, & alloient en proceſſion par le marché Romain au grand Cirque; ils étoient précedez par toute la Jeuneſſe, les fils des Chevaliers à cheval, & les autres à pied, tous marchant par ordre. Ils étoient ſuivis par ceux qui montoient les chars à quatre chevaux & à deux chevaux, & par ceux que les Grecs appelloient *Celetes*, c'eſt-à-dire qui montoient des chevaux de ſelle. Après ce gros, marchoient les Athletes nuds juſqu'à la ceinture; après les Athletes venoient les danſeurs diviſez en trois chœurs; le premier, des hommes faits; le ſecond, des jeunes gens, & le troiſiéme, des enfans. Ils étoient ſuivis des joüeurs de flûte, & autres muſiciens & joüeurs d'inſtrumens; l'habit de ces danſeurs étoit une tunique de pourpre, ſur laquelle ils avoient un ceinturon de fer, d'où pendoit leur épée, & ils portoient un petit javelot, & les hommes étoient armez d'un caſque orné d'un pennache, Chaque chœur étoit précedé par un homme, qui menoit & regloit la danſe toute guerriere. Après ces danſeurs & ces muſiciens, marchoient des chœurs de ſatyres, qui danſoient une danſe approchante de celle que les Grecs appelloient *Sicinne*; ceux qui repréſentoient les ſilenes étoient vêtus de tuniques de peaux, & portoient des chapeaux de fleurs, & ceux qui repréſentoient les veritables ſatyres, étoient vêtus de peaux de bouc, & portoient de grandes crêtes de crin ſur la tête. Cette troupe de ſatyres ſe mocquoit des mouvemens des danſeurs, en les contrefaiſant en ridicule; cette bande étoit ſuivie d'une foule d'autres joüeurs de flûte & joüeurs d'inſtrumens. Après cela marchoient ceux qui portoient des coffres d'encens, qui étoient les uns d'or, & les autres d'argent; & toute cette marche étoit fermée par ceux qui portoient les lits, les chaſſes & les ſtatuës des Dieux. La proceſſion finie, les Conſuls & les Prêtres offroient les ſacrifices, & immoloient les victimes; après les ſacrifices, on ouvroit la lice pour les courſes des chars, & pour les combatss des athletes, au milieu de ces combats, on couronnoit ſes bienfaicteurs, & on étaloit les dépoüilles que l'on avoit priſes à la guerre. On voit par cette deſcription, que toutes ces cérémonies étoient empruntées des Grecs. Auſſi Denis d'Halicarnaſſe s'en ſert comme d'une preuve invincible, pour établir que les Romains ſont deſcendus des Grecs & non pas des Barbares.

Avec plus de magnificence.) Denis d'Halicarnaſſe aſſûre qu'on y dépenſa le double, & que l'ordinaire montoit à cinq cent mines, c'eſt-à-dire à vingt-cinq mille livres de notre mon-

dévotion. En quoi on peut voir que Numa qui a institué si sagement toutes les cérémonies qui regardent les Sacrifices, n'a jamais fait d'ordonnance plus importante ni plus nécessaire pour la Religion, que celle par laquelle il veut que lorsque les Magistrats ou les Prêtres font quelque chose qui regarde le culte divin, un Héraut s'avance & crie à haute voix, *hoc age*, c'est-à-dire *fais ce que tu fais.* Par ce cri Numa leur commande d'être attentifs à la cérémonie, sans que rien d'étranger vienne les distraire ou partager leur application, sçachant fort bien que la plûpart des choses que les hommes font, particulierement dans ce qui regarde le culte des Dieux, ne s'achevent que par une sorte de violence & de

Ordonnance de Numa très-importante.

noye. Ces jeux coûterent donc cinquante mille livres en cette occasion.

En quoi on peut voir que Numa, qui a institué si sagement toutes les cérémonies qui regardent les sacrifices, n'a jamais fait d'ordonnance plus importante.] Plutarque rappelle ici avec beaucoup de raison cette ordonnance de Numa, pour faire voir que ce qui venoit d'arriver ne procedoit que de ce que cette ordonnance avoit été négligée; car si elle eût été en vigueur, & qu'on l'eût observée, on n'auroit pas souffert que cet esclave fustigé eût précedé la procession, on l'auroit délivré des mains de ces bourreaux, afin que rien d'etranger n'eût troublé la fête.

Sçachant bien que la plûpart des choses que les hommes font, particulierement dans ce qui regarde le culte des Dieux.] Cet endroit est fort obscur dans le texte, & ni l'Interprête Latin, ni le Traducteur François ne l'ont entendu. Le Latin met: *Quod pleraque mortalium coactu quodammodo, & vi efficiantur.* Et Amiot: *Comme sçachant bien que la plûpart de ce que les hommes font, c'est par une maniere de force & de contrainte.* Au lieu que Plutarque a voulu dire que dans les cérémonies de la Religion, les hommes se relâchent bien-tôt, si la nécessité ne vient au secours de leur foiblesse, & si on ne les force à continuer & à achever.

contrainte, & que tout enfin se relâche si on ne le soûtient par la nécessité.

Ce qui regarde la Religion doit être soûtenu par la nécessité, si l'on veut empêcher le relâchement.

Mais ce n'est pas seulement pour des occasions aussi considérables que les Romains avoient accoûtumé de recommencer les Sacrifices, les Processions & les Jeux, ils les recommençoient pour la moindre chose; qu'un des chevaux qui portoient les lits sacrez, qu'ils appellent *Tenses*, vînt à broncher; que le Cocher prît les rênes de la main gauche, tout aussi-tôt on ordonnoit de recommencer la Procession; il est arrivé même dans les derniers tems, qu'on a recommencé trente fois le même sacrifice; parce qu'à toutes

Grande superstition des Romains.

Les lits sacrez qu'ils appellent Tenses.] Les Tenses étoient comme nos châsses, & elles étoient d'argent & quelquefois d'yvoire, & faites en forme de char couvert. On y portoit les statuës des Dieux, & s'il est permis de se servir de ce mot, en parlant des faux Dieux, toutes leurs reliques qu'ils appelloient, *exuvias*, *dépoüilles*. Ces Tenses étoient si grands, qu'on y mettoit souvent des personnes, & mal en prit dans la suite à Varron, qui célébrant ces jeux, mit dans la Tense de Jupiter un fort beau jeune garçon, pour tenir *ses dépoüilles*. Junon qui craignit que Jupiter ne fît de ce beau garçon un second Ganymede, fut si irrité contre Varron, qu'elle le punit, en lui faisant perdre la bataille de Cannes; & c'est de quoi Lactance se mocque avec raison dans le II. livre de l'origine de l'erreur. *Dans les grands périls qui menacent les hommes*, dit-il, *ces faux Dieux qui ne peuvent rien, font semblant d'être irritez sur le prétexte le plus inepte & le plus frivole. Sicut Juno Varroni quod formosum puerum in Tensa Jovis ad exuvias tenendas collocarat, & ob hanc causam Romanum nomen apud Cannas penè deletum est. Comme Junon fut irrité contre Varron, de ce qu'il avoit mis un beau jeune garçon dans la Tense de Jupiter, pour tenir ses dépouilles*; *& à cause de cela, le nom Romain pensa être entierement aboli à la bataille de Cannes.* J'ai rapporté ce passage entier, pour l'arracher à la fausse critique de quelques sçavans, qui n'ont rien oublié pour le corrompre.

les fois, il avoit parû y avoir quelque sorte d'empêchement ou de défectuosité, tant les Romains ont toûjours eu de dévotion & de zéle.

Il appelle dévotion & zéle, ce qui n'est que superstition

Cependant à Antium Coriolan & Tullus parloient tous deux ensemble en secret aux principaux de la Ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient divisez; mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une tréve qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnerent eux-mêmes un prétexte plausible, en faisant publier sur un leger soupçon & sur une accusation très-fausse le propre jour des jeux, que les Volsques eussent à sortir de

Ce scrupule vint de Coriolan même.

Cependant à Antium.] Il y a dans le texte un mot qui est manifestement corrompu, ὁ δὲ Μάρκιος καὶ Τύλλος ἐναντία &c. Cet ἐναντία ne fait ici aucun sens, ou en fait un très-mauvais & très-contraire; il faut lire comme dans un manuscrit ἐν Ἀντίῳ, *à Antium*; car ceci se passoit à Antium, qui étoit la capitale des Volsques

Mais comme la plûpart étoient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une tréve.] Les Volsques n'étoient pas si scrupuleux, & Tullus sans differer, vouloit marcher à Rome avec toutes ses forces; mais Coriolan lui représenta qu'il falloit avoir auparavant un sujet pieux & juste de faire la guerre; que les Dieux étoient présens à toutes les actions des hommes, & plus particulierement aux actions de la guerre, qui sont plus importantes que toutes les autres. *Vous avés*, ajoûta-t'il, *une tréve de deux ans avec les Romains, si vous la violés le premier, n'esperés pas d'avoir les Dieux favorables. Il faut donc attendre qu'ils la violent.* Voilà qui est fort bien jusques-là; mais cet homme si religieux, trouve ensuite des expédiens, pour faire tomber les Romains dans le piége, & pour les obliger à rompre la tréve les premiers. Quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit être trompé, & qu'il ne fût pas aussi ennemi de la fraude & de la mauvaise foi, que de la violence & de l'injustice; mais c'est là l'ordinaire des hommes, & sur-tout des politiques, ils ne donnent à Dieu que les dehors.

Rome avant le Soleil couché. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce fut une ruse de Coriolan même, qui envoya à Rome aux Consuls un homme aposté pour leur donner ce faux avis, que les Volsques avoient complotté de les attaquer pendant les jeux, & de mettre le feu à la Ville.

La publication de cet ordre irrita extrêmement les Volsques, & Tullus grossissant cet affront, & les aigrissant encore davantage, leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les Villes qu'ils leur avoient prises pendant la guerre.

Demandes que les Volsques font aux Romains.

Le Senat ayant entendu leurs Ambassadeurs, en fut indigné, & fit réponse, *que si les Volsques prenoient les premiers les armes, les Romains les poseroient les derniers.* Cette réponse ouïe, Tullus convoqua une assemblée générale de la Nation des Volsques, où il fit conclure la guerre, & leur conseilla de faire entrer Coriolan, d'oublier le

Réponse des Romains aux ambassadeurs des Volsques.

Il y des Auteurs qui prétendent.) De ce nombre, sont Denis d'Halicarnasse & Tite-Live; le premier l'écrit formellement, & l'autre l'insinuë de même; mais Plutarque n'a pas voulu suivre une tradition qui deshonnoroit son Héros, il s'est contenté d'en avertir.

Leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres.) Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conseil, ce fut Coriolan qui le donna, quand on l'eût introduit dans le Conseil des Volsques. Il y avoit un grand venin caché sous cette demande; car ou les Romains refuseroient, & par-là ils attireroient la guerre, ou ils rendroient toutes ces terres, & alors tous leurs voisins, les Æques, les peuples d'Albe, ceux d'Etrurie & plusieurs autres, leur envoyeroient faire les mêmes propositions, ce qui mettroit les Romains à deux doigts de leur ruine.

passé, & d'avoir en lui une entiere confiance, leur permettant qu'étant leur Ami & leur Allié, il leur feroit plus de bien, qu'il ne leur avoit fait de mal, pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Coriolan aussi éloquent que grand Capitaine.

Coriolan ayant donc été appellé & ayant parlé au peuple, on trouva qu'il étoit aussi éloquent que grand Capitaine, & que son courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacité, & sur l'heure même il fut élu général avec Tullus. Craignant donc que le tems qu'on employeroit à faire cet armement ne fût trop long & ne lui fît perdre une occasion très-favorable, il laissa aux Magistrats & aux principaux le soin d'assembler les troupes & de faire tous les autres préparatifs, & prenant avec lui les plus déterminez & les plus prompts à le suivre, il partit sans faire de revûë; & tomba sur les terres des Romains tout d'un coup, & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un si grand butin, que ses troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient suffire, non seulement à l'emmener & à le porter, mais à le consumer dans le camp, quelque dégât qu'elles en fissent. Le moindre avantage que Coriolan prétendoit tirer de cette course précipitée, c'étoit de piller & de ruiner le pays, il avoit un but plus important & plus considéra-

Il est élu général des Volsques avec Tullus.

Comme de ramasser de l'argent, d'établir les convois, & de pourvoir aux recruës, de faire forger des armes.

Il tombe sur les terres des Romains.

Conduite de Coriolan pour rendre les Nobles suspects au peuple.

On trouva qu'il étoit aussi éloquent, que grand Capitaine.) Il fit dans le Conseil un long discours, que Denis d'Halicarnasse rapporte dans son VIII. Liv. & qui justifie l'éloge que Plutarque lui donne ici.

ble,

ble, qui étoit de rendre les Patriciens plus ſuſpects au peuple, car pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand ſoin d'épargner les terres des Nobles, & ne ſouffroit pas qu'on y fît le moindre tort, ni qu'on en enlevât la moindre choſe, ce qui envenima encore plus les eſprits & augmenta la diſſenſion & le déſordre, les Patriciens accuſant le peuple d'avoir chaſſé très-injuſtement le plus vaillant homme qu'ils euſſent, & le peuple reprochant aux Patriciens que par un mouvement de haine & de vengeance ils avoient eux-mêmes appellé Coriolan, afin que pendant que leurs maiſons & leurs champs ſeroient pillez & ſaccagez, ils euſſent le plaiſir d'être ſpectateurs tranquilles, dans la confiance & dans l'aſſurance où ils

Et dans l'aſſurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la Guerre, même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.) Voici un beau paſſage, dont aucun Interprete n'a connu la beauté. L'Interprete Latin a traduit : *Ipſi ſpectatores déſiderent, qui opum & bonorum foris hoſtem ſuum habeant cuſtodem.* Et Amiot : *Pendant qu'eux ſeroient otieux ſpectateurs de leurs pertes & malheurs en toute ſureté, attendu que cette guerre ne ſe faiſoit pas contr'eux, & qu'ils avoient au dehors l'ennemi même qui leur gardoit leurs biens.* L'un & l'autre ont tâché de deviner le ſens, comme ils ont pû, & n'ont eû aucun égard aux paroles du texte, où Plutarque ne parle nullement d'ennemis. Il dit, εἶτα πολεμουμένων ἑτέρων, θεατὰς καθῆσθαι, φύλακας τοῦ πλούτου καὶ τῶν χρημάτων, ἔξω τὸν πόλεμον αὐτῶν ἔχοντας. Il eſt aiſé de voir que ce mot φύλακας, n'a aucun terme auquel on le puiſſe rapporter, & qu'il faut néceſſairement lire φύλακα, en le rapportant à πόλεμον & αὐτὸν pour αὐτῶν. *la Guerre même.* Plutarque conſidere la Guerre, comme le garde des terres des Patriciens, parce que les ennemis les épargnoient avec un grand ſoin. Cette idée eſt ſi noble & ſi belle, que j'oſe eſperer que les Sçavans alloüeront ma correction, qui me paroît auſſi ſure que néceſſaire.

étoient, qu'ils avoient au dehors la guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

Ce ſut Coriolan qui conſeila le partage.

Après cétte expédition qui ſervit infiniment à augmenter le courage des Volſques, & à leur faire mépriſer leurs ennemis, Coriolan ramena ſa troupe ſans avoir perdu un ſeul homme; mais après que toutes les forces des Volſques, qui accoururent tous d'un grand courage, furent aſſemblées, on les trouva ſi nombreuſes, qu'on jugea à propos d'en laiſſer une partie dans le pays, pour la ſûreté des villes, & de mener l'autre partie contre les Romains. Coriolan donna à Tullus le choix de l'armée qu'il voudroit commander, mais Tullus répondit que Coriolan ne lui étoit inferieur, ni en courage, ni en expérience, & qu'il avoit ſur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats; c'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne, & que pour lui, il demeureroit afin de garder le pays, & de lui envoyer les convois, & tout ce qui étoit néceſſaire à ſes troupes.

Tullus cede à Coriolan le commandement de l'armée de Campagne, & il ſe réſerve de garder ſon pays.

Coriolan rendu encore plus puiſſant par ce par-

C'eſt pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne.) Outre les raiſons qui obligerent Tullus à donner à Coriolan le commandement de l'armée qui alloit en campagne, il y en a une autre de pure politique. Il n'y auroit pas eû de ſageſſe à Tullus de laiſſer Coriolan à la tête d'une armée dans ſon pays, pendant que lui il auroit marché contre Rome. Les Romains & Coriolan d'intelligence, auroient pu lui faire un mauvais parti.

tage, marcha d'abord contre la ville de Circée Colonie des Romains qui s'étant renduë à discretion, fut garantie du pillage. De là il alla ravager les terres des Latins, dans l'esperance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs Alliez, qui avoient plusieurs fois imploré leur aide; mais comme le peuple étoit mal intentionné, & que les Consuls n'avoient plus guere de tems à être en charge, ils ne voulurent rien hazarder, & renvoyerent les Ambassadeurs des Latins, sans leur accorder aucun secours. Coriolan déchu de cette esperance, tourna ses armes contre les villes du Latium, prit d'assaut Tolerium, Labicum, Pedum & Boles, qui oserent lui faire resistance, les hommes furent vendus & les biens pillez; mais il prit un très-grand soin de celles qui lui ouvrirent les portes, & afin qu'elles ne souffrissent aucun dommage, même à son insçu, il campoit le plus loin qu'il lui étoit possible, & en passant sur leurs terres, il ne souffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à eux. Il alla mettre le siege

Ville maritime des Volsques.

Coriolan prend plusieurs villes du Latium.

Fut garantie du pillage.] Coriolan lui ordonna seulement de fournir les habits pour ses soldats, des vivres pour un mois, & quelque somme d'argent.

Dans l'esperance que les Romains viendroient.) Au lieu de προσδεχομένων, il faut lire comme dans un manuscrit προσδεχόμενος; car c'est Coriolan qui esperoit que les Romains viendroient au secours des Latins.

Et que les Consuls.) Julius Julus & Pinarius Rufus, la premiere année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 265.

Il alla mettre le siege devant Bouilles.) Plutarque a déja parlé de la prise de Boles. Il n'en est donc plus question ici; c'est pour-

devant Boüilles, qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui ſe défendit plus vigoureuſement que les autres, & où beaucoup de Volſques furent tuez, mais enfin il la prit, paſſa au fil de l'épée preſque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volſques qui étoient reſtez dans leur pays pour la ſureté des villes, ne pouvoient ſe contenir, ils alloient par troupes dans le camp de Marcius, diſant hautement, qu'ils ne connoiſſoient que lui de général, & qu'il étoit leur ſeul Capitaine; auſſi ſon nom étoit très-grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur, qui par le changement d'un ſeul homme, avoit produit dans les affaires des changemens ſi ſurprenans & ſi merveilleux.

Eloge que les Volſques donnent à Coriolan.

Ce que fait quelquefois à la guerre le changement d'un ſeul homme.

Le déſordre augmentoit cependant à Rome; on n'oſoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on paſſoit les jours entiers à ſe quereller, & à ſemer des propos ſéditieux les uns contre les autres; mais Lavinium, où étoient les Dieux de leurs peres, & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la premiere ville

Les Romains tiroient leur origine de Lavinium.

quoi il faut lite *Bouilles*. Bouilles, Βοίλλαι, comme on a lû dans Denys d'Halicarnaſſe, c'étoit une des principales villes du Latium à 11. ou 12. milles de Rome.

Où étoient les Dieux de leurs peres.) Les Dieux Penates qu'Enée avoit dépoſez. C'eſt pourquoi les Romains y alloient faire des ſacrifices pour le ſalut de la Patrie. Il en a été parlé dans les remarques ſur la vie de Romulus.

qu'Enée eût bâtie dans le Latium, étant assiegée, cette nouvelle qui fut d'abord publique, produisit tout d'un coup un changement merveilleux dans l'esprit du peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des Patriciens; car le peuple vouloit casser & abolir la condamnation de Coriolan & le rappeller dans Rome, & le Senat s'étant assemblé pour déliberer sur cette proposition, la rejetta & s'y opposa de toutes ses forces, soit que par un esprit d'opiniâtreté il prît toûjours le parti de s'opposer à tout ce que le peuple désiroit le plus; soit qu'il ne voulût pas que Coriolan dût son rappel à la faveur du peuple; soit enfin que sa haine commençât à s'étendre sur Coriolan, parce que quoi qu'il n'eût pas un égal sujet de se plaindre des deux partis, il les maltraittoit également, & qu'il s'étoit entierement déclaré l'ennemi de sa patrie, dans laquelle il sçavoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatissoit à ses malheurs, & étoit envelopée dans la même injustice qu'on lui avoit faite.

Changement que produisit à Rome la nouvelle du siége de Lavinium.

Le peuple veut rappeller Coriolan. Le Sénat s'y oppose.

Cette résolution du Senat ayant été déclarée,

Soit que par un esprit d'opiniâtreté.) Denys d'Halicarnasse avouë qu'il est très difficile de deviner, ce qui rendoit le Senat si contraire au rappel de Coriolan, & il donne sur cela trois conjectures; la premiere, que par ce refus, le Senat vouloit éprouver si le peuple étoit ferme dans cette résolution; la seconde, qu'en s'y opposant, il vouloit lui en augmenter l'envie, & la troisiéme, qu'il vouloit par-là effacer de l'esprit du peuple le soupçon qu'il avoit eû, que les Patriciens avoient excité Coriolan à prendre les armes contre Rome.

le peuple se trouva dans l'impuissance de faire passer la Loi par ses suffrages, car il falloit un décret du Senat. Coriolan qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, de maniere qu'il quitta le siege de Lavinium & transporté de fureur, il marcha vers Rome avec ses meilleures troupes, & alla camper près des fossez Cluiliens à quarante stades de la ville, où son approche jetta une si grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaisa d'abord la sédition; il n'y eut pas un Magistrat, pas un Senateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan, mais tous, voïant les ruës pleines de femmes, qui couroient çà & là tout éperduës, les Temples remplis de vieillards, qui dans une profonde humiliation & versant des torrens de larmes adressoient leurs prieres aux Dieux, & en général tous les esprits denuez de force & de courage, & incapables de trouver leur salut dans leurs conseils, ils reconnurent que le peuple avoit eu raison de vouloir rappeller Coriolan, & que le Senat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere, & à avoir du ressentiment dans un tems, où le seul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

Coriolan marche contre Rome.

à cinq milles.

Effroi que l'approche de Coriolan jette dans Rome.

Ils resolurent donc tous d'envoyer une ambassade à Coriolan pour lui offrir son rappel, &

Les Romains envoyent des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir son rappel.

De maniere qu'il quitta le siege de Lavinium.) Il ne leva pas le siege. Denis d'Halicarnasse écrit qu'il laissa des troupes, pour continuer le blocus.

Pour lui offrir son rappel.] C'est

pour le supplier de terminer cette guerre. Les Ambassadeurs qui furent pris dans le Senat & qui étoient tous, ou parens ou amis de Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée, mais ils furent fort trompez; car ayant été conduits au travers de l'armée en bataille, ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion qui paroissoient dans ses yeux, & d'un ton plein d'une severité terrible, leur ordonna d'exposer le sujet de leur ambassade en présence de tous les Volsques, dont il étoit envi-

Ils étoient tous Consulaires.

La maniere dont Coriolan reçoit ces Ambassadeurs.

ainsi qu'il faut traduire le texte de Plutarque ἐκείνῳ τι κάθοδον διδόντας, car on n'avoit pas encore ordonné son rappel. Les Ambassadeurs le lui offrirent, en lui disant que le Senat inclinoit à le rappeller; & qu'il n'étoit pas de la majesté de Rome, d'en faire le Decret, pendant qu'il étoit en armes sur leurs terres.

Ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion.] Au lieu de καθεζομένου qui est dans le texte, il faut lire καθεζόμενῳ, comme dans un manuscrit, & expliquer le passage tout autrement qu'on n'a fait. Henri Etienne a fort bien fait voir que la phrase dont Plutarque se sert ici, ne permet pas qu'on prenne le mot ὄχλου dans son sens ordinaire pour *foule*; car si Plutarque l'avoit voulu employer dans ce sens-là, jamais il n'auroit dit μετ' ὄχλου καθεζομένῳ καὶ βαρύτητος, *assis avec une foule & avec severité*, ce qui feroit ridicule dans toutes les langues; mais il auroit dit ἐν ὄχλῳ καθεζομένῳ μετὰ βαρύτητος, *assis au milieu d'une foule avec une severité.* Le mot ὄχλος a ici une signification extraordinaire, & il signifie le trouble & l'émotion de l'ame, passions qui ne pouvoient pas manquer d'agiter Coriolan dans la conjoncture & dans l'état où il se trouvoit. Ce sens au reste n'est pas inconnu, car Denys d'Halicarnasse a marqué ὄχλος pour ὄχλησις, & on en trouve des exemples dans Sophocle, dans Euripide, dans Isocrate & dans Demosthene.

ronné ; les Ambassadeurs s'expliquerent dans les termes les plus modestes, les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Leur discours fini, Coriolan leur répondit pour ce qui le regardoit avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçuë, & pour ce qui regardoit les Volsques, comme leur Général, il demanda *que les Romains leur rendissent toutes les villes & toutes les terres qu'ils avoient prises dans les guerres précédentes, & que par une Loi ils accordassent aux Volsques le même droit de bourgeoisie qu'ils avoient accordé aux Latins ; que ce n'étoit qu'à ces conditions justes & raisonnables, qu'ils pouvoient obtenir la paix*, il leur donna trente jours pour déliberer sur ses demandes, & après qu'ils se furent retirez, il décampa, & mena son armée hors du territoire de Rome.

Réponse que Coriolan leur fait, & ce qu'il leur demande pour les Volsques.

Il leur donne trente jours pour déliberer.

Ce fut là le premier prétexte de calomnie que saisirent ceux des Volsques, qui depuis longtems ne pouvoient supporter sa puissance, & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ses surprenantes prosperitez ; Tullus même étoit de ce nombre ; Ce n'est pas qu'il eût reçu aucune injure particuliere de Coriolan; mais il étoit poussé par une passion qui n'est que trop naturelle à

Envie des Volsques contre Coriolan.

Tullus jaloux de sa gloire.

Les Ambassadeurs s'expliquerent.) Minucius, celui qui dans son Consulat avoit le plus soûtenu le parti de Coriolan, porta la parole. On peut lire son discours dans Denys d'Halicarnasse Liv. VIII. il est fort beau, & Plutarque auroit dû peut-être en rapporter la substance.

l'homme,

l'homme, car il avoit un ſecret dépit de voir ſa réputation obſcurcie par la gloire de ſon Collegue, & de ſe ſentir mépriſé par les Volſques, qui faiſoient leur Dieu de Coriolan, & qui prétendoient que les autres ſe contentaſſent de la part qu'il vouloit bien leur faire de ſon autorité & de ſa puiſſance. De là commencerent à éclorre toutes les accuſations qu'on ſema ſous main contre lui. La plûpart des Officiers s'attroupant & ſe liguant enſemble, ſe communiquoient leur mécontentement, & appelloient cette retraitte de l'armée une véritable trahiſon, qui ne conſiſtoit point à avoir livré des villes ou des armes, mais à avoir livré le tems, duquel dépendent ordinairement le ſalut, & la perte des villes & des armées; car il avoit donné exprès aux ennemis un délai de trente jours, ſçachant bien que leurs affaires étoient ſi déplorées qu'il ne falloit pas moins que ce tems-là pour les remettre, ou pour y produire un grand changement.

Il y a dans le texte leur tout.

La treve que Coriolan avoit donnée aux Romains, traitée de trahiſon.

A la guerre le ſalut ou la perte des villes & des armées dépend du tems.

Le texte Grec eſt corrompu en cet endroit. v. pag. 416.

Cependant Coriolan ne paſſa pas les trente jours ſans rien faire; il ravagea les terres des Alliez, & prit ſept grandes villes très-peuplées. Les Romains n'oſerent jamais paroître pour les

Ce que Coriolan fit pendant ces trente jours de treve.

Car il ravagea les terres des Alliez, & prit ſept grandes villes très-peuplées.] Il fit cela à deux fins. La premiere pour mettre ces Alliez hors d'état de donner du ſecours aux Romains; & la ſeconde pour ſe mettre à couvert des ſoupçons, dont Plutarque parle, & qu'il avoit prévûs. En effet le terme d'un mois étoit un peu bien long, & Coriolan donnoit par-là un prétexte très-plauſible aux Volſques de l'accuſer de favoriſer les Romains à leur préjudice.

ſecourir, leurs eſprits étoient abbattus & remplis de crainte, & ils n'avoient non plus de force pour la guerre, que des corps paralytiques ou aſſoupis.

Seconde ambaſſade des Romains à Coriolan.

Le terme étant expiré, & Coriolan étant revenu avec ſes troupes, ils lui envoyerent une ſeconde Ambaſſade, pour le ſupplier encore de moderer ſon reſſentiment, de retirer ſon armée, & de propoſer & faire enſuite ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis, lui déclarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte, mais que s'il vouloit faire quelque avantage aux Volſques, ils y donneroient les mains, après qu'ils auroient poſé les armes. Sur cela Coriolan dit, *qu'il ne leur répondoit point comme Général des Volſques, mais que comme Citoyen Romain, qu'il étoit encore, il les exhortoit à rabaiſſer un peu de leur orgueil, & à revenir le trouver dans trois jours, avec la ratification du traité, dont il leur avoit expliqué les conditions toutes juſtes & raiſonnables; que s'ils en ordonnoient autrement, il n'y avoit plus de ſureté pour eux à revenir dans le camp chargez de paroles vaines.*

Réponſe de Coriolan à ces Ambaſſadeurs.

Jetter l'ancre ſacrée. Proverbe.

Troiſiéme ambaſſade des Romains, composée des prêtres & des augures.

Le Senat informé de cette réponſe par le retour des Ambaſſadeurs, comme ſi la ville eût été battue d'une horrible tempête qui allât la ſubmerger, jetta, comme on dit, l'ancre ſacrée, car il ordonna que tous les Prêtres des Dieux les Sacrificateurs, les Sacriſtains, & les Augures, dont la divination par le vol des oiſeaux eſt pra-

tiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoûtumé d'être revêtus dans leurs cérémonies, & qu'ils le conjureroient de poser premierement les armes, & de regler ensuite avec ses Citoyens les articles de la paix des Volsques.

Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prieres, & ne les traitta pas plus favorablement, car il leur déclara qu'on *n'avoit qu'à accepter ses premieres propositions, ou qu'à se préparer à la guerre.*

Réponse de Coriolan.

Les Prêtres étant de retour à Rome, les Romains resolurent de se tenir clos & couverts dans la ville, de défendre les murailles & de repousser les ennemis, mettant toute leur esperance dans le tems & dans les accidens inopinez de la fortune, puisque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remede à leurs maux, & que la ville étoit pleine de frayeur & de trouble, & n'avoit que de fâcheux pressentimens.

Resolution que prennent les Romains.

Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose très-semblable à ce qu'Homere dit fort souvent, & que le peuple refuse de croire; car lorsque, sur des évenemens extraordinaires & qu'on n'auroit pas attendus, ce Poëte dit: *La Déesse*

Dieu inspire quelquefois les hommes.

Homere expliqué & justifié.

Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose très semblable à ce qu'Homere dit fort souvent.) Plutarque prouve ici une vérité très-constante, & qu'Homere a connue que Dieu inspire quelquefois les hommes, & les porte à entreprendre des choses ausquelles ils ne penseroient pas sans son inspiration.

Minerve lui envoya cette inspiration. Et dans un autre endroit, *Quelqu'un des immortels les détourna de cette resolution, en mettant dans l'esprit du peuple, &c.* Et ailleurs, *Soit qu'il se doutât de quelque chose, ou que Dieu le lui eût inspiré*, le peuple ignorant & grossier méprise ce Poëte & s'en mocque, comme si par des miracles impossibles & par des fables incroyables il détruisoit la liberté du franc arbitre, & c'est ce qu'Homere ne fait point; au contraire, les choses vrai-semblables & ordinaires, qui se font par le secours de la raison, il les fait absolument dépendre de notre volonté & de notre choix, car il dit très-souvent: *Mais moi, après avoir déliberé dans mon cœur.* Et ailleurs, *Il parle ainsi, & Achille saisi de douleur, balança dans son esprit, &c.* Et en un autre endroit, *Elle ne persuada point le prudent Bellerophon qui n'avoit que des pensées sages*; Mais dans les actions extraordinaires & perilleuses, qui demandent une espece d'inspiration, d'enthousiasme & de fureur, il fait intervenir un Dieu,

Le peuple ignorant & grossier méprise ce Poëte, comme si par des miracles impossibles.) Amiot s'est étrangement trompé à ce passage, dont il n'a ni entendu les paroles, ni compris le sens; car il a traduit: *Plusieurs y en a qui méprisent ces passages d'Homere, comme si son intention fût, d'attribuer au discours de la raison humaine, & à l'élection de l'arbitre d'un chacun des choses impossibles, & des fables où il n'y a point de verisimilitude.* Il n'y a personne qui ne voye que c'est tout le contraire que Plutarque a dit; car il refute l'erreur de ceux qui croyent qu'Homere combat & détruit le libre arbitre, quand il feint que les Dieux nous envoyent des inspirations.

Il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite.] Tout ce que

qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite, & qui ne nous inſpire pas la volonté, mais échauffe l'imagination & donne des idées qui nous déterminent. Par ces idées il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, au contraire, il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naiſſance à la volonté, & à laquelle il ne fait qu'ajoûter la confiance, & l'eſperance. En effet, il faut entiérement, ou éloigner les Dieux de toute cauſe mouvante, & de tout principe de nos operations, ou avouer qu'ils n'ont aucun autre moyen de ſecourir les hommes & de cooperer avec eux; car ils ne pouſſent pas eux-mêmes & ne remuent pas notre corps; ils ne font agir ni nos pieds ni nos mains, mais par de certains principes & par de certaines idées qu'ils réveillent en nous, ils

La liberté de l'homme accordée avec le ſecours & la cooperation de Dieu.

Cooperation de Dieu ne détruit pas la liberté naturelle de l'homme.

Plutarque dit ici eſt remarquable. Il accorde parfaitement la liberté de l'homme, avec le ſecours & la cooperation de Dieu; & ce qu'il dit eſt très-conforme à ce qu'enſeigne la véritable Theologie.

Au contraire il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naiſſance à la volonté.) Plutarque reconnoît ici bien formellement que Dieu ne rend pas notre action involontaire, en nous forçant; mais qu'au contraire il la rend très-libre & très-volontaire, en faiſant naître la volonté, & en la déterminant; qu'ainſi Dieu nous laiſſe toute notre liberté, lors-même qu'il nous fait faire ce qu'il veut, & que la cooperation de Dieu ne détruit nullement la liberté naturelle de l'homme.

Car ils ne pouſſent pas eux-mêmes, & ne remuent pas notre corps.) Plutarque ſe trompe ici, lorſqu'il croit que Dieu ne peut agir que ſur l'eſprit, & qu'il ne pouſſe pas & ne remue pas le corps. Cette opinion eſt démentie par mille exemples, que la véritable Religion fournit, & qui ſont diſperſez dans le vieux & dans le nouveau Teſtament, Elie, Habacuc, S. Pierre, &c.

excitent la vertu active de notre ame, & pouſſent notre volonté, ou la retiennent & la détournent.

Alors donc à Rome les femmes étoient répanduës dans tous les Temples, & les plus conſidérables faiſoient leurs prieres au pied de l'Autel de Jupiter dans le Temple du Capitole. Parmi ces derniers étoit Valerie, ſœur du grand Publicola, qui avoit rendu tant de ſi grands ſervices aux Romains en paix & en guerre. Pour lui il étoit mort quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit dans ſa vie, mais ſa ſœur Valerie étoit généralement honorée & eſtimée dans la ville, comme une Dame qui relevoit encore le luſtre de ſa naiſſance par l'éclat de ſa vertu. Valerie pouſſée d'un mouvement ſemblable à celui dont je viens de parler, & voyant tout d'un coup, non ſans une inſpiration divine, ce qui étoit le meilleur & le plus expédient, ſe leva, & faiſant lever toutes les autres femmes, elle ſortit du Temple & avec cette nombreuſe ſuite elle alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Coriolan, qu'elle trouva aſſiſe avec ſa belle fille, & tenant ſur ſes genoux ſes deux petits fils. Quand les femmes qui

Valerie, ſœur de Publicola, Dame d'une grande vertu.

Elle eſt divinement inſpirée.

Et alla tout droit à la maiſon de Volumnie, mere de Corolian.] Plutarque appelle la mere de Coriolan Volumnie & ſa femme Virgilie. Cependant Denys d'Halicarnaſſe & Tite-Live appellent ſa mere, *Veturie*, & ſa femme *Volumnie*; mais il y a un manuſcrit où on lit *Veturia*, au lieu de *Volumnia*, & où le commencement du diſcours de Valerie eſt corrigé de cette maniere ὦ Οὐετουρία καὶ σὺ Οὐολουμνία. *Veturie & vous Volumnie &c.* & dans la ſuite de même.

la suivoient furent rangées tout autour d'elles, *Volumnie & toi Virgilie*, leur dit-elle, *vous voyez des femmes qui viennent vers d'autres femmes, non point par ordre du Senat, ni des Magistrats, mais comme je pense, par l'inspiration d'un Dieu qui exauçant nos prieres, & touché de compassion, nous a excitées à venir ici implorer votre secours & vous demander une grace, qui, en nous sauvant & en sauvant Rome, vous produira à vous en particulier une gloire beaucoup plus grande que celle qu'acquirent les filles des Sabins, lorsqu'au milieu d'une sanglante bataille elles firent naître la paix & l'union entre leurs peres & leurs maris. Venez avec nous vers Coriolan, avec toutes les marques de supplians, le conjurer de desarmer sa colere, & rendre à votre patrie ce témoignage plein de justice & de vérité, que malgré les maux qu'il lui a faits, elle n'a rien ordonné ni entrepris contre vous par un mouvement de vengeance, & qu'elle vous rend à lui, quand même elle n'en devroit obtenir aucune condition raisonnable.*

Discours de Valerie à la mere & à la femme de Coriolan.

Dans la vie de Romulus p. 126. & 127.

Valerie ayant achevé son discours, toutes les autres femmes se mirent à faire de grands cris, & Volumnie répondit : *Outre les miseres générales ausquelles nous participons, nous avons encore des maux particuliers & domestiques, puisque nous avons vû périr à nos yeux la gloire & la vertu de Coriolan, & que nous le voyons présentement environné des ar-*

Réponse de Volumnie.

Et que nous le voyons présentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur prisonnier, mais comme leur maître.) Amiot s'est encore trompé à ce passage, comme l'Interprete Latin. Celui-ci a traduit : *Corpus quidem ejus contemplamur hostium*

mes de nos ennemis, non pas comme leur prisonnier, mais comme leur maître. Avec cela le plus grand & le plus sensible de nos malheurs, c'est que notre patrie se trouve reduite à cette extrémité, que nous soyons sa derniere ressource. Car je ne sçai s'il sera aucun compte de nous, puisqu'il n'en fait aucun de sa patrie, qu'il avoit toûjours préferée à sa mere, à sa femme & à ses enfans. Cependant servez-vous de nous comme il vous plaira, & menez-nous vers Coriolan; si nous ne pouvons rien obtenir de lui, nous pouvons expirer à ses pieds en le suppliant pour Rome. En même tems

armis custodiri, potiùs quam conservari: Et Amiot: *Voyant maintenant sa personne environnée des armes de nos ennemis, plûtôt pour s'assurer de lui, que pour le garder.* Cette faute est considérable à ne considérer que les termes, mais elle l'est encore davantage à considérer le sens; car si Volumnie avoit dû dire ce que dit Amiot, que les Volsques gardoient à vûë Coriolan, pour s'assurer de sa personne, & non pas par respect, les affaires de Rome étoient en bons termes, & elle devoit esperer de le flechir. mais Plutarque dit tout le contraire, τὸ σῶμα δ' αὐτοῦ τοῖς τῶν πολεμίων ὅπλοις φρουρούμενον μᾶλλον, ἢ σωζόμενον ἐφορῶσαι. Le mot φρουρούμενον, signifie *gardé par respect*, & σωζόμενον, *gardé comme prisonnier, pour s'assurer de sa personne.* Cette mere affligée aimeroit mieux voir son fils prisonnier entre les mains des ennemis, que de le voir à leur tête environnée de Gardes comme leur Général.

En même tems, elle prit ses petits fils, & faisant lever Virgilie, elle se mit à leur tête.] Cela n'alla pas si vîte; on communiqua ce dessein aux Consuls; les Consuls assemblerent le Senat, pour déliberer si on donneroit à ces femmes la permission de sortir; l'affaire fut débatuë jusqu'au soir, & les avis furent d'abord assez partagez, plusieurs Senateurs representant le danger qu'il y avoit à permettre que leurs femmes & leurs enfans allassent dans le camp ennemi, où on les retiendroit peut-être; mais enfin le plus grand nombre l'emporta, sur ce qu'on dit que Coriolan étoit incapable de commettre la moindre impieté contre des femmes, qui alloient le trouver sous la protection des Dieux. On fit le Décret, & elles partirent le lendemain à la pointe du jour sur des chariots, que les Consuls fournirent.

elle

elle prit ses petits-fils, & faisant lever Virgilie, elle se mit à leur tête, & prit le chemin du camp.

Ce spectacle inspira aux ennemis même un respect mêlé de compassion, & les tint dans le silence. Coriolan environné des principaux Officiers de l'armée & de toutes les marques de sa dignité, étoit assis sur son Tribunal. Voyant donc approcher ces femmes, il en fut d'abord surpris, & ayant reconnu sa mere qui marchoit la premiere, il fit tous ses efforts pour demeurer infléxible & intraitable ; mais trahi & vaincu par son cœur, il n'osa l'attendre sur son Siége, & descendant avec précipitation, il alla à grands pas au-devant d'elle, & se jettant à son col, il la tint fort long-tems embrassée ; il embrassa ensuite sa femme & ses enfans, & n'épargna ni ses larmes ni ses caresses, se laissant entraîner aux sentimens de la nature, comme à un torrent qu'il ne pouvoit surmonter.

Des faisceaux des haches, &c.

Car ces femmes étoient descenduës de leurs chariots à la porte du Camp.

Il fit baisser devant elle ses faisceaux & ses haches

Quand il fut rassasié en quelque sorte, & qu'il s'aperçut que sa mere vouloit parler, il fit approcher les Volsques, & donna audiance à Volumnie, qui parla en ces termes : *A cette langueur*

Il ordonna qu'on ôtât son Siége de dessus son Tribunal & qu'on le mît à terre.

A cette langueur qui paroît sur notre visage.) Denis d'Halicarnasse, Tite-Live & Plutarque ont fait parler cette mere en cette occasion. Ce n'est pas un plaisir médiocre de voir les différentes vûës qu'ils ont euës, & rien ne peut être plus capable d'élever l'esprit & de nourrir l'éloquence, que de comparer des discours que trois des plus grands Hommes de l'antiquité ont faits sur le même sujet. Celui de Denis d'Halicarnasse me paroît plus simple & plus moral ; celui de Tite-Live plus fort & plus violent, & celui de Plutarque plus ingenieux, plus éloquent & plus pathetique.

Discours de Voluminie à son fils Coriolan.

qui paroît sur notre visage, & à ces lugubres & méchans habits que nous portons, tu vois assez, mon fils, sans que nous te le disions, dans quelle affreuse désolation ton éxil nous a jettées. Pense présentement qu'il faut que nous soyons les plus malheureuses de toutes les femmes, puisque ce que nous avons de plus doux & de plus agréable à voir, la Fortune nous l'a rendu le plus affreux & plus terrible, en nous présentant à moi, mon fils, & à elle son mari, à la tête d'une armée d'ennemis, assiégeant sa propre patrie; & que ce qui est pour les autres une ressource & une consolation dans toutes leurs disgraces, d'avoir recours aux Dieux & de leurs adresser leurs prieres, devient pour nous un nouveau danger, puisque nous ne pouvons demander en même tems aux Dieux ta conservation & la victoire pour Rome; mais il faut que nos prieres renferment les plus horribles maledictions que nos ennemis mêmes pourroient prononcer contre nous. Car c'est une nécessité que ta femme & tes enfans soient privez de toi, ou de leur patrie. Je ne te parle point de moi; je n'attendrai pas que la Fortune ennemie décide de cette guerre. Si je ne peux te persuader de faire succeder l'union & la paix à ces désordres, & de devenir plûtôt le bienfaicteur des deux partis, que le fleau de l'un ou de l'autre; penses, mon fils, & prépare-toi à n'approcher des murs de Rome qu'en passant sur le corps mourant de celle qui t'a enfanté. Car me conserverai-je pour voir le jour que mon fils triomphera de Rome, ou que Rome triomphera de mon fils! Si je te conjurois de sauver ta patrie en perdant les Volsques, le parti seroit difficile à prendre

pour toi ; car s'il n'eſt pas honnête de ruiner ſes Citoyens, il ne l'eſt pas non plus de trahir ſes amis ; mais que te demandons-nous, mon fils, que la délivrance de nos maux ? Délivrance auſſi heureuſe pour les uns, que pour les autres, & beaucoup plus glorieuſe pour les Volſques, que pour les Romains, en ce qu'il paroîtra que la victoire les a mis en état de nous accorder les plus grands de tous les biens, l'amitié & la paix, dont ils joüiront eux-mêmes. Si nous obtenons ces biens, tu en ſeras le principal, ou plûtôt le ſeul auteur, & ſi nous ne les obtenons pas, tu auras à ſoûtenir les reproches des Romains & des Volſques. Car cette guerre dont l'iſſuë eſt incertaine, a cela de certain, que vainqueur, tu ſeras exterminateur de ta patrie, & vaincu, tu paſſeras pour avoir précipité par les mouvemens d'une colére implacable, tes amis & tes bienfaicteurs dans les calamitez les plus horribles.

Coriolan écoutoit ce diſcours ſans répondre une ſeule parole, & quand elle eut ceſſé de parler, il demeura long-tems dans un profond ſilence. Ce que voyant Volumnie : *Pourquoi te taire, mon fils*, continua-t'elle, *eſt-ce qu'il eſt beau d'accorder tout à ſon reſſentiment, & qu'il eſt honteux d'accorder quelque choſe à une mere qui ne te fait que de ces ſortes de prieres ? Ou eſt-ce qu'il eſt d'un grand homme de ſe ſouvenir des maux qu'on lui a faits, & qu'il n'eſt ni d'un homme de bien, ni d'un grand homme d'honorer ou de reconnoître les grands biens qu'il a reçus de ſon pere & de ſa mere ? Cependant perſonne au monde n'eſt ſi obligé que toi à la reconnoiſſance, puiſque tu*

Coriolan demeure dans un profond ſilence.

Volumnie profitant de l'état où elle le voit, continuë.

poursuis si atrocement l'ingratitude ; mais bien plus , tu t'es déja assez vengé de ta patrie , & tu n'as encore rien fait pour ta mere. Il étoit pourtant de la pieté & de la justice , que même sans aucune nécessité , j'obtinsse de toi par mes prieres des choses si raisonnables & si équitables. Si je ne puis te fléchir , à quoi bon ménagerois-je encore la derniere espérance ?

En finissant ces mots, elle se jette à ses pieds avec sa femme & ses enfans. Coriolan se mit à crier *que faites-vous ma mere ?* Et la relevant & lui serrant la main : *Vous avez vaincu* , lui dit-il, *& votre victoire est aussi heureuse pour votre Patrie , que funeste pour moi. Je m'en vais , vaincu par vous seule.* Après leur avoir parlé quelque tems en particulier , il les renvoya à Rome à leur priere , & le lendemain au point du jour il décampa & emmena les Volsques qui n'avoient pas tous les mêmes sentimens sur ce qui venoit de se passer, car les uns le blâmoient , lui & son action , & les autres qui étoient bien aises de la paix , ne blâmoient ni l'un ni l'autre ; & il y en avoit qui , quoique bien fâchez de voir la guerre si heureument terminée, disoient hautement que Marcius

Ce que Coriolan fléchi dit à sa mere.

Denis d'Halicarnasse dit qu'il les emmena dans sa tente où elles furent jusques au soir.

Sentimens des Volsques sur ce qui venoit de se passer.

A quoi bon ménagerois-je encore la derniere espérance ?) C'est-à-dire , à quoi bon chercherois-je encore à conserver ma vie ? Car c'est ce que Plutarque appelle la derniere espérance , parce que c'est en effet celle qui nous quitte la derniere, & qui survit à toutes les autres.

Je m'en vais vaincu par vous seule.]-Le Grec dit , *je m'en vais vaincu seul par vous.* Mais il est aisé de voir que le texte est corrompu , & qu'au lieu de μόνος , il faut lire μόνης , *vaincu par vous seule* , & c'est ainsi qu'il est dans un Manuscrit.

n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, si, flêchi par des objets si touchans, il avoit cedé à une nécessité si pressante. Mais ils le suivirent tous, moins par obéïssance, que par respect.

Les Romains n'avoient point tant fait paroître pendant la guerre dans quelle épouvante & dans quel danger ils étoient, qu'ils le firent après la guerre finie. Car ceux qui étoient sur les murailles, n'eurent pas plûtôt vû partir les Volsques, que tous les Temples furent ouverts & remplis d'hommes, qui couronnez de chapeaux de fleurs, immoloient des victimes, comme pour remercier les Dieux de quelque grande victoire. Cette joïe publique parut encore davantage dans les grandes caresses & dans les grands honneurs que le Senat & le peuple firent à l'envi à ces femmes, en publiant par-tout qu'elles étoient seules la cause de leur salut. Le Senat ordonna aux Consuls de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient, & tout ce qui pourroit ou honorer, ou récompenser un si grand service. Mais elles ne demanderent, sinon qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes, dont elles offrirent elles-mêmes de faire les frais, à la charge que la ville fourniroit les vic-

Joye des Romains pour le départ des Volsques.

Ce que le Senat veut faire pour marquer sa reconnoissance à ces femmes.

Elles demandent seulement qu'on bâtisse à leurs frais un Temple à la Fortune des femmes.

Et dans les grands honneurs.] Pour conserver à jamais la mémoire de cet important service, on ordonna que l'on graveroit l'éloge de ces femmes sur un monument public.

Qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes.) Il fut bâti dans le même lieu où Coriolan avoit été flêchi par sa mere. C'étoit dans la voye Latine à quatre milles de Rome.

times, & feroit la dépenſe des cérémonies & de tout le ſervice, avec une magnificence digne de la Divinité.

Le Senat l'accorde, il ordonne que ce Temple & la Statuë ſeront faits aux dépens du public.

Le Senat loüa extrêmement cette noble émulation, & ordonna que le Temple & la ſtatuë ſeroient faits des deniers publics; mais cela n'empêcha pas que les femmes ne portaſſent l'argent qu'elles avoient offert pour l'édifice, & elles en firent faire une ſeconde ſtatuë. Les Romains diſent que lorſque cette ſeconde ſtatuë fut placée dans le Temple, elle prononça ces paroles: *Femmes, vous m'avez conſacrée par une dévotion agréable à Dieu.* Ils content même qu'elle les prononça pour la ſeconde fois, voulant nous faire recevoir des choſes qui ſont très-difficiles à croire, & qui reſſemblent fort à celles qui ne furent jamais, car que des ſtatuës ayent ſué, pleuré, & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible. En effet, la pierre & le bois contractent ſouvent une certaine moiſiſſure qui engendre l'humidité,

Les femmes donnent l'argent qu'elles avoient offert, & on en fait une ſeconde Statuë de la Déeſſe.

La cauſe de la ſueur, des pleurs & des gouttes de ſang qui coulent quelquefois des Statuës.

Elle prononça ces paroles.] Denis d'Halicarnaſſe l'aſſûre ainſi après l'avoir lû dans les livres des Pontifes; & il eſt ſi perſuadé de ce miracle, qu'il le rapporte pour confirmer les gens de bien, & pour convertir les libertins. Plutarque n'eſt pas ſi crédule, il rapporte ce que les Romains diſoient, mais il fait voir le ridicule de ce conte.

Car que des Statuës ayent ſué, pleuré, & rendu quelques gouttes ſanglantes, cela n'eſt pas impoſſible.] Combien dē fois des peuples entiers ont été dans des frayeurs mortelles pour avoir vû les Statuës de leurs Dieux jetter une petite moiteur, & verſer ou des gouttes de ſang, ou quelques larmes? Cependant il n'y a rien de plus naturel, & il n'y a là aucun miracle, comme Plutarque l'explique fort bien. Il en eſt de même des pluyes de ſang, & d'une infinité d'autres phenomenes, qui étonnent les peuples ignorans & ſuperſtitieux.

& non ſeulement ils pouſſent en dehors quelque couleur & quelque ſorte de teinture de leur propre fonds, mais ils prennent encore la couleur de l'air qui les environne, & rien n'empêche que la Divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver. Il eſt auſſi très-poſſible que les ſtatuës rendent un ſon ſemblable à un gémiſſement & à un ſoûpir, par quelque rupture ou ſéparation violente de quelques parties qui ſe fait en dedans. Mais que d'un corps inanimé il en ſorte une voix ſi articulée, ſi claire, ſi entiere & ſi intelligible, c'eſt ce qui eſt hors de toute poſſibilité; car ni l'ame, ni Dieu même, ne ſçauroit former une voix articulée, ni prononcer un diſcours ſuivi ſans un corps organiſé, & pourvu de toutes les parties néceſſaires à la parole.

La cauſe du ſon qu'elles peuvent rendre.

Plutarque borne encore trop le pouvoir de Dieu ſur la voix, comme il l'a borné plus haut ſur le mouvement.

Et rien n'empêche que la Divinité ne ſe ſerve de ces ſignes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver.] Car quoique Dieu ſe ſerve des cauſes naturelles, rien n'empêche qu'il n'en deſtine les effets à une certaine fin; cela eſt très-certain. Mais qui expliquera ces ſignes, & où ſont les regles de cette divination? On peut voir ce qui a été remarqué ſur la vie de Pericles, tom. II. pag. 210.

Car ni l'ame ni Dieu même, ne ſçauroit former une voix articulée, ni prononcer un diſcours ſuivi ſans un corps organiſé.) Si ce principe étoit vrai, les Platoniciens en concluroient que Dieu ne peut jamais faire entendre ſa voix aux hommes, parce que ſelon eux, il ne peut ſe revêtir d'aucun corps. Mais voilà des erreurs groſſieres, Dieu peut prendre un corps ſans ravaler la majeſté de ſa nature, comme je l'ai expliqué dans le traité de la Doctrine de Platon, p. 171. de la ſeconde édit. & ſans prendre un corps, il peut parler aux hommes, car toute la nature obéït au maître de la nature, & il n'eſt pas plus difficile à Dieu de former une voix articulée, que de former tout autre ſon; il peut auſſi ſe faire entendre en frappant par ſa lumiere la partie intelligente de l'ame, & en faiſant ſur elle la même impreſſion qu'une voix qui l'auroit frappé après avoir paſſé par les organes du corps. Et c'eſt cette ſorte de voix

Ainſi quand l'Hiſtoire nous veut forcer à croire ce qu'elle nous dit, & qu'elle nous accable de témoins très-graves & très-dignes de foi, il faut croire que cette voix eſt un mouvement fort différent de celui qui agit ſur les organes des ſens, un mouvement qui s'engendre dans la faculté imaginative de l'ame, & qui forme l'opinion, comme il arrive très-ſouvent qu'en dormant nous croyons voir & entendre, quoique nous ne voyions ni n'entendions. Il eſt vrai que ceux qui ſont ſaiſis & poſſedez d'une violente paſſion ou d'un ardent amour pour la Divinité, & qui ne peuvent ni rejetter, ni revoquer en doute aucun de ces prétendus miracles, fondent leur foi ſur la merveilleuſe puiſſance de Dieu, qui eſt ſans comparaiſon au-deſſus de la nôtre, & qui nous paſſe infiniment; car Dieu ne reſſemble point du tout à l'homme, ni dans ſon eſſence, ni dans ſes opérations, ni dans ſa maniere d'agir, ni dans ſes forces; & s'il fait des choſes qui nous ſoient impoſſibles, & qu'il trouve des expédiens & des moyens qui ſurpaſſent notre intelligence, cela n'eſt pas hors de toute apparence de raiſon, au contraire étant diſſemblable à nous en toutes manieres, il eſt encore plus différent & plus éloigné de nous par ſes opérations; mais comme dit Heraclite, *la plûpart des*

Cela peut être, mais cela n'empêche pas que ce ne puiſſe être auſſi une voix articulée.

La conſidération de la Toute-puiſſance de Dieu, ramene Plutarque, & le porte à affoiblir ou à corriger ſon principe.

Mot admirable d'Heraclite ſur le peu de foi des hommes.

qu'Homere a admirablement décrite, lorſqu'en parlant du ſonge envoïé à Agamemnon, il dit *que la voix Divine ſe répandit tout autour de lui.* Mais Plutarque corrige bien-tôt ſon principe, & ramené par la conſidération de la Toute-puiſſance de Dieu, il revient à la vérité & à la raiſon.

œuvres

œuvres de Dieu, nous échappent & demeurent inconnuës par nôtre peu de foi.

Coriolan étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus qui le haïssoit, & qui ne pouvoit le souffrir à cause de la crainte qu'il avoit de son autorité, resolut de le perdre, de peur que s'il le laissoit échapper, il ne trouvât plus une occasion si favorable; ayant donc aposté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de déposer sa charge & de rendre compte aux Volsques de son administration. Coriolan qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus demeureroit Capitaine Général & auroit tout crédit parmi les Volsques, répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques, il la quitteroit aussi par leur ordre quand ils le lui signifieroient, mais que sans attendre cela, il étoit prêt sur l'heure même de rendre compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

Tullus fait resolution de perdre Coriolan.

Car il avoit ce pouvoir, parce qu'il commandoit dans le pays.

Il lui ordonne de se démettre de sa Charge.

Sage réponse de Coriolan.

L'assemblée étant donc formée, les Orateurs qui étoient préparez, se leverent & irriterent le peuple. Quand ils eurent tout dit, Coriolan se leva. Le grand respect qu'on avoit pour lui calma le bruit; le silence du peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler sans rien craindre. Les plus gens de

Répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques.] Tullus vouloit que Coriolan se démît de sa Charge, & qu'ensuite il rendît compte de son administration. Mais Coriolan vouloit rendre compte de son administration avant que de se demettre de sa Charge.

bien, ravis de la paix qui avoit été concluë, témoignerent assez par leur contenance qu'ils l'écouteroient favorablement, & ne lui feroient aucune injustice. Tullus craignit donc qu'il ne se justifiât, car outre qu'il étoit homme très-éloquent, ses premiers exploits avoient excité plus de reconnoissance, que sa derniere action n'avoit attiré de blâme, ou plûtôt, le crime, dont il étoit accusé, étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car jamais les Volsques ne se seroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vus sur le point de s'en rendre les maîtres par la seule valeur de Coriolan. C'est pourquoi Tullus vit bien qu'il ne falloit plus differer, ni s'amuser à gagner le peuple, & les plus audacieux des conjurez s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni souffrir qu'un traître dominât les Volsques, & refusât de se demettre de sa charge, ils se jetterent en foule sur lui & le tuerent, sans que personne se mît en devoir de le secourir. Il parut pourtant bien par la suite, que la plus grande partie de la nation n'avoit pas consenti à ce meurtre, car dès que la nouvelle en fut répanduë, de toutes les villes il accourut des gens pour honorer ses funerailles, & après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies duës à sa dignité, ils ornerent son tom-

Coriolan tué par les Volsques.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils le lapiderent.

Et après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies.) Ils l'habillerent de ses habits de Général, mirent son corps sur un lit magnifique, qui fut porté sur les épaules de jeunes Officiers les plus con-

beau de quantité d'armes & de dépoüilles, comme le tombeau d'un vaillant homme & d'un grand Général.

Les Romains ayant appris sa mort ne firent rien qui tendît à honorer sa mémoire, ni qui marquât non plus qu'ils conservoient encore quelque ressentiment contre lui. Ils accorderent seulement aux instantes prieres des Dames, la permission d'en porter le deüil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere, car c'étoit le deüil le plus long que Numa eût institué, comme nous l'avons marqué dans sa vie; mais les affaires des Volsques furent bien-tôt reduites en tel état qu'ils se virent forcez de regretter Coriolan. Car

Les Romains accordent aux Dames d'en porter le deüil dix mois.

Les Volsques forcez de regretter Coriolan.

nus par leurs grandes actions; on fit marcher devant lui les dépoüilles qu'il avoit prises aux ennemis, les Couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des villes qu'il avoit prises; on le mit en cet état sur le bucher, & on égorgea plusieurs victimes. Après que le bucher fut consumé, on ramassa ses cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique. Au reste, Coriolan fut tué la seconde année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 266. huit ans après sa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de son âge, s'il est vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune, comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut souffrir des contradictions assez bien fondées, & c'est ce qui me fait soupçonner que Denys d'Halycarnasse & Tite-Live n'ont pas eu des mémoires fort exacts sur le tems de la naissance de Coriolan, & sur les premieres actions de sa vie. Et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que Fabius, beaucoup plus ancien que ces Historiens avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de son âge il avoit accoûtumé de dire, *que l'exil étoit toûjours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.*

Les Romains ayant appris sa mort, ne firent rien qui tendît à honorer sa mémoire.] Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils le pleurerent, & en public & en particulier,

premierement étant entrez en differend avec les Æques, leurs amis & leurs alliez, ſur ce qu'ils prétendoient chacun donner à l'armée un Général de leur nation, ils en vinrent aux mains, & il y eut beaucoup de gens tuez ou bleſſez de part & d'autre. Et enſuite ayant été vaincus par les Romains dans une bataille où Tullus fut tué avec toute la fleur de leur armée, ils s'eſtimerent encore trop heureux d'accepter les conditions honteuſes que leur accorda le vainqueur, & de faire, comme peuples aſſujettis, tout ce qu'il plut à ce vainqueur de leur preſcrire.

L'année ſuivante qui étoit l'an de Rome 267.

Mais Plutarque veut dire peut-être qu'ils n'honorerent ſa mémoire d'aucun monument public.

LA COMPARAISON d'Alcibiade & de Coriolan.

TOutes les actions que nous avons pu trouver de ces deux grands Hommes, & que nous avons jugé dignes de mémoire étant déduites, il eſt aiſé de voir d'abord que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté, car l'un & l'autre ont également-

Alcibiade & Coriolan, à peu près égaux pour les exploits de guerre.

Que leurs exploits de guerre n'emportent pas beaucoup la balance d'aucun côté.] Pour juger parfaitement des actions de deux Géneraux, il ſemble qu'il faudroit comparer auſſi les ennemis contre leſquels ils les ont faites, & le tems où ils les ont faites; car cela y met ſouvent une difference infinie.

ment donné des marques de leur audace & de leur force, & quand ils ont commandé en chef, ils ont également fait preuve de leur grande prudence & de leur capacité dans l'art militaire, à moins qu'on ne prétende faire passer Alcibiade pour un plus grand Général, parce que toute sa vie il a gagné de grandes batailles sur mer & sur terre, mais ils ont cela de commun tous deux, que pendant qu'ils ont commandé les troupes de leur pays, & qu'ils ont combattu en personne, les affaires de leur Patrie ont toûjours prosperé, & qu'elles sont allées en décadence dès qu'ils ont changé de parti.

Alcibiade peut être préféré par le grand nombre de ses victoires sur terre & sur mer.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, il est certain que les sages ont toûjours abhorré celle d'Alcibiade, comme trop licentieuse, trop tachée de dissolution & de flatterie, & trop populaire, & que les Romains ont extrémement haï celle de Coriolan comme trop austere, trop superbe, & tenant trop du Gouvernement des Nobles. Ainsi de ce côté là, ni l'un ni l'autre ne méritent d'être louez, quoique les Gouverneurs gracieux & populaires soient beaucoup moins à blâmer que ceux qui maltraittent & foulent aux pieds le peuple, pour ne pas paroître le menager & le

Leur maniere de gouverner également blâmable, l'une comme trop licentieuse, & l'autre comme trop severe.

La douceur & la complaisance préferables dans le gouvernement à la severité & à la fierté.

Quoique les Gouverneurs gracieux & populaires.) Plutarque, après avoir condamné les deux excès, préfere pourtant la complaisance à la severité; & il en a porté le même jugement dans la comparaison de Thesée & de Romulus, où il dit que ces deux défauts, celui de la rigueur semble venir de fierté & d'amour propre, & celui de la complaisance paroît l'effet de la douceur & de l'humanité.

flatter, car s'il eſt honteux de le flatter pour acquerir de l'autorité & de la puiſſance, il ne l'eſt pas moins de s'en rendre le maître & de l'opprimer par la crainte & par la terreur, & outre qu'il y a de la honte, il y a encore de l'injuſtice.

Politique d'Alcibiade pleine de ruſe & de fourberie.

On ne peut pas douter que Coriolan ne fût plein de franchiſe & de ſimplicité, & il eſt évident qu'Alcibiade avoit une politique pleine de ruſe & de fourberie. On lui reproche particulierement le méchant tour & la ſupercherie qu'il fit aux Ambaſſadeurs de Lacedémone, lorſqu'il les trompa pour rompre la paix, comme le rapporte Thucydide. Cependant cette ruſe de politique, quoiqu'elle replongeât Athénes dans une horrible guerre, rendit ferme & plus redoutable l'alliance des Mantinéens & des Grecs, qui fut ménagée par la ſeule dextérité d'Alcibiade. Mais ne fut-ce pas auſſi un trait de fourberie dans Coriolan, lorſqu'il commit les Romains avec les Volſques, en rendant ces derniers ſuſpects par une noire calomnie, pendant la fête des jeux publics où ils étoient allez, comme l'écrit Denys d'Halicarnaſſe? & il y a cela encore que la cauſe rendit cette action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, car il n'y fut pas porté, comme lui, par

Celle de Coriolan n'étoit pas exempte de fourberie.

L'action de Coriolan plus mauvaiſe que celle d'Alcibiade, & en quoi.

Mais ne fut-ce pas un trait de fourberie dans Coriolan.] Cette ſupercherie de Coriolan eſt bien plus odieuſe & plus criminelle que celle d'Alcibiade; car Alcibiade trompoit les ennemis d'Athénes en faveur d'Athénes ſa Patrie, au lieu que Coriolan trompoit Rome ſa Patrie en faveur des Volſques les plus dangereux ennemis de Rome.

Car il n'y fut pas porté, comme

un mouvement d'ambition, & par la chaleur d'une dissention en matiere de gouvernement & de politique, mais pour obéïr à sa colere, qui, comme dit fort bien Dion, *ne paye jamais les services qu'on lui rend*; il ruina plusieurs contrées de l'Italie, & sacrifia au ressentiment qu'il avoit contre sa Patrie, plusieurs grandes villes qui ne lui avoient fait aucun tort.

La colere est toûjours ingrate, au lieu que l'ambition est souvent reconnoissante.

Il est vrai qu'Alcibiade causa aussi de grands malheurs à ses Citoyens par un transport de colere; mais il revint dès qu'il reconnut leur-repentir; & ayant été chassé pour la seconde fois, il ne pût souffrir les fautes que faisoient les Généraux qu'on avoit mis à sa place, & ne négligea pas de les avertir de leur imprudence, & du danger qu'ils couroient, mais il fit ce qu'Aristide avoit déja fait pour Themistocle, & qui est de toutes ses actions celle qu'on vante encore le plus, car il alla trouver les Généraux qui n'étoient nullement ses amis, leur remontra en quoi ils manquoient, & leur enseigna ce qu'ils devoient faire. Au lieu que Coriolan premierement fit du mal à toute une ville, qui ne l'avoit pas toute offensé, puisque la meilleure & la plus saine partie se trouvoit enve-

Difference entre la colere qui anima Alcibiade contre sa Patrie, & celle qui excita Coriolan contre Rome.

Aristide étoit alors banni à Egine.

lui, par un mouvement d'ambition.] Plutarque trouve l'action de Coriolan plus mauvaise que celle d'Alcibiade, parce que la faute d'Alcibiade fut l'effet de l'ambition, & celle de Coriolan l'effet de la seule colere. Or l'ambition peut être plus excusable, en ce qu'elle propose des récompenses, les dignitez, les honneurs, au lieu que la colere ne promet qu'horreurs & que miseres, suites ordinaires de la vengeance.

lopée dans la même injuſtice qu'on lui avoit faite, & prenoit part à ſa douleur, & enſuite ne ſe laiſſant point adoucir & flechir à pluſieurs Ambaſſades reïterées, qu'on lui envoya pour effacer & pour guérir une ſeule injure, il fit voir que c'étoit bien plus pour ruiner & perdre ſon pays, que pour le recouvrer & s'y faire rappeller, qu'il avoit excité une ſi horrible guerre, ſans vouloir jamais écouter aucune propoſition d'accommodement.

L'amour de la Patrie paroît plus dans le repentir de Coriolan, que dans celui d'Alcibiade.

On pourra dire qu'il y avoit entre eux cette difference, qu'Alcibiade ne retourna vers les Athéniens, qu'après que les Spartiates par haine & par défiance lui eurent dreſſé des embûches, & que Coriolan n'eut aucun ſujet honnête & legitime de quitter les Volſques, qui l'avoient toûjours fort bien traité, car ils l'avoient élû leur Général, & avec cette pleine autorité, il poſſédoit encore leur confiance; en cela bien different d'Alcibiade, dont les Spartiates abuſoient plûtôt qu'ils n'en uſoient, & qui après avoir été errant ſur le pavé de leur ville, & balloté dans le camp, ſe vit enfin reduit à ſe jetter entre les bras de Tiſſapherne, à moins qu'on ne veuille dire que dans l'eſperance d'être rappellé il fit la cour à ce Satrape, pour empêcher que la ville d'Athênes ne fût entiérement détruite.

Bon côté qu'on peut trouver dans la deſertion d'Alcibiade.

Car il empêcha Tiſſapherne de ſecourir les Lacedemoniens avec toutes ſes forces.

Pour ce qui eſt des biens & des richeſſes, Alcibiade recevoit des préſens, & prenoit à toutes mains ſans aucun reſpect pour l'honnêteté, & s'il le prenoit mal, il les dépenſoit encore plus mal

pour

pour ſon luxe & pour ſes débauches. Au lieu que Coriolan ne pût être obligé par ſes Généraux à recevoir même les préſens qu'ils lui offroient avec toutes les marques d'honneur & de diſtinction. Et c'eſt pourquoi dans les differens qui s'éleverent ſur le ſujet de l'oblation des dettes, il fut encore plus inſupportable au peuple, qui s'imagina qu'il agiſſoit bien moins pour ſervir la République, que pour les inſulter avec inſolence & avec mépris.

Coriolan fort ſuperieur à Alcibiade du côté du déſintereſſement.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'Antipater, dans une lettre qu'il écrivit ſur la mort d'Ariſtote, dit, *qu'outre les merveilleux talens dont ce grand homme étoit orné, il avoit encore celui de s'inſinuer dans les bonnes graces des hommes.* Les grandes actions & les vertus de Coriolan, pour n'être pas accompagnées de ce talent, furent tout odieuſes à ceux mêmes à qui il faiſoit le plus de bien, qui ne pouvoient ſouffrir ſon orgueil & ſon invincible opiniâtreté, toûjours inſéparable de la ſolitude, au lieu qu'Alcibiade ſçachant ſi bien prendre tous ceux avec leſquels il avoit à converſer & à vivre, il ne faut pas s'étonner ſi lorſqu'il faiſoit bien, ſa gloire étoit d'abord floriſſante, & s'il étoit aimé & honoré, puiſque même les fautes & les excès qu'il commettoit, étoient le plus ſouvent fort agréables, & paſſoient pour des gentilleſſes & pour des marques d'un bon naturel.

Plutarque rapporte ceci pour blâmer la trop grande dureté de Coriolan.

Talent de ſçavoir s'inſinuer dans les bonnes graces des hommes, ſes grands effets.

Alcibiade fort ſuperieur à Coriolan par le talent de ſçavoir gagner les hommes.

Et c'eſt pourquoi dans les differens qui s'éleverent ſur le ſujet de l'abolition des dettes.) De l'abolition des dettes qu'on fut obligé d'accorder au peuple pour appaiſer la ſédition. C'eſt ce que Plutarque n'a peut-être pas aſſez expliqué dans la vie de Coriolan.

De là vient que, quoiqu'il eût fait de grands maux à ſa Patrie, il fut pourtant élu pluſieurs fois Capitaine Général avec une autorité abſoluë, & que Coriolan briguant le Conſulat dans les formes après de grands exploits & des victoires ſignalées, eut la honte d'être refuſé. Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes Citoyens, n'en peut être haï, & l'autre, après tous les grands ſervices qu'il avoit rendus à ſa Patrie, & avec toute l'admiration qu'il donnoit pour ſa vertu, n'en peut être aimé.

Grande difference des effets que produiſent la complaiſance & de ceux que produit la dureté.

Auſſi faut-il dire que pendant que Coriolan commanda les armées, il ne fit rien de conſidérable pour Rome, mais fit beaucoup contre elle pour ſes ennemis, & qu'Alcibiade, & Soldat & Capitaine ſervit très-utilement les Atheniens; que préſent il étoit toûjours ſuperieur à ſes ennemis, & que la calomnie ne pouvoit réüſſir contre lui qu'en ſon abſence; au lieu que Coriolan fut condamné en face par les Romains, & enſuite tué par les Volſques, véritablement contre toute ſorte de droit, divin & humain, mais il ne laiſſa pas de

Les plus grands exploits de Coriolan furent contre Rome & ceux d'Alcibiade pour Athenes.

Autre grand avantage d'Alcibiade ſur Coriolan.

Ainſi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ſes Citoyens, n'en peut être haï.] On ne ſçauroit expoſer dans un plus beau jour la difference infinie que mettent dans les hommes la complaiſance & la dureté. L'homme complaiſant & affable ſe fait aimer même en faiſant du mal, & l'homme rude & dur ſe fait haïr même en faiſant du bien, cela eſt certain, mille expériences le confirment; & il n'eſt pas mal aiſé d'en découvrir la raiſon; c'eſt que l'amour & la haine changent également les objets. L'amour, que produiſent la complaiſance & l'affabilité, change le mal en bien, & la haine, produite par la dureté & par la fierté, change le bien en mal.

donner quelque ſorte de prétexte & de couleur à ce meurtre, en ce qu'ayant refuſé publiquement la paix aux Ambaſſadeurs, il l'accorda en particulier à des femmes, & par là, ſans couper cours à la haine & laiſſant la guerre en ſon entier, il avoit malheureuſement perdu un tems qui auroit pu être fort utile aux Volſques; car il ne devoit ſe retirer que de l'avis & du conſentement de l'armée qui s'étoit abandonnée à ſa conduite, s'il avoit fait quelque cas de la juſtice & de ſon devoir.

Meurtre de Coriolan ne fut pas ſans quelque ſorte de prétexte.

Car le changement de Coriolan ne changeoit ni les Romains, ni les Volſques.

Coriolan ne devoit ſe retirer que de l'avis des Volſques.

Que ſi ne tenant aucun compte des Volſques, il n'avoit cherché qu'à aſſouvir ſa colere en excitant cette guerre, & qu'étant ſatisfait, il eût jugé à propos de la finir, ce n'étoit pas en faveur de ſa mere qu'il devoit épargner ſa Patrie, mais avec ſa Patrie il devoit auſſi épargner ſa mere, car ſa mere & ſa femme faiſoient partie de ſon pays & de la ville qu'il tenoit aſſiegée. Or d'être demeuré inflexible, & d'avoir inhumainement rejetté les ſupplications publiques, les prieres des Prêtres, & les ſoûmiſſions & les ſupplications des ſa-

Comme la Patrie étant préferabe à pere & mere.

Ce n'étoit pas en faveur de ſa mere qu'il devoit épargner ſa Patrie, mais avec ſa Patrie.) Cela eſt fondée ſur cette opinion de quelques Philoſophes, & ſur tout des Platoniciens, que la Patrie eſt plus digne de reſpect, & doit être plus honorée que pere & mere. Je ne ſçai où ces Républicains avoient puiſé ce ſentiment, car il ne paroît fondé ſur aucune Loi, ni naturelle, ni divine. Au contraire, par la Loi Divine, le pere & la mere doivent emporter les premiers honneurs après Dieu; & ce n'eſt pas la Patrie qui rend reſpectables le pere & la mere, mais c'eſt le pere & la mere qui rendent reſpectable la Patrie. Ce que Plutarque donne ici à la Patrie pourroit être mieux donné à la Religion, qui certainement eſt préferable à pere, à mere, & à toute la nature.

crificateurs, & de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere pour la gratifier de sa retraite, c'étoit moins honorer sa mere, que deshonorer son pays, qu'il ne sauvoit que par pitié, & par grace pour l'amour d'une seule femme, comme si son pays n'eût pas mérité qu'il l'eût sauvé pour l'amour de lui-même.

Aussi fut-ce une grace fort odieuse & fort dure, & dont aucun des deux partis ne lui sçut gré. Car il ne fit sa retraite, ni à la priere de ceux à qui il faisoit la guerre, ni du consentement de ceux, en faveur de qui il la faisoit. Et la cause de tout cela, ce fut l'austerité de ses mœurs, son arrogance & son opiniatreté, qui seule est toûjours fort odieuse au peuple, mais qui étant accompagnée de l'ambition, devient entierement feroce & intraitable; car ceux qui ont ces vices ne menagent nullement le peuple, comme s'ils ne se soucioient ni de dignitez ni d'honneurs, & quand ils viennent à être refusez, ils ne peuvent s'en consoler, & en conservent un ressentiment implacable. Or de ne vouloir pas faire la cour au peuple, ni rechercher ses bonnes graces par des flatteries, c'est ce qu'avoient fait Metellus, Aristide, Epaminondas;

L'arrogance & l'ambition jointes ensembl', font un composé monstrueux & insupportable.

Quand on ne veut pas faire la cour à ceux de qui les honneurs dépendent, il faut renoncer à ces honneurs.

Et de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere.] Il me semble que l'on pourroit juger plus favorablement de cette action de Coriolan. Si sa mere le flechit, ce n'est pas qu'elle eut eu plus de pouvoir sur son esprit que les supplications publiques, & que les prieres des Prêtres & des Sacrificateurs; mais c'est qu'elle trouve un cœur déja émû & ébranlé; c'est un dernier coup de coignée qui fait tomber un grand chêne que plusieurs coups précédens avoient miné & ébranlé, & pourtant laissé encore débout.

mais aussi ils méprisoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter, & toutes les fois qu'ils étoient bannis, qu'ils avoient essuyé des refus, ou qu'ils étoient condamnez à des amendes, ils ne s'emportoient point contre l'ingratitude de leurs Citoyens, mais ils retournoient à eux dès que ces ingrats reconnoissoient leur faute, & leur pardonnoient à la premiere suplication. Tout homme qui ne veut pas flatter le peuple ne doit point chercher à s'en venger, car cette furieuse colere ne peut venir que de la violence du désir. Et pour Alcibiade, il avoüoit franchement qu'il aimoit les honneurs, & qu'il étoit très-fâché quand on les lui refusoit; c'est pourquoi il tâchoit de gagner tout le monde par son affabilité & par sa complaisance.

La colere de Coriolan ne pouvoit venir que de la violence du désir.

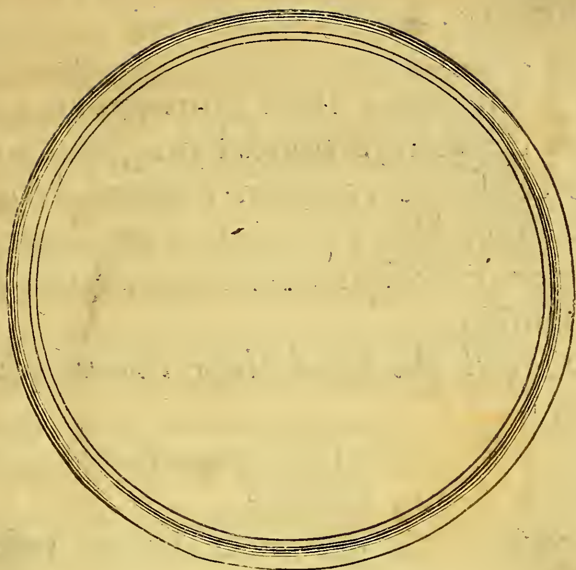
C'étoit tout le contraire de Coriolan, son orgueil & sa vanité l'empêchoient de faire la cour au peuple, qui seul pouvoit le combler d'honneurs, & quand il se voyoit refusé, son ambition le portoit à la colere & à la tristesse. Et voilà la seule chose

Mais aussi ils méprisoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter.] Cela est suivi, mépriser le peuple & ne pas se soucier de ce qui dépend de lui; mais rechercher les faveurs du peuple, & mépriser & maltraiter le peuple, cela est aussi monstrueux que de vouloir boire des eaux saines, après avoir empoisonné la source. Il faut menager & flatter le peuple pour avoir part à ses faveurs. Epictete a fort bien dit, *Tu es injuste & insatiable, si ne donnant point les choses avec lesquelles on achete les prééminences, les dignitez, &c. tu veux les avoir pour rien.* Max. XXXIV. du l. Manuel, très-digne d'être lûë.

Or tout homme qui ne veut pas flatter le peuple, ne doit point chercher à s'en venger.) C'est une démonstration. Les honneurs & les dignitez ne sont pas le prix du mérite, mais de la flatterie, de l'attachement & de l'assiduité.

que l'on puisse reprendre en lui, tout le reste est éclatant & sans tache, & pour ce qui est de la temperance & du mépris des richesses, il peut être comparé à tous les Grecs qui ont été les plus gens de bien, & qui ont eu les mains les plus nettes, non pas à Alcibiade, qui en cela étoit le plus insolent de tous les hommes, & qui avoit foulé aux pieds toute sorte d'honnêteté & de bienseance.

Celui à qui je ne fais pas la cour ne me doit rien, encore moins celui que je maltraite & que je méprise; ne me devant rien, il ne m'offense point par son refus. La vengeance présuppose l'offense, & par consequent, &c. Mais de vouloir regler la tête des ambitieux, & les faire agir par des principes qui soient bien d'accord, c'est vouloir allier la raison avec la folie.



PAUL EMILE.



Uand je commençai à écrire ces vies, ce fut pour l'amour des autres, & présentement je les continuë, & je m'y arrête pour l'amour de moi-même, regardant toûjours dans cette Histoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie & de la conformer aux vertus de ces grands Personnages qui nous y sont représentez. Car il me semble proprement

Il faut se regarder dans l'Histoire, comme dans un miroir.

Regardant toûjours dans cette Histoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie.) L'Histoire est le miroir le plus fidéle que l'on puisse consulter pour s'orner soi-même, & pour se cor-

que je vis avec eux, & que je lie avec eux un étroit commerce, lorſque les prenant les uns après les autres, & comme les logeant tous chez moi, & examinant à loiſir leurs mœurs, leur eſprit, leur caractére, & toutes leurs grandes qualitez, je conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable, & je choiſis parmi leurs plus belles actions celles qui ſont les plus dignes d'être ſçuës & imitées.

Dieux ! quel plus grand plaiſir l'homme peut-il
avoir !

Et quel moyen plus ſur & plus efficace pour la reformation de nos mœurs ?

Democrite écrit que nous devons toûjours

riger de ſes défauts. Il ſemble que Plutarque ait emprunté cette idée des Adelphes de Terence, Act. III. ſc. IV, où Demea dit,

Denique
Inſpicere, tanquam in ſpeculum, in vita omnium
Jubeo ; atque ex aliis ſumere exemplum ſibi.

Car comme écrit Tite-Live dans ſa Préface, *Hoc illud eſt præcipue in cognitione rerum ſalubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illuſtri poſita monumento intueri : inde tibi tuæque reipub. quod imitere, capias ; inde fœdum inceptu, fœdum exitu quod vites.*

Je conſidere combien chacun d'eux eſt grand & admirable.] Ceux qui ne ſont pas verſez dans la lecture des Poëtes Grecs perdent une infinité de graces qui ſont répanduës dans le ſtyle de Plutarque, & qui conſiſtent dans l'alluſion qu'il fait à des paſſages celébres de ces Poëtes, dont il emprunte les expreſſions. Il y en a une ſenſible dans ce paſſage, & qui merite d'être relevée. Ces mots ὅσσος ἔην οἷός τε ſont pris de ce paſſage d'Homere du XXIV. liv. de l'Iliade.

Ἤτοι Δαρδανίδης Πρίαμος θαύμαζ' Ἀχιλῆα
Ὅσσος ἔην οἷός τε, θεοῖσι γὰρ ἄντα ἐῴκει.

Le repas fini, Priam commence à conſiderer Achille, & à voir combien il eſt grand & admirable ; car il reſſembloit véritablement aux Dieux. Cette application releve infiniment la grandeur des Heros dont Plutarque parle. J'ai vû

prier

prier les Dieux de rencontrer dans notre chemin des images heureuſes, & d'être plûtôt frappez par les eſpéces qui ſont bonnes & convenables à notre nature, que par celles qui ſont mauvaiſes, & qui ne peuvent que nous perdre, ou nous égarer. Par-là ce Philoſophe introduit dans ſa Philoſophie une opinion qui n'a nulle ombre de vérité ni de vraiſemblance, & qui plonge les hommes en d'infinies ſuperſtitions. Pour moi, au lieu de faire aux Dieux de ces prieres, qui ne peuvent que leur déplaire par leur folie & par leur vanité, je lis continuellement l'Hiſtoire; & m'occupant uniquement à compoſer ces vies, je remplis mon ame des images des plus grands Hommes & des plus gens de bien. Et ſi le commerce de ceux avec qui j'ai néceſſairement à vi-

Images & eſpéces de Democrite.

Fauſſeté & impertinence de cette opinion de Democrite ſur les eſpeces.

Les véritables Images dont on doit remplir ſon ame, ce ſont les Images des gens de bien.

que M. Bigot avoit marqué ce paſſage d'Homere à la marge de ſon Exemplaire.

De rencontrer dans notre chemin des images heureuſes, & d'être plûtôt frappez par les eſpéces.] Democrite enſeignoit que la vûë ſe faiſoit de cette maniere: que les objets viſibles produiſoient leur Image dans l'air voiſin; que cette Image en produiſoit une ſeconde; cette ſeconde une troiſiéme toûjours plus petite, & qu'enfin la derniere en produiſoit une toute ſemblable dans l'œil. C'eſt ce qu'il appelloit ὁρᾷν κατ' εἰδώλον ἐμπτώσεις, *voir par la rencontre des Images ou eſpeces.* Il ne ſe contentoit pas de cela, il aſſûroit encore que l'on penſoit de la même maniere, ſelon que ces Images frappoient l'imagination; qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaiſes, & que les unes menoient au bien, & les autres au mal. Philoſophie ignorante & inſenſée; qui ne peut plonger les hommes que dans la ſuperſtition & dans l'erreur. Plutarque profite admirablement de cette folie de Democrite, & ſubſtitue avec beaucoup d'eſprit à la place de ces ridicules Images ou eſpéces, les Images des hommes vicieux ou vertueux que l'Hiſtoire nous préſente, & qui ont véritablement beaucoup de force pour nous porter au vice, ou à la vertu.

vre, produit en moi quelque chose de corrompu, de vicieux ou de deshonnête, je tâche de le chasser & de le rejetter, comme ces espéces ennemies & malfaisantes; & pour cet effet j'en détourne ma pensée, que je porte libre & dégagée de toute passion sur ces grands exemples de vertu, exemples si bons, si heureux & si conformes à notre nature. C'est dans cette vûë que j'ai résolu de vous présenter aujourd'hui les vies de Timoléon & de Paul-Emile, qui ont été tous deux si parfaitement animez de la même valeur & du même esprit, & si également secondez par la Fortune dans l'exécution de leurs hautes entreprises, qu'ils laisseront lieu de douter si c'est à leur bonheur, ou à leur génie pour la Guerre, qu'ils ont dû tous leurs glorieux succès.

Quelles sont les especes qu'il faut chaßer & rejetter.

La plûpart des Historiens conviennent que la maison des Emiliens étoit Patricienne, & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race & celui qui laissa le nom à tous ses descendans, ce fut le fils de Pythagore le Philosophe Marcus, à qui l'on donna le surnom d'*Emilius*, à cause de la douceur & de la grace de son parler; au

Les Emiliens descendus de Pythagore.

Et si également secondez par la Fortune. Au lieu de ψυχαῖς qu'on lit dans le Texte, il faut lire comme dans un Manuscrit τύχαις.

Le fils de Pythagore le Philosophe.] Il ajoûte *le Philosophe* pour le distinguer de Pythagore l'Athléte. Beaucoup de gens les ont confondus,

Marcus.] Il faut lire *Mamercus*, comme dans un Manuscrit, & quand on n'auroit pas l'autorité d'un Manuscrit, il faudroit rétablir ce nom par le texte même de Plutarque dans la vie de Numa; *car on prétendoit*, dit-il, *que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un Mamercus, du nom du fils de Pythagore, & c'est de lui que descend la famille des Emiliens, qui est une des plus Nobles familles Patriciennes.* On

moins c'eſt le ſentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa.

Tous ceux de cette famille qui ont acquis de la gloire & de la réputation, ont vû leur vertu toûjours heureuſement ſecondée par la Fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la Fortune que Lucius Paulus, qui, à la défaite de Cannes, ſignala en même tems & ſa prudence & ſa valeur; car n'ayant pû détourner ſon Collegue du deſſein de donner le combat, il partagea avec lui le péril, & ne partagea point ſa fuite; & pendant que celui qui à toute force avoit voulu combattre, abandonnoit le champ de bataille, celui qui ne combattoit que malgré lui, tint ferme, & ſe fit tuer au milieu des ennemis.

Varron.

Plutarque a raconté ſa mort dans la vie de Fabius.

Ce Lucius-Paulus eut une fille, nommée Emilie, qui fut mariée au Grand Scipion, & un fils, qui comme lui, fut appellé Paul-Emile, c'eſt celui dont j'écris la vie. Il commença à entrer dans le monde juſtement dans un tems où floriſſoient un

Le tems où Paul Emile entra dans le monde.

peut voir là les remarques. La famille des Emiliens étoit plus ancienne que Pythagore.

Tous ceux de cette Famille qui ont acquis de la gloire.] Depuis Lucius Æmilius, qui étant Conſul l'an de Rome 270. vainquit les Volſques juſqu'à Lucius-Paulus, pere de Paul-Emile, & qui périt à la bataille de Cannes, l'an de Rome 537. Il y a eu pluſieurs de ces Emiliens grands Perſonnages qui ont gagné de grandes batailles & triomphé; & je m'étonne que ceux qui ont entrepris d'écrire la vie des Hommes Illuſtres, n'ayent parlé que de ce dernier & de ſon fils, dont nous liſons ici la vie.

Dans un tems où floriſſoient un grand nombre de très-grands Perſonnages.) Les Semproniens, les Albins, les Fabius Maximus, les Marcelles, les Scipions, les Fulviens, les Sulpitiens, les Cetheges, les Metelles & autres grands

grand nombre de très-grands Personnages qui faisoient alors le plus de bruit par leurs vertus & par leurs exploits, & il y parut avec distinction, quoiqu'il ne suivît point le torrent des jeunes gens de qualité, & que d'abord il se fût tiré de la voye commune; car il ne s'exerça point à l'Eloquence pour réussir par le Barreau, & renonça de bonne heure aux brigues, aux sollicitations, aux caresses, aux embrassades, & autres tels moyens, dont la plûpart se servoient pour gagner la faveur du peuple, en s'insinuant dans ses bonnes graces par leur empressement. Ce n'est pas que la Nature l'eût doüé de toutes les qualitez nécessaires pour s'avancer par l'une & par l'autre de ces deux voyes; mais il choisit, comme un chemin plus noble & plus digne de lui, de parvenir, & de s'illustrer par la valeur, par la justice, & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

Les jeunes gens de qualité commençoient à paroître dans le monde par l'éloquence.

Par l'éloquence & par la brigue.

La premiere charge considérable qu'il demanda, ce fut la charge d'Edile, & il fut préferé à douze concurrens, tous d'une si grande naissance & d'un si grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui dans la suite ne parvînt au Consulat.

Paul-Emile demande l'Edilité, & est préferé à tous ses rivaux.

Ayant été associé au College des Augures, qui sont un certain nombre de Prêtres, aux-

Il est associé au College des Augures.

Hommes. Quelle ville! quel siécle!

Ayant été associé au College des Augures.) Tous les jeunes gens de qualité qui vouloient s'avancer dans le Gouvernement, étoient associez à ce College,

quels les Romains commettent le ſoin & l'intendance des divinations qui ſe tirent des oyſeaux & de tous les ſignes & prodiges céleſtes, il rechercha avec tant de diligence les anciens uſages de ſa Patrie, & rétablit avec tant de ſoin juſqu'aux moindres pratiques & obſervances des Anciens ſur ce qui regardoit le culte divin dans l'exercice de cette profeſſion, que ce Sacerdoce, qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit & du titre qui y étoit attaché, il le rendit un des Arts les plus élevez & les plus conſidérables, & confirma par-là cette opinion des Philoſophes, que la Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les Dieux, car il s'acquittoit de toutes les fonctions

Son exactitude dans ce Sacerdoce.

La Charge d'Augure, pourquoi recherchée.

La Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir Dieu.

Les anciens uſages de ſa Patrie.) Car dans les fonctions de cet office, il y avoit bien des rites & des cérémonies qu'il falloit obſerver. On en peut voir un exemple dans les remarques ſur la vie de Numa, p. 295.

Qui n'étoit eſtimé & recherché qu'à cauſe du rang & de l'autorité qu'il donnoit.) Voilà le défaut ordinaire des hommes; ils n'eſtiment les dignitez de la juſtice & de la Religion même, qu'à cauſe du rang & du pouvoir qu'elles donnent. Il n'y avoit rien de plus grand que l'autorité des Augures; ils avoient le pouvoir de congédier les aſſemblées faites par l'ordre des premiers Magiſtrats, & de caſſer tout ce qui y avoit été fait. Un Augure n'avoit qu'à dire *à un autre jour*, & tout étoit ſurſis. Ils pouvoient obliger les Conſuls à ſe défaire de leur Charge. Ils avoient le droit de traiter avec le peuple, d'accorder ou de refuſer tout ce qu'il leur plaiſoit, d'abroger les Loix qui avoient été faites; enfin rien de tout ce que les Magiſtrats faiſoient au dedans & au dehors, ne pouvoit être approuvé ſans leur autorité. Cicer. dans le II. liv. des Loix.

Que la Religion n'eſt autre choſe que la ſcience de ſervir les Dieux.) C'eſt ce que Socrate & Platon ont enſeigné, que la Religion ne regarde que le culte des Dieux, & ils ont parfaitement enſeigné en quoi conſiſte ce culte, on n'a qu'à voir l'Eutyphron.

de ce miniſtére avec toute la vigilance, l'étude, & l'application dont il étoit capable, ſans jamais ſe laiſſer partager ni diſtraire par aucune autre occupation, lorſqu'il vaquoit aux fonctions de ſa Charge. Et comme il avoit grand ſoin de ne rien innover, il étoit auſſi fort attentif à ne rien oublier & à ne rien omettre, diſputant tous les jours avec ſes Collegues ſur les moindres choſes, & leur repréſentant que quand même on pourroit penſer que Dieu n'y regarde pas de ſi près & qu'il n'eſt point offenſé de ces négligences, la ville pourroit ſe trouver mal enfin de les avoir ſouffertes & pardonnées; *car perſonne*, diſoit-il, *ne commence par un grand crime à remuer dans le Gouvernement*; mais dès qu'on ſe relâche & qu'on néglige dans un Etat de faire obſerver avec la derniere exactitude les plus petites regles, on autoriſe bien-tôt la nonchalance & la négligence dans les plus grandes, & on ouvre la porte à un torrent d'injuſtices qu'on ne peut plus arrêter.

Ne rien innover & ne rien oublier dans les pratiques de la Religion.

Le relâchement dans les petites choſes, autoriſe bien-tôt la négligence dans les grandes.

Il ne fut ni moins exact ni moins ſevére à rétablir & à faire obſerver tous les anciens reglemens de la diſcipline militaire, & à maintenir dans l'ordre auſſi bien les Troupes que les Citoyens. Jamais pendant qu'il commanda les armées, on ne le vît ni flatter ni careſſer ſes ſoldats; & il ne faiſoit pas comme la plûpart des Généraux, qui à force de complaire aux Troupes & de leur tout ſouffrir, font, pour ainſi dire, un honteux trafic de leur Charge, & achetent un ſecond

Son exactitude & ſa ſévérité à faire obſerver la diſcipline militaire.

Généralat aux dépens du premier. Mais comme un Prêtre de bien d'autres Bacchanales que de celles de Bacchus, je veux dire, comme un Prêtre de Mars qui auroit eu ſoin d'enſeigner ſes ſtatuts & ſes Ordonnances, il formoit, il inſtruiſoit lui-même les Troupes, & leur expliquoit juſqu'aux moindres devoirs de leur profeſſion, ſe montrant terrible & inéxorable à ceux qui déſobéïſſoient, & tenant pour maxime que vaincre ſes ennemis, n'eſt preſque que la ſuite & que l'acceſſoire de bien dreſſer & diſcipliner ſes Citoyens. Ainſi il affermiſſoit ſa Patrie, & la mettoit en état de réſiſter aux tempêtes qui pourroient l'aſſaillir.

Généraux complaiſans achetent un ſecond commandement aux dépens du premier.

Paul-Emile formoit & inſtruiſoit lui-même ſes troupes.

La victoire n'eſt que la ſuite & l'effet de la bonne diſcipline.

Dans ce tems-là les Romains étant entrez en guerre du côté de l'Orient contre le grand Antiochus, & les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie, voici une autre guerre qui s'éleve du côté du Couchant; toute l'Eſpagne revoltée prend les armes. Paul-Emile y eſt envoyé en qualité de Préteur. Et dans cette Charge il ne ſe contente pas comme les autres Préteurs de ſix Licteurs qui portent devant lui les faiſceaux & les haches, il en prend douze, & marche ainſi avec

Paul-Emile envoyé Préteur contre l'Eſpagne qui s'étoit revoltée.

Dans ce tems-là les Romains.) Cette guerre contre le grand Antiochus Roi de Syrie, commença vers l'an de Rome 561. vingt-quatre ans après la bataille de Cannes.

Et les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Aſie.] Le Conſul Glabrion; & après lui les deux Scipions, dont l'aîné voulut bien ſervir de Lieutenant à ſon cadet. Tite-Live décrit cette guerre liv. 37.

L'Eſpagne revoltée.] Elle avoit été remiſe ſous l'obéïſſance des Romains par Scipion Naſica.

toute la majesté des Consuls. Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares en bataille rangée, & leur tua trente mille hommes. Et cet exploit me semble d'autant plus glorieux pour lui, qu'il fut uniquement dû à sa bonne conduite; car pour avoir bien sçu choisir le champ de bataille, & pour avoir pris ses ennemis au passage d'une riviere, il livra une victoire aisée à ses soldats. Plus de deux cent cinquante Villes lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia bien-tôt la Province, & après s'être assuré de sa fidélité, il retourna à Rome sans avoir profité d'une drachme dans son Généralat, car non seulement il étoit peu empressé à amasser du bien, mais il dépensoit encore très-volontiers & sans aucune épargne celui qu'il avoit eu de sa Famille, & qui n'étoit pas considérable; aussi mourut-il si pauvre, qu'à peine trouva-t'on après sa mort dequoi payer la dot de sa femme.

Il gagne deux batailles contre les Barbares.

Beau fruit d'une Bataille gagnée.

Désintereßement de Paul-Emile.

Il avoit épousé en premieres nôces Papirie, fille de Papirius Maso, qui avoit été Consul; après avoir vêcu long-tems avec elle, il la répudia enfin, quoiqu'elle lui eût donné de très-beaux enfans, car il avoit eu d'elle le fameux Scipion & Fabius Maximus. On ignore aujourd'hui la

Il répudie Papirie sa femme.

Ce sont des noms d'adoption.

Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares.) Tite-Live ne parle que d'une occasion, où Paul-Emile força les retranchemens des Espagnols, leur tua dix-huit mille hommes, & fit trois mille trois cent prisonniers, liv. XXXVII. 57.

Fille de Papirius Maso, qui avoit été Consul.] Il avoit été Consul, & avoit vaincu les Corses l'an de Rome 522.

cause

cauſe de ce divorce Mais en fait de ſéparation de mariage, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'un Romain qui venoit de repudier ſa femme, dit à ſes amis qui lui en faiſoient des reproches & qui lui demandoient : *Votre femme n'eſt-elle pas ſage ? n'eſt-elle pas belle ? ne vous a-t'elle pas donné de beaux enfans ?* Pour toute réponſe à ces queſtions il leur montra ſon ſoulier, & les queſtionnant à ſon tour : *Ce ſoulier*, leur dit-il, *n'eſt-il pas beau ? n'eſt-il pas tout neuf ? n'eſt-il pas bien fait ? cependant aucun de vous ne ſçait où il me bleſſe.* En effet il y a des femmes qui ſe font repudier pour des fautes qui éclatent dans le public ; mais il y en a d'autres qui par l'incompatibilité de leur humeur, par de ſécrets dégoûts qu'elles cauſent, & par pluſieurs fautes legeres, mais qui reviennent tous les jours & qui ne ſont connuës que du mari, produiſent à la longue un ſi grand éloignement & une averſion ſi inſupportable, qu'on ne peut plus vivre avec elles, & qu'il faut enfin ſe ſéparer.

Il peut y avoir des raiſons ſecretes de divorce, dont le public n'eſt point inſtruit.

Paul-Emile s'étant ainſi délivré de Papirie, il en épouſa une autre, dont il eut deux enfans mâles, qu'il garda dans ſa maiſon ; & les deux qu'il avoit de ſa premiere femme, il les fit paſſer par adoption dans les maiſons les plus riches & les plus illuſtres de Rome : ſon aîné, dans celle de

Paul-Emile ſe remarie.

Son aîné dans celle de Fabius Maximus.] Il a y dans le texte une faute conſidérable, ἀπὸ Μαξίμου φαβίου. Cet ἀπὸ ne peut avoir lieu ici, il faut lire υιος, comme Xilander l'a corrigé. Plutarque ſuit ici

Pauvreté soutenue avec magnanimité.

Bel exemple d'une nombreuse famille. très-noble, qui vit ensemble avec très-peu de bien.

Fabius Maximus, qui avoit été cinq fois Consul, & le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain, qui étoit son Cousin, & dont il lui fit d'abord prendre le nom. De ses deux filles, l'une fut mariée au fils de Caton le Censeur, & l'autre à Tuberon, Personnage très-vénérable par sa vertu, & celui de tous les Romains qui se maintint dans sa pauvreté avec le plus de magnanimité & de constance. Ils étoient seize de la même famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville & une petite terre à la campagne, où ils vivoient tous ensemble autour du même foyer avec chacun leurs enfans & leurs femmes, du nombre desquelles étoit cette fille de Paul-Emile. Quoique née

l'opinion de ceux qui prétendent que l'aîné de Paul-Emile fut adopté par le fils de Fabius Maximus, qui fut appellé Cunctator. Quoique d'autres prétendent qu'il ne le fut que par son petit-fils. Il fut appellé Quintus Fabius Æmilianus, & eut pour fils Q. Fabius, qui fut un grand Orateur.

Et le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain.) Il fut adopté par le fils de Scipion l'Africain, & appellé Scipion Æmilianus.

Qui étoit son cousin.] Car Scipion l'Africain avoit épousé une Emilie.

Et l'autre à Tuberon.) A Ælius Tubero qui eut d'elle un fils, Q. Ælius Tubero, grand Stoicien.

Ils étoient seize d'une même Famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison.) Voici comme en parle Valere Maxime : *Sexdecim eodem tempore Ælii fuerunt, quibus una domuncula fuerat eodem loco quo nunc sunt Mariana monimenta, & unus in agro Veiente fundus, minùs multos cultores desiderans, quàm dominos habebat. Il y eut dans le même tems seize Eliens qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville dans l'endroit où sont présentement les monumens de Marius, & une petite terre dans le territoire de Veies, qui avoit plus de maîtres, qu'elle ne demandoit de gens pour la cultiver.*

d'un pere qui avoit été deux fois Conſul, & qui avoit remporté deux fois l'honneur du Triomphe, non ſeulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de ſon mari, mais elle admiroit & reſpectoit en lui la vertu qui le rendoit pauvre. Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres, s'ils ne ſéparent leurs poſſeſſions & leurs héritages par de grandes rivieres, par des fortereſſes, & par differens climats, & s'ils ne mettent encore entre eux des regions entiéres, ils ſe trouvent trop voiſins, & ne ceſſent de ſe faire une cruelle guerre. Voilà de belles inſtructions que l'Hiſtoire propoſe à ceux qui voudront les méditer & les conſidérer attentivement, pour profiter de ces grands exemples.

Il avoit triomphé de l'Eſpagne & de la Ligurie.

Grande vertu de la fille de Paul-Emile.

Belle réfléxion de Plutarque.

Paul-Emile ayant été nommé Conſul, va faire la guerre aux Liguriens qui habitent au pied des Alpes, & qui ſont auſſi appellez Liguſtins, Nation courageuſe, & d'ailleurs très-diſciplinée & très-aguerrie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à ſoûtenir contre les Romains, à cauſe

Qui habitent la côte depuis la riviere de Genes juſqu'à Monaco.

Pendant 80. ans.

Non ſeulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de ſon mari, mais, &c.) Vertu bien rare dans une femme, & dans une femme d'une ſi grande naiſſance. C'eſt pourtant cette grande naiſſance qui doit inſpirer ces ſentimens.

Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres, s'ils ne ſéparent leurs poſſeſſions.) Grande différence du ſiécle de Plutarque à celui de Paul-Emile. Cette différence eſt devenuë encore plus grande dans les ſiécles ſuivans.

Paul-Emile ayant été nommé Conſul, va faire la guerre aux Liguriens.) Il fut fait Conſul pour la premiere fois, l'an de Rome 571. mais il n'alla faire la guerre aux Liguriens que l'année ſuivante, auſſi Tite-Live dit: *L. Æmilius-Paulus, prorogato ex conſulatu Imperio principio veris in Ligures Ingannos exercitum introduxit.*

du voiſinage. Car elle habite à l'extrémité de l'Italie au bout des Alpes que baigne la mer Toſcane, vis-à-vis de l'Afrique, & elle eſt mêlée avec les Gaulois, & avec les Iberiens de la côte maritime. Et alors profitant des avantages de ſa ſituation, elle armoit en courſe pluſieurs vaiſſeaux corſaires qui écumoient toute cette mer juſqu'aux colomnes d'Hercule, & ruinoient entierement le commerce des Gaules, de l'Eſpagne & de l'Italie.

Paul-Emile avec huit mille hommes. attaque les Liguriens qui en avoient quarante mille.

Quand Paul-Emile entra dans leur pays, ils étoient quarante mille hommes en armes, & il n'avoit que huit mille hommes au plus. Cependant malgré cette grande différence de nombre il les attaqua, les mit en fuite, & les renferma dans leurs murailles. Alors content de ſa victoire, il leur offrit des conditions toutes pleines de douceur & d'humanité, leur faiſant entendre que ce n'étoit pas l'intention des Romains d'exterminer leur nation, qu'ils regardoient comme un rempart contre les courſes des Gaulois, toûjours aux aguets pour épier les occaſions d'entrer en Italie. Les Liguriens ſe confiant en ſa parole, lui remettent leurs villes & leurs vaiſſeaux. Paul-Emile ne maltraita pas autrement leurs villes,

Liguriens, pourquoi néceſſaires aux Romains.

Cependant malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua.) Plutarque ne décrit point cette action; je m'en étonne, car elle eſt grande & belle. Paul-Emile étoit aſſiégé dans ſon camp par les Liguriens; il avoit demandé du ſecours, mais n'eſperant pas d'en recevoir, il ſe délivre lui-même & bat les ennemis. La conduite de ce Général mérite d'être luë dans Tite-Live liv. XL. 25. &c.

& ſe contenta de les démanteler, mais il leur ôta tous leurs vaiſſeaux & ne leur laiſſa que quelques barques à trois bancs de rames ; & il délivra quantité de priſonniers qu'ils avoient faits ſur mer & ſur terre, tant Romains qu'étrangers.

Paul-Emile ayant eſſuyé un refus à la pourſuite de ſon ſecond Conſulat, ſe retire des affaires.

Voilà les choſes les plus conſidérables qu'il fit l'année de ſon premier Conſulat. Depuis ce tems-là il fit connoître pluſieurs fois qu'il en déſiroit un ſecond, & le demanda même dans les formes ; mais n'ayant pû l'obtenir, il ſe tint en repos, ne voulut plus paroître, & s'appliqua uniquement aux choſes de la Religion, & à l'éducation de ſes enfans qu'il fit inſtruire, non ſeulement dans les diſciplines Romaines, comme il y avoit été inſtruit, mais encore avec plus de dépenſe & plus de faſte dans toutes les diſciplines Grecques, tenant toûjours auprès d'eux avec les Grammairiens, les Rheteurs & les Sophiſtes, des Sculpteurs, des Peintres, des gens habiles à dompter & à dreſſer des chevaux, & toutes ſortes de veneurs, & gens inſtruits à prendre les bêtes. Et lui-même, lorſqu'il n'étoit point occupé par quelque affaire publique, il aſſiſtoit à leurs études & à leurs exercices, témoignant par ces ſoins aſſidus, que de tous les Romains, il étoit celui qui avoit pour ſes enfans le plus d'amour & de tendreſſe.

Le grand ſoin qu'il avoit de ſes enfans, & la grande dépenſe qu'il faiſoit pour leur éducation.

C'étoit juſtement dans le tems que les Ro-

Qu'ils avoient faits.) Il y a une legere faute au texte ὑπὸ τῶν, il faut lire comme dans un manuſcrit ὑπ' αὐτῶν.

C'étoit juſtement dans le tems que les Romains, engagez dans une

Guerre des Romains contre Persée.

Plaintes qu'ils font de leurs Généraux.

A quel prix Antiochus achete la paix des Romains.

Quarante-cinq millions.

mains engagez dans une cruelle güerre contre Persée, Roi de Macedoine, se plaignoient hautement de leurs Généraux, & leur reprochoient que par leur incapacité & par leur peu de courage, ils exposoient leurs armes au mépris & à la risée du public, & recevoient de leurs ennemis plus de maux, qu'ils ne leur en faisoient; que l'on venoit de chasser de toute l'Asie Antiochus, qui par ses exploits, avoit remporté le surnom de Grand; qu'on l'avoit renfermé au-de-là du mont Taurus, & réduit à se trouver bienheureux de pouvoir acheter la paix au prix de quinze mille talens; que peu de tems auparavant, on avoit brisé les forces de Philippe en Thessalie, & délivré les Grecs du joug des Macédoniens; &

cruelle guerre contre Persée.) Cette seconde guerre de Macedoine contre Persée, commença l'an de Rome 582. 169. ans avant N. S.

De leurs Généraux.) De P. Licinius Crassus, après lui de A. Hostilius Mancinus, & ensuite de Q. Martius Philippus, qui firent traîner cette guerre pendant les trois années de leur Consulat.

Et recevoient de leurs ennemis plus de maux, qu'ils ne leur en faisoient.) Le texte est corrompu, il faut lire comme dans un manuscrit, πάσχοντας κακῶς μᾶλλον ἢ ποιοῦντας.

Que l'on venoit chasser de l'Asie Antiochus.) Il y avoit déja dix-sept ans.

Au prix de quinze mille talens.] Tite-Live met douze mille talens Attiques, qu'il devoit payer en douze ans, mille talens par an: *Argenti probi duodecim millia talenta dato intrà duodecim annos pensionibus æquis.* XXXVIII. 37. Les douze talens Attiques à mille écus le talent, faisoient de notre monnoïe trente-six millions; mais Plutarque en met quinze mille, qui en font quarante-cinq.

Qu'on avoit brisé les forces de Philippe.] Ce fut l'exploit de Quinctius Flamininus qui défit Philippe en Thessalie, lui tua huit mille hommes, fit cinq mille prisonniers, & après sa victoire, fit publier par la voix d'un Héraut dans les jeux Isthmiques, que tous les Grecs étoient libres.

qu'Annibal, à qui aucun Roi ne pouvoit être comparé, ni pour la puissance, ni pour l'audace, que cet Annibal même avoit été défait par leurs troupes victorieuses; que c'étoit donc une honte insupportable qu'ils fussent si long-tems aux prises avec le Roi Persée, comme avec un ennemi capable de tenir tête à Rome, lors même qu'il ne combattoit contre eux qu'avec les méprisables restes de la défaite de son pere.

Aucun Roi ne pouvoit être comparé à Annibal, ni pour la naissance, ni pour le courage.

Mais les Romains se trompoient en ce point, & ne prenoient pas garde que Philippe par sa défaite, bien loin d'affoiblir les Macédoniens, avoit rendu leur armée & plus forte & plus aguerrie; & c'est ce qu'il ne sera pas inutile d'expliquer en peu de mots, en remontant un peu plus haut.

Armée de Philippe plus aguerrie par sa défaite.

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre, après avoir acquis pour lui & pour ses descendans le titre de Roi, eut un fils appellé Demetrius, qui fut pere d'Antigonus II. surnommé Gonatas. De cet Antigonus sortit un fils, qui fut appellé Demetrius du nom de son Ayeul, & qui n'ayant regné que peu de tems, mourut, & laissa Philippe son fils fort jeune. Les Seigneurs de Macédoine crai-

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre.

Ses Descendans.

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre.) Il étoit fils d'un Macédonien appellé Philippe, qui étoit de la race des Temenides; n'ayant rien fait de mémorable, & que l'histoire ait pu conserver, il laissa deux fils, Antigonus & Demetrius. Antigonus eut un commandement dans les troupes sous Philippe & sous Alexandre; il tua Eumenes, enleva Babylone à Seleucus, & son fils Demetrius ayant défait la flotte de Ptolemée à Cypre, il fut le premier des successeurs d'Alexandre, qui osa

gnant l'anarchie, prennent Antigonus, neveu du Roi défunt, lui font époufer fa veuve, l'établiffent tuteur du jeune Prince, & Général de fes armées; & dans la fuite charmez de fa modération & de fa douceur, ils lui donnent le nom de Roi. C'eft le même qu'on appella *Dofon* par plaifanterie, parce qu'il promettoit toûjours de donner & qu'il ne donnoit jamais.

Car Dofon eft un futur, qui fignifie qui donnera.

Après la mort de cet Antigonus, fon pupille le jeune Philippe monta fur le Trône, & quoiqu'il fût encore enfant, il fe fit un nom parmi les

ceindre le Diademe, & prendre le titre de Roi : voici fa Genéalogie.

Philippe de la race des Temenides.

Antigonus premier, qui époufa Stratonice, fille de Corrhæus.

Demetrius Poliorcetes; de fa premiere femme appellée Phila, il eut,

Antigonus II. furnommé Gonatas & Stratonice.

Demetrius II. & un fils naturel, nommé Alcyonée, de cet Alcyonée fortirent

Philippe. — Antigonus III. furnommé Dofon & Echecrates.

Perfée & Demetrius.

Philippe, Alexandre, & une fille, qui furent menez en triomphe avec leur Pere. Alexandre & la fille moururent en prifon, & Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois. Ainfi finit cette race d'Antigonus, après avoir regné 119. ans.

plus

plus grands Roys, & donna de lui de ſi grandes eſperances qu'on ne doutoit point qu'il ne rétablît la Macédoine dans ſa premiere ſplendeur, & qu'il n'arrêtât le progrès de la puiſſance Romaine, qui s'élevoit contre toutes les nations. Mais ayant été défait par Titus Flaminius dans un grand combat près de la ville de Scotuſe, alors, le courage entierement abbattu, il ſe remit à la diſcretion des Romains, & crut en être quitte à bon marché de ne leur payer qu'une médiocre amende. Mais bien-tôt après indigné de ſa condition, & trouvant que de regner ainſi comme par emprunt & par une grace ſpeciale des Romains, c'étoit plûtôt l'état d'un vil eſclave à qui tout eſt indifferent, pourvû qu'il vive plongé dans les délices & dans les voluptez, que celui d'un Prince, qui a de la fierté & du courage, il tourna toutes ſes penſées du côté de la guerre, & fit avec beaucoup de fineſſe & de ſecret tous ſes préparatifs; car laiſſant-là les villes frontieres & les villes maritimes comme elles étoient, déſertes & abandonnées, & ſans les fortifier, afin qu'on ne ſe défiât point de lui, il aſſembla une groſſe armée dans les hautes provinces, & remplit d'armes, d'argent & de troupes, les forteresſes du plat païs, les villes & les châteaux les plus avancez dans la Macédoine, tenant pour ainſi dire, la Guerre ren-

Plutarque a décrit ce combat dans la vie de Titus Flaminius.

Trois millions; mille talents, la moitié comptant & l'autre moitié en dix ans.

Secret avec lequel Philippe ſe prépare à recommencer la guerre.

Tenant, pour ainſi dire, la Guerre renfermée dans ſes états.) Dans ce paſſage, que les Traducteurs n'ont point entendu, Plutarque

fermée dans ces Etats avec toutes les provisions & les munitions nécessaires pour son entretien. Car il avoit dans ses Arsenaux trente mille paires d'armes, huit millions de mesure de bled dans ses Magazins; & outre cela il avoit amassé autant d'argent comptant qu'il en falloit pour soudoyer dix ans entiers dix mille soldats étrangers, qui tiendroient la campagne. Mais il n'eut pas la satisfaction d'exécuter, ni même de commencer ces grands projets, emporté sur ces entrefaites par la douleur, & par le répentir, car il découvrit que malheureusement séduit par les calomnies de Persée, son fils aîné, il avoit fait mourir injustement son autre fils Demetrius, beaucoup plus digne de lui succeder.

Grands préparatifs de Philippe.

Persée en heritant du Royaume de son pere, herita aussi de la haine qu'il avoit pour les Romains, mais avec sa bassesse de courage, & ses mœurs corrompuës il n'étoit pas capable de soûtenir un si grand fardeau; car livré à toutes les passions les plus dereglées, & plein de vices, il auroit fait douter lequel dominoit le plus en lui, s'il n'avoit fait éclater par dessus tout une

Persée plein de vices & livré à toutes les passions les plus dereglées

considére la Guerre comme un Athlete, qu'on tiendroit renfermé dans une salle avec toutes les provisions nécessaires pour l'entretenir & pour l'engraisser. Il semble que Plutarque ait emprunté cette idée du discours qu'Eumenes fait au Senat, pour lui découvrir les grands préparatifs de Persée. Tite-Live 42. 11. *Itaque Persea hereditarium à patre relictum bellum, & simul cum Imperio traditum, jamjam primùm alere ac fovere omnibus consiliis.* Tout ce discours mérite d'être lû, car il explique presque tout ce que Plutarque rapporte ici.

horrible avarice, & un amour inſatiable pour l'argent. On dit même qu'il n'étoit pas fils de Philippe, & que la femme de ce Prince l'ayant pris à une Coûturiere d'Argos, nommée Gnathæna, qui venoit d'en accoucher, le ſuppoſa à ſon mari comme un fruit de ſon mariage. Et l'on tient que ce fut principalement ce défaut de naiſſance qui l'obligea à pourſuivre la mort de Demetrius, de crainte que la Maiſon Royale ſe voyant un heritier légitime, ne découvrît & n'avérât la ſuppoſition. Cependant malgré cette nature vile & baſſe, entraîné par le bon état de ſes affaires, comme par un torrent, il ne laiſſa pas de faire la guerre & de la ſoûtenir quelque tems avec ſuccès, car il battit des Conſuls Romains, défit de groſſes armées, ruina leurs flottes & leur prit pluſieurs vaiſſeaux. Le Conſul Publius Licinius fut le premier qui entra à main armée dans la Macedoine; Perſée le défit dans

Perſée paſſoit pour fils ſuppoſé.

Un homme d'une nature vile & baſſe ne laiſſe pas quelquefois de faire de grands exploits entraîné par le bon état de ſes affaires.

Exploits de Perſée.

Cependant entraîné par le bon état de ſes affaires, comme par un torrent.) Il y a dans le texte une faute conſidérable, quoiqu'elle ne conſiſte que dans le changement d'une ſeule lettre ὑπὸ ῥώμης, il faut lire, comme dans un manuſcrit ὑπὸ ῥύμης.

Le Conſul Publius Licinius fut le premier.) Publius Licinius Craſſus Conſul l'an de Rome 582.

Perſée le défit dans un combat.) Tite-Live décrit au long ce combat à la fin du liv. 42. Perſée vainqueur offrit la paix aux vaincus, aux mêmes conditions que s'il avoit été vaincu lui-même; mais les Romains la refuſerent. *Romana conſtantia vicit in concilio*, dit Tite-Live, *ita tunc mos erat in adverſis vultum ſecundæ fortunæ gerere, moderari animos in ſecundis. La conſtance Romaine l'emporta dans le Conſeil; c'étoit alors l'uſage de témoigner de l'audace & de la fierté dans la mauvaiſe fortune, & de ſe moderer dans la proſperité.* Polybe, qui rapporte la même choſe, loüe fort cette coûtume; mais il ajoûte avec

un combat de Cavalerie, lui tua deux mille cinq cens hommes de ses meilleures troupes, & fit six cens prisonniers. S'étant embarqué secretement, il alla attaquer à l'improviste la flotte Romaine, qui étoit à la rade près d'Orée, la battit, s'empara de vingt Vaisseaux de charge, en coula à fond un grand nombre d'autres qui étoient pleins de bled, & se rendit encore maître de quatre Galeres à cinq rangs de rames. Il repoussa dans un autre combat le Consul Hostilius, qui vouloit forcer les passages de la contrée d'Elimie pour penetrer dans la Macedoine. Et lors que ce même Hostilius dérobant sa marche, fut entré secretement par la Thessalie, Persée alla à sa rencontre, & lui offrit le combat, qu'il n'osa accepter. Delà, pour s'amuser, & méprisant les Romains, comme un ennemi qui n'étoit pas digne de l'occuper, il fit une course contre les Dardaniens, leur tua plus de dix mille hommes, & en emmena un très gros butin. Dans le même tems il sollicitoit les Gaulois, qui habitent le long du Danube, & qu'on appelle Basternes, nation belliqueuse, & forte sur tout en Cavalerie. Il pratiquoit aussi les Illyriens par le moyen de leur Roy Gentius, & les pressoit par ses Ambassadeurs de faire alliance avec lui & d'entrer dans cette guerre. Le bruit même se ré-

Ville de l'Isle d'Eubée sur la côte de la mer Egée.

Contrée de la Macedoine sur la côte de la mer Adriatique.

Basternes, quels Gaulois.

beaucoup de sagesse, *qu'on peut raisonnablement douter que cela soit pratiquable en toute occasion.* εἰ δὲ καὶ δυνατὸν ἐν ἐνίοις καιροῖς εἰκότως ἄν τις ἐπαπορήσειεν.

Le Consul Hostilius.) A Hostilius Mancinus l'année suivante.

Le bruit même se répandit que

pandit que ces Barbares, gagnez à force d'argent se préparoient à descendre par le bas des Gaules le long de la mer Adriatique, & à entrer en Italie.

Les Romains entendant ces nouvelles, virent bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choisir eux-mêmes un Genéral qui eût de la sagesse, de l'experience & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une grosse guerre, & tel étoit, sans contredit, Paul Emile, qui avoit déja bien près de soixante ans, & à qui l'âge n'avoit en rien diminué les forces. D'ailleurs il étoit appuyé par des Gendres, & par des enfans déja capables de servir, & porté par un grand nombre de parens & d'amis, qui avoient beaucoup d'autorité & de puissance, & qui tous d'une commune voix le pressoient de répondre aux vœux du peuple, qui l'appelloit au Consulat, car d'abord il faisoit la sourde oreille, & ne cherchoit qu'à se dérober aux empressemens de ce peuple, comme n'étant plus en état de commander. Mais voyant que tous les matins on s'assembloit en foule à sa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre lui pour se plaindre de ses refus, enfin il se rendit à de si fortes instances, & paroissant parmi ceux qui briguoient cette

Commandement des Armées donné à la brigue & à la faveur, source de tous les malheurs.

Paul Emile cherche à se dérober aux empressemens du peuple, qui l'appelle à un second Consulat.

les Barbares, gagnez à force d'argent.) Ces bruits étoient très-vrais. Polybe, Auteur contemporain, écrit tout ce qui se passa dans les ambassades que Persée envoya à Gentius, qui demanda trois cent talens, trois cent mille écus.

dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées, qu'assûrer, & donner auxRomains la victoire, dès-là qu'il étoit descendu dans la place, en se laissant vaincre par ses Citoyens. Aussi fut-il reçu par tout le peuple avec tant de marques d'affection & de joye, & avec de si grandes esperances, qu'en lui donnant le Consulat pour la seconde fois, on ne voulut pas que les Consuls tirassent au sort les Provinces à l'ordinaire, mais on lui décerna préferablement à son Collegue le commandement de l'armée de Macedoine. Et l'on dit que ce jour-là même qu'il fut nommé Genéral pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petit enfant, qui fondoit en larmes; il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant, *Vous ne sçavez donc pas, mon pere*, lui dit-elle, *que notre Persée est mort.* Elle parloit

Second Consulat de Paul Emile.

On le fait Genéral de l'armée contre Persée.

Dès-là qu'il étoit descendu dans la place, en se laissant vaincre par ses Citoyens.) C'est le sens de ce passage de Plutarque, qu'on avoit mal expliqué. Il veut faire entendre que les Romains regarderent comme un présage sûr de la victoire, celle qu'ils remportoient sur Paul Emile, en le forçant à accepter le Consulat. Ce passage de Plutarque peut donner du jour à celui de Tite-Live à la fin de la Sect. 22. du liv. 44. *Ac prope certa spe ominatos esse, &c.*

On ne voulut pas que les Consuls tirassent au sort les Provinces.) Tite-Live écrit le contraire. *Itaque designatos extemplo sortiri placuit Provincias, &c. Consulum, Æmilio Macedonia, Licinio Italia evenit.* Et Paul Emile lui-même dans le discours qu'il fit: *Mihi sortito Provinciam Macedoniam* 44. 17.

d'un petit chien qu'elle élevoit & qui avoit nom *Persée.* Paul Emile, frappé de ce mot, lui dit, *A la bonne heure, ma chere enfant, j'accepte de bon cœur cet augure.* C'est ainsi que Ciceron le rapporte dans ses Livres de la Divination.

Augurè que Paul Emile tire d'un mot de sa fille.

C'étoit alors la coûtume que ceux qui avoient été nommez Consuls témoignassent leur réconnoissance au peuple, & lui fissent de leur Tribunal même un beau discours pour le remercier de son bien-fait. Paul Emile convoqua donc une assemblée, mais au lieu de suivre l'usage reçu, il dit, *que son premier Consulat, il l'avoit demandé pour l'amour de lui-même, parce qu'il avoit besoin de cet honneur; & que pour le second, il l'aceptoit pour l'amour d'eux, & à leur priere, parce qu'ils avoient besoin d'un Genéral; que par consequent il ne leur avoit aucune obligation, & qu'ils ne devoient attendre de lui aucune complaisance; que s'ils croyoient qu'il y eût*

Coûtume des Consuls, qui venoient d'être nommez.

Discours très fier de Paul Emile au peuple Romain

Il dit que son premier Consulat.) Tout ce discours n'est pas entierement conforme à celui que Paul Emile fait dans Tite-Live 45. 22. mais il en est imité en quelque sorte, & il faut même lire celui de Tite-live, pour bien entendre celui de Plutarque. Les mauvais succès qu'avoient eu les précedents Consuls pendant trois années de suite, avoient si fort irrité les esprits, que chacun prenoit la liberté de blâmer leur conduite, & de décider de ce qu'il falloit faire ou ne pas faire. Paul Emile avant son départ, veut refrener cette licence; & c'est en cette occasion qu'il dit ce beau mot, qui devroit être gravé dans l'esprit de tous les princes & de tous les Generaux d'armée. *Non sum is, qui non existimem admonendos Duces esse, imo eum qui de sua unius sententia omnia gerat. superbum judico magis quam sapientem. Je ne suis pas homme à croire que les Genéraux ne doivent pas recevoir des avis, au contraire je suis très-persuadé que celui qui veut tout faire de sa tête, sans prendre conseil de personne, est plus orgueilleux, que sage.*

quelqu'autre Capitaine plus capable que lui de bien conduire cette guerre, il ſe départoit volontiers du commandement, & que s'ils avoient en lui une entiere confiance, ils ne s'amuſaſſent donc point à controller ſes actions, & à lui preſcrire dans leurs vains diſcours ce qui étoit du devoir de ſa charge, enfin à trancher des Genéraux, mais que ſans repliquer ils fiſſent tout ce qui ſeroit expedient pour la guerre, & que s'ils continuoient à vouloir commander leur Commandant, ils ne feroient que ſe rendre toûjours plus ridicules, & expoſer de plus en plus leurs armes à la riſée de leurs ennemis.

L'effet de ce diſcours ſur les eſprits.

Il n'eſt pas imaginable combien ces paroles pleines de fierté exciterent de reſpect pour lui dans tous les eſprits, & firent concevoir pour l'avenir de grandes eſperances. Chacun ſe réjouïſſant de ce qu'ils avoient eu le courage de laiſſer là les flateurs, & de choiſir un Genéral plein de nobleſſe & de franchiſe, tant le Peuple Romain, pour dominer & pour ſe rendre plus grand que tous les autres peuples, étoit eſclave de la vertu & zelé partiſan de tout ce qui eſt beau & honnête.

Peuple Romain eſclave de la vertu pour dominer.

Après le départ de Paul Emile, le bon vent qu'il eut dans ſon voyage, la diligence qu'il fit, & la facilité avec laquelle il ſe rendit dans ſon camp, tout cela doit certainement être mis ſur le compte de la Fortune; mais pour ce qui eſt des glorieux ſuccès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie en eſt dûe à ſon audace, une autre à ſa prudence, une autre à l'affection

Les cauſes des glorieux ſuccès de Paul Emile.

avec

avec laquelle ſes amis le ſeconderent dans toutes les occaſions, & une autre enfin à la fermeté & à la conſtance avec laquelle il ſe maintint dans les plus grands périls, & prit toûjours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles, j'avouë que parmi tous ſes exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de ſingulier qu'on puiſſe imputer à la fortune qu'on vante tant en lui, comme on le peut dans tous les autres Capitaines; à moins qu'on ne veüille prendre pour une fortune de Paul-Emile l'avarice de Perſée, qui de peur de tirer quelque argent de ſes coffres, laiſſa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de ſoin pour cette guerre, & renverſa les eſpérances qu'en avoient conçuës les Macédoniens; car les Baſternes ſollicitez de ſa part, vinrent à ſon ſecours avec dix mille hommes de cheval, qui, chacun à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin combattant à ſes côtez; & l'on étoit convenu de la paye que devoient avoir ces vingt mille hommes; car cette nation n'eſt accoûtumée ni à labourer la terre, ni à nourrir des troupeaux, ni à faire commerce; elle vit de la guerre, & ſa ſeule occupation, ſon uni-

Parmi les exploits de Paul-Emile, il n'y en a pas un qu'on puiſſe imputer à la fortune. Grand éloge.

Chaque Cavalier Baſterne avoit un Fantaſſin qui combattoit à ſes côtez.

Avec dix mille hommes de cheval, qui, chacun à la maniere de leur pays, avoit un fantaſſin.) Tite-Live décrit fort bien ce cavalier & ce fantaſſin. *Veniebant*, dit-il, *decem millia equitum, par numerus peditum, & ipſorum jungentium curſum equis, & invicem prolapſorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos.* Ce ſont les mêmes que Ceſar décrit dans ſes commentaires liv. I. de la guerre des Gaules, en parlant des troupes d'Arioviſte. Amiot s'eſt mal tiré de cet endroit.

que métier, c'est de passer sa vie à combattre & à vaincre. Ces barbares étant arrivez dans la Medique, & ayant été joints par quelques troupes que le Roi avoit envoyées au-devant d'eux, on vit des hommes d'une taille si prodigieuse, si adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, & si fiers & si avantageux en paroles pleines de bravades & de menaces, que les Macédoniens sentirent augmenter leur courage, & se persuaderent que les Romains, bien loin d'attendre de si terribles ennemis, ne pourroient pas même soûtenir leurs regards, & seroient effrayez de leur démarche étrange & épouvantable.

Contrée de la Thrace entre le fleuve Strymon & le fleuve Nessus.

Après que Persée eut relevé le courage & les espérances de ses troupes par ce renfort, lorsqu'il fut question de payer ces barbares, & de donner mille piéces d'or à chaque Capitaine, & autant à proportion à chaque Cavalier & Fantassin, alors venant à supputer toutes ces sommes, & voyant la prodigieuse quantité d'or qu'il falloit débourser, un nouvel accès de son avarice le saisit & le suffoque, la tête lui tourne, il ne sçait plus où il en est, il refuse & renvoye ce secours ; on eût dit qu'il étoit venu là plûtôt à dessein d'épargner pour les Romains, comme leur œcono-

Excessive avarice de Persée qui ruine par-là toutes ses affaires.

Et autant à proportion à chaque cavalier & fantassin.) Tite-Live marque ce que chacun devoit avoir 44. 26. *Hi pacti erant eques denos præsentes aureos, pedes quinos, mille Dux eorum. Ils étoient convenus que les cavaliers auroient chacun dix piéces d'or comptant, les fantassins cinq, & leurs Capitaines mille.* Ces piéces d'or valoient sept livres de notre monnoye.

me, que de leur faire la guerre comme leur ennemi, & qu'il se croyoit obligé de leur rendre un compte exact des sommes qu'il auroit dépensées.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'instruire, car avec cent mille hommes effectifs portant les armes & prêts à exécuter les ordres de leur Général, ils avoient encore un bagage & un équipage infini; & lui, pour résister à une si grande puissance & pour soûtenir une guerre pour laquelle ses ennemis nourrissoient tant de bouches même inutiles, il s'amusoit à compter & à serrer son argent, & n'y osoit non plus toucher que s'il eût appartenu à un autre. Et il faisoit cette indigne épargne, lui qui n'étoit point né d'un Lydien, ni d'un Phenicien instruits à l'avarice par le commerce, mais qui descendoit d'Alexandre & de Philippe, & qui se disoit l'imitateur de leur vertu, sans daigner se souvenir que ces grands hommes, en pratiquant toûjours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient presque subjugué le monde entier. Aussi dit-on que ce n'étoit pas Philippe qui prenoit les villes des Grecs, mais

Persée profita mal de l'exemple des Romains.

On doit acheter la victoire par l'argent, & non l'argent par la victoire.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'instruire.) Tout ce passage est corrompu dans le texte. Il faut le rétablir sur un manuscrit où il est très-bien, *καί τοι διδασκάλοις εἶχεν ἐκείνους, οἷς ἄνευ τῆς ἄλλης παρασκευῆς δέκα μυριάδες*, &c.

Mais qu'il descendoit d'Alexandre & de Philippe.) Il vouloit qu'on crût qu'il en descendoit, mais il n'en descendoit point.

l'or de Philippe. Et Alexandre se préparant pour son expédition des Indes, & voyant les Macédoniens si chargez de butin, qu'ils pouvoient à peine se remuer, fit brûler ses chariots les premiers & tout son équipage, & persuada aux autres d'en faire autant & de brûler ces riches dépoüilles, afin qu'ils fussent plus libres pour toutes les fonctions de la guerre, & plus dispos pour ce voyage, comme des hommes qui auroient brisé les entraves qui les retenoient. Persée au contraire se gorgeant d'or, & en gorgeant encore ses enfans & tout son Royaume, ne voulut pas en sacrifier une petite partie pour se tirer d'un si grand péril, & aima mieux être mené en triomphe riche captif avec tout son or, & aller faire montre aux Romains de toutes les richesses qu'il avoit épargnées pour eux, car il ne renvoya pas seulement les Gaulois en leur manquant de parole; mais après avoir fait un traité avec Gentius Roi des Illyriens, qui devoit lui envoyer des troupes moyennant trois cent talens, il se priva encore de ce secours par sa perfidie. Il envoya d'abord en Illyrie dix talens qui furent remis à Gentius, & le reste fut compté dans Pella à ses Ambassa-

Quinte-Curce décrit cette action dans son vj. liv.

Trois cent mille écus.

Dix mille écus.

Il envoya d'abord en Illyrie dix talens, qui furent remis à Gentius, & le reste fut compté dans Pella.) Cette histoire n'est pas intelligible, comme elle est rapportée par Plutarque, soit qu'il n'ait pas eu assez de soin d'en instruire ses Lecteurs, soit qu'il manque quelque chose au texte. J'y ai suppléé par Tite-Live & par Polybe, car la fidélité de la traduction ne doit pas s'étendre jusqu'à laisser des endroits défectueux, & à renvoyer son Lecteur très-ignorant des choses dont on veut l'instruire.

deurs ; mais comme on devoit le faire porter par charroy , Persée fit dire secretement à ceux qui le conduisoient , de marcher à petites journées, & d'attendre ses ordres sur la frontiere avant que de le délivrer aux Illyriens. Cependant l'Ambassadeur qu'il avoit auprès de Gentius , pour s'assûrer encore davantage de la fidélité de ce Prince , le pressoit de rompre avec les Romains , & de commettre contre eux quelque acte d'hostilité. Gentius qui avoit déja touché dix talens comme des arrhes , & qui avoit nouvelles que la somme entiére étoit en chemin , se laissa persuader , & violant tous les droits divins & humains , il fit emprisonner les deux Ambassadeurs que Rome venoit de lui envoyer pour rechercher son alliance.

Cet Ambassadeur se nommoit Pantauchus.

M. Perpenna & L. Petillius.

Persée informé de cet éclat , jugea bien qu'il n'étoit plus nécessaire de lui donner de l'argent pour le faire déclarer contre les Romains , puisqu'il venoit de leur donner des gages si sûrs de son inimitié ; & que par cette injustice si criante, il avoit attiré sur lui une tempête qu'il n'étoit plus en son pouvoir de conjurer. Il fit donc revenir son convoy , & priva ce malheureux des trois cent talens qui lui avoient été promis ; & peu de tems après ce barbare ayant été enlevé du milieu de ses Etats comme de son nid , avec sa femme & ses enfans , par le Préteur Anicius qui

Horrible perfidie que l'avarice fait commettre à Persée

Gentius enlevé au milieu de ses Etats avec sa femme & ses enfans.

Avec sa femme & ses enfans.) Tite-Live raconte cette guerre d'Illyrie liv. 44. 30. 31. Anicius emmena prisonniers Gentius , sa

y avoit été envoïé avec des troupes, Perſée s'en mit peu en peine, & ne fit aucun devoir de le ſecourir. Paul-Emile étant donc arrivé en Macédoine pour faire la guerre contre un tel ennemi, il mépriſa bien ſa perſonne, mais il fit grand cas de ſa puiſſance & des grands préparatifs qu'il avoit faits. Car il avoit quatre mille chevaux, & bien près de quarante mille hommes d'infanterie, & il avoit logé ſon Camp près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroiſſoient inacceſſibles, & où il s'étoit encore ſi bien retranché & fortifié, qu'il s'y croyoit dans une entiére ſûreté, & qu'il eſpéroit de conſumer & de rebuter enfin Paul-Emile par la longueur du tems, & par les exceſſives dépenſes qu'il ſeroit obligé de faire.

On peut mépriſer ſon ennemi, quand il eſt mépriſable, mais on ne doit jamais mépriſer ſa puiſſance & ſes grands préparatifs.

Cependant Paul-Emile ne s'endormoit point, & cherchoit continuellement dans ſon eſprit toutes ſortes d'expédiens & de moyens pour faire avec ſuccès quelque entrepriſe ; mais voyant que ſon armée corrompuë par la licence où on l'avoit laiſſé vivre, ſupportoit impatiemment ſes longueurs, & que ſes ſoldats entreprenant ſur ſes fonctions, s'emportoient juſqu'à marquer dans leurs diſcours ce qu'il devoit faire, & qu'il ne faiſoit point, il les reprit très-ſévérement, leur défendit de s'ingerer de ce qui ne les regardoit

femme Etleva, ſes deux fils Scerdilete & Pleurat, & ſon frere Caravante, & les principaux Illyriens. Cette expédition fut faite en trente jours, & on ſçut plûtôt à Rome qu'elle étoit finie, qu'on n'avoit ſçu qu'elle étoit commencée.

Il les reprit très-ſevérement.) Tite-Live rapporte le diſcours

pas, & leur ordonna de n'avoir d'autres pensées ni d'autres soins que de se tenir prêts eux & leurs armes pour se servir de leur épée, à la maniere des Romains, quand leur Général leur en donneroit l'ordre & l'occasion. Il commanda ensuite que les sentinelles qu'on posoit la nuit, fissent la garde sans armes, afin que se voyant nuds & hors d'état de repousser l'ennemi qui viendroit les surprendre, ils fussent plus vigilans, & que le soin de leur vie les forçât à combattre avec plus de force contre le sommeil. Mais tout son Camp manquoit d'eau, & ses troupes souffroient extrêmement de cette disette, car on n'en trouvoit que de petits filets par-ci par-là le long de cette côte de la mer, encore étoit-ce d'une eau fort mauvaise.

Paul-Emile vouloit que les sentinelles qu'on posoit la nuit, fussent sans armes. Sa raison.

Dans cette extrémité Paul-Emile qui voyoit devant lui le mont Olympe très-haut & tout couvert d'arbres très-verds & très-touffus, jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres, qu'il y avoit nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive, & se

qu'il leur fit en cette occasion. 44. 34.

Il commanda ensuite que les sentinelles qu'on posoit la nuit, fissent la garde sans armes.) Plutarque dit *sans pique*, & Tite-Live *sans bouclier*, & il en donne la raison, qui est que tenant le bouclier droit devant eux, appuyez sur leur pique, & la tête appuyée sur ce bouclier, ils s'endormoient tout debout. J'ai mis *sans armes*, parce que cela dit mieux ce qu'on veut dire. Tite-Live ajoûte une chose que Plutarque ne devoit pas oublier, c'est qu'en cette occasion Paul-Emile introduisit la coûtume de relever la garde; avant cela, on y étoit tout le jour. Paul-Emile voulut que celle qui étoit posée le matin fût relevée à midy.

Il tire de l'eau du mont Olympe par des soûpiraux & par des puits qu'il creuse.

mit en même tems à faire des soûpiraux au pied, & à creuser des puits qu'on vit dans un moment tout remplis d'une eau très-claire & très-belle, qui suivant sa pente, & profitant des ouvertures qu'elle trouvoit, sailloit d'autant plus rapidement pour se mettre en liberté, qu'elle sortoit de lieux où elle étoit serrée & pressée. Il y a cependant des Auteurs qui assûrent qu'il n'y a point de sources d'eaux contenuës & renfermées dans les lieux d'où elles coulent, & que leur irruption ne vient point de ce qu'on les a découvertes & qu'on leur a tracé un chemin, mais que c'est une génération, une création qui se fait subitement par une espéce de congelation & d'épaississement de la matiere humide qui se convertit en eau : car, disent-ils, la vapeur en s'épaississant & en se condensant par sa propre fraîcheur, se change tout d'un coup en eau, lorsque serrée & pressée dans les lieux profonds de la terre, elle trouve du jour & devient fluide, ce qu'ils confirment par l'exemple des mammelles des femmes ; car les mammelles ne contiennent pas comme des vaisseaux un lait tout prêt à couler, mais en changeant & attirant la nourriture en elles-mêmes, elles forment & produisent le lait dans le moment qu'elles le rendent par le bout ; tout de même les lieux frais & humides de la terre ne renferment point une eau cachée, & n'ont point de reservoirs où soient renfermées des sources, des fontaines, & des rivieres

Plutarque va se moquer bien-tôt de cette mauvaise Physique.

vieres qui n'attendent que le moment de ſortir & de couler, mais en ſerrant & comprimant la vapeur & l'air, ils les convertiſſent en eau dans le moment même qu'ils les épreignent. Ainſi on voit que tous les endroits, que l'on creuſe, rendent l'eau facilement & en abondance, comme les mamelles rendent le lait quand on les ſucce. Pourquoi cela? c'eſt que par cette eſpece d'attouchement & de remuement la terre petriſſant, s'il faut ainſi dire, & condenſant la vapeur, la change en eau, & la rend fluide, au lieu que tous les endroits qui ne ſont point foüillez & ſollicitez, demeurent comme morts ſans pouvoir rendre une ſeule goute d'eau, parce qu'ils manquent de ce mouvement qui ſeul a la vertu de la produire,

Ceux qui enſeignent une telle doctrine donnent lieu aux Philoſophes Sceptiques de ſoûtenir qu'il n'y a pas même de ſang dans les animaux, qu'il s'y engendre dans le moment qu'ils ſont bleſſez, & que cette création ſe fait par le changement des eſprits & des chairs, que le mouvement fond & rend liquides. Mais les uns & les autres ſont démentis par l'experience de ceux qui travaillent dans les mines & dans les carrieres, car ils trouvent tous les jours au fond de ces abîmes des ſources & des rivieres, qui ne s'aſſem-

Plutarque combat cette mauvaiſe Phyſique par l'experience qui en démontre la fauſſeté.

Que tous les endroits que l'on creuſe rendent l'eau facilement.) Dans le texte au lieu de ἀναδύει, il faut lire comme dans un manuſcrit, ἀναπιδύει, *ſcaturit*, *ſaillit.*

blent pas peu à peu, & goute à goute, comme il le faudroit nécessairement, si elles devoient leur naissance à cette sorte de violence qu'on fait à la terre en la remuant; mais elles sourdent tout à coup & en abondance. Il arrive même souvent quand on coupe des montagnes ou de gros rochers, qu'il en sort tout à coup une grande quantité d'eau, qui tarit de même sans qu'on puisse en trouver une goute, quoique l'on continuë le travail. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Sage conduite de Paul Emile.

Paul Emile se tint quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement; & l'on prétend qu'il n'y à point d'exemple que deux si grosses armées ayent été si long-tems en présence dans une paix si profonde, & dans une si grande tranquillité. Enfin à force de chercher & de s'informer, il apprit qu'il y avoit un chemin, qui n'étoit pas gardé, & qui en traversant la Perrhebie, menoit à la ville de Pythium & gagnoit la Forteresse appelée *Petra*. Alors Paul Emile, plus rempli de confiance sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé, que de crainte sur ce qu'il étoit très-escarpé & très-difficile, assembla le Conseil. Scipion, surnommé Nasica, gendre de Scipion l'Africain, & qui eut ensuite tant d'autorité dans le Senat, se leva le premier, & s'offrit à mener des troupes

Paul Emile assemble un conseil de guerre.

Scipion Nasica s'offre pour conduire un détachement.

Il apprit qu'il y avoit un chemin.) Il l'apprit de deux Marchands de Perrhebie, dont la sagesse & la fidelité lui étoient connuës. Tite-Live 44. 35.

Sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé.) Les Marchands disent le contraire dans Tite-Live, que le chemin n'étoit pas difficile, mais qu'il étoit gardé.

faire ce grand tour. Fabius Maximus, fils aîné de Paul Emile, quoique tout jeune encore, se présenta pour lui disputer cet honneur.

Fabius Maximus lui dispute cet honneur.

Paul Emile, ravi de cette noble émulation de son fils, leur donna un détachement, moins considerable à la verité que ne le rapporte Polybe, mais tel que Scipion lui-même l'écrit dans une lettre qu'il adresse à quelque Roi, & où il lui fait une rélation exacte de cette expedition. Il y avoit trois mille hommes de pied des bandes d'Italie, & cinq mille hommes de troupes choisies, qui composoient l'aile gauche; Scipion y joignit six vingts chevaux, parmi lesquels il en mêla deux cens des troupes d'Harpalus, qui étoient Cretois & Thraces.

Ce livre de Polybe & la lettre de Scipion sont perdus.

Avec ce détachement il se mit en marche prenant le chemin de la mer, & alla camper près de la ville d'Heraclée, faisant mine de vouloir s'embarquer pour aller prendre les ennemis par les derrieres. Mais après que ses troupes eurent repû, & que la nuit fut venuë, il déclara aux Officiers son véritable dessein, & quittant le chemin de la mer, il marcha la nuit même par terre sans s'ar-

Ville peu éloignée de la côte du Golfe Thermaique.

Faisant mine de vouloir s'embarquer.) Plutarque ne devoit pas oublier ici, que Paul Emile avoit envoyé le Préteur Octavius avec une flotte à Heraclée, pour faire croire à Persée qu'on alloit ravager la côte maritime, & pour l'obliger par-là à décamper. Car autrement, comment Scipion pouvoit-il faire semblant de s'embarquer? Tite-Live n'a eu garde d'oublier cette particularité, qui fait toute la vraye semblance. *Prætorem Octavium arcessitum; exposito quid pararet, Heracleam cum classe petere jubet, & mille hominibus decem dierum cocta Cibaria habere.*

rester, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes fatiguées du chemin. C'est l'endroit où le Mont Olympe est le plus haut, car on assure qu'il a de hauteur plus de dix stades, comme cela étoit marqué dans une inscription faite par le Géomettre même qui avoit pris la peine de le mesurer, & qui étoit concuë en ces termes :

Douzè cens cinquante pas.

Le Mont Olympe à l'endroit de Pythium, où Apollon est adoré, a de hauteur prise perpendiculairement dix stades & un arpent moins quatre pieds, & c'est moy même Xenagore, fils d'Eumelus, qui l'ai mesurée très-exactement, après quoi je prends congé de vous, grand Dieu, & je vous prie de m'accompager de vos faveurs.

Il y a pourtant des Géometres qui assûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades. Mais Xenagore ne paroît point avoir pris cette hauteur par estimation seulement & en la mesurant des yeux, il paroît qu'il y a apporté tout le soin possible, & employé les regles & les instrumens de son Art.

Scipion passa donc le reste de la nuit près de ce Temple. Cependant Persée, voyant Paul Emile fort tranquille dans son camp, ne se doutoit en

A de hauteur prise perpendiculairement dix stades, & un arpent moins quatre pieds.) Cela fait environ douze cens soixante & dix pas.

Il y a pourtant des Géometres qui assûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades.) Ces Géometres ont grand tort, au moins pour ce qui est des montagnes; car dans les Pyrenées, il y en a qui ont plus de douze cens toises de hauteur.

aucune maniere du danger qui le ménaçoit, mais tout-à-coup un transfuge de Crete, se dérobant des troupes de Scipion, alla le tirer de cette securité en lui apprenant le circuit que faisoient les Romains pour le surprendre. Persée effrayé ne remua pourtant pas son camp, il se contenta de détacher dix mille soldats étrangers avec deux mille Macédoniens sous la conduite de Milon, auquel il ordonna de faire toute la diligence possible pour occuper les hauteurs. Polybe écrit que les Romains tomberent sur eux pendant qu'ils dormoient. Mais Scipion rapporte qu'il y eut un combat fort rude & fort douteux sur le haut de la montagne; que lui même il perça de sa Javeline un soldat Thrace qui l'avoit joint fierement, & en étoit venu aux mains avec lui ; que les ennemis étant forcez de toutes parts, & Milon ayant pris honteusement la fuite sans armes & en veste, il les avoit poursuivis sans aucun danger, & avoit mené sa troupe victorieuse dans la plaine ; que les fuyards étant arrivez dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince délogea sur l'heure même, & se retira par ses derrieres saisi de frayeur, & presque sans esperance. Il falloit pourtant où qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydne pour tenter le hazard d'une bataille, où qu'après avoir partagé ses troupes dans ses places, il se résolût à recevoir dans son païs une guerre, qui, si elle y étoit une fois entrée, n'en seroit sortie qu'avec beaucoup de

Persée est averti par un transfuge du circuit que faisoient les Romains.

Il envoye un détachement pour occuper les hauteurs.

Scipion bat ce détachement, & mene sa troupe dans la plaine.

Persée prend la fuite, voyant les Romains maîtres des hauteurs.

peine, & après une grande effuſion de ſang.

Perſée incertain du parti qu'il doit prendre.

Pendant que Perſée, incertain du parti qu'il doit prendre, flotte dans ce doute, ſes amis lui repreſentent que ſon armée eſt très-ſuperieure à celle des Romains, que ſes troupes ſont très-reſoluës de bien faire ayant à défendre leurs femmes & leurs enfans, qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions, & combattant à leur tête, elles redoubleront leur courage, & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raiſons raniment le Prince. Il aſſied ſon camp dans le même endroit, ſe prépare à donner bataille, n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux, aſſigne à chacun ſon poſte, & donne tous les ordres, réſolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Ce que ſes amis lui repréſentent.

Perſée raſſuré ſe prépare à donner bataille.

Champ de bataille de Perſée.

Le lieu, où il campoit, étoit une campagne raſe & unie très-propre à mettre en bataille un corps de gens de pied peſamment armés; à droite & à gauche il y avoit des côteaux, qui touchant les uns aux autres, fourniſſoient une retraite ſûre à l'infanterie legere & aux gens de trait, & leur donnoient auſſi moyen de dérober leur marche, & d'aller envelopper l'ennemi, & tout le front étoit couvert de deux rivieres, de l'Eſon & du Leucus, qui n'étoient pas alors bien profondes à cauſe de la ſaiſon, car on étoit ſur la fin de

Car on étoit ſur la fin de l'Eſté.) *Tempus anni poſt circumactum ſolſtitium erat.* Tite-Live. 44. 36. & dans la ſuite, il dit que la bataille ſe donna le lendemain d'une éclipſe de Lune, qui arriva la

l'Esté, mais qui ne laisseroient pas de faire de la peine aux Romains & de déranger leur marche.

Paul Emile ayant donc rejoint le détachement de Scipion, marche en ordre de Bataille; mais quand il fut arrivé à la vûë des Macédoniens & qu'il eut consideré la bonne disposition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il en fut émerveillé, & fit halte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'mpatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner sans differer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le Mont Olympe, se distingue sur tous les autres par son empressement, & fait de plus fortes instances. Paul Emile, ne faisant que rire de son ardeut, lui répond, *je ne demanderois non plus qu'à combattre si j'étois aussi jeune que toi, mais le grand nombre de victoires, que j'ay remportées, m'ayant fait remarquer les fautes des vaincus, m'empêche d'aller avec des troupes harassées, & encore hors d'haleine attaquer une armée, qui nous attend en bon ordre, & qui a eu le tems de se reposer.*

Paul Emile émerveillé de la bonne disposition de l'armée de Persée.

Belle réponse de Paul Emile au jeune Scipion.

nuit du trois au quatre de Septembre. Mais alors les mois étoient si dereglez, que cette éclipse marquée au quatre de Septembre, arriva le 21. Juin à notre Calendrier.

Scipion, dont la confiance étoit augmentée.) On doit lire ce que ce Scipion Nasica dit à Paul Emile, & ce que Paul Emile lui répondit sur l'heure, & le lendemain pour lui rendre compte des raisons qui l'avoient empêché de combattre ce jour-là; il n'y a rien de plus beau ni de plus propre à former un Capitaine. Tite-Live 44. 36. 37. & 38.

En achevant ces mots il commanda que les troupes, qui avoient la tête, & qui étoient exposées à la vûë de l'ennemi, se missent en bataille & présentassent un front comme pour combattre, & que celles de la queuë dressassent le camp & le fermassent d'une clôture. Après quoi faisant défiler peu à peu les bataillons de la tête en commençant par les derniers, qui étoient les plus voisins des travailleurs, il eut bien-tôt dégarni toute sa bataille, & retiré toute son armée dans ses retranchemens sans confusion, sans désordre, & sans que l'ennemi s'en fût apperçu.

Belle manœuvre de Paul Emile pour retrancher son armée devant l'ennemi.

La nuit étant venuë, & les troupes ayant repû, comme on ne songeoit qu'à aller dormir, & se reposer, tout à coup la Lune, qui étoit dans son plein & déja fort haute, commença à s'obscurcir, & la lumiere lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, & s'eclipsa enfin toute entiere. Les Romains, selon leur coûtume, se mettent à frapper avec grand bruit sur des bassins d'airain pour rappeller sa lumiere, & à allumer un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élevent vers le Ciel. Les Macedoniens ne font rien de semblable, mais tout leur camp est saisi d'épouvante & d'horreur, &

Coûtume des Romains quand il arrivoit des éclipses.

Et que celles de la queuë dressassent le camp, & le fermassent d'une clôture.) Il est bon de conferer ce passage avec celui de Tite-Live. 44. 37. ils se servent l'un à l'autre de commentaire, mais celui de Plutarque est le plus clair. Paul Emile ne veut pas donner la bataille, avant que d'avoir derriere lui un camp retranché, & il en dit lui-même la raison, qui mérite d'être lûë

un

un bruit sourd se répand dans toute l'armée que ce prodige les menace de la perte du Roy.

Opinions bien ancienne que les éclipses menaçoient les Princes & les Rois

Pour ce qui est de Paul Emile, il n'étoit pas absolument ignorant sur cette matiere, & il avoit souvent entendu parler des anomalies de l'écliptique, qui après certaines révolutions fixes & marquées, précipitent la lune dans l'ombre de la terre, & la cachent entierement jusqu'à ce qu'ayant franchi tout l'espace obscurci par cette ombre, elle se remontre au Soleil & reçoit sa lumiere. Cependant comme il étoit homme religieux, qui rapportoit tout à la Divinité, que naturellement il aimoit à honorer les Dieux par des sacrifices, & qu'il se mêloit aussi de l'art de la Divination, il n'eut pas plûtôt vû la lune reprendre sa premiere clarté, qu'il lui sacrifia onze jeunes taureax; & le lendemain au point du jour il se mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable, mais enfin au vingt & uniéme il en vit qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il voue à ce même Dieu un sacrifice de cent bœufs & deux jeux publics, & ordonne à ses Capitaines de mettre son armée en bataille; mais afin que ses troupes, qui étoient tournées vers le levant, n'eussent pas le Soleil dans

Paul Emile fort religieux.

Il se mêloit de l'art de la Divination.

Plaisante superstition de Paul Emile.

Pour ce qui est de Paul Emile, il n'étoit pas absolument ignorant.) Tite-Liv. dit que cette éclipse fut prédite la veille par un Tribun de soldats, appellé C. Sulpicius Gallus, & sa prédiction étant ac-

les yeux, comme elles l'auroient eu s'il eût combattu le matin, il voulut attendre que le Soleil eût un peu tourné, & qu'il penchât vers le couchant, & pour gagner ce tems, il se reposoit dans sa tente toute ouverte du côté de la plaine, où étoit le camp des ennemis.

Ruse de Paul Emile pour obliger les Macédoniens à l'attaquer.

Sur le soir pour obliger les Macédoniens à commencer l'attaque, on prétend qu'il se servit de cette ruse; il fit chasser de leur côté un cheval débridé; quelques soldats Thraces s'en saisirent, & voulurent le mener dans leur camp; des soldats Romains les poursuivirent comme pour le reprendre, & ce fut ce qui engagea le combat. D'autres disent que des soldats Thraces commandez par un Officier, nommé Alexandre, chargerent quelques Romains, qui revenoient du fourage; que sept cens Liguriens coururent au secours de ces fourageurs; que les Macédoniens envoyerent des troupes pour soûtenir les Thraces, & que les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres grossissant toûjours, enfin la bataille se trouva engagée. Paul Emile, comme un sage pilote, jugeant par l'agitation & par le mouvement qu'il voyoit dans les deux camps, combien grande seroit la tempête qui se préparoit, sortit de sa tente, & alla par tous les rangs pour encourager les soldats, & pour les exhorter à bien faire. Scipion, poussant son cheval jusqu'au lieu où se faisoit

complie, les Soldats Romains le regardoient presque comme un Dieu. *Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.*

l'escarmouche, vit toute l'armée des ennemis qui s'ébranloit pour charger.

Ordre de l'armée de Persée qui marche au combat.

Les Thraces, dont la seule veuë imprimoit la terreur, marchoient les premiers. C'étoient des hommes d'une taille prodigieuse, qui portant devant eux des boucliers tout blancs & d'un éclat merveilleux, les jambes armées de fortes bottines, vêtus de hoquetons noirs, & présentant de longues piques revêtus de fer, s'avançoient fierement & en bon ordre. Après eux venoient les troupes étrangeres, armées differemment, chacune à la mode de leur pays, & mêlées des troupes de Peonie. Après ce corps d'étrangers, marchoient les bataillons des Macédoniens naturels, la fleur & l'élite de tout ce qu'il y avoit de plus

Les Thraces avoient des hoquetons noirs sur leurs armes.

Les Thraces, dont la seule vûë imprimoit la terreur, marchoient les premiers.) Plutarque n'explique pas ici bien nettement l'ordre de bataille des Macédoniens, & malheureusement nous n'avons plus le Livre où Polybe avoit décrit cette bataille. Il est impossible d'y suppléer par Tite-Live, car outre qu'une partie de l'endroit de son 44. liv. où il l'expliquoit, est perdu, on voit que Plutarque & lui ne conviennent ni sur le nom ni sur l'ordre des troupes. Tite-Live met les premiers, ceux qu'il appelle *Cetratos*, parce qu'ils étoient armez de petits boucliers de cuir. Après eux, il met ceux qu'il nomme *Clypeatos*, ou les *Aglaspides*, qui sont apparemment ceux que Plutarque appelle *Chalcaspides*, *armez de boucliers d'airain*, & après ceux-ci au milieu de la bataille, il met la phalange, qu'il appelle *Leucaspide*, *phalange aux boucliers blancs*; & ce fut cette phalange qui fit le plus de peine aux Romains avec ses longues & pesantes piques. Pour l'affaire des Peligniens, selon Tite-Live, elle se passa contre les *Cetrati*, & non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus à la tête de la seconde légion. Je ne m'attacheray donc point à éclaircir cet endroit, qui me paroît très-obscur, & que les Officiers les plus consommez auroient peut-être bien de la peine à comprendre.

brave jeunesse, & la plus éprouvée dans les combats. La bonne mine des ces formidables bandes étoit relevée par leurs hoquetons de pourpre tout neufs, & par l'éclat de leurs armes dorées, qui ébloüissoient les yeux; à mesure qu'elles prenoient leur place, on voyoit sortir du camp les Phalanges des Chalcaspides, qui bardés de fer, & couverts de leurs pavois de cuivre, paroissoient tout étincelans de feux, & remplissoient d'éclairs toute la plaine. Les montagnes voisines retentissoient du bruit & des cris de ces fiers combattans, qui s'exhortoient les uns & les autres. Ils marcherent en cet ordre avec tant d'audace & de vitesse, que les premiers qui furent tuez, tomberent à quelque deux cens cinquante pas seulement du camp des Romains.

Les Macédoniens avoient des Hoquetons de pourpre.

La charge étant donc commencée, Paul Emile s'avance aux premiers rangs, & trouve que les Capitaines Macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, de sorte que les Romains, quelque effort qu'ils fassent, ne peuvent les joindre avec leurs épées, & il voit en même tems toute la premiere ligne de leurs soldats joindre leurs boucliers, & présenter leurs piques. Ce rempart d'airain & cette forêt de piques, impenétrable à ses Légions, le remplissent d'étonnement & de crainte. Il ne se souvient point d'avoir jamais veu un spectacle si capable d'effrayer, & depuis ce tems-là il a souvent parlé de l'impression que cette terrible vûë

Impression que la veuë de la Phalange Macédonienne fait sur Paul Emile.

fit ſur lui juſqu'à le faire preſque déſeſperer de la victoire. Mais pour ne pas décourager ſes troupes, il leur cacha ſon épouvante, & leur montrant un viſage gay & ſerein, il parcourut à cheval tous les rangs ſans caſque & ſans cuiraſſe.

Perſée prend la fuite dès le commencement du combat.

Au contraire, le Roy de Macédoine ſe laiſſant emporter à ſa frayeur, comme l'écrit Polybe, ſe ſauva à toute bride dès le commencement du combat, & ſe retira dans la ville de Pydne, ſous prétexte d'aller faire un ſacrifice à Hercule, comme ſi Hercule étoit un Dieu à recevoir les timides ſacrifices des lâches, & exaucer des vœux injuſtes, car il n'eſt nullement juſte, ni que celui qui ne tire point, donne dans le but, ni que celui qui oſe attendre l'ennemi, remporte la victoire, en un mot, que celui qui n'agit point réuſſiſſe, & que le méchant ſoit heureux. Mais ce Dieu recevoit favorablement les prieres de Paul Emile, Parce que Paul Emile lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant toûjours, il l'appeloit à ſon aide. Cependant un certain Poſidonius, qui, s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là, & s'étoit trouvé à cette bataille, & qui a écrit l'Hiſtoire de Perſée tout au long & en pluſieurs vo-

La priere doit être ſoûtenuë par l'action, & l'action par la priere.

Poſidonius, Auteur ſuſpect à Plutarque.

Cependant un certain Poſidonius.) Ce ne peut être Poſidonius d'Apamée, Philoſophe & Hiſtorien, qui avoit continué l'hiſtoire de Polybe ; car ce Poſidonius alla à Rome, ſous le Conſulat de Marcellus, cent dix-huit ans après cette bataille. C'étoit ſans doute un écrivain ſuppoſé, qui ignorant les tems, avoit pris le nom de Poſidonius; auſſi Plutarque fait-il connoître qu'il lui étoit ſuſpect, en diſant, *que s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là.*

lumes, témoigne que ce Prince ne se retira ni par lâcheté, ni sous couleur d'aller faire un sacrifice; mais que la veille de la bataille il fut blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, & que le lendemain, dès qu'il vit le combat engagé, quoiqu'il fut très-incommodé de sa blessure, & que tous ses amis fissent tous leurs efforts pour le retenir, il commanda qu'on lui amenât un des chevaux qu'il avoit accoûtumé de monter, & alla sans cuirasse se jetter dans le fort de la mêlée à la tête de sa Phalange, & que là les traits pleuvant de tous côtez autour de lui, il fut atteint d'une Javeline toute de fer, qui véritablement ne le blessa pas de la pointe, mais qui lui effleura le côté gauche, en glissant de telle roideur qu'elle déchira ses habits, & lui fit une meurtrissure noire & sanglante, dont la marque dura fort longtems. Voilà ce que Posidonius écrit pour la justification de Persée.

Comment il justifie Persée.

Les Romains qui avoient attaqué la Phalange Macedonienne, voyant qu'avec tous leurs efforts ils ne pouvoient la rompre, un Officier des Peligniens, nommé Salius, prit l'Enseigne de sa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les peuples d'Italie ne trouvent pas de plus grande honte, ni de plus grand crime à la guerre, que d'abandonner leur drapeau. Les Peligniens donc se jettent à corps perdu sur ce bataillon. Il se fait là des exploits inoüis de part & d'autre, & un carnage effroyable. Les Romains tâchent de

Grande action d'un Officier des Peligniens, appellé Salius.

couper avec leurs épées les piques des Macédoniens, ou de les repousser avec leurs boucliers, ou ils essayent avec les mains de les arracher, ou de les détourner pour se faire une entrée ; mais les Macédoniens se serrant toûjours, & tenant à deux mains leurs piques, présentent ce rempart de fer, & donnent de si grands coups à ceux qui se lancent sur eux, que perçant boucliers & cuirasses, ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Peligniens & de ces Marrucins, qui sans aucun ménagement alloient comme des bêtes feroces s'enferrer eux-mêmes, & se précipiter dans une mort qu'ils voyent devant leurs yeux.

Toute la premiere ligne étant donc taillée en pieces, la seconde découragée commença à se ralentir. Veritablement elle ne prit pas la fuite, mais au lieu d'avancer, elle faisoit sa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul Emile, comme le rapporte Posidonius, il déchira ses habits de désespoir, de ce que ces premieres troupes étant renduës, les Romains craignoient d'affronter cette Phalange qu'on ne pouvoit ni rompre ni entamer, & qui présentant un front couvert de piques druës & serrées, comme d'un rétranchement impenetrable, se maintenoit invincible, & inspiroit la terreur. Mais enfin l'inégalité du terrein, & la grande étenduë du front de la bataille ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haye de boucliers &

de piques, il remarqua que la Phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle recouloit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lors que les troupes ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec different succès.

Comment Paul Emile profite des vuides qu'il remarque dans la Phalange des Macédoniens.

Pour profiter de cette occasion, il parcourt rapidement les rangs, & séparant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jetter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne plus attaquer tous ensemble de front, & d'un commun effort, mais par troupes détachées, & par differens endroits tout à la fois. Cet ordre donné aux Officiers, & par les Officiers aux soldats, les Romains s'insinuënt d'abord dans les intervalles, & mettent par-là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques, ils le prennent en flanc & en queuë par où il étoit découvert; dans un moment cette Phalange est rompuë, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanoüit. Et quand ce fut à combattre

Et séparant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jetter dans ces espaces vuides.) Tite-Live écrit que ce fut là la cause du gain de la bataille. *In medio secunda legio immissa dissipavit phalangem, neque ulla evidentior causa victoriæ quam quod multa passim prælia erant, quæ fluctuantem turbarunt primo, deinde disjecerunt phalangem.* Il compte ensuite comment cela se fit, & il adjoûte que si les Romains avoient continué d'attaquer cette phalange de front & tous ensemble, ils se seroient enferrez, & n'auroient jamais pu la rompre. 44. 41.

d'homme

d'homme à homme, ou par bandes ſeparées, les Macédoniens avec leurs petites épées frappoient ſur les boucliers des Romains qui étoient très-forts & très-ſolides, & qui les couvroient depuis la tête juſqu'aux pieds; & au contraire ils n'oppoſoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & maſſives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne portoient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fît voler en éclats, & boucliers & cuiraſſes, & qu'on ne vît couler le ſang. Avec ce déſavantage ils ne réſiſterent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renverſez.

Ce fut là où ſe fit le plus grand effort, & où les Romains trouverent le plus de réſiſtance. Et ce fut là auſſi que le fils de Caton, & gendre de Paul-Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureuſement ſon épée qui lui échappa de la main. Comme un jeune homme nourri dans toutes ſortes de bonnes diſciplines, & qui ſe ſentoit obligé de donner à un auſſi grand homme que ſon pere des preuves ſignalées d'un grand courage & d'une extraordinaire vertu, & qui étoit perſuadé qu'il valoit mille fois mieux mourir que d'avoir à ſe reprocher que plein de vie il avoit abandonné une ſi honorable dépoüille au pouvoir des ennemis, il ſe met à parcourir tout le champ de bataille, &

Le fils de Caton perd ſon épée dans le combat.

Ce fut là où ſe fit le plus grand effort.) Plutarque continuë de parler des mêmes troupes, c'eſt-à-dire de la Phalange Macédonienne : on s'y eſt trompé.

quand il voit quelqu'un de ſes amis ou quelque ſoldat de ſa connoiſſance, il l'appelle, lui conte en peu de mots ſon avanture, & le conjure de le ſecourir. Dans un moment il aſſemble autour de lui une bonne troupe de gens hardis & déterminez qui le ſuivent tête baiſſée, & qui traverſant impetueuſement leurs bataillons, ſe jettent à corps perdu ſur les Macédoniens; après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les pouſſent, & demeurez maîtres du terrein, ils ſe mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine enſevelie ſous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & pouſſant des cris de victoire, ils ſe jettent avec une nouvelle ardeur ſur ceux des ennemis qui ſont encore ferme, tant qu'enfin les trois mille Macédoniens, qui compoſoient cette Phalange juſques-là invincible, furent tous taillez en piéces, ſans qu'aucun d'eux quittât ſon rang, & ceſſât de combattre juſqu'au dernier ſoupir.

Efforts qu'il fait avec une troupe de ſes amis pour la retrouver.

Les Macédoniens défaits.

Après cette défaite tout le reſte prit la fuite; & on en tua un ſi grand nombre que toute la plaine juſqu'au pied de la montagne, étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains paſſant le fleuve du Leucus, trouverent ſes eaux encore toutes ſanglantes; car on dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

Et qui traverſant impetueuſement leurs bataillons.) Cette troupe de jeunes Romains ne fend pas les bataillons des Macédoniens, mais les bataillons Romains pour ſe jetter ſur les ennemis.

Qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

cinq mille hommes, les Romains n'en perdirent que cent, comme l'écrit Posidonius, ou même que quatre-vingt, comme Scipion le marque dans ses lettres. Et cette grande bataille fut décidée si promptement, que le combat ayant commencé vers la neuviéme heure, la victoire se déclara avant la dixiéme. Le reste du jour fut employé à courir après les fuyards que l'on poursuivit jusqu'à six vingts stades, & on ne revint de cette poursuite que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au-devant de leurs Maîtres avec de grands cris de joye, & les ramenent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de festons de lierre, & de couronnes de laurier.

C'est-à-dire que le combat commença à trois heures après midi, & finit avant quatre heures.

Quinze mille pas.

Mais au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extréme affliction; car de deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune ne paroissoit point; c'étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, & que la Nature sembloit avoir favorisé plus que tous ses freres en le doüant

Affliction de Paul-Emile de ce que son fils le jeune Scipion ne paroissoit point.

cinq mille hommes.) Les Romains convenoient, dit Tite-Live, que jamais ils n'avoient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y en eut vingt mille de tuez, & onze mille prisonniers.

Que bien avant dans le nuit.) La nuit empêcha qu'on ne les poursuivît plus loin dans des lieux inconnus.

Et que l'on avoit couvertes de festons de lierre & de couronnes de laurier.) C'étoit la coûtume des Romains. Cesar écrit dans le III. liv. de la Guerre Civil, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres couverts de lierre. *L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta edera.*

des plus rares perfections. Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans expérience à cauſe de ſa grande jeuneſſe, car il ſortoit à peine de l'enfance, on ne doutoit point qu'il ne ſe fût perdu en ſe jettant trop inconſidérement au milieu des ennemis dans la plus grande chaleur du combat.

Scipion ſorti à peine de l'enfance étoit à la guerre avec ſon pere.

Comme ſon pere étoit dans cette inquiétude & dans cette détreſſe, le bruit de ſon deüil ſe répandit bien-tôt dans tout le camp, & ſur l'heure même les Romains qui étoient déja à table, quittant leur ſouper, ſe mettent à courir avec des torches allumées; les uns vont tout droit à la tente de Paul-Emile, & les autres ſortent dans le champ de bataille, & ſe mettent à chercher parmi les morts. Un morne ſilence regne dans le camp, & toute la plaine rententit des cris de ceux qui appellent à haute voix Scipion avec une douleur extréme, car juſqu'au moindre ſoldat, tout le monde le regardoit avec admiration, perſuadé que dès cette premiere jeuneſſe il pouvoit déja commander des armées & gouverner des peuples, n'y ayant aucun homme de ſon tems qui fut ni plus heureuſement né, ni mieux pourvû de

Grandes qualitez qui éclatoient dans Scipion Emilien dès ſa premiere jeuneſſe.

Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs ſans aucune experience.) Plutarque donne cela comme autant de raiſons qui augmentoient l'affliction & les craintes de Paul-Emile: on s'y étoit trompé. Tite-Live écrit que Scipion étoit alors dans ſa dix-ſeptiéme année.

Tout le monde le regardoit avec admiration.) Dans le texte au lieu de ἀγαθοῖς, il faut lire ἀγαστὸς, comme dans un manuſcrit.

toutes les qualitez nécessaires à un grand Capitaine & à un sage Politique.

Enfin comme la nuit étoit déja fort avancée & qu'on désespéroit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, accompagné seulement de deux ou trois de ses Camarades, & tout couvert du sang encore chaud de l'ennemi, comme un généreux chien de chasse qui ne revient qu'avec les marques de la curée, s'étant laissé emporter bien loin à la victoire qui l'entraînoit par une amorce à laquelle il ne pouvoit résister. C'est ce Scipion qui dans la suite fut appellé Africain & Numantin pour avoir ruïné Numance & Carthage, & qui étant devenu sans comparaison le premier des Romains en vertu, le fut aussi en autorité & en puissance. La Fortune différa donc à un autre tems de faire payer à Paul-Emile la faveur qu'elle lui avoit faite, & lui laissa goûter toute la joye de sa victoire sans aucun mêlange de peine ni de douleur.

Scipion le premier des Romains en vertu.

Cependant Persée continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydne & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa Cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec; les gens de pied qui fuïoient à vauderoute, l'ayant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appellant lâches & traîtres, & poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, & en blessent un fort grand nombre. Le Roi qui craignoit les suites de ce désordre,

Les gens de pied de Persée qui fuyent, accablent d'injures les Cavaliers qui les avoient abandonnez, & en blessent plusieurs.

quitte le grand chemin, & pour n'être pas reconnu, il plie son manteau Royal, le met devant lui, détache son diadême de sa tête, le porte à la main, & afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis, il met pied à terre, & mene son cheval par la bride. Mais ceux qui le suivoient, l'un sous prétexte de ratacher ses brodequins, l'autre faisant semblant de boire, & celui-là de faire baigner son cheval, ils demeurent la plûpart derriere, & s'enfuïent chacun de son côté, moins pour se dérober à la violence de leurs ennemis, que pour se mettre à couvert de la fureur de leur Prince, qui troublé & effarouché de ses malheurs, ne cherchoit qu'à rejetter sur les autres la cause de sa défaite.

Persée dépoüille son manteau Royal & ôte son Diadême pour s'empêcher d'être reconnu.

La plûpart l'abandonnent pour se derober à sa fureur.

Mais après que Persée, entré sur le minuit dans Pella, eut tué de sa main à coups de poignard les deux Gardes de son Trésor Euctus & Edeus, qui étant allez au-devant de lui pour le recevoir, avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites, & avec une liberté hors de saison, lui avoient donné leurs conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever, alors tous ses serviteurs qui étoient demeurez autour de lui, l'abandonnerent. Il ne resta auprès de sa personne que les seuls Evandre de Créte, Archedamus d'Etolie, & Neon le Béotien. Et de toutes ses troupes il n'y eut que les soldats de Créte qui le suivirent, non par aucune affection qu'ils eussent pour lui, mais allechez par ses richesses,

Persée tuë à coups de poignard les deux Gardes de son Trésor.

Tous ses serviteurs effrayez de cette cruauté l'abandonnent, à la reserve de trois.

comme les abeilles par le miel. Car il faiſoit toûjours ſuivre des tréſors immenſes, & il leur en abandonna au pillage quantité de coupes, d'Urnes, & d'autres uſtenciles d'or & d'argent juſqu'à la valeur de cinquante talens.

Cinquante mille écus.

Arrivée qu'il fut à Amphipolis & de-là à Galepſus, & ſa frayeur étant conſidérablement diminuée, il retomba tout d'abord dans ſon ancienne maladie qui étoit née avec lui, je veux dire, dans ſon avarice ſordide; il ſe mit à ſe plaindre à ſes amis que par mégarde il avoit abandonné à ſes ſoldats de Créte des vaſes d'or qui avoient appartenu à Alexandre le Grand, & que ce nom lui rendoit très-précieux, & il pria & conjura avec larmes ceux qui les avoient entre leurs mains, de les lui rendre pour de l'argent, offrant de les païer plus qu'ils ne valoient. Ceux qui connoiſſoient ſon naturel, ne furent pas trompez par cet artifice, & virent bien qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois; mais ceux qui ſe fierent à

Etrange avarice de Perſée lors même qu'il perd ſon Roïaume.

C'eſt-à-dire avec le menſonge & la fraude.

Et il leur abandonna au paſſage quantité de coupes, d'Urnes &c.) Tite-Live en dit la raiſon. Il abandonna cette argenterie au pillage, parce qu'en la diſtribuant lui-même, il auroit fait plus d'ennemis que d'amis. *Cretenſes ſpem pecuniæ ſecuti, & quoniam in dividendo plus offenſionum quàm gratiæ erat, quinquaginta talenta iis poſita ſunt in ripa diripienda.* 44. 45. Cela ſe paſſa ſur le bord du Strymon, quand Perſée partit d'Amphipolis, pour aller à Calepſus.

Et de-là à Galepſus.) Il arriva le jour même à Calepſus, & le lendemain à Samothrac.

Qu'il attaquoit les Cretois avec les armes des Cretois.) C'eſt-à-dire avec la fraude & le menſonge; car c'étoit un ancien proverbe, *les Cretois toûjours menteurs*, comme on le voit dans Callimaque. On peut dire auſſi que comme les Crétois ne ſui-

ſa paaole & qui lui rendirent leurs vaſes, les perdirent, car il ne leur en paya pas la valeur. Ainſi ayant butiné ſur ſes amis environ trente talens, qui devoient bien-tôt tomber au pouvoir de ſes ennemis, il paſſa dans l'Iſle de Samothrace, & ſe refugia dans le Temple de Caſtor & de Pollux.

Trente mille écus.

Les Macédoniens ont toûjours été en réputation d'avoir beaucoup de fidélité & d'amour pour leurs Roys, mais alors comme leur dernier rempart étant abbattu, & n'y ayant plus pour eux aucune reſſource, ils ſe remirent tous à la diſcrétion de Paul-Emile, & en deux jours ils le rendirent maître de toute la Macédoine, ce qui ſemble confirmer le ſentiment de ceux qui attribuent à la faveur de la Fortune tous les grands ſuccès de cette expédition. Il y a même certainement quelque choſe de miraculeux & de divin dans ce qui lui arriva pendant un ſacrifice ; car comme il ſacrifioit dans Amphipolis, les entrailles de la Victime étant déja offertes & les libations faites, la foudre tombée tout à coup ſur l'Autel, conſuma le ſacrifice, & le conſacra.

Les Macédoniens recommandables par leur amour & par leur fidélité pour leurs Rois.

Prodige arrivé à un ſacrifice qu'offroit Paul-Emile.

Mais ce que la Renommée fit en cette occaſion, paroît tenir beaucoup plus du miracle, & marquer plus préciſement la protection des Dieux. En effet quatre jours après que Perſée eut été défait près de Pydne, comme le peuple Romain étoit aſſemblé à Rome dans le Cirque à voir les

voient Perſée que pour le piller, il ne leur faiſoit non plus cette propoſition, que dans le même deſſein.

courſes

courses de Chevaux, tout d'un coup il se répandit un bruit dans les premiers degrès du Théatre, que Paul-Emile avoit vaincu Persée dans un grand combat, & subjugué toute la Macédoine. Ce bruit devint public dans un moment, & tout aussi-tôt on vit éclater une joye extraordinaire, accompagnée de grands cris de victoire & de battemens de mains, & qui dura tout le jour par toute la ville.

La nouvelle de cette victoire répanduë à Rome quatre jours après le combat.

Le lendemain quand on voulut approfondir cette nouvelle, on ne put jamais remonter jusqu'à la source, ni en découvrir l'auteur; il parut que c'étoit un bruit sourd, qui sans aucun fondement, avoit frappé en même tems tous les esprits, & couru de bouche en bouche, & alors toute la joye que l'on en avoit conçuë, commença à s'évanoüir; mais peu de jours après, cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers que Paul-Emile avoit dépêchez, on ne pouvoit se lasser d'admirer ce bruit avant-coureur qui avoit publié une vérité par un mensonge.

Vérite comment publiée par un mensonge.

On dit à ce propos que la nouvelle du grand combat que les peuples d'Italie donnerent sur

Cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers.) Ces Couriers étoient Fabius Maximus, fils de Paul-Emile, L. Lentulus & Q. Metellus qui arriverent à Rome le 20. jour après le combat.

Ce bruit avant-coureur, qui avoit publié une vérité par un mensonge.) Il appelle ce bruit menteur, parce que lorsqu'il courut, on ne pouvoit avoir encore aucunes nouvelles de ce combat, & que c'étoit un bruit forgé, inventé.

Du grand combat que les peuples d'Italie.) Où les Locriens & ceux de Rhege, avec dix mille hommes, défirent cent trente mil-

le Fleuve de Sagra, fut portée le même jour dans tout le Peloponése ; que la défaite des Perses à Mycale fut encore sçuë à Platées aussi promptement ; & que d'abord après la bataille que les Romains gagnerent contre les Tarquins appuïez de tous les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes hommes parfaitement beaux, & d'une taille très-avantageuse : on ne douta point que ce ne fussent Castor & Pollux qui arrivoient de l'armée, & qui détailloient toutes les circonstances de ce combat, & que le premier qui les rencontra près de la Fontaine, qui est à l'entrée de la place Romaine, où ils faisoient rafraîchir leurs Chevaux couverts d'écume & tout fumans de sueur, leur ayant témoigné la surprise où il étoit, laissa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit cette nouvelle suspecte. Alors ces deux jeunes hommes en riant lui empoignerent doucement la barbe, qui sur l'heure même devenuë dorée, de noire qu'elle étoit, confirma cette relation par ce miracle, & fit donner à cet incrédule le surnom d'*Ænobarbus*, qui signifie l'*homme à la barbe dorée*.

Riviere d'Italie dans la grande Grece.

La bataille du Lac Regille.

*Ce qui fit donner à L. Domitius le surnom d'*Ænobarbus.

Mais ce qui est arrivé de nos jours, peut servir à confirmer la vérité de ces anciennes histoires ;

le Crotoniates. Ciceron liv. II. de la Nature des Dieux. Justin liv. XX. c. III. & Strabon liv. VI.

Et que le premier qui les rencontra.) Lucius Domitius. L'Empereur Neron descendoit de cette famille. V. Suetone, Neron, ch. I.

Mais ce qui est arrivé de nos jours.) Il n'y a point de siécle où l'on n'ait des exemples de ces sortes de nouvelles, sçuës ou publiées dans des lieux fort éloi-

car lorſque Lucius-Antonius ſe revolta contre Domitien, & que Rome allarmée s'attendoit à voir toute la Germanie en armes exciter une furieuſe guerre, le peuple tout à coup & de ſon pur mouvement, ſe mit à publier que les Romains avoient remporté une ſignalée victoire, & dans un inſtant le bruit courut par toute la ville qu'Antonius avoit été tué, & toute ſon armée entiérement défaite; de maniere qu'il n'en étoit pas reſté la moindre partie. Et cette nouvelle paſſa pour ſi conſtante & ſi vraïe, que la plûpart des Magiſtrats firent publiquement des ſacrifices pour remercier les Dieux. Mais quand on voulut rechercher celui qui l'avoit dite le premier, & que cette nouvelle ſi circonſtanciée, renvoïée de l'un à l'autre, échappa à toutes les perquiſitions, &

Nouvelle de la défaite d'Antonius répanduë à Rome le jour même du combat qui s'étoit donné à huit cent lieuës de-là.

gnez, le jour même que les actions dont elles parloient, étoient arrivées; & je vois que Grotius attribue cela aux Démons, qu'il fait les couriers de ces nouvelles prématurées. Car ſur ce que Dieu fit voir au Prophete Ezechiel, qui étoit à Babylone, le ſiége que le Roi de Babylone mettoit devant Jeruſalem, il écrit: *Facile Deo fuit res quæ tam longè gerebantur ſub ipſum tempus Prophetæ oſtendere, cum id etiam Demones Deo ſinente fecerint, ſicut Cornelio ſacerdoti in venetis agenti oſtenſa fuit tota ſeries pharſalici prælii teſte Lucano & Gellio, Apollonio vero Tyanæo cædes Domitiani.* Ezech. chap. XXIV.

Lorſque Lucius Antonius ſe revolta.) Ce Lucius Antonius étoit Gouverneur de la haute Allemagne, de la Province de Mayence.

Le peuple tout à coup de ſon pur mouvement.) Suetone dans la vie de Domitien chap. VI. raconte une particularité, qui pouvoit bien avoir donné lieu à ce bruit; car il dit que le jour du combat, on vit à Rome une Aigle embraſſer avec ſes aîles la ſtatuë de Domitien, & jetter des cris comme des cris de joye. Il n'en falloit pas davantage au peuple, pour fonder ſur cela la nouvelle de la défaite & de la mort d'Antonius.

ſe perdit enfin dans la foule comme dans une vaſte mer, on vit bien qu'elle n'avoit aucun fondement ſolide, & elle ſe diſſipa auſſi facilement qu'elle s'étoit formée. Mais Domitien s'étant mis auſſi-tôt en marche avec des troupes pour châtier le rebelle, reçut en chemin des lettres qui lui apprenoient ſa victoire, & on trouva qu'elle avoit été gagnée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fut éloigné de Rome de plus de vingt mille ſtades. C'eſt un fait public & que perſonne n'ignore.

C'eſt huit cent lieuës à 25. ſtades par lieuë.

Pour reprendre le fil de notre Hiſtoire, Cneus Octavius Lieutenant de Paul-Emile, & qui commandoit la Flotte, étant abordé à Samothrace, n'arracha pas Perſée de cet aſyle par reſpect pour les Dieux Caſtor & Pollux, mais il tâcha de lui ôter tous les moyens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant malgré toutes ſes précautions, Perſée gagna ſecrétement un certain Oroandes de Créte, qui avoit un vaiſſeau marchand, & lui perſuada de le recevoir dans ſon bord avec toutes ſes richeſſes. Le Cretois ſuivant en cette rencontre le génie de ſa nation, embarqua ſur le ſoir tout l'or & l'argent que le tems permit de lui porter, manda à Perſée qu'il n'avoit qu'à ſe rendre vers le minuit ſur le Port près du Promontoire, appellé *Demetrium*, avec ſes enfans & les gens qui lui étoient abſolument néceſſaires pour le ſervice de ſa perſonne, & fit voile dès l'entrée de la nuit.

Octavius reſpecte l'aſyle où Perſée s'étoit retiré.

Horrible perfidie qu'un Cretois fit à Perſée dans ſon malheur.

Sur la côte ſeptentrionale de l'Iſle de Samothrace.

L'heure du rendez-vous approchant, Persée se glissa avec des peines infinies par une fenestre très-étroite, traversa un jardin, & sortit par une vieille masure avec sa femme & ses enfans, peu propres à ce travail & à une si grande fatigue. Mais on ne sçauroit exprimer sa douleur & son désespoir, lorsqu'un homme qui le rencontra errant ainsi sur la côte, lui eut dit qu'il venoit de voir Oroandes en pleine mer, car le jour commençoit à poindre. A cette funeste nouvelle ce malheureux Prince jetta un profond soupir, qui auroit touché de compassion le cœur le plus barbare, & ne conservant plus d'espérance, il se mit à courir pour regagner les murailles, non plus en se cachant, car il étoit découvert, mais en faisant tous ses efforts pour y arriver avant les Romains, avec sa femme & Philippe son fils aîné. Il avoit confié ses autres enfans à Jon de Thessalonique, qui avoit été son favori, & qui le trahit dans sa mauvaise fortune, car il livra ses enfans à Octavius, ce qui fut la principale cause qui l'obligea, comme une bête à qui on a enlevé ses petits, à se remettre & à se livrer lui-même à ceux qui les avoient entre les mains.

Son fils puisné nommé Alexandre, & une fille.

Persée trahi par un homme qui avoit été son favori.

Il avoit une particuliere confiance en Scipion, & il le demandoit pour se rendre à lui; mais comme il ne parut point, ce Prince se mit à déplo-

Peu propres à ce travail & à une si grande fatigue.) Au lieu de ἀπείρας du texte, un manuscrit corrige fort bien ἄπειρα.

Il se mit à courir, pour regagner les murailles.) Tite-Live écrit qu'il alla se cacher dans le coin obscur du Temple.

rer son malheur, & après avoir consideré quelque tems l'inévitable nécessité où il se voyoit réduit, il se rendit à Octavius, & fit voir en cette occasion qu'il avoit en lui une maladie encore plus honteuse que son avarice, l'amour de la vie, par laquelle il se priva lui-même du seul bien que la Fortune laisse toûjours aux malheureux dont elle ne peut abbatre le courage, c'est la compassion qu'on a de leur malheur. Car ayant prié qu'on le menât à Paul-Emile, ce Général des Romains sortit de sa tente accompagné de ses amis, & alla au-devant de lui les yeux baignez de larmes, comme au-devant d'un grand Personnage, qui par la seule volonté des Dieux, étoit tombé dans une affreuse calamité, qu'il n'avoit pas méri-

Il se rend à Octavius.

Le seul bien que la fortune ne peut ôter aux malheureux qui ont de la vertu.

Car ayant prié qu'on le menât à Paul Emile, ce Général des Romains.) Il me semble que Plutarque abrege trop ici sa narration, & renvoye son Lecteur peu instruit, en oubliant des circonstances importantes; car il parle comme si Paul-Emile étoit à Samothrace. Octavius embarqua Persée sur la Galere Capitainesse, avec tout l'argent qui étoit resté à ce malheureux Prince, le ramena à Amphipolis, & de-là il l'envoya au camp de Paul-Emile, après lui avoir écrit qu'il l'envoyoit, & qu'il alloit arriver. Paul-Emile envoya au-devant de lui son gendre Tuberon. Persée, vêtu de noir, entra dans le camp avec son fils. Paul Emile le voïant arriver, se leve de son siége & lui tend la main; Persée se jette à ses pieds; il le releve & ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux.

Qui par la seule volonté des Dieux, étoit tombé dans une affreuse calamité.) Selon Plutarque, Paul-Emile étoit Stoicien; il croyoit que les hommes n'étoient pas libres, & qu'ils étoient entraînez par la force de la Destinée, qu'on ne pouvoit changer. Erreur capitale, qui fait qu'il n'y a plus ni vertu ni vice, & qui rend Dieu coupable de nos égaremens. Cependant Tite-Live le fait parler, de maniere qu'il ne paroît pas avoir pris parti entre la liberté de l'homme & la nécessité du destin; car il dit à Persée: *Utcumque tamen hæc, sive errore humano, seu casu, seu necessitate*

tée. Mais ce Prince au contraire donnant un indigne ſpectacle, s'humiliant lui-même juſqu'à baiſer la terre, & embraſſant ſes genoux, laiſſa échapper des paroles lâches & des prieres honteuſes, que Paul-Emile ne put ni ſouffrir ni entendre, mais le regardant avec un viſage où étoient peintes la triſteſſe & l'indignation : *Malheureuſe que vous êtes*, lui dit-il, *pourquoi déchargez-vous la Fortune du plus grand reproche que vous puſſiez lui faire, & pourquoi la juſtifiez-vous en faiſant des choſes qui prouvent que vous êtes digne de vos malheurs, & que vous étiez indigne de vos proſpéritez paſſées ? pourquoi ravalez-vous ma victoire, & diminuez-vous la gloire de mes exploits en vous montrant ſi lâche & ſi petit, que les Romains ne peuvent que rougir d'avoir un tel adverſaire. Apprenez donc que la vertu malheureuſe attire le reſpect de ſes ennemis, & que la lâcheté, quelque heureuſe qu'elle puiſſe être, n'attire que le mépris des Romains.*

Indigne baſſeſſe de Perſée.

Belle remontrance que Paul Emile fait à Perſée.

La vertu malheureuſe attire toûjours le reſpect.

Malgré la ſévérité de cette remontrance, il le releva, & lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tuberon. Après quoi menant avec lui ſes fils, ſes gendres, & les fils des principaux Officiers de ſon armée, il rentra dans ſa

inciderunt. De quelque maniere que ces choſes ſoient arrivées, ſoit par la faute des hommes, ſoit par hazard, ſoit par la fatale Deſtinée. Il embraſſe là les trois opinions, qui partageoient alors ces Philophes. *La faute des hommes*, voilà la liberté, ſelon les Académiciens. *Le hazard*, voilà le ſentiment d'Epicure. *La fatale deſtinée ou la néceſſité*, voilà l'opinion de Zenon & des Stoiciens.

Mais le regardant avec un viſage.) Tite-Live raconte autrement cette converſation de Paul Emile avec Perſée, & ce que Paul-Emile dit, me paroît plus grand & plus naturel. Perſée ne

tente, où il fut long-tems recueilli en lui-même sans parler, ce qui étonnoit fort tous ces jeunes hommes qui étoient devant lui. Enfin il rompit le silence, & se mettant à parler des jeux de la Fortune & des révolutions des choses humaines : *Se peut-il, mes enfans*, dit-il, *qu'un homme se laisse tellement aveugler à la prospérité, qu'il s'éleve & s'énorguëillisse pour avoir dompté des Nations, ruiné des villes, & subjugué des Royaumes, sur-tout, lorsque la Fortune elle-même par ces marques si sensibles de son instabilité, & par ces grands exemples de la foiblesse naturelle aux hommes, prend soin de l'avertir, lui & tous ceux qui sont la guerre, de ne jamais penser que dans ses plus grandes faveurs, il y ait rien de permanent ni de solide ? En effet, quel tems choisira-t'on pour asseoir une confiance certaine & bien assûrée, quand le moment même de la victoire, force à redouter le pouvoir infini de la Fortune, & que dans le comble de la joye & du bonheur, là se trouvent les plus grands sujets de défiance, toutes les fois qu'à la lumiere d'un raisonnement bien sain & bien épuré, on considére le cours immuable de la destinée qui n'épargne personne, & qui renverse aujourd'hui celui-ci, & demain celui-là ? Quand la moindre partie d'une heure a suffi pour abbatre la maison d'Alexandre, qui étoit parvenu au plus haut dégré de la puissance, & qui avoit*

Grave discours de Paul-Emile à ses fils, à ses gendres.

fit que pleurer, & ne répondit pas une seule parole. Paul Emile lui parla toûjours Grec.

Se peut-il, mes enfans?) Ce discours de Paul-Emile est fait sur celui qui est dans Tite-Live, & qui n'est que de quatre ou cinq lignes 45. 8. Tite-Live remarque que Paul Emile, après avoir parlé en Grec à Persée, parla en Latin à ses enfans.

assujetti

assujetti la plus grande partie de l'Univers, quand nous foulons aux pieds cette maison, jadis si florissante, & que ses Princes, n'a guéres, environnez d'une armée si formidable, composée de tant de milliers d'hommes de pied, & tant de milliers d'hommes de cheval, nous les voyons réduits à recevoir leur pain au jour la journée de la main même de leurs ennemis, oserons-nous nous flatter que nos affaires auront un cours de Fortune constant & durable, & qui sera à l'épreuve du tems? Ne rabaisserez-vous donc point, mes enfans, c'est à vous que je parle, ne rabaisserez-vous point cette fierté & cette insolence qu'inspire la victoire, & ne vous humilierez-vous point en portant vos pensées sur l'avenir, & en attendant ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer à chacun de vous pour contrebalancer cette prospérité présente? Après avoir dit plusieurs autres choses de cette nature, il renvoya ces jeunes gens châtiez & domptez par ce grave discours, comme par un frein qui reprimoit leur emportement, & leur audace.

Paul-Emile met son armée en quartier, & part pour aller visiter la Grece.

De-là il envoya son armée dans des quartiers pour la refaire, & en même tems il partit pour aller visiter la Gréce, & pour se donner un plaisir, non moins humain que glorieux; car en passant dans les villes, il soulageoit les peuples, réformoit leur Gouvernement, & leur faisoit des largesses, donnant aux uns du bled, aux autres

Ce que Plutarque appelle un plaisir humain & glorieux.

De-là il envoya son armée dans des quartiers, pour la refaire.) Il envoya auparavant son fils Fabius Maximus, qui étoit de retour de Rome, & L. Posthumius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places; & en partant, il laissa le commandement du camp à Sulpicius Gallus.

de l'huile ; car on dit qu'on trouva dans les magazins du Roi une si grande abondance de toutes ces provisions, que les hommes à qui les donner, manquerent plûtôt qu'elles ne furent épuisées.

Colomne préparée à Delphes pour y mettre la Statuë d'or de Persée. Paul Emile y met la sienne.

En passant à Delphes il vit une grande colomne quarrée de pierre blanche, préparée pour y mettre une Statuë d'or de Persée ; il commanda qu'on y mît la sienne, disant que *c'étoit aux vaincus à ceder la place aux vainqueurs.*

Grande louange donnée à Homere par Paul-Emile.

Comme il visitoit le Temple de la ville d'Olympie, il admiroit les dons qui y sont consacrez ; mais il fut si touché de la statuë de Jupiter, qu'on dit qu'il s'écria que *ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.*

Après que les dix Commissaires que Rome lui

Il s'écria que ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.) Voilà une grande loüange pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homere, mais elle est encore plus grande pour Homere, d'avoir si bien conçu toute la majesté du Dieu; aussi donnoit-on à ce grand Poëte la loüange *d'etre le seul qui eût vû ou fait voir les Dieux. Solum vidisse, aut ostendisse formas Deorum.* Tite-Live ne dit qu'un mot, mais il y a bien de la grandeur; *Olympiam ascendit, ubi & alia quidem spectanda visa, & Jovem, velut præsentem intuens, motus animo est. Paul-Emile monta à Olympie, il vit beaucoup de choses dignes d'être vûës, mais voyant le Jupiter, il fut ému, comme s-il avoit vû ce Dieu lui-même.* Au reste ce Jupiter de Phidias étoit d'yvoire & d'une si prodigieuse grandeur, que quoiqu'assis & dans un Temple fort exhaussé, il touchoit presque au plancher, de maniere que s'il se fût levé, il auroit emporté le toict.

Après que les dix Commissaires que Rome lui envoyoit, pour regler avec lui) Tite-Live nomme ces dix Commissaires, & marque les ordres qu'ils avoient du Senat, & qui font bien connoître la grande sagesse de cette auguste assemblée 45. 17. 18.

envoyoit pour regler avec lui les affaires de la Macédoine, furent arrivez, il fit une assemblée, où il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres, déclara que leurs villes étoient libres, leur conserva leurs loix & leurs privileges, avec la permission de créer leurs Magistrats, & ne leur imposa que cent talens de tribut annuel, qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.

Paul-Emile rend la liberté à toutes les villes de Macédoine.

Cent mille écus.

Il se mit ensuite à célébrer des jeux publics, ausquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Asie, & qu'il avoit annoncez lui-même aux principales villes de Gréce, fit des magnifiques sacrifices aux Dieux, & donna des fêtes superbes, tirant abondamment des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit observer. Car ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement

Il célébre des jeux publics, où il invita les peuples & les Rois d'Asie.

Il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres.) Tite-Live remarque qu'il supprima les fermes des mines & des revenus des terres, & il en donne une raison bien sage, c'est qu'elles ne pouvoient être tenuës que par des Publicains, & que par tout où il y a des Publicains, là le droit public est vain & sans force, & les peuples sont opprimez. *Nam neque sine publicano exerceri posse, & ubi publicanus est, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem sociis nullam esse.*

Déclara que les Villes étoient libres.] *Ut omnibus gentibus appareret*, dit Tite-Live, *arma populi Romani, non liberis servitutem, sed contrà servientibus libertatem afferre. Afin que les Nations apprissent que les armes du peuple Romain, n'apportoient pas la servitude aux libres, mais au contraire la liberté aux esclaves.*

Qu'il n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.) Cela s'accorde avec ce que Tite-Live écrit, *& dimidium tributi quam quod Regibus ferre soliti erant, populo Romano pendere.*

Des milliers d'hommes conviez par Paul-Emile, & traitez chacun selon leur mérite & leur dignité.

& une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviez, que chacun y fut logé, placé, & traité selon son rang & son mérite, & qu'il n'y eut personne qui n'eut à se loüer de sa politesse, & de son honnêteté ; de maniere que les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que dans les jeux même, il portât tant d'exactitude & de soin, & qu'un homme qui faisoit de si grandes choses, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites. Mais la plus grande satisfaction qu'il reçut de sa magnificence, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de Spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si merveilleux & de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on vantoit sa magnificence & la belle ordonnance de ses fêtes & de ses jeux, il dit, *qu'il n'appartenoit de bien ordonner un Spectacle & un festin, qu'à celui qui étoit capable de bien ordonner une bataille, & que le même homme qui sçavoit rendre une armée formidable à ses ennemis, sçavoit aussi rendre une fête agréable à ses conviez.*

Bon mot de Paul Emile.

En loüant sa magnificence & sa politesse, on ne loüoit pas moins son désintéressement & sa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on

Son désintéressement & sa magnanimité.

De maniere que les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer &c.) Cela étoit d'autant plus admirable, qu'en ce tems-là les Romains étoient encore assez grossiers, & peu faits à donner de si belles fêtes. Tite-Live 45. 32. *Ita factum est ut non magnificentiam tantum, sed prudentiam in dandis spectaculis, ad quæ rudes tum Romani erant, admirarentur.*

avoit trouvé dans les trèſors du Roi, & qui étoit immenſe, il ne daigna pas ſeulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des tréſoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit ſeulement à ſes fils qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la Bibliothéque de Perſée, & en diſtribuant les prix de la valeur, il ne donna à ſon gendre Tuberon qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'eſt ce même Tuberon, qui avec ſeize perſonnes de ſa famille, comme nous l'avons dit, vivoit d'une petite terre à la campagne, qui ſuffiſoit à leur entretien. Et l'on dit que cette coupe fut la premiere piéce de vaiſſelle d'argent qui entra dans la maiſon des Eliens, encore fallut-il que la Vertu & l'Honneur l'y introduiſiſſent; car jamais avant ce tems-là ni eux ni leurs femmes, n'avoient eu dans leurs meubles, ni or, ni argent.

Il permit à ſes fil de prendre les livres de la Bibliothéque du Roi Perſée.

Il donne à ſon gendre Tuberon une coupe d'argent du poids de ſept marcs & demi.

Belle réfléxion de Plutarque.

Quand Paul-Emile eut reglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à ſe ſouvenir de la liberté que les Romains leur avoient donnée, & à la conſerver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un décret du Senat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pil-

Il a ordre du Senat d'abandonner au pillage à ſes troupes toutes les villes d'Epire.

Il ne donna à ſon Gendre Tuberon qu'une coupe du poids de cinq livres.) La livre Romaine que l'on appelloit *pondo*, n'étoit que de douze onces, & valoit cent drachmes, c'eſt-à-dire cinquante livres de notre monnoye. Ainſi cette coupe, que Paul-Emile donna à ſon Gendre Tuberon, peſoit ſoixante onces, ou ſept & demi de nos marcs, & valoit deux cent cinquante livres.

lage à ſes troupes toutes les villes qui s'étoient revoltées pour embraſſer le parti du Roi. Voulant donc exécuter ſa commiſſion & ſurprendre en même tems toutes ces villes, ſans qu'elles puſſent ſe douter de ſon deſſein, il leur envoya des Centurions avec ordre de lui amener de chacune dix des principaux Citoyens, auſquels il ordonna de lui apporter à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maiſons & dans tous les Temples, & leur donna à chacun une garniſon avec un officier, comme pour leur aider à chercher & à ramaſſer tout cet argent.

Sage conduite de Paul Emile pour exécuter cet ordre

Le jour marqué étant venu, toutes ces troupes à la même heure, ſe mettent à courir ſus à leurs ennemis, à les piller & à s'en rendre les maîtres; de ſorte que dans un moment, il y eut bien cent cinquante mille hommes faits eſclaves, & ſoixante-dix villes pillées & ſaccagées. Et de tout ce pillage & de cette déſolation générale, quand le butin fut partagé, il n'en revint à chaque ſoldat pour ſa part, qu'onze drachmes; de ſorte que tout le monde étoit effrayé & conſterné de

Cinq livres dix ſols.

Voulant donc exécuter ſa commiſſion.) On peut voir dans Tite-Live de quelle maniere cela fut exécuté. 45. 34.

Et ſoixante-dix Villes pillées & ſaccagées.) Et on en raſa les murailles.

Il n'en revint pour ſa part à chaque ſoldat qu'onze drachmes.) Ce n'eſt que cinq livres dix ſols de notre monnoye, & cela eſt très-modique. Mais il faut que ce paſſage de Plutarque ſoit corrompu, car Tite-Live écrit qu'il y eut pour chaque Cavalier quatre cent deniers, c'eſt-à-dire deux cent livres, & deux cens, c'eſt à-dire cent livres pour chaque ſoldat. *Tantaque præda fuit, ut in equitem quadringeni denarii, peditibus duceni dividerentur.*

l'iſſue de cette guerre, en voyant que de toute une nation partagée & réduite, s'il faut ainſi dire, en petites parties, il n'y en avoit qu'une ſi petite portion pour chacun.

Après que Paul-Emile contre ſon naturel qui étoit doux & humain, eut fait exécuter ce décret, il deſcendit à la ville d'Oricum, où il s'embarqua avec ſon armée, & étant arrivé à l'embouchure du Tibre, il remonta cette riviere ſur la Galére du Roi Perſée, qui étoit à ſeize rangs de rames, & où l'on avoit étalé, non ſeulement les armes captives, mais encore les plus riches étoffes, & les plus beaux tapis de pourpre trouvez parmi le butin. Tous les Romains ſortis au-devant de cette Galére, l'accompagnoient en foule de deſſus le rivage : à voir ce Spectacle, on eût dit que c'étoit quelque grande fête publique, ou plûtôt que tout ce peuple, payoit par avance à ſon Général les honneurs du triomphe qu'il avoit ſi bien mérité. Mais les ſoldats qui avoient vû d'un œil avide les immenſes tréſors du Roi, & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promiſe, en conſervoient un vif reſſentiment, & étoient très-mal diſpoſez pour Paul Emile; ils lui

Galere du Roi Perſée à ſeize rangs de rames.

Cauſe du mécontentement des ſoldats.

Tous les Romains ſortis au devant de cette galere.) Ce paſſage eſt entierement corrompu dans le texte; un manuſcrit pourra peut-être nous aider à le rétablir. On lit dans ce manuſcrit, ὡς καὶ πανηγυρίζοντας ἔξωθεν καθάπερ εἴς τινα θεαμβικὴν θέαν, πομπῆς προαπολαύειν τοὺς Ῥωμαίους. Je crois qu'il faut lire, ὡς καὶ πανηγυρίζοντας ἔξωθεν καθάπερ ὥς τινα θριαμβικὴν πομπὴν προαπολαύειν τοὺς Ῥωμαίους. *De ſorte que tous les Romains ſortis au-devant de lui, comme pour une fête publique, lui payoient en quelque ſorte par avance l'honneur du triomphe.*

reprochoient publiquement qu'il les avoit traitez avec trop de dureté & trop d'empire, & ne se montrerent pas fort ardens à lui procurer par leurs suffrages le triomphe, qu'il poursuivoit avec beaucoup d'empressement.

Servius Galba s'oppose au triomphe de Paul Emile.

Servius Galba qui avoit servi sous lui en Macédoine comme Tribun de soldats dans la seconde Légion, & qui le haïssoit personnellement, s'étant apperçu de cette mauvaise disposition des troupes, leve le masque jusqu'à oser dire publiquement qu'on ne devoit pas lui accorder le triomphe. Non content de cela, il seme dans les troupes, ou par lui-même, ou par ses soldats, plusieurs calomnies contre son Général, & après avoir aigri davantage leurs esprits, le jour de l'assemblée, comme le triomphe lui alloit être décerné tout d'une voix, il s'avança & demanda aux Tribuns un autre jour, parce qu'on étoit à la huitiéme heure, & que les quatre heures qui restoient, ne lui suffisoient pas pour déduire toute l'accusation qu'il vouloit intenter. Les Tribuns lui ayant ordonné de parler sur l'heure même, s'il avoit quelque chose à dire, il entama un long discours tout rempli d'injures & de reproches, & consuma ainsi le reste du jour.

A deux heures après midy.

La nuit venuë les Tribuns congedient l'assemblée. Les soldats, plus fiers & plus insolens, se rangent du côté de Galba, & s'étant encore animez & excitez les uns les autres, le lendemain avant le point du jour, ils se saisirent du Capitole

où

où l'assemblée avoit été indiquée par les Tribuns. Dès que le jour parut, on alla aux suffrages, & d'abord la premiere Tribu rejetta absolument la proposition du triomphe. Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple & dans le Senat, ils sont tous pénétrez de douleur de voir traiter Paul-Emile avec tant d'indignité. Le peuple exhale son ressentiment en plaintes & en paroles inutiles, mais les plus considérables du Senat se mettent à crier que c'est une insolence insupportable, & s'exhortent à arrêter promptement cette audace, & cette licence effrenée du soldat, qui se portera à toute sorte de violences & d'injustices, si on ne le reprime en cette occasion, & si on ne l'empêche de priver Paul-Emile des honneurs dûs à sa victoire. En même tems ils fendent la presse, montent en foule au Capitole, & conjurent les Tribuns d'arrêter les suffrages jusques à ce qu'ils ayent dit aux troupes tout ce qu'ils ont à leur remontrer.

La premiere Tribu refuse le triomphe à Paul-Emile.

Le Senat & le peuple affligez de cette injustice.

Tout le monde s'étant donc arrêté, & un grand silence ayant succedé aux cris & au tumulte,

Et d'abord la premiere Tribu rejetta absolument la proposition du triomphe.) Quelle bizarrerie! ils accordent le triomphe à Anicius & à Octavius, & le refusent à Paul-Emile, à qui les deux autres n'auroient osé eux-mêmes se comparer. Tite-Live en dit la raison, *Intacta invidia media sunt, ad summa ferè tendit. L'envie passe par-dessus les choses médiocres, & ne s'attache qu'à celles qui sont élevées.*

Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple.) Au lieu de εἰς τὸν ἄλλον τόπον, il est aisé de voir qu'il faut lire comme dans un manuscrit εἰς τὸν ἄλλον δῆμον *parmi le reste du peuple.*

Marcus Servilius avoit tué vingt-trois ennemis en combat singulier.

Discours très-éloquent qu'il fait en faveur de Paul Emile.

Marcus Servilius homme Consulaire, & qui avoit tué en combat singulier vingt-trois ennemis qui l'avoient appellé, s'avance au milieu de l'assemblée, & s'écrie : *Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait, quel grand Capitaine c'est que Paul Emile, puisqu'avec une armée si pleine de licenee & de revolte, il a pourtant fait de si belles & de si grandes actions. Mais je ne sçaurois assez admirer le peuple, qui, après avoir témoigné tant de joye dans ses triomphes de l'Illyrie & de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de voir le Roi de Macédoine, & toute la gloire d'Alexandre, & de Philippe menez captifs devant le char des Romains ; & n'est-ce pas une chose bien étrange & bien inoüie qu'après que sur les premiers bruits de cette victoire encore fort douteuse & fort incertaine, vous avez fait des sacrifices aux Dieux pour leur demander avec des ferventes prieres que vous pussiez bien-tôt recevoir la confirmation de cette nouvelle, & voir de vos propres yeux ce que vous n'osiez encore croire, présentement que votre Général de retour vous remet entre les mains une victoire sûre, & dont vous ne pouvez plus douter, vous refusiez à ces mêmes Dieux les honneurs & la reconnoissance que vous leur devez, & que vous vous priviez vous-mêmes d'une joye si bien fondée, comme si vous craigniez d'envisager la grandeur de vos succès, & que vous fussiez touchez de pitié pour le Roi de Macédoine ? Encore vau-*

Marcus Servilius, homme Consulaire.) Il avoit été Consul, & Général de la Cavalerie.

Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait.) Ce discours de Marcus Servilius est beaucoup plus étendu dans Tite Live. Plutarque en a tiré des idées ; c'est un grand plaisir de les comparer, & cette étude n'est pas infructueuse,

droit-il mieux que ce fût par compassion pour ce Prince, que par envie contre votre Général, que vous vous opposassiez à ce Triomphe: mais, continua-t'il, *prenez-y garde, la malignité & l'envie de quelques mal intentionnez se portent par votre patience jusqu'à un tel abus & à une licence si effrenée, que celui qui n'a jamais vû d'épée nuë, ose décider des triomphes, & qu'un homme qui a le tein frais & uni pour avoir toûjours été nourri à l'ombre comme une fille, juge du courage & de la lâcheté de vos Généraux devant vous, que tant de campagnes & tant de blessures ont si bien instruits, & rendu les seuls Juges competans de ces matieres.*

En même tems entr'ouvrant sa robe, il montre les cicatrices d'une infinité de blessures qu'il avoit reçuës dans l'estomac; se tournant ensuite, il découvre par mégarde les parties que la pudeur oblige de cacher, & s'adressant à Galba qui rioit de les voir enflées: *Tu ris de cette enflûre, Galba,* lui dit-il, *& moi je m'en glorifie auprès de mes Citoyens, car je l'ai gagnée en passant les jours & les nuits à cheval pour leur service. Mais appelle le peuple aux suffrages, je vais descendre & je les suivrai tous les uns après les autres pour remarquer les envieux, les ingrats,*

Tu ris de cette enflûre, Galba.) Ce passage avoit été mal traduit. Galba ne rioit pas des blessures de Servilius; mais il rioit de l'enflure des parties qu'il montroit. Tout cet endroit est fort bien éclairci dans Tite-Live, 45, 39. *Nudasse deindè se dicitur, & quo quæque vulnera accepta bello retulisse. Quæ dum ostentat, adapertis fortè quæ velanda erant, tumor inguinum proximis risum movit. Tum, hoc quoque quod ridetis, inquit, in equis dies noctesque persedendo habeo. Nèc magis me ejus, quàm cicatricum harum pudet, pœnitetque, &c.*

& ceux qui dans nos armées aiment mieux être flattez, que commandez avec la sévérité de la discipline Romaine. On dit que ces paroles humilierent tellement le soldat, & rabaisserent si fort son audace, que le Triomphe fut décerné à Paul-Emile par les suffrages de toutes les Tribus. Et voici quelle en fut l'ordonnance :

Le triomphe décerné à Paul-Emile.

Ordonnance de ce triomphe.

Dans tous les Théatres où se font les courses de chevaux, & qu'on appelle Cirques, dans toutes les places, & dans toutes les ruës par où devoit passer la pompe, on dressa des échaffauds; tous les Citoyens vêtus de robes blanches, s'empresserent pour y prendre place; tous les Temples furent ouverts; on les couronna de festons & de guirlandes, & l'encens & toute sorte de parfums qui brûloient sans cesse, les remplissoient de leur odeur. Quantité de Licteurs & d'autres Officiers publics, marchoient de tous côtez une verge à la main pour écarter la foule, & pour rendre les ruës libres. La marche fut partagée de maniere qu'elle remplit trois jours entiers. Le premier jour suffit à peine à voir passer les images captives, les peintures, & les Statuës d'une grandeur extraordinaire qui étoient portées sur deux cent cinquante chars, spectacle si plein de charmes, que les yeux ne pouvoient s'en rassasier.

Le lendemain on vit passer les plus magnifiques & les plus belles armes des Macédoniens, dont l'airain & l'acier, nouvellement fourbis, jettoient un éclat qui éblouïssoit la vûë ; elles

étoient portées ſur un nombre infini de chariots, & on les avoit diſpoſées avec un tel art, qu'étant arrangées avec ſoin & avec beaucoup d'ordre, il ſembloit pourtant qu'on les eût jettées là par monceaux, & que le hazard les eût mêlées & confonduës, des caſques avec des boucliers; des cuiraſſes avec des cuiſſarts & des bottines; des pavois de Crete, des targes de Thrace & des carquois pêlemêle avec des mors & des brides; des épées nuës, & des javelines entrelaſſées ſortoient de tous côtez, & préſentoient la pointe. Tous ces divers monceaux étoient liez ſans être ni trop ſerrez, ni trop lâches; de maniere que le mouvement du chariot faiſant froiſſer & heurter enſemble tant de différentes piéces, elles rendoient un ſon éclatant & terrible, & que les armes des vaincus, quoique captives & enchaînées, ne ſe voyoient point ſans quelque ſorte de crainte & d'horreur.

Après tous ces chariots pleins d'armes, marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans ſept cent cinquante vaſes conte-

L'argent monnoyé porté dans des vaſes.

Marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans 750. vaſes, contenant chacun le poids de trois talens.) Chaque vaſe étoit porté par quatre hommes, & dans chacun il y avoit dix-huit mille drachmes, qui font neuf mille livres de notre monnoye, poids très-médiocre pour être porté par quatre hommes. Mais ſans doute les vaſes étoient fort peſans. Dans ces 750. vaſes, il y avoit donc ſix millions ſept cent cinquante mille livres. Les 77. vaſes qui ſuivent contenoient chacun trois talens d'or; & comme en ce tems-là l'or ne valoit que dix fois l'argent, au lieu qu'aujourd'hui il eſt évalué à quinze fois autant, chaque talent d'or ne valoit que dix talens d'argent, c'eſt-à-dire ſoixante mille drachmes, qui font dix mille écus. Ainſi dans chaque vaſe, il y avoit trente

nant chacun le poids de trois talens, & soutenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étoient suivis d'un grand nombre d'autres qui portoient les Urnes & les cuvettes d'argent, les gobelets faits en guise de cornes, les coupes & les flacons, tous embellis & préparez pour la montre, & aussi remarquables par leur grandeur, que par l'excellence de l'ouvrage.

Les Urnes, les cuvettes, & autre argenterie.

Le troisiéme jour dès le matin, parurent les

mille écus, & par conséquent dans les 77. il y avoit en tout six millions neuf cent trente mille livres. A ce compte tout l'or & l'argent monnoïé montoit à treize millions six cent quatre-vingt mille livres. Valerius Antias avoit évalué toutes ces sommes, & les avoit portées plus haut, car il dit qu'elles faisoient *millies ducenties*, c'est-à-dire, quinze millions, & Tite-Live le reprend encore, & l'accuse d'avoir mis moins qu'il n'y avoit, car, dit-il, liv. XLV. sect. 40. par le poids de l'or & de l'argent, qu'il spécifie lui-même, & par le nombre des chariots qui le portoient, car il prétend que cet argent étoit porté sur des chariots, & non par des hommes, le total étoit beaucoup plus considérable : *Omnis auri argentique translati sestertium millies ducenties fuisse Valerius Antias tradit, quâ haud dubie major aliquanto summa ex numeris plaustrorum, ponderibusque auri, argenti, generatim ab ipso scriptis, efficitur.* Velleius Paterculus confirme le sentiment de Tite-Live ; car il écrit que les sommes que Paul-Emile porta au trésor, montoient à *bis millies centies*, c'est-à-dire, à vingt-six millions deux cent cinquante mille livres. Il faut donc, ou que Plutarque n'ait pas exprimé toutes ces sommes avec exactitude, ou qu'il y ait faute dans le nombre des talens, ou dans le nombre des vases. Mais si du tems de Tite-Live on n'étoit pas d'accord, sur le total de ces sommes, comment pouvons-nous espérer aujourd'hui de le sçavoir plus précisement. Je me suis contenté de marquer la valeur des sommes que les uns & les autres ont spécifiées, laissant à ceux qui en voudront sçavoir davantage le soin de satisfaire leur curiosité par une recherche plus profonde & par des supputations plus exactes. Ce qui mérite plus ici notre attention, c'est l'usage que ces grands Capitaines faisoient des richesses qui revenoient de leurs victoires, ils

trompettes, sonnant, non point les airs d'une marche, ou d'une revûë, mais les airs dont les Romains se servent pour animer les troupes au combat. Ils étoient suivis de six vingt Taureaux engraissez, qui avoient les cornes dorées, & qui étoient ornez de bandelettes & de guirlandes; les jeunes hommes qui les conduisoient pour les immoler, étoient ceins de tabliers bordez de pourpre, & après eux marchoient de jeunes garçons qui portoient des vases d'or & d'argent nécessaires pour le sacrifice.

Les taureaux pour le sacrifice.

On voyoit passer ensuite la monnoye d'or portée, comme la monnoye d'argent, dans des vases, qui contenoient chacun trois talens, & qui étoient aussi soutenus par quatre hommes, & il y en avoit soixante dix-sept. Ces vases étoient suivis de ceux qui portoient la coupe sacrée d'or massif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qu'il enrichit de pierres précieuses. Après cette coupe marchoient ceux qui portoient les coupes appellées les Antigonides, les Se-

La monnoye d'or portée dans des vases.

Coupe sacrée d'or massif.

Les coupes d'or & la vaisselle d'or de Persée.

n'en retenoient rien pour eux, ils les portoient au trésor public, elles soulageoient le peuple, & faisoient un fonds pour les nouvelles guerres qui pouvoient survenir.

La coupe sacrée d'or massif, que Paul-Emile avoit fait faire du poids de dix talens.) C'est à-dire, du poids de six cent livres, car le talent pesoit soixante livres; ainsi à cette coupe il y avoit de l'or pour cent mille écus; car on ne peut pas douter que Plutarque ne parle ici de talens d'or. Voilà une coupe bien magnifique. Mais que n'y ajoûtoient point encore les pierres précieuses dont elle étoit enrichie! Elle fut consacrée à Jupiter. Dans le texte, au lieu de δεκαταλάντου διαλίθων, il faut lire comme dans un Manuscrit, δεκατάλαντον διάλιθον.

Les coupes appellées les Antigo-

leucides, & les Thericlées, & ceux qui portoient la vaisselle d'or du buffet de Persée.

Le char de Persée avec ses armes & son bandeau Royal.

Immédiatement après on voyoit le char de ce Prince avec ses armes, & sur ses armes son bandeau Royal; à quelque petite distance suivoient ses enfans avec leurs Gouverneurs, leurs Précepteurs, & tous les Officiers de leur Maison, qui fondant tous en larmes, tendoient leurs mains au peuple, & enseignoient ces petits enfans à lui tendre aussi leurs petites mains captives, & à tâcher de le flêchir par leurs supplications & par leurs prieres. Ils étoient deux fils & une fille, qui à cause de leur bas âge, sentoient peu la grandeur de leur calamité, & on avoit d'autant plus de pitié de ces pauvres malheureux, qu'ils étoient plus insensibles à un si terrible changement de Fortune. La compassion qu'on en avoit, fut même si grande, que peu s'en fallut qu'on ne laissât passer le Roi Persée sans le regarder; la pitié attachoit tellement les yeux des Romains sur ces pauvres petits innocens, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'en détourner la vûë. La plûpart même versoient des larmes; & tous également attendris, ne regardoient ce Spectacle qu'avec un plaisir mêlé de douleur jusqu'à ce qu'ils furent entiérement passez.

Ses enfans avec tous les Officiers de leur maison.

La compassion que les Romains avoient de ces enfans.

Le Roi Persée marchoit après ses enfans &

nides, les Seleucides & les Thericlées.) Les Antigonides & les Seleucides étoient ainsi appellées des noms d'Antigonus & de Seleucus, Anciens Rois de Macédoine, qui s'en étoient servis, & les Thericlées avoient eu ce nom d'un excellent ouvrier nommé Thericles, qui les avoit faites.

toute

toute leur ſuite ; il étoit enveloppé d'un manteau noir, & portoit des pantoufles à la Macedonienne. Il étoit aiſé de voir à ſon air & à ſa démarche que l'excés de ſes maux lui faiſant tout craindre, & ne lui laiſſant aucune eſperance, lui avoit aliené l'eſprit. Il étoit ſuivi d'une troupe de ſes amis & de ſes courtiſans, qui marchoient la tête baiſſée, & qui fondant tous en pleurs, & les regards toûjours attachez ſur lui, faiſoient aſſez connoître aux Spectateurs que, peu touchez de leur propre infortune, ils ne ſentoient que les malheurs de leur Roi.

Marche du Roi Perſée.

L'état pitoyable où il étoit.

Il eſt ſuivi de ſes amis & de ſes courtiſans, plus touchez de ſon malheur que du leur.

On dit que Perſée avoit envoyé prier Paul Emile, de ne pas le donner en Spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Et Paul Emile, pour ſe moquer ſans doute de ſa lâcheté, & de l'amour qu'il avoit pour la vie, répondit, *la grace qu'il me demande, étoit en ſon pouvoir, & l'eſt encore aujourd'hui s'il en a tant d'envie*, voulant lui faire entendre qu'il devoit préferer la mort à la honte. Mais il n'eut pas le courage de ſe la donner, & s'étant laiſſé leurrer, & amollir par de vaines eſperances, il eut la douleur de ſe voir lui-même au nombre de ſes dépouilles orner le triomphe du vainqueur.

Priere que Perſée avoit fait faire à Paul Emile.

Réponſe de Paul Emile.

Plutarque appelle courage, ce qui n'auroit été que foibleſſe.

Après cette foule d'Officiers & de Domeſtiques de Perſée, on voyoit paſſer quatre cent couronnes d'or, que les villes avoient envoyées à Paul Emile par des Ambaſſadeurs, comme le prix de ſa victoire.

Les couronnes d'or de Paul Emile.

Paul Emile sur son char suivi de son armée.

Enfin Paul Emile paroissoit monté sur un char superbe & magnifiquement orné. Quand il n'y auroit eu que sa personne, il étoit très-digne d'attirer tous les regards sans toute cette majesté & cette pompe qui l'environnoient, mais sa bonne mine étoit encore rehaussée par la robe de pourpre brochée d'or, & il portoit à la main droite une branche de laurier. Toute son armée suivoit son char par compagnies en bon ordre, portant aussi des branches de laurier, & chantant tantôt des chansons à la Romaine toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général*, & tantôt des chants de triomphe tout remplis de la gloire & des grands exploits de Paul Emile, qui étoit admiré & honoré de tout le monde, sans qu'aucun homme de bien portât envie à son élevation & à son éclat.

Chansons pleines de ralleries & de brocards.

Mais peut être faut-il penser qu'il y a quelque Demon jaloux qui a reçu par sort la commission de rétrancher toûjours quelque chose des prosperitez trop grandes & excessives, & de mêler la vie des hommes de maniere qu'il n'y en ait aucun qui la reçoive pure & exempte de tous maux, & que ceux-là, comme dit Homere, se

Pensée de Plutarque fort injurieuse à la Divinité.

C'est dans le XXIV. liv. de l'Iliad. t. 3. p. 384.

Des chansons toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général.) C'étoit une licence que le triomphe donnoit. Nous avons encore de ces brocards qui furent chantez au triomphe de Cesar quand il triompha des Gaules. Sueton. XLIX.

Et que ceux-là, comme dit Homere, se trouvent le plus favorablement traitez, à qui les biens & les maux.) Plutarque a ici devant les yeux le passage du dernier Livre de l'Iliade, où Homere dit qu'il y a aux côtez du Thrône de Jupiter deux tonneaux, l'un rem-

trouvent le plus favorablement traitez, à qui les biens & les maux sont départis avec une si juste mesure que les derniers n'excedent pas les autres. En effet de quatre fils, qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, Scipion & Fabius, étoient passez dans d'autres Familles, comme nous l'avons expliqué, & des deux autres, qu'il avoit eus de sa seconde femme, & qui étoient élevez dans sa maison, l'aîné, qui avoit quatorze ans, mourut cinq jours avant son triomphe, & le cadet, qui n'en avoit que douze, mourut trois jours après.

La mort de deux enfans de Paul Emile.

Il n'y eut pas un seul Romain qui ne fût sensiblement touché de l'affliction de ce malheureux pere, & tous fremirent d'horreur & de crainte, en voyant la cruauté & l'insolence de la Fortune, qui sans aucun égard, sans aucun respect, & sans rougir de honte, avoit introduit un si grand deüil dans une Maison pleine de prosperitez & de joye, & qui retentissoit d'actions de graces & du bruit de sacrifices, & avoit mêlé les larmes & les regrets avec les chants de triomphe & les cris de victoire.

Superstition pleine d'ignorance, d'attribuer ce malheur à la cruauté & à l'insolence de la Fortune.

Cependant Paul Emile, se servant de sa raison, & faisant reflexion, que les hommes n'ont pas seulement besoin de fermeté & de courage contre les épées & les piques de leurs ennemis, mais

Constance de Paul Emile.

pli de maux, & l'autre de biens; que les malheureux sont ceux à qui il ne donne que du premier; mais que ceux pour qui il mêle de l'un & de l'autre, ceux-là sont les plus fortunez; car pour celui des biens purs, il n'est reservé que pour les Dieux.

Courage néceſſaire, non ſeulement contre les ennemis, mais contre les attaques de la Fortune.

Belle maxime de cacher ſes maux particuliers ſous les proſperitez publiques.

auſſi contre toutes les 'attaques de la Fortune', mêla & ajuſta ſi bien les diverſes aventures, qui lui arrivoient en même tems, que cachant les maux ſous les biens, & les malheurs de ſa maiſon ſous les proſperitez publiques, il ne fit rien voir qui rabaiſſât la grandeur & qui ternît l'éclat de ſa victoire. Car après avoir enterré ſon fils aîné, il fit ſon entrée triomphale ſans faire paroître aucun abbattement; & le ſecond étant mort après ſon triomphe, il convoqua l'aſſemblée du Peuple, & parla, non point en homme qui avoit beſoin de conſolation, mais en homme qui conſoloit ſes Citoyens trop affligez de ſon infortune. Il leur dit, *que de toutes les choſes purement humaines, il n'en avoit jamais craint aucune; & que de toutes celles, qui viennent de la part des Dieux, celle qu'il avoit toûjours le plus redoutée, c'étoit l'inconſtance & l'immuable varieté de la Fortune, qui même lui étoit devenuë plus ſuſpecte dans cette guerre, car parce qu'elle avoit ſecondé & favoriſé toutes ſes actions comme un vent en poupe, il en avoit auſſi toûjours attendu quelque bourraſque & quelque changement. En effet,* ajoûta-t-il, *étant parti de Brunduſe, je traverſe en un jour la mer Ionienne, & j'arrive à Corcyre; de là je n'employe que cinq jours pour aller à Delphes. Après avoir ſacri-*

Beau diſcours que Paul Emile fait au peuple après la perte de ſes enfans.

Car il leur dit,) On peut comparer ce diſcours avec celui qu'on lit dans Tite-Live. Il n'y a rien de plus agréable que cette comparaiſon.

Car comme elle avoit ſecondé & favoriſé toutes ſes actions.] Il y a dans le texte une faute qui corrompt tout le ſens. Au lieu de ταῖς πράξεσι παρούσαις, il faut lire comme dans un manuſcrit, ταῖς πράξεσι παρούσης, car ce παρούσης ſe rapporte à αὐτῆς de la ligne précedente, cela eſt évident.

fié au Dieu qu'on y adore, je me rends encore en cinq jours dans la Macedoine; je prends le commandement de l'armée; je la purifie avec les cérémonies & les sacrifices ordinaires, je la mene aux ennemis, & en quinze jours je termine glorieusement cette grande guerre. Me défiant donc de la Fortune à cause de ce torrent de prosperitez, & voyant que je n'avois plus rien à craindre, & que nul péril ne me menaçoit de la part de l'ennemi, je m'imaginois que pour me faire mieux sentir sa puissance, elle m'attendoit à mon retour où je ramenois une armée victorieuse, des dépoüilles infinies, & des Rois captifs. Cependant j'arrive heureusement auprès de vous, & j'ai le plaisir de voir la ville pleine d'allegresse, de fêtes, & de sacrifices. Cette continuation de bonheur augmente ma défiance, car je sçavois fort bien que la Fortune n'est pas accoûtumée à prodiguer ainsi gratuitement aux hommes ses plus grandes faveurs toutes pures, & sans que l'Envie y mêle sa malignité. Mon ame toûjours inquiete & allarmée dans l'attente de quelque sinistre avenir, dont notre ville pouvoit être menacée, ne s'est vû délivrée de ses frayeurs que lors que cette Déesse jalouse m'a precipité dans cette calamité domestique, & m'a forcé d'enterrer coup sur coup de mes propres mains, pendant les jours sacrez de mon triomphe, mes deux fils, les seuls que je m'étoit reservez pour héritiers de mon nom & de ma gloire. Me voilà donc desormais presque entierement hors d'atteinte à ses coups, & j'espere que le bonheur, dont vous joüissez, vous demeurera ferme & stable; car la Fortune s'est assez vengée des faveurs que vous en avez reçûës, par les maux qu'elle m'a faits, & elle doit être

Un torrent de prosperitez doit rendre la Fortune suspecte.

Plus le bonheur est grand, plus il faut avoir de défiance.

bien contente d'avoir rendu le vainqueur un exemple aussi sensible de la foiblesse & du néant de l'homme, que le vaincu, avec cette difference pourtant que Persee vaincu a encore ses enfans, & que Paul Emile vainqueur est privé des siens.

Tels furent les généreux discours que Paul Emile tint au peuple, & qui procedoient d'une magnanimité toute vraye, & qui n'avoit rien de simulé.

Toute la grace que Paul Emile peut obtenir pour Persée.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne peut autre chose pour lui, & n'eut d'autre crédit que de le faire transferer de la prison publique dans un lieu plus propre, & de lui procurer une demeure plus humaine & plus gracieuse, où il fut étroitement gardé, & où la plûpart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il y en a d'autres qui racontent sa mort d'une maniere bien plus étrange & plus tragique, car ils disent que les soldats, qui le gardoient, étant irritez de longue main contre lui, & n'ayant pas la permission de l'outrager, & de le maltraiter ouvertement, s'aviserent de l'empêcher de dormir, & que se relayant les uns les

Mort de Persée.

Tels furent les généreux discours.] Tite-Live appelle avec grande raison son discours, *memorabilis oratio & Romano principe digna. Un discours mémorable & digne d'un Général Romain.*

Que de le faire transferer de la prison publique.) Quintus Cassius eut ordre du Senat de mener Persée & son fils Alexandre à Albe; où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent & des meubles, & on lui donna des gens pour le servir.

autres, & observant les moments où il s'assoupissoit, ils l'empêcherent toûjours de fermer l'œil, jusqu'à ce qu'enfin épuisé par ces veilles continuelles, & ne pouvant plus y resister, il mourut. Deux de ses enfans moururent aussi, & le troisiéme, nommé Philippe, devint un excellent Tourneur, & un merveilleux ouvrier en toutes sortes de petits ouvrages qui demandent une grande délicatesse de main. Il apprit aussi la langue Romaine, qu'il parla & écrivit si parfaitement, qu'on ne trouva personne plus propre que lui à remplir la Charge de Greffier, & qu'il servit les Magistrats en cette qualité avec beaucoup de réputation & de louange.

Etrange humiliation de Philippe, un des fils du Roi Persée.

Les grands exploits de Paul Emile dans la Macedoine eurent un grand avantage, & qui fut très-propre à lui attirer la reconnoissance du peuple, c'est que par sa victoire il rapporta tant de richesses dans le thrésor public, que le Citoyen ne paya plus aucun tribut jusqu'au temps d'Hirtius & de Pansa, qui furent Consuls vers la premiere guerre d'Auguste & d'Antoine.

Quelle victoire, qu'une victoire qui fait décharger les Citoyens de tout Tribut.?

Une chose encore bien rémarquable & bien singuliere en lui, c'est qu'étant recherché & honoré du peuple avec toute sorte de distinction, il demeura toûjours attaché au Senat & à la Noblesse, & ne fit & ne dit jamais rien pour complaire au peu-

Paul Emile, quoi qu'aimé & recherché du peuple, demeure toûjours attaché au Senat & à la Noblesse.

Que le Citoyen ne paya plus aucun tribut jusqu'au tems d'Hirtius & de Pansa.] C'est pendant cent vingt-cinq ans. Voilà des victoires aussi utiles que glorieuses.

ple, mais ſur tout ce qui concernoit le Gouvernement de la République, il fut toûjours de concert & d'intelligence avec la meilleure & la plus ſaine partie des Citoyens. Et c'eſt ce qu'Appius reprocha quelque temps après à ſon fils Scipion l'Afriquain, car Scipion & Appius, qui ſe trouvoient alors les premiers de la ville, briguant tous deux la charge de Cenſeur, Appius dans ſes ſollicitations parut toûjours environné du Senat & de la Nobleſſe, dont la Famille des Appiens avoit toûjours tenu le parti. Au contraire Scipion, quoi que grand par lui-même, cherchoit à augmenter ſa puiſſance, & à parvenir aux honneurs par la faveur & par la protection du peuple. Le jour de l'élection, Appius voyant donc entrer dans la place Scipion eſcorté d'un grand nombre d'hommes de néant, qui avoient été eſclaves, mais qui étoient d'ailleurs gens de cabale & très-propres à exciter la populace, & à emporter de hauteur par leurs criailleries, par leurs menées, & à un beſoin par les voyes de fait, tout ce qu'ils auroient voulu, il s'écria de toute ſa force. *O Paul Emile, gemis, gemis préſentement dans les entrailles de la terre de ce que le Heraut Emilius & Licinnius le mutin conduiſent ton fils à la dignité de Cenſeur!*

Son fils Scipion cherchoit à s'élever par la faveur du peuple.

Bon mot d'Appius contre Scipion.

De ce que le Heraut Emilius & Licinius le mutin.) Quelques-uns ont fait un nom propre de l'Epithete φιλόνικος, comme ſi Plutarque avoit dit *de ce que le Heraut Emilius, Licinius & Philonicus*; mais je ſuis perſuadé qu'ils ſe ſont trompez, comme Plutarque a deſigné Emilius par l'Epithete de *Heraut*, qui marque ſa profeſſion, il déſigne de même Licinnius par celle de φιλόνεικος,

Mais

Mais la difference qu'il y eut entre Scipion & Paul Emile son pere, c'est que Scipion eut la faveur du peuple en sacrifiant tout pour lui, au lieu que Paul Emile tenant toûjours pour l'Aristocratie, ne fut pourtant pas moins aimé & recherché de ce même peuple, que ceux qui briguoient avec le plus d'empressement ses bonnes graces & sa protection, & qui cherchoient le plus à lui complaire. Ce qui parut assez par tous les honeurs qu'il en reçut, & sur tout par la dignité de Censeur, que ce peuple lui confera, dignité la plus grande & la plus sacrée qui fût dans Rome, & celle dont le pouvoir étoit le plus étendu; car avec tous les autres grands droits qui lui étoient attribuez, elle avoit encore celui de faire la recherche des vie & mœurs des Citoyens; & le Censeur chassoit du Sénat un Senateur qui vivoit mal,

Grande difference entre Scipion & son pere Paul Emile.

Etenduë du pouvoir de la Charge de Censeur.

séditieux, mutin, qui marque son caractere, & cela répond à ce qu'il vient de dire de ces hommes de néant qui accompagnoient Scipion.

Par la dignité de Censeur que ce peuple lui confera.] Il fut Censeur avec Quintus Martius Philippus, quatre ans après son second Consulat, l'an de Rome 589. la premiere année de l'Olympiade 154. 162. ans avant la naissance de N. S.

Dignité la plus grande & la plus sacrée.] Dans sa création elle fut très peu considérable, car elle ne fut établie que pour faire le dénombrement du peuple, mais elle devint bien-tôt très-grande & d'un pouvoir étonnant. Tite-Live en parlant du Consulat de Geganius Macerinus, & de Quintius Capitolinus, *Idem hic annus Censuræ initium fuit, rei à parva origine ortæ. Quæ deinde tanto incremento aucta est ut morum disciplinæque Romanæ penes eam regimen, Senatus equitumque Centuriæ, decoris, dedecorisque discrimen sub ditione ejus Magistratus, publicorum jus privatorumque locorum, & vectigalia populi Romani sub nutu atque arbitrio essent.* Il y avoit toûjours deux Censeurs, ils

& y faisoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes; il punissoit les Chevaliers qui se deshonoroient par quelques vices, en les notant d'infamie, & en leur ôtant leur cheval. C'est aux Censeurs qu'appartient de faire l'estimation des biens des particuliers, & le dénombrement du peuple. Dans la Censure de Paul Emile, par le dénombrement qui fut fait, il se trouva trois cent trente sept mille quatre cent cinquante deux Citoyens.

La douceur & la moderation de Paul Emile.

Il fit Prince du Senat Marcus Æmilius Lepidus, qui avoit eu déja quatre fois le même honneur. Il ne chassa de cet auguste Corps que trois Senateurs, qui n'étoient pas même des plus considérables. Il se montra aussi fort doux & fort moderé dans la revûë des Chevaliers, aussi-bien que son Collegue Philippe. Et aprés avoir reglé tout ce qui regardoit son Office de Censeur, & disposé de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, il tomba malade d'une maladie qui parut d'abord fort dangereuse, mais qui dans la suite se trouva sans péril, & menaça seulement d'être fort longue & fort rebelle. Les Medecins lui ayant conseillé de changer d'air, il s'embarqua pour Elée,

Il tombe malade.

Ses Medecins l'obligent à changer d'air.

étoient cinq ans en Charge, & en sortoient après avoir fait le dénombrement du peuple.

Et y faisoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes.] C'est le sens du mot Grec si on lit προσγράψαι, mais si on lit προγράψαι, il faut traduire, *& de mettre à la tête de la liste des Senateurs, celui qu'il en jugeoit le plus digne.* C'est-à dire, que celui dont il lisoit le nom le premier dans la Revûë qu'il faisoit, devenoit Prince du Senat; les Censeurs pouvoient l'un & l'autre. Mais j'aime mieux la premiere leçon, car le pouvoir de faire un Senateur est plus grand que celui de faire d'un Senateur

où il demeura un assez long-tems près de la mer dans une maison fort solitaire & fort tranquille.

La même que Velie dans la Laconie sur la côte de la mer.

Les Romains se plaignirent bien-tôt de son absence, & dans leurs Théatres, au milieu de leurs plaisirs ils témoignerent souvent par leurs cris & par leurs regrets, l'impatience, ou plûtôt la faim pressante qu'ils avoient de le revoir. Enfin une fête solemnelle ayant ramené un sacrifice, auquel il ne pouvoit se dispenser de se trouver, & sa santé lui paroissant d'ailleurs assez bien rétablie, il revint à Rome, & offrit le sacrifice avec les autres Prêtres, au milieu d'une foule innombrable de peuple qui s'empressoit au tour de lui pour lui témoigner sa joye. Le lendemain il fit un autre sacrifice particulier pour remercier les Dieux de sa guerison, & après le sacrifice, s'en étant retourné chez lui, & s'étant couché tout à coup, avant qu'il pût s'appercevoir du moindre changement, il perdit connoissance, tomba dans une espece de délire, & mourut le troisiéme jour, rassasié d'honneur, & comblé de toutes les choses qui passent pour contribuer le plus à la felicité, sans qu'il lui en manquât une seule.

Les Romains supportent impatiemment son absence.

La joye que le peuple Romain eut de son retour.

Mort de Paul Emile.

Ses Funerailles se firent avec une pompe mer-

La pompe de ses funeralles.

le premier de son ordre; & c'est la base & le fondement de l'autre.

Et s'étant couché.] Le mot κατακλιθεὶς ne signifie pas ici, *s'étant mis à table*, mais *s'étant couché*. Paul Emile ne pouvoit pas se mettre à table au retour de son sacrifice où il avoit mangé, car le sacrifice étoit suivi du festin.

Et mourut le troisiéme jour.] Il mourut l'an de Rome 593. 158. ans avant la naissance de N. S. Il avoit alors 68. ans.

veilleuse, & avec une magnificence qui honoroit bien la vertu de ce personnage, en décorant ses obseques des ornemens les plus riches & les plus rares dont on puisse embellir un convoi. Ces ornemens ne consistoient ni dans l'or, ni dans l'yvoire, ni dans l'ambitieuse somptuosité du reste de l'appareil, mais dans l'affection très-sincere, dans les veritables regrets, & dans la vive reconnoissance que témoignoient à sa mémoire, non seulement les Citoyens, mais les ennemis mêmes. Des Iberiens, des Liguriens, & des Macedoniens, qui se trouverent alors à Rome, les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter son lit, & les vieux, pleurant à chaudes larmes, le suivoient

Quels sont les ornemens les plus riches des convois & des pompes funebres.

Les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter son lit.] Valere Maxime nous apprend que les Macedoniens, qui prêterent leurs épaules pour porter le lit de Paul Emile, étoient les principaux de la Macedoine, qui demeuroient à Rome en qualité d'ambassadeurs, & il fait sur cela une reflexion qui mérite d'être luë. *Quod aliquanto majus videbitur si quis cognoscat lecti illius frontem Macedonicis triumphis fuisse adornatam. Quantum enim Paulo tribuerant, propter quem gentis suæ cladium indicia per ora vulgi fere non exhorruerunt? Quod spectaculum funeri speciem alterius triumphi adjecit. Ce que firent ces Macedoniens paroîtra encore plus grand, si l'on considére que le devant de ce lit funebre étoit orné de tableaux, où étoient répresentez les triomphes que le défunt avoit remportez de la Macedoine. En effet, quelle veneration & quel respect ne marquerent pas à Paul Emile des hommes, qui pour l'amour de lui n'eurent pas horreur de porter eux-mêmes au travers de tout un peuple les marques des défaites de leur nation. Ce spectacle fit que ses funerailles parurent moins un convoi qu'un nouveau triomphe.* Je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié un mot de Paul Emile, que rapportoit l'Historien Sempronius Asellio, qui l'avoit oui dire à son fils Scipion, sous lequel il étoit Tribun de soldats au siége de Numance. Scipion disoit qu'il avoit souvent oui dire à Paul Emile son pere, qu'un bon Général ne donnoit

en l'appellant leur bienfaicteur, & le ſauveur de leur Partie ; car non ſeulement dans le tems de ſes victoires il les avoit traitez avec toute ſorte de douceur & d'humanité, mais depuis encore il avoit toûjours continué de leur faire du bien, & d'en avoir tous les ſoins poſſibles comme s'ils euſſent été ſes amis ou ſes parens.

On dit qu'après ſa mort on trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante dix mille drachmes, dont il laiſſa ſes deux fils héritiers ; mais Scipion, qui étoit le plus jeune, & qui par adoption étoit entré dans la maiſon de Scipion l'Afriquain, une des plus riches de Rome, abandonna ſa part à ſon frere aîné. Voilà quelles furent la vie & les mœurs de Paul Emile, ſur les Mémoires qu'on a pû trouver.

Cent quatre-vingts cinq mille livres.

Scipion abandonne ſa part à ſon frere Fabius.

jamais bataille, que dans la derniere néceſſité, ou lorſqu'il trouvoit une occaſion très-favorable. *Tunc ſe Patrem ſuum audiſſe dicere L. Æmilium Paulum, nimis bonum Imperatorem ſignis collatis non decertare niſi ſumma neceſſitudo, aut ſumma ei occaſio data eſſet.*

On trouva que tout ſon bien montoit à peine à la ſomme de trois cent ſoixante-dix mille drachmes.] Que Paul Emile, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes Maiſons de Rome ; & d'une maiſon illuſtre par les plus grandes Charges, & par les plus grands Emplois, n'ait herité de ſes peres qu'un bien ſi médiocre, cela fait honneur à cette longue ſuite d'ayeux. Mais qu'il ait perſeveré lui-même dans cette médiocrité juſqu'à la mort, & qu'après avoir renverſé le plus grand Empire du monde, porté des richeſſes immenſes dans le thréſor, & comblé ſes ſoldats de largeſſes, il n'ait pas augmenté ſon bien d'une ſeule drachme, cela lui fait honneur à lui-même. Il n'y a rien de ſi honorable qu'une pauvreté volontaire, qui vient de magnanimité. Que l'on conſidere bien la vie des grands Perſonnages, je ſuis perſuadé que les plus Grands ont été les plus pauvres, & je ne voudrois que notre Hiſtoire pour le prouver.



REMARQUES

De Monsieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Fabius Maximus.

P. 292. F*Urent anciennement appellez Fodiens.*] Festus tire bien le nom des Fabiens d'une même origine, mais un peu diversement; car il dit qu'au commencement, ils furent appellez Foviens, du mot latin, Fovea, qui signifie un piege ou une fosse; parce que le premier de cette race fut engendré par Hercules, d'une femme à laquelle il eut affaire dans une fosse; ou parce que ce fils d'Hercules fut le premier qui inventa la façon de prendre les ours & les loups dans des piéges. Mais Pline l.18.c.3. donne à ce nom une dérivation toute differente; car il dit que les premiers de cette race furent appellez Fabiens, à cause qu'ils s'adonnerent à cultiver les Féves, comme les Lentules prirent leur nom des Lentilles, & les Cicerons, des pois chiches.

Il y en eut un nommé Fabius Rullus.) Le nom de cet illustre personnage est écrit diversement en divers Autheurs. Car Plutarque tant en cet endroit, qu'en la vie de Pompée, l'appelle Rullus, comme fait aussi Tite-Live l. 30. 24. mais Pline l. 7. c. 41. l'appelle Rullianus, où Gelenius remarque qu'ès plus anciens manuscrits de Pline & de Tite-Live, ce nom se trouve écrit de la même sorte. Cependant plusieurs Auteurs l'appellent Q. Fabius Rutilianus, comme Tite-live l. 8. Valerius Maximus l. 2. & 3. chap. 2. Frontin l. 2. c. 4. & l'Auteur des vies des Hommes Illustres. On pourra voir les faits mémorables de ce Fabius dans Tite-Live, ès trois derniers livres de la premiere Decade, où l'on apprendra qu'il eut cinq fois l'honneur du Consulat, & fut aussi Dictateur & Censeur, & le premier des Fabiens acquit le surnom de Maximus, pour la cause que le même Auteur rapporte à la fin du 9. Livre, à quoi s'accorde Valerius Maximus l. 2. c. 1. Quant à ce que Plutarque ajoûte, que notre Fabius fut le quatriéme en droite ligne après Fabius Rullus, il entend que Rullus fut son bisayeul, comme il dira plus clairement cy-après. Or est-il certain que le fils de Fabius Rullus eut nom Q. Fabius Gurge, comme fait foi Tite-Live l. 11. où il raconte, comme Fabius Rullus voulut aller à la guerre avec Fabius Gurges son fils, qui étoit Consul, en qualité de son Lieutenant, ce que Plutarque touche aussi dans le même endroit, & Valerius Maxi-

mus l. 5. c. 7. Pline aussi l. 7. c. 41. ne nous laisse pas douter de cette verité quand il dit: *Una familia Fabiorum in qua tres continui principes Senatus, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurges nepos. En la seule famille des Fabiens, il y a eu par continuelle succession trois Princes du Senat, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus son fils, Q. Fabius Gurges son petit-fils.* D'où l'on peut conclure que si Fabius Rullianus fut bisayeul de notre Fabius, comme Plutarque assûre, sans doute M. Fabius Ambustus fut son trisayeul, & Q. Fabius Gurges fut son ayeul. Mais de dire certainement quel fut le fils de Fabius Gurges, qui engendra notre Fabius, je crois qu'il n'est pas possible; puisque ni Plutarque, ni autre Auteur que j'aye lû, n'en font point de mention. Bien peut-on dire que le pere de notre Fabius parvint au Consulat, parce que Valerius Maximus l. 4. c. 1. parlant de notre Fabius écrit, Fabius Maximus; *cùm à se quinquies, & à patre, avo, proavo, majoribus suis sæpenumero consulatum gestum animadverteret. Fabius Maximus considerant qu'il avoit été cinq fois Consul, & que son pere, son ayeul, son bisayeul, & ses autres ancêtres, étoient souvent parvenus au Consulat.* C'est pourquoi Glareanus conjecture probablement que le pere de notre Fabius fut Q. Fabius Maximus Pictor, qui fut Consul l'an 485. de la fondation de Rome, parce que dans les fastes Consulaires, on n'en trouve point d'autre portant le nom de Fabius Maximus, depuis Fabius Gurges, jusqu'à notre Fabius. Certes j'approuve l'opinion de Glareanus, s'il faut croire indubitablement suivant Plutarque, que Fabius Rullus fut le bisayeul de notre Fabius. Mais s'il est permis de penser que Plutarque s'est peut-être méconté, & que Fabius Rullus fut l'ayeul, non le bisayeul de notre Fabius, nous ne serons point en peine de chercher son pere, car il faudra dire que ce fut Fabius Gurges. Il est évident que Tite-Live est de cette opinion l. 30. où parlant de la mort de notre Fabius, il lui donne cet éloge, *Vir certè fuit dignus tanto cognomine, vel si nomen ab eo inciperet. Superavit paternos honores, avitos æquavit. Pluribus victoriis, & majoribus præliis avus insignis Rullus: sed omnia æquare unus hostis Annibal potest. Certes ce fut un homme digne d'un si magnifique surnom, quand mêmes il l'auroit acquis tout de nouveau. Surpassant les honneurs de son pere, il égala ceux de son ayeul. Il est vrai que son ayeul Rullus se rendit illustre par plus de victoires & par de plus grands combats; mais avoir fait tête à Annibal, est un exploit qui peut égaler tous ceux-là.* Quant à la suite des tems elle ne contrarie point cette opinion, mais la favorise plûtôt, comme je ferai voir clairement quand je parlerai de l'année que Fabius mourut.

P. 293. *Qui fut surnommé Verrucosus.*) Le surnon de Verruco-

sus est donné à Fabius dans les fastes, & par Pline l. 34. c. 7. & par Tzetzes sur Lycophron. De l'un & l'autre surnom de Verrucosus & de Ovicula, l'Auteur des vies des Hommes Illustres s'accorde avec Plutarque, & en rend les mêmes raisons.

p. 294. *Que ce qu'on estimoit fainéantise.*] Le grec dit τὴν δοξοῦσαν ἀπραγίαν, comme j'ai traduit ; mais Amiot a mis bêtise, au lieu de fainéantise.

p. 295. *Fut par cinq fois Consul.*] Fabius fut Consul la premiere fois l'an de Rome 521. ayant pour Collegue Man. Pomponius Matho, comme font foi les fastes Capitolins & Zonaras, & parce qu'en même tems les Liguriens & les Habitans de l'Isle de Sardaigne s'étoient révoltez contre les Romains, à la suscitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triompherent glorieusement. Zonaras ajoûte qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient suscité ces guerres, ils les envoyerent sommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient, par l'accord fait entr'eux à la fin de la premiere guerre Punique, & qu'ils eussent à leur quitter toutes les Isles, parce qu'elles leur apartenoient; & afin qu'ils déclarassent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent présenter une pique & un caducée, afin qu'ils choisissent lequel ils voudroient. Les Carthaginois dirent qu'ils ne choisiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laissât, ils l'accepteroient volontiers. Ainsi les Ambassadeurs Romains s'en retournerent sans rien conclure, les uns & les autres aprehendans de commencer la guerre. Aule Gelle l. 10. c. 27. dit presque la même chose touchant cette Ambassade, ajoûtant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le second Consulat de Fabius fut l'an 526. de la fondation de Rome, quand il eut pour Collegue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les fastes, dans Zonaras, & dans Ciceron au livre de la Vieillesse, ce fut dix ans devant qu'Annibal passât en Italie. Son troisiéme Consulat fut la quatriéme année de la seconde guerre Punique, & la 539. de la fondation de Rome, son compagnon fut Tib. Sempronius Graccus, à qui on désigna premierement pour Collegue L. Postumius Albinus; mais cet Albinus étant décedé devant qu'entrer en possession de sa charge, on élût Claudius Marcellus en sa place; & parce qu'en l'élection de Marcellus il se trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut substitué, au rapport de Tite-Live l. 23. Son quatriéme Consulat fut l'année suivante 540. de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus Consul pour la troisiéme fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite-Live écrit l. 24. Enfin Fabius fut Consul la cinquiéme fois l'année

née 10. de la seconde guerre Punique, & la 545. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Q. Fulvius Flaccus Consul pour la quatriéme fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live l. 27.

P. 296. *Et en étoient tombez plusieurs petits écriteaux.*] C'est le sens de ces paroles Grecques, τοῦ δ' ὑπὲρ φαλερίεις οὐρανοῦ ῥαγῆναι δόξαντος, ἐκ πίπτειν καὶ διασπείρεσθαι πολλὰ γραμματεῖα &c. Quoique le docte Lipse nous veuille faire croire, que Plutarque s'accorde avec Tite-Live l. 22. où parlant de ces mêmes prodiges, il dit. *Faleriis cœlum findi visum velut magno hiatu, quaque patuerit ingens lumen effulsisse: sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit. On rapporta qu'au quartier des Faleriens, il sembla qu'il se fit une grande ouverture au Ciel, dont il sortit une merveilleuse lumiere: que les Sorts s'étoient extenuez d'eux-mêmes, & qu'il en étoit tombé un, où ces paroles étoient écrites, Mars secouë son javelot.* Pour avoir l'intelligence de ce passage, il faut sçavoir qu'on se servoit des Sorts en divers endroits d'Italie, pour en tirer quelque présage des choses à venir. Car Tite-Live l. 1. parle en plus d'un endroit des Sorts de la ville de Cæres, qui se trouverent aussi extenuez, & plusieurs Auteurs font mention des Sorts de la ville de Preneste, comme des plus certains & des plus fameux qui fussent en toute l'Italie. Ciceron sur tout l. 2. de la Divination, nous apprend que ces Sorts étoient de petites piéces de bois de Rouvre, polies de tous côtez, sur lesquelles étoient imprimez certains caractéres de lettres antiques; qu'ils furent trouvez miraculeusement dans un caillou, lorsqu'on le brisa, & qu'on les gardoit religieusement enfermez dans un coffre de bois d'olivier, qui étoit au Temple de la Fortune en la ville de Preneste; & enfin, que quand on vouloit avoir quelque connoissance de l'avenir par ces Sorts, on les faisoit tirer par un enfant. Suetone aussi en la vie de Tibere c. 63. parle de ce coffre où les Sorts étoient enfermez, lequel ayant été transporté à Rome par le commandement de Tibere, les Sorts ne se trouverent plus dedans; mais quand on eut remporté le coffre en la ville de Preneste, les Sorts s'y trouverent comme auparavant. De dire maintenant en quelle maniere on devinoit par ces Sorts, cela n'est pas possible, puisque les anciens Auteurs ne nous l'apprennent pas; mais on peut conjecturer que cela se faisoit par le moyen des caractéres imprimez sur les Sorts, par la rencontre desquels se pouvoient former des mots, dont on tiroit quelque présage, où les caractéres mêmes seuls avoient quelque particuliere signification, comme il semble que les Allemands devinoient par les Sorts, au rapport de Tacite au livre qu'il a fait de leurs mœurs. Quoique ç'en soit,

je ne ſçaurois goûter la correction de Lipſe, qui en tous les paſſages de Tite-Live où il y a, *Sortes extenuatæ*, ou *attenuatæ*, corrige, *extaniatæ*, c'eſt-à-dire, que les Sorts ſe trouverent développez des bandeaux ou rubans, dont on avoit accoûtumé de les tenir enveloppez. Car outre que Lipſe ne ſçauroit prouver par aucune autorité, qu'on tînt les Sorts enveloppez de bandeaux ou rubans, il eſt évident que cela n'eût pas été un grand prodige; mais c'étoit bien choſe plus étrange, qu'on trouvât les Sorts extenuez, c'eſt-à-dire, plus petits & plus déliez qu'ils ne ſouloient être. Joint que c'eſt une eſpece de temerité d'alterer tant de paſſages de Tite-Live, contre la foi non ſeulement de tous les Livres imprimez, mais encore de tous les manuſcrits; attendu même que Julius Obſequens c. 31. parlant de ces mêmes prodiges, uſe des mêmes termes, *Sortes ſua ſponte attenuatæ*. J'ajoûte qu'en matiere de prodiges, de ſonges & de viſions, les Anciens prenoient à bon augure, quand les choſes apparoiſſoient plus grandes & plus groſſes qu'à l'ordinaire, & au contraire ils tenoient à mauvais préſage, quand elles paroiſſoient plus petites & plus déliées qu'elles ne ſont naturellement, comme le Docte Saumaiſe a fait voir par pluſieurs autoritez en ſes Commentaires ſur Solin p. 691. On peut conclure de tout ce diſcours, que Plutarque ne s'accorde point avec Tite-Live, mais il faut dire, ou qu'il n'a pas entendu ce paſſage de Tite-Live, ſi c'étoit ſon intention de l'exprimer, ou qu'il n'a point eu d'égard à Tite-Live, mais a ſuivi d'autres Auteurs.

P. 298. *Contre les ordres du Senat, &c.*] Ceci arriva la premiere fois que Flaminius fut Conſul, avec P. Furius Philus, l'an 531. de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal paſſât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polibe l. 2. Six ans après, c'eſt-à-dire la ſeconde année de la ſeconde guerre Punique, & la 537. de la fondation de Rome, C. Flaminius fut Conſul pour la ſeconde fois, ayant pour Collegue Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thraſymene, comme rapportent Polybe l. 3. Tite-Live l. 22.

P. 301. *Et autant de priſonniers.*] Tite-Live l. 22. & Val. Maximus l. 1. c. 6. ne mettent que ſix mille priſonniers.

Or quant à la premiere déroute devant Trebia.] Cette bataille de Trebia eſt décrite par Polybe l. 3. & par Tite-Live l. 21. Le Conſul qui la perdit, s'appelloit Tib. Sempronius Longus, & ſon Collegue P. Cornelius Scipion. Ce fut l'an de Rome 536. la premiere de la ſeconde guerre Punique.

P. 302. *Fabius fut élû Dictateur.*) On peut apprendre de Tite-Live & de tous les autres Au-

theurs de l'Hiſtoire Romaine, & de Plutarque même en la vie de Marcellus que le peuple même n'éliſoit jamais le Dictateur; mais il appartenoit à l'un des Conſuls de nommer pour Dictateur celui qu'il vouloit, ou, ce qui arrivoit le plus ſouvent, celui que le peuple ou le Senat lui preſentoit. Or en cette occaſion, le Conſul Flaminius étant mort, & l'autre Conſul étant abſent, & l'urgente néceſſité ne permettant pas d'uſer de dilation, on fit ce qui ne s'étoit jamais pratiqué; car le peuple confera à Fabius l'autorité ſouveraine, ſous le titre, non de Dictateur, mais de Prodictateur, comme qui diroit Vicedictateur, au rapport de Tite-Live l. 22. Cela fut fait l'année même du Conſulat de Flaminius, à ſçavoir l'an 537. de la fondation de Rome.

Lucius Minutius.) Ce maître de la Cavalerie eſt nommé par Tite-Live l. 22. Marcus Minutius Rufus, Polybe l. 3. l'appelle Marcus Minutius, & bref tous les autres Autheurs qui parlent de lui, lui donnent le pronom de Marcus; ſi bien que ou Plutarque a failli, l'appellant Lucius, ou ſon texte eſt dépravé.

Car cela n'étoit pas permis au Dictateur.) Nous avons une preuve de cette coûtume dans Tite-Live l. 23. où il dit. *Dictator M. Junius rebus divinis perfectis, latoque, ut ſolet, ad populum, ut equum aſcendere liceret. Le Dictateur M. Junius ayant accompli ce qui concernoit le ſervice des Dieux, & obtenu du peuple, comme c'eſt la coûtume, qu'il pût monter à cheval.* Il falloit donc que le Dictateur obtint cela du peuple, & Plutarque ſe contrarie aucunement, qui dit que Fabius demanda au Sénat la permiſſion de monter à cheval, & ajoûte incontinent après, qu'en cela le Dictateur avoit beſoin de recourir à la ſouveraine puiſſance du peuple.

p. 303. *Qu'il leur ſacrifieroit tout le fruit, &c.*] Cette ſorte de vœu s'appelloit en latin, *ver ſacrum*, c'eſt-à-dire, printems ſacré, comme font foi Tite-Live l. 22. Servius ſur le 7. de l'Æneide, Nonius & Feſtus. Ces deux derniers avec Tite-Live de rechef, l. 34. nous apprennent que le printems ſacré comprenoit tout le bétail qui étoit né entre les calendes de Mars, & le dernier jour de Mai. Or quant aux Romains, on ne trouve point qu'ils compriſſent en ce vœu le fruit des femmes, c'eſt-à-dire les enfans; mais Feſtus & Strabon l. 5. aſſurent bien que d'autres peuples d'Italie, qui pratiquoient ce vœu, lorſqu'ils étoient en quelque grand danger, y comprenoient auſſi les enfans qui naiſſoient durant ce printems-là, & parce qu'ils trouvoient trop cruel de les ſacrifier comme les autres animaux, ils les élevoient juſqu'en âge d'adoleſcence, & alors après les avoir voilez, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allaſſent chercher d'autres terres, & d'autres lieux pour habiter.

Et feroit celébrer des jeux de mu-

ſiques en pleine ſcene.] Tite Live l. 22. parlant de ceci dit. *Ejuſdem rei cauſa ludi magni voti. Pour le même ſujet, on voüa de faire les grands jeux.* Or nous apprenons de Tite-Live même l. 1. que le Roi Tarquinius Priſcus ayant pris la ville d'Appioles, dont il remporta un gros & riche butin, fit celébrer des jeux beaucoup plus magnifiquement que n'avoient jamais fait les autres Rois ſes prédeceſſeurs, & qu'alors fut déſigné le lieu du Cirque, qui depuis fut appellé Maximus, c'eſt-à-dire, trés-grand, & on diſtingua les places des Sénateurs & des Chevaliers ; enfin ce qu'on fit exhiber en ces jeux, furent des courſes de chevaux, & des combats d'hommes à coups de poing ; & depuis ces jeux furent celébrez tous les ans ſolemnellement, & furent appellez Jeux Romains ou grands Jeux. Aſconius Prædianus ſur la premiere action contre Verres, dit auſſi que les Jeux Romains furent inſtituez ſous les Rois, & furent appellez grands Jeux, parce qu'ils furent faits avec grande dépenſe, car on y employa la ſomme de deux cent mille ſeſterces. Il ajoûte l'opinion de quelques-uns qui diſoient, qu'ils furent appellez grands Jeux, parce qu'ils ſe faiſoient à l'honneur du Dieu Conſus, ou de Neptune, & à l'honneur des grands Dieux, c'eſt-à-dire, des Lares ou Dieux tutelaires de la ville de Rome, dont il conclut que les grands Jeux étoient les mêmes que les Circenſes. Mais cette opinion ne ſe peut accorder avec ce que dit Tite-Live ; car il eſt certain que les Jeux Circenſes, qu'on faiſoit à l'honneur de Conſus ou de Neptune, furent inſtituez par Romulus, comme nous avons fait voir en ſa vie. Ce qui a meu Aſconius de confondre les Jeux Romains avec les Circenſes appellez Conſualia, c'eſt que les Jeux Romains en leur premier commencement ſe faiſoient au Cirque, & il y avoit des courſes de chevaux, comme Tite-Live rapporte. Néanmoins on voit la difference, en ce que les uns furent inſtituez par Romulus, les autres par Tarquinius Priſcus ; & les Jeux appellez Conſualia ſe faiſoient à l'honneur de Conſus ou de Neptune ; mais les grands Jeux ou les Jeux Romains ſe celébroient à l'honneur de Jupiter, Junon & Minerve, comme dit clairement Ciceron en l'oraiſon 7. contre Verres. Que ferons nous donc à Plutarque, qui transfere ces Jeux du Cirque à la Scene ? Nous dirons qu'encore que les Jeux Romains le plus ordinairement fuſſent des Jeux Circenſes, quelquefois néanmoins on les faiſoit Sceniques, & il me ſuffit pour preuve de mon dire d'alleguer ce paſſage de Tite-Live l. 31. *Ludi Romani Scenici eo anno magnificè apparateque, facti ab Ædilibus Curulibus L. Valerio Flacco, & L. Quinctio Flaminio biduum inſtaurati ſunt. Les Jeux Romains Sceniques furent faits cette année-là magnifiquement & avec apparat, par les Ædiles Curules L. Valerius Flaccus, & L. Quin-*

ctus Flaminius durant deux jours continuels.

La somme de trois cent trente-trois sesterces, &c.] L'une des moindres monnoyes des Romains eu égard à la valeur, étoit une piece de cuivre, qui s'appelloit As, dont les deux & demi valoient un sesterce, prenant ce mot au genre masculin, & les dix asses valoient un denier. Mais quand le mot de sesterce étoit pris au genre neutre; alors le sesterce valoit mille des premieres sesterces, c'est-à dire, 250 deniers, ou 2500. asses. Or encore que le denier Romain valût un peu plus que la drachme Attique, si est-ce que la difference étant petite, les Auteurs Grecs ordinairement mettent une drachme pour un denier, quand ils veulent réduire la monnoye Romaine à la monnoye Grecque, ce que Plutarque fait en plusieurs endroits, & particulierement en cétui-ci, où la supputation se trouve fort juste. Car prenant le sesterce au genre neutre, les 333. sesterces valent 83250 deniers, ou drachmes, à quoi si l'on ajoûte 333 deniers & un tiers, toute la somme monte précisément, ce que dit Plutarque, à sçavoir 83583 drachmes, & deux oboles, parce que la drachme valoit six oboles, si bien que deux oboles étoient le tiers d'une drachme. On ne peut donc soupçonner qu'il y ait aucune dépravation au texte de Plutarque, puisque tous ces nombres se rencontrent si justement; mais il y a bien de l'apparence, que le passage de Tite-Live, où il est parlé de cette même somme, n'est pas exempt de faute, puisqu'il dit. *Ejusdem rei causa ludi magni voti æris* CCCXXXIII. *millibus triente. Pour ce même sujet on voüa de faire les grands jeux, jusques à y dépenser trois cens trente-trois mille asses & un tiers.* Car la somme de Tite-Live, n'est quasi que le quart de la somme de Plutarque. Je sçais bien que Budée s'efforce de corriger Tite-Live, & que Rualdus le corrige encore d'une autre façon, mais ni l'une ni l'autre correction ne fait point que la somme de Tite-Live arrive à celle de Plutarque, & je ne crois pas qu'on puisse gagner ce point, sinon qu'on lise dans Tite-Live. *Sestertiûm* CCCXXXIII. *millibus* CCCXXXIII *denariis triente.* C'est-à-dire, *jusques à la somme de trois cent trente-trois mille sesterces; trois cens trente-trois deniers & un tiers.* Et il faudra prendre le mot sesterce en genre masculin, afin que les 333000 sesterces de Tite-Live, soient autant que les 333. sesterces de Plutarque.

P. 306. *Parce que c'est un nombre parfait.*] Il ne faut pas entendre ceci suivant la définition du nombre parfait qui est dans Euclide l. 7. où il veut que le nombre parfait soit celui qui est égal à toutes ses parties aliquotes jointes ensemble, comme sont 6 & 28. Car si on se veut regler aux définitions d'Euclide, le ternaire est plûtôt nombre défaillant, que parfait. Mais Plutarque suit l'opinion des Pythagoriciens & Plato-

niciens qui tenoient le ternaire pour nombre parfait, pour plusieurs raisons que je pourrois alleguer, si je voulois ici m'égarer sur ce sujet. Quand Plutarque dit aussi, que le ternaire est le commencement de multitude, il parle à la mode des Grecs, qui ont trois nombres en leurs déclinaisons, le singulier, le duel, & le plurier; & parlant de plusieurs choses, n'usent point ordinairement du plurier, s'il n'y en a plus de deux, c'est-à-dire trois, pour le moins. Enfin quand Plutarque dit que le ternaire comprend en soi les premieres differences des nombres, j'entens par ces premieres differences, le pair & l'impair, parce que ce sont les premieres differences, que les Auteurs ayent remarquées entre les nombres, & je crois que Plutarque veut dire, que le ternaire comprend l'impair, parce que lui-même est impair actuellement, & il comprend véritablement le binaire, qui est le principe des nombres pairs.

P. 311. *Le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vulturnus*, le Grec dit, ὁ Λοθρῶνος ποταμὸς, ὃν Ουκτουρνον οἱ Ρωμαῖοι καλοῦσιν, où il est certain qu'il faut corriger Οὐουλτοῦρνον, parce que tous les Historiens & Geographes qui parlent de Catilina, appellent cette riviere Vulturnus. Mais quant à l'ancien nom de ce fleuve, que Plutarque dit avoir été Lothronus, encore qu'il ne se trouve point, que je sçache, en aucun autre Auteur, si est-ce que je ne l'ai pas voulu obmettre en ma traduction, comme Amiot a fait; parce que la seule autorité de Plutarque nous peut suffire, pour nous persuader que ce fleuve s'appelloit ainsi anciennement, comme aussi dans le fragment du livre des rivieres du même Plutarque, on rencontre plusieurs noms anciens de fleuves, qu'on ne sçauroit trouver dans aucun des autres Auteurs que nous manions aujourd'hui. Au reste dans Polybe l. 3. le fleuve Vulturnus est appellé Athyrnus, mais je crois que c'est une faute.

P. 315. *Deux cent cinquante drachmes d'argent pour tête.*] Tite-Live l. 22. parlant du même prix, met, *Argenti pondo bina & selibras : Deux livres d'argent, & demi livre.* Dont on peut tirer cette conséquence, que les cent drachmes, c'est-à-dire, la Mine Attique, pesoit une livre. Mais si Plutarque fait bien ou non, d'égaler la livre Grecque avec la Romaine, c'est un point que je ne veux pas décider ici, de peur de m'enfoncer trop avant dans la matiere des monnoyes & des poids des anciens. Quant à ce que Plutarque ajoûte, que l'échange étant fait, Annibal se trouva 240 prisonniers Romains de reste, Tite-Live en met 247.

P. 217. *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.*] Le Grec dit de même, καὶ πρώτους ἐπαγαγέσθαι τὸν πόλεμον ἐξ ἀρχῆς, dont Amiot s'éloigne fort, quand il traduit, *que dès le commencement ils avoient tenu moyen de tirer cette guerre en*

longueur. Tite-Live l. 22. fait auſſi dire à Varron, *bellum accerſitum in Italiam ab nobilibus, que les nobles avoient attiré la guerre en Italie.*

p. 319. *Le Dictateur M. Junius étant au camp.*) Cette hiſtoire eſt dans Tite-Live l. 23. qui au livre précédent rapporte comme Junius fut créé Dictateur la même année ſeconde de la guerre, en laquelle le Conſul Flaminius avoit été défait auprès de Traſymene.

p. 320. *Car il vouloit avoir l'autorité de commander à toute l'armée à ſon tour.*) Polybe l. 3. ne s'accorde pas avec Plutarque en ceci ; car au contraire il dit que Fabius remit au choix de Minutius de commander à ſon tour à toute l'armée, ou d'en prendre la moitié ; mais Tite-Live l. 22. eſt du côté de Plutarque.

p. 321. *Ainſi prenant pour ſoi la premiere & la quatriéme Legion, &c.*) Tite-Live l. 22. dit au contraire que Fabius remit à Minutius la premiere & la quatriéme Legion, & retint pour ſoi la ſeconde & la troiſiéme.

p. 327. *On élut de rechef des Conſuls, dont les premiers.*) Ici Plutarque a fait une faute qu'on ne peut bonnement excuſer. Car il eſt certain qu'après la Dictature de Fabius, il n'y eut point de Conſuls nouveaux créez, que Terentius Varron & Paulus Æmilius, comme font foi Polybe l. 3. & Tite-Live l. 22. Il eſt bien vrai que pendant la Dictature de Fabius, on inſtitua M. Attilius Regulus en la place de C. Flaminius, pour être Conſul le reſte de l'année, avec Servilius Geminus, & que quand Fabius eut dépoſé la Dictature, ces deux Conſuls, Geminus & Regulus ſuivirent la prudente façon de pourſuivre la guerre, que Fabius avoit introduite, comme Tite-Live dit clairement ; ce qui ſemble avoir donné ſujet de faillir à Plutarque.

Terentius Varron homme de bas lieu.] On peut apprendre de Val. Maximus l. 3. c. 4. & de Tite-Live l. 22. que Varron étoit fils d'un boucher, qui avec ſon pere faiſoit trafic de bétail, & que s'étant enrichi par ce moyen, il parvint à toutes les dignitez l'une après l'autre juſques au Conſulat. Il fut Conſul avec Paulus Æmilius l'an troiſiéme de la guerre, & le 538 de la fondation de Rome.

p. 329. *Paulus Æmilius homme bien entendu.*] L. Æmilius Paulus fut Conſul la premiere fois, avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal paſſât en Italie, qui étoit le 535 de la fondation de Rome. Durant ce premier Conſulat, il fit la guerre en Eſclavonie, & la ſubjugua entierement, après qu'il en eut chaſſé Demetrius Pharius, comme raconte Polybe l. 3. Mais l'Auteur des Vies des Hommes illuſtres & Zonaras, diſent que les deux Conſuls furent à cette guerre, & qu'ils triompherent tous deux des Illyriens. A leur retour Livius Salinator fut accuſé devant le peuple & condamné à une groſſe amende, pour avoir partagé le butin aux ſoldats trop

inégalement, à ce que dit Frontin l. 4. ou comme dit l'Auteur des Vies des hommes illustres, il fut condamné comme atteint & convaincu de peculat. Paulus Æmilius fut aussi accusé & condamné comme dit Plutarque ; mais il ne fut pas traité si rudement que son compagnon, puisque Tite-Live l. 22. dit qu'il échappa comme à demi brûlé de la condamnation de son collegue, & de la sienne propre.

P. 330. *Et le grand nombre de combattans qu'il avoit en son armée.*) Tite-Live l. 22. dit que l'armée Romaine étoit composée de 9. Legions, dont chacune contenoit cinq mille hommes de pied & 300 chevaux, qui reviennent à 45 mille hommes de pied & 2700 chevaux, & qu'il y avoit en outre autant de gens de pied des alliez, & le double de gens de cheval : si bien qu'à ce compte toute l'armée Romaine montoit à 90 mille hommes de pied & 8100 chevaux. Puis il rapporte l'opinion de quelques autres Auteurs, qui disoient qu'en toute l'armée Romaine il n'y avoit que 87200 hommes. Polybe l. 3. écrit, qu'il n'y avoit que huit légions, qui faisoient 40 mille hommes de pied, & 2400 chevaux, & du secours des alliez, autant de gens de pied, & le triple de gens de cheval ; si bien que l'armée en tout contenoit 80 mille hommes de pied, & 9600 chevaux. Quant aux troupes d'Annibal, Tite-Live & Polybe sont d'accord qu'il avoit 40 mille hommes de pied, & 10 mille chevaux.

P. 331. *Il usa de deux stratagêmes.*] Tite-Live l. 22. ajoûte un troisiéme stratagême de cinq cens Numides, qui feignirent de se venir rendre aux Romains, & quand ce vint au fort de la bataille, les attaquerent par derriere, & les mirent en grand desordre. Val. Maximus l. 7. c. 4. dit la même chose, mais il ne met que 400 Numides, & Florus l. 2. c. 6. touche aussi cette ruse de guerre d'Annibal.

P. 334. *On tient qu'il fut tué en cette bataille cinquante mille Romains.*] S'il faut croire Tite-Live l. 22. il n'en fut tué que 40000 hommes de pied, & 2700 chevaux ; si l'on veut ajoûter foi à Polybe l. 3. il fut tué 70 mille hommes.

P. 335. *Les amis d'Annibal lui conseillerent, &c.*) Val. Maximus l. 9. c. 5. dit que ce fut Maharbal qui donna ce conseil à Annibal, à quoi s'accorde Tite-Live l. 22.

Qu'un Carthaginois nommé Barca.) Tite-Live l. 22. écrit, que ce fut Maharbal qui dit ce mot à Annibal, voyant qu'il ne vouloit pas suivre le conseil qu'il lui donnoit de tirer droit à Rome. J'entens néanmoins qu'on peut accorder Plutarque avec Tite-Live, disant que Maharbal étoit de la noble & ancienne famille de Carthage, qui s'appelloit Barca, dont Annibal même étoit sorti, & son Pere Amilcar aussi ; qui est la cause que Tite-Live en divers endroits de sa troisiéme Decade, fait mention de la faction Barcine, voulant désigner les parens &

& adherans d'Annibal. Polybe aussi l. 1. parlant d'Amilcar, l'appelle à tous coups, Ἀμί καν τ̃ Βαρ'καν ἐπικαλȣ́μενον, *Amilcar surnommé Barca*, & plus souvent encore, il l'appelle Barca simplement; comme Plutarque en cet endroit appelle Maharbal. Au reste nous apprenons de Zonaras, qu'Annibal reconnut bien depuis la faute qu'il avoit faite de ne poursuivre pas chaudement les Romains après la bataille de Cannes, & que bien souvent il s'écrioit, *O Cannes, Cannes.*

P. 337. *Il lui sembla qu'il valoit mieux obmettre du tout les sacrifices, &c.*) Il semble que Tite-Live l. 22. soit de l'opinion de Pluarque, quand il dit, *Adeo totam urbem opplevit luctus, ut sacrum anniversarium Cereris intermissum sit, quia nec lugentibus id facere fas est, nec ulla in illa tempestate matrona expers luctus fuerat. Toute la ville étoit si remplie de deüil, qu'on fut contraint d'entrelaisser la fête qu'on souloit faire annuellement à l'honneur de Cerès, parce qu'il n'est pas permis à ceux qui sont en deüil de la celébrer, & en cette grande bourrasque il n'y avoit point de matrone qui fût exempte de deüil.* Toutefois on peut douter, si en ce passage le mot latin *intermittere*, dont use Tite-Live, & que j'ai traduit *entrelaisser*, signifie *obmettre du tout*, comme Plutarque l'interprête, ou s'il signifie seulement *differer & dilayer jusqu'à un autre tems*, parce que Val. Maximus l. 1. c. 1. dit clairement que les matrones celébrerent la fête de Cerès, après les 30. jours qu'on leur avoit prescrit pour faire le deüil. Voici ses paroles : *Senatus post Cannensem cladem decrevit ne matronæ ultra trigesimum diem luctus suos extenderent, uti ab his Sacra Cereris peragi possent, quia majore penè Romanorum virorum parte in execrabili ac diro solo jacente, nullius penates mœroris expertes erant. Itaque matres ac filiæ, conjugesque & sorores nuper interitorum, abstersis lachrymis, depositisque doloris insignibus, candidam induere vestem, & aris thura dare coactæ sunt. Après la défaite de Cannes, le Sénat ordonna que les matrones n'étendroient point leur deüil outre le trentiéme jour, afin qu'elles pussent celebrer la fête de Cerés, parce que la plus grande partie des hommes Romains demeurant étendus sur l'exécrable & funeste plaine de Cannes, il n'y avoit point de maison qui fût exempte de deüil. Partant les meres, les filles, les femmes & les sœurs de ceux qui avoient été tuez fraichement, furent contraintes d'essuyer leurs larmes, & de quitter toutes marques de tristesse, pour prendre des robes blanches, & aller mettre de l'encens sur les Autels.* Festus aussi dit qu'après la bataille de Cannes, le tems du deüil fut abregé, à cause de la fête de Cerés; mais il y a une lourde faute dans la texte de Festus touchant le nombre des jours, car il en met 100 au lieu de 30 contre l'autorité de Tite-Live, de Val. Maximus, & de Plutarque.

P. 338. *Le Sénat néanmoins & le peuple lui allerent au devant.*]

Val Maximus l. 3. c. 4. & l. 4. c. 5. ajoûte à tout ce que Plutarque dit ici, que le Sénat & le peuple offrirent à Varron la Dictature, & qu'il la refusa, effaçant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin l. 4. c. 5. écrit que Varron tout le reste de sa vie laissa croître sa barbe & ses cheveux, & ne se coucha jamais sur un lit pour manger, comme c'étoit la coûtume, & le peuple lui voulant encore conferer de nouvelles dignitez, il les refusa, disant que la république avoit besoin de plus heureux Magistrats.

P. 341. *Un soldat Marsien de nation.*) Cela ne s'accorde point avec ce que dit Val. Maximus l. 7. c. 3. que c'étoit un homme de pied, natif de la ville de Nole. Encore moins Frontin l. 4. c. 7. se conforme à Val. Maximus : car il dit que, c'étoit un homme de cheval, appellé Statilius.

P. 342. *Les poiriers sauvages.*) Le Grec dit ἀχράδαι qui signifie des poiriers sauvages, non des pommiers, comme Amiot a traduit, & peu après ἀπίους signifie des poiriers francs, non des pommiers, comme veut Amiot.

P. 345. *Car ils étoient bien jusques au nombre de huit mille hommes, &c.*) Le Grec dit, ὀκτακισχιλίοις ὄντας, αὐτομόλους δὲ τοὺς πολλούς, καὶ τῶν ἐκ Σικελίας ὑπὸ Μαρκέλλου κεκοσμημένων ἀπόντας τοὺς ἀχρηστοτάτους. Ici Amiot s'est un peu embarrassé, & n'a pas sçu distinguer les deux sortes de gens dont cette garnison de Rhege étoit composée, comme on peut voir par sa traduction. Mais ce qui est plus important, Plutarque même n'a pas suivi la vérité de l'histoire, si son texte n'est point corrompu. Car nous apprenons de Tite-Live l. 24. que Marcellus ayant été rappellé de la Sicile, le Consul M. Valerius Lævinus lui succeda, qui éteignit les restes de la guerre, & pacifia toute cette Isle. Puis trouvant en la ville d'Agatient une troupe de quatre mille hommes, gens ramassez de divers endroits, les uns bannis, les autres chargez de dettes, & les autres atteints de crimes capitaux, qui s'étoient assemblez là par hazard, & n'y vivoient que de rapines & de brigandages, il les transporta en la ville de Rhege, où il les mit en garnison, pour tenir en cervelle le pays des Brutiens par leurs courses & pilleries. Depuis les Romains accrurent encore cette garnison de quatre mille Brutiens, qui tournant casaque avoient quitté le parti d'Annibal, pour prendre celui des Romains, & toute cette troupe, qui revenoit à huit mille hommes, est celle que Fabius employa au siége de Caulonie, comme Tite-Live rapporte l. 27. Qui ne voit donc que Plutarque s'est équivoqué, mettant Marcellus, au lieu de Lævinus, sinon qu'on veüille dire, que c'est une faute de ceux qui ont transcrit Plutarque, ou de ceux qui l'ont imprimé, ou bien encore de quelque correcteur important, qui voyant que les belles actions que Marcellus fit en Sicile, sont fort renommées dans l'histoire, & peut-être n'ayant ja-

mais oüi parler de Lævinus, a cru que tout ce qui fut exploité en Sicile par les Romains durant cette seconde guerre Punique, devoit être attribué à Marcellus, & sur cette persuasion a dépravé le texte de Plutarque. Encore faut-il que j'avoüe que les deux adjectifs κεκοσμημένων ἀτίμων mis ainsi desuite sans liaison, me sont un peu suspects, & me font conjecturer qu'au lieu de ἀτίμων Plutarque avoit mis quelque mot, qui désignoit la ville de Sicile, dont ces gens avoient été transportez en Italie, c'est-à-dire, la ville d'Agatyrne, & parce que Tite-Live l'appelle *Agatirna*, Pline *Agathirnum*, Diodore Sicilien l. 5. Ἀγάθυρνον, peut-être que Plutarque avoit écrit Ἀγαθυρναίων, ou Ἀγαθυρνίτων, je m'en rapporte aux doctes.

p. 347. *Car il commanda qu'on tuât les Brutiens les premiers.*) Il semble qu'on pourroit ici taxer Plutarque du même vice qu'il impute à Herodote, parce qu'il interprete malignement l'intention de Fabius, pour avoir sujet de le blâmer; car de trois causes que repete Tite-Live l. 27. pour lesquelles il put arriver que les Brutiens furent tuez, il n'allegue que celle qui fait au désavantage de Fabius. Plusieurs Brutiens furent tuez, à ce que dit Tite-Live, soit par erreur, parce que de nuit on ne les discernoit pas facilement d'avec les Tarentins; soit par une haine inveterée que les Romains portoient à ceux de cette nation; soit pour étouffer la mémoire de la trahison, afin qu'il semblât plûtôt qu'on eut pris Tarente par force d'armes.

Trois mille talens furent portez à Rome.] Puisque Plutarque dit simplement trois mille talens sans autre adjonction, nous ne pouvons entendre que trois mille talens d'argent, qui sont suivant la supputation de Budée un million & huit cens mille écus d'or sol. Mais Tite-Live l. 27. fait monter cette somme beaucoup plus haut, quand il dit, *Ingens argenti vis facti signatique, auri* LXXXIII. *millia pondo. Une grande quantité d'argent monnoyé & non monnoyé, d'or le poids de huitante-trois mille livres.* Car sans mettre en compte l'argent monnoyé & non monnoyé, les seules huitante-trois mille livres d'or valent plus de quatre fois autant que la somme qui est dans Plutarque, quand on ne prendroit que la moindre proportion de l'or à l'argent, qui ait jamais été reçue parmi les anciens, qui est celle de dix à un; comme j'ai fait voir sur la vie d'Alcibiade. Certes à ce compte Fabius auroit emporté de Tarente tant en or qu'en argent, près de neuf millions d'or, ce qui n'est pas croyable, & il me semble que la somme que met Plutarque, approche plus de la raison, sinon qu'on veüille dire que le nombre est dépravé dans Tite-Live, comme on peut soupçonner à bon droit, parce que Pline l. 33. c. 3. dit que Cyrus ne remporta des dépoüilles de toute l'Asie que trente-trois mille livres d'or monnoyé, qui n'est pas la moitié de ce que Fabius

auroit emporté de la ſeule ville de Tarente, au dire de Tite-Live.

p. 348. *Laiſſons aux Tarentins leurs Dieux, &c.*] Plutarque rapporte derechef cette réponſe de Fabius en la vie de Marcellus, tout de la même ſorte. Mais Tite-Live l. 27. nous en découvre mieux la ſubtilité, quand il dit que les Dieux des Tarentins étoient de grandeur exceſſive, tous armez, & en poſture de gens qui ſont prêts à combattre. C'eſt pourquoi Fabius diſant que les Dieux des Tarentins étoient encore contre eux, n'avoit pas égard ſeulement au malheur qui leur étoit arrivé par le courroux des Dieux, mais encore à la forme & à l'équipage de leurs Dieux, qui à les voir ſeulement, ſembloient être en colere, je dirai en paſſant, que la coûtume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs Dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacedemoniens, dont Tarente étoit une colonie, comme les doctes ſçavent. Car à Sparte tous les Dieux étoient armez, juſqu'à la Déeſſe Venus, comme nous apprenons de Plutarque même au livre de la Fortune des Romains, & aux Apophthegmes Laconiques, où nous ferons quelques remarques ſur ce ſujet.

Une ſtatuë d'Hercule d'exceſſive grandeur.] Il y a dans le grec τὸν κολοσσὸν τοῦ Ἡρακλέους, *le Coloſſe d'Hercule*, & Strabon l. 6. parlant des Statuës de Tarente, dit ὧν ἐστὶ καὶ ὁ Ἡρακλῆς ἐν τῷ Καπιτωλίῳ χαλκοῦς, κολοσσικὸς, Λυσίππου ἔργον, ἀνάθημα Μαξίμου Φαβίου τοῦ ἑλόντος τὴν πόλιν. *Entre leſquelles eſt l'Hercule de bronze, coloſſique, ouvrage de Lyſippus, que Fabius Maximus, qui prit Tarente, fit mettre au Capitole.* Mais ce mot de Coloſſe ſignifie une Statuë d'exceſſive grandeur, & toutes celles qui ſurpaſſoient de beaucoup la ſtatuë ordinaire d'un homme, étoient appellées coloſſes par les anciens, comme on peut voir dans Pline l. 34. c. 7. où il parle des plus celébres Coloſſes de l'antiquité, & fait auſſi mention de cette Statuë d'Hercule que Fabius transporta de Tarente à Rome, ajoûtant qu'il n'oſa plus entreprendre d'emporter un autre Coloſſe merveilleux de la hauteur de 40 coudées, pour la difficulté qu'il y avoit de le remuer de ſa place, & de le porter ſi loin.

En quoi il ſe montra beaucoup plus groſſier, & moins entendu en ſemblables ouvrages, que Marcellus.) Le Grec dit πολὺ Μαρκέλλου φανεὶς ἀτοπώτερος περὶ ταῦτα, & je ne ſçai pourquoi Amiot a traduit, *en quoi il ſe montra de beaucoup plus violent que Marcellus.* Car le mot ἄτοπος ne ſe peut jamais prendre pour violent, mais ſignifie proprement, abſurde, ridicule, impertinent. Certes ſi Plutarque avoit mis violent, il auroit dit cela tout au rebours de la vérité; car Marcellus emportant toutes les Statuës & tous les Tableaux de Syracuſe, fut bien plus violent que Fabius, qui n'emporta de Tarente qu'une ſeule Statuë. Mais Plutarque veut dire, que Fabius s'abſtint de prendre les Statuës & les Tableaux des Tarentins, par

ce qu'il n'entendoit rien en semblables ouvrages, & ne connoissoit pas leur gentillesse & leur excellence, comme faisoit Marcellus, qu'il préfere à Fabius pour ce sujet, tant en cet endroit, qu'en la vie de Marcellus. Au contraire Tite-Live, l. 27. louë en ceci la magnanimité de Fabius, par-dessus la curiosité de Marcellus.

P. 349. *Fabius triompha derechef.*) Parce qu'il avoit triomphé la premiere fois des Liguriens en son premier Consulat, comme j'ai remarqué ci-devant, lorsque j'ai parlé des cinq Consulats de Fabius.

P. 350. *Un Romain nommé Marcus Livius.*] Tite-Live, l. 29. & Ciceron l. 2. de l'Orateur rapportent de la même sorte ce qui se passa entre Fabius, & ce Gouverneur du Château de Tarente, que Tite-Live appelle aussi Marcus Livius avec Plutarque ; mais Ciceron, qui l'appelle Livius Salinator, se méconte fort, le confondant avec M. Livius Salinator, qui fut premierement Consul avec Paulus Æmilius, un an devant qu'Annibal passât en Italie, comme j'ai remarqué ailleurs, & qui fut derechef Consul l'an 547. de la fondation de Rome, & le 12. de cette guerre, ayant pour Collegue C. Claudius Neron. Car Livius Salinator ayant été condamné ignominieusement par le peuple, en eut si grand dépit, qu'il sortit de la ville, & se retira aux champs, où il demeura près de huit ans, sans se vouloir mêler des affaires publiques, comme Tite-Live raconte, & ce fut comme par force qu'on lui fit accepter le second Consulat, pour l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa suffisance ; si bien qu'il n'est pas croyable qu'il se fût voulu contenter du simple titre de Gouverneur de Tarente.

P. 351. *En ce qu'ils élurent son fils Consul.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus, comme son pere, & fut Consul. avec Tib. Sempronius Gracchus l'an 541. de la fondation de Rome, qui fut le 6. de cette guerre, immediatement après le quatriéme Consulat de son pere. A ce propos, Val. Maximus l. 4. c. 1. fait une jolie remarque, qu'il me semble que Plutarque ne devoit pas obmettre, puisque c'est un témoignage signalé de la modestie de notre Fabius, & de l'amour qu'il portoit à sa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus considérant qu'il avoit été cinq fois Consul, & que son pere, son ayeul, son bisayeul, & ses autres ancêtres avoient souvent obtenu l'honneur du Consulat, en l'assemblée du peuple où l'on alloit déclarer son fils Consul d'un consentement universel, pria le peuple avec fort grande instance que la famille des Fabiens fût désormais dispensée d'exercer cette charge, non qu'il se défiât de la vertu de son fils (car c'étoit un personnage fort illustre) mais afin que l'autorité souveraine ne demeurât pas continuellement en une même famille.* Il est vrai que cet Auteur se méconte, disant que le fils de Fabius fut fait Consul après le cinquiéme Consulat de son pere ; car ce fut après le quatriéme, comme nous avons

dit, & comme font foi les faſtes conſulaires, & Tite-Live l. 24.

Lui envoya un Officier, qui lui commanda de deſcendre.] Tite-Live l. 24. raconte ainſi cette hiſtoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueſſula, ſon pere le vint trouver de la part du Sénat. Le jeune Fabius allant à ſa rencontre, les premiers Sergens, pour le reſpect qu'ils portoient à un perſonnage ſi plein de majeſté, le laiſſerent paſſer ſans dire mot, & ſans le faire deſcendre de cheval, juſqu'à ce qu'il parvint au douziéme Sergent; mais le Conſul commanda au Sergent de faire ſon devoir, & le Sergent s'écria qu'il eut à deſcendre. Alors Fabius mettant pied à terre, mon fils, dit-il, j'ai voulu experimenter ſi tu ſçavois bien que tu es Conſul. Val. Maximus l. 2. c. 1. dit la même choſe tout-à-fait, mais il commet une faute remarquable, car il confond notre Fabius Verrucoſus, avec ſon ayeul ou biſayeul Fabius Rullus, duquel ayant raconté quelque choſe qui ſe paſſa entre lui & ſon fils, qu'il aſſiſtoit en qualité de ſon Lieutenant en la guerre contre les Samnites, il ajoûte immediatement : *Le même étant envoyé par le Sénat Ambaſſadeur vers ſon fils Conſul à la ville de Sueſſa, &c.* où il parle ſans doute de notre Fabius, qu'il croit être le même que Fabius Rullus.

Auſſi dit-on que le biſayeul de Fabius.] Ce fut Fabius Rullus, duquel nous avons déja parlé. Plutarque dit qu'il fut cinq fois Conſul, ce qui ſe juſtifie par les faſtes, & par les trois derniers livres de la premiere Decade de Tite-Live. Ses cinq Conſulats tombent en ces années de la fondation de Rome 432. 444. 445. 457. 459. Au reſte l'hiſtoire que Plutarque raconte de Fabius Rullus & de ſon fils, eſt touchée par Tite-Live l. 11. & par Val. Maximus l. 5. c. 7.

P. 352. *Et aller ſous lui à la guerre, pendant qu'il étoit Conſul.*] J'ai fait voir en la Sect. 1. que ce fils de Fabius Rullus s'appelloit Q. Fabius Maximus Gurges. Il fut Conſul la premiere fois l'an 462. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Junius Brutus Scæva, & ce fut alors que ſon pere lui ſervit de Lieutenant, au rapport de Tite-Live l. 11. mais il faut prendre garde garde qu'au lieu que le grec dit ὑπατεύοντι δ' υἱῷ, c'eſt-à-dire, *ſon fils étant Conſul*, comme j'ai traduit; Amiot n'a pas bien tourné en cette ſorte, *quand il fut élu Conſul* : car ces paroles ſignifient, qu'au même tems que Fabius Gurges fut créé Conſul, ſon pere Rullus fut auſſi deſtiné pour ſon Lieutenant, quoique de ſa libre volonté. Or cela repugne à la verité de l'hiſtoire, parce que nous apprenons de Tite-Live, que Fabius Gurges d'abord qu'il fut Conſul, alla faire la guerre aux Samnites, & leur livra bataille, où il reçut un rude échec, dont le Sénat irrité, fut ſur le point de le rappeller, & lui interdire l'admi-

niſtration de cette guerre. Mais ſon pere Rullus ſupplia le Sénat avec tant d'affection, de ne faire point recevoir cette honte à ſon fils, offrant de lui aller ſervir de Lieutenant, qu'on lui octroya ſa requête. Ainſi Gurges par le conſeil & par l'aſſiſtance de ſon pere, obtint une glorieuſe victoire ſur les Samnites, dont il tailla en pieces vingt mille hommes, & prit priſonnier leur Genéral Pontius. Depuis Fabius Gurges fut Conſul pour la ſeconde fois, l'an 478. de la fondadation de Rome, & il fut encore Conſul pour la troiſiéme fois l'an 489.

Il fit lui-même l'oraiſon à l'honneur de ſon fils.] Ciceron fait mention de cette oraiſon de Fabius, en ſon livre de la Vieilleſſe, où il fait dire à Caton le Cenſeur, parlant de Fabius. *Multa in eo viro præclara cognovi, ſed nihil eſt admirabilius, quam quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & conſularis. Eſt in manibus viri laudatio, quam cùm legimus, quem Philoſophum non contemnimus? J'ay reconnu pluſieurs belles choſes en cet homme-là, mais il n'y a rien de plus admirable, que la modération avec laquelle il ſupporta la mort de ſon fils Marcus perſonnage illuſtre & conſulaire. Nous avons entre les mains l'oraiſon qu'il fit à ſa loüange, & quand nous la liſons, y a-t'il Philoſophe que nous ne mépriſions?* Où l'on remarquera que Ciceron donne le pronom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live en pluſieurs endroits donne toûjours celui de Quinctus.

P. 355. *Comme auſſi parce qu'il étoit ſouverain Pontife.*) Le Grec ne dit rien davantage, mais Amiot ajoûte de gayeté de cœur, *qui par la loi de leur religion, eſt contraint de demeurer en la Ville*, qui eſt une gloſe impertinente & fauſſe. Il eſt vrai qu'on ne permettoit pas aux ſouverains Pontifes, ni aux autres Prêtres & Flamines de s'éloigner beaucoup de Rome, ni d'aller hors de l'Italie, comme fait foi ce paſſage de Plutarque, & Tite-Live l. 28. en allegue la cauſe, quand il dit qu'on ne jetta point au ſort à qui écheroient les Provinces, mais Scipion fut deſtiné pour l'Afrique; *quia cura ſacrorum Pontificem maximum in Italia retinebat*; *parce que le ſoin des choſes ſacrées retenoit en Italie le ſouverain Pontife.* Semblablement A. Poſthumius Albinus Conſul, voulant aller à la guerre en Sicile, fut arrêté par le Pontife Metellus, comme racontent Tite-Live l. 19. & Val. Maximus. l. 1. c. 1. parce qu'il étoit Prêtre de Mars. Auſſi Q. Fabius Pictor fut empêché par le Pontife P. Licinius, d'aller en Sardaigne, à cauſe qu'il étoit Prêtre de Quirinus, au rapport de Tite-Live l. 37. Mais pourtant ni les Pontifes, ni les autres Prêtres n'étoient pas tellement gênez, qu'ils ne puſſent ſortir de Rome, & aller dans l'Italie, lorſqu'ils n'étoient point occupez actuellement à l'exercice de leurs charges. Je pourrois prouver ceci par pluſieurs exemples tirez de l'Hiſtoire Romaine; mais il me ſuffit d'employer celui que j'ai entre les mains

de Licinius Craſſus Collegue de Scipion : car encore qu'il fût ſouverain Pontife, ſi ne laiſſa-t'il pas de ſortir de Rome, pour aller faire la guerre à Annibal au pays des Brutiens, où il demeura preſque toûjours, durant le tems de ſon Conſulat, & s'y arrêta encore une partie de l'année ſuivante en qualité de Proconſul, comme nous apprenons de Tite-Live l. 28. & 29.

P. 359. *Car environ le tems qu'Annibal partit d'Italie, &c.*) Fabius mourut l'année même qu'Annibal ſortit d'Italie, qui fut la 16. de cette guerre, & la 551. de la fondation de Rome, comme dit Tite-Live l. 30. ajoûtant que Fabius mourut fort vieil, ce qu'il prouve par une conjecture, parce que dit-il, il fut Augure durant l'eſpace de 42. ans. Mais il me ſemble encore qu'il n'en dit pas aſſez, ſi l'on conſidere ces paroles de Val. Maximus l. 8. c. 14. *Q. Fabius Maximus duobus & ſexaginta annis Auguratus Sacerdotium ſuſtinuit, robuſta jam ætate id adeptus. Quæ utraque tempora ſi in unum conferantur, facilè ſæculi modum expleverint. Q. Fabius Maximus durant l'eſpace de ſoixante-deux ans, exerça la Prêtriſe de l'Augurat, à laquelle il parvint étant déja en âge robuſte. Que ſi l'on ajoûte enſemble ces deux tems; la ſomme arrivera facilement à la meſure d'un ſiécle.* Où il veut dire que Fabius vêcut près de cent ans, parce qu'il fut Augure 62. ans durant, & avoit de 35. à 40. ans) ce qu'il appelle âge robuſte) quand il fut fait Augure. Pline l. 7. c. 48. favoriſe le dire de Valerius Maximus, ſinon qu'il met un an de plus, diſant que Fabius fut Augure 63. ans. C'eſt pourquoi j'eſtime qu'il faut corriger tant Titè-Live que Pline, & mettre en tous deux le nombre de 62. Au reſte ceci me fait opiniâtrer davantage en la conjecture que j'ai faite Rem. 2. que Plutarque s'eſt méconté, diſant que Fabius Rullus fut le biſayeul de notre Fabius. Car ſuppoſant que Fabius ait vêcu 95. ans pour le moins, dont les paroles de Valerius Maximus ne nous laiſſent point douter, il s'enſuit qu'il nâquit l'an 456. de la fondation de Rome, qui eſt un an auparavant que Fabius Rullus fût Conſul pour la quatriéme fois, & ſix ans devant le premier Conſulat de Fabius Gurges. Or quand Fabius Gurges fut Conſul la premiere fois, ſon pere Rullus vivoit encore, & fut à la guerre avec lui comme ſon Lieutenant; & il eſt croyable qu'il vêcut encore quelques années après, ſi bien qu'on peut dire que quand il mourut, notre Fabius avoit huit ou neuf ans. Partant ſi Rullus eut été le biſayeul de Fabius, c'eut été un petit miracle, qu'il eût pu voir le fils de ſon petit fils âgé de huit ou neuf ans.

Sinon une petite broche de fer.) Frontin l. 4. c. 3. dit la même choſe, mais il ajoûte qu'outre une broche, on trouva encore chez Epaminondas une chaudiere d'airain.

La moindre piece de monnoye qui

eût cours alors. Nous pourrions douter comme s'appelloit cette plus petite monnoïe qui eût cours alors, si Plutarque même en un autre endroit ne disoit, que la plus petite monnoïe de cuivre qui fût parmi les Romains, étoit celle qui s'appelloit *quadrans*. Mais parce que le mot *quadrans*, proprement & premierement signifie la quatriéme partie de quelque chose, il est certain que la piece qui se nommoit *quadrans*, s'appelloit ainsi parce qu'elle étoit la quatriéme partie d'une plus haute monnoye. Il nous reste donc à chercher de quelle plus haute monnoye *le quadrans* de Plutarque étoit la quatriéme partie. Or je ne veux pas nier qu'en certain tems, & sous les derniers Empereurs, diverses petites pieces de cuivre n'ayent eu le nom de *quadrans*, dont l'une étoit moindre que l'autre en poids & en valeur. Mais j'estime qu'on aura peine de trouver aucun Auteur de ceux qui ont écrit du tems de Plutarque, ou devant lui, qui appelle *quadrans* autre piece de monnoïe, que celle qui étoit la quatriéme partie de l'Asse ; si bien que Plutarque n'a pû parler que de ce *quadrans* là. Quant au poids de cette monnoïe, nous en pouvons dire quelque chose avec certitude, parce que tous les Auteurs qui ont parlé de l'Asse sont d'accord, que du commencement il pesoit une livre Romaine, c'est-à-dire, douze onces Romaines; d'où s'en suit qu'alors le *quadrans* étoit du poids de trois onces, & pour cette cause s'appelloit *Triuncis*, comme Pline rapporte, *l.* 33. *c.* 3. Mais nous apprenons du même Auteur, que du tems de la premiere Guerre Punique, la République ne pouvant fournir aux excessives dépenses qu'il lui falloit soûtenir, fit battre des Asses du poids de deux onces, dont elle paya facilement ses dettes, parce qu'elle y gagnoit les cinq sixiémes parties. Alors il est évident que le *quadrans* pesoit demie once, c'est-à-dire quatre drachmes. Depuis encore les Romains étant pressez par Annibal, l'année que Fabius Maximus fut Dictateur, diminuerent de la moitié le poids des Asses, & les firent du poids d'une once seulement; si bien qu'alors le *quadrans* ne pesoit qu'un quart d'once, c'est-à-dire, deux drachmes. Enfin peu de tems après (ajoûte Pline) les Asses furent faits du poids de demie-once, par la loi Papyria; & par conséquent le *quadrans* fut fait du poids d'une drachme. Or entre l'année de la Dictature de Fabius, & celle de sa mort, il y eût quatorze ans d'intervalle, si bien qu'il est croyable que la loi Papyria fut faite avant le décès de Fabius, puisque Pline dit qu'elle fut faite peu de tems après l'année de la Dictature de Fabius: & j'estime que cette loi par laquelle l'Asse fut réduit au poids de demie once, fut faite incontinent après la deffaite de Cannes, parce qu'alors les Romains se trouverent réduits à une des plus grandes extrêmitez qu'ils furent jamais. Partant je conclus que la monnoye que les

Romains contribuerent par tête aux funerailles de Fabius, fut le *quadrans* qui couroit alors pesant une drachme. Au pis aller, nous dirons que la piece de monnoye que chacun contribua fut celle qui s'appelloit *Sextans*, à cause qu'elle valoit la sixiéme partie d'un *As*; si bien que l'*As* ne pesant alors que demie once, ou douze scrupules, le *Sextans* ne pouvoit peser que deux scrupules. Au reste on remarquera, que si le peuple Romain fit cet honneur à Fabius de contribuer de l'argent à ses funerailles, il en avoit déja fait autant aux funerailles de son Ayeul Fabius Rullus, comme assûre l'Auteur des Vies des Hommes Illustres, quand il dit parlant de lui : *Mortuo huic tantum æris populi ubertate congestum, ut inde filius viscerationem & epulas publicè daret. A sa mort le peuple contribua tant d'argent liberalement, que de cette somme son fils fit une distribution générale de chair, & un festin public au peuple.* Cela fait que je ne puis deviner du quel des deux parle Val. Maximus quand il dit : *Magnum grati populi specimen in Fabio Maximo enituit. Nam cùm quinque Consulatibus salutariter Reipublicæ administratis decessisset, certatim æs contulit, quò major & speciosior ejus funeris pompa duceretur. Le peuple rendit un grand témoignage de gratitude à Q. Fabius Maximus : car étant venu à déceder, après qu'il eût cinq fois exercé la Charge de Consul, au grand profit de la République, les Romains contribuerent de l'argent à l'envi, afin que le convoi de ses funerailles fût plus grand & plus magnifique.* La raison de douter est, que ces paroles se peuvent également bien appliquer à Fabius Rullus, & à Fabius Verrucosus, parce que tous deux eurent nom Q. Fabius Maximus, tous deux parvinrent au Consulat par cinq fois, & aux funerailles de tous deux le peuple contribua de l'argent.

Fin du second Volume.


DOUANES
PARIS



